H.-P. BLAVATSKY

FONDATRICE DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

ISIS DÉVOILÉE

Clef des Mystères de la Science et de la Théologie anciennes et modernes

« *Ceci est un livre de bonne Foy.* »
MONTAIGNE.

VERSION FRANÇAISE AUTORISÉE

Traduit de l'anglais par R. JAQUEMOT
Publié sous la direction de GASTON REVEL
Directeur des « Éditions Théosophiques »
Directeur-Fondateur du journal *Le Théosophe*

3069

VOLUME SECOND

SCIENCE

LES ÉDITIONS THÉOSOPHIQUES
Paris, 81, Rue Dareau (XIVe), Paris
—
1919

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ISIS DÉVOILÉE

Clef des Mystères
de la Science et de la Théologie
anciennes et modernes

H.-P. BLAVATSKY

FONDATRICE DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

ISIS DÉVOILÉE

Clef des Mystères de la Science et de la Théologie anciennes et modernes

« *Ceci est un livre de bonne Foy.* »
MONTAIGNE.

VERSION FRANÇAISE AUTORISÉE

Traduit de l'anglais par R. JAQUEMOT
Publié sous la direction de GASTON REVEL
Directeur des « Éditions Théosophiques »
Directeur-Fondateur du journal *Le Théosophe*

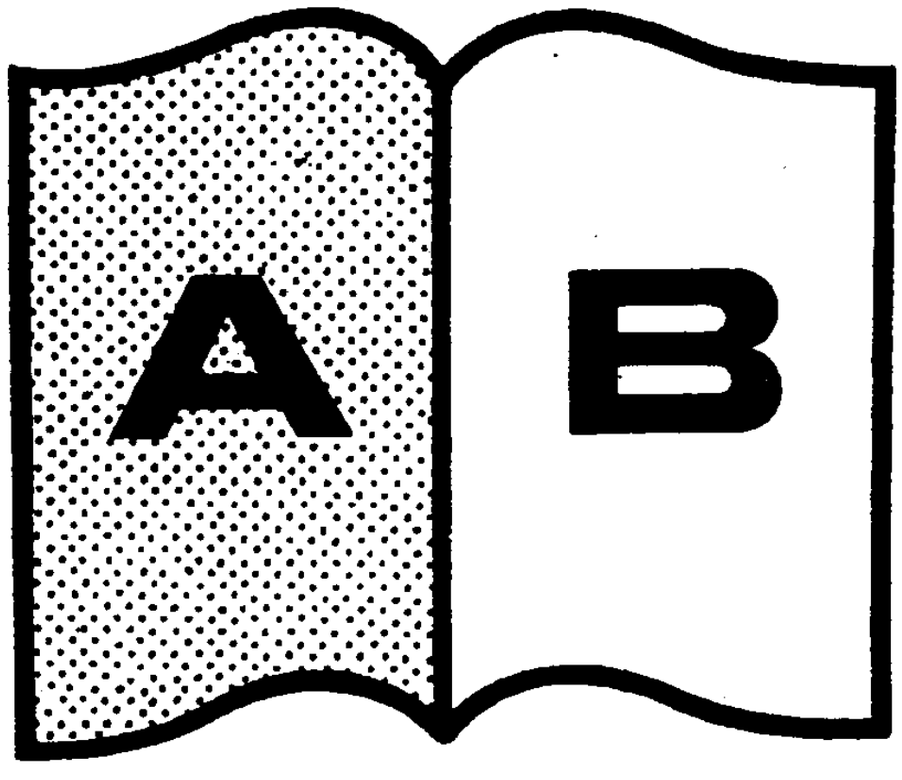
VOLUME SECOND

SCIENCE

LES ÉDITIONS THÉOSOPHIQUES
Paris, 81, Rue Dareau (XIV°), Paris
—
1914

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Vingt-cinq exemplaires
sur papier de la manufacture impériale du Japon,
numérotés de un à vingt-cinq



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14

Contraste hétérogène

Conforme à l'original

ISIS DÉVOILÉE

CHAPITRE IX

Tu ne dois point appeler folie une chose dont tu ne sais [rien.

TERTULLIEN. *Apologie.*

Ceci n'est point l'affaire d'aujourd'hui,
Ni d'hier, cela a existé de tous temps ;
Et nul ne peut dire d'où cela vient ni comment c'est venu

SOPHOCLE.

Si quelqu'un trouve ces choses incroyables, qu'il garde son opinion pour lui, et qu'il ne cherche point à contredire ceux qui, grâce à ces effets, sont portés à l'étude de la vertu

JOSÈPHE.

SOMMAIRE

Les troglodytes des Eyzies. — Les fruits de l'arbre-homme. — Hercule le Titan fidèle. — Le Puissant Seigneur de Gloire. — Restes d'une race de géants. — Races pré-adamiques. — La Rosée du Ciel des Alchimistes. — Les philosophes du feu. — Les Puissances de l'air. — Quelques-uns font de l'homme un automate mécanique. — La chute dans la génération. — La mort de l'âme suivant les Swedenborgiens. — Les « frères de l'ombre ». — Que sont les âmes souillées ? — Une lettre curieuse. — Un ange gardien. — Le corps astral du singe. — L'étincelle argentée du cerveau. — L'avenir de la Psychométrie. — Les mauvais esprits seuls aiment l'obscurité. — L'aurore de nouvelles découvertes.

Des idées de Platon et de Pythagore sur la matière et la force, nous allons passer à celles de la philosophie cabalistique sur l'origine de l'homme, et nous les comparerons avec la théorie de la sélection naturelle exposée par Darwin et Wallace. Peut-être reconnaîtrons-nous aux anciens

autant de droits à la priorité sur ce point que sur tous ceux que nous avons déjà examinés. Pour nous, nous ne voulons pas de preuve plus solide de la théorie du progrès des cycles, que les connaissances comparées des siècles primitifs et celles des Pères de l'Eglise, en ce qui concerne la forme de la terre et les mouvements du système planétaire. Si même l'on éprouvait le besoin d'avoir d'autres preuves, l'ignorance de saint Augustin et de Lactance, induisant en erreur toute la chrétienté sur ces questions jusqu'au temps de Galilée, indiquerait les éclipses par lesquelles la science de l'humanité passe d'âge en âge.

Les *tuniques de peau* dont il est parlé au troisième chapitre de la *Genèse*, comme fournies par Dieu à Adam et Eve, sont interprétées par quelques philosophes de l'antiquité, dans le sens de corps charnels dont furent revêtus les progéniteurs de la race, au cours du progrès des cycles. Ils prétendaient que la forme physique créée à l'image de Dieu devenait de plus en plus grossière, jusqu'à ce que fut atteinte la partie la plus inférieure du dernier cycle spirituel, après lequel le genre humain entre dans l'arc ascendant du premier cycle humain. Il commence alors une série ininterrompue de cycles ou *yogas* dont la durée précise est restée un mystère inviolable, conservé dans l'enceinte des sanctuaires, et uniquement révélé aux initiés. Aussitôt que l'humanité entre dans un cycle nouveau, l'âge de pierre, par lequel s'est terminé le cycle précédent, commence à se transformer en un âge plus élevé. A chaque époque successive, les hommes se civilisent de plus en plus jusqu'à ce qu'ils aient atteint le plus haut degré possible de perfection physique et intellectuelle dans ce cycle particulier, perdant en même temps proportionnellement de leur spiritualité primitive. Alors le reflux du temps emporte de nouveau avec lui les derniers vestiges du progrès humain social et intellectuel. Les cycles succèdent aux cycles par transitions imperceptibles ; des nations éminemment civilisées, devenues florissantes, grandissent en puissance et parviennent au sommet du développement ; puis, déclinent et disparaissent ; et l'humanité, ayant atteint la partie inférieure de l'arc cyclique, retourne à la barbarie par laquelle elle avait commencé. Les royaumes se sont écroulés, et les nations ont

succédé aux nations, depuis le commencement jusqu'à nos jours ; les races montant alternativement au plus haut degré du développement pour retomber ensuite au plus bas (1). Draper fait observer qu'il n'y a pas de raison pour supposer qu'un cycle particulier doive nécessairement s'appliquer à la race humaine tout entière. Au contraire, lorsque sur une partie de la planète l'homme rétrograde, il peut se trouver sur la voie du progrès et de la civilisation sur une autre.

Combien cette théorie n'offre-t-elle pas d'analogies avec la loi du mouvement planétaire qui cause la rotation des globes individuels sur leurs axes, qui fait tourner les divers systèmes autour de leurs soleils respectifs et fait suivre à toute l'armée stellaire la même route autour d'un centre commun ! Vie et mort, lumière et ténèbres, jour et nuit sur la planète, pendant que celle-ci pivote sur son axe et traverse le cercle du zodiaque représentant les cycles mineur et majeur (2). Rappelez-vous l'axiome hermétique : « En bas comme en haut ; dans le ciel comme sur la terre. »

M. Alfred Wallace démontre avec une logique profonde que le développement de l'homme est plus apparent dans son organisation mentale que dans sa forme extérieure. L'homme, d'après sa conception, diffère de l'animal, en ce qu'il est susceptible de subir de grands changements de condition et d'entourage sans qu'il y ait d'altération marquée dans sa structure et dans sa forme. Il fait face aux changements de climat en modifiant en conséquence sa manière de se vêtir, de se loger, de se défendre, ainsi que son outillage. Son corps devient moins velu, plus droit, et de couleur ou de proportions différentes. « Sa tête et son visage sont plus immédiatement en rapport avec l'organe de l'intelligence, et celui-ci, en étant l'interprète, exprime les mouvements les plus raffinés de sa nature », seul changement réel que produise le développement de son intellect. C'était alors l'époque où « il n'avait pas encore acquis ce

1. A voir *Esoteric Buddhism*. A.-P. Sinnett. F.F.S.

2. On dit qu'Orphée a fixé au grand cycle une durée de 120.000 années et Cassandre 136.000 années. Voir Censorinus, *De Natal. Die*, fragments de chronologie et d'astronomie. Mais n'oublions pas que les « années » des Cabalistes sont des *âges*.

cerveau si merveilleusement développé, l'organe de l'esprit, qui maintenant, même dans les spécimens les plus inférieurs, le hausse bien au-dessus des animaux les plus élevés, époque où il avait bien la forme, mais à peine la nature de l'homme, et où il ne possédait ni langage humain, ni sentiments sympathiques et moraux ». Plus loin, M. Wallace dit que : « L'homme peut avoir été, que dis-je, *doit avoir été* autrefois une race homogène ; les poils qui couvraient son corps ont presque entièrement disparu. » Au sujet des troglodytes des Eyzies, M. Wallace remarque que la grande largeur de la face, l'énorme développement de la mâchoire inférieure indiquent une grande puissance musculaire et l'extrême rudesse d'un ours d'une race sauvage et brutale.

Tels sont les aperçus que l'anthropologie nous fournit, des hommes arrivés au point le plus bas d'un cycle ou commençant leur ascension d'un cycle nouveau. Voyons jusqu'à quel point ils sont confirmés par la psychométrie clairvoyante. Le professeur Denton soumit un jour à l'examen de sa femme, sans lui donner la plus légère indication sur ce que cela pouvait être, un fragment d'ossement fossile. A peine fut-il placé sous ses yeux que se présentèrent à ses regards des tableaux d'un peuple et de scènes, que le professeur croit avoir appartenu à l'âge de pierre. Elle vit des hommes, ressemblant fort à des singes, ayant le corps très velu, et « comme si le poil naturel devait leur tenir lieu de vêtements ». « Je doute, ajoutait-elle, qu'ils puissent se tenir parfaitement droits ; les articulations de la hanche semblent indiquer que non. Je vois parfois une partie du corps d'un de ces êtres, qui paraît comparativement lisse et unie ; j'en distingue la peau, qui est beaucoup plus blanche, mais je ne sais s'il appartient à la même période. A une certaine distance, la face semble plate ; la partie inférieure en est lourde et épaisse ; ils ont ce qu'on est convenu d'appeler la mâchoire prognathe. La région frontale est basse ; la partie inférieure de la tête est très proéminente, et trace un sillon à travers le front, immédiatement au-dessus des sourcils. Maintenant je vois une figure qui ressemble beaucoup plus à un être humain, bien qu'elle ait encore une apparence simiesque. Tous ces êtres paraissent appartenir

à la même espèce, ayant de longs bras, et le corps couvert de poils... (1). »

Que les savants soient ou non disposés à reconnaître l'exactitude de la théorie hermétique de l'évolution physique de l'homme, émanant de natures plus élevées et plus spirituelles, ils nous montrent eux-mêmes comment la race a progressé du point le plus bas qui ait été observé, jusqu'à son développement actuel. Et comme tout dans la nature semble formé d'analogies, est-il déraisonnable d'affirmer que le même développement progressif de formes individuelles a dû prévaloir parmi les habitants de l'Univers *invisible ?* Si ces merveilleux effets ont été causés par l'évolution, sur notre planète insignifiante, en produisant des hommes raisonnables et intuitifs, issus de quelque type supérieur de la famille des singes, pourquoi supposer que les royaumes illimités de l'espace sont peuplés seulement de formes *angéliques* désincarnées? Pourquoi ne pas admettre, dans ces vastes domaines, les doubles spirituels de ces ancêtres velus, semi-pensants et armés de longs bras, qui auraient été leurs prédécesseurs, ainsi que tous ceux qui leur ont succédé jusqu'à notre époque ? Naturellement les parties spirituelles de ces membres des temps primitifs de la famille humaine devaient être aussi barbares et aussi peu développées que leur corps physique.

Bien qu'ils n'aient pas cherché à calculer la durée du « grand cycle », les philosophes hermétiques soutenaient cependant que, suivant la loi des cycles, la race humaine doit inévitablement et collectivement retourner un jour à ce point de départ même, où l'homme fut revêtu de « tuniques de peau » ou, pour être plus clair, la race humaine doit finalement, suivant la loi d'évolution, être moralement et *physiquement* spiritualisée. A moins que MM. Darwin et Huxley ne soient en mesure de prouver que les hommes de notre époque ont, en tant qu'animal physique et moral, atteint le sommet de la perfection, et que l'évolution étant parvenue à son apogée, doit arrêter tout progrès ultérieur et s'en tenir au type moderne, l'HOMO, nous ne voyons

1. W. et E. Denton. *The soul of things*. Vol. 1.

pas comment ils pourraient réfuter une déduction aussi logique.

Dans sa conférence sur *The Action of Natural Selection on Man*, M. Alfred Wallace termine ses démonstrations, au sujet du développement des races humaines sous l'empire de cette loi de sélection, en disant que, si ses conclusions sont justes, « il doit inévitablement s'ensuivre que les races les plus intellectuelles et les plus morales remplaceront nécessairement celles qui sont plus basses et plus dégradées ; et la puissance de la sélection naturelle agissant encore sur son organisation mentale, provoquera toujours l'adaptation la plus parfaite des facultés les plus élevées de l'homme, à la condition de la nature qui l'entoure et aux exigences de l'état social. Tandis que sa forme extérieure restera probablement toujours la même, sauf dans le développement de sa beauté parfaite, raffinée et ennoblie par les facultés intellectuelles les plus hautes, et par les plus sympathiques émotions, sa constitution mentale continuera à progresser et à s'améliorer, jusqu'à ce que le monde soit de nouveau habité par une seule race homogène, dont pas un seul individu ne sera inférieur *aux plus nobles spécimens de l'espèce humaine actuelle* ». Des méthodes scientifiques sobres et modérées, et une certaine prudence dans l'exposition de possibilités hypothétiques ont évidemment une large part dans cette expression des opinions de l'éminent anthropologiste. Néanmoins, ce qu'il dit plus haut ne détruit nullement nos assertions cabalistiques. Qu'on accorde à la nature incessamment progressive, à la grande loi de « la survivance des plus aptes », un pas de plus dans les déductions de M. Wallace, et nous avons dans l'avenir la possibilité, mieux que cela, l'assurance de l'existence d'une race qui, comme le *Vril-ya* du *Coming Race* de Bulwer Lytton, ne sera que d'un degré inférieure aux primitifs *Enfants de Dieu* (1).

1. Chacun des sept cycles qui forment le grand cycle entre deux « nuits de Brahma » (ou périodes de repos de la même durée que les périodes d'activité) est composé à son tour d'un nombre d'autres cycles. Ainsi le cycle de notre planète la Terre — la quatrième des sept planètes qui composent la chaine de notre petit monde dans le système solaire — composé qu'il est de sept races, commence par une race toute spirituelle et éthérée au physique comme au moral, et conséquemment, doit finir de même. La *septième* et dernière race sera celle des « fils de Dieu », des Bouddhas

On remarquera que cette philosophie des cycles, qui était rendue allégorique par les Hiérophantes égyptiens, dans le « Cercle de Nécessité », explique en même temps l'allégorie de la « chute de l'homme ». D'après les descriptions arabes, chacune des *sept* chambres des Pyramides, ces symboles cosmiques les plus grandioses de tous, était désignée par le nom d'une planète. L'architecture particulière des Pyramides décèle par ses formes mêmes la pensée métaphysique qui a guidé leurs constructeurs. Le sommet en est perdu dans le ciel bleu de la terre des Pharaons, et il représente le point primordial noyé dans l'univers invisible, d'où est sortie la première race des prototypes spirituels de l'homme. Chaque momie, du moment qu'elle est embaumée, perd, dans un sens, son individualité physique ; elle symbolise la race humaine. Placée de la façon la plus favorable à l'essor de « l'âme » quittant le corps, celle-ci avait à passer par les *sept chambres planétaires*, avant de pouvoir sortir par le sommet symbolique représentant la submersion finale de chaque individualité dans le soleil central, le Nirvana, ou Parabrahm. Chaque chambre était l'emblème, en même temps, d'une des sept sphères ou planètes, et d'un des sept types les plus élevés de l'humanité physico-spirituelle, qui doit clore les sept races de chaque cycle planétaire. Chaque trois mille ans, l'âme, représentante de sa race, était tenue de retourner à son point de départ primitif, avant de subir une nouvelle évolution vers une transformation spirituelle et physique parfaite. Il nous faut plonger, en vérité, très avant dans la métaphysique abstraite du mysticisme oriental, avant d'arriver à nous faire une idée complète de l'infinité de sujets qu'embrassait, d'un seul coup, la majestueuse pensée de ceux qui la professaient.

Etre spirituel créé parfait et pur, l'Adam du second chapitre de la Genèse, ne se trouvant pas satisfait de la position qui lui était assignée par le Démiurge (qui est le plus ancien des Premiers-Nés, l'Adam Kadmon), ce second Adam, l'homme de poussière et de boue, conspire dans son orgueil,

parfaits, disent les Bouddhistes ésotériques — *nés sans péché*, comme les premiers hommes, les Manu ou les *Adityas*. Notre race est la cinquième dans son commencement — de là l'époque transitoire, le grand progrès physique et intellectuel et la décadence de la spiritualité.

afin de devenir créateur à son tour. Emané du Kadmon androgyne, cet Adam est lui-même androgyne; car, suivant les plus anciennes croyances exposées allégoriquement dans le Timœus de Platon, les prototypes de nos races étaient tous enfermés dans l'arbre microcosmique, qui croissait et se développait dans et sous l'arbre macrocosmique du monde. L'Esprit divin étant considéré comme une unité, malgré les nombreux rayons de ce grand soleil spirituel, l'homme tirait son origine, comme toutes les autres choses organiques ou « inorganiques » de cette fontaine unique de Lumière Eternelle. Dussions-nous rejeter même l'hypothèse d'un homme androgyne, en ce qui concerne l'évolution physique, le sens de l'allégorie au point de vue spirituel resterait encore entier. Tant que le premier homme-dieu, symbolisant les deux principes primitifs de la création, le double élément masculin et féminin, n'avait pas la notion du bien et du mal, il ne pouvait faire l'hypostase de la femme, parce qu'elle était en lui comme il était en elle. Ce ne fut qu'à la suite des mauvais conseils du serpent (*la matière*), lorsque la partie matérielle se fut condensée et refroidie dans l'homme spirituel, dans son contact avec les éléments, que les fruits de l'arbre-homme, qui est lui-même l'arbre de la connaissance, se montrèrent à ses yeux. A dater de ce moment, l'union androgyne cessa, l'homme faisant évoluer de sa propre substance la femme, comme une entité séparée. Ils avaient rompu le fil qui unissait le pur esprit et la matière pure. Il s'ensuit qu'ils ne devaient plus créer *spirituellement* et par la seule puissance de leur volonté ; l'homme était devenu un créateur physique, et le royaume de l'esprit ne peut plus être conquis que par un long emprisonnement dans la matière. La signification de Gogard, l'Arbre de vie hellénique, le chêne sacré dans les branches duquel habite un serpent, qui *n'en peut être* délogé (1), devient ainsi fort claire. Sorti en rampant de l'*ilus* primordial, le Serpent du Monde devient de plus en plus matériel en se développant, et il croît en force et en puissance, à chaque évolution nouvelle.

1. Voir la Cosmogonie de Pherecydes.

Le premier Adam, ou Kadmon, le Logos des mystiques juifs, est le même que le Prométhée des Grecs, qui cherche à rivaliser avec la Sagesse divine ; c'est aussi le Pimauder d'Hermès, ou la PUISSANCE DE LA PENSÉE DIVINE, sous son aspect le plus spirituel, car elle était moins personnifiée chez les Egyptiens que chez les deux autres peuples. Ils créent tous des hommes, mais ils échouent dans leur projet final. Désireux de doter l'homme d'un esprit divin, afin qu'en enchaînant la trinité à l'unité, il puisse retourner graduellement à son état primitif, sans perdre son individualité, Prométhée échoue dans sa tentative de dérober le feu du ciel, et il est condamné à expier son attentat sur le mont Kazbeck. Prométhée est le *Logos* des anciens Grecs aussi bien qu'Héraclès. Dans le *Codex Nazaræus* (1) nous voyons Bahak Zivo désertant le ciel de son père en confessant que bien qu'il soit le père des génies, il est incapable de « former des créatures », car il est aussi peu versé dans tout ce qui a trait à l'Orcus, que dans le procédé à employer pour se servir « du feu qui consume et qui manque de lumière ». Et Fétahil, une des « puissances », s'assied dans la « boue » (la matière), et s'étonne de ce que « le feu vivant » soit si changé.

Tous ces *Logoï* essayent de douer l'homme d'un esprit immortel ; ils échouent dans leur tentative, et pour cela on prétend qu'ils ont été punis de sentences diverses. Ceux des premiers Pères chrétiens qui, comme Origène et saint Clément d'Alexandrie, étaient très versés dans le Symbolisme païen, parce qu'ils en avaient d'abord pratiqué la philosophie, furent fort embarrassés. Ils ne pouvaient nier que les anciens mythes eussent devancé leurs doctrines. Le dernier *Logos*, suivant leur enseignement, était également apparu pour enseigner à l'humanité la voie de l'immortalité ; et dans son désir de doter le monde de la vie éternelle au moyen du feu de la Pentecôte, il avait perdu la vie, conformément au programme traditionnel. Ce fut là l'origine de l'explication très maladroite dont notre clergé moderne a la naïveté de se servir, que tous ces types mythiques possédèrent le don de prophétie, lequel, par la grâce de Dieu,

1. Voir quelques pages plus loin la citation du *Codex Nazaræus*.

est accordé même aux idolâtres ! Les païens, disent-ils, avaient représenté, dans leurs images, le grand drame du Calvaire, et de là, la ressemblance que l'on y remarque. D'un autre côté, les philosophes soutenaient, avec une logique impeccable, que les pieux Pères s'étaient tout simplement servis d'une base toute préparée, soit qu'ils trouvassent la chose plus aisée que de se creuser la cervelle, soit parce que la plus grande partie des prosélytes ignorants étaient attirés vers la nouvelle doctrine, précisément à cause de cette ressemblance extraordinaire avec leurs mythologies, au moins en ce qui concerne la forme extérieure des doctrines fondamentales.

L'allégorie de la chute de l'homme et du feu de Prométhée est aussi une version du mythe de la rébellion de l'orgueilleux Lucifer, précipité dans le puits sans fond, l'Orcus. Dans la religion des Brahmanes, Mahâ-sura, le Lucifer hindou, devient envieux de la lumière resplendissante du Créateur, et, à la tête d'une légion d'esprits inférieurs, se révolte contre Indra et lui déclare la guerre. De même qu'Hercule, le Titan fidèle, qui aide Jupiter et le rétablit sur son trône, Siva, la troisième personne de la trinité hindoue, les précipite tous du céleste séjour dans Honderah, la région des ténèbres éternelles. Mais là, les Anges déchus se repentent de leur mauvaise action, et, dans la doctrine hindoue, ils obtiennent tous l'occasion de progresser. Dans la fiction grecque, Hercule, le dieu-solaire, descend aux enfers pour délivrer de leurs tortures les victimes qui s'y trouvent ; et l'Eglise chrétienne fait aussi descendre son dieu incarné dans les sombres régions infernales pour y vaincre l'ex-archange rebelle. A leur tour, les cabalistes expliquent l'allégorie d'une manière semi-scientifique. Le second Adam, ou la première race créée que Platon appelle dieux, et la Bible, les Elohims, n'était pas triple dans sa nature, comme l'homme terrestre, c'est-à-dire il n'était pas composé d'une âme, d'un esprit et d'un corps avec leurs subdivisions, mais bien d'éléments sublimés de nature astrale, sur lesquels « le Père », le principe universel, avait insufflé un esprit divin et immortel. Celui-ci, en raison de son essence divine, luttait toujours pour se débarrasser des liens de cette prison même éthérée ; par conséquent, les

« fils de Dieu », dans leurs imprudents efforts, furent les premiers à tracer un modèle futur pour la loi des cycles. Mais l'homme ne doit pas être « comme l'un de nous », dit la divinité créatrice, un des Elohims, « chargés de la création de l'animal inférieur ». Et c'est ainsi que lorsque les hommes de la première race furent parvenus au sommet du premier cycle, ils perdirent leur équilibre, et leur seconde enveloppe, le vêtement grossier (le corps astral), les entraîna sur la pente de l'arc opposé.

Cette version cabalistique des « fils de Dieu » (ou de la lumière) est donnée dans le *Codex Nazaræus*. Bahak-Zivo, le « père des génies », reçoit l'ordre de former les créatures, mais comme il « ignore l'Orcus », il échoue, et il appelle à son aide Fétahil, un esprit encore plus pur, qui éprouve un échec encore plus sérieux (1).

C'est alors que sur la scène de la création apparaît l'Esprit (2) (que l'on devrait traduire plus justement par *l'Ame*, car il est l'*anima mundi*, qui, chez les Nazaréens et les Gnostiques, était féminin); lequel, s'apercevant qu'en Fétahil l'homme le plus nouveau (le dernier), la splendeur était « modifiée », et que dans cette splendeur il y avait « décroissance et dommage », réveille violemment Karabtanos, l'esprit de la matière et de la concupiscence, « qui était frénétique et *dénué de sens et de jugement* » et lui dit : « Lève-toi ; vois, la splendeur (la lumière) de l'homme *nouveau* (Fétahil) a failli (dans la création d'une nouvelle race), et sa décroissance est visible. Viens avec ta *Mère* l'Esprit et secoue les entraves qui te retiennent, et qui sont plus vastes que l'univers entier. » A ce moment a lieu l'union de la matière aveugle et sans raison, guidée par les insinuations de l'Esprit astral (non point le souffle *divin*, mais l'esprit

1. Fétahil était chez les Nazaréens le roi de lumière, et le Créateur ; mais dans le cas actuel, il est l'infortuné Prométhée qui ne réussit pas à attirer le feu vivant nécessaire à la formation de l'âme divine, parce qu'il ignore le nom secret, l'ineffable et incommunicable nom des Cabalistes. Tout cela a référence aux mystères du Temple.

2. Sur l'autorité d'Irénée, de Justin Martyr, et du Codex lui-même, Dunlap montre que les Nazaréens traitaient leur *Esprit*, ou plutôt l'âme, comme une puissance femelle et sinistre. Irénée accusant les Gnostiques d'hérésie, appelle Christ et le Saint-Esprit, le couple Gnostique qui produit les Acous (voir Dunlap : *Sod, the son of man*, note, page 52).

astral, celui qui, par sa double essence, est déjà souillé de matière), et l'offre de la *Mère* étant acceptée, l'Esprit conçoit les « Sept Figures », — qu'Irénée semble disposé à prendre pour les sept planètes, mais qui représentent les sept péchés capitaux, la progéniture d'une âme astrale, séparée de sa source divine, l'Esprit, et de la matière, l'aveugle démon de la concupiscence. En voyant cela, Fétahil étend sa main sur l'abîme de la matière et dit : « Que la terre existe comme les autres (trois planètes), le séjour des puissances (préexistantes), existent... » Et trempant sa main dans le chaos qu'il condense, il crée notre planète (1). Tout ceci se réfère à l'évolution première de notre planète — la quatrième — à l'aube de notre manvantara.

Le *Codex* continue en nous disant comment Bahak-Zivo fut séparé de l'Esprit, et les génies ou Anges, des rebelles (2). Ensuite, Mano (3) (le plus grand) qui habite avec *le plus grand* Fetho, appelle Kebar-Zivo (connu aussi sous le nom de Nebat-Iavar bar Iufin-Ifafin), la vigne et l'ormeau de vie (4), et prenant en pitié les génies rebelles et insensés, à raison de la grandeur de leur ambition, il dit : « Seigneur des génies (Æons) (5) vois ce que font les anges rebelles, et sur quoi ils se concertent (6), ils disent : Créons le monde, et appelons les puissances à la vie. Les génies sont les *Principes*, « les fils de la lumière, mais tu es le *Messager de la Vie* » (7).

Et dans le but de contrebalancer l'influence des sept principes « mal intentionnés », progéniture du *Spiritus*, Cabar Zio, le puissant Seigneur de splendeur, procrée *sept autres êtres* (les vertus cardinales), qui brillent de leur propre forme et de leur propre lumière du haut des cieux (8),

1. Voyez le *Codex Nazaræus* de Frank et *Sod, the son of the man* de Dunlap.
2. *Codex Nazaræus*, II, 233.
3. Ce Mano des Nazaréens ressemble étrangement au Manou hindou, l'homme céleste de la Cosmogonie des Brahmans.
4. « Je suis le vrai cep et mon père est le vigneron » (Jean XV, I).
5. Chez les Gnostiques, le Christ, ainsi que Michel, qui, à bien des points de vue, est identique avec lui, était le chef des Æons.
6. *Codex Nazaræus*, I, 135.
7. *Ibidem*.
8. *Codex Nazaræus*, III, 61.

et il rétablit ainsi l'équilibre entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres.

Mais cette création d'êtres, sans l'indispensable concours du souffle divin pur en eux, ce souffle que les Cabalistes appellent le « Feu vivant », ne produit que des créatures de matière et de lumière astrale (1). Ainsi furent formés les animaux qui précédèrent l'homme sur la terre. Les êtres spirituels, les fils de lumière, ceux qui restèrent fidèles au grand *Ferho* (la cause première de tout), constituent la hiérarchie céleste ou angélique, les Adonim, et les légions d'êtres spirituels qui *n'ont jamais été encore incarnés*. Les Séides des génies insensés et rebelles, et les descendants des sept esprits sans jugement, engendrés par Karabtanos et le *Spiritus*, devinrent, dans le cours des temps, « les hommes de notre planète » (2), après avoir passé auparavant par chaque « création » de chacun des éléments. Depuis cette phase de la vie, Darwin en a suivi la trace, et il nous montre comment nos formes *les plus élevées* sont évoluées des plus *basses*. L'Anthropologie n'ose pas suivre le Cabaliste dans son essor métaphysique *au delà* de notre planète, et il est douteux que ses professeurs aient le courage de rechercher les chaînons manquants dans les anciens manuscrits de la Cabale.

C'est ainsi que le premier cycle fut mis en mouvement, lequel, dans sa rotation *descendante*, amena une partie infinitésimale des *êtres* créés, à notre planète de *boue*. Arrivé au point le plus bas de l'arc du cycle, qui précéda directement la vie sur la terre, la pure étincelle divine qui res-

1. La lumière astrale, ou *anima mundi* (*A Kasa*) est double et bisexuelle. La portion mâle en est purement spirituelle et divine ; c'est la sagesse ; tandis que la portion femelle (le *Spiritus* des Nazaréens) est souillée dans un sens par la matière, et par conséquent est déjà mauvaise. C'est le principe de vie physique ou animale de toute créature vivante, et elle fournit l'âme astrale, le périsprit fluidique aux hommes, aux animaux, aux oiseaux des airs, à tout ce qui vit. Les animaux ont seulement le germe de l'âme immortelle ou spirituelle, comme troisième principe.

Ce germe ne se développera que dans une série d'évolutions innombrables, dont la doctrine est contenue dans l'axiome cabalistique : « Une pierre devient une plante ; une plante devient un animal ; un animal devient un *homme* ; un homme un *esprit* et un esprit un dieu. »

2. Voyez les commentaires du *Idra Suta* par le Rabbin Eleashar.

tait encore dans Adam, fit un effort pour se détacher de l'esprit astral, car « l'homme tombait graduellement dans la génération » et l'enveloppe de chair se condensait de plus en plus à chaque action.

Nous touchons maintenant à un mystère, un *Sod* (1), un secret que le rabbin Siméon, l'auteur du *Sohar*, le grand ouvrage cabalistique du premier siècle de notre ère, ne communiqua qu'à un très petit nombre d'initiés. Il était pratiqué une fois tous les sept ans, pendant la durée des Mystères de Samothrace, et les souvenirs en sont imprimés par la nature même sur l'arbre sacré du Thibet (2), le mystérieux Kounboum, dans la Lamaserie des saints adeptes.

Dans l'océan sans rivages de l'espace, brille le soleil spirituel, central, mais *Invisible*. L'univers entier est son corps, son esprit et son âme ; et d'après ce modèle idéal, toutes choses sont formées. Ces trois émanations sont les trois vies, les trois degrés du *Pléroma* gnostique, les trois « faces cabalistiques », car l'ANCIEN des Anciens, le saint des âgés, le grand En-Soph « a une forme, et à un moment il n'en a point ». L'Invisible « prend une forme lorsqu'il appelle un univers à l'existence (3) », dit *Le Sohar*, le Livre de Splendeur. La *première* lumière est son âme, le souffle infini, sans bornes, immortel, sous l'action duquel l'univers soulève son sein puissant pour infuser la vie *intelligente* à la création. La *seconde* émanation condense la matière cométaire et produit les formes dans le cercle cosmique ; elle fait flotter des mondes innombrables dans l'espace électrique et transmet le principe de vie inintelligent et aveugle dans chaque forme. La troisième produit tout l'univers de matière physique ; et comme il s'éloigne graduellement, de la Divine Lumière Centrale, son éclat s'affaiblit et disparaît, et il devient les TÉNÈBRES et le MAL, la matière pure, ce que les Hermétistes nomment les « grossières scories du feu céleste ».

1. Sod signifie un mystère religieux. Cicéron mentionne le Sod, comme faisant partie des Mystères du mont Ida. Les membres du *Collège de Prêtres* étaient nommés *Sodales*, dit Dunlap, en citant le *Latin Lexicon* IV, 448 de Freund.
2. Voir les œuvres de l'abbé Huc, missionnaire apostolique.
3. *Le Sohar* III, 288 ; *Idra Suta*.

Lorsque l'Invisible Central (le Seigneur Ferho) vit les efforts de l'*Etincelle* divine qui ne voulait pas se laisser entraîner encore plus bas dans la dégradation de la matière, pour s'affranchir elle-même de ses liens, il lui permit de tirer d'elle-même une *monade*, sur laquelle, attachée à elle comme par le fil le plus fin, l'étincelle divine, l'âme, devait veiller durant ses incessantes pérégrinations d'une forme à une autre. Ainsi la monade fut jetée dans la première forme de la matière, et fut enfermée dans une pierre ; puis, au cours du temps, par les efforts combinés du *feu* et de l'*eau vivants*, qui tous deux agissaient par *réflexion* sur la pierre, la monade sortit de sa prison et apparut à la lumière du soleil sous forme d'un lichen. De métamorphose en métamorphose, la monade s'élève toujours plus haut, empruntant à chaque transformation nouvelle un peu plus de l'éclat de sa mère, *l'Etincelle*, dont elle s'approche ainsi progressivement à chaque transmigration. La « Cause Première avait voulu qu'elle procédât de la sorte » ; elle la destinait à monter plus haut encore à chaque effort, jusqu'à ce que sa forme physique fût redevenue de nouveau l'Adam de *poussière*, formé à l'image de l'Adam Kadmon. Avant de subir sa dernière métamorphose terrestre, l'enveloppe extérieure de la monade, à partir du moment de sa conception comme embryon, passe, elle aussi, de nouveau par les diverses phases des différents règnes. Dans sa prison fluidique elle prend aux diverses époques de la gestation une vague ressemblance avec la plante, le reptile, l'oiseau, l'animal, jusqu'à ce qu'elle devienne un embryon humain (1).

Au moment de la naissance de l'homme futur, la monade rayonnant avec tout l'éclat de la gloire de sa mère immortelle, qui la surveille du haut de la septième sphère, devient *insensible* (2). Elle perd tout souvenir du passé, et ne reprend conscience d'elle-même que progressivement, lorsque l'instinct de l'enfance fait place à la raison et à l'intelligence. Et quand a lieu la séparation entre le principe de vie (l'esprit astral) et le corps, l'âme libérée, la monade rejoint joyeuse et triomphante l'esprit duquel elle est issue, le radieux

1. Everard. *Mystères Physiologiques*, p. 132.
2. Voyez le *Timée* de Platon.

Angoeides. Ensemble ils prennent pour toujours une forme unique, d'autant plus glorieuse que la pureté spirituelle passée a été plus grande, et que l'Adam (ou l'Humanité), qui a parfait son cycle de nécessité, est libéré du dernier vestige de son enveloppe physique. A partir de ce moment, devenant de plus en plus radieux à chaque pas en avant de son progrès ascendant, il gravit le sentier brillant qui se termine à son point de départ autour du GRAND CYCLE.

Toute la théorie de la sélection naturelle de Darwin est comprise dans les six premiers chapitres du livre de la *Genèse*. « L'homme » du chapitre premier est tout à fait différent de l'Adam du chapitre II, car le premier fut créé « mâle et femelle », c'est-à-dire bisexuel, et à l'image de Dieu, tandis que le dernier, d'après le verset sept, est formé de la poussière de la terre, et ne devint une « âme vivante » qu'après que « le Seigneur Dieu » lui eût insufflé dans les narines le souffle de vie. De plus, cet Adam était un être masculin, et l'on nous apprend, au verset vingt, que « pour l'homme, il ne trouva point d'être semblable à lui ». Les Adonaï, étant des entités spirituelles pures, n'avaient point de sexe ou plutôt ils réunissaient en eux les deux sexes, comme leur Créateur ; et les anciens le comprenaient si bien qu'ils représentaient beaucoup de leurs divinités comme bisexuelles. Celui qui étudie la Bible doit accepter cette interprétation, ou alors les deux passages des chapitres en question se contredisent l'un l'autre jusqu'à l'absurde. C'est l'acceptation de ces passages dans leur sens littéral qui a permis aux matérialistes de tourner en ridicule le récit mosaïque, et c'est la lettre morte du texte antique qui a engendré le matérialisme de notre siècle. Non seulement ces deux races d'êtres sont clairement désignées dans la *Genèse*, mais encore il y est question d'une troisième et d'une quatrième que l'on présente au lecteur au chapitre IV sous la dénomination de « fils de Dieu » et de « race de Géants ». (Voyez Job, et chap. VI de la *Genèse*.)

Au moment où nous écrivons, paraît, dans un journal américain, le *Kansas City Times*, un compte rendu des importantes découvertes de restes de cette race de géants préhistoriques, qui confirment les déclarations des Cabalistes,

et, en même temps, les allégories de la Bible. Ce compte rendu mérite d'être conservé.

« Dans ses recherches à travers les forêts du Missouri occidental, le juge E.-P. West a découvert un certain nombre de tumulus de forme conique, de construction analogue à ceux trouvés dans l'Ohio et le Kentucky. Ces tumuli ont été trouvés sur les hautes collines qui dominent la rivière du Missouri, et les plus grands et les plus proéminents sont ceux que l'on voit dans le Tennessee, le Mississipi et la Louisiane. Jusqu'à ce jour, on ne se doutait pas le moins du monde que les hommes qui avaient élevé ces monticules funèbres, avaient fait leur patrie de cette région dans les temps préhistoriques ; mais aujourd'hui, on a découvert que cette étrange race, éteinte maintenant, occupa autrefois cette contrée, et y laissa une vaste nécropole formée des innombrables monticules répandus sur les coteaux du comté de Clay.

« Jusqu'à ce jour, l'on n'a ouvert qu'un seul de ces tumuli. Le juge West y a trouvé, il y a environ deux semaines, un squelette, et il a fait à ce sujet un rapport à ses collègues de la Société. Ceux-ci l'accompagnèrent sur les lieux, et non loin de la surface du sol, où les fouilles étaient pratiquées, on retira les restes de deux squelettes. Les os en sont très grands et très forts, tellement grands même que, si on les compare avec un squelette ordinaire de date moderne, ils paraissent avoir appartenu à un géant. Les os du crâne qui n'ont point été réduits en poussière sont d'une dimension monstrueuse. La mâchoire inférieure de l'un de ces squelettes est en parfait état de conservation, et elle est le double de celle d'une personne civilisée. Les dents en sont grandes et paraissent usées par l'usage des racines et d'aliments carnivores. L'os maxillaire indique une force musculaire immense. L'os de la cuisse, si on le compare à celui d'un squelette moderne ordinaire, est plutôt pareil à celui d'un cheval. La longueur, l'épaisseur et le développement musculaire sont remarquables. Mais la partie la plus singulière du squelette, c'est l'os frontal. Il est très bas, et diffère essentiellement de tout ce que l'on a pu voir jusqu'à présent. Il forme une épaisse protubérance osseuse d'un pouce de large, s'étendant entre les deux yeux. Au lieu de

se développer vers le haut, comme de nos jours, le front se dirige en arrière, à partir des sourcils, formant une tête aplatie, ce qui indique un ordre très inférieur d'êtres humains. L'opinion des savants qui ont fait cette découverte, est que l'on se trouve en présence de restes d'une race d'hommes préhistoriques. Ils ne ressemblent pas à la race indienne actuelle, et les tumuli n'ont été construits d'après aucun modèle connu pour avoir été employé par les diverses races d'hommes existant aujourd'hui en Amérique. Les corps ont été trouvés assis dans les tumuli, et parmi les ossements, on a trouvé des armes de pierre, telles que des couteaux en silex, des racloirs et autres, dont la forme diffère sensiblement de celle des dards de flèches, des haches de guerre, et autres armes de pierre en usage chez les Indiens aborigènes de l'Amérique, lorsqu'elle fut découverte par les blancs. Les personnes auxquelles ces ossements ont été confiés les ont déposés chez le Dr Foe dans Main Street. Leur intention est de faire de plus amples et de plus sérieuses recherches dans les monticules des coteaux qui se trouvent en face de cette ville. Ils feront un rapport de leurs travaux à la prochaine séance de l'Académie des Sciences, époque à laquelle ils espèrent pouvoir définitivement asseoir leur opinion. Il est déjà établi d'une façon assez nette, toutefois, que les squelettes dont il s'agit sont ceux d'une race d'hommes qui n'existe plus. »

L'auteur d'un ouvrage récent et très étendu (1) trouve un sujet d'hilarité dans l'union des « fils de Dieu » avec les « filles des hommes » qui *étaient belles*, comme il est dit dans la Genèse, et décrites avec plus de détails, dans cette merveilleuse légende, le *Livre d'Enoch*. Il est fort dommage que nos hommes les plus érudits et les plus libéraux n'emploient pas leur logique serrée et impitoyable à remédier à ce travers de n'envisager qu'un des côtés de la question, et à rechercher le véritable esprit qui a dicté cette allégorie de l'antiquité. Cet esprit était certainement plus scientifique que les sceptiques ne semblent disposés à l'admettre, et chaque année, quelque nouvelle découverte

1. *Supernatural Religion*, Enquête au sujet de la réalité de la Révélation divine. Vol. II. Londres, 1875.

vient confirmer ses assertions, jusqu'à ce que toute l'antiquité soit ainsi réhabilitée.

Une chose au moins a été bien indiquée dans le texte hébreu, savoir : qu'il y a eu une race de créatures purement physiques, et une autre de créatures purement spirituelles. La question de l'évolution et de la « transformation des espèces » nécessaires pour combler le vide entre les deux races a été laissée à des anthropologistes plus habiles, nous ne pouvons que répéter la philosophie des anciens, qui dit que l'union de ces deux races en produisit une troisième, la race Adamique. Participant de la nature de ses deux parents, celle-ci est apte à vivre également dans l'un ou l'autre des deux mondes matériel et spirituel. La raison, qui met l'homme à même de maintenir sa suprématie sur les animaux inférieurs, et de soumettre la nature à ses besoins, est chez lui alliée à la partie physique de son être ; et c'est à sa partie spirituelle qu'est alliée la conscience, qui lui sert de guide infaillible, malgré les entraînements des sens ; car la conscience est cette perception instantanée, qui permet de discerner le mal du bien, et qui ne peut être exercée que par l'esprit, lequel étant partie de la sagesse et de la pureté divines, est par conséquent absolument sage et pur lui-même. Ses inspirations sont indépendantes de la raison, et ne peuvent se traduire en manifestations claires et nettes, que lorsqu'il n'est pas embarrassé et entravé par les attractions inférieures de sa double nature.

La raison étant une faculté de notre cerveau physique, cette faculté qu'on dit capable de tirer des conséquences logiques de prémisses posées, et, par conséquent, placée sous la dépendance du témoignage des sens, ne peut pas être envisagée comme une qualité appartenant directement à notre esprit divin. Ce dernier *sait*, de science certaine, et, par conséquent, tout raisonnement qui implique une discussion et des arguments à faire valoir, est inutile pour lui. De même, une entité, si elle doit être considérée comme une émanation directe de l'éternel Esprit de Sagesse, ne peut l'être que douée des mêmes attributs que l'essence dont elle fait partie. C'est donc avec un certain degré de logique que les anciens théurgistes soutenaient que la partie raisonnable de l'âme humaine (l'âme spirituelle ou le 6ᵉ principe), n'entrait

jamais entièrement dans le corps de l'homme, mais qu'elle le couvrait plus ou moins de son ombre à travers l'âme *irrationnelle* ou astrale qui sert d'agent intermédiaire entre l'esprit et le corps. L'homme qui a suffisamment dompté la matière pour dégager de son angoeides étincelant la lumière directe, sent la vérité par intuition ; il ne peut point faillir dans son jugement, malgré tous les sophismes suggérés par la froide raison, car il est ILLUMINÉ. De là, les prophéties, les prédictions et la prétendue inspiration *divine*, qui sont tout simplement les effets de cette illumination d'en haut par notre propre esprit immortel.

Swedenborg, poursuivant les doctrines mystiques des philosophes hermétiques, a consacré quantité de volumes à l'élucidation du « sens véritable » de la Genèse. Swedenborg était indubitablement un magicien né, un voyant ; il n'était *pas* un *adepte*. Ainsi, quoiqu'il paraisse avoir suivi la même méthode d'interprétation que les alchimistes et les auteurs mystiques, il a partiellement échoué, d'autant plus que le modèle choisi par lui, dans cette méthode, tout grand alchimiste qu'il fût, n'était pas plus un adepte, dans toute l'acception du mot, que le grand voyant suédois lui-même. Eugène Philalèthes n'a jamais atteint la « plus haute pyrotechnie », pour employer l'expression des philosophes mystiques, mais, quoique tous les deux n'aient pas vu la vérité tout entière dans ses détails, Swedenborg a virtuellement donné au premier chapitre de la Genèse, la même interprétation que les philosophes hermétiques. Le voyant, aussi bien que les initiés, malgré leur phraséologie voilée, démontrent clairement que les premiers chapitres de la Genèse se rapportent à une *régénération* ou à une nouvelle naissance de l'homme, et non pas à une création de notre univers et de son œuvre maîtresse, l'HOMME. Le fait que les termes des alchimistes, tels que *sel*, *soufre* et *mercure*, sont transformés par Swedenborg en *être*, *cause*, et *effet* (1), ne modifie pas l'idée sous-jacente de résoudre les problèmes des livres mosaïques par la seule méthode possible, celle employée par les hermétistes : la méthode des équivalents.

1. Voyez *Heavenly Arcana*.

Sa doctrine des équivalents ou symbolisme hermétique est celle de Pythagore et des Cabalistes : *En haut comme en bas*. C'est aussi celle des philosophes bouddhistes qui, dans leur métaphysique encore plus abstraite, intervertissant le mode usuel de définition donné par nos érudits, nomment l'unique réalité les types invisibles, et *illusion* tous les autres effets de causes ou prototypes. Quelque contradictoires que leurs diverses élucidations du Pentateuque puissent paraître *à la surface*, chacune d'elles tend à montrer que la littérature sacrée de chaque pays, la *Bible*, aussi bien que les *Vedas*, ou les Ecritures Bouddhistes, ne peut être comprise et complètement approfondie qu'à la lumière de la philosophie hermétique. Les grands sages de l'antiquité, ceux du moyen âge, et les auteurs mystiques de nos temps modernes également, étaient des *Hermétistes*. Soit que le flambeau de la vérité les eût éclairés, grâce à leur faculté d'intuition, soit qu'il eût lui à leurs yeux par suite de leurs études et d'une initiation régulière, ils avaient virtuellement accepté la méthode, et suivi la voie que leur avaient tracée Moïse, Gautama Bouddha et Jésus. La vérité, symbolisée par des alchimistes sous la forme de la *rosée du ciel*, était descendue dans leurs cœurs, et tous ils l'avaient cueillie sur le *sommet des montagnes*, en étendant des draps IMMACULÉS *de lin* pour la recevoir, c'est ainsi que, dans un sens, ils s'étaient assuré à eux-mêmes, chacun de son côté, le *dissolvant universel*. Dans quelle mesure leur fut-il permis de le partager avec le public, c'est une autre question. Le voile dont Moïse se couvrit le visage en descendant du Sinaï pour enseigner au peuple « la Parole de Dieu », c'est-à-dire la révélation intime de notre Esprit divin — le pur principe de l'homme-dieu — ce voile ne peut être enlevé à la seule volonté du maître ; il faut encore que les disciples aient la faculté d'enlever celui qui se trouve sur leur cœur. Saint Paul le dit clairement ; et ses paroles adressées aux Corinthiens peuvent être appliquées à tout homme ou femme, et à toute époque de l'histoire du monde. Si « leurs esprits sont aveuglés » par l'éblouissante enveloppe de vérité divine, que le voile hermétique soit levé ou non du visage du maître, il ne peut pas être enlevé de leurs cœurs, à moins

qu'ils ne se tournent vers le Seigneur. Mais cette dernière appellation ne doit pas être appliquée à l'un ou à l'autre des personnages anthropomorphes de la Trinité, mais au « Seigneur », tel que l'entendent Swedenborg et les philosophes hermétiques : le Seigneur qui est VIE et HOMME.

L'éternel combat que se livrent les religions du monde, le Christianisme, le Judaïsme, le Brahmanisme, le Paganisme et le Bouddhisme, provient de cette cause unique : La vérité n'est connue que du petit nombre ; les autres, ne voulant pas soulever le voile de leur propre cœur, s'imaginent qu'il aveugle aussi les yeux de leurs voisins. Le dieu de chaque religion exotérique, y compris le Christianisme, malgré ses prétentions au mystère, est une idole, une fiction et ne peut être autre chose. Moïse, *soigneusement voilé*, parle aux multitudes endurcies de Jehovah, la divinité cruelle et anthropomorphique, comme du Dieu le plus élevé, cachant au plus profond de son cœur la vérité « qui ne peut être ni révélée ni exprimée » par des mots, Kapila frappe du glaive acéré de ses sarcasmes les Ioguis brahmaniques qui, dans leurs visions mystiques, prétendent voir le TRÈS HAUT. Gautama Bouddha cache la vérité sous un impénétrable voile de subtilités métaphysiques, et il est regardé par la postérité comme un athée. Pythagore avec son mysticisme allégorique et sa métempsycose est tenu pour un habile imposteur, et l'on dit la même chose des autres philosophes, comme Apollonius et Plotin, qu'on traite en général de visionnaires, sinon de charlatans. Platon, dont les écrits n'ont jamais été lus par la majorité de nos *grands* érudits, sinon d'une manière très superficielle, est accusé par beaucoup de ses traducteurs d'absurdités et de puérilités, voire même d'ignorance de sa propre langue (1), très probablement parce qu'il a dit, relativement à l'Être suprême, qu'une nature de ce genre ne pouvait être définie par des paroles comme les autres choses que l'on peut apprendre (2), et pour avoir trop voilé ses pensées dans son Protagoras. Nous remplirions tout un volume avec

1. Voyez Burges. *Préface*.
2. *Septième Lettre*.

les noms des sages méconnus dont les écrits passent généralement pour absurdes, uniquement parce que les critiques matérialistes se sentent incapables de lever les voiles qui les couvrent. Le trait le plus important de ce mystère, en apparence incompréhensible, réside peut-être dans l'habitude invétérée de la majorité des lecteurs, de juger une œuvre par son style et par les idées insuffisamment exprimées, en laissant de côté et hors de la question son véritable esprit. Des philosophes appartenant à des écoles diamétralement opposées emploient souvent, tout en traitant le même sujet, une multitude d'expressions différentes, dont certaines paraissent obscures et métaphoriques, mais qui sont toutes figuratives, et de même que les innombrables rayons divergents d'un globe de feu, aboutissent tous au même point central, chaque philosophe mystique, qu'il soit un pieux enthousiaste comme Henry More, ou un alchimiste irascible au langage quelque peu trivial, comme son adversaire Eugène Philalèthes, ou un « pieux athée » (!) comme Spinoza, tous ont un seul et même objet en vue...l'HOMME. C'est Spinoza toutefois qui nous fournit peut-être la clé la plus sûre pour éclaircir une partie de ce secret non divulgué. Tandis que Moïse prohibe les « images gravées ou sculptées » de Celui dont le nom ne doit pas être pris en vain, Spinoza va plus loin. Il déclare nettement que l'on ne doit même pas essayer *de définir* Dieu. Le langage humain est tout à fait impropre à donner une idée de cet « Etre ? » absolument unique. Que ce soit Spinoza ou la théologie chrétienne qui approche le plus de la vérité, nous laissons au lecteur le soin de juger leurs prémisses et les conclusions qu'ils en tirent. Toute tentative de définition de Dieu aboutit à entraîner une nation à anthropomorphiser la divinité à laquelle elle croit, et le résultat est celui qu'indique Swedenborg. Au lieu d'établir que Dieu a fait l'homme à son image, nous devrions véritablement dire que c'est l'homme qui « *a imaginé* Dieu à sa ressemblance » (1), en oubliant que c'est à celle-ci qu'il voue un culte.

Où se trouve donc le vrai, le réel secret dont il est tant

1. *The true Christian Religion*.

parlé chez les Hermétiques ? Qu'il y eût et qu'il y ait un secret, aucun doute n'est possible à cet égard, même chez le plus candide étudiant de la littérature ésotérique. Des hommes de génie, comme le furent incontestablement beaucoup de philosophes hermétiques, ne se seraient pas abusés en cherchant à tromper les autres de la sorte, pendant plusieurs milliers d'années. Que ce grand secret communément appelé « la pierre philosophale » ait eu une portée spirituelle, aussi bien que physique, c'est chose qui a été soupçonnée de tous les temps. L'auteur de *Remarks on Alchemy and the Alchemists* fait remarquer, avec beaucoup de raison, que l'art hermétique, c'est l'HOMME, et que le but de cet art n'est autre que la perfection de l'homme (1), mais nous ne sommes pas d'accord avec lui, lorsqu'il dit qu'il n'y a que ceux qu'il appelle des « imbéciles avides de lucre », qui aient jamais cherché à transporter un dessein purement *moral* (celui des alchimistes), dans le domaine de la science physique. Le fait seul que l'homme, à leurs yeux, est une trinité exotériquement, et un septénaire — ésotériquement — qu'ils divisent en *feu solaire*, eau de *mercure* et *soufre*, qui est le *feu secret*, ou, pour parler plus clairement, en *corps*, *âme* et *esprit*, ce fait démontre qu'il y a dans cette question un côté physique. Au point de vue spirituel, l'homme est la *pierre* philosophale, *une trinité dans l'unité*, suivant l'expression de Philalèthes, mais il est aussi cette pierre au point de vue physique. Cette dernière n'est que l'effet d'une cause, laquelle est elle-même le dissolvant de toutes choses, l'esprit divin. L'homme est une corrélation des forces physiques et chimiques, aussi bien qu'une corrélation des pouvoirs spirituels. Ces derniers réagissent sur les puissances physiques de l'être, en proportion du degré de développement de l'homme terrestre. « L'œuvre est amenée à la perfection, suivant la vertu d'un corps, d'une âme et d'un esprit, dit un alchimiste, car le corps ne serait jamais pénétrable, si ce n'était à cause de *l'esprit*, et l'esprit ne serait pas permanent dans son état ultra parfait, si ce n'était à cause du corps ; et tous les deux ne pourraient agir l'un sur l'autre sans l'âme, *car l'esprit est une chose invisible*, et il ne fait

1. E. A. Hitchcock. *Swedenborg a Hermetic Philosopher.*

jamais son apparition sans un autre VÊTEMENT, qui est L'AME (1). »

Les « philosophes hermétiques » affirment, par l'organe de leur chef Robert Fludd, que la sympathie est la source de la lumière et que « l'antipathie prend naissance dans les ténèbres ». Ils enseignent en outre avec les autres Cabalistes, que « les contrastes dans la nature procèdent d'une essence éternelle, qui est la racine de toutes choses ». Ainsi, la cause première est la source-mère du bien ainsi que du mal. Le Créateur, qui n'est *pas* le Dieu le plus élevé, est le père de la matière qui est *perverse* aussi bien que de l'esprit qui, émanant de la plus haute et invisible cause, passe par lui, comme par un véhicule, et envahit tout l'univers. « Il est très certain, dit Robert Fludd (Robertus di Fluctibus), que de même qu'il existe une multitude de créatures *visibles*, de même il y a une variété infinie de créatures invisibles, de natures diverses, dans la machine universelle. Quant au nom mystérieux de Dieu, que Moïse était si désireux d'apprendre et de connaître, il reçut cette réponse : *Jehova est mon nom éternel*, c'est-à-dire l'humanité, Adam et Eve dont les deux noms composent le nom *Jahvé*. L'autre nom est si pur et si simple, *qu'il ne peut point être articulé ou composé, ou véritablement exprimé par la voix humaine...* tous les autres noms sont compris dans celui-là, car il contient la propriété du *vouloir* aussi bien que du *non-vouloir*, de la privation aussi bien que de la jouissance, de la mort aussi bien que de la vie, de la malédiction aussi bien que de la bénédiction, du mal aussi bien que du bien (quoique idéalement rien ne soit mauvais en lui), de la haine et de la discorde, et par conséquent de la sympathie comme de l'antipathie (2). »

Les plus inférieurs dans l'échelle des êtres sont ces créatures invisibles appelées par les Cabalistes les élémentaires et les élémentaux. Il y en a trois classes distinctes. La plus élevée en intelligence et en discernement est celle des esprits dits terrestres dont nous parlerons avec plus de détails dans d'autres parties de cet ouvrage. Qu'il nous suffise de dire

1. *Ripley Revived*, 1678.
2. *Mosaïcall. Philosophy*, p. 173. 1659.

pour le moment, que ce sont les *larves*, les ombres de ceux qui ont vécu sur la terre, repoussant toute lumière spirituelle, et toujours restés jusqu'à la mort, profondément plongés dans le cloaque de la matière ; ceux dont l'esprit immortel s'est peu à peu détaché de leur âme souillée par le péché. La seconde classe est composée des antétypes invisibles des hommes *à naître*. Aucune forme ne prend une existence objective, depuis les plus élevées jusqu'aux plus basses, avant que l'idéal abstrait de cette forme ou, comme le dit Aristote, la *privation* de cette forme n'ait été évoquée. Avant qu'un artiste ait peint un tableau, chaque trait en existe déjà dans son imagination ; et pour qu'il nous soit donné de voir une œuvre humaine quelconque, il faut que la forme abstraite de cette œuvre ait d'abord existé dans l'esprit de l'ouvrier. Il en est de même des hommes futurs.

D'après la doctrine d'Aristote, il y a trois principes de corps naturels : la *privation* ou idéal abstrait, la matière et la forme; ces principes peuvent être appliqués au cas spécial actuel. La « privation » d'un enfant qui va naître est localisée dans l'esprit invisible du grand Architecte de l'Univers, la privation n'étant pas considérée, dans la philosophie d'Aristote, comme un principe dans la composition des corps, mais comme une propriété extérieure de leur production ; car la production est un changement par lequel la matière passe de la forme qu'elle n'a pas à celle qu'elle prend. Quoique la « privation » de l'enfant qui n'est pas encore né, aussi bien que la forme future de la montre. qui n'est pas encore fabriquée, ne soit encore ni une substance, ni une extension, ni une qualité, ni même une existence proprement dite, cependant c'est quelque chose qui *est*, bien que, pour exister, ses contours doivent prendre une forme objective en un mot, que l'abstrait devienne concret. Ainsi, aussitôt que cet idéal de la matière est transmis par l'énergie à l'éther universel, il devient une forme matérielle, quelque sublimée que soit celle-ci. Si la science moderne nous enseigne que la pensée *humaine* « affecte la matière d'un autre univers simultanément avec son action sur celui-ci », comment celui qui croit en une Cause première intelligente pourrait-il nier que la pensée divine soit transmise de même, par la même loi d'énergie, à notre médiateur commun, l'éther uni-

versel, l'âme mondiale? Or, s'il en est ainsi, il s'ensuit nécessairement qu'une fois là, la pensée divine se manifeste objectivement, l'énergie reproduisant fidèlement les traits, les contours de l'être ou de l'objet, dont la privation est née d'abord dans l'esprit divin. Seulement, il ne faut pas prendre cela dans le sens que cette *pensée* crée la matière. Non, elle ne crée que le plan de la forme future; la matière qui sert à faire ce modèle ayant toujours existé, et ayant été préparée pour former un corps humain par une série de transformations progressives, comme le résultat d'une évolution. Les formes passent; les idées qui les ont créées, et la matière qui leur donne l'objectivité demeurent. Ces modèles, encore dépourvus d'esprits immortels, sont les « élémentals » proprement dits des *embryons psychiques* qui, lorsque vient leur tour, meurent dans le monde invisible, et naissent dans ce monde visible, sous forme d'enfants humains en recevant *au passage* ce souffle divin nommé esprit, qui complète l'homme parfait. Cette classe ne peut communiquer *objectivement* avec les hommes.

La troisième classe est composée des « élémentals » proprement dits, qui jamais n'évolueront pour devenir des êtres humains dans notre grand cycle, mais qui occupent un degré particulier de l'échelle des êtres, et qui, par comparaison avec les autres, peuvent être justement nommés les purs esprits, les agents cosmiques de la nature, chaque être se trouvant confiné dans son élément, et ne franchissant jamais les frontières qui le séparent des autres. Ce sont eux que Tertullien appelle les « princes des puissances de l'air ».

On croit que cette classe possède un seul des trois attributs de l'humanité. Ils n'ont ni esprit immortel, ni corps tangible ; ils n'ont que des formes astrales, qui participent, dans un degré sensible, aux propriétés de l'élément auquel ils appartiennent, et aussi à celles de l'éther. Ils sont une combinaison de matière sublimée, et d'un esprit ou intelligence rudimentaire. Quelques-uns sont à peu près immuables, mais ils n'ont pas encore d'individualité distincte, et ils agissent toujours collectivement, pour ainsi dire. D'autres, formés de certains éléments et espèces, changent de forme, d'après une loi fixe, que les Cabalistes expliquent. La partie la plus solide de leur corps est ordinairement juste

assez immatérielle pour échapper à la perception de nos sens physiques, mais pas assez insubstantielle, pour qu'ils ne puissent être parfaitement reconnus par la vision interne ou clairvoyante. Non seulement ils existent et peuvent vivre dans l'éther, mais ils peuvent le saisir et le diriger pour la production d'effets physiques, aussi aisément que nous comprimons l'air ou l'eau, dans le même but, au moyen d'appareils pneumatiques ou hydrauliques ; et ils y sont d'ailleurs aidés par les esprits « élémentaires humains » ; bien plus : ils peuvent le condenser au point de s'en faire des corps tangibles, auxquels, par leur puissance protéenne, ils peuvent faire prendre la forme qu'il leur plaît, en prenant pour modèle les portraits qu'ils voient gravés dans la mémoire des personnes présentes. Il n'est pas nécessaire pour cela que ces personnes pensent, sur le moment, à celle qui va être représentée. Son image peut même être effacée en apparence de leur souvenir depuis plusieurs années. L'esprit reçoit l'empreinte indélébile même d'une connaissance fortuite, ou de personnes que l'on n'a vues qu'une fois. De même que quelques secondes d'exposition de la plaque photographique sensibilisée suffisent à y imprimer pour un temps indéfini l'image de celui qui a posé devant l'appareil, il en est ainsi pour l'esprit.

Selon la doctrine de Proclus, les régions supérieures depuis le zénith jusqu'à la lune appartiennent aux dieux ou Esprits planétaires, suivant leur hiérarchie et leur classe. Les plus élevés parmi eux étaient les douze υπερ-ουρανιοι, *uper ouranioi* ou dieux supra-célestes, ayant des légions entières de démons ou génies, subordonnés, placés sous leurs ordres. Ils sont suivis dans l'ordre hiérarchique par les *egkosmioi*, les dieux ou esprits intercosmiques qui ont chacun autorité sur un grand nombre de *démons*, auxquels ils communiquent leur puissance, en la reportant de l'un à l'autre, à leur gré. Ce sont là évidemment les forces personnifiées de la nature dans leur corrélation mutuelle, les dernières étant représentées par la troisième classe ou les « élémentals », que nous avons déjà définis.

Plus loin, il montre, sur le principe de l'axiome hermétique des types et des prototypes, que les sphères inférieures ont leurs subdivisions et leurs classes d'êtres, aussi

bien que les sphères célestes supérieures, les premières étant toujours subordonnées à celles-ci. Il professe que les quatre éléments sont tous remplis de *démons*, soutenant avec Aristote que l'univers est plein et qu'il n'existe point de vide dans la nature. Les démons de la terre, de l'air, du feu et de l'eau sont d'une essence semi-corporelle, élastique et éthérée. Ce sont ces classes qui agissent comme intermédiaires entre les dieux et les hommes. Quoique inférieurs en intelligence au *sixième* ordre des démons les plus élevés, ces êtres président directement aux éléments et à la vie organique. Ils dirigent la germination, la floraison, les propriétés et les divers changements des plantes. Ils sont la personnification des idées ou vertus tombées du *ulé* céleste sur la matière inorganique; et comme le royaume végétal est un degré plus élevé que le règne minéral, ces émanations des esprits célestes prennent forme et existence dans la plante, et en deviennent *l'âme*. C'est ce qu'Aristote nomme la *forme* dans les trois principes des corps naturels, classés par lui sous la rubrique de privation, de matière et de forme. Sa philosophie enseigne qu'outre la matière originale, un autre principe est nécessaire pour compléter la triple nature de chaque parcelle, et celui-ci est la forme ; un être invisible, mais néanmoins, dans l'acception ontologique du mot, substantiel et réellement distinct de la matière proprement dite. Ainsi, dans un animal ou dans une plante, outre les os, les chairs, les nerfs, la cervelle, le sang dans le premier, outre la matière bulbeuse, les tissus, les fibres, la sève dans la plante, lesquels sang et sève, en circulant dans les veines et les fibres, nourrissent toutes les parties de l'animal et de la plante, outre les esprits animaux, qui sont le principe du mouvement, et l'énergie chimique qui se transforme en force vitale dans la feuille verte, il doit y avoir une forme substantielle, qu'Aristote appelait dans un cheval, *l'âme du cheval ;* Proclus, le *démon* de chaque minéral, plante ou animal ; et les philosophes du moyen âge, les *esprits élémentaires* des quatre royaumes.

Tout cela est tenu, dans notre siècle, pour de la métaphysique et de la grossière superstition. Cependant, d'après des principes strictement ontologiques, il y a dans ces anciennes hypothèses quelque ombre de probabilité, quelque

indice pour les embarrassants « chaînons manquants » de la science exacte. Celle-ci est devenue si dogmatique dans ces derniers temps, que tout ce qui dépasse la portée de la science *inductive* est traité d'imaginaire ; et nous voyons le professeur Joseph Le Conte déclarer que quelques-uns des plus éminents parmi les savants « tournent en dérision l'expression *force vitale* ou vitalité, comme un reste de *superstition* (1). De Candolle suggère que le terme « mouvement vital » serait préférable à force vitale (2), préparant ainsi le saut scientifique final qui transformera l'homme immortel et pensant, en un automate, actionné par un mouvement d'horlogerie. « Mais, objecte Le Conte, pouvons-nous concevoir un mouvement sans une force ? Et si le mouvement est spécial, spéciale aussi doit être *la forme de cette force.* »

Dans la Cabale Juive, les esprits de la nature sont connus sous la dénomination générique de *Shedim*, et divisés en quatre classes. Les Hindous et les Perses les appelaient *devs* ; les Grecs les désignaient indistinctement sous le titre de *démons* ; et les Egyptiens leur donnaient le nom de *afrites*. Les anciens Mexicains, dit Kaiser, croyaient aux nombreux séjours des esprits, dans l'un desquels les ombres des enfants innocents étaient placées jusqu'à leur distribution finale ; dans un autre, situé dans le soleil, on plaçait les âmes vaillantes des héros ; tandis que les hideux spectres des pécheurs incorrigibles étaient condamnés à errer désespérés, dans des souterrains, retenus dans les limites de l'atmosphère terrestre, sans vouloir ni pouvoir s'en dégager. Ils passaient leur temps à communiquer avec les mortels, et à effrayer ceux d'entre ces derniers qui pouvaient les voir. Quelques tribus africaines les appelaient *Yowahoos*. Dans le Panthéon hindou, il n'y a pas moins de 333.000.000 de genres divers d'esprits, y compris les élémentals, qui plus tard furent nommés *Daityas* par les Brahmanes. Les adeptes savent que ces êtres sont attirés vers certaines parties du ciel par une force mystérieuse comparable à celle qui fait tourner l'aiguille magnétique vers le nord, ainsi que

1. *Corrélation de la Force vitale avec les forces chimiques et physiques*, par J. Le Conte.
2. *Archives des sciences*, vol. XLV. p. 345. Décembre 1872.

certaines plantes. On croit aussi que les diverses races ont une sympathie particulière pour certains tempéraments humains, et exercent plus facilement leur pouvoir sur les uns que sur les autres. Ainsi, une personne bilieuse, lymphatique, nerveuse ou sanguine est affectée favorablement ou d'une façon défavorable par certaines conditions de la lumière astrale, résultant de certains aspects des corps planétaires. Ce principe général établi, d'après des observations dont la durée s'étend sur une série indéfinie d'années, l'adepte astrologue n'a besoin que de savoir quels étaient les aspects planétaires à une date antérieure déterminée, et d'appliquer cette connaissance aux changements qui se succèdent dans les corps célestes, pour être en mesure de suivre avec une exactitude presque absolue, les destinées variables du personnage dont il établit l'horoscope, et même de prédire l'avenir. L'exactitude de l'horoscope dépend naturellement, non moins de la connaissance par l'astrologue des forces et des races occultes de la nature, que de son érudition astronomique.

Eliphas Lévi expose avec une grande clarté, dans son livre *Dogme et Rituel de la Haute Magie*, la loi des influences réciproques entre les planètes, et leurs effets combinés sur les règnes minéral, végétal et animal, aussi bien que sur nous-mêmes. Il déclare que l'atmosphère astrale change aussi constamment d'un jour à l'autre, et d'une heure à l'autre, que l'air que nous respirons. Il cite, en l'approuvant, la doctrine de Paracelse qui enseigne que chaque homme, chaque animal et chaque plante portent des signes évidents intérieurs et extérieurs des influences qui dominaient au moment du développement de leur germe. Il répète l'antique doctrine cabalistique que rien n'est sans importance dans la nature, et que, même une aussi petite chose que la naissance d'un enfant sur notre insignifiante planète, a son effet dans l'Univers, de même que l'Univers entier exerce son influence réactive sur lui.

« Les astres, dit-il, sont liés et enchaînés l'un à l'autre par des attractions qui les maintiennent en équilibre, et les font mouvoir avec régularité dans l'espace. Ce filet de lumière s'étend sur toutes les sphères qu'il enveloppe, et il n'est pas de point, sur une planète quelconque, auquel il ne

soit attaché par un de ses fils indestructibles. L'endroit précis, aussi bien que l'heure de la naissance devraient par conséquent être soigneusement enregistrés par le véritable adepte en astrologie ; puis, lorsqu'il aura fait le calcul exact des influences astrales, il lui restera à compter les chances de sa position dans la vie, les concours sur lesquels il peut compter, les obstacles qu'il aura à surmonter, et enfin ses impulsions naturelles pour l'accomplissement de sa destinée. » Il affirme aussi que la force individuelle d'une personne, comme indication de son aptitude à vaincre les difficultés et les circonstances défavorables, de façon à dominer dans une certaine mesure sa destinée, ou ses tendances à attendre passivement ce que le destin aveugle lui réserve, doit aussi entrer en ligne de compte.

L'examen de cette question, au point de vue des anciens, nous donne, comme on le voit, une idée bien différente de celle exprimée par Tyndall dans son célèbre discours de Belfast. « C'est aux êtres supersensuels, dit-il, qui, tout-puissants et invisibles qu'ils paraissent, ne sont néanmoins qu'une sorte de *créatures humaines* élevées peut-être au-dessus de l'humanité, et conservant toutes les passions et tous les appétits humains, qu'ont été confiés l'empire et le gouvernement des phénomènes naturels. »

Tyndall, pour affirmer son dire, cite à propos le passage bien connu d'Euripide, que l'on trouve dans Hume : « Les dieux lancent tout au hasard et en désordre, mélangent ensemble les choses les plus opposées, afin que tous, par ignorance et par indécision, nous leur rendions un culte d'autant plus respectueux. » Mais, tout en énonçant, dans *Chrysippus*, plusieurs doctrines pythagoriciennes, Euripide est considéré par tous les auteurs anciens comme hérodoxe, et par conséquent la citation tirée de ce philosophe ne corrobore nullement l'argumentation de Tyndall.

En ce qui a rapport à l'esprit humain, les notions des plus anciens philosophes et des cabalistes du moyen âge, bien que différant sur quelques détails, sont d'accord sur l'ensemble ; de sorte que la doctrine de l'un d'eux peut être considérée comme étant celle de l'autre. La différence la plus substantielle consistait à déterminer la place que doit occuper l'esprit immortel ou divin de l'homme. Tandis que

les anciens Néo-Platoniciens professaient que l'Augoeides ne descend jamais hypostatiquement dans l'homme vivant, et qu'il ne fait que projeter plus ou moins son rayonnement sur l'homme intérieur, — l'âme astrale, — les cabalistes du moyen âge prétendaient que l'esprit, se détachant de l'océan de lumière et d'esprit, entrait dans l'âme de l'homme où il restait emprisonné pendant toute la vie dans l'enveloppe astrale. Cette différence résultait de la croyance plus ou moins enracinée des cabalistes chrétiens, dans la lettre morte de l'allégorie de la chute de l'homme. L'âme, disaient-ils, devint, par suite de la chute d'Adam, souillée par le monde de la matière ou Satan. Avant qu'elle pût comparaître, avec l'esprit divin qu'elle renferme, en présence de l'Eternel, il fallait qu'elle se purifiât des impuretés des ténèbres. Ils comparaient « l'esprit captif dans l'âme à une goutte d'eau enfermée dans une capsule de gélatine et lancée dans l'océan ; tant que la capsule subsiste intacte, la goutte d'eau reste isolée ; mais que l'enveloppe se brise, la goutte devient une partie de l'océan, et son existence individuelle disparaît. Il en est de même de l'esprit. Tant qu'il est enfermé dans son enveloppe plastique, l'âme, il a une existence individuelle, mais que la capsule soit détruite, ce qui peut avoir pour cause l'agonie d'une conscience flétrie, le crime, un mal moral quelconque, alors l'esprit s'en retourne à son lieu d'origine. Sa personnalité individuelle a cessé d'exister ».

D'autre part, les philosophes qui enseignaient « la chute dans la génération », à leur manière, considéraient l'esprit comme quelque chose de tout à fait distinct de l'âme. Ils admettaient son existence dans l'enveloppe astrale, seulement en ce qui concerne les émanations spirituelles, ou rayons de « l'être lumineux ». L'homme et son âme devaient conquérir leur immortalité en s'élevant vers l'unité, avec laquelle, en cas de succès, ils étaient intimement liés et, dans laquelle, pour ainsi dire, ils s'absorbaient. L'individualisation de l'homme après sa mort dépendait de l'esprit et non de l'âme et du corps. Quoique le mot « personnalité », dans le sens qu'on lui donne généralement, soit une absurdité, si on l'applique littéralement à notre essence immortelle, toutefois celle-ci est une entité distincte, immortelle et éternelle *per se ;* et, comme dans le cas de criminels pour

lesquels il n'y a pas de rédemption, lorsque le fil brillant qui unit l'esprit à l'âme, depuis le moment de la naissance de l'enfant, est violemment tranché, et lorsque l'être désincarné est condamné à partager le sort des animaux inférieurs, à se dissoudre graduellement dans l'éther, et à voir sa personnalité annihilée, même dans ce cas-là, l'esprit reste encore un être distinct. Il devient un esprit planétaire, un ange; car *les dieux des païens ou les arch anges des chrétiens*, émanations directes de la Cause Première, malgré la déclaration aventurée de Swedenborg, *n'ont jamais été et ne seront jamais des hommes*, du moins sur notre planète.

Cette spécialisation a été de tous temps la pierre d'achoppement des métaphysiciens. Tout l'ésotérisme de la philosophie bouddhique est basé sur cet enseignement mystérieux, compris par si peu de personnes, et complètement dénaturé par beaucoup de nos savants les plus érudits. Les métaphysiciens eux-mêmes sont trop enclins à confondre l'effet avec la cause. Une personne peut avoir gagné la vie immortelle, et demeurer le même *soi intérieur* qu'elle était sur la terre, et cela pendant toute l'éternité ; mais il ne s'ensuit pas nécessairement qu'elle doive continuer à être le Monsieur un tel ou la Madame une telle qu'elle était sur la terre, ou perdre son individualité. C'est pourquoi l'âme astrale et le corps terrestre de l'homme peuvent, dans le sombre au-delà, être absorbés dans l'océan cosmique des éléments sublimés, et cesser de sentir leur *ego*, si cet *ego* n'a pas mérité de s'élever plus haut ; et l'esprit divin reste encore une entité invariable et immuable, quoique ses expériences terrestres soient entièrement oubliées dès l'instant de sa séparation avec son véhicule terrestre.

Si « l'esprit » ou la partie divine de l'âme préexiste, en tant qu'entité distincte, de toute éternité, ainsi qu'Origène, Synésius, et d'autres Pères et philosophes chrétiens l'ont enseigné, et si cet esprit est le même et rien de plus que l'âme métaphysiquement objective, comment pourrait-elle être autrement qu'éternelle ? Et dans ce cas, qu'importerait-il que l'homme menât une vie animale ou une vie pure, si, quoi qu'il fasse, il ne devait jamais perdre son individualité ? Cette doctrine est aussi pernicieuse dans ses conséquences que celle de l'expiation par substitution. Si ce dernier dogme

eût été montré sous son véritable jour, de même que la fausse idée que nous sommes tous immortels, l'humanité eût été rendue meilleure par sa propagation. Le crime et le péché auraient été évités, non par crainte d'un châtiment terrestre ou d'un enfer ridicule, mais sous l'influence de ce sentiment, profondément enraciné dans notre nature intime, le désir d'une vie individuelle distincte, dans l'autre monde, l'assurance positive que nous ne pouvons la mériter, si nous ne « nous emparons du royaume des cieux par la violence », et enfin la conviction que ni les prières des hommes, ni le sang d'un autre ne peuvent nous sauver de la destruction individuelle après la mort, à moins que nous ne nous unissions étroitement pendant notre vie terrestre, à notre propre esprit immortel, notre *seul Dieu*.

Pythagore, Platon, Timée de Locres et toute l'école d'Alexandrie faisaient dériver l'âme de l'universelle Ame du Monde ; et cette dernière était, selon leurs propres enseignements, l'éther ; quelque chose d'une nature si raffinée, qu'elle ne pouvait être perçue que par la vue intérieure. C'est pour cela qu'elle ne peut être l'essence de la Monade, ou *cause*, parce que l'*anima mundi* n'est que l'effet, l'émanation objective de la Monade Universelle. L'esprit de l'homme et son âme spirituelle sont tous les deux préexistants. Mais tandis que le premier existe comme entité distincte, comme individualisation, l'âme humaine n'est qu'à l'état de matière préexistante, partie inconsciente d'un tout intelligent. Tous les deux ont été formés originellement de l'Eternel Océan de Lumière ; mais, comme l'expriment les théosophes, il y a dans le feu un esprit visible aussi bien qu'invisible. Ils faisaient une différence entre l'*anima bruta* et *l'anima divina*. Empédocle croyait fermement que tous les hommes et tous les animaux possèdent deux âmes ; et nous trouvons dans Aristote, qu'il nomme l'une d'elles l'âme raisonnable, νους, et l'autre l'âme animale, ψυχη. Selon ces philosophes, l'âme qui raisonne vient du *dehors* de l'âme universelle, l'autre du *dedans*. Cette région supérieure et divine, dans laquelle ils plaçaient la divinité suprême et invisible, était considérée par eux (et par Aristote lui-même), comme un cinquième élément purement spirituel et divin, car l'*anima*

mundi proprement dite était composée, suivant eux, d'une substance subtile, ignée, et éthérée, répandue dans tout l'univers, en un mot l'éther (1). Les stoïciens, les matérialistes les plus célèbres de l'antiquité, affirmaient que tout était formé d'une substance corporelle de cette nature, excepté le Dieu Invisible et l'Ame Divine (l'Esprit). Leurs commentateurs modernes et leurs admirateurs, saisissant l'occasion avec empressement, ont échafaudé là-dessus l'hypothèse que les stoïciens ne croyaient ni en Dieu, ni à l'existence de l'âme. Mais Epicure, dont la doctrine, militant directement contre l'intervention d'un Être Suprême et de dieux dans la formation ou le gouvernement du monde, le plaçait bien au-dessus des stoïciens dans le champ de l'athéisme et du matérialisme, enseignait pourtant que l'âme est d'une essence subtile et tendre, formée des atomes les plus suaves, les plus arrondis et les plus beaux, dont la description nous ramène en définitive à l'idée de l'éther sublimé. Arnobe, Tertullien, Irénée et Origène, malgré leur Christianisme, croyaient, avec les auteurs modernes, tels que Spinoza et Hobbes, que l'âme était corporelle, quoique d'une nature extrêmement subtile.

Cette doctrine de la possibilité de perdre son âme, et par conséquent son individualité est contraire aux théories idéales et aux pensées progressives de quelques spiritualistes, bien que Swedenborg l'ait pleinement adoptée. Ils n'accepteront jamais la doctrine cabalistique, qui enseigne que ce n'est qu'en observant la loi d'harmonie que la vie individuelle future peut être obtenue ; et que plus l'homme intérieur et extérieur s'éloigne de cette source d'harmonie qui jaillit de notre esprit divin, plus il lui est difficile de regagner le terrain perdu.

Mais tandis que les spiritualistes et les autres adhérents au christianisme n'ont que peu ou point d'idée de la possibilité de la mort et de l'oblitération de la personnalité humaine, par la séparation de la partie immortelle d'avec celle qui est périssable, les disciples de Swedenborg le comprennent

1. L'Ether est l'*Akasa* des Indous. L'Akasa est Prakriti ou la nature manifestée tout entière tandis que *Purusha* est l'Esprit Universel et au-dessus de l'Ame du Monde.

parfaitement. Un des ministres les plus respectés de la Nouvelle Eglise, le Rev. Chauncey Giles D. D. de New-York a récemment élucidé la question, dans un discours public, de la manière suivante : La mort physique, ou le décès du corps, est une disposition de l'économie divine pour l'avantage de l'homme, une disposition grâce à laquelle il peut atteindre les fins les plus élevées de son être. Mais il y a une autre mort qui est l'interruption de l'ordre divin, et la destruction de chaque élément humain dans la nature de l'homme, ainsi que de toute possibilité de bonheur humain. C'est la mort spirituelle qui a lieu avant la dissolution du corps. « Il peut y avoir un vaste développement de l'intelligence naturelle de l'homme, sans que ce développement soit accompagné du moindre amour pour Dieu, ou de l'amour désintéressé de l'homme. » Lorsqu'un homme tombe dans l'amour de soi, et dans l'amour du monde et de ses plaisirs, laissant de côté l'amour de Dieu et du prochain, il tombe de la vie dans la mort. Les principes élevés qui constituent les éléments essentiels de son humanité périssent, et il ne continue à vivre que sur le plan naturel de ses facultés. Physiquement, il existe ; spirituellement, il est mort. Il est aussi mort à tout ce qui appartient à la phase la plus noble et la seule durable de l'existence, que son corps est mort à toute activité, à tout plaisir, à toute sensation du monde, lorsque l'esprit l'a abandonné. Cette mort spirituelle est le résultat de la désobéissance aux lois de la vie spirituelle, qui est suivie de la méme peine que la désobéissance aux lois de la vie naturelle. Mais le mort spirituellement a encore ses plaisirs ; il possède encore ses qualités intellectuelles, la puissance de ses facultés et son intense activité. Il possède encore toutes ses jouissances animales, et pour beaucoup d'hommes et de femmes, cela constitue l'idéal le plus élevé de la félicité humaine. La poursuite infatigable des richesses, des amusements et des distractions de la vie sociale, la culture de l'élégance dans les manières, du goût dans la toilette, de la prédominance sociale, de la distinction scientifique, enivrent et charment ces morts vivants ; mais, ajoute l'éloquent prédicateur, « ces créatures, avec toutes leurs grâces, leurs riches atours et leurs brillantes connaissances, sont mortes aux yeux du

Seigneur et des Anges, et lorsqu'on les pèse sur la seule véritable et immuable balance, elles n'ont pas plus de vie réelle que le squelette dont la chair est retournée à la poussière ». Un développement considérable des facultés intellectuelles n'implique en aucune façon une vie spirituelle véritable. Beaucoup de nos plus grands savants ne sont que des cadavres animés ; ils n'ont pas la vision spirituelle, parce que leurs esprits les ont abandonnés. Nous pourrions ainsi parcourir tous les siècles, examiner toutes les occupations, peser toutes les connaissances humaines, et rechercher toutes les formes de sociétés, et nous trouverions partout de ces êtres *spirituellement morts*.

Pythagore enseignait que l'univers entier est un vaste système de combinaisons mathématiquement exactes. Platon montre la divinité *géométrisant*. Le monde est soutenu par la même loi d'équilibre et d'harmonie sur laquelle il a été établi. La force centripète ne peut se manifester sans la force centrifuge, dans les révolutions harmonieuses des sphères ; toutes les formes sont le produit de cette double force dans la nature. Ainsi, pour illustrer notre thèse, nous désignerons l'esprit comme la force centrifuge, et l'âme comme la force centripète, en tant qu'énergies spirituelles. Lorsqu'elles se trouvent en parfaite harmonie, les deux forces produisent un résultat unique ; brisez ou entravez le mouvement centripète de l'âme terrestre qui tend vers son centre d'attraction ; arrêtez sa course, en la surchargeant d'une quantité de matière plus grande qu'elle ne peut porter, et l'harmonie de l'ensemble, qui est sa vie, est détruite. La vie individuelle ne peut se continuer que si elle est soutenue par cette double force. Le moindre discord dans cette harmonie la compromet, et lorsqu'elle est détruite sans retour, les forces se séparent, et la forme est graduellement annihilée. Après la mort des dépravés et des méchants, arrive le moment critique. Si durant sa vie, l'homme intérieur néglige de faire un suprême effort désespéré pour s'unir à la vague lueur rayonnant de son père divin ; si ce rayon est de plus en plus arrêté par l'épaisse enveloppe de matière, l'âme, une fois dégagée du corps, suit ses attractions terrestres, et est magnétiquement entraînée et retenue par les épais brouillards de l'atmosphère matérielle.

Elle tombe alors de plus en plus bas, jusqu'à ce qu'elle se trouve, lorsqu'elle reprend conscience, dans ce que les anciens nommaient le *Hades*. L'anéantissement d'une telle âme n'est jamais instantané ; il peut durer des siècles peut-être, car la nature ne procède jamais par bonds et par sauts, et l'âme astrale étant formée d'éléments, la loi d'évolution doit suivre son cours. Alors commence le règne de la terrible loi des compensations, le *Yin-youan* des Bouddhistes.

Cette catégorie d'esprits est nommée « terrestre » ou « *élémentaires* terrestres », en opposition avec les autres, comme nous l'avons indiqué dans notre chapitre d'introduction. En Orient, ils sont désignés sous la dénomination de « Frères de l'Ombre » (1). Rusés, abjects, vindicatifs et cherchant à prendre la revanche de leurs souffrances sur l'humanité, ils deviennent, jusqu'à leur complète annihilation, des vampires, des goules et des comédiens éminents. Ce sont les « étoiles » conductrices sur la grande scène spirite des « matérialisations » dont ils accomplissent les phénomènes avec le concours de créatures plus intelligentes, les élémentals véritables, qui voltigent tout autour, et les accueillent avec plaisir dans leurs propres sphères. Henry Kunrath, le grand cabaliste allemand, représente sur une des gravures de son précieux ouvrage *Amphitheatri Sapientiæ Eternæ*, les quatre classes de ces « esprits humains élémentaires ». Une fois le seuil de ce sanctuaire d'initiation franchi, une fois qu'un adepte a soulevé le voile d'Isis, la déesse mystérieuse et jalouse, il n'a plus rien à redouter ; mais jusque-là, il est constamment en danger.

Bien qu'Aristote lui-même, devançant les physiologistes modernes, considérât l'esprit humain comme une substance matérielle, et se moquât des *hylozoïstes*, néanmoins il croyait pleinement à l'existence d'une âme « double », ou esprit et âme. Il se moquait de Strabon, parce qu'il croyait qu'une parcelle quelconque de matière, *per se*, pouvait avoir assez de vie et d'intelligence pour façonner graduellement

1. On les nomme *Dougpas* au Sikkim et dans le Thibet. Ils se trouvent dans la secte de ce nom nommée « bonnets rouges » en contraste avec les Geluk-pas — bonnets jaunes — secte qui compte tant d'adeptes parmi ses adhérents.

un monde aussi multiforme que le nôtre (1). Aristote doit la sublime morale de son Éthique Nichomachéenne, à une étude approfondie des *Fragments Éthiques de Pythagore* ; car l'on peut aisément prouver que ce dernier est la source à laquelle il a puisé ses idées, bien qu'il n'ait pu jurer « par celui qui trouva le tétractys » (2). Du reste, que savons-nous en fin de compte de si certain au sujet d'Aristote ? Sa philosophie est si abstraite, qu'elle laisse constamment au lecteur le soin de suppléer par l'imagination aux lacunes de ses déductions logiques. De plus, nous savons qu'avant que ses ouvrages fussent parvenus à nos savants, qui semblent se complaire dans ses arguments, en apparence athées, à l'appui de sa doctrine du destin, ses œuvres avaient passé par beaucoup trop de mains pour être restées immaculées. De Théophraste, son légataire, elles passèrent à Nélée, dont les héritiers les laissèrent moisir dans des caves souterraines, pendant près de cent cinquante ans (3). Après ce laps de temps, nous dit-on, ses manuscrits furent copiés et considérablement augmentés, par Apellicon de Théos, qui remplaça les paragraphes devenus illisibles, par des conjectures à lui personnelles, et dont beaucoup furent probablement tirées des profondeurs de sa propre conscience. Nos savants du XIXe siècle pourraient certainement profiter beaucoup de l'exemple d'Aristote, s'ils étaient aussi désireux de l'imiter dans la pratique, qu'ils sont empressés à jeter à la tête des Platoniciens sa méthode d'induction et ses théories matérialistes. Nous leur conseillons de rassembler les *faits* aussi soigneusement qu'il l'a fait, au lieu de nier ceux auxquels ils ne connaissent rien.

Ce que nous avons dit dans le chapitre d'introduction et ailleurs des médiums et des tendances de leur médiumnité, n'est pas basé sur des conjectures, mais sur une expérience personnelle et sur l'observation. Il est à peine une phase de la médiumnité d'un genre quelconque, dont nous n'ayons vu des exemples, durant les vingt-cinq dernières

1. Aristote. *De Part.* an. lib. i. c. 1.
2. Serment pythagoricien. Les Pythagoriciens prêtaient serment par le nom de leur maître.
3. Voyez Lemprière. *Dictionnaire Classique.*

années, dans divers pays. L'Inde, le Thibet, Bornéo, Siam, l'Égypte, l'Asie Mineure, l'Amérique du Nord et du Sud et autres parties du globe, nous ont montré leurs phases spéciales de phénomènes médiumniques, et de pouvoir magique. Notre expérience variée nous a enseigné deux vérités importantes, savoir : que, pour l'exercice de la puissance magique, la pureté personnelle et l'exercice d'une volonté bien entraînée et indomptable sont indispensables ; et que les spirites ne sont jamais assurés de la réalité des manifestations médiumniques, à moins qu'elles ne se produisent en pleine lumière, et dans des conditions de contrôle telles que toute tentative de fraude serait immédiatement découverte.

De crainte d'être mal compris, nous ferons remarquer que, tandis qu'en règle générale, les phénomènes physiques sont produits par les esprits de la nature, agissant de leur propre mouvement, et pour satisfaire leur propre fantaisie, il y a néanmoins de bons esprits humains désincarnés qui peuvent, dans des circonstances exceptionnelles, telles que l'aspiration d'un cœur pur et des conditions très favorables, manifester leur présence par quelques phénomènes, *sauf celui d'une matérialisation personnelle*. Mais il faut un attrait bien puissant en vérité, pour pousser un pur esprit désincarné à quitter son radieux séjour afin de venir se plonger dans cette atmosphère viciée de laquelle il s'est évadé en abandonnant son corps terrestre !

Les mages et les philosophes théurgistes s'opposaient avec énergie à « l'évocation des âmes ». « Ne la ramenez pas au monde », dit Psellus en parlant de l'âme, « de peur qu'en se retirant, elle n'en conserve quelque chose ». Et ce même philosophe dit dans un autre passage : « Il ne vous sied point de les voir *avant que votre personne ne soit initiée*, car, par des leurres incessants, elles séduisent les âmes des non-initiés. »

Ils s'opposaient à cela pour plusieurs bonnes raisons : 1° « Il est extrêmement difficile de distinguer un bon esprit d'un mauvais », dit Jamblique. 2° « Si une âme humaine réussit à pénétrer dans la densité de l'atmosphère terrestre qui l'oppresse toujours et souvent lui est odieuse, il y a là néanmoins ce danger, que l'âme ne peut rentrer en con-

tact avec le monde matériel sans subir cette conséquence inévitable : « en se retirant, elle en *conserve* quelque chose » qui contaminera sa pureté en la faisant souffrir plus ou moins après son départ. C'est pour cela qu'un vrai théurgiste évite toujours de causer une plus grande souffrance à un habitant de la sphère supérieure, à moins que les intérêts de l'humanité ne l'exigent absolument.. Il n'y a que le magicien noir qui, par de puissants sortilèges et des pratiques de nécromancie, rappelle ici-bas les âmes souillées de ceux qui ont mené une vie mauvaise et qui sont toujours disposés à l'aider dans ses projets égoïstes. Nous parlerons ailleurs des rapports avec l'*Angoeides*, au moyen des pouvoirs médiumniques de médiums *subjectifs*. Les théurgistes employaient des corps chimiques et des substances minérales, pour chasser les mauvais esprits. La plus puissante de ces substances était une pierre nommée Μνιζουριν.

Lorsque vous verrez un esprit *terrestre* approcher,
Élevez la voix, et sacrifiez la pierre Mnidzourin.

s'écrie un oracle de Zoroastre (Psel, 40).

Et maintenant, pour redescendre des hauteurs de la poésie théurgico-magique, à la magie « inconsciente » de notre siècle actuel et à la prose d'un cabaliste moderne, passons en revue les documents suivants :

Dans le *Journal de Magnétisme* du Dr Morin, publié il y a quelques années à Paris, dans un moment où les « tables tournantes » faisaient fureur en France, on publia une lettre curieuse, dont voici quelques extraits (1) :

« Croyez-moi, Monsieur, écrivait le correspondant anonyme, il n'y a pas d'esprits, de fantômes, d'anges, de démons *enfermés dans une table ;* mais tous ces êtres peuvent s'y trouver, car tout cela dépend de *notre propre volonté* et de notre imagination. Ce mensabulisme (2) est un phénomène ancien... mal compris des modernes, mais naturel au demeurant et appartenant au domaine de

1. Voyez Eliphas Lévi sur les « Esprits ».
2. Du mot latin *mensa*, table. Cette curieuse lettre est reproduite *in extenso* dans la *Science des Esprits*, d'Eliphas Lévi.

la physique et de la psychologie ; malheureusement, il doit demeurer incompréhensible jusqu'à ce que l'on ait découvert l'électricité et l'héliographie (1), car pour expliquer un fait de nature spirituelle, nous sommes obligés de nous baser sur un fait correspondant d'ordre matériel.

« Comme nous le savons tous, la plaque daguerréotype peut être impressionnée non seulement par les objets eux-mêmes, mais encore par leurs réflexions. Eh bien ! le phénomène en question, qui devrait être appelé *photographie mentale* met au jour, outre des *réalités*, les rêves de notre imagination, avec une fidélité telle, que très souvent, nous sommes incapables de distinguer une épreuve tirée d'après une *personne présente*, d'avec un négatif obtenu par une simple idée.

« La *magnétisation* d'une table ou d'une personne est absolument identique dans ses résultats ; c'est la saturation d'un corps étranger soit par l'électricité vitale *intelligente*, soit par la pensée du magnétiseur et des personnes présentes. »

Rien ne peut en donner une meilleure et plus juste idée que la batterie électrique accumulant le fluide sur son conducteur, pour obtenir ainsi une force *brutale* qui se manifeste par des étincelles lumineuses, etc. Ainsi, l'électricité condensée sur un corps isolé acquiert une puissance de réaction égale à l'action, soit pour charger, magnétiser, décomposer, enflammer, soit pour décharger ses vibrations à une grande distance. Ce sont les effets visibles d'une électricité *aveugle*, ou supposée produite par d'aveugles éléments — le mot aveugle étant employé par la table elle-même, par opposition à l'électricité *intelligente*. Mais il existe évidemment une électricité correspondante produite par la pile cérébrale de l'homme ; cette *électricité psychique*, cet éther spirituel et universel qui est la *nature ambiante*, *intermédiaire de l'Univers métaphysique*, ou plutôt *incorporel*, a besoin d'être étudiée, avant d'être admise par la science qui, n'en ayant point la moindre idée, ne saura jamais rien de ce grand phénomène de la vie tant qu'elle ne l'aura pas étudié.

1. Dans leurs applications à ces sortes de phénomènes.

« Il semble que pour se manifester, l'électricité cérébrale exige le concours de l'électricité statique ordinaire ; lorsque cette dernière fait défaut dans l'atmosphère, lorsque l'air est très humide, par exemple, on n'obtient que peu ou même rien, soit des tables, soit des médiums...

« Il n'est pas nécessaire que les idées soient formulées avec grande précision dans le cerveau des personnes présentes ; la *table* découvre et formule ces idées *elle-même*, tant en prose qu'en vers, mais toujours correctement ; la table a besoin d'un certain temps pour composer un vers ; elle commence, puis elle rature un mot, le corrige, et quelquefois elle envoie une épigramme à notre adresse... Si les personnes présentes sont parfaitement en sympathie entre elles, *elle* plaisante et rit avec elles, comme une personne vivante pourrait le faire. Quant aux choses du monde extérieur, il faut que, comme nous, elle se contente de suppositions ; la table compose de petits systèmes philosophiques, elle les discute et les soutient comme le ferait le plus habile rhétoricien. En un mot, elle se crée une conscience et une raison qui lui appartiennent en propre, mais avec les matériaux qu'elle trouve en nous...

« Les Américains sont persuadés qu'ils conversent avec leurs morts ; quelques-uns pensent (avec plus de raison) que ce sont des *esprits ;* d'autres les prennent pour des anges, et d'autres encore pour des démons, *l'intelligence* prenant la forme qui correspond à la conviction et à l'opinion préconçue de chacun. Ainsi faisaient les initiés des temples de Sérapis, de Delphes, et autres établissements théurgico-magiques du même genre. Ils étaient convaincus d'avance qu'ils allaient se mettre en communication avec leurs dieux ; et *ils* y réussissaient toujours.

« Nous, qui connaissons bien la valeur du phénomène, nous sommes parfaitement sûrs, qu'après avoir chargé la table de nos *effluves* magnétiques, nous avons appelé à la vie ou créé une intelligence analogue à la nôtre qui, comme nous-mêmes, est douée d'une volonté libre et indépendante ; qui peut causer et discuter avec nous, avec une lucidité supérieure, attendu que la résultante est plus forte que l'individu, ou plutôt que le tout est plus grand qu'une de ses parties. N'accusons pas Hérodote de nous conter des men-

songes, lorsqu'il rapporte les faits les plus extraordinaires, car nous devons les tenir pour aussi véritables et aussi exacts que les autres faits historiques, que l'on trouve chez tous les auteurs païens de l'antiquité...

« Le phénomène est aussi ancien que le monde... Les prêtres de l'Inde et de la Chine le pratiquaient avant les Egyptiens et les Grecs. Les sauvages et les Esquimaux le connaissent fort bien. C'est le phénomène de la Foi, seule source de tout prodige, et il vous sera fait selon *votre foi*. Celui qui énonçait cette profonde doctrine était, sûrement, le Verbe incarné de la Vérité; il ne se trompait pas, et il ne cherchait pas à tromper les autres; il posait un axiome que nous répétons aujourd'hui, sans beaucoup d'espoir de le voir accepter.

« L'homme est un microcosme ou un monde en miniature; il porte en lui un fragment du grand *Tout*, dans un état chaotique. La tâche de nos demi-dieux est de dégager de cet ensemble la part qui leur revient, par un travail mental et matériel incessant. Ils ont leur mission à remplir, l'invention perpétuelle de nouveaux produits, de moralités nouvelles, et l'arrangement convenable des matériaux grossiers et informes que leur fournit le Créateur, qui les a créés à son image, pour qu'ils puissent créer à leur tour, et compléter de la sorte, ici-bas, l'œuvre de la création ; labeur immense qui ne sera achevé que lorsque *l'ensemble* sera devenu si parfait, qu'il sera comme Dieu lui-même, et capable ainsi de se survivre à lui-même. Nous sommes bien loin encore de ce moment final, car on peut dire que tout est à faire, à défaire, et à *améliorer* encore sur notre globe, les institutions, l'outillage et les produits.

« Mens non solum agitat sed creat molem.

« Nous vivons dans cette existence, dans un centre intellectuel ambiant, qui entretient entre les êtres humains et les choses, une solidarité nécessaire et perpétuelle; chaque cerveau est un ganglion, une station d'un télégraphe *neurologique* universel, en rapport constant avec la station centrale et les autres, au moyen de vibrations de la pensée.

« Le soleil spirituel brille pour les âmes, comme le soleil

matériel brille pour les corps, car l'univers *est double* et suit la loi des couples. L'opérateur ignorant interprète d'une manière erronée les dépêches divines, et souvent il les transmet sous une forme ridicule et fausse. Ainsi, seules l'étude et la véritable science peuvent détruire les superstitions et les non-sens répandus par les interprètes ignorants placés aux *stations de l'enseignement*, parmi tous les peuples de l'univers. Ces aveugles interprètes du *VERBE* ont toujours pris à tâche d'imposer à leurs disciples, l'obligation de jurer pour toutes choses, sans examen, *in verba magistri.*

« Hélas, nous ne désirerions rien de mieux que de les voir interpréter correctement les voix *intérieures,* voix qui ne trompent jamais personne, sauf ceux qui ont de *faux esprits* en eux. « Notre devoir, disent-ils, est d'interpréter les oracles ; c'est nous qui en avons reçu la mission exclusive du ciel, *spiritus flat ubi vult*, et c'est sur nous seuls qu'il a soufflé... »

« Il souffle *sur chacun*, et les rayons de la lumière spirituelle illuminent toutes les consciences ; et lorsque tous les corps et tous les esprits refléteront également cette double lumière, on verra beaucoup plus clair qu'on ne le fait aujourd'hui. »

Nous avons cité les fragments qui précèdent, à cause de leur grande originalité et de leur vérité. Nous en connaissons l'auteur ; la renommée le proclame un grand Cabaliste, et les quelques amis qui le connaissent le tiennent pour un sincère et honnête homme. En un mot, c'est un ami d'Eliphas Lévi.

La lettre montre d'ailleurs que celui qui l'a écrite a étudié très soigneusement la nature de caméléon des intelligences qui président aux séances des cercles spirites. Qu'elles soient de même genre et de même race que celles dont il est si fréquemment question dans l'antiquité, ne fait pas plus de doute que le fait que la génération actuelle d'hommes est de la même nature que les êtres humains du temps de Moïse. Les manifestations subjectives procèdent, sous des conditions harmonieuses, de ces êtres que l'on connaissait dans l'antiquité sous la dénomination de « bons démons ». Elles sont produites quelquefois, mais rarement,

par les esprits planétaires — êtres d'une autre race que la nôtre ; quelquefois par les esprits de nos amis et de nos bien-aimés désincarnés ; quelquefois par des esprits de la nature de l'une ou l'autre de leurs innombrables catégories ; mais le plus fréquemment par tous les esprits élémentaires terrestres, hommes méchants, désincarnés, les *Diakka* de A. Jackson Davis.

Nous n'oublions pas ce que nous avons écrit ailleurs au sujet des phénomènes médiumniques *subjectifs* et *objectifs*. Nous avons toujours cette distinction présente à la mémoire. Dans les deux classes, il y en a de bons et de mauvais. Un médium impur attire vers son être intime impur les influences vicieuses, dépravées et malignes, aussi inévitablement qu'un médium pur attire uniquement celles qui sont bienfaisantes et pures. Peut-on trouver un plus noble exemple de ce genre de médiums purs que la charmante baronne autrichienne Adelma de Vay (née comtesse Wurmbrandt), qu'on nous dépeint comme « la Providence de son entourage »? Elle emploie son pouvoir médiumnique à guérir les malades et à consoler les affligés. Pour les riches, elle est un phénomène, mais pour les pauvres, un ange consolateur. Pendant bien des années, elle a vu et reconnu les esprits de la nature, ou élémentaires cosmiques, et elle les a toujours trouvés favorables. Mais c'est parce qu'elle est pure, douce et bonne. D'autres correspondants de la Société Théosophique n'ont pas été aussi bien partagés dans leurs rapports avec ces êtres frivoles et espiègles. Le cas de la Havane, raconté ailleurs, en est un exemple (1).

Bien que les spirites cherchent autant que possible à les désaccréditer, ces esprits de la nature sont néanmoins des réalités. Si les gnomes, les sylphes, les salamandres et les ondines des Rosecroix existaient de leur temps, ils doivent encore exister aujourd'hui. Le *Dweller of the Threshold*

1. Et dernièrement encore, un Théosophe dépravé, qui après avoir changé plusieurs fois de vues et de religion, et être devenu de Chrétien et fils d'un missionnaire chrétien, — Mahométan, puis Athée, puis Théosophe, ensuite Catholique Romain, et s'être jeté corps et âme dans la pratique de la Magie noire, après son expulsion de la Société Théosophique — est devenu graduellement fou. Il est fou à lier, à cette heure, avec des idées de meurtre, de suicide et d'horribles sortilèges, il se voit persécuté incessamment par ces esprits malins qui l'incitent au crime. *Note du tr.*

(*L'Habitant du seuil*) de Bulwer Lytton, est une conception moderne, modelée sur l'ancien type de la *Sulanuth* (1) qui est mentionnée dans le *Livre de Jasher*, des Hébreux et des Egyptiens (2).

Les Chrétiens les nomment « diables », « suppôts de Satan », et autres désignations caractéristiques analogues. Ils ne sont rien de pareil, mais tout simplement des créatures d'une matière éthérée, irresponsables, ni bonnes ni mauvaises, mais subissant l'influence d'intelligences supérieures. Il est fort extraordinaire d'entendre les dévots catholiques malmener et dénaturer les esprits de la nature, alors qu'une de leurs plus grandes autorités, Clément d'Alexandrie, s'en servait et en donnait une description exacte. Clément, qui peut-être avait été théurgiste aussi bien que néoplatonicien, et qui, par conséquent, s'appuyait sur de bonnes autorités, dit qu'il est absurde de les appeler des diables (3), car ce ne sont que des anges *inférieurs*, « des puissances qui habitent les éléments, mettent les vents en mouvement, distribuent la pluie, et comme tels sont les agents et les sujets de Dieu (4) ». Origène qui, avant d'être chrétien avait appartenu aussi à l'école néoplatonicienne, est du même avis. Porphyre décrit ces démons plus soigneusement que tout autre.

Lorsqu'on connaîtra mieux la nature possible des intelligences qui se manifestent, que les savants croient être une force psychique et les spirites, les esprits des trépassés, les académiciens et les croyants se tourneront du côté des philosophes de l'antiquité, pour être renseignés.

Imaginons, pour un instant, un orang-outang intelligent,

1. La Sulanuth est décrite au chap. LXXX, versets 19, 20, de *Jasher*.

2. « Et lorsque lès Egyptiens se cachèrent pour échapper à l'invasion dés mouches (une des prétendues plaies infligées par Moïse), ils fermèrent leurs portes et les verrouillèrent avec soin derrière eux ; mais Dieu donna ordre à *la Sulanuth* (que le traducteur rend naïvement, dans une note, par *monstre marin*), qui se trouvait dans la mer, d'en sortir et de se rendre en Egypte... Elle avait de longs bras de dix coudées de long... et elle se rendit sur le haut des maisons, dont elle enleva la toiture, et plongeant ses bras à l'intérieur, elle tira les verroux, et ouvrit les portes des maisons égyptiennes, et les essaims de moucherons et autres animaux exterminèrent les Egyptiens, en les faisant souffrir extrêmement. » *Livre de Jasher*.

3. *Strom*, VI, 17, § 159.

4. *Ibidem*, VI, 3, § 30.

ou bien un singe anthropoïde africain désincarné, c'est-à-dire privé de son corps physique, mais en possession d'un corps astral, sinon immortel. Nous avons lu dans les journaux spirites de nombreux récits d'apparitions de chiens favoris, ou d'autres animaux. C'est pourquoi, sur le témoignage même des spirites, nous pensons que les « esprits » de ces sortes d'animaux apparaissent, tout en nous réservant le droit de nous ranger à l'avis des anciens qui affirment que ces apparitions sont des tours joués par les élémentals. Une fois la porte ouverte aux communications entre le monde spirituel et le monde terrestre, qui empêche le singe de produire des phénomènes physiques analogues à ceux qu'il voit produire par les esprits humains ? Et pourquoi ne dépasseraient-ils pas en habileté et en ingéniosité bon nombre de ceux dont on a été témoin dans les cercles spirites ? Que les spirites nous répondent. L'orang-outang de Bornéo est bien peu inférieur en intelligence à l'homme sauvage, si tant est qu'il le soit. M. Wallace et d'autres grands naturalistes citent des exemples de son étonnante acuité d'esprit, quoique son cerveau soit inférieur comme volume à celui du moins développé parmi les sauvages. Il ne manque à ces quadrumanes que la parole pour être des hommes d'un degré inférieur. Les sentinelles placées par les singes ; les dortoirs choisis et bâtis par les orangs-outangs ; leur prévision du danger et les calculs qui dénotent plus que de l'instinct ; leur choix de chefs auxquels ils obéissent ; et l'exercice d'une foule de leurs facultés, leur donnent droit à une place sur le même niveau que beaucoup d'aborigènes australiens au crâne aplati. « Les aptitudes mentales des sauvages, dit M. Wallace, et les facultés qu'ils exercent actuellement sont fort peu supérieures à celles des animaux. »

Or, bien des gens prétendent qu'il ne peut pas y avoir de singes dans l'autre monde, parce qu'ils n'ont pas « d'âme ». Mais les singes ont autant d'intelligence, paraît-il, que certains hommes ; pourquoi donc ces hommes, qui ne leur sont aucunement supérieurs, seraient-il doués d'un esprit immortel, et les singes pas ? Les matérialistes répondront que ni les uns ni les autres n'ont esprit, mais que l'anéantissement est leur sort commun après la mort physique. Mais les philo-

sophes spiritualistes de toutes les époques s'accordent à dire que l'homme occupe une place d'un degré plus élevé que celle de l'animal, et possède ce quelque chose qui fait défaut à ce dernier, et cela, qu'il soit le plus idiot des sauvages ou le plus sensé des philosophes. Les anciens, nous l'avons vu, enseignaient que, tandis que l'homme est une trinité formée du corps de l'âme astrale, et de l'esprit immortel, l'animal n'est qu'une dualité, un être pourvu d'un corps physique et d'un esprit astral qui l'anime. Les savants ne reconnaissent aucune différence entre les éléments qui composent le corps des hommes et celui des animaux, et les cabalistes sont d'accord avec eux du moment où ils soutiennent que le corps astral (ou, comme le nomment les physiciens, le « principe de vie ») des animaux et des hommes est identique en essence. L'homme physique n'est que le plus haut développement de la vie animale. Si, comme le disent les savants, la *pensée* même est de la matière, et si chaque sensation de douleur ou de plaisir, chaque désir transitoire est accompagné d'une perturbation de l'éther, — et les hardis spéculateurs qui ont écrit l'*Unseen Universe* croient que la pensée est conçue de façon à « agir sur la matière d'un autre univers, simultanément avec celui-ci », — alors pourquoi la pensée grossière et animale d'un orang-outang ou d'un chien, faisant son empreinte sur les vagues éthérées de la lumière astrale, aussi bien que celle de l'homme, n'assurerait-elle pas à l'animal une continuité d'existence ou un état futur après la mort ?

Les cabalistes soutenaient et soutiennent encore aujourd'hui qu'il n'est pas philosophique d'admettre que le corps astral de l'homme puisse survivre à la mort corporelle, et d'affirmer en même temps que le corps astral du singe est dissous en molécules indépendantes. Ce qui survit, comme *individualité*, après la mort du corps, c'est *l'âme astrale*, que Platon, dans le *Timée* et dans le *Gorgias*, appelle l'âme *mortelle*, car, suivant la doctrine hermétique, elle rejette ses particules les plus matérielles à chaque changement progressif dans une sphère plus élevée. Socrate raconte à Calliclès (1) que cette âme *mortelle* conserve

1. *Gorgias.*

toutes les caractéristiques du corps, après la mort de celui-ci ; au point qu'un homme qui serait mort sous le fouet aurait son corps astral tout rempli de « marques et de cicatrices ». L âme astrale est une reproduction fidèle du corps tant au physique qu'au moral. L'esprit divin, la plus haute et *l'immortelle* partie de l'homme, ne peut être ni récompensé ni puni. Soutenir une pareille doctrine serait en même temps absurde et blasphématoire, car l'esprit n'est pas seulement une flamme allumée à la source inépuisable de la Grande Lumière, mais encore il en est une portion, et d'essence identique. Il assure l'immortalité à l'être individuel astral proportionnellement au degré de désir de celui-ci de la recevoir. Tant que la dualité humaine, c'est-à-dire l'homme de chair et d'esprit se tient dans les limites de la loi de continuité spirituelle; tant que la divine étincelle, pour si faible qu'elle soit, s'attarde en lui, il est sur la voie de l'immortalité dans l'existence future. Mais ceux qui se laissent aller à une vie matérielle, qui mettent obstacle au rayonnement divin de leur esprit, dès le début de leur pèlerinage terrestre ; ceux qui étouffent la voix de cette sentinelle vigilante, la conscience, qui sert de foyer à la lumière dans l'âme, de tels êtres ayant laissé de côté l'esprit et le sens moral, et ayant franchi les limites de la matière, seront nécessairement tenus d'en subir les lois.

La matière est aussi indestructible et éternelle que l'esprit immortel lui-même, mais seulement dans ses molécules, et non dans sa forme organique. Le corps d'une personne aussi grossièrement matérielle que celle dont nous venons de parler ayant été abandonné par son esprit longtemps avant sa mort physique, lorsque celle-ci a lieu, la matière plastique, l'âme astrale, se conformant aux lois de la matière aveugle, se façonne d'après le moule que le vice lui a graduellement préparé, pendant la vie terrestre, de l'individu. Ensuite, comme le dit Platon, elle prend la forme de « l'animal auquel elle a ressemblé pendant les mauvais jours de son existence sur la terre »(1). « C'est une ancienne doctrine, dit-il, que les âmes qui quittent la terre exis-

1. *Timée*.

tent (1) dans le Hadès et reviennent de nouveau ici, *et sont une reproduction de ceux qui sont morts.* » Mais ceux qui ont mené une vie éminemment sainte sont ceux qui atteignent la région CÉLESTE pure, et HABITENT LES RÉGIONS ÉLEVÉES de la terre (la région éthérée) (2). Dans Phèdre encore, il nous apprend que, lorsque l'homme a terminé sa *première* existence (sur notre globe), il y en a qui vont au lieu de châtiment *sous* la terre (3). Cette région *au-dessous* de la terre, les cabalistes ne l'entendent pas comme un endroit à l'intérieur du globe, mais comme une sphère bien inférieure en perfection et beaucoup plus matérielle que la terre.

De tous les spéculateurs modernes qui se sont occupés des apparentes absurdités du Nouveau Testament, seuls les auteurs de l'*Unseen Universe* paraissent avoir entrevu ses vérités cabalistiques, relativement à la géhenne de l'Univers (4). Cette géhenne, que les occultistes nomment la *huitième* sphère (en comptant à rebours), est tout simplement une planète comme la nôtre, *attachée à celle-ci, et la suivant dans sa pénombre* ; une sorte de dépotoir où « toutes les immondices de la terre sont déversées et consumées », suivant l'expression des dits auteurs et où toutes les scories de matière cosmique de notre globe sont dans un état perpétuel de remaniement.

La doctrine secrète enseigne que l'homme, s'il gagne l'immortalité, restera toujours la trinité qu'il est durant sa vie, et continuera à rester tel à travers toutes les sphères. Le corps astral, qui dans cette vie est recouvert d'une enveloppe physique grossière, devient à son tour, lorsqu'il est délivré de ce vêtement par la mort corporelle, l'enveloppe d'un autre corps plus éthéré. Celui-ci commence à se développer à partir du moment du décès, et il devient parfait lorsque le corps astral de la forme terrestre se sépare finalement de lui. Ce processus se renouvelle, dit-on, à chaque passage nouveau d'une sphère

1. Cory. *Phœdre*. i. 69.
2. *Ibidem*, i. 123.
3. *Ibidem*, Platon, 325.
4. *The Unseen Universe*, p. 205-206.

à une autre. Mais l'âme immortelle, « l'étincelle argentée », observée par le Dr *Fenwick* dans le cerveau de *Margrave* (1) et qu'il ne trouve pas chez les animaux, ne change jamais, et demeure indestructible pour quoi que ce soit qui vienne renverser son temple. Les descriptions faites par Porphyre, Jamblique et autres, des esprits des animaux qui habitent dans la lumière astrale, sont confirmées par celles de nombreux clairvoyants des plusintelligents et des plus dignes de foi. Quelquefois les formes animales sont même rendues visibles, par la matérialisation à toutes les personnes présentes, dans un cercle spirite. Dans son livre intitulé : *Les habitants de l'autre monde*, le colonel Olcott décrit un écureuil matérialisé qui à la vue des spectateurs suivit l'esprit d'une femme, qui disparut et réapparut à leurs yeux à diverses reprises, et qui finalement suivit l'esprit dans le cabinet.

Faisons un nouveau pas en avant dans notre démonstration. Si après la mort corporelle, il y a une autre existence dans le monde spirituel, elle doit se produire conformément aux lois de l'évolution. Elle prend l'homme de sa place au sommet de cette pyramide de la matière, et le fait entrer dans une sphère de vie où la même loi inexorable l'accompagne. Et si elle le suit de la sorte, pourquoi ne suivrait-elle pas toute chose dans la nature? Pourquoi pas les animaux et les plantes, qui ont tous un principe de vie, et dont les formes grossières se décomposent comme la sienne, lorsque ce principe de vie les abandonne? Si son corps astral devient plus éthéré en arrivant dans une autre sphère, pourquoi n'en serait-il pas de même des leurs? Eux, aussi bien que lui, ont évolué de la matière cosmique condensée, et nos physiciens ne voient pas la moindre différence entre les molécules des quatre règnes de la nature, qui sont énumérés, comme suit, par le professeur Le Conte :

1. Voir Bulwer-Lytton. *Strange Story*, p. 76. Nous ne savons où trouver, dans le domaine de la littérature, une description plus vivante et plus belle de cette différence entre le principe de vie de l'homme et celui des animaux, que dans le passage auquel nous faisons rapidement allusion.

4 *Règne animal.*
3 Règne végétal.
2 Règne minéral.
1 Eléments.

La progression de la matière de chacun de ces plans à celui au-dessus, est continue ; et. suivant Le Conte, il n'y a pas de force dans la nature capable d'élever la matière d'un seul coup du n° 1 au n° 3, ou du n° 2 au n° 4, sans s'arrêter et sans recevoir un supplément de force d'un genre différent, dans le règne intermédiaire.

Maintenant, quelqu'un se hasarderait-il à dire que, d'un nombre donné de molécules *originairement et constamment homogènes, et recevant leur force du même principe d'évolution*, une certaine partie puisse être portée à travers ces quatre règnes, jusqu'à l'évolution finale qui forme l'homme immortel, et que les autres n'auraient pas le droit de progresser au delà des plans 1, 2 et 3 ? Pourquoi *toutes* ces molécules n'auraient-elles pas un avenir analogue devant elles ; le minéral devenant plante, la plante animal, et l'animal homme, sinon sur *cette* terre, du moins quelque part dans les royaumes infinis de l'espace ? L'harmonie, que la géométrie et les mathématiques, les seules sciences exactes, démontrent comme étant la loi de l'univers, serait détruite, si l'évolution était amenée à sa perfection dans l'homme seul, et limitée dans les règnes subalternes. Ce que la logique suggère, la psychométrie le démontre ; et ainsi que nous l'avons déjà dit, il n'est pas impossible qu'un monument soit un jour élevé par les savants à Joseph Buchanan, son inventeur moderne. Si un fragment de minéral, une plante fossile, ou une forme animale donnent au psychomètre des tableaux aussi vivants et précis de leurs conditions précédentes, que le fait un ossement humain de l'individu à qui il a appartenu, il semblerait que le même esprit subtil pénètre toute la nature, et qu'il est inséparable des substances organiques ou inorganiques. Si les anthropologistes, les physiologistes et les psychologues sont également perplexes au sujet de l'indication des causes premières et finales, et s'ils sont aussi embarrassés les uns que les autres, en constatant dans la matière tant de similitudes dans les

formes, et de si profonds abîmes de différences dans l'esprit, cela tient, peut-être, à ce que leurs recherches et leurs études ont été limitées à notre monde visible, et qu'ils ne peuvent ou n'osent aller au delà. L'esprit d'un minéral, d'une plante, d'un animal peut commencer à se former ici-bas, et n'atteindre son développement définitif que des millions de siècles plus tard, sur d'autres planètes connues ou inconnues, visibles ou invisibles pour nos astronomes. Qui, en effet, est en mesure de détruire la théorie ci-dessus suggérée, que la terre elle-même, de même que les créatures vivantes auxquelles elle a donné naissance, deviendra par la suite, après avoir passé elle aussi par les diverses phases de l'existence, de la mort et de la dissolution, une planète astrale éthérisée? « En haut comme en bas » l'harmonie est la grande loi de la nature.

L'harmonie, dans le monde physique et mathématique des sens, c'est la *Justice* dans le monde spirituel. La Justice produit l'harmonie, et l'injustice la discorde ; or, la discorde, sur une échelle cosmique, signifie chaos, annihilation.

S'il y a dans l'homme un esprit immortel, il doit se retrouver aussi dans tout le reste, tout au moins dans un état latent ou en germe, et ce ne doit être qu'une question de temps pour chacun de ces germes de se développer complètement. Ne serait-ce pas une injustice criante, qu'un homme criminel, impénitent, ayant perpétré un meurtre horrible dans le libre exercice de sa volonté, possédât un esprit immortel qui, à un moment donné, serait lavé et purifié de son crime, et jouirait d'un bonheur parfait, tandis qu'un pauvre cheval innocent de tout crime aurait souffert et travaillé, dans les tortures infligées par le fouet impitoyable de son maître, pendant toute sa vie et serait ensuite voué au néant, après sa mort ? Une pareille croyance implique une injustice brutale, et n'est guère possible que chez un peuple, à qui l'on a inculqué le dogme, que tout a été créé en vue de l'homme, et que seul il est souverain de l'univers ; un souverain tellement puissant, que pour le garantir des conséquences de ses mauvaises actions, il a fallu que le Dieu de l'univers mourût pour apaiser sa propre colère.

Si le sauvage le plus abject, ayant un cerveau « très peu inférieur à celui d'un philosophe (1) » (celui-ci développé physiquement par des siècles de civilisation) est encore, en ce qui concerne l'exercice de ses facultés intellectuelles, très peu supérieur à un animal, est-il juste d'en inférer que ni lui, ni un singe n'auront l'occasion de devenir des philosophes ; l'homme dans ce monde, et le singe sur une autre planète également peuplée d'êtres créés à *quelque autre image* de Dieu ?

Le professeur Denton, en parlant de l'avenir de la psychométrie dit : « L'astronomie ne dédaignera pas le concours de cette puissance. Comme de nouvelles formes d'êtres organiques sont révélées, lorsque nous retournons vers les périodes géologiques des âges antérieurs, de même de nouveaux groupements d'étoiles, de nouvelles constellations seront découvertes, lorsque les cieux de ces périodes antiques auront été examinés à l'aide de la vision perçante des psychomètres futurs. Une carte soigneusement dressée du firmament étoilé, pendant l'époque silurienne, nous révélerait bien des secrets que nous n'avons pu découvrir jusqu'à présent. Pourquoi donc ne pourrions-nous pas être, un jour, à même de lire l'histoire des divers corps célestes, leur histoire géologique, naturelle et peut-être aussi humaine ? J'ai de bonnes raisons de croire que des psychomètres bien exercés pourront un jour voyager d'une planète à l'autre, et connaître à fond leur condition actuelle, aussi bien que leur histoire passée (2). »

Hérodote nous apprend que dans la huitième des tours de Bélus à Babylone, laquelle servait aux astrologues sacerdotaux, il y avait une chambre supérieure, un sanctuaire, où les prêtresses prophétesses dormaient pour recevoir les communications du dieu. A côté de la couche était placée une table d'or, sur laquelle étaient posées diverses pierres, que Manestro nous apprend avoir été toutes des aérolithes. Les prophétesses développaient en elles-mêmes la vision prophétique en plaçant ces pierres sacrées sur leurs têtes ou

1. A. R. Wallace. *The action and natural selection of Man.*
2. W. Denton. *The soul of things*, p. 273.

en les pressant sur leurs seins. La même chose avait lieu à Thèbes et à Patara, dans la Lycie (1).

Cela semblerait indiquer que les anciens connaissaient la psychométrie, et la pratiquaient sur une assez vaste échelle. Nous avons lu quelque part que la profonde connaissance que possédaient, d'après Draper, les anciens astrologues de la Chaldée, des planètes et de leurs relations, avait été acquise par la divination à l'aide du *betylos*, ou pierre météorique, plus que par les instruments astronomiques. Strabon, Pline, Hélancius, parlent tous du pouvoir électrique ou électromagnétique des *betyli*. Ils étaient révérés dès la plus haute antiquité en Égypte et dans la Samothrace, comme des pierres magnétiques « renfermant des âmes tombées du ciel », et les prêtres de Cybèle portaient un petit *betylos* sur eux. Quelle curieuse coïncidence entre ces pratiques des prêtres de Bélus et les expériences du professeur Denton !

Ainsi que le professeur Buchanan le fait remarquer, la psychométrie nous permettra de découvrir le vice et le crime. Aucun acte criminel ne pourra échapper aux regards du psychomètre, lorsque ses facultés seront convenablement développées... et la certitude de découvrir le coupable (si secret que puisse être l'acte) rendra vain tout effort pour le cacher (2).

Porphyre dit, en parlant des élémentaires : « Ces êtres invisibles ont reçu des hommes les honneurs divins... une croyance universelle laisse supposer qu'ils sont capables de devenir extrêmement malfaisants ; cela démontre que leur haine est dirigée contre ceux qui négligent de leur offrir un culte légitime (3). »

Homère les décrit en ces termes : « Nos *dieux* nous apparaissent lorsque nous leur offrons des sacrifices ;... *s'asseyant à nos tables, ils prennent part à nos repas de fête*. Lorsqu'ils rencontrent dans ses voyages quelque Phénicien solitaire, *ils lui servent de guides*, et manifestent de toute façon leur présence. On peut dire que notre piété

1. *Hérodote*, b. i. c. 181.
2. *Anthropology*, p. 125.
3. *Of Sacrifices to Gods and Daemons*.

nous rapproche d'eux, autant que le crime et l'effusion du sang unissent les Cyclopes à la race féroce des géants (1). » Cela prouve que ces dieux étaient des *démons* bienveillants et portés à la bienfaisance, et que, soit qu'ils fussent des esprits *désincarnés* ou des esprits élémentaires, ils n'étaient pas des *diables*.

Le langage de Porphyre, qui était lui-même un disciple direct de Plotin, est encore plus explicite, quant à la nature de ces esprits. « Les démons, dit-il, sont invisibles ; mais ils savent *comment se revêtir* de formes et de figures sujettes à de nombreuses variations, qui peuvent être expliquées par le fait *que leur nature a beaucoup d'éléments corporels*. Leur séjour est dans le voisinage de la terre... *et lorsqu'ils peuvent échapper à la surveillance des bons démons, il n'est pas de méfait qu'ils ne soient prêts à commettre.* Un jour, ils emploieront la force brutale ; un autre jour ils auront recours à *l'adresse* (2). » Plus loin, il dit : « C'est un jeu d'enfant pour eux que d'exciter en nous de viles passions, d'inculquer aux nations et aux sociétés des doctrines turbulentes, de provoquer des guerres, des séditions, et d'autres calamités publiques, et de nous dire ensuite que tout cela est l'œuvre des dieux. » Ces esprits passent leur temps à tromper et à décevoir les mortels, à produire autour d'eux des illusions et des prodiges ; *leur plus grande ambition* est de passer pour des *dieux* et des *âmes* (des esprits désincarnés) (3). »

Jamblique, le grand théurgiste de l'école néo-platonicienne, homme versé dans la magie sacrée, enseigne que les « bons démons nous apparaissent *en réalité*, tandis que les mauvais ne peuvent se manifester que sous la *forme nébuleuse de fantômes* ». Dans un autre passage, il confirme le dire de Porphyre, et il nous dit que « *les bons ne craignent pas la lumière*, tandis que les mauvais *ont besoin de ténèbres*. Les sensations qu'ils provoquent en nous, nous font croire à la présence et à la réalité des choses qu'ils montrent, bien que ces choses n'existent pas. (4) »

1. *Odyssée*, livre VII.
2. *Porphyre, Of Sacrifices to Gods and Daemons.*
3. *Ibidem.*
4. Jamblique. *De Mysteriis Egyptorum.*

Les théurgistes les plus expérimentés trouvaient parfois du danger dans leurs rapports avec certains élémentals, et Jamblique déclare que « les dieux, les anges et les démons, aussi bien que les *ames* peuvent être appelés par l'évocation et la prière. Mais prenez garde lorsqu'une erreur est commise pendant les opérations théurgiques. Ne vous imaginez pas communiquer avec des divinités bienfaisantes qui ont répondu à votre fervente prière ; non, car ce sont de mauvais démons, sous le masque de bons ! En effet, les élémentals se présentent souvent sous l'apparence de bons esprits, et ils s'arrogent un rang bien supérieur à celui qu'ils occupent réellement. Leurs vantardises les trahissent (1). »

Il y a une vingtaine d'années, le baron Du Potet, dégoûté de l'indifférence des savants qui persistaient à voir dans les plus grands phénomènes psychologiques le résultat d'adroites prestidigitations, donnait libre cours à son indignation en ces termes :

« Me voici, je puis le dire en vérité, en route pour la terre des merveilles ! Je me prépare à blesser toutes les opinions, et à provoquer le rire chez nos plus illustres savants... car, je suis convaincu *que les agents d'une puissance immense* existent *en dehors de nous* ; qu'ils peuvent *entrer en nous*, faire mouvoir nos membres et nos organes ; et en user à leur fantaisie. C'était, après tout, la croyance de nos pères et de toute l'antiquité. Chaque religion a admis la réalité *d'agents spirituels*... Rappelant les innombrables phénomènes que j'ai produits sous les yeux de milliers de personnes, voyant la *stupide indifférence de la Science officielle* en présence d'une découverte qui transporte l'esprit dans les régions de l'inconnu ; vieillard, au moment où je devrais naître, pour ainsi dire... je ne suis pas certain qu'il n'eût pas mieux valu pour moi avoir partagé l'ignorance commune.

« J'ai supporté que l'on me calomniât par écrit, sans réfuter les calomnies... Dans un cas, c'est la simple ignorance qui fait parler, et je garde le silence ; dans un autre encore c'est un esprit superficiel qui, élevant la voix, com-

1. Jamblique. *De la différence entre les bons et les mauvais esprits.*

met une bévue, et j'hésite, ne sachant si je dois parler ou me taire. Est-ce indifférence ou apathie ? La crainte a-t-elle le pouvoir de paralyser mon esprit ? Non ; aucune de ces choses ne me touche ; je sais, tout simplement, qu'il faut prouver ce que l'on avance, et c'est ce qui me retient. Car, en justifiant mes assertions, en montrant le FAIT vivant, qui démontre ma sincérité et la vérité, je transporte hors de L'ENCEINTE DU TEMPLE l'inscription sacrée, QU'AUCUN ŒIL PROFANE NE DOIT JAMAIS LIRE.

« Vous doutez de la sorcellerie et de la magie ? O vérité ! ta possession est un lourd fardeau (1) ! »

Avec un fanatisme que l'on chercherait vainement en dehors de l'Église dans l'intérêt de laquelle il écrit, des Mousseaux cite ce passage comme une preuve positive que ce savant dévoué, et tous ceux qui partagent sa croyance, se sont placés sous la domination du *Démon !*

La suffisance est un travers qui constitue l'obstacle le plus sérieux à l'instruction du spirite moderne. Son expérience de trente années des phénomènes lui paraît suffisante pour avoir établi des rapports intermondains sur des bases inébranlables. Ces trente années ont non seulement produit chez lui la conviction que les morts communiquent avec les vivants, et prouvent ainsi l'immortalité de l'esprit, mais elles ont encore inculqué dans son esprit l'idée que l'on ne peut rien apprendre de l'autre monde, ou fort peu de chose, si ce n'est à l'aide de médiums.

Les récits du passé n'existent pas pour les spirites, ou s'ils sont familiers avec ses trésors accumulés, ils les considèrent comme n'ayant aucun rapport avec leurs propres expériences. Et cependant, les problèmes qui les embarrassent tant étaient résolus, il y a des milliers d'années, par les théurgistes, qui en ont laissé les clés à ceux qui les cherchent dans des dispositions convenables, et avec discernement. Est-il possible que la nature ait changé son œuvre, et que nous ayons affaire à des esprits et à des lois différents de ceux de l'antiquité ? Ou bien un spirite quelconque s'imagine-t-il qu'il en sait davantage ou même autant, au sujet des phénomènes médiumniques et de la nature des divers

1. Du Potet. *La Magie dévoilée.*

esprits, que cette caste sacerdotale, qui passa sa vie dans la pratique de la théurgie, connue et étudiée depuis des siècles sans nombre? Si les récits d'Owen, de Hare, d'Edmonds, de Crookes et de Wallace sont dignes de foi, pourquoi ceux d'Hérodote, le « Père de l'Histoire », de Jamblique et de Porphyre, et de centaines d'autres auteurs anciens ne le seraient-ils pas ? Si les phénomènes des spirites se présentent dans des conditions de contrôle absolu, il en était de même de ceux des anciens théurgistes, dont les relations, d'ailleurs, prouvent qu'ils pouvaient provoquer et varier les manifestations à volonté. Le jour où ce fait sera reconnu, et où les spéculations sans profit des chercheurs modernes feront place à l'étude patiente des œuvres des théurgistes, ce jour-là marquera l'aurore de nouvelles et importantes découvertes dans le champ de la psychologie.

CHAPITRE X

Τῆς δὲ γάρ ἐκ τριάδος πᾶν πνεῦμα πατὴρ-ἐκ-ἔρασε.

Tay. *Lyd. de Mens.* 20.

« Les âmes les plus puissantes perçoivent par elles-mêmes la vérité et sont d'une nature plus inventive. Ces âmes sont sauvées par leur propre force, conformément à l'oracle. »

Proclus dans la 1re Alc.

Puisque l'âme est perpétuellement en mouvement et *passe par toutes choses* dans un certain espace de temps, à la fin duquel elle est présentement contrainte à revenir à travers toutes choses, et à dérouler la même toile de génération dans le monde, c'est que toutes les fois que les mêmes causes agissent, les mêmes effets doivent se produire de la même façon.

(Ficin, *de Im. An. 129. Chaldean Oracles.*)

Si elle n'a point de but spécial, l'étude est une bagatelle spécieuse de l'esprit.

Young.

Sommaire

Le père Félix de Notre-Dame. — Un abîme dans un grain de sable. — Un fragment d'Hermias. — Le livre de vie. — Apulée sur l'âme. — Spéculation de Dupuis et de Volney — Oannes, l'homme-poisson. — La réincarnation est-elle possible. quand l'annihilation est possible ? — Sorcières et magiciens. — Le sommeil sacré de ***. — Les fantômes du professeur Pepper. — Les sorcières de Salem. — Les mauvais esprits craignent le glaive. — Histoire émouvante de Philonœa. — Les pouvoirs médiumniques définis. — Une expérience d'adresse magique. — Le français parlé par des enfants à la mamelle. — Les miracles de M. de Paris. — Curieuses propriétés du mariage. — Une offre libérale.

Depuis le moment où l'embryon du fœtus est formé, jusqu'à celui où, transformé en vieillard, il rend son dernier soupir et descend dans la tombe, l'homme est pour la science scholastique une énigme incompréhensible, dont

elle ne saisit ni le commencement ni la fin. Tout devant nous est vide, et derrière nous tout est chaos. En effet, il n'existe aucune preuve des relations entre l'esprit, l'âme et le corps, soit avant, soit après la mort. Le simple principe de vie lui-même présente un problème insoluble, à l'étude duquel le matérialisme a vainement épuisé ses facultés intellectuelles. En présence d'un cadavre, le physiologiste sceptique reste muet, lorsque l'élève lui demande d'où venait ce quelque chose qui habitait naguère cette enveloppe vide, et où il s'en est allé. L'élève est obligé ou de se contenter, comme son maître, de l'explication que c'est le protoplasme qui forma l'homme, et que la force lui donna la vie et consumera maintenant son corps, ou bien de chercher l'explication du mystère en dehors des murs de son collège et de sa bibliothèque.

Il est parfois aussi intéressant qu'instructif de suivre ces deux grandes rivales, la science et la théologie, dans leurs fréquentes escarmouches. Tous les fils de l'Eglise ne sont pas aussi malheureux, dans leurs tentatives de défense que le pauvre abbé Moignot de Paris. Ce prêtre respectable et certainement bien intentionné échoua complètement dans ses efforts pour réfuter les arguments des libres penseurs Huxley, Tyndall, Du Bois-Raymond et autres. Le succès de ses arguments antidotaux fut plus que douteux, et comme récompense de sa peine, la « Congrégation de l'Index » interdit la circulation de son ouvrage parmi les fidèles.

Il est toujours dangereux d'engager un duel avec les savants sur des questions qui sont bien élucidées par les recherches expérimentales. Dans les choses qu'ils *connaissent*, ils sont inattaquables, et tant qu'ils n'auront pas détruit eux-mêmes la vieille formule en la remplaçant par une autre plus récente, il est inutile de lutter contre Achille, à moins toutefois que l'on ne soit assez heureux pour atteindre l'invulnérable demi dieu au talon. Or ce talon, seule partie vulnérable de la science, c'est ce qu'elle avoue ne pas connaître.

C'est à ce moyen habile qu'eut recours certain prédicateur bien connu, pour atteindre la partie vulnérable en question. Avant de faire le récit des faits extraordinaires, mais

parfaitement authentiques, que nous allons présenter dans ce chapitre, il sera utile de montrer une fois de plus combien la science moderne est sujette à se tromper en ce qui concerne tous les faits qui ne peuvent être démontrés à l'aide du creuset ou de la cornue. Voici quelques fragments d'une série de sermons prêchés par le Père Félix à Notre-Dame, sous le titre de : « Les mystères et la Science. » Ils méritent d'être cités dans un ouvrage qui est écrit précisément dans le même esprit que celui dont paraît animé le prédicateur. Pour une fois, l'Eglise a réduit temporairement au silence l'arrogance de son ennemie traditionnelle, en présence des savants académiciens.

On savait que le grand prédicateur, se conformant au désir général des fidèles, et obéissant peut-être aux ordres de ses supérieurs ecclésiastiques, s'était préparé à un grand effort oratoire, et la cathédrale historique était remplie d'une assistance considérable. Au milieu d'un silence profond, il commença son sermon, dont les paragraphes suivants suffisent pour notre but :

« Une parole effrayante a été prononcée contre nous, afin de mettre face à face le progrès et le Christianisme, et cette parole c'est « la SCIENCE ». Telle est la formidable évocation par laquelle on essaye de nous épouvanter. A tout ce que nous pouvons dire pour baser le progrès sur le Christianisme, l'on a toujours une réponse prête ; ce n'est pas *scientifique*. Nous parlons de révélation ; la révélation n'est pas scientifique, dit-on. Nous disons miracle ; on nous répond : le miracle n'est pas scientifique.

« Ainsi l'antichristianisme, fidèle aujourd'hui plus que jamais à ses traditions, prétend nous tuer par la Science. Principe *de ténèbres*, il nous menace de la lumière, car il prétend être la lumière.

« Cent fois je me suis demandé : Quelle est donc cette science terrible qui se prépare à nous dévorer ? Est-ce la science mathématique ? Mais nous aussi, nous avons nos mathématiciens. Est-ce la physique ? l'astronomie ? la physiologie ? la géologie ? Mais nous comptons dans la religion catholique des astronomes, des physiciens, des géologues (1)

1. Nous serions curieux de savoir si le père Félix range dans cette catégorie saint Augustin, Lactance, et le vénérable Bède ?

et des physiologistes qui font assez bonne figure dans le monde scientifique, et qui ont leur place à l'Académie, et leur nom inscrit dans l'histoire. Il paraîtrait que ce qui doit nous écraser n'est pas telle ou telle science, mais bien la science en général.

« Et pourquoi nous prédit-on le renversement du Christianisme par la science ?... Ecoutez... nous devons périr par la science, parce que nous enseignons des mystères, et parce que les mystères chrétiens sont en antagonisme fondamental avec la science moderne. Le mystère est la négation du sens commun ; la science le repousse, elle le condamne ; elle a parlé... Qu'il soit anathème !

« Ah, vous avez raison : si le mystère Chrétien est ce que vous le dites, prononcer contre lui l'anathème au nom de la science. Rien n'est antipathique à la science comme l'absurde et le contradictoire. Mais rendons gloire à la vérité ! Tel n'est pas le mystère Chrétien. S'il l'était, il vous resterait à expliquer le plus inexplicable des mystères : Comment se fait-il que depuis près de deux mille ans, tant d'esprits supérieurs et de rares génies aient accepté nos mystères, sans songer à répudier la science ou à abdiquer pour cela la raison (1)? Parlez tant que vous voudrez de votre science moderne, de la pensée moderne, du génie moderne, il y avait des savants avant 1789.

« Si nos mystères sont si manifestement absurdes et contradictoires, comment se fait-il que de si puissants génies les aient acceptés sans le moindre doute ?... Mais Dieu nous préserve d'insister sur la démonstration que le mystère n'implique point de contradiction avec la science. A quoi bon prouver par des abstractions métaphysiques que la science peut se concilier avec le mystère, alors que toutes les réalités de la création montrent d'une façon incontestable que le mystère déjoue partout les efforts de la science ? Vous nous demandez de vous prouver que la science exacte ne peut pas admettre le mystère, je vous réponds en parfaite assurance qu'elle ne peut pas s'y soustraire. Le mystère, c'est la FATALITÉ de la science.

1. Par exemple, Copernic, Bruno et Galilée, sans doute ? Pour de plus amples détails voir l'Index expurgatoire, certes c'est le cas d'ajouter le fameux proverbe : Audaces fortuna Juvat.

« Avons-nous besoin de choisir nos preuves ? En premier lieu, jetons donc, autour de nous, un regard sur le monde matériel depuis l'atome le plus microscopique jusqu'au soleil le plus majestueux. Eh bien là, si vous essayez d'entraver dans l'unité d'une simple loi tous ces corps et leurs mouvements, si vous cherchez le mot qui explique, dans ce vaste panorama de l'univers, cette harmonie prodigieuse, où tout semble obéir à l'empire d'une force unique, vous prononcez une parole pour l'exprimer, et vous dites : *attraction* ! Oui, attraction, tel est le sublime épitome de la science des corps célestes. Vous dites qu'à travers l'espace ces corps se reconnaissent et s'attirent mutuellement ; vous dites qu'ils s'attirent proportionnellement à leur masse, et en raison inverse du carré de leurs distances. Et de fait jusqu'à présent, rien n'est venu contredire cette assertion, mais tout, au contraire, a confirmé une formule qui règne maintenant en souveraine dans l'EMPIRE DE L'HYPOTHÈSE, et c'est pourquoi elle doit dorénavant jouir des honneurs d'une vérité incontestable.

« Messieurs, je rends de tout mon cœur un hommage scientifique à la souveraineté de l'attraction. Ce n'est pas moi qui voudrais obscurcir la lumière dans le monde matériel qui se reflète dans le monde des esprits. L'empire de l'attraction est donc palpable ; il est donc souverain ; il nous éblouit.

« Mais qu'est-ce que cette attraction ? Qui l'a vue ? Qui l'a rencontrée ? Qui l'a touchée, cette attraction ? Comment ces corps muets, *intelligents*, insensibles, exercent-ils inconsciemment, l'un sur l'autre, cette reciprocité d'action et de réaction, qui les maintient dans un équilibre commun, et dans une unanime harmonie ! *Cette force* qui entraîne un soleil vers un autre et un atome vers un autre atome est-elle un médiateur invisible qui va de l'un à l'autre ? Et dans ce cas, quel est ce médiateur ? D'où lui vient la force dont il se sert, la puissance qu'il possède, et à laquelle le soleil ne peut pas plus échapper que l'atome ? Mais cette force est-elle quelque chose qui diffère des éléments eux-mêmes, qui s'attirent entre eux ? Mystère ! Mystère !

« Oui, messieurs, cette attraction qui resplendit d'une lumière si éclatante dans le monde matériel, reste pour vous,

en somme, un mystère impénétrable. Cela vous fait-il nier sa réalité qui vous saisit, ou son empire qui vous subjugue ? Et encore, remarquez, s'il vous plaît, que le mystère se trouve dans une mesure identique à la base de toute science, si bien que si vous désiriez l'en exclure, vous seriez contraint de supprimer la science elle-même. *Imaginez telle science que vous voudrez*, suivez le magnifique enchaînement de ses déductions, et lorsque vous arrivez à sa source, vous vous trouvez face à face avec *l'inconnu* (1).

« Qui donc a pénétré le secret de la formation des corps, la génération d'un simple atome ? Qu'y a t-il, je ne dirai pas, au centre d'un soleil, mais au centre même d'un atome ? Qui a sondé les profondeurs de l'abîme qui se trouve dans un grain de sable ? Le grain de sable, messieurs, a été étudié par la science pendant des milliers d'années ; elle l'a tourné et retourné ; elle l'a divisé et subdivisé ; elle l'a tourmenté par toute sorte d'expériences ; elle l'a accablé de questions pour en tirer le mot final quant à sa secrète constitution ; elle lui demande avec une curiosité ardente : Dois-je te diviser à l'infini ? Et suspendue alors sur cet abîme, la science hésite, elle se trouble, elle est éblouie, elle est prise de vertige, et, découragée, elle s'écrie : « JE NE SAIS PAS. »

« Mais si vous êtes fatalement ignorants de la genèse et de la nature cachée d'un grain de sable, comment pouvez-vous avoir l'intuition, quant à la génération d'un seul être vivant ? D'où vient la vie dans cet être vivant ? Où commence-t-elle ? Quel est le principe de la vie (2) ? »

Les savants ont-ils une réponse à donner à l'éloquent religieux ? Peuvent-ils se dégager des liens de son impitoyable logique ? Certes le mystère les tient de toutes parts, et l'*ultima Thule*, soit d'Herbert Spencer, Tyndall ou Huxley porte écrit sur les frontispices de ses portes : INCOMPRÉHENSIBLE, INCONNU. Pour l'ami des métaphores, l'on peut comparer la science à une étoile scintillante, qui brille d'un éclat

1. Ni Herbert Spencer ni Huxley ne sont prêts à réfuter cette assertion. Mais le père Félix paraît ignorer ce qu'il doit à la science ; s'il avait dit cela en l'an 1600, peut-être eût-il partagé le sort du pauvre Giordano Bruno.

2. *Le mystère et la science*, conférences du père Félix de Notre-Dame ; des Mousseaux. *Hauts Phen. magie.*

resplendissant à travers les éclaircies des nuages épais. Si ses adeptes ne réussissent pas à définir cette attraction mystérieuse, qui rassemble en masses compactes les parcelles de matière qui composent le plus petit galet sur la plage de l'océan, comment peuvent-ils prétendre définir les limites du possible et de l'impossible, et dire où finit l'un et où commence l'autre ?

Pourquoi y aurait-il une attraction entre les molécules de la matière et non pas entre celles de l'esprit ? Si, en vertu de la mobilité inhérente de ses molécules, les formes des mondes et leurs espèces de plantes et d'animaux sont construites avec la partie matérielle de l'éther, pourquoi les races successives d'êtres depuis la simple monade jusqu'à l'homme ne se développeraient-elles pas de sa partie spirituelle ; chaque forme inférieure se transformant en une supérieure par gradation continue, jusqu'à ce que l'évolution soit complète sur notre terre, par la formation de l'homme immortel ? On voit que, pour le moment, nous laissons de côté les faits accumulés qui démontrent le cas et que nous n'avons recours qu'aux déductions de la logique.

Peu importe le nom que les physiciens donnent au principe d'énergie de la matière ; c'est quelque chose de subtil, en dehors de la matière elle-même, et comme ce quelque chose échappe à leur analyse, ce doit être distinct de la matière. Si l'on admet la loi d'attraction comme réglant et gouvernant l'une, pourquoi l'exclurait-on de la direction de l'autre ? En laissant à la logique le soin de répondre à cette question, nous rechercherons dans le domaine de l'expérience commune du genre humain, et nous y trouverons une masse de témoignages confirmant l'immortalité de l'âme, si nous en jugeons par des analogies. Mais nous avons encore mieux que cela, nous avons la preuve irrécusable fournie par des milliers et des milliers de penseurs, qu'il y a une science de l'âme qui, malgré qu'on lui refuse encore aujourd'hui une place parmi les autres sciences, elle n'en est pas moins une science elle-même. Cette science, en pénétrant les arcanes de la nature bien plus profondément que notre philosophie moderne ne l'a jamais cru possible, nous enseigne comment on peut forcer *l'invisible* à devenir visible ; elle nous apprend l'existence des esprits élémentaires ; la

nature et les propriétés magiques de la lumière astrale ; le pouvoir qu'a l'homme vivant de se mettre en communication avec ceux-là au moyen de celle-ci. Qu'elles examinent avec le flambeau de l'expérience les preuves qui leur en sont fournies, et ni l'Académie, ni l'Eglise, en faveur de laquelle le père Félix a si éloquemment parlé, ne pourront le nier.

La science moderne se trouve en face d'un dilemme ; il faut qu'elle reconnaisse la vérité de notre hypothèse, ou qu'elle admette la possibilité du miracle. Admettre le miracle, c'est dire qu'il peut y avoir une dérogation aux lois de la nature. Or si c'est le cas, quelle certitude avons-nous que cela ne se reproduira pas une infinité de fois, détruisant ainsi la fixité de ces lois, cette parfaite balance des forces en équilibre qui régissent l'univers. C'est un argument fort ancien et tout à fait irréfutable. Contester l'existence, mais même l'apparition parmi nous d'êtres supersensuels, alors qu'ils ont été vus, à différentes époques et dans des contrées différentes, non point par des milliers, mais par des millions de personnes, est une obstination impardonnable ; et dire que dans n'importe quel cas l'apparition est l'œuvre du miracle est funeste au principe fondamental de la science. Que feront-ils ? Que pourront-ils faire lorsqu'ils seront revenus de l'engourdissement où les plonge leur orgueil, sinon recueillir les faits, et essayer d'élargir les limites de leur champ d'investigation ?

L'existence de l'esprit dans le milieu commun, l'éther, est niée par le matérialisme : tandis que la théologie en fait un dieu personnel, le cabaliste soutient que tous les deux se trompent, et, disant que dans l'éther les éléments ne représentent que la matière, les forces cosmiques dites « aveugles » de la nature, et l'Esprit, l'intelligence qui les dirige. Les doctrines cosmogoniques d'Hermès, d'Orphée et de Pythagore, aussi bien que celles de Sanchoniathon et de Berose, sont toutes basées sur une formule irréfutable, savoir : Que l'éther et le chaos, ou, pour employer le langage de Platon, l'esprit et la matière sont les deux principes primordiaux et éternels de l'univers, parfaitement indépendants de tout le reste. Le premier, l'esprit, est le principe intellectuel vivifiant toutes choses ; le chaos est le

principe informe, liquide, sans « forme ou sentiment » ; de l'union de ces deux principes est né l'Univers, ou plutôt le monde universel, la première divinité androgyne, dont le corps est formé de la matière chaotique, et l'âme de l'éther. D'après la phraséologie d'un *fragment d'Hermias*, « le chaos, par suite de cette union avec l'esprit, devenant doué de *sentiment*, resplendit de plaisir, et produit ainsi le *Protogonos* (le premier-né) la lumière (1) ». C'est l'universelle Trinité, basée sur les conceptions métaphysiques des anciens qui, raisonnant par analogie, ont fait de l'homme, composé lui aussi d'intelligence et de matière, le microcosme du macrocosme ou grand univers.

Si, maintenant, nous comparons cette doctrine avec les spéculations de la science, qui vient s'arrêter net sur la frontière de l'Inconnu, et qui tout en étant imcompétente pour résoudre le mystère, ne permet pas que l'on examine la question en dehors d'elle ; ou bien, avec le grand dogme théologique que le monde a été appelé à l'existence par un tour habile de prestidigitation céleste, nous n'hésiterons pas à croire, qu'en l'absence de preuve meilleure, la doctrine hermétique est de beaucoup plus raisonnable, tout éminemment métaphysique qu'elle puisse paraître. L'univers est là, et nous savons qu'il existe ; mais comment y est-il venu, et comment y sommes-nous apparus ? Les représentants de la science physique refusant de nous répondre, et les usurpateurs du domaine spirituel lançant contre nous l'excommunication et l'anathème pour notre curiosité impie, que pouvons-nous faire, si ce n'est nous tourner du côté des sages qui ont médité sur la question, des siècles avant que les molécules de nos philosophes modernes se soient agrégées dans l'espace éthéré ?

Cet univers visible d'esprit et de matière, disent-ils, n'est qu'une image concrète de l'abstraction idéale ; il a été construit sur le modèle de la première IDÉE divine. Ainsi, notre univers existait de toute éternité à l'état latent. L'âme qui anime cet univers purement spirituel est le soleil central, la plus haute Divinité elle-même... Ce n'est pas Elle qui a cons-

1. Damascius, dans la *Théogonie* l'appelle *Dis, le dispensateur de toutes choses*. Cory. *Ancient Fragments*, p. 314.

truit la forme concrète de son idée mais bien son premier-né ; et comme elle a été bâtie sur la figure géométrique du dodécaëdre (1), le premier-né « a bien voulu mettre douze mille ans à sa création ». Ce dernier nombre est indiqué dans la Cosmogonie Tyrrhénienne (2), qui montre l'homme créé dans la six-millième année. Cela peut concorder avec la théorie égyptienne de 6.000 années (3), et avec le compat Hébraïque mais bien peu avec la doctrine des vrais Cabalistes. Sanchoniathon (4), dans sa Cosmogonie, déclare que lorsque le vent (esprit) devint amoureux de ses propres principes (le chaos), une union intime s'opéra, dont la réalisation fut appelée *pothos*, et de cette union sortit la démence de toutes choses. Et le chaos ne connut point sa propre production, car il était *dénué de sentiment* ; mais de son accolade avec l'esprit fut engendré *môt* ou l'*ilus*, la boue (5). C'est de là que sont issus les éléments de la création et la génération de l'Univers. Mais les chiffres employés par lui sont des figures secrètes dont la clef se trouve dans les mains de quelques initiés.

Les anciens, qui ne nommaient que quatre éléments, firent de l'éther un cinquième. En raison de ce que son essence était divinisée par la présence de l'Invisible, ils le considéraient comme un intermédiaire entre ce monde et le monde invisible voisin. Ils professaient que lorsque les intelligences directrices se retiraient d'une partie quelconque de l'éther, un des quatre règnes qu'ils sont tenus de surveiller, l'espace ainsi abandonné était la proie du *mal*. Un adepte qui se préparait à entrer en communication avec les « invisibles » devait bien connaître son rituel, et être parfaitement au courant des conditions requises pour le parfait équilibre des quatre éléments dans la lumière astrale. Il devait avant tout purifier son essence, et, équilibrer les éléments, dans le cercle dans lequel il cherchait à attirer les esprits purs, de façon à empêcher l'intrusion des élémentaires dans leurs sphères

1. Platon. *Timée*.
2. *Suidas : V. Tyrrhenia*.
3. Le lecteur comprendra que par « années » on veut dire des « âges » et non simplement des périodes de douze mois lunaires chacune.
4. Voir la traduction grecque, par Phélon Byblius.
5. Cory. *Ancient Fragments*.

respectives. Mais malheur au chercheur imprudent qui s'aventure, par ignorance, dans le terrain défendu ; le danger le menacera à chaque pas. Il évoque des puissances dont il n'est pas maître ; il réveille des sentinelles qui ne laissent passer que leurs maîtres. Car pour employer les propres expressions de l'immortel Rosecroix, « Une fois que tu as résolu de devenir un coopérateur de l'esprit du Dieu *vivant*. prends garde de ne point Le gêner dans Son œuvre ; car. si ta chaleur dépasse la proportion naturelle, tu provoqueras le courroux des *natures numides* (1), qui se heurteront contre le *feu central*, et le feu central contre elles, et il y aura une division terrible dans le *chaos* (2). » L'esprit d'harmonie et d'union se séparera des éléments, troublés par une main imprudente ; et les courants des forces aveugles seront immédiatement infestés par les innombrables créatures de la matière et de l'instinct, les mauvais démons des théurgistes, les diables de la théologie ; les gnomes, les salamandres, les sylphes et les ondines assailliront le téméraire opérateur, sous les formes aériennes les plus variées. Incapables d'inventer quoi que ce soit, ils fouilleront sa mémoire jusqu'au plus profond de ses replis ; c'est de là que proviennent l'épuisement nerveux et l'oppression mentale de certaines natures impressionnables dans les cercles spirites. Les élémentals remettront en lumière les souvenirs du passé depuis longtemps oubliés ; les formes, les images, les doux sou-

1. Nous reproduisons le texte du Cabaliste qui vivait et publia ses ouvrages au XVII^e^ siècle. Il est généralement considéré comme un des plus célèbres alchimistes parmi les philosophes Hermétiques.

2. Les plus positifs parmi les philosophes matérialistes sont d'accord pour admettre que tout ce qui existe a été tiré de l'éther ; par conséquent, l'air, l'eau, la terre et le feu, les quatre éléments primordiaux doivent aussi procéder de l'éther et du chaos, la première *Duade* : tous les imponderables connus ou inconnus viennent de la même source. Si donc il y a dans la matière une essence spirituelle et que cette essence la contraigne à prendre des millions de formes, pourquoi serait-il illogique d'affirmer que chacun de ces règnes spirituels dans la nature est peuplé d'êtres issus de cette même substance ? La chimie nous apprend que dans le corps de l'homme il y a de l'air, de l'eau, de la terre et du calorique ou feu : l'air est présent par ses composés : l'eau se trouve dans les sécrétions ; la terre dans ses constituants inorganiques ; et le feu dans la chaleur animale. Le cabaliste sait par expérience que l'esprit élémental n'en possède qu'un, et que chacun des quatre règnes a ses esprits élémentaux particuliers ; l'homme étant au-dessus d'eux, la loi d'évolution trouve son application dans la réunion des quatre éléments dans sa personne.

venirs, les sentences familières depuis longtemps effacées de notre esprit, mais conservés vivants dans les profondeurs insondables de notre mémoire, ainsi que sur les tablettes astrales de l'immortel LIVRE DE LA VIE.

Dans ce monde toute chose organisée, visible et invisible, a un élément qui lui est approprié. Le poisson vit et respire dans l'eau ; la plante consomme l'acide carbonique qui est mortel pour les animaux et les hommes ; quelques êtres sont faits pour vivre dans les couches raréfiées de l'air, et d'autres n'existent que dans celles où il est le plus dense. La vie pour quelques-uns dépend de la lumière du soleil, d'autres dépendent de l'obscurité, et c'est ainsi que la sage économie de la nature adapte une forme vivante à chaque condition d'existence. Ces analogies permettent de conclure que, non seulement il n'y a pas de place inoccupée dans la nature, mais aussi que pour chaque chose ayant vie, des conditions spéciales sont fournies, et sont nécessaires dès qu'elles existent. Ainsi, en admettant qu'il y ait un côté invisible dans l'univers, les conditions fixes dans lesquelles agit la nature autorisent à en déduire que cette partie est occupée exactement comme l'autre, et que chaque groupe de ses habitants est pourvu de tous les éléments indispensables d'existence. Or il serait aussi illogique d'imaginer que des conditions identiques sont fournies à tous indistinctement dans cette moitié de l'univers, que de soutenir cette théorie relativement aux habitants de la partie visible de la nature. Le fait qu'il y a des esprits implique qu'il doit y en avoir une variété ; car les hommes diffèrent, et les esprits ne sont que des êtres humains des incorporés.

Dire que tous les esprits sont pareils ou faits pour vivre dans la même atmosphère, ou investis des mêmes pouvoirs, ou enfin régis par les mêmes attractions, électriques, magnétiques, astrales ou autres, serait aussi absurde que de prétendre que toutes les planètes sont de même nature, que tous les animaux sont amphibies, ou que tous les hommes peuvent s'accommoder du même genre de nourriture. Il est, au contraire, parfaitement conforme à la raison que les natures les plus grossières parmi les esprits descendent davantage dans les bas-fonds de l'atmosphère, ou en d'autres termes, dans les régions plus voisines de la terre. Par

contre les plus pures monteront bien plus haut. Dans ce que nous appellerions la *Psychomatique* de l'occultisme (si nous avions à créer un mot pour exprimer la chose) il est aussi peu fondé de prétendre que l'une de ces catégories d'esprits peut prendre la place, ou subsister dans les mêmes conditions que l'autre, que de s'attendre, en matière d'hydraulique, à ce que deux liquides de densité différente puissent marquer indifféremment sur l'échelle de l'hydromètre de Beaumé.

Görres, dans la description qu'il fait d'un entretien qu'il eut avec quelques Hindous de la côte de Malabar, raconte que leur ayant demandé s'il y avait des fantômes chez eux, ils répondirent : « Oui mais nous savons que ce sont de *mauvais esprits;* il est rare que les bons se fassent voir. Ce sont surtout les esprits des *suicidés* et des *meurtriers*, ou de ceux qui sont morts de mort violente. Ils errent constamment autour de l'humanité, et lui apparaissent sous la forme de fantômes. La nuit leur est favorable, ils séduisent les faibles d'esprit, et tentent les autres, de mille manières différentes (1). »

Porphyre nous apprend quelques faits répugnants, dont la vérité est confirmée par l'expérience de tous les adeptes de la magie. « L'âme (2), dit-il, ayant, même après la mort, une certaine affection pour son corps, une affinité proportionnée à la violence avec laquelle leur union a été rompue, nous voyons beaucoup d'esprits errant désespérés autour de leurs dépouilles terrestres ; nous les voyons même cherchant et fouillant avec avidité les restes putrides d'autres corps, mais surtout recherchant le sang fraîchement répandu, que leur donnent momentanément quelques-unes des facultés de l'existence (3). »

Que les spirites qui doutent des assertions des théurgistes essayent l'effet que produira à leur prochaine séance de matérialisation un demi-litre de sang fraîchement versé.

« Les dieux et les anges, dit Jamblique, nous apparais-

1. Görres. *Mystique*, lib. iii, p. 63.

2. Les anciens appelaient âmes les mauvais esprits des hommes ; l'âme était *la larve* et les *lémures*. Les bons esprits humains devenaient des dieux.

3. Porphyre. *Des sacrifices*, chap. du Vrai culte.

sent dans la paix et l'harmonie ; les mauvais démons au milieu du désordre et de la confusion. Quant aux âmes ordinaires, nous ne les apercevons que plus rarement (1). »

« L'âme humaine (le corps astral) est un démon que notre langage peut nommer génie, dit Apulée (2). C'est un *dieu immortel*, quoique, dans un sens, elle soit née en même temps que l'homme dans lequel elle se trouve. Par conséquent, on peut dire qu'elle meurt de la même façon qu'elle est née. »

« L'âme naît dans ce monde, en quittant *un autre monde* (anima mundi) dans lequel son existence avait précédé celle que nous connaissons tous (celle de la terre). Ainsi les dieux qui examinent sa conduite sous toutes les phases de ses diverses existences et dans son ensemble, la punissent quelquefois ici des fautes commises dans une vie antérieure. Elle meurt lorsqu'elle se sépare d'un corps dans lequel elle a fait la traversée de la vie, comme dans une frêle barque. Et tel est, si je ne me trompe, le sens secret de l'inscription tumulaire : *Aux dieux mânes qui ont vécu*, si aisée à comprendre pour l'unité. Mais ce genre de mort n'anéantit point l'âme, elle ne fait que la transformer en *lémure*. Les lémures sont les mânes ou fantômes que nous connaissons sous le nom de lares. Lorsqu'ils se tiennent éloignés, et qu'ils *nous accordent une protection bienfaisante*, nous honorons en eux les divinités protectrices du foyer domestique ; mais si leurs crimes les condamnent à une existence errante, nous les désignons sous le nom de *larves*. Ils deviennent une plaie pour les méchants, et causent aux bons une *terreur vaine*. »

Il serait difficile de taxer d'ambiguïté un pareil langage, et malgré cela, les partisans de la réincarnation citent Apulée à l'appui de leur théorie, que l'homme passe sur cette planète par une succession de naissances physiques humaines, jusqu'à ce qu'il ait enfin réussi à se purger des impuretés de sa nature. Mais Apulée dit très nettement que nous arrivons sur cette terre, en venant d'une autre, dans laquelle nous avons vécu, mais dont nous avons perdu le

1. *Mystères des Egyptiens*.
2. Deuxième siècle. *Du Dieu de Socrate*. Apul. class., p. 143-145.

souvenir. De même que la montre passe d'un atelier à un autre et de main en main dans la fabrique, une partie étant ajoutée ici, et une autre là, jusqu'à ce que la délicate machine soit parfaitement conforme au plan conçu dans l'esprit du maître, avant que l'ouvrage fut commencé, de même, d'après la philosophie ancienne, la première conception divine prend forme au fur et à mesure dans les divers compartiments de l'atelier universel, et l'être humain parfait apparaît finalement sur notre scène.

Cette philosophie enseigne que la nature ne laisse jamais son œuvre inachevée ; si elle échoue la première fois, elle recommence. Lorsqu'elle évolue un embryon humain, son intention est que l'homme devienne parfait physiquement, intellectuellement et spirituellement. Son corps doit atteindre son entier développement, s'user et périr ; son entendement se dégager, mûrir et s'équilibrer harmonieusement ; son esprit divin enfin illuminer et se confondre doucement avec l'homme *intérieur*. Aucun être humain ne complète son grand cycle ou son « cycle de nécessité » tant que tout n'est point réalisé. De même que les traînards, dans une course, luttent et se fatiguent dans la première partie de la course, tandis que les vainqueurs atteignent le but, de même, dans la course de l'immortalité, quelques âmes dépassent en vitesse toutes les autres et atteignent le but, tandis que des myriades de compétiteurs luttent sous le fardeau de la matière, non loin du point de départ. Quelques infortunés abandonnent et perdent toute chance de gagner le prix, d'autres enfin reviennent sur leurs pas et recommencent. La *transmigration* et la *réincarnation* sont ce que les Hindous craignent par-dessus tout ; mais cela seulement dans d'autres planètes inférieures, jamais dans celle-ci. Il y a toutefois un moyen de l'éviter, et le Bouddha l'indique dans sa doctrine de pauvreté, la domination restrictive des sens, la parfaite indifférence pour les choses de cette vallée de larmes, le dégagement de toute passion, et les fréquents rapports avec l'Atma, la contemplation spirituelle. La cause de la réincarnation est l'ignorance de nos sens, et l'idée que, dans ce monde il y ait quelque chose de réel, autre chose qu'une existence abstraite. L'hallucination, que nous nommons contact, provient des organes des sens ; du

contact le désir ; du désir la sensation (qui est aussi une déception de notre corps) ; de la sensation l'attachement aux choses existantes ; de cet attachement la reproduction ; et de la reproduction, la maladie, le dépérissement et la mort.

Ainsi comme dans les révolutions d'une roue, les morts et les naissances se succèdent en succession régulière, dont la cause morale est l'attachement aux choses existantes, tandis que la cause instrumentale est le *Karma* (la puissance qui régit l'univers en lui imprimant l'activité), le mérite et le démérite. « L'ardent désir de tous les êtres qui voudraient être débarrassés du *souci des naissances successives* est donc de trouver le moyen de détruire la cause morale, cet attachement funeste aux choses existantes ou les mauvaises aspirations. » Ceux qui ont détruit en eux tous mauvais penchants, sont nommés les *Arhats* (1). L'affranchissement des mauvais désirs assure la possession d'un pouvoir *miraculeux*. A sa mort, l'Arhat-Bouddha ou le Bodhisatwa ne se réincarne jamais jusqu'à la fin du cycle ; il arrive invariablement au Para Nirvana, expression par parenthèse mal comprise et faussement interprétée par les chrétiens, aussi bien que par les commentateurs sceptiques. Nirvana est le monde des *causes*, dans lequel tous les effets trompeurs ou les illusions de nos sens disparaissent. Le Nirvana est la sphère la plus élevée qu'on puisse atteindre. Les *pitris*, ou hommes pré-adamiques, sont considérés comme *réincarnés* par le philosophe Bouddhiste, bien que dans une condition de beaucoup supérieure à celle de l'homme terrestre. Ne meurent-ils pas à leur tour ? Leur corps astral ne souffre-t-il ou ne se réjouit-il pas, et n'éprouve-t-il pas des sensations illusoires, comme pendant leur incarnation ?

Ce que le Bouddha enseignait au VI^e^ siècle avant Jésus-Christ dans l'Inde, Pythagore l'enseignait au V^e^ siècle en Grèce et en Italie. Gibbon montre combien profondément cette croyance de la transmigration des âmes impressionnait les pharisiens (2).

1. *Eastern monachism*, p. 9.
2. *Declin and Fall of the Roman Empire*, n. 385.

Le cycle de nécessité Egyptien est gravé d'une manière indélébile sur les monuments de l'antiquité. Et Jésus, lorsqu'il guérissait les malades, employait invariablement l'expression suivante : « Tes péchés te sont pardonnés. » Or cette doctrine est purement Bouddhique. « Les Juifs dirent à l'aveugle : Tu es né *complètement dans le péché*, et tu veux nous instruire ? La doctrine des disciples (du Christ) est analogue à celle du mérite et du démérite des Bouddhistes ; car, les malades guérissaient *si leurs fautes leur étaient pardonnées.* » (1) Mais cette *existence antérieure*, à laquelle croient les sectateurs du Bouddha, n'est pas la vie passée *sur cette planète-ci*, car, plus que tout autre peuple, les philosophes Bouddhistes faisaient grand cas de la sublime doctrine des cycles.

Les spéculations de Dupuy, de Volney et de Godfrey Higgins sur la secrète signification des cycles ou des *Kalpas* et des yogs des Brahmanes et des Bouddhistes n'ont pas grande portée, puisqu'ils ne possédaient pas la clé de la doctrine spirituelle ésotérique qu'ils renferment. Aucune philosophie n'a jamais envisagé Dieu comme une abstraction, mais toutes l'ont considéré sous ses diverses manifestations. La « cause première » de la Bible des Hébreux, la « Monade » de Pythagore, « l'EXISTENCE UNE (the one life) » des philosophes Indous, et l' « En-Soph » cabalistique, *l'Infini*, sont identiques. Le Baghavan hindou ne crée pas ; il entre dans l'œuf du monde, et en sort transformé en Brahm, de la même manière que la Duade de Pythagore émane de la plus haute et solitaire MONAS (2). La monade du philoso-

1. Hardy. *Manual of Buddhism;* Dunlop. *The World's Religions.*

2. Lemprière, dans son *Dictionnaire classique*, à l'article « Pythagore », dit qu'il y a de grandes raisons pour suspecter la vérité de tout le récit du voyage de Pythagore dans l'Inde, et il en conclut que ce philosophe n'a jamais vu ni les Gymnosophes ni leur pays. S'il en était ainsi, comment expliquer ce fait que la doctrine de la métempsychose de Pythagore ressemble bien davantage à celle des Hindous qu'à celle des Egyptiens ? Mais, surtout, quelle explication fournir du fait que le nom de Monade donné par lui à la Cause Première est identique à la désignation en sanscrit de cet Etre suprême. D'ailleurs, Pythagore, *Yavanacharya* est mentionné dans beaucoup de livres écrits depuis l'époque Bouddhiste. En 1792-1797 lorsque Lemprière fit paraître son dictionnaire, le sanscrit était, dirait-on, complètement inconnu et ignoré ; la traduction de l'Aitareya Brahmana (Rigvedas) par le Dr Haug, dans laquelle se trouve ce mot, a été publiée il y a une vingtaine d'années environ, et jusqu'à ce que cette pré-

phe de Samos est la Monade hindoue (l'intelligence), « qui n'a pas de cause première (*apûrva*) et qui n'est pas sujette à périr (1). Brahma, en sa qualité de Prayâpati, se manifeste tout d'abord sous la forme des douze corps ou attributs, qui sont représentés par les douze dieux symbolisant : 1° Le feu; 2° Le soleil; 3° Le soma qui donne l'omniscience; 4° Les êtres vivants; 5° Vayn ou l'Ether matériel; 6° La mort ou le souffle de destruction, Siva; 7° La terre; 8° Le ciel; 9° Agni, le feu immatériel; 10° Aditya, le soleil immatériel femelle et invisible; 11° L'intelligence; 12° Le grand cycle infini qui ne peut être arrêté » (2). Après cela, Brahma se dissout pour former l'Univers Visible, dont chaque atome est sa substance. Cela fait, la Monade, non manifestée, indivisible et indéfinie se retire dans la majestueuse solitude de son Unité, que rien ne vient troubler. *La* divinité manifestée, d'abord une duade, devient maintenant une triade; sa qualité trine donne sans cesse naissance à des puissances spirituelles, qui deviennent des dieux immortels (des âmes). Chacune de ces âmes doit à son tour s'unir à un être humain, et du moment où sa conscience apparaît, elle commence une série de naissances et de morts. Un artiste oriental a essayé de rendre par la peinture cette doctrine cabalistique des cycles. Le tableau couvre tout un mur intérieur d'un temple souterrain, dans une grande pagode Bouddique, et il est vraiment suggestif. Essayons d'en donner un aperçu, tel que nous l'avons vu.

cieuse addition au trésor de la littérature des âges archaïques fut complète, et que l'âge précis de l'Aitareya, fixé maintenant par Haug à 2.000 ou 2.400 ans avant Jésus-Christ, cessât d'être un mystère, on a pu supposer comme pour les symboles chrétiens, que les hindous l'avaient *emprunté* à Pythagore. Mais aujourd'hui, à moins que la philologie ne puisse trouver que c'est une *coïncidence*, et que le mot monade n'est pas le même dans ses définitions les plus minutieuses, nous avons le droit d'affirmer que Pythagore a été dans l'Inde, et que c'est auprès des Gymnosophes qu'il fut instruit dans sa théologie métaphysique. Le fait seul que le sanscrit comparé au grec et au latin est considéré comme la sœur aînée de ces langues, ainsi que le démontre Max Müller, n'est pas suffisant pour expliquer l'identité du mot monade dans le sanscrit et le grec, dans son sens le plus métaphysique et le plus abstrait. Le mot sanscrit Deva est devenu le mot latin Deus et indique une source commune, mais nous voyons le même mot prendre dans le Zend Avesta un sens opposé, *daeva*, esprit du mal.

1. Haug. *Aitareya Brahmanam.*
2. *Ibidem.*

Imaginez-vous un point dans l'espace, représentant le point primordial de départ ; tracez ensuite avec le compas un cercle autour de ce point ; à l'endroit ou le commencement et la fin de la circonférence se rencontrent, l'émanation et la réabsorption se rencontrent également. Le cercle lui-même est composé d'une multitude innombrable de circonférences plus petites, comme les cercles d'un bracelet, et chacun de ces anneaux moindres forme la ceinture de la déesse que représente cette sphère. Là où la courbe de l'arc approche du point extrême du demi-cercle, le nadir du grand cycle, où le peintre mystique a placé notre planète, la face de chaque déesse successive devient plus sombre et plus hideuse que ne le saurait concevoir une imagination européenne. Chaque ceinture est couverte de représentations de plantes, d'animaux, et d'êtres humains, appartenant à la flore, à la faune et à l'anthropologie de cette sphère particulière. Une certaine distance a été laissée exprès, entre chaque sphère ; car après l'accomplissement des cycles, à travers les diverses transmigrations, il est accordé à l'âme un temps de Nirvana temporaire, durant lequel elle perd tout souvenir des peines passées. L'espace éthéré intermédiaire est rempli d'êtres étranges ; ceux qui se trouvent entre l'éther le plus élevé et la terre au-dessous sont des créatures de la nature médiane ; des esprits de la nature ou, comme les cabalistes les nomment, des Esprits Elémentals.

Cette peinture est, soit une copie d'un tableau, dont la description a été transmise à la postérité par Berose, le prêtre du temple de Belus à Babylone, soit alors l'original de ce même tableau. Nous laissons aux archéologues modernes le soin d'élucider cette question. Mais la muraille est précisément couverte de créatures analogues décrites par le semi-démon ou demi-dieu Oannes, l'homme-poisson (3) des Chaldéens..., êtres hideux produits par un double principe, la lumière astrale, et la matière la plus grossière.

Les antiquaires ont, jusqu'aujourd'hui, beaucoup négligé même les reliques architecturales des races primitives. Les cavernes d'Ajunta qui se trouvent à 200 milles seulement

1. Bérose : Fragment conservé par Alex. Polyhister ; Cory, *Of the Cosmogony and the Deluge*.

de Bombay, dans la chaîne des Monts Chaudor, et les ruines de l'ancienne cité d'Aurengabad, dont les palais écroulés et les curieux tombeaux gisent dans ces solitudes désolées depuis bien des siècles, n'ont attiré l'attention que depuis fort peu de temps. Souvenirs d'une antique civilisation depuis longtemps disparue, ils étaient devenus l'abri des bêtes féroces des siècles, avant qu'on les ait jugés dignes d'une exploration scientifique, et ce n'est que tout récemment qu'un « Journal » donnait une description enthousiaste de ces ancêtres archaïques d'Herculannum et de Pompéi.

On trouve dans les environs beaucoup de vestiges hindous, consistant principalement en grottes profondes et en temples taillés dans le roc. Un grand nombre de ces sanctuaires sont entourés d'un mur circulaire souvent orné de statues et de colonnes. L'image de l'éléphant y est très commune, placée devant ou en dehors de l'entrée du temple, comme une sentinelle. Des centaines et des milliers de niches sont admirablement taillées à même dans le roc, et lorsque ces lieux sacrés étaient remplis de fidèles, chaque niche avait sa statue, dans le style fleuri des sculptures orientales. Il est triste de constater que presque toutes les statues que l'on y voit encore ont été honteusement défigurées et mutilées. On a prétendu que les Hindous ne s'inclinent pas devant une image imparfaite, et que les Musulmans, sachant cela, ont volontairement mutilé toutes ces images, afin d'empêcher les Hindous de les adorer. Les Hindous considèrent ce procédé comme sacrilège et impie et réveille en eux la haine la plus ardente qu'ils héritent de leurs pères et que les siècles n'ont pas encore réussi à effacer.

« On voit aussi ici les restes de villes ensevelies, ruines mélancoliques, sans un seul habitant. Dans les grands palais où la royauté autrefois tenait sa cour et donnait ses fêtes, habitent maintenant les bêtes féroces. La voie du chemin de fer a en maints endroits été construite à travers ces ruines, et leurs matériaux ont servi aux remblais de la route ferrée. Des blocs énormes de pierre sont restés en place depuis des milliers d'années et y seront probablement encore pendant des siècles à venir. Ces temples, taillés dans le roc, et ces statues mutilées prouvent une habileté de

main-d'œuvre et un talent que les Hindous d'aujourd'hui ne peuvent égaler (1). Il est évident qu'il y a quelques siècles ces collines étaient animées par la présence d'une multitude de fidèles, qui se pressaient là où règne aujourd'hui la désolation, sans culture et sans habitants, domaine exclusif des bêtes féroces.

« Ce sont aujourd'hui des terrains fort giboyeux, et comme

1. Un écrivain, en parlant de la majesté des monuments archaïques hindous, et du travail exquis de leurs sculptures, s'est servi d'une expression fort heureuse : « Ils construisent, dit-il, comme des géants et finissent comme des orfèvres. »

Après avoir blâmé avec raison le gouvernement local, qui a fourni tout simplement un *bungalow* où le voyageur trouve un abri, mais rien de plus, il raconte dans le passage suivant les merveilles que l'on peut voir dans cet endroit retiré.

« Dans une gorge profonde tout en haut dans la montagne se trouve un groupe de temples souterrains, qui sont les cavernes les plus curieuses qu'il y ait sur la terre. On ne sait pas encore aujourd'hui combien de ces cavernes existent dans les profondes vallées de ces montagnes ; mais on en a exploré, mesuré et, dans une certaine mesure, déblayé et nettoyé vingt-sept. Il y en a, sans doute, beaucoup d'autres. Il serait difficile de se faire une idée du travail infatigable qu'il a fallu pour creuser ces cavernes dans le solide roc amygdaloïde. On assure qu'à l'origine elles étaient toutes consacrées au culte du Bouddha et qu'elles étaient destinées aux pratiques de la religion et d'ascétisme. On les considère comme des œuvres d'art de haute valeur. Elles s'étendent à plus de cinq cents pieds dans l'intérieur d'une falaise élevée, et les parois en sont sculptées de la façon la plus curieuse, faisant honneur au talent, au bon goût et à la persévérance des sculpteurs hindous.

« Ces temples souterrains sont aussi admirablement ornés de sculptures à l'extérieur ; mais intérieurement le travail est plus fini, plus soigné, et décoré avec une profusion de peintures et de sculptures. Ces sanctuaires longtemps désertés ont souffert de l'humidité et de l'abandon et les peintures et les fresques ne sont plus ce qu'elles étaient il y a quelques centaines d'années, mais les couleurs sont encore vives et éclatantes, et les scènes représentées, gaies et animées, se distinguent parfaitement sur les murs. On croit que quelques-unes des figures sculptées sur les murs représentent un cortège nuptial, et d'autres scènes de la vie domestique de nature joyeuse. Les femmes sont belles, délicates et blondes comme les Européennes. Toutes ces reproductions sont éminemment artistiques, et l'on n'y voit nulle part les grossières obscénités si communes dans les œuvres Brahmaniques du même genre.

« Ces cavernes ont été visitées par un grand nombre d'antiquaires, qui ont cherché à déchiffrer les hiéroglyphes inscrits sur les murailles, et de déterminer l'âge exact de ces étranges temples.

« Les ruines de l'ancienne cité d'Aurengabad n'en sont pas très éloignées. C'était une ville fortifiée de grand renom, mais elle est maintenant entièrement déserte. Non seulement ses murailles sont écroulées mais ses palais le sont aussi. Les constructions étaient pourtant d'une solidité extrême et les murs paraissaient aussi solides que les éternelles collines.

les Anglais sont de fervents chasseurs, ils préfèrent sans doute laisser ces montagnes et ces ruines dans leur état actuel sans y rien changer. »

Nous espérons qu'ils y réussiront. Assez d'actes de vandalisme ont été commis au début, pour nous permettre d'espérer qu'à notre époque d'exploration et de science, l'archéologie et la philologie ne seront pas privées de ces souvenirs inappréciables du passé, écrits sur d'impérissables tablettes de pierre et de granit.

Mettons maintenant devant nos lecteurs quelques fragments de cette doctrine mystérieuse de la réincarnation, si distincte de la métempsychose, que nous tenons d'une autorité en la matière. La réincarnation, c'est-à-dire, l'application du même individu, ou plutôt de sa monade astrale (car l'esprit individualisé y reparaît des milliers de fois) deux fois sur la même planète n'est point de règle dans la nature ; c'est une exception, comme le phénomène tératologique d'un enfant à deux têtes. Elle est précédée d'une violation des lois de l'harmonie de la nature, et elle n'arrive que lorsque celle-ci, cherchant à rétablir son équilibre rompu, rejette violemment dans la vie terrestre la monade astrale, qui a été lancée hors du cercle de nécessité, par un crime (l'avortement) ou un accident. Ainsi, dans le premier cas, dans ceux d'enfants morts avant un certain âge, et dans ceux d'idiotisme constitutionnel et incurable, le dessein originaire de la nature de produire un être humain parfait a été interrompu. C'est pourquoi tandis que la matière grossière de chacune de ces diverses entités se désagrège dans la mort, et se perd dans le vaste domaine des êtres, l'esprit immortel et la monade astrale de l'individu, cette dernière mise en réserve pour animer un autre corps, et l'esprit pour projeter sa divine lumière sur l'organisation corporelle, devront essayer une seconde fois de réaliser le but de l'intelligence créatrice.

Si la raison a été développée au point d'être devenue active et pleine de discernement, il n'y a pas de réincarnation sur cette terre de l'âme astrale ou le cinquième principe car les trois parties principales de l'homme septenaire se sont réunies et il peut dès lors parcourir sa carrière dans des personnalités subséquentes. Mais lorsque le nouvel être

n'a pas dépassé la condition de Manas, l'âme humaine et intelligente ou bien lorsque, comme dans le cas d'un idiot, la trinité n'a pas été complétée, l'étincelle immortelle qui l'illumine doit rentrer dans la sphère terrestre, dans les mêmes véhicules (l'âme divine et l'âme humaine) parce qu'elle a échoué dans sa première tentative. S'il en était autrement, les âmes mortelle ou astrale, et immortelle ou divine ne pourraient pas progresser à l'unisson, et s'élever à une sphère supérieure. L'esprit suit une ligne parallèle à celle de la matière; et l'évolution spirituelle s'opère conjointement et simultanément avec l'évolution physique. Ce n'est pas la faute de l'enfant s'il meurt avant l'évolution de son principe responsable. Comme l'indique l'exemple cité par le professeur Le Conte (chap. IX), « il n'y a pas de force dans la nature qui puisse élever d'un seul coup l'esprit ou la matière » (car la règle s'applique à l'évolution spirituelle aussi bien qu'à la physique), du numéro 1 au numéro 3 ou du numéro 2 au numéro 4, sans s'arrêter, et recevoir un surcroît de force d'une nature différente *dans la sphère intermédiaire* ». Cela revient à dire que la monade qui a été emprisonnée dans un être élémentaire — la forme astrale rudimentaire la plus inférieure de l'homme futur, — après avoir passé par la forme physique *la plus élevée* d'un animal muet, comme l'orang-outang, ou l'éléphant, les animaux les plus intelligents, par exemple, — cette monade, dis-je, ne peut franchir d'un bond la sphère physique et intellectuelle de l'homme terrestre, et être immédiatement introduite dans la sphère spirituelle supérieure. Quelle récompense ou quel châtiment pourrait-il y avoir, dans ce domaines des entités humaines désincarnées, pour un fœtus ou un embryon humain qui n'a pas même eu le temps de respirer sur la terre, et encore moins d'exercer les facultés divines de l'esprit? Ou bien, quel traitement pourrait-on y réserver à un enfant irresponsable, dont la monade insensible est restée dormante dans l'enveloppe astrale et physique, à un degré tel, qu'elle ne l'aurait pas même empêché de périr dans les flammes comme s'il s'agissait d'une autre personne. Ou bien encore quelle serait la destinée d'un idiot de naissance, dont le nombre de circonvolutions cérébrales n'est guère que de trente pour cent de celui des personnes

saines d'esprit, et qui, par conséquent, n'est pas responsable de ses goûts, de ses actes, et des imperfections de son intelligence à demi développée et vagabonde?

Il semble inutile de dire que, fût-elle même hypothétique, cette théorie n'est pas plus ridicule que tant d'autres considérées comme strictement orthodoxes. N'oublions pas que, soit par suite de l'ineptie des spécialistes, soit pour toute autre raison, la physiologie elle-même est la moins avancée ou la moins comprise des sciences, et que quelques médecins Français, d'accord avec le Dr Fournier, désespèrent de jamais pouvoir aller au delà du domaine de l'hypothèse pure et simple.

De plus, la même doctrine occulte reconnaît une autre possibilité ; mais si rare et si vague, que réellement ce n'est pas la peine d'en faire mention. Même les occultistes occidentaux modernes la nient, quoiqu'elle soit universellement acceptée en Orient. Lorsque, par suite de ses vices, de ses crimes et de ses passions animales, un esprit désincarné tombe dans la huitième sphère, — le Hadès allégorique, la *Gehenna* de la Bible, — la sphère la plus voisine de notre terre, — il peut, avec le concours de la lueur de raison et de conscience qui lui est restée, se repentir ; c'est-à-dire, il peut, en exerçant le reste de sa puissance de volonté, s'efforcer de s'élever, et, comme l'homme qui se noie, remonter encore une fois à la surface. Dans les *Préceptes philosophiques et magiques* de Psellus nous en trouvons un qui dit comme avertissement à l'humanité :

« Ne regarde pas en bas, car au-dessous de la terre il existe un précipice qui attire *par une descente de SEPT degrés*, sous lesquels est le trône de la destinée inévitable (1). »

Une ardente aspiration pour s'affranchir de ses maux, un désir énergique le ramèneront une fois de plus dans l'atmosphère de la terre. Il y errera et souffrira plus ou moins dans une douloureuse solitude. Ses instincts le pousseront à rechercher avidement le contact des êtres vivants... Ces esprits sont les vampires magnétiques invisibles mais trop tangibles ; les démons *subjectifs* si bien connus des exta-

1. Psellus, 6, Plod, 2 ; Cory. *Chaldean Oracles*.

tiques du moyen âge, nonnes ou moines, des sorcières rendues célèbres par le *Witch Hammer* ; et, suivant leurs propres aveux de clairvoyants sensitifs. Ce sont les démons de sang de Porphyre, les *larves* et les *lémures* des anciens ; les diaboliques instruments qui ont envoyé tant d'infortunées et faibles victimes à la roue et au bûcher. Origène affirme que tous les démons, dont étaient possédés les démoniaques, mentionnés dans le *Nouveau Testament*, étaient des « esprits » *humains*. C'est parce que Moïse savait si bien ce qu'ils étaient, et combien terribles les conséquences pour les personnes faibles soumises à leur influence qu'il avait édicté cette loi cruelle et sanguinaire contre les prétendues « sorcières » ; mais Jésus, plein de justice et d'amour divin pour l'humanité, les *guérissait* au lieu de les *faire périr*. Plus tard, notre clergé, prétendant être les modèles des principes chrétiens, suivit la loi de Moïse, et méconnut sans scrupules la loi de Celui qu'il nomme « le Dieu Vivant », en faisant brûler des douzaines de milliers de ces prétendues « sorcières ».

Sorcière ! Nom puissant et terrible, qui assurait dans le passé, à celles à qui on le donnait, une mort ignominieuse ; et qui n'a qu'à être prononcé aujourd'hui, pour provoquer une explosion de ridicule, une avalanche de sarcasmes ! Comment se fait-il qu'il y ait toujours eu des hommes d'intelligence et de savoir, qui n'ont pas jugé contraire à leur réputation de savants ou à leur dignité d'affirmer la possibilité de l'existence des « sorcières » dans la véritable acception du mot. Un de ces intrépides champions de la Sorcellerie était Henry More, le savant professeur du collège de Cambridge, au XVII^e^ siècle. Cela vaut la peine d'examiner l'habileté avec laquelle il envisageait la question.

Il paraît que, vers l'année 1678, un certain ecclésiastique nommé John Webster écrivit un livre intitulé *Criticisms and Interpretations of Scripture*, contre l'existence des sorcières et autres superstitions. Jugeant cet ouvrage faible et mal à propos, le D^r^ More en fit la critique dans une lettre adressée à Glanvil, auteur du *Sadducismus Triomphatus* et, en guise d'appendice, il y joignit un traité sur la sorcellerie avec des explications sur le mot « sorcier » lui-même. Ce document est fort rare, mais nous le possé-

dons, en fragments, dans un vieux manuscrit, et nous ne l'avons vu mentionner ailleurs que dans un ouvrage insignifiant sur les *Apparitions* publié en 1820, car il paraît que le document lui-même est épuisé depuis fort longtemps.

Les termes *witch* (sorcière) et *wizard* (magicien) d'après le Dr More ne signifient rien de plus qu'un homme ou une femme savants. On s'en rend compte à première vue avec le mot *wizard* (magicien), c'est la déduction la plus simple et la moins laborieuse du terme *witch* (sorcière), qui est dérivé de *wil* (esprit) dont le qualificatif serait *wiltigh*, ou *wiltich*, qui se contracte par l'usage en *witch;* de même que le substantif *wit* est dérivé du verbe *to weet*, savoir. De sorte qu'une *witch* (sorcière) n'est, en somme, rien de plus qu'une femme savante; ce qui correspond parfaitement au mot latin *saga*, suivant l'expression de Festus, *sagæ dictæ anus quæ multa sciunt.*

Cette définition du mot nous semble d'autant plus plausible, qu'elle correspond parfaitement avec la signification des termes russo-slaves pour les sorcières et les magiciens. On appelle celles-là *vyèdma*, et ceux-ci vyèdmak, ces deux termes étant dérivés du verbe savoir, *védat* ou *vyedât;* la racine, elle-même, vient sans aucun doute du sanscrit. « Veda », dit Max Müller, dans sa *Lecture on the Vedas*, signifie *savoir*, ou *connaissance.* Veda est le même mot qui, en grec, est οἶδα; je sais (omission faite du digamme *vau*); en anglais c'est *wise*, sage, *wisdom*, sagesse, *to wit*, savoir (1). De plus, le terme sanscrit *vidma* correspond à l'allemand *wir wissen*, nous savons. Il est fort regrettable que l'éminent philologue, tout en ayant donné les racines comparées de ce mot en sanscrit, grec, gothique, anglo-saxon et allemand, ait négligé de mentionner le slave.

Une autre désignation russe pour *sorcière* et *magicien*, est znâhâr et znâhârka (féminin) celui que nous donnons ci-dessus étant purement slavé; ces termes sont dérivés du même verbe *znât*, savoir. Par conséquent la définition donnée par le Dr More en 1678 est parfaitement correcte, et correspond point pour point avec la philologie moderne.

« L'usage, dit-il, a incontestablement approprié le nom

1. Voyez *Lecture on the Vedas.*

à la chose, et dans ce cas il s'applique à ce genre de connaissance et de savoir qui sort des routes battues. *Et cette particularité n'impliquait aucune idée de délit.* Plus tard on y mit une autre restriction, ce qui fait qu'aujourd'hui on donne aux termes *witch* sorcière, et *wizard*, magicien, cette unique interprétation et qu'on l'emploie pour désigner ceux qui font ou disent les choses d'une manière extraordinaire par suite de leur association ou d'un pacte exprès ou supposé avec les « mauvais esprits ». Dans la clause de la loi si sévère de Moïse, il est donné tant de noms divers pour désigner une *witch* (ou sorcière), qu'il serait aussi difficile qu'inutile d'en donner la définition, telle qu'on la trouve dans le remarquable traité du Dr More. « On ne devra point trouver parmi vous des gens qui se livrent à la divination, qui observent les astres, ni enchanteur, ni sorcier, ni charmeur, ni homme consultant les esprits familiers, ni nécromanciers », dit le texte Mosaïque. Nous ferons voir plus loin le but réel de cette sévérité. Pour le moment, nous nous contenterons de constater que le Dr More, après avoir donné une très docte définition de chacune de ces dénominations, et fait ressortir leur signification réelle du temps de Moïse, prouve qu'il y a une très grande différence entre les charmeurs, les gens qui consultent les astres, et les sorciers.

Cette loi prohibitive de Moïse donne tant de termes pour ce délit, à seule fin, comme c'est le cas pour notre propre code de lois, de rendre le sens plus clair, et ne donna lieu à aucune équivoque. Ce nom de *witch* (sorcière) ne doit pas s'appliquer aux escamoteurs et ceux qui font des tours sur la place publique, mais il doit être réservé à ceux qui évoquent des spectres par la magie afin de tromper les hommes, ceux-là sont bien les sorciers, hommes et femmes possédés d'un *mauvais esprit* ! « Tu ne souffriras point que vive מכשפם *mecassephat* c'est-à-dire une sorcière. Cette loi serait d'une sévérité extrême voire même cruelle, envers les pauvres diables de prestidigitateurs, qui exécutent des tours de passe-passe. »

Ainsi ce ne sont que ceux de la sixième classe, ceux qui consultent les esprits familiers ou sorciers qui s'exposent aux pires peines de la loi de Moïse, car seuls les *sorciers*

devaient être *mis à mort*, tandis que tous les autres ne sont mentionnés qu'afin que les enfants d'Israël n'eussent aucune communication avec eux, à cause, principalement, de leur idolâtrie ou plutôt de leurs convictions religieuses. Cette sixième catégorie est le שאיל אדם, *ahoel aub*, qu'on traduit par « celui qui consulte les esprits familiers » ; mais le septuaginte le traduit par Εγγαστριμυθος, celui qui a un esprit familier *en* lui, celui qui est possédé de l'esprit de divination, que les Grecs nommaient Python, et les Hébreux *obh*, l'ancien serpent ; sa signification ésotérique est l'esprit de concupiscence et de la *matière;* ce qui, suivant les cabalistes, est toujours un esprit élémental *humain* de la huitième sphère.

« Je crois, dit Henry More, que *Shoel obh* doit se dire de la sorcière qui demande conseil à son esprit familier. La raison du terme *obh*, vient de ce que l'esprit était dans le corps de la personne, et l'enflait au point d'y créer une protubérance, la voix paraissant toujours sortir d'une bouteille, raison pour laquelle on leur donnait le nom de *ventriloques*. *Ob* signifie la même chose que *Pytho*, qui reçut son nom de *pythii vates*, l'esprit qui dit les choses cachées, ou qui prédit l'avenir. Dans les *Actes des Apôtres*, XVI, 16, πνευμα πυθωνος, lorsque saint Paul en étant fatigué se retourna et dit à l'esprit : « Je te commande, au nom de Jésus, de sortir de cette fille » et il sortit à l'heure même. » Par conséquent les mots *obsédés* et *possédés* sont synonymes du mot *witch*, sorcière; car cet esprit de Python de la huitième sphère n'aurait pas pu sortir d'elle, s'il n'avait été un esprit distinct d'elle-même. C'est ainsi que nous lisons dans le Levitikon, XX, 27 : « Si un homme ou une femme évoque les esprits ou se livre à la divination (un *jedagnoni* irresponsable) ils seront punis *de mort ;* on les lapidera : *leur sang retombera sur eux*. »

Loi cruelle et injuste assurément, qui contredit d'une façon formelle l'assertion récente faite par les esprits, par l'entremise d'un des médiums les mieux *inspirés* de l'époque, que les recherches philologiques démontrent que la loi de Moïse n'a jamais voulu faire périr les pauvres *médiums* ou les *sorciers* de *l'Ancien Testament*, mais que les mots : « vous ne souffrirez pas qu'une sorcière vive au milieu de vous »,

signifiaient que l'on ne devait pas souffrir qu'elle vécut de sa médiumnité, qu'elle en fît un moyen de gagner sa vie. Cette interprétation n'est pas moins ingénieuse que nouvelle. Sans cette inspiration, nous n'aurions, certes, pas atteint une si grande profondeur philologique (1).

« Fermez la porte au nez du démon », dit la *Cabale,* et il s'enfuira loin de vous comme si vous le poursuiviez, ce qui veut dire qu'on ne doit pas donner prise aux esprits obsesseurs en les attirant dans une atmosphère de péché de même nature.

Ces démons cherchent à s'introduire dans le corps des simples d'esprit et des idiots, et ils y restent jusqu'à ce qu'ils en soient chassés par une volonté puissante et *pure*. Jésus, Apollonius et quelques-uns des apôtres avaient le pouvoir de chasser les *démons* en purifiant l'atmosphère au *dedans* et au *dehors* du patient, et de forcer, par ce moyen, l'hôte incommode à se retirer. Certains sels volatils leur sont particulièrement désagréables, et l'effet de certaines substances chimiques versées dans une soucoupe placée sous son lit par M. Varley de Londres (2), dans le but de tenir à distance

1. Afin d'éviter d'être contredit par les spirites, nous donnons textuellement cette version, comme un spécimen du peu de foi qu'il faut ajouter à certains oracles formulés de la sorte par les esprits. Qu'ils soient humains ou élémentals, les esprits capables de pareilles impertinences ne doivent être considérés par les occultistes comme rien moins que des guides sûrs en philosophie, en sciences exactes, ou en morale. « Rappelons-nous, dit M^me^ Cora V. Tappan dans un discours public sur l'Histoire de l'Occultisme et ses relations avec le Spiritisme, que l'ancien mot : sorcellerie ou l'exercice de cet art était interdit chez les Hébreux. La traduction dit que l'on ne doit pas permettre aux sorciers de vivre. Cette interprétation que l'on a cru devoir faire littérale a été cause de ce que nos très pieux et très dévots ancêtres ont mis à mort, sans preuves suffisantes, une infinité de personnes très intelligentes, sages et sincères, sous l'inculpation de sorcellerie. Or il est maintenant prouvé que l'interprétation ou la traduction de ce texte doit être qu'il ne faut permettre à aucune sorcière de faire de la pratique de leur art un moyen d'existence, c'est à-dire d'en faire une profession. » Nous serait-il permis maintenant de demander à l'éloquent orateur *par qui et sur quelle autorité* une pareille chose *a-t-elle été prouvée?*

2. M. Cromwell F. Varley, l'électricien bien connu de la Compagnie du Câble Transatlantique, communique le résultat de ses observations au cours d'une discussion à la Société psychologique de Londres rapportée dans le *Spiritualist* de Londres du 14 avril 1876. Il pense que l'effet de l'acide nitrique libre dans l'atmosphère était d'éloigner ce qu'il nomme les « esprits déplaisants ». Il croit que ceux qui sont inquiétés chez eux par les esprits de cette nature, se trouverout bien de verser dans une sou-

quelques phénomènes physiques désagréables, confirme cette grande vérité. Les esprits humains purs ou simplement inoffensifs ne redoutent rien, car s'étant débarrassés de la matière *terrestre*, les composés matériels ne les affectent pas ; de tels esprits sont comme un *souffle*. Mais ce n'est pas le cas pour les âmes attachées à la terre et des esprits de la nature.

Est-ce pour ces *larves* charnelles, terrestres, esprits humains dépravés, que les anciens cabalistes nourrissaient l'espoir de la *réincarnation*. Mais alors où et comment ? A l'heure convenable, aidés par un sincère désir d'amendement et de repentir, inspiré par une personne puissante et sympathique, ou par la volonté d'un adepte, ou même tout simplement par un désir de l'esprit fautif lui-même, il peut atteindre ce résultat, pourvu que ce désir soit, chez lui, assez énergique pour lui faire secouer le joug de la matière pécheresse. Perdant alors toute conscience, la monade, jadis brillante, est reprise par le tourbillon de notre évolution terrestre, et elle traverse de nouveaux règnes inférieurs, pour respirer une fois de plus dans le corps d'un enfant.

Il serait impossible de fixer le temps nécessaire pour accomplir ce processus. Du moment que la notion du temps n'existe pas pour l'éternité, ce serait une perte de temps que d'essayer d'en faire le calcul.

Ainsi que nous l'avons dit, fort peu de cabalistes croient à cette doctrine enseignée à l'origine par certains astrologues. En recherchant les horoscopes de certains personnages historiques renommés pour quelques dispositions spéciales, ils trouvèrent que la conjonction des planètes correspondait parfaitement avec les oracles et les prophéties notables, au sujet de personnes nées plusieurs siècles plus tard L'observation est ce que l'on pourrait nommer de « singulières coïncidences », ajoutées à la révélation obtenue durant le « sommeil sacré » du néophyte, firent découvrir la redouta-

coupe une once de vitriol sur deux onces de sel de nitre pulvérisé et de placer ce mélange sous leur lit. Voilà un savant dont la réputation est bien connue dans les deux continents, qui donne une recette pour éloigner les mauvais esprits. Et pourtant le public en général se moque, comme d'une *superstition*, des herbes et aromates employés par les Hindous, les Chinois, les Africains et autres races pour arriver au même résultat.

ble vérité. La pensée en est si horrible que même ceux qui auraient dû être convaincus, préfèrent l'ignorer, ou tout au moins ils évitent soigneusement d'aborder ce sujet.

Cette façon d'obtenir des oracles était pratiquée dès la plus haute antiquité. Dans l'Inde, cette sublime léthargie est appelée « le sommeil sacré de*** ». C'est un état d'oubli dans lequel le sujet est plongé par certains procédés magiques, secondés par le breuvage du suc du soma. Le corps du dormeur reste pendant plusieurs jours dans un état pareil à la mort, et, par la puissance de l'adepte, il est purifié de ses souillures terrestres ; il est ainsi préparé pour devenir le réceptacle temporain de la splendeur de l'Augoeïdes immortel. Dans cet état, le corps engourdi reflète la gloire des sphères supérieures, comme un miroir bruni reflète les rayons du soleil. Le dormeur n'a pas conscience du temps qui s'écoule, et, à son réveil, après quatre ou cinq jours de transe, il s'imagine n'avoir dormi que quelques instants. Ce que ses lèvres ont proféré, il ne le saura jamais ; mais comme c'est l'esprit qui les mue, elles n'ont pu prononcer que des vérités divines. Pendant un laps de temps cette pauvreté impuissante, enveloppe charnelle, sera devenue le sanctuaire de la présence divine, et il est transformé en oracle mille fois plus infaillible que les pythonisses de Delphes ; son sommeil sacré, qui n'est pas comparable à l'espèce de folie que celles-ci exhibaient en présence de la foule, n'a pour témoins, dans l'enceinte du sanctuaire, que quelques adeptes, dignes eux-mêmes de se tenir en présence de l'Adonaï.

La description que fait Esaïe de la purification nécessaire pour qu'un prophète devienne digne d'être le porte-voix du ciel, s'applique parfaitement au cas qui nous occupe. Il dit en employant la métaphore qui lui est si familière : « Mais l'un des séraphins vola vers moi, tenant à la main une pierre ardente qu'il avait prise sur l'autel avec des pincettes. Il en toucha ma bouche et dit : Ceci a touché tes lèvres ; ton iniquité est enlevée et ton péché est expié » (Esaïe VI, 6, 7).

L'invocation de son propre Augoeïdes, par l'adepte purifié, est traduite en termes d'une beauté sans égale par Bulwer Lytton dans *Zanoni* et il nous y donne à entendre que le moindre élan de passion mortelle rend l'hiérophante indigne de la communion avec son âme sans tâche. Non seu-

lement il y en a peu qui puissent accomplir cette cérémonie avec succès, mais encore ces rares individus n'y ont recours que pour l'instruction d'un néophyte et pour obtenir une connaissance de la plus haute importance.

Cependant, le public en général n'apprécie pas à sa juste valeur la science précieusement gardée par ces hiérophantes! « Il existe une autre collection d'écrits et de traditions sous le titre de *Cabale*, attribués à des savants orientaux », dit l'auteur de *Art-Magic* ; mais, comme cet ouvrage remarquable, n'a peu ou point de valeur sans la clé, *qui ne peut être obtenue que dans les confréries de l'Orient*, sa transcription ne serait d'aucune valeur pour le lecteur ordinaire (1). Tout cela a été tourné en ridicule par les voyageurs de commerce qui parcourent l'Inde à la recherche de clients, et qui écrivent dans le *Times* leurs récits de voyages; d'autres prétendent faire croire aux foules ébahies que leurs tours de prestidigitation sont les véritables exploits des magiciens orientaux !

Malgré la mauvaise foi dont fit preuve dans l'affaire d'Alger Robert Houdin, une autorité dans l'art de la prestidigitation, ainsi que Moreau Cinti ils ont loyalement témoigné en faveur des médiums Français. Ils ont attesté tous deux, lorsqu'ils furent interrogés par les Académiciens, que seuls des « médiums » pouvaient produire les phénomènes de coups frappés dans les tables, et de lévitation sans préparatifs, ou que les meubles fussent truqués en conséquence. Ils reconnurent également que les « lévitations sans contact » étaient des faits tout à fait en dehors du pouvoir des jongleurs de *profession ;* que pour eux, la lévitation était tout à fait *impossible* à moins d'être présentée dans une chambre pourvue de machinerie secrète et de miroirs concaves. Ils ajoutèrent que la simple apparition d'une main diaphane dans un endroit où il serait impossible de se faire aider par des compères, le médium ayant été préalablement fouillé, constituerait la preuve que cette apparition serait l'œuvre d'une agence étrangère à l'homme quelle que cette agence puisse être en réalité. Le *Siècle* et deux autres journaux de Paris s'empressèrent de publier leurs soupçons que ces

1. *Art-Magic*, p. 97.

deux habiles professionnels étaient devenus les alliés des spirites.

Le professeur Pepper, directeur de l'Institut Polytechnique de Londres, a inventé un ingénieux appareil pour produire sur la scène les apparitions spirites, et il vendit son brevet en 1863 à Paris, moyennant une somme de 20.000 fr. Les fantômes paraissaient réels et puis s'évanouissaient, mais ils n'étaient que des effets d'optique produits par la réflexion d'un objet très éclairé sur la surface polie d'une plaque de verre. Ils apparaissaient et disparaissaient, se promenaient sur la scène, et jouaient leur rôle à la perfection. Quelquefois, un des fantômes se plaçait sur un banc ; après cela un des acteurs vivants commençait à se quereller avec lui, et, saisissant une lourde hache, partageait d'un coup en deux la tête et le corps du fantôme. Mais les deux parties se rejoignaient aussitôt, et le spectre reparaissait intact quelques pas plus loin, au grand étonnement du public. L'appareil fonctionnait merveilleusement, et chaque soir ce spectacle attirait la foule. Mais naturellement l'exhibition de ces fantômes exigeait des appareils et plus d'un compère. Cela n'empêcha pas des reporters d'en faire un prétexte pour ridiculiser les spirites, comme si les deux genres de phénomènes avaient eu le moindre rapport !

Ce que les fantômes de Pepper prétendaient faire, de véritables esprits humains désincarnés peuvent réellement l'accomplir lorsque leur réflexion est matérialisée par les élémentals. Ils se laisseront trouer le corps par des balles ou des épées, et couper les membres, et reparaîtront aussitôt intacts. Mais il n'en est pas de même des esprits cosmiques et des esprits élémentaires humains, car une épée ou un poignard ou la pointe d'une arme quelconque, fût-ce un simple bâton pointu, les fait trembler et fuir terrorisés. Cela paraîtra peut-être inexplicable à ceux qui ne comprennent pas de quelle substance matérielle sont composés les esprits élémentaires ; mais les cabalistes le comprennent parfaitement. Les souvenirs de l'antiquité et du moyen âge, pour ne rien dire des merveilles modernes de Cideville, dont nous avons l'attestation faite devant les tribunaux, confirment ce fait.

Les incrédules et même les spirites sceptiques ont sou-

vent injustement accusé les médiums de fraude, lorsqu'on leur refusait, ce qu'ils considéraient comme leur droit, d'éprouver les esprits. Mais pour un cas de ce genre, il y en a cinquante où les spirites ont été bernés par des imposteurs, tandis qu'ils négligeaient de constater, comme il convenait, les manifestations réelles que leurs médiums leur procuraient. Ignorants des lois de la médiumnité, ils ne savent pas que lorsque les esprits ont une fois pris possession d'un médium honnête, qu'ils soient désincarnés ou élémentals, il n'est plus son maître. Il ne peut pas diriger les actes des esprits ni leur commander, pas plus que ses propres actions. Il est devenu un pantin dont ils tirent les fils à leur gré, depuis derrière les coulisses. Le faux médium peut simuler la transe et néanmoins jouer tout le temps, la comédie ; tandis que, au contraire, le médium véritable aura l'air d'être dans son état normal, alors qu'en réalité son esprit est loin, et son corps animé par son « guide » où l'esprit qui le « contrôle ». Ou bien il est endormi dans le cabinet, tandis que son corps astral ou *doppelgænger* se promène dans la salle, mû par une intelligence autre que la sienne.

Parmi tous les phénomènes, celui de la *répercussion*, intimement lié avec ceux de la bilocation ou ubiquité, et de la « locomotion » aérienne sont les plus surprenants. Au moyen âge ils étaient compris sous le chef de sorcellerie. De Gasparin, dans ses réfutations du caractère merveilleux des prodiges de Cideville, traite ce sujet tout au long ; mais ces prétendues explications sont toutes battues en brèche à leur tour par de Mirville et des Mousseaux, qui, tout en essayant de prouver l'intervention du diable dans ces phénomènes, démontrent néanmoins leur origine spirituelle.

« Le prodige de la répercussion », dit des Mousseaux, se produit lorsqu'un coup frappé sur l'esprit, visible ou non, d'une personne *vivante* et absente, ou sur un fantôme qui la représente, frappe cette personne au même moment, et à la place exacte où le spectre ou son image ont été touchés ! Nous supposons donc que le coup est répercuté, et qu'il atteint par contre-coup de l'image de la personne vivante son double fantôme (1) l'original en chair et en os où que ce soit qu'il se trouve.

1. Ce fantôme est appelé *Scin Lecca*. Voyez « une histoire étrange » de Bulwer Lytton.

« Ainsi, par exemple, un individu se présente devant moi et, visible ou non, il me déclare la guerre, me menace et fait que je suis sous le coup d'une obsession. Je frappe à l'endroit où j'aperçois son fantôme, où je l'entends remuer, où je sens *quelqu'un* ou quelque chose qui m'agace et me résiste. Je frappe ; le sang quelquefois se montre à cet endroit, et parfois un cri se fait entendre ; il est blessé, peut-être mort ! C'est fait et je l'ai expliqué (1).

« Et cependant, au moment où je le frappais, sa présence dans un autre endroit est authentiquement démontrée... J'ai vu, oui, j'ai vu clairement le fantôme atteint sur la joue ou à l'épaule, et cette même blessure se retrouve précisément sur le corps de la personne vivante, répercutée sur la joue ou sur l'épaule. Ainsi, il est évident que les faits de répercussion sont étroitement liés à ceux de *duplication* ou d'ubiquité, soit spirituelle soit corporelle. »

L'histoire des sorcelleries de Salem, telle que nous la trouvons consignée dans les œuvres de Cotton Mather. Calef, Upham, et autres, fournit une curieuse confirmation du fait de ce dédoublement de l'être, comme elle confirme aussi les inconvénients de laisser les esprits élémentaires agir à leur guise. Ce chapitre tragique de l'histoire américaine n'a jamais été écrit d'une façon conforme à la vérité. Quatre ou cinq jeunes filles avaient « développé » la médiumnité en fréquentant une négresse des Antilles qui pratiquait l'*Obeah*. Elles commencèrent à souffrir toutes sortes de tortures physiques, telles que des piqûres d'épingles, des coups

1. Dans l'édition de ses œuvres publiées à Strasbourg en 1603, Paracelse écrit au sujet de la merveilleuse puissance *magique* de l'esprit de l'homme : « Il est possible », dit-il, « que mon esprit, sans le secours du corps, par la seule force d'une volonté puissante, et sans avoir besoin d'une arme, tue ou blesse d'autres personnes. Il est possible aussi de faire venir l'esprit de mon ennemi dans une image quelconque, de le terrasser et de l'estropier... L'exercice de la volonté est un grand point en médecine. Chez tous les hommes, l'imagination agit sur le cœur, car il est le soleil du microcosme, et du microcosme l'imagination se dirige vers le grand univers (l'éther universel). L'imagination de l'homme est une semence qui est *matérielle*.

Nos atomistes modernes l'ont démontré. Voyez Babbage et le profess. Jevons. « Une idée fixe est aussi un moyen d'atteindre un but. La magie est la grande *sagesse cachée*, et la raison est une grande folie publique. Aucune armure ne protège contre la magie, car elle atteint l'esprit intime de la vie. »

et des morsures par tout le corps. Elles déclarèrent qu'elles avaient été frappées par les spectres de différentes personnes, et nous apprenons par la célèbre *Narrative of Dewat Lawson* (publiée à Londres en 1704), que « quelques-unes de ces personnes avouèrent avoir frappé les jeunes filles, ainsi que ces dernières les en accusaient. Interrogées sur la façon dont elles avaient agi, quelques-unes déclarèrent avoir planté des épingles dans des poupées faites de chiffons, ou de cire ou d'autres matières. Une d'elles confessa, après que l'on eut signé sa sentence de mort, qu'elle avait pris l'habitude de tourmenter ces jeunes filles, en leur prenant les mains, et en indiquant *par la pensée* la partie du corps où elle désirait qu'elles fussent atteintes, et *cela se passait ainsi qu'elle l'avait voulu* » (1).

M. Upham nous apprend qu'Abigail Hobbs, une de ces filles, reconnut qu'elle avait fait un pacte avec le diable, « qui s'était introduit chez elle sous la forme d'un homme », et qui lui avait commandé de tourmenter ces jeunes filles, en lui apportant des images en bois à leur ressemblance, et des épines pour les planter dans ces statuettes, ce qu'elle fit ; et aussitôt les victimes crièrent, se plaignant d'avoir été piquées par elle.

Comme ces faits, dont l'exactitude a été démontrée par des témoignages irrécusables, devant le tribunal, confirment la doctrine de Paracelse ! Il est fort étrange qu'un savant tel que M. Upham ait accumulé, dans les 1.000 pages de ses deux volumes, une masse pareille de preuves légales démontrant jusqu'à l'évidence l'action d'âmes attachées à la terre et de malins esprits de la nature ayant participé à ces tragédies sans avoir même soupçonné la vérité.

Il y a des siècles, Lucrèce faisait dire au vieil Ennius :

« Bis duo sunt hominis, manes, caro, spiritus, umbra ;
« Quatuor ista loci bis duo suscipiunt ;
« Terra tegit carnem ; — tumulum circum volat umbra ;
« Orcus habet manes. »

1. *Salem Witchcraft: With an account of Salem Village*, par C.-W. Upham.

Dans le cas présent, comme dans tous les cas semblables, les savants, impuissants à expliquer le fait, affirment qu'il n'a pas pu exister.

Mais nous fournirons maintenant quelques exemples tirés de l'histoire, pour montrer que quelques daïmons ou esprits élémentaires ont peur des épées, des couteaux ou de tout autre instrument pointu. Nous ne prétendons pas toutefois en expliquer la raison. C'est affaire à la physiologie et à la psychologie. Malheureusement les physiologistes n'ont pas même encore pu établir les relations qui existent entre la parole et la pensée, et ils en ont laissé le soin aux métaphysiciens, qui de leur côté, selon Fournié, n'ont rien fait. Ils n'ont rien fait, c'est vrai, mais cela ne les a pas empêchés d'afficher des prétentions comme s'ils avaient résolu le problème. Aucun fait ne paraît trop vaste à ces savants, pour qu'ils essaient tout au moins de les classer dans leurs casiers en les affublant de noms Grecs exprimant tout ce que l'on voudra, excepté la nature véritable du phénomène.

« Hélas, hélas, mon fils ! » s'écrie le sage Muphti d'Alep, en parlant à son fils Ibrahim qui s'étranglait avec la tête d'un gros poisson qu'il essayait d'avaler, « quand donc te rendras-tu compte que ton estomac est plus petit que l'Océan ? » Ou comme le remarque Mme Catherine Crowe, dans son livre *Night-side of Nature*, quand est-ce que nos savants reconnaîtront que « leurs intelligences sont incapables de mesurer les desseins du Tout-Puissant » ?

Nous ne demanderons pas quel est l'écrivain de l'antiquité qui mentionne des faits d'un caractère en apparence *surnaturel* ; mais plutôt quel est celui qui n'en signale pas ? Dans Homère, nous trouvons Ulysse évoquant l'esprit de son ami, Tiresias le devin. En se préparant pour la cérémonie de la « fête de sang », Ulysse tire son épée, effraye et écarte ainsi les millions de fantômes qu'avait attirés le sacrifice. L'ami lui-même, le tant attendu Tiresias, n'ose pas approcher, tant qu'Ulysse tient à la main son arme redoutable (1). Énée se prépare à descendre dans le royaume

1. *Odyssée* Λ, 82.

des ombres, et aussitôt qu'il approche de l'entrée, la sibylle qui le guide lui dicte à voix basse les précautions à prendre, et lui ordonne de tirer son glaive et de se frayer un passage à travers la foule épaisse des formes errantes.

Tuque invade viam, vaginâque eripe ferrum (1).

Glauvil fait une narration sensationnelle de l'apparition du « Tambour de Tedworth », qui eût lieu en 1661. Dans cette apparition, le *san lecca*, ou le double du tambour-sorcier, fut évidemment fort effrayé à la vue de l'épée. Psellus, dans son ouvrage (2), raconte longuement l'histoire de sa belle-sœur, mise dans un état effroyable par un daïmon élémentaire qui s'était emparé d'elle. Elle fut guérie par un magicien étranger nommé Anaphalangis qui commença par menacer l'invisible habitant de ce corps avec son *épée nue*, jusqu'à ce qu'il l'eût fait déloger. Psellus nous offre un catéchisme complet de démonologie, dans lequel il s'exprime en ces termes, autant que nous pouvons nous en souvenir :

« Vous voulez savoir », dit le magicien, « si les corps des Esprits peuvent être blessés par l'épée ou par toute autre arme (3) ? Oui, ils peuvent l'être. Toute substance dure qui le frappe leur cause une douleur sensible ; et quoique leurs corps ne soient faits d'aucune matière solide et dure, ils ressentent néanmoins ces sensations, parce que dans les êtres doués de sensibilité, ce ne sont pas seulement les nerfs qui possèdent cette faculté de sentir, mais aussi l'esprit qui réside en eux... le corps spirituel est sensible dans *son ensemble*, aussi bien que dans chacune de ses parties. L'esprit voit et entend sans le secours d'aucun organisme physique, et, si on le touche, il sent le contact. Si vous le coupez en deux, il éprouvera la même douleur que ressentirait un homme vivant, car c'est encore de la *matière*, bien que sa substance soit tellement raffinée qu'elle est généralement invisible à nos yeux... Une chose cependant le distingue de

1. *Enéide*, livre VI, 260.
2. *De Dœmon*, cap. *Quomodo dæm. occupant.*
3. Numquid dœmonum corpora pulsari possurit ? Possurit sane, est que dolere solido quodam *percusia* corpore.

l'homme vivant : c'est qu'une fois que les membres de ce dernier sont coupés, leurs parties ne se peuvent pas aisément être remises ensemble. Mais coupez un *démon* en deux, et les deux tronçons se rejoignent immédiatement. De même que l'eau ou l'air se referment sur un corps solide, qui a passé à travers ces éléments (1), sans en garder la moindre trace, de même le corps d'un démon se condense de nouveau, lorsque l'arme tranchante est retirée de la blessure. Mais chaque entaille qui lui est faite ne lui occasionne pas moins de la douleur. *Voilà pourquoi les démons* craignent la pointe d'une épée ou d'un instrument tranchant ou aigu. Que ceux qui veulent les voir fuir en fassent l'expérience. »

Un des plus instruits, parmi les savants de son siècle, Bodin, le démonologue, professe la même opinion ; il soutient que les élémentaires humains et cosmiques ont « fort peur des épées et des poignards. » C'était aussi l'opinion de Porphyre, de Jamblique et de Platon. Plutarque le répète souvent dans ses livres. Les théurgistes pratiquants le savaient et agissaient en conséquence, et un grand nombre d'entre eux affirment « que les démons souffrent de la moindre blessure faite à leur corps. » Bodin nous raconte à ce sujet une curieuse histoire, dans son ouvrage *Sur les Démons* (p. 292).

« Je me rappelle », dit l'auteur, « qu'en l'année 1557, un esprit ou démon élémental, de ceux que l'on nomme *tonnants*, tomba *avec la foudre* dans la maison de Pondot le cordonnier, et immédiatement il se mit à lancer des pierres par toute la chambre. Nous en recueillîmes une si grande quantité, que la maîtresse de la maison en remplit un grand coffre, après avoir soigneusement fermé les portes et les fenêtres, et le coffre aussi. Mais cela n'empêcha pas le démon d'introduire d'autres pierres dans la pièce, mais sans faire du mal à personne. Latomi, qui était alors *président du quartier* (2), vint voir ce qui se passait. Aussitôt après son entrée, l'esprit fit tomber son chapeau de dessus sa tête et le mit en fuite. Cela durait depuis plus de six jours, lorsque M. Jean

1. Ubi secatur, mox in se iterum recreatur et coalescit... dictu velocius dœmonicus spiritus in se revertitur.
2. Un magistrat du district.

Morgues, conseiller de la *Présidence*, vint me chercher pour voir ce mystère. Lorsque j'entrai, quelqu'un suggéra au maître de la maison la pensée de prier Dieu avec ferveur, et de faire tournoyer une épée dans l'air par toute la chambre. Il le fit ; et le lendemain, la femme du cordonnier nous apprit qu'à partir de ce moment, on n'avait plus entendu le moindre bruit dans la maison, tandis que pendant les sept jours que ce phénomène avait duré, il leur avait été impossible d'avoir un moment de repos ».

Les livres sur la sorcellerie du moyen âge sont remplis de récits de ce genre. Le très rare et intéressant ouvrage de Glauvil, intitulé *Sadducismus Triumphans*, figure, avec celui de Bodin déjà cité, parmi les meilleurs. Mais il nous faut maintenant donner asile à certains récits de philosophes plus anciens, qui expliquent en même temps qu'ils racontent.

Au premier rang, en fait de merveilles, il faut placer Proclus. Sa nomenclature de faits, la plupart desquels sont appuyés par des citations de témoins, qui sont souvent des philosophes bien connus, est véritablement stupéfiante. Il raconte une foule de cas contemporains, de personnes mortes que l'on avait trouvées ayant changé de posture dans le sépulcre où, après avoir été mises dans une position horizontale, on les retrouvait assises ou débout. Il attribue cela à leur nature de *larves*, ainsi, dit-il, que le constatent les anciens auteurs, tels que Aristius, Epiménide et Hermodorus. Il cite cinq cas tirés de l'histoire de Cléarque, le disciple d'Aristote. 1° Le cas de Cléonyme l'Athénien. 2° Celui de Polykritus, un homme illustre parmi les Eoliens. Ce fait est raconté par l'historien Nomachius, qui dit que Polikritus mourut et revint neuf mois après sa mort. « L'Ephérien Iliéro et d'autres historiens, dit Taylor son traducteur, attestent la vérité de ce fait. » 3° Le cas de Eurinus, à qui il arriva la même chose à Nicopolis. Ce dernier ressuscita le quinzième jour après son inhumation, et vécut quelque temps après cela, menant une vie exemplaire. 4° Le cas de Rufus, prêtre de Salonique, rendu à la vie le troisième jour après sa mort afin qu'il pût accomplir certaines cérémonies religieuses, conformément à la promesse qu'il en avait faite. Il remplit son engagement, et mourut

de nouveau, cette fois pour ne plus revenir. 5° Le cas de Philonœa, qui vivait du temps de Philippe. Elle était la fille de Demostratus et de Charito d'Amphipolos. Mariée contre son gré à un nommé Kroteros, elle mourut bientôt après. Mais le sixième mois après sa mort, elle ressuscita, comme dit Proclus, par amour pour un jeune homme nommé Machatas, qui était venu de Pella la demander à son père Demostratus. Elle le visita pendant plusieurs nuits consécutives, mais lorsque cela fut enfin découvert, elle, ou plutôt le vampire qui la représentait, mourut de colère. Avant sa nouvelle mort, elle avait déclaré qu'elle avait agi de la sorte par la volonté de *démons terrestres*. Son cadavre, à ce deuxième décès, fut vu par tout le monde, dans la maison de son père. Lorsqu'on ouvrit son tombeau, où son corps avait été placé, lors du premier décès, on le trouva vide, et le fait fut soigneusement constaté par des parents incrédules, qui avaient tenu à s'assurer eux-mêmes de la vérité. Le récit en est confirmé dans les *Epîtres d'Hipparque* et par celles d'Arridée à Philippe (1).

Proclus dit : « Bien d'autres auteurs anciens ont recueilli les récits de ceux qui sont morts, en apparence, et ont revécu ensuite. Parmi eux se trouve le philosophe Démocrite. Dans ses écrits sur les enfers, il affirme que la mort n'est pas, dans le cas en question, comme elle le paraît, une désertion complète de la vie totale du corps, mais une suspension causée par un coup, ou peut-être une blessure; mais les liens de l'âme demeurent attachés à la moelle et le cœur conserve encore dans sa profondeur l'empyreume de vie ; celui-ci étant conservé, la vie suspendue peut reprendre, car elle s'était éteinte par suite d'être adaptée au mouvement. »

Il dit encore : « Il est possible à l'âme de quitter et de rentrer dans le corps ; cela est rendu évident par le fait de l'homme qui, suivant Clearchus, se servait d'une *baguette qui attirait au dehors* l'âme d'un enfant endormi. Il convainquit Aristote, dit Clearchus dans son *Traité du*

1. Ce fait étonnant a été certifié par le Préfet de la Cité, et le Proconsul de la Province en fit l'objet d'un rapport à l'empereur. L'histoire est modestement racontée par Mrs Catherine Crowe (*Night side of Nature*, p. 335).

sommeil, que l'âme peut être séparée du corps et y rentrer, et s'en servir comme d'un logement. En effet, en frappant le jeune garçon avec sa baguette, il en fit sortir l'âme qu'il fit aller et venir, afin de démontrer que le corps restait immobile lorsque l'âme (le corps astral) était loin de lui, et qu'il ne lui était fait aucun mal ; l'âme ramenée dans le corps, au moyen de la baguette, rendait compte alors de tout ce qui s'était passé. C'est à la suite de ce fait qu'Aristote aussi bien que les autres spectateurs furent convaincus que l'âme est distincte et séparée du corps. »

Il paraît absurde de rappeler aussi souvent les faits de sorcellerie, en pleine lumière du XIX^e^ siècle. Mais le siècle lui-même se fait vieux ; et comme il approche petit à petit de sa fin fatale, il a l'air de tomber en enfance ; non seulement il refuse de reconnaître que les faits de sorcellerie sont démontrés, mais il ne veut même pas admettre ce qui s'est fait depuis une trentaine d'années, dans le monde entier. Nous pourrions douter, à la rigueur, du pouvoir magique des prêtres de la Thessalie et de leurs « sortilèges » mentionnés par Pline après un laps de plusieurs milliers d'années (1) ; nous pourrions ne pas ajouter foi aux renseignements fournis par Suidas, qui raconte le voyage de Médée par les airs, et oublier ainsi que la magie est la connaissance la plus haute de la philosophie naturelle ; mais comment expliquerons-nous la reproduction fréquente de ces mêmes voyages dans les airs précisément lorsqu'ils s'accomplissent sous nos yeux, et qu'ils sont attestés et confirmés par le témoignage de centaines de personnes ayant toutes les apparences de gens sains d'esprit ? Si l'universalité d'une croyance est une preuve de sa vérité, peu de faits ont été mieux établis que celui de la sorcellerie.

« Chaque peuple, depuis le plus barbare jusqu'au plus raffiné, nous pouvons même ajouter que dans chaque siècle on a cru à l'action surnaturelle que nous désignons par ce terme », dit Thomas Wright, l'auteur de *Sorcery and Magic* et membre sceptique de l'Institut National de France. « Elle était fondée sur une croyance également répandue, qu'outre notre existence visible, nous en avons une autre qui

1. Pline XXX. I.

se passe dans un monde invisible d'êtres spirituels, par lesquels nos actions *et même nos pensées* sont souvent guidées, et qui jusqu'à un certain point a un pouvoir sur les éléments et sur le cours ordinaire de la vie organique. »

De plus, s'étonnant que cette science mystérieuse ait fleuri ainsi partout, et faisant remarquer l'existence de plusieurs célèbres écoles de magie dans différentes parties de l'Europe, il explique la croyance consacrée par le temps et montre la différence qu'il y a entre la sorcellerie et la magie dans les termes suivants : « Le magicien diffère du sorcier en ce que, *tandis que le dernier était un instrument ignorant dans la main des démons, le premier était devenu leur maître par la toute-puissante influence de la science* qui était seulement à la portée d'un petit nombre d'intelligences, et à laquelle ces êtres étaient dans l'impossibilité de désobéir (1). » Cette définition établie et connue depuis le temps de Moïse, l'auteur la donne comme tirée des « sources les plus authentiques ».

Si, de cet incrédule, nous passons à l'autorité d'un adepte de cette mystérieuse science, l'auteur anonyme de *l'Art Magique*, qui fut rendu accessible au public par Mrs Emma Hardingt Britten, voici ce que nous lisons dans son livre : « Le lecteur demandera en quoi consiste la différence entre un médium et un magicien ? Le médium est un être au moyen de l'esprit astral duquel d'autres esprits peuvent se manifester, en faisant sentir leur présence par divers genres de phénomènes. Quelle que soit la nature de ces phénomènes, le médium est tout simplement un agent passif entre leurs mains. Il ne peut *ni commander* leur présence, ni *vouloir* leur absence ; il ne peut jamais provoquer à son gré l'accomplissement d'un acte quelconque, ni en diriger la nature. Le magicien, au contraire, *peut faire venir et renvoyer les esprits à volonté* ; il peut accomplir une foule d'actes de puissance occulte, par son propre esprit ; il peut forcer les esprits d'êtres inférieurs au sien à venir et à lui prêter leur concours, et enfin effectuer des transformations dans les règnes de la nature sur les corps animés et inanimés (2). »

1. T. Wright, M.A , F. S.A., etc. : *Sorcery and Magic*, vol. III.
2. *Art Magic*, p. 159-160.

Si nous nous souvenons que ces paroles sont écrites par une dame, elle-même médium célèbre et orateur éloquent inspiré des « Esprits », elles devraient donner à penser à Messieurs les spirites.

Ce savant auteur a oublié de signaler une distinction marquée dans la médiumnité, avec laquelle, ainsi que Mme E. H. Britten, il devait être bien au courant. Les phénomènes physiques sont le résultat de manipulations de forces au moyen du système physique du médium, par des intelligences invisibles de n'importe quelle classe. En un mot, la médiumnité physique dépend d'une organisation particulière du système *physique*; la médiumnité spirituelle, qui est accompagnée d'une certaine manifestation de subjectivité, phénomène inte llectuel, dépend d'une organisation également spéciale de la nature *spirituelle* du médium. Ainsi que le potier d'une masse d'argile peut faire un vase d'honneur, et d'une autre un vase abject, de même. parmi les médiums physiques, l'esprit astral plastique de l'un peut être prédisposé à une certaine classe de phénomènes objectifs, et celui d'un autre à des genres de phénomènes différents. Une fois cette prédisposition acquise, il paraît difficile de modifier la phase de médiumnité, comme lorsqu'une barre d'acier est forgée sous une certaine forme, elle ne peut plus être aisément employée à un usage autre que l'usage primitif auquel elle est destinée. En règle générale, les médiums qui ont été développés pour un genre de phénomènes, changent rarement pour un autre, mais ils répètent *à l'infini* la même manifestation.

La psychographie, ou l'écriture directe des messages par les esprits, tient aux deux formes de médiumnité. L'écriture elle-même est un fait objectif physique, tandis que les sentiments qu'elle exprime peuvent être du caractère le plus noble. Cela dépend entièrement de l'état moral du médium. Il n'est pas nécessaire qu'il ait de l'instruction pour écrire des traités de philosophie dignes d'Aristote, ni d'être poète pour écrire des vers qui feraient honneur à lord Byron ou à Lamartine ; mais il est indispensable que l'âme du médium soit assez pure pour servir de canal aux esprits qui sont capables de donner une forme élevée à des sentiments de ce genre.

Dans *Art Magic*, un des plus délicieux tableaux qui nous aient été présentés, est celui d'un innocent petit médium en présence duquel, pendant les trois dernières années, quatre volumes de manuscrits en ancien sanscrit ont été rédigés par les esprits, sans plumes, ni encre ni crayons. « Il suffit », dit l'auteur, « de placer des feuilles de papier blanc sur un trépied, soigneusement tenu à l'écart des rayons directs du soleil, mais dans un endroit où il soit encore visible aux yeux des assistants. L'enfant s'assied à terre auprès du trépied, sur lequel elle appuie la tête en tenant le pied embrassé dans ses petits bras. Dans cette attitude elle dort souvent une heure, pendant laquelle les feuilles posées sur le trépied se remplissent de caractères sanscrits anciens, admirablement exécutés. » Voilà un exemple remarquable de médiumnité psychographique, et qui donne une idée complète du principe posé plus haut, que nous ne pouvons résister au désir de citer quelques passages de ces écrits, ainsi obtenus, en langue sanscrite ancienne, d'autant plus qu'ils renferment un exposé de cette partie de la philosophie hermétique, qui se rapporte au précédent état de l'homme, que nous avons décrit ailleurs d'une façon bien moins satisfaisante.

« L'homme vit sur beaucoup de globes avant d'atteindre celui-ci. Des myriades de mondes nagent dans l'espace et servent de lieux de pèlerinage à l'âme, à l'état rudimentaire, avant de gagner la grande et brillante planète nommée la Terre, dont la glorieuse fonction est de lui donner la *soi-conscience*. Ce n'est que lorsque ce degré est atteint que cet être devient un homme ; à chaque autre étape de sa vaste et sauvage carrière, il n'est qu'une entité embryonnaire, une forme matérielle flottante et temporaire, une créature dans laquelle une partie, mais seulement *une partie*, de l'âme élevée brille emprisonnée ; une forme rudimentaire ayant des fonctions rudimentaires, toujours vivant, mourant, soutenant une existence spirituelle passagère, aussi rudimentaire que la forme matérielle d'où elle émane ; un papillon s'élançant de sa chrysalide, mais toujours au fur et à mesure qu'il avance, passant de nouvelles naissances à de nouvelles morts, subissant de nouvelles incarnations, pour mourir et renaître de nouveau ; mais toujours

faisant un pas en avant, cherchant à gagner du terrain, jusqu'à ce qu'il atteigne le sentier vertigineux et pénible, raboteux et rude où il se réveille une fois encore, mais pour vivre et devenir une forme matérielle, une chose de boue, une créature de chair et d'os, mais désormais un homme (1). »

Nous avons, nous-même, été témoin une fois dans l'Inde d'un essai de puissance psychique, dans un assaut entre un saint gossein (2) et un sorcier (3). lequel a quelque rapport avec notre sujet. Nous venions de discuter sur le pouvoir relatif de Pitris du fakir, esprits pré-adamiques, et des Bhouts et jinis, alliés invisibles du jongleur. On convint d'en faire une épreuve comparative, et l'auteur de ces lignes fut choisi pour arbitre. Nous faisions la sieste dans une tente près d'un petit lac, dans l'Inde septentrionale. Sur la surface des eaux cristallines flottaient d'innombrables fleurs aquatiques, aux feuilles larges et luisantes. Chacun des champions prit une de ces feuilles. Le fakir, appuyant la sienne contre sa poitrine, croisa ses mains sur elle et tomba momentanément en trance. Il plaça alors la feuille sur l'eau, la surface supérieure tournée en bas. Le Jongleur se vantait de dominer le « maître des eaux », l'esprit qui y habite et de le faire obéir. Il prétendit qu'il forcerait la *puissance* d'empêcher le Pitris de manifester le moindre phénomène dans *son* élément sur la feuille choisie par le fakir. Il prit donc sa propre feuille, et après avoir pratiqué sur elle une sorte d'incantation barbare, il la posa à son tour sur l'eau. La feuille commença aussitôt à éprouver un mouvement d'agitation violente, tandis que l'autre feuille était parfaitement immobile. Au bout de quelques secondes, les deux feuilles furent retirées. Sur celle du fakir nous vîmes, à la grande stupéfaction du jongleur, quelque chose comme un dessin symétrique formé de traits d'un blanc de lait, comme si les sucs de la plante avaient été transformés en fluide corrosif. Lorsqu'elle fut sèche, nous examinâmes les lignes plus attentivement et nous y reconnûmes une série de caractères sanscrits parfaitement formés, et composant une sen-

1. *Art Magic*, p. 28.
2. Un fakir mendiant.
3. Un soi-disant jongleur.

tence qui renfermait un précepte de haute morale. Hâtons-nous d'ajouter que le fakir ne savait ni lire ni écrire. Sur la feuille du jongleur, au lieu d'écriture, nous trouvâmes une figure hideuse, démoniaque. Chaque feuille portait par conséquent la marque, l'allégorique reflet du caractère de son maître, et indiquait la qualité de l'esprit auquel il obéissait. Mais nous devons, à regret, quitter une fois encore l'Inde, son ciel d'azur et son passé mystérieux, ses dévots religieux et ses magiques sorciers, et revenir à l'atmosphère moisie de l'Académie Française.

Pour apprécier la timidité, les préjugés et l'esprit superficiel dont on a fait preuve dans l'étude des questions psychologiques, dans le passé, nous nous proposons de passer rapidement en revue un livre que nous avons devant nous. C'est *l'Histoire du Merveilleux dans les Temps Modernes*. L'ouvrage a été publié par le savant Dr Figuier, et il est rempli de citations des autorités les plus en vue, en matière de physiologie, de psychologie et de médecine. Le Dr Calmeil, le directeur en chef de l'asile de Charenton, est le robuste Atlas sur les épaules duquel repose ce monde d'érudition. Fruit mûr de la pensée en 1860, il doit désormais avoir sa place parmi les plus curieuses œuvres *d'art* de l'époque. Mû par l'infatigable démon de la science, décidé à tuer la superstition, et par conséquent le spiritisme du même coup, l'auteur nous fournit un aperçu sommaire des exemples les plus remarquables de phénomènes médiumnimiques pendant les deux derniers siècles.

La discussion embrasse les prophètes des Cévennes, les Camisards, les Jansénistes, l'abbé Pâris, et autres épidémies historiques, dont nous ne parlerons que le moins possible, parce qu'elles ont été décrites depuis une vingtaine d'années par presque tous les auteurs qui ont écrit sur les phénomènes modernes. Ce ne sont pas *des faits* que nous voulons remettre en discussion, mais tout simplement la manière dont ces faits ont été envisagés et traités par ceux qui, en qualité de médecins et d'autorités reconnues, ont eu la plus grande part de responsabilité dans ces questions. Si nous présentons à cette heure cet auteur rempli de préjugés à nos lecteurs, c'est uniquement parce que son ouvrage nous permet de montrer ce que les faits d'occultisme et

ses manifestations peuvent attendre de la science orthodoxe. Si les épidémies psychologiques qui ont fait le plus de bruit dans le monde sont traitées de la sorte, qu'est-ce qui engagera les matérialistes à étudier sérieusement d'autres phénomènes aussi authentiques, aussi intéressants, mais moins populaires ? N'oublions pas que les rapports adressés à cette époque par les divers comités à leurs académies respectives, de même que les procès-verbaux des séances des tribunaux judiciaires existent encore aujourd'hui et peuvent, par conséquent, être consultés pour vérifier les faits. C'est à ces sources irréfutables que le Dr Figuier a puisé pour écrire son ouvrage extraordinaire. Ils donneront au moins, en substance, les arguments incomparables avec lesquels l'auteur cherche à démolir chaque forme de superstition, ainsi que les commentaires du démonologue des Mousseaux qui, dans un de ses livres (1), fond sur sa victime sceptique comme un singe sur sa proie.

Entre les deux champions, le matérialiste et le bigot, l'étudiant sans parti-pris peut recueillir une riche moisson.

Nous commencerons par les Convulsionnaires des Cévennes, épidémie dont les étonnants phénomènes survinrent vers la fin de l'année 1700. Les impitoyables mesures adoptées par les catholiques français, pour extirper l'esprit de prophétie du sein d'une population tout entière, sont historiques, et n'ont pas besoin d'être répétées ici. Le fait seul qu'une simple poignée d'hommes, de femmes et d'enfants, ne dépassant pas 2.000 personnes, ont pu tenir en échec pendant plusieurs années les troupes royales qui, avec la milice, comptaient 60.000 hommes, est déjà un miracle en lui-même. Les merveilles sont rapportées, et les procès-verbaux du temps conservés dans les Archives de la France jusqu'à ce jour. Il existe, entre autres, un rapport officiel envoyé à Rome par le féroce abbé Chayla, prieur de Laval, dans lequel il se plaint que *le Diable* est si puissant, que ni les tortures, ni les exorcismes inquisitoriaux les plus solennels ne furent capables de le déloger de l'âme des Cévennols. Il ajoute qu'il leur a posé les mains sur des charbons

1. *Mœurs et Pratiques des Démons.*

ardents, et qu'ils n'en ont pas même été échaudés ; qu'il a enveloppé leur corps entièrement dans *de la ouate trempée dans l'huile, et qu'il y a mis le feu*, sans avoir trouvé, dans bien des cas, la moindre trace de brûlure sur leur peau ; qu'on leur a tiré des coups de feu, et que l'on a retrouvé les balles aplaties entre leurs vêtements et leurs corps, sans que ceux-ci en eussent souffert la plus légère atteinte, etc., etc.

Acceptant toutes ces choses comme un terrain solide pour ses savants arguments, voici ce que dit M. Figuier : « Vers la fin du XVII^e^ siècle, une vieille fille importa dans les Cévennes l'esprit de prophétie. Elle le communiqua (?) à de jeunes garçons et à des jeunes filles, qui l'exercèrent à leur tour, et le répandirent dans l'atmosphère ambiante. Les femmes et les enfants furent les plus sensibles à l'infection. Les hommes, les femmes, les *enfants au berceau* parlaient sous l'influence de l'inspiration, non pas en patois ordinaire du pays, mais dans le français le plus pur, langue à cette époque entièrement inconnue dans la contrée. Des enfants de douze mois et même moins, ainsi que nous l'apprennent les procès-verbaux, des enfants qui jusqu'alors avaient à peine prononcé un petit nombre de syllabes courtes et fort simples, parlaient couramment et prophétisaient. Huit mille prophètes étaient répandus par tout le pays ; des docteurs et des médecins éminents furent appelés. » La moitié des écoles de médecine de France, y compris la Faculté de Montpellier, accoururent sur les lieux. Des consultations furent tenues, et les médecins se déclarèrent complètement déroutés et perdus d'étonnement et d'admiration, en entendant de jeunes fillettes et de jeunes garçons, ignorants et illettrés, prononcer des discours sur des sujets *qu'ils n'avaient jamais étudiés* (1). La sentence portée par Figuier contre ces confrères traîtres à leur profession, pour avoir été charmés à ce point par les jeunes prophètes, consiste à dire « qu'ils n'ont pas compris eux-mêmes ce qu'ils voyaient » (2). Beaucoup de ces prophètes communiquaient par force leur esprit à ceux qui essayaient de rompre le charme (3). Parmi

1. *Histoire du Merveilleux dans les temps modernes*. Vol. II, p. 262.
2. *Ibidem*.
3. *Ibidem*.

ceux-ci un grand nombre étaient âgés *de trois à douze ans;* d'autres *étaient encore à la mamelle* et parlaient distinctement et correctement le français (1). Ces discours, qui souvent duraient plusieurs heures, auraient été impossibles pour ces petits orateurs, s'ils avaient été dans leur état normal (2).

« Or, quelle était la signification de cette série de prodiges franchement reconnus et admis par Figuier dans son livre ? Pas de signification du tout ! « Ce n'était pas autre chose, dit-il, que l'effet d'une exaltation momentanée des facultés intellectuelles (3) ». « Ces phénomènes, ajoute-t-il, peuvent être observés dans beaucoup de cas d'affections cérébrales. »

« *Une exaltation momentanée,* qui dure pendant plusieurs heures *dans les cerveaux de petits enfants au-dessous d'un an,* non encore sevrés, et parlant en bon français, avant d'avoir appris un mot dans leur propre patois ! O miracle de la physiologie ! *Prodige* devrait être ton nom ! s'écrie des Mousseaux.

« Le Dr Calmeil, dans son ouvrage sur l'insanité, remarque Figuier, lorsqu'il parle de la *théomanie* extatique des Calvinistes, conclut que la maladie doit être attribuée, dans les cas les plus simples, à l'HYSTÉRIE, et dans les autres plus sérieux et d'un caractère plus grave, à l'ÉPILEPSIE. Nous inclinons plutôt, dit Figuier, vers l'opinion qui en fait une affection *sui generis,* et pour donner un nom approprié à cette maladie, nous nous contenterions de celui de Convulsionnaires trembleurs des Cévennes (4). »

Encore *la théomanie* et *l'hystérie !* Les corporations médicales doivent être elles-mêmes atteintes d'une *atomomanie* incurable ; sans cela, pourquoi mettraient-elles en avant de pareilles absurdités sous le nom de Science, avec l'espoir de les faire accepter ?

« Telle était la fureur d'exorcismes et de bûchers, continue Figuier, que les moines virent des possessions de dé-

1. *Ibidem,* p. 267, 401, 402.
2. *Ibidem,* p. 266, etc., 400.
3. *Ibidem,* p. 403.
4. *Ibidem,* vol. I, p. 397.

mons, partout où ils avaient besoin de miracles, soit pour jeter plus de jour encore sur la toute-puissance du Diable, soit pour faire bouillir leur marmite au couvent (1). »

Pour ce sarcasme, le pieux des Mousseaux exprime une cordiale gratitude à Figuier ; car, fait-il observer, « il est *en France* un des premiers écrivains, qu'à notre grande surprise nous ne voyions pas nier les phénomènes qui, depuis longtemps, sont *indéniables*. Mû par un sentiment de haute supériorité et même de dédain pour la méthode employée par ses prédécesseurs, M. Figuier désire que ses lecteurs sachent qu'il ne suit pas la même route qu'eux. « Nous ne rejetterons pas, dit-il, comme indignes de créance, *des faits*, uniquement parce qu'ils sont embarrassants pour notre théorie. Au contraire, nous recueillerons tous les faits que la même évidence historique nous a transmis, et qui, par conséquent, ont droit à la même créance, et c'est sur la masse entière de ces faits que nous baserons l'explication naturelle que nous avons à en fournir, à notre tour, comme suite à celle qu'en ont donnée les savants qui ont traité ce sujet avant nous (2). »

Là-dessus, M. Figuier continue (3) ; il fait quelques pas en avant, et se plaçant au milieu des convulsionnaires de Saint-Médard, il invite ses lecteurs à étudier, sous sa direction, *les prodiges* qui ne sont pour lui que de simples effets des lois de la nature.

Mais, avant d'aller plus loin, et afin de bien montrer l'opinion de Figuier, nous aurons, à notre tour, à rafraîchir la mémoire du lecteur sur ce qu'étaient les miracles Jansénistes, d'après les témoignages historiques.

L'abbé Pâris était un Janséniste qui mourut en 1727. Immédiatement après sa mort, les phénomènes les plus surprenants se manifestèrent sur son tombeau. Le cimetière était plein de monde du matin jusqu'au soir. Les Jésuites, exaspérés de voir des hérétiques opérer des guérisons et autres merveilles, obtinrent des magistrats un ordre interdisant rigoureusement à tout le monde l'accès à la tombe de l'abbé. Mais, malgré toute l'opposition qu'on leur faisait,

1. *Ibidem*, p. 26-27.
2. *Ibidem*, p. 238.
3. Des Mousseaux. *Magie au XIX^e siècle*, p. 452.

les prodiges continuèrent et durèrent encore pendant plus de vingt années. L'évêque Douglas, qui vint à Paris en 1749 dans ce seul but, visita les lieux, et il raconte que les miracles continuaient parmi les convulsionnaires. Lorsqu'il vit que tous les efforts tentés pour les arrêter échouaient, le clergé catholique fut bien forcé d'admettre leur réalité: mais il s'abrita, suivant la coutume, derrière l'intervention du Diable. Hume, dans ses *Philosophical Essays*, dit : « Il n'y eut, certes, jamais un aussi grand nombre de miracles attribués à une personne, que ceux qu'on dit avoir été opérés, en France, sur le tombeau de l'abbé Pâris. Guérir les malades, rendre l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles, sont choses qu'on attribuait communément à ce tombeau sacré. Mais, ce qui est plus extraordinaire encore, beaucoup de ces miracles furent opérés sur les lieux, devant des Juges d'une distinction et d'une autorité incontestables,et cela dans un siècle d'érudition, et sur le théâtre le plus éminent du monde... et ce ne sont pas les Jésuites, tous instruits qu'ils soient, appuyés par des magistrats civils et ennemis acharnés des opinions en faveur desquelles on prétend que ces miracles furent opérés, qui les aient jamais réfutés ou expliqués, tant est puissante leur évidence historique (1). » Le Dr Middleton, dans son *Free Enquiry*, livre qu'il écrivit à une époque où les manifestations étaient en décroissance, c'est-à-dire environ dix-neuf ans après leur début, déclare que l'évidence de ces miracles est tout à fait aussi complète que celle des merveilles attribuées aux apôtres.

Ces phénomènes si bien démontrés par des millions de témoins en présence de magistrats, et en dépit des menées du clergé catholique, figurent parmi les plus surprenants dans l'histoire. Carré de Montgeron, membre du Parlement, devenu célèbre par ses relations avec les Jansénistes, les énumère soigneusement dans son ouvrage, qui comprend quatre forts volumes *in-quarto*, dont le premier est dédié au roi, sous le titre : *La vérité des miracles opérés par l'intercession de M. de Pâris, démontrée contre l'archevêque de Sens. Ouvrage dédié au roi, par M. de Montgeron conseiller au Parlement.* L'auteur présente une

1. Hume. *Philosophical Essays.*

quantité énorme de témoignages officiels et personnels de la vérité de chaque cas. Pour avoir parlé *irrespectueusement* du clergé romain, Montgeron fut enfermé à la Bastille, mais son ouvrage fut accepté.

Voyons, maintenant, ce que le Dr Figuier a à dire au sujet de ces phénomènes incontestablement historiques ; le savant auteur cite des passages des procès-verbaux, dont voici quelques extraits : « Une convulsionnaire se courbe en arrière comme un arc, ses reins étant soutenus sur la pointe d'un pieu très aigu. Elle demande qu'on la frappe avec une pierre pesant cinquante livres, suspendue par une corde passant dans une poulie fixée au plafond. La pierre, élevée jusqu'à sa plus grande hauteur, retombe de tout son poids sur le ventre de la patiente, dont le dos porte toujours sur la pointe du pieu. Montgeron et d'autres nombreux témoins attestent que ni la chair ni la peau des reins n'en laissaient voir la moindre trace, et que la jeune fille, afin de prouver qu'elle n'éprouvait aucune douleur, ne cessait de crier : Plus fort ! plus fort !

« Jeanne Maulet, âgée de vingt ans, le dos appuyé contre un mur, recevait sur l'estomac une centaine de coups d'un marteau de forge, pesant trente livres ; les coups, administrés par un homme très fort, étaient si violents, qu'ils ébranlèrent la muraille. Pour éprouver la force des coups, Montgeron en fit lui-même l'essai sur le mur en pierre auquel la jeune fille était adossée. Il prit un de ces instruments des guérisons Jansénistes, appelés le GRAND SECOURS. « Au vingt-cinquième coup, dit-il, la pierre sur laquelle je frappais, ébranlée par les coups précédents, se détacha et tomba de l'autre côté de la muraille, en laissant une ouverture d'environ un demi-pied de diamètre. » Lorsque les coups étaient frappés avec violence sur une plaque de fer placée en guise de plastron sur l'estomac d'un Convulsionnaire (qui est souvent une femme frêle et délicate), on aurait dit que le corps allait être aplati, l'épine dorsale brisée, et les intestins entièrement broyés par la force des coups (vol. 1, p. 380). Mais loin de là ; la Convulsionnaire criait, avec une expression de parfait ravissement sur le visage : « Oh que c'est délicieux ! Que cela me fait du bien ! Du courage, frère ; frappez le double plus fort, si vous le pouvez ! » Il

nous reste maintenant, continue le Dr Figuier, à essayer d'expliquer les étranges phénomènes que nous venons de décrire ».

« Nous avons dit, dans l'Introduction de cet ouvrage, qu'au milieu du XIXe siècle, une des plus célèbres épidémies de possession éclata en Allemagne. C'est celle des *Nonnains*, qui opéraient tous les miracles les plus admirés depuis les temps de saint Médard, et même de plus grands encore ; par exemple, faire des sauts périlleux, gravir un mur perpendiculaire, parler des LANGUES ÉTRANGÈRES (1). »

Le rapport officiel de ces merveilles, qui est encore plus complet que le récit de Figuier, ajoute quelques détails, tels que les faits de personnes affectées se tenant pendant des heures la tête en bas ; qui racontaient avec exactitude les événements qui s'accomplissaient au moment même dans la maison des membres du comité, événements qui furent vérifiés par la suite. Des hommes et des femmes étaient maintenus suspendus en l'air par une force invisible, et les effets combinés des membres de la commission d'enquête furent insuffisants pour les faire redescendre. De vieilles femmes montaient le long des murs perpendiculaires de trente pieds de haut, avec l'agilité de chats sauvages, etc., etc.

On s'attend, maintenant, à ce que le savant critique, l'éminent médecin et psychologue, qui, non seulement croit à ces incroyables phénomènes, mais encore les décrit minutieusement lui-même, et *con amore*, pour ainsi dire, va étonner le lecteur, par quelque explication tellement extraordinaire, que sa manière de voir scientifique inaugurera réellement une ère dans les champs encore inexplorés de la psychologie. Eh bien, oui, il nous surprend, il nous abasourdit ; car, à tout cela, il répond tranquillement : *On eut recours au mariage* pour mettre un terme aux désordres des Convulsionnaires (2).

Ici, pour une fois, des Mousseaux eut beau jeu contre son adversaire « Le mariage ! Est-ce cela que vous voulez dire ? » dit-il. Le mariage guérit les gens de la faculté de monter le long des hautes murailles, comme autant de

1. *Histoire du Merveilleux*, p. 401.
2. *Ibidem*.

mouches et de parler les langues étrangères ! Oh ! curieuses propriétés du mariage, dans ces temps extraordinaires !

« Il faut ajouter, continue Figuier, qu'avec les fanatiques de Saint-Médard, les coups n'étaient jamais frappés que pendant les crises de convulsions, et que, par conséquent, ainsi que le fait remarquer le Dr Calmeil, le météorisme de l'abdomen, *l'état spasmodique* de l'utérus chez les femmes et du canal alimentaire, dans tous les cas l'état de *contraction, d'éréthisme de turgescence des enveloppes charnues des muscles* qui recouvrent et protègent l'abdomen, la poitrine, et les masses vasculaires principales et les surfaces osseuses *peuvent avoir singulièrement contribué à réduire et même à détruire* la force des coups !

« L'étonnante résistance que la peau, le tissu aréolaire, la surface du corps et des membres des convulsionnaires offraient aux choses qui paraissaient devoir les écraser est de nature à exciter une surprise plus grande. Néanmoins, elle peut encore être expliquée. Cette force de résistance, cette insensibilité paraît tenir à des modifications extrêmes de la sensibilité, qui peuvent survenir dans l'économie animale, pendant une période de grande exaltation. La colère, la peur, et en un mot toutes les passions, pourvu qu'elles soient poussées au paroxysme, peuvent produire cette insensibilité (1).

« Remarquons en outre, ajoute le Dr Calmeil cité par Figuier, que pour frapper sur le corps des convulsionnaires, l'on faisait usage d'objets massifs à surfaces plates ou rondes, ou de formes cylindriques et obtuses (2). L'action de ces agents physiques n'est pas comparable, au point de vue du danger qu'elle offre, à celle de cordes, d'instruments souples et flexibles, ou ayant des bords tranchants ou aigus. Enfin, le contact et le choc des coups produisaient sur les convulsionnaires *l'effet d'une douche salutaire*, et diminuaient la violence des tortures de L'HYSTÉRIE. »

Que le lecteur veuille bien ne pas oublier que ceci n'est pas une plaisanterie, mais bien une théorie sérieusement émise par un des plus éminents docteurs en médecine de

1. *Ibidem*, vol. II, p. 410-411.
2. *Ibidem*, p. 407.

France, chargé d'années et d'expérience, Directeur et médecin en chef de l'Asile d'aliénés de Charenton. Certes, cette explication serait capable d'induire le lecteur en erreur. On serait tenté de croire que le Dr Calmeil a fréquenté ses pensionnaires plus longtemps qu'il ne convenait à sa santé et au bon fonctionnement de son cerveau.

D'ailleurs, lorsque Figuier parle d'objets massifs, de forme cylindrique ou obtuse, il oublie certainement les pieux pointus en fer, les épées et les haches dont il a fait la description lui-même à la page 49 de son premier volume. Il nous fait voir le frère d'Elie Marion se frappant l'estomac et l'abdomen avec un couteau pointu et affilé, et avec une violence extrême, son corps résistant tout le temps, comme s'il était en fer.

Ici, des Mousseaux perd toute patience, et s'écrie avec indignation :

« Est-ce que le savant médecin était bien éveillé, lorsqu'il écrivait ces choses ? Si, par hasard, les Drs Calmeil et Figuier maintiennent sérieusement leurs dires, et persistent dans leurs affirmations et dans leur théorie, nous sommes parfaitement disposé à les croire. Mais, avant de faire cet effort surhumain de condescendance, voulez-vous nous prouver la vérité de votre théorie d'une manière plus pratique ? Laissez-nous, par exemple, provoquer chez vous une violente et terrible passion, la colère ou même un paroxysme de rage, si vous voulez. Permettez-nous, pour un moment, de vous irriter, d'être envers vous grossier, insultant. Naturellement nous ne le serions *qu'à votre demande* et dans l'intérêt de la science et de votre cause. Notre devoir, en vertu de ce contrat, consisterait à vous humilier et à vous provoquer jusqu'à la dernière limite. Devant un public nombreux, qui ne saura rien de nos conventions, mais auquel vous serez désireux de prouver vos assertions, nous vous insulterons grossièrement... Nous vous dirons que vos écrits sont un piège tendu à la vérité, une injure au sens commun, une honte que le papier seul peut porter ; mais que le public doit flétrir. Nous ajouterons que *vous mentez à la science*, que vous mentez à la face des ignorants et des stupides insensés qui se pressent autour de vous, bouche bée, comme une foule autour d'un charlatan courant les foires.

Et lorsque, transportés de colère, hors de vous, le visage pâle ou cramoisi, *tuméfié* par la fureur, vous aurez bien *déplacé vos fluides*, lorsque votre irritation sera à son comble, nous frapperons des coups violents et terribles sur vos muscles *turgescents* ; vos amis nous indiqueront les endroits les plus insensibles ; et nous y laisserons tomber une bonne ondée, ou une avalanche de pierres, car c'est ainsi qu'était traitée la chair de ces femmes convulsées, dont la soif de ces coups n'était jamais satisfaite. Mais, afin de vous procurer la satisfaction d'une *douche salutaire*, comme vous le dites si gracieusement, vos membres ne seront frappés qu'avec des objets ayant *des surfaces obtuses et des formes cylindriques*, avec des gourdins et des bâtons dépourvus de souplesse, et si vous le préférez, parfaitement arrondis au tour. »

Des Mousseaux est tellement libéral, tellement décidé à fournir à ses adversaires toutes les chances possibles pour prouver leur théorie, qu'il leur offre le choix de se faire remplacer, dans cette expérience, par leurs femmes, leurs mères, leurs sœurs ou leurs filles, puisque, dit-il, vous avez vous-mêmes fait observer que « le sexe faible est le sexe fort qui résiste le mieux dans ces épreuves déconcertantes ».

Inutile d'ajouter que le défi de des Mousseaux demeura sans réponse.

CHAPITRE XI

Étrange condition de l'esprit humain qui paraît avoir besoin de s'être longtemps exercé dans l'ERREUR, avant d'oser approcher de la VÉRITÉ

MAGENDIE.

La vérité que je défends est empreinte sur tous les monuments du passé. Pour comprendre l'histoire, il faut étudier les symboles anciens, les signes sacrés du sacerdoce, et l'art de guérir dans les temps primitifs, art oublié aujourd'hui.

Baron DU POTET.

C'est une vérité éternelle que les faits accumulés réunis en désordre commencent à prendre de l'ordre dès qu'une hypothèse est jetée sur eux.

HERBERT SPENCER.

SOMMAIRE

Robert Houdin en Algérie. — Domptage de serpents et de bêtes féroces. — Les fakirs et les crocodiles. — Divers phénomènes tératologiques. — L'imagination de la mère; conditions pré-natales. — Les marques de la mère. — Théorie du professeur Armor. — Une explication proposée. — Pigeons à tête de perroquet. — Cas anciens de tératologie. — Les limites extrêmes de la nature. — Opinion du Dr Corson sur l'invasion de la science. - Le développement de la vérité. — Le tâtonnement dans l'obscurité. — Le serment sodalien. — Notre ancêtre pélactyle. — L'Atlantide submergée. — Changement de l'eau en sang.

Nous allons maintenant fouiller l'histoire de la magie, pour y trouver des cas analogues à ceux que nous avons cités dans le chapitre précédent. Cette insensibilité du corps humain aux coups les plus violents, et sa résistance à la pénétration des instruments pointus ou des balles est un phénomène assez familier à l'expérience de tous les temps et de tous les pays. Tandis que la science est complètement

incapable de donner une explication raisonnable du mystère, la question ne paraît pas offrir de difficulté aux magnétiseurs qui ont bien étudié les propriétés du fluide. L'homme qui, au moyen de quelques passes sur un membre, peut provoquer une paralysie locale telle qu'elle le rend entièrement insensible aux brûlures, aux piqûres de grosses aiguilles, etc., ne sera nullement étonné des phénomènes des Jansénistes. Quant aux adeptes de la magie, particulièrement dans les Indes Orientales et au Siam, ils sont trop familiarisés avec les propriétés de l'*akasa*, le mystérieux fluide de vie, pour considérer l'insensibilité des convulsionnaires comme un phénomène bien important. Il est possible de comprimer le fluide astral autour d'une personne de façon à lui en faire une enveloppe élastique absolument impénétrable à tout objet physique, quelque grande que soit la rapidité de sa course. En un mot, ce fluide peut égaler et même dépasser en force de résistance l'eau et l'air.

Dans l'Inde, au Malabar, et dans quelques endroits de l'Afrique Centrale, les charmeurs permettront au voyageur de tirer sur eux avec un fusil ou un revolver, sans avoir touché l'arme eux-mêmes ni choisi les projectiles. Dans *Travels among Timanni, the Kouranko and the Soulimas* de Laing, on trouve la description d'une scène extrêmement curieuse, par un voyageur anglais, le premier blanc qui ait visité la tribu des Solimas, près des sources du Dialiba. Un piquet de soldats d'élite fit feu sur un chef, qui n'avait pour se défendre que certains talismans. Bien que leurs fusils fussent parfaitement chargés et amorcés, aucune balle ne l'atteignit. Salverte cite un cas analogue dans sa *Philosophie des Sciences Occultes*. « En 1568, dit-il, le prince d'Orange condamna un prisonnier espagnol à être fusillé à Juliers ; les soldats l'attachèrent à un arbre et tirèrent, mais il resta invulnérable. A la fin, ils le dépouillèrent pour voir quelle armure il portait, mais ils ne lui trouvèrent qu'une *amulette*. Celle-ci lui ayant été retirée, *il tomba mort au premier coup de feu.* »

C'est autre chose que la tricherie à laquelle Robert Houdin eut recours en Algérie. Il prépara lui-même des balles de suif noircies avec de la suie, et, par un tour de prestidigitation, il les substitua aux balles véritables que les cheiks

arabes croyaient mettre dans leurs pistolets. Les naïfs Arabes, ne connaissant que la magie réelle dont ils avaient hérité de leurs ancêtres, et qui consiste, dans la plupart des cas, en certains actes à accomplir, sans s'inquiéter du comment ni du pourquoi, en voyant Robert Houdin obtenir ce qu'ils croyaient être les mêmes résultats par des moyens plus impressionnants, ils s'imaginèrent qu'il était un plus grand magicien qu'eux. Bien des voyageurs, y compris l'auteur de ce livre, ont été témoins de faits d'invulnérabilité de ce genre, mais dans lesquels toute déception était matériellement impossible. Il y a quelques années, vivait dans un village d'Afrique, un Abyssin qui passait pour un sorcier. Une fois, quelques Européens se rendant au Soudan s'amusèrent, pendant une heure ou deux, à tirer sur lui des coups de pistolet et de fusil, chose à laquelle il avait consenti moyennant une faible rétribution. Un Français nommé Langlois tira jusqu'à cinq coups simultanément, et les canons des armes n'étaient pas à plus de deux mètres de la poitrine du sorcier. A chaque coup, en même temps que la flamme de la détonation, on voyait la balle apparaître au bout du canon, trembler en l'air, décrire une courte parabole, et tomber, inoffensive, sur le sol. Un Allemand de la troupe, qui voyageait pour acheter de la plume d'autruche, lui offrit cinq francs, pour avoir l'autorisation de tirer, le canon du fusil touchant le corps du sorcier. L'homme refusa d'abord ; mais à la fin, après avoir eu une sorte de colloque avec un être invisible sous terre, il y consentit. L'expérimentateur chargea soigneusement son arme, et appuyant le bout du canon sur le corps du sorcier, après un moment d'hésitation, tira... le canon éclata jusqu'à la crosse en une quantité de fragments, et l'homme ne fut même pas touché.

Cette qualité d'invulnérabilité peut être donnée aux personnes aussi bien par les adeptes que par les *djini*, génies ou esprits. Le grand sorcier Mahomenedan, Hassan Vhan Djini, de Calcutta, connu de centaines d'Européens, qui vient de disparaître si mystérieusement de la scène d'action il y a deux ou trois ans, faisait des vrais miracles à l'aide de ces quatre *djini*. On pouvait lui demander n'importe quel fruit hors de saison et même n'existant pas aux Indes, pour l'avoir immédiatement. « Mettez la main derrière la porte »,

disait-il à l'expérimentateur, et l'*apport* était fait à l'instant. Il n'avait qu'à toucher n'importe quel objet dans un magasin européen, ou au bazar, pour que cet objet, disparaissant de l'endroit où il était et sous les yeux de tout le monde comme des expérimentateurs, se trouvât quelques instants après dans sa chambre. Il accomplissait les phénomènes les plus merveilleux, simplement, disait-il, en commandant à ses quatre *djini*, dont, suivant lui, il avait hérité de son père. Qui ne l'a connu à Calcutta, qui n'en a entendu parler aux Indes? Cet homme ne prenait point d'argent pour ce qu'il faisait; mais c'était le caractère le plus dissolu qu'on puisse imaginer, coupable de tous les vices, *sauf le vol*; un soulard, ivre du matin au soir. Ce n'était point un magicien, mais bien un sorcier responsable de ses actions et qui s'attendait toujours, disait-il, que ces *djini* lui tordraient un jour le cou. Ces créatures n'étaient certainement pas des esprits désincarnés, mais bien des Elémentaux. Il y a des personnes qui sont protégées par eux. De notre temps, plusieurs médiums bien connus ont souvent, en présence des plus respectables témoins, non seulement manié des charbons ardents à pleines mains, et placé leur visage sur un brasier sans se roussir un cheveu, mais même mis des charbons allumés sur la tête ou dans les mains des assistants, comme dans le cas de lord Lindsay et de lord Adair. L'histoire bien connue du chef indien qui avoua à Washington qu'à la bataille de Braddock il avait fait feu de son rifle sur lui dix-sept fois à une faible distance, sans avoir pu le toucher, reviendra sans doute à la mémoire du lecteur en cette occurrence. Et de fait, beaucoup de grands capitaines ont eu, parmi leurs soldats, la réputation de posséder ce que l'on nomme un *charme*, et feu le prince E. de Sayn Wettgenstein et le général russe Michel Scobelef passaient pour en posséder un.

Une autre faculté du même genre permet à la personne qui en jouit, soit à sa science ou à la protection des *djini*, soit de comprimer le fluide astral au point de former une cuirasse impénétrable autour de sa personne, soit de diriger, pour ainsi dire, un jet de fluide sur un objet quelconque avec une force fatale. Beaucoup de vengeances ténébreuses ont été exercées de la sorte; et, dans ces cas, les enquêtes

des magistrats n'y ont jamais découvert qu'un cas de mort subite, résultant en apparence de la rupture d'un anévrisme, d'une apoplexie ou de toute autre cause naturelle qui, certes, n'était pas la véritable. Beaucoup de personnes croient fermement que certains individus possèdent le don du mauvais œil. Le *mal'occhio*, ou *Jettatura*, est une croyance très répandue en Italie et dans le Midi de l'Europe. Le pape Pie IX passait généralement pour être doué, inconsciemment sans doute, de cette fâcheuse faculté. Il y a des gens qui peuvent tuer des crapauds simplement en les fixant, et qui peuvent même tuer des hommes. La qualité malfaisante de leurs désirs constitue un foyer de forces malignes qui jaillit et frappe comme le projectile d'une arme à feu.

En 1864, dans le département du Var, nous raconte le chevalier des Mousseaux, près du petit village de Brignoles, vivait un paysan nommé Jacques Pelissier, qui gagnait sa vie en tuant des oiseaux par la seule *puissance de sa volonté*. Son cas est rapporté par le célèbre Dr d'Alger, à la requête duquel ce singulier chasseur opéra à plusieurs reprises en présence de quelques savants. Voici comment s'exprime le Dr d'Alger : « A environ quinze ou vingt pas de nous, je vis un charmant petit chardonneret que je montrai à Jacques. « Regardez bien, monsieur, me dit-il, il est à moi ». Aussitôt, dirigeant sa main droite vers l'oiseau, il s'en approcha doucement. Le chardonneret s'arrête, lève et baisse sa jolie tête ; il secoue les ailes, mais sans pouvoir s'envoler ; enfin il ne peut même plus bouger, et il se laisse prendre en battant légèrement de l'aile avec un faible cri. J'examinai l'oiseau ; ses yeux étaient entièrement fermés, et son corps avait toute la rigidité d'un cadavre, malgré que les battements du cœur fussent encore très perceptibles ; c'était le véritable sommeil cataleptique, et tous les phénomènes produits prouvaient jusqu'à l'évidence l'existence d'une action magnétique. Quatorze petits oiseaux furent pris de la même façon dans l'espace d'une heure ; aucun ne résistait à la puissance de maître Jacques, et tous présentaient les mêmes indices du sommeil cataleptique, sommeil qui, d'ailleurs, se terminait au gré du chasseur, dont ces petits êtres étaient devenus les esclaves soumis.

« Cent fois je demandai à Jacques de rendre la vie et le

mouvement à ses prisonniers, de ne les endormir qu'à moitié de façon à ce qu'ils puissent aller et venir sur le sol et de les remettre de nouveau complètement sous le charme. Il fit tout ce que je lui demandai, et ce remarquable Nemrod ne manqua pas une seule fois son coup. Il me dit à la fin : « Si vous le désirez, je ferai mourir, sans les toucher, ceux que vous désignerez. J'en indiquai deux pour faire l'expérience, et à vingt-cinq ou trente pas, en moins de cinq minutes, il avait accompli ce qu'il voulait (1). »

Le trait le plus curieux du cas en question, c'est que Jacques exerçait un pouvoir complet seulement sur les passereaux, les moineaux, les rouges-gorges, les chardonnerets et les mauviettes ; il magnétisait parfois les alouettes, mais « elles m'échappent souvent », disait-il.

Ce même pouvoir est exercé avec une force plus grande encore par les individus connus sous la dénomination de dompteurs. Sur les bords du Nil, certains indigènes peuvent attirer hors de l'eau les crocodiles, au moyen d'un sifflement très doux, particulièrement mélodieux et les prendre impunément ; d'autres exercent ce même empire sur les serpents les plus venimeux. Les voyageurs racontent qu'ils ont vu de ces charmeurs entourés de quantités de ces reptiles, dont ils se débarrassent à volonté.

Bruce, Hasselquist et Lamprière (2) attestent avoir vu, en Egypte, au Maroc, en Arabie et surtout dans le Sennaar, quelques naturels qui ne faisaient aucun cas des morsures des vipères les plus venimeuses, ni des piqûres des scorpions. Ils les prennent et jouent avec eux et ils les plongent à volonté dans un état d'insensibilité complète. « C'est en vain, dit Salverte, que les auteurs Latins et Grecs nous assurent que le don de charmer les reptiles venimeux était héréditaire depuis un temps immémorial dans certaines familles ; qu'en Afrique les Psylles en étaient doués, et qu'il était possédé par les Marses en Italie et les Ophiozènes à Chypre. Les sceptiques oublient qu'en Italie, même au commencement du XVI[e] siècle, des hommes qui prétendaient des-

1. Villecroze. *Le D[r] d'Alger*, 19 mars 1861. Pierrart, vol. IV, p. 254-257.

2. Bruce. *Travels to Discover the Sources of the Nile*, vol. X, p. 402-447. Hasselquist. *Voyage in the Levant*, vol. I, p. 92-100. Lemprière. *Voyage dans l'Empire du Maroc, etc., en 1700*, p. 42-43.

cendre de la famille de saint Paul bravaient, comme les Marses les morsures de serpents (1).

« Les doutes sur ce sujet, dit cet auteur, ont été définitivement dissipés à l'époque de l'expédition française en Egypte, et la relation suivante est attestée par des milliers de témoins oculaires. Les Psylles qui prétendent, au dire de Bruce, posséder ce don, allaient de maison en maison pour détruire les serpents de toute espèce. Un instinct merveilleux les guidait dès le premier pas vers l'endroit où les serpents se tenaient cachés. Furieux, hurlants, écumants, ils étaient saisis avec les mains et déchirés avec les ongles ou les dents.

« Mettons sur le compte du charlatanisme si l'on veut, dit le sceptique invétéré qu'était Salverte lui-même, la fureur et l'action de hurler ; il n'en est pas moins vrai que cet instinct qui avertissait les Psylles de la présence des serpents a quelque chose de très réel. Aux Antilles, les nègres découvrent par son odeur le serpent qu'ils ne peuvent apercevoir (2). Ce don est encore possédé en Egypte par des hommes qui ont été dressés à l'acquérir depuis leur enfance et qui naissent avec le don héréditaire de découvrir les serpents même à des distances où les effluves de ces animaux sont absolument imperceptibles aux sens plus émoussés d'un Européen. Le fait principal qui domine tous les autres, la faculté de réduire à l'impuissance les animaux dangereux, simplement en les touchant, est parfaitement démontré, et il est probable que nous n'en saurons jamais plus long au sujet de la nature de ce secret célèbre dans l'antiquité et conservé jusqu'à notre époque par quelques-uns des hommes les plus ignorants (3). Dans l'Inde du Sud, à Nellore, nous avons connu personnellement les *Yannodis*, une secte de pariahs, montrer un contrôle parfait sur les cobras les plus venimeux, les scorpions et les centipèdes. Aucun de ces reptiles et insectes ne pourrait piquer un Yannodi. Les Anglais les parent pour délivrer leurs bungalow des serpents, et les procédés dont ils se servent sont fort curieux. Ils tracent une ligne tout autour de l'habitation

1. Salverte. *La Philosophie de la Magie. De l'influence sur les animaux*, vol. I.
2. Thibaut de Chanvallon. *Voyage à la Martinique.*
3. Salverte. *La Philosophie de la Magie.*

faisant cercle et dont ils font rejoindre les deux bouts après seulement que tous les serpents qui sont dans la maison en sont sortis. Une fois cette ligne, à peine visible dans la poussière et l'herbe, tracée, le charmeur se met près de la grande porte de sortie, aux deux côtés de laquelle la ligne s'arrête, et commencent à chanter leurs mantras. Une minute ou deux après, les serpents-cobras et autres s'y dirigent de tous les coins et, glissant rapidement à travers le seuil, sortent et disparaissent sans s'arrêter. C'est lorsqu'on voit ces reptiles dégoûtants et dangereux chercher à se tenir juste au milieu de l'issue et comme s'ils redoutaient d'approcher les bouts de l'une des deux lignes, qu'on s'assure que la ligne doit avoir vraiment quelque chose de répulsif et de dangereux pour eux. Rejeté violemment sur la ligne de côté, le serpent tombe dans une espèce de torpeur subite. Lorsque la procession est finie et qu'il ne reste plus un seul serpent sur les lieux, le charmeur clôt la ligne, et tout est dit.

La musique est agréable à tout le monde. Un sifflement doucement modulé, un chant mélodieux ou les accords d'une flûte attireront invariablement les reptiles dans toutes les contrées où on les trouve. Nous en avons été témoins nous-mêmes et nous avons pu vérifier le fait maintes et maintes fois, non seulement aux Indes, mais en Egypte aussi. Dans la Haute-Egypte, partout où notre caravane s'arrêtait, un jeune voyageur qui se croyait un flûtiste distingué amusait la compagnie avec son instrument. Les chameliers et autres Arabes l'arrêtaient invariablement parce que, plus d'une fois, ils avaient été ennuyés par la présence inattendue de spécimens de la tribu des ophidiens, qui évitent généralement avec soin la rencontre de l'homme. Finalement, notre caravane rencontra une société dans laquelle se trouvaient des charmeurs de profession, et le virtuose fut alors requis à déployer son talent afin d'exhiber leur savoir-faire. A peine eut-il commencé à jouer, que l'on entendit un léger frémissement et notre musicien fut saisi de frayeur à la vue d'un énorme serpent qui s'était approché de ses jambes d'une façon inquiétante. Le reptile, la tête haute et les yeux fixés sur lui, rampait lentement et comme inconsciemment, en faisant doucement onduler son corps et en suivant chacun de ses mouvements. A ce moment apparut un second ser-

pent, puis un autre et un quatrième bientôt suivi de plusieurs autres, si bien qu'au bout de quelques instants nous en avions toute une bande autour de nous. Plusieurs des voyageurs se réfugièrent sur le dos de leurs chameaux, tandis que d'autres se sauvaient dans la tente de la cantine. Mais ce n'était qu'une fausse alarme. Les charmeurs, au nombre de trois, commencèrent leurs chants et leurs incantations et, attirant les reptiles, ils en furent bientôt couverts de la tête aux pieds. Aussitôt que les serpents approchaient des hommes, ils donnaient des signes de torpeur et ils ne tardaient pas à être plongés dans un profond sommeil cataleptique. Leurs yeux étaient à demi clos et vitreux et leurs têtes retombaient. Il ne restait plus qu'un seul récalcitrant, un grand serpent noir luisant, à la peau tachetée. Ce *mélomane* du désert s'avançait gracieusement en sautillant, comme s'il eût dansé sur sa queue toute sa vie, et il suivait la mesure des notes de la flûte. Ce serpent ne paraissait pas disposé à se laisser entraîner par les charmes des Arabes, mais il marchait toujours dans la direction du joueur de flûte qui finit par prendre la fuite. Le moderne Psyllie prit alors dans son sac une plante à demi desséchée qu'il agita un moment du côté du serpent. Elle avait une forte odeur de menthe, et dès que le reptile en eut senti le parfum, il suivit l'Arabe, toujours dressé sur sa queue et s'approchant de plus en plus de la plante. Encore quelques secondes, et l'ennemi traditionnel de l'homme était enroulé, inoffensif, autour du bras du charmeur, devenait à son tour insensible, et toute la troupe des reptiles était soit jetée dans une mare, après qu'on eut écrasé leurs têtes, soit emportée dans un sac.

Bien des gens croient que ces serpents sont dressés et qu'ils sont ou privés de leur venin ou que leur bouche a été préalablement cousue. Sans doute, les supercheries de quelques jongleurs de bas étage ont donné lieu à cette croyance. Mais les *véritables* charmeurs de serpents ont trop bien fait leurs preuves en Orient, pour avoir besoin de recourir à une fraude de cette nature. Ils ont le témoignage incontestable de trop de voyageurs, y compris des savants, pour qu'on les accuse de semblable charlatanisme. Que les serpents ainsi charmés et amenés à danser et à devenir inof-

fensifs sont encore venimeux a été démontré par Forbes. « La musique s'étant arrêtée trop subitement, dit-il, ou pour toute autre cause, le serpent qui dansait au milieu d'un cercle s'élança sur les assistants, et infligea une morsure au cou d'une jeune femme, qui mourut dans de cruelles souffrances au bout d'une demi-heure (1). »

Suivant les relations des voyageurs, les négresses de la Guyane Hollandaise, les femmes Obi, excellent dans l'art de dompter de très gros serpents nommés *amodiler* ou *papa* ; elles les font descendre des arbres, les suivre et leur obéir uniquement en leur parlant (2).

Nous avons vu dans l'Inde une petite confrérie de fakirs rassemblée autour d'un petit lac, ou plutôt d'un étang profond littéralement tapissé d'énormes alligators. Ces monstres amphibies se traînaient et venaient se réchauffer au soleil à quelques pieds des fakirs, dont quelques-uns étaient étendus immobiles, absorbés dans la prière ou la contemplation. Tant que l'un de ces pieux mendiants était en vue, les crocodiles étaient aussi inoffensifs que des petits chats. Mais nous n'aurions pas conseillé à un étranger de s'aventurer seul à quelques mètres seulement de ces monstres. Le pauvre Pradin, voyageur Français, trouva une tombe prématurée dans le corps d'un de ces terribles sauriens, les Makkara nommés par les hindous Moudela, Mugger et Nakra (3).

Lorsque Jamblique, Hérodote, Pline et quelques autres anciens auteurs nous parlent de prêtres qui faisaient descendre des aspics sur l'autel d'Isis, ou de thaumaturges domptant par un regard les animaux les plus féroces, on les considère comme des menteurs ou comme des imbéciles. Et quand des voyageurs modernes nous racontent des faits merveilleux analogues accomplis en Orient, on les traite de bavards enthousiastes ou d'écrivains *peu dignes de foi*.

Mais, n'en déplaise au scepticisme matérialiste, l'homme possède positivement ce pouvoir, ainsi que nous le constatons par les exemples que nous venons de citer. Lorsque la psychologie et la physiologie seront devenues dignes du nom de science, les Européens seront convaincus de l'étrange

1. Forbes. *Oriental Memoirs*, vol I, p. 44. Vol. II, p. 387.
2. Stedman. *Voyage in Surinam*, vol. III, p. 64-65.
3. Voyez *Edinburgh Review*, vol. LXXX, p. 428, etc.

et formidable puissance qui réside dans la volonté et dans l'imagination de l'homme, soit qu'il l'exerce consciemment, soit qu'il en use à son insu. Et cependant, qu'il serait d'ores et déjà facile de s'en rendre compte, si l'on songeait seulement à cette grande vérité naturelle que l'atome le plus infime existant dans la nature est mû par l'esprit qui est UN dans son essence, car la plus petite parcelle représente *le tout ;* et que la matière n'est, après tout, que la forme concrète d'une idée abstraite. A ce propos, citons quelques exemples de la puissance souveraine de la volonté, *même inconsciente,* pour créer conformément aux plans dressés par l'imagination, ou plutôt par la faculté de discerner les images dans la lumière astrale.

Il n'y a, pour cela, qu'à se rappeler le phénomène très familier des *nævi*, ou marques de naissance, dans lesquels certains effets sont produits par l'action involontaire de l'imagination maternelle surexcitée. Le fait que la mère a une influence sur la conformation de son enfant non encore né était si bien connu des anciens, que l'usage parmi les Grecs aisés était de placer des statues auprès des lits, afin que les mères eussent constamment sous les yeux des modèles de formes parfaites. Le moyen adroit à l'aide duquel le patriarche Hébreu Jacob obtenait des veaux mouchetés ou non, dans ses troupeaux, est un exemple d'application aux animaux de cette loi naturelle ; et Aristote nous apprend qu'il a connu « quatre portées successives de jeunes chiens » nés de parents parfaitement bien conformés et sains, ou quelques sujets de la portée étaient bien venus, tandis que les autres étaient dépourvus de membres antérieurs et avaient le bec de lièvre. Les œuvres de Geoffroy Saint-Hilaire, de Bindach, d'Elam et autres contiennent des citations d'un grand nombre de cas analogues, et l'important ouvrage du Dr Prosper Lucas, *Sur l'Hérédité Naturelle*, en rapporte une quantité. Elam cite, d'après Pritchard, un cas dans lequel un enfant d'un noir et d'une blanche était marqué de noir et de blanc sur diverses parties du corps. Il ajoute, avec une sincérité digne d'éloges : « Ce sont là des singularités dont la science, dans son état actuel, ne peut fournir aucune explication plausible. » Il est fâcheux que son exemple ne soit pas plus généralement imité. Parmi les anciens.

Empédocle, Aristote, Pline, Galien, Marc Damascène et autres citent des cas tout aussi merveilleux que ceux rapportés par les auteurs contemporains.

Dans un ouvrage publié à Londres en 1659 (1), un argument puissant est fourni pour réfuter les matérialistes, en montrant la puissance de l'esprit humain sur les forces subtiles de la nature. L'auteur, le Dr More, considère le fœtus comme une substance plastique, qui peut être façonnée par la mère, de manière à lui donner une forme agréable ou repoussante, à ressembler à une seule personne ou à plusieurs dans différentes parties du corps, à être empreinte de certaines marques, ou pour employer un terme plus approprié, d'*astrographies* de quelque objet qui a plus vivement frappé son imagination. La mère peut produire ces effets volontairement ou involontairement, consciemment ou inconsciemment, faiblement ou énergiquement, suivant les cas. Cela dépend de son ignorance ou de sa science des profonds mystères de la nature. En prenant les femmes en masse, on doit considérer les marques de l'être embryonnaire plutôt comme accidentelles que comme le résultat d'un calcul ; et, comme l'atmosphère de chaque personne dans la lumière astrale est peuplée d'images de personnes de sa famille, l'épiderme sensible du fœtus, qu'on peut comparer à la plaque sensible du photographe, peut fort bien prendre l'empreinte de l'image d'un ancêtre immédiat ou non, que la mère peut n'avoir jamais vu, mais qui, dans un moment critique, est venue se présenter comme qui dirait devant la lentille de la chambre noire de la nature. Le Dr Elaus dit : « Près de moi était assise une visiteuse de ma famille venue d'un continent éloigné où elle était née et où elle avait été élevée. Le portrait d'une aïeule, qui vivait au commencement du siècle dernier, était accroché au mur. Or, dans chaque trait, dans chaque détail de la physionomie, la visiteuse offrait une ressemblance complète et frappante avec le portrait, quoique l'une d'elles n'eût jamais quitté l'Angleterre, tandis que l'autre était Américaine de naissance et par une des branches de sa famille. »

1. *Immortality of the Soul*, par Henry More, Membre du Christ's College, Cambridge.

La puissance de l'imagination sur notre état physique, même après que nous ayons atteint l'âge mûr, est démontrée de bien des manières. En médecine, un praticien intelligent n'hésite pas à lui attribuer une influence curative bien supérieure à celle de ses pilules et potions. Il l'appelle *vis medicatrix naturæ*, et son premier but est de gagner la confiance de son malade au point que,grâce à elle,il peut forcer la nature à vaincre le mal. La peur tue souvent ; et la douleur a un tel pouvoir sur les fluides subtils du corps, que non seulement elle dérange les organes internes, mais encore elle fait blanchir les cheveux. Ficin mentionne des *signatures* de fœtus, formées de figures de cerises ou autres fruits, de couleurs, de poils, d'excroissances, et il reconnaît que l'imagination de la mère peut transformer ces signes en images d'un animal, d'un singe, d'un chien, etc. Marc Damascène parle d'une jeune fille qui était couverte de poils, et portait de la barbe, comme notre moderne Julia Pastrana qui était gratifiée d'une barbe complète ; Guillaume Paradin parle d'un enfant dont la peau et les ongles étaient ceux d'un ours ; Balduin Ronsceus en cite un, né avec des barbes de dindon ; Paré dit en avoir vu un avec une tête de grenouille, et Avicenne fait mention de poulets ayant des têtes d'épervier. Dans ce dernier cas, qui prouve péremptoirement l'influence de l'imagination chez les animaux, l'embryon a dû être ainsi formé au moment de la conception, parce que l'imagination de la poule avait été frappée par la vue réelle ou imaginaire d'un épervier. Cela est évident, car le Dr More, qui cite ce cas, sur l'autorité d'Avicenne, observe très justement que comme l'œuf en question aurait pu être couvé et éclore à des centaines de milles de distance de la poule qui l'avait pondu, l'image microscopique du faucon empreinte sur l'embryon a dû croître avec le poulet et, par conséquent, indépendamment de toute influence ultérieure de la poule.

Cornelius Gemma nous parle d'un enfant né avec le front blessé et ruisselant de sang, résultat de menaces faites par le père à la mère avec un sabre dirigé contre son front. Sonnert rapporte le fait d'une femme enceinte qui, voyant un boucher partager une tête de porc avec son couperet, mit au monde un enfant dont la figure était fendue depuis

le palais et la lèvre supérieure jusqu'à la racine du nez. Dans le traité *De Injectis Materialibus* de Van Helmont, on trouve rapportés quelques phénomènes bien surprenants. La femme d'un tailleur de Mechlin se tenait sur le pas de sa porte, lorsqu'elle vit, dans une querelle, couper la main d'un soldat, et cela lui fit une telle impression, qu'elle accoucha avant terme et mit au monde un enfant n'ayant qu'une main, et l'autre bras mutilé saignant. Et 1602, la femme de Marcus Devogeler, marchand d'Anvers, voyant un soldat qui venait de perdre un bras, fut prise des douleurs et accoucha d'une fille dont l'un des bras était mutilé et saignait, comme dans le cas précédent. Van Helmont raconte un troisième fait d'une autre femme qui fut témoin de la décapitation de treize personnes par ordre du duc d'Albe. L'horreur que lui inspira ce spectacle fut si forte, qu'elle fut « subitement prise des douleurs de l'enfantement, et donna le jour à un enfant parfaitement conformé, mais dont la tête manquait, et dont le cou saignait comme ceux des suppliciés qu'elle avait vus ». Et ce qui vient accroître ces merveilles, c'est que, dans ces divers cas, il fut impossible de retrouver *la main*, *le bras* et *la tête* de ces enfants (1).

S'il était possible de concevoir un miracle dans la nature, les cas ci-dessus cités de disparition soudaine de parties de corps non encore nés pourraient être donnés comme tels. Nous avons vainement cherché dans les plus récentes autorités qui ont écrit sur la physiologie de l'homme, pour y trouver une théorie satisfaisante qui explique les moins remarquables de ces empreintes ou signatures du fœtus. Tout ce que ces auteurs ont pu faire a été de rappeler les exemples de ce qu'ils nomment des « variétés spontanées de types », et de se rejeter ensuite sur les « curieuses coïncidences » de M. Proctor, ou sur les naïfs aveux d'ignorance que l'on rencontre chez les auteurs, qui ne sont pas complètement satisfaits de la somme actuelle des connaissances humaines. Magendie reconnaît que, malgré les recherches scientifiques, on ne sait que relativement fort peu de chose au sujet de l'existence du fœtus. A la page 518 de l'édition américaine de son *Précis Elémentaire de Physiologie*, il

1. Dr H. More, *Immortality of the Soul*, p. 393.

rapporte un cas où le cordon ombilical était rompu et parfaitement cicatrisé, et il demande « comment la circulation du sang avait pu avoir lieu » ? A la page suivante, il dit : « Pour le moment, on ne sait rien relativement à l'utilité de la digestion chez le fœtus. » En ce qui concerne sa nutrition, il pose la question suivante : « Que pouvons-nous donc dire de la nutrition du fœtus ? Les ouvrages physiologiques ne contiennent que de vagues conjectures à ce sujet. » A la page 320, il tient le langage suivant : « Par suite d'une *cause ignorée*, les différentes parties du fœtus se développent quelquefois d'une façon anormale. » Mais avec une inconséquence singulière, après avoir admis l'ignorance des savants sur tous ces points, il ajoute : « *Il n'y a pas de raison pour croire que l'imagination de la mère ait une influence quelconque dans la formation de ces monstres* ; d'ailleurs, des productions de ce genre sont journellement observées chez les autres animaux et même dans les rejetons des plantes. » Quel parfait exemple il nous donne de la manière de procéder des savants ! Dès qu'ils dépassent la limite des faits observés, leur jugement paraît entièrement perverti. Les déductions qu'ils tirent de leurs propres recherches sont souvent très inférieures à celles tirées par d'autres, qui ne tiennent les faits que de seconde main.

La littérature de la science fournit à chaque pas des preuves de cette vérité ; et lorsque nous examinons les raisonnements des observateurs matérialistes au sujet des phénomènes psychologiques, la règle devient manifeste. Ceux qui souffrent de *cécité de l'âme* sont aussi incapables de discerner les causes psychologiques des effets matériels que les personnes affectées de daltonisme sont inaptes à distinguer le rouge du noir.

Elam, sans être le moins du monde un spirite, bien mieux, étant un ennemi déclaré du spiritisme, exprime l'opinion des savants honnêtes dans les termes suivants : « Il est certainement impossible d'expliquer comment la matière et l'esprit agissent et réagissent l'un sur l'autre ; il est reconnu par tous que ce mystère est insondable, et qu'il restera probablement à jamais insoluble. »

L'auteur anglais le plus autorisé en matière de malfor-

mation est le Dr W. Aitken, d'Edimbourg, professeur de Pathologie à l'Ecole de Médecine militaire, à qui l'on doit l'ouvrage intitulé : *The Science and Practice of Medicine*, dont l'édition américaine, imprimée par les soins du professeur Meredith Clymer de l'Université de Pensylvanie, jouit d'une réputation égale aux Etats-Unis. A la page 233 du premier volume, nous trouvons ce sujet traité tout au long. L'auteur dit : « La superstition, les notions absurdes et les causes étranges attribuées à ces malformations disparaissent maintenant, assez vite, en présence des lucides explications données par les célèbres anatomistes qui ont fait du développement et de la croissance de l'œuf et de l'embryon l'objet d'une étude spéciale. Il suffit de citer ici les noms de J. Muller, Pathke, Bischoff, Saint-Hilaire, Burdach, Allen Thompson, G. et W. Vrolick, Wolff, Meckel, Simpson, Rotkitansky et Von Ammon, pour démontrer que les vérités de la science dissiperont à un moment donné les brumes de l'ignorance et de la superstition. » Il paraît que nous aurons le temps d'attendre un résultat aussi heureux. Les « lucides explications » des célèbres anatomistes se bornent à ces quelques mots : « Nous ne savons pas. » Ce que Magendie écrivait il y a cinquante ans, les physiologistes les plus modernes le répètent encore aujourd'hui. *La Semaine Médicale* (20 déc. 1883), tout en constatant un nouveau fait de tératologie, celui d'un agneau né avec une véritable gueule de loup, présenté à la Société de Biologie par M. M. Duval, nous annonce franchement ne pouvoir expliquer la cause de ce qu'on se plaît à nommer « un arrêt de développement » au lieu de lui donner son vrai nom. Après tout, la science sera bien peut-être forcée un jour d'accepter les explications suggérées par la « superstition » des occultistes. On croirait, au ton de complaisante assurance adopté par cet éminent auteur, que nous sommes en possession, sinon des moyens de résoudre immédiatement ce difficile problème, du moins d'un fil pour nous guider dans ce labyrinthe. Mais en 1872, après avoir mis à profit tous les travaux des plus illustres professeurs de pathologie, nous le voyons formuler le même aveu d'ignorance que Magendie en 1838. « Néanmoins, dit-il, un grand mystère enveloppe encore l'origine de ces

monstruosités ; on peut envisager ces défauts de conformations à deux points de vue différents : Sont-ils dus à une malformation originaire du germe ? Ou bien sont-ils le résultat de déformations ultérieures de l'embryon par des causes qui agissent sur son développement ? Pour ce qui est de la première question, on pense que le germe a été mal formé à l'origine, ou défectueux *à la suite d'une influence soit de la femelle, soit du mâle*, comme dans les cas où le même vice de conformation se reproduit chez les mêmes parents, qui le transmettent en héritage aux enfants. »

N'ayant aucun système philosophique propre pour expliquer les lésions, les pathologistes, fidèles à leur instinct professionnel, ont recours à la négation. « Que ces difformités puissent être produites par les impressions mentales des femmes enceintes, c'est ce qu'aucune preuve positive ne démontre », disent-ils. « Les grains de beauté, les verrues, les marques et taches cutanées doivent être attribués à des états morbides des enveloppes de l'œuf. Une cause de malformation généralement admise consiste dans l'arrêt de développement du fœtus, *mais la cause de ce temps d'arrêt n'est pas toujours manifeste, et elle est, au contraire, le plus souvent cachée. Les formes transitoires de l'embryon humain sont comparables aux formes persistantes de beaucoup d'animaux inférieurs.* » L'éminent professeur peut-il en donner la raison ? c'est pourquoi les malformations, *résultant d'un arrêt de développement, adoptent souvent l'aspect d'un animal.*

C'est juste ; mais pourquoi les pathologistes ne nous en donnent-t-ils pas la raison ? Tout anatomiste qui a fait une étude spéciale de ces matières peut dire, sans beaucoup se creuser la cervelle, ce que l'expérience de tous les jours et le témoignage de ses propres yeux lui montrent, savoir : Que jusqu'à une certaine période, l'embryon humain est le facsimilé d'un jeune batracien à sa sortie de l'œuf, d'un têtard. Mais aucun physiologiste ou anatomiste ne paraît avoir eu l'idée d'appliquer au développement de l'être humain, depuis le premier moment de son apparition à l'état de germe jusqu'à sa formation définitive complète, et à sa naissance la doctrine ésotérique de la métempsychose de Pythagore, si

mal comprise et si mal interprétée par les critiques. Le sens de l'axiome cabalistique : « Une pierre devient une plante ; une plante devient un animal ; un animal un homme, etc. a déjà été indiqué ici relativement à l'évolution spirituelle et physique de l'homme sur cette terre. Nous ajouterons maintenant quelques mots, afin de rendre l'idée plus claire.

Quelle est la forme primitive de l'homme futur ? Une cellule gélatinée microscopique, un corpuscule, disent quelques physiologistes ; une molécule, un germe d'œuf, disent les autres. S'il pouvait être analysé au moyen du spectroscope ou autrement, de quoi devrait-on s'attendre à le voir composé ? A cette question, nous répondrions, par analogie, d'un noyau de matière considérée inorganique par les savants, déposé par la circulation au point de la germination, et uni à un dépôt de matière organique. En d'autres termes, ce noyau infinitésimal de l'homme futur est formé des mêmes éléments qu'une pierre, des mêmes éléments que la terre, que l'homme est destiné à habiter. Nous lisons dans *La Création naturelle* du Dr J. Rengade, que la cellule type et l'œuf élémentaire... ce microscopique atome de matière organisée, le commencement de tout ce qui vit, que ces cellules ne diffèrent en rien du tout entre elles, qu'elles soient « la cellule d'un brin de mousse infime, ou le chêne géant, l'infusoire qui se perd dans la goutte d'eau, ou l'homme lui-même... » « Ces deux germes, celui de l'homme et celui de l'amibe, à ce point de départ, ont même forme et même apparence ; *ils se ressemblent absolument*. Identiques... il est absolument impossible de dire ce que produira définitivement tel ou tel de ces œufs : un mollusque, un poisson, un oiseau, un homme ! » C'est la force spéciale dont il est animé qui développe seule soit l'infusoire, soit l'homme. Moïse est cité par les cabalistes comme une autorité pour sa remarque qu'il a fallu de l'eau et de la terre pour former un être vivant, et c'est ainsi que l'on peut dire que l'homme, au début, eut l'apparence d'une pierre.

Au bout de trois ou quatre semaines, l'œuf prend l'aspect d'une plante, une de ses extrémités devenant sphéroïdale, et l'autre allongée comme une carotte. A la dissec-

tion, on trouve qu'elle est formée, comme l'oignon, de pellicules très délicates, renfermant un liquide. Ces lamelles se rapprochent de plus en plus à l'extrémité inférieure, et l'embryon pend à la racine de l'ombilic, presque comme un fruit pend à la branche. La pierre s'est maintenant transformée, par la métempsychose, en une plante. Puis la créature embryonnaire commence à percer ses enveloppes et à développer ses formes. Les yeux sont visibles comme deux points noirs ; les oreilles, le nez et la bouche forment des dépressions, comme les rugosités d'un ananas, avant de commencer à se projeter en saillie. L'embryon devient un fœtus animal, — ayant d'abord la forme d'un têtard, — et vit comme un amphibie dans l'eau où il se développe. Sa monade n'est pas encore humaine ni immortelle, car les cabalistes nous apprennent que la première ne devient humaine qu'à la « quatrième heure ». Le fœtus prend alors un à un les caractères de l'être humain, et le premier réveil de l'essence immortelle traverse sa substance ; il se meut ; la nature lui ouvre la voie ; elle l'introduit dans le monde des vivants, et l'essence divine habite dans le corps de l'enfant, où elle résidera jusqu'à sa mort physique, alors que l'homme devient un esprit.

Ce mystérieux procédé de formation qui dure neuf mois est ce que les cabalistes appellent le complément du « cycle individuel d'évolution ». Comme le fœtus se développe dans le *liquor amnii* dans la matrice, de même les terres germent dans l'éther universel ou fluide astral, dans la matrice de l'univers. Ces enfants cosmiques, de même que leurs habitants pygmées, sont d'abord des noyaux ; ils passent ensuite à l'état d'ovules, et atteignent graduellement la maturité ; devenant mères à leur tour, ils donnent naissance aux formes minérales, végétales, animales et humaines. Du centre à la circonférence, depuis l'imperceptible vésicule jusqu'aux dernières limites concevables du Cosmos, ces glorieux penseurs, les cabalistes, suivent la trace des cycles émergeant des cycles, contenant et contenus en des séries sans fin. L'embryon faisant son évolution dans sa sphère prénatale, l'individu dans sa famille, la famille dans l'Etat, l'Etat dans l'humanité, la terre dans notre système, ce système dans l'univers central, l'univers dans le Cosmos,

et le Cosmos dans la CAUSE UNE, l'Infini et l'Eternel. Ainsi procède leur philosophie de l'évolution.

« All are but parts of one stupendous whole
Whose body nature is ; and god the soul.
Worlds without member
Lie in this bosom like children (1). »

Tout en s'accordant à reconnaître que les causes physiques, telles que les coups, les accidents et la mauvaise qualité de la nourriture de la mère affectent le fœtus de façon à compromettre son existence, et en admettant aussi que des causes morales, comme la crainte, une terreur subite, un chagrin violent ou même une joie extrême puissent retarder la croissance du fœtus, et même le tuer, beaucoup de physiologistes sont d'accord pour dire avec Magendie : « qu'il n'y a pas de raison pour croire que l'imagination de la mère exerce une influence quelconque sur la formation des monstres », et cela uniquement « parce que tous les jours on observe des phénomènes de ce genre dans la production des autres animaux et même des plantes ».

La plupart des principaux tératologistes d'aujourd'hui partagent cette opinion. Bien que Geoffroy Saint-Hilaire ait baptisé la nouvelle science, les faits sur lesquels il s'appuie sont tirés des remarquables expériences de Bichat, qui, en 1802 a été reconnu comme le fondateur de l'anatomie analytique et philosophique. Une des plus importantes productions qui aient conduit à la littérature tératologique est la monographie de G.-J. Fisher de Sing-Sing (New-York), intitulée : *Diploteratology* ; *An Essay on Compound Human Monsters.* Cet auteur classe les productions fœtales monstrueuses en genres et espèces, en faisant suivre chaque cas de réflexions suggérées par ses particularités. Suivant les traces de Saint-Hilaire, il divise l'histoire du sujet en périodes fabuleuse, positive et scientifique.

Il est suffisant pour l'objet que nous avons en vue que,

1. Ils sont tous les parties d'un admirable tout
Dont le corps est la nature, et dont Dieu est l'âme
Des Mondes sans nombre
Reposent dans son sein comme des enfants.

dans l'état actuel de la science, deux points soient considérés comme établis, savoir : 1° Que la condition mentale de la mère n'a aucune influence sur la production des monstruosités ; 2° que la plupart des variétés de vice de conformation peuvent être attribuées à la théorie d'un *arrêt* ou *retard* dans le développement. Fisher dit : « Par une soigneuse étude des lois du développement, et de l'ordre dans lequel les divers organes évoluent et se forment dans l'embryon, on a observé que les monstres par défaut ou arrêt de développement sont, jusqu'à un certain point, des embryons permanents. Les organes anormaux représentent tout simplement la condition primitive de la formation, telle qu'elle existait pendant la première phase de la vie embryonnaire ou fœtale (1). »

Avec la physiologie à l'état chaotique où elle est aujourd'hui, il serait assez difficile pour un tératologiste, quelque grandes que soient ses découvertes en anatomie, en histologie ou en embryologie, de soutenir une thèse aussi dangereuse que celle qui prétend que la mère n'a aucune influence sur sa progéniture. Tandis que les microscopes de Haller et de Prolik, de Dareste et de Lereboulet ont découvert nombre de faits intéressants concernant les simples ou doubles traces sur la membrane vitelline, ce que la science a encore à découvrir sur l'embryologie paraît plus important encore. Si nous admettons que les monstruosités sont le résultat d'un temps d'arrêt dans le développement ; bien mieux, si, allant plus loin encore, nous concédons qu'on peut pronostiquer l'avenir du fœtus d'après les traces vitellines, où les tératologistes prendront-ils les éléments nécessaires pour nous apprendre la cause psychologique *antérieure* de ces deux faits ? Le Dr Fisher peut avoir sérieusement étudié quelques centaines de cas, et se croire autorisé à faire une nouvelle classification de leurs genres et espèces ; mais les faits sont des faits, et en dehors de son champ d'observation, il paraît, même si nous n'en jugeons que par notre expérience personnelle, dans diverses contrées, qu'il y a d'abondantes et d'incontestables preuves que de violentes émotions maternelles sont souvent reflétées dans des défor-

1. *Transactions of the Medical Society of N.-Y*, 1865.6.7.

mations tangibles, visibles et permanentes chez l'enfant. Et les cas en question semblent, en outre, contredire l'assertion du Dr Fisher que les développements monstrueux sont dus à des causes que l'on peut retrouver dans les premières phases de la vie embryonnaire ou fœtale. Un cas à citer est celui d'un Juge de la Cour Impériale à Saratow en Russie, qui portait toujours un bandeau pour cacher une véritable forme de souris qu'il avait sur la joue gauche. C'était une souris parfaitement conformée, dont le corps était représenté en relief sur la joue, et dont la queue, remontant par la tempe, allait se perdre dans la chevelure. Le corps paraissait luisant, le poil grisâtre et tout à fait naturel. De son propre aveu, sa mère avait une invincible répugnance pour les souris, et elle avait accouché avant terme à la vue d'un de ces animaux, sortant tout à coup de sa boîte à ouvrage.

Dans un autre cas, l'auteur de ces lignes présente une dame enceinte, deux ou trois semaines avant ses couches qui vit un plat de framboises, et elle fut prise d'une violente envie d'en avoir quelques-unes qui lui furent refusées. Elle porta vivement sa main droite à son cou par un geste quelque peu théâtral en s'écriant qu'il fallait absolument *qu'elle en eût*. L'enfant, né sous nos yeux, trois semaines plus tard, portait une framboise parfaitement reproduite sur le côté droit du cou ; et jusqu'à ce jour, à l'époque de la maturité du fruit, la marque de naissance devient d'un rouge très vif, tandis que durant l'hiver elle est très pâle. Que vient faire ici « l'arrêt de développement » ? Et n'était-ce pas plutôt un *surcroît* de développement ?

Ces exemples très familiers aux mères de famille, soit par leur propre expérience ou celle de leurs amies, produisent une conviction réelle, en dépit des théories de tous les tératologistes de l'Europe et d'Amérique. De ce que l'on observe des malformations de l'espèce chez les animaux et chez les plantes, aussi bien que chez les êtres humains, Magendie et son école concluent que les malformations humaines d'un caractère identique ne sont en aucune façon dues à l'imagination maternelle, *puisque celles-là ne le sont pas*. Si les causes physiques produisent des effets physiques dans les règnes inférieurs de la nature, la véritable déduc-

tion à en tirer, c'est que la même règle doit s'appliquer aux autres règnes (1).

Mais une théorie tout à fait originale a été émise par le professeur Armor, du collège médical de Long Island, au cours de la discussion qui eut lieu à l'Académie de Médecine de Détroit. En opposition avec la doctrine orthodoxe représentée par le Dr Fisher, le professeur Armor dit que les malformations proviennent de l'une ou l'autre de ces deux causes, savoir : 1° une insuffisance ou une condition anormale dans la matière générative dans laquelle le fœtus est développé, ou 2° des influences morbides agissant sur le œtus dans l'utérus. Il soutient que la substance générative représente dans sa composition chaque tissu, chaque structure, chaque forme, et qu'il peut y avoir telles transmissions de singularités structurales *acquises*, qui rendent la substance générative incapable de produire un rejeton sain et parfaitement équilibré, au point de vue de la conformation. D'autre part, la substance générative peut être parfaite en elle-même, mais se trouver soumise à des influences morbides durant la gestation, et l'enfant en deviendra nécessairement monstrueux.

Pour être conséquente, cette théorie devrait expliquer en même temps les cas diplotératologiques (les monstres à deux têtes ou à doubles membres) ce qui paraît difficile. Nous pourrions peut-être admettre que dans la substance générative défectueuse, la tête de l'embryon ne soit pas représentée, ou que quelque autre partie du corps fasse défaut ; mais il est malaisé d'admettre qu'il puisse y avoir deux, trois modèles ou plus d'un seul membre. En outre, si la substance est atteinte d'un vice héréditaire, il faut croire que *toute* la progéniture sera également défectueuse. Or, il arrive que, dans beaucoup de cas, la mère a donné naissance à un grand nombre d'enfants bien conformés, avant que le monstre n'apparaisse, et provenant tous du même père. Le Dr Fisher cite de nombreux cas de ce genre ;

1. On a un certain droit de refuser à une brebis le don d'imagination. Mais une brebis n'a-t-elle pas la faculté de prendre peur à la vue d'un loup, ainsi que la femme, et comme conséquence de cette frayeur naturelle mettre au monde un agneau à tête de loup ?

entre autres, celui de Catherine Corcoran (1), une femme très robuste et très saine, âgée de trente ans, qui, avant de donner naissance à un monstre, avait eu cinq enfants fort bien conformés, dont aucuns n'étaient jumeaux... Le monstre auquel elle donna le jour avait une tête à chaque extrémité du corps, deux poitrines avec les bras complets, deux cavités abdominales et pelviques réunies bout à bout avec quatre pieds placés par deux, de chaque côté, à l'endroit où les deux corps étaient reliés. Toutefois, certaines parties du corps n'étaient pas doubles, de sorte que l'on ne peut citer ce cas comme un fait de deux corps jumeaux réunis en un seul.

Un autre exemple est celui de Marie-Thérèse Parodi (2). Cette femme, qui avait précédemment mis au monde huit enfants bien formés, accoucha d'une fille dont la partie supérieure du corps était double. Les cas, où *avant* et *après* la production d'un monstre les enfants étaient parfaitement conformés, sont nombreux, et si, d'autre part, le fait que les monstruosités sont aussi communes chez les animaux que chez les hommes est un argument généralement accepté contre la théorie populaire que ces malformations sont dues à l'imagination de la mère; et si on admet cet autre fait qu'il n'y a aucune différence entre les ovaires d'un mammifère et ceux d'une femme, que devient dès lors la théorie du professeur Armor? Dans ce cas, le fait d'une malformation animale est aussi concluant que celui d'un monstre humain, et c'est ce que nous lisons dans l'article du Dr Samuel Mitchell: *On two-headed serpent*. Un serpent femelle fut tué avec toute sa portée, au nombre de 120 petits, parmi lesquels il y avait *trois monstres*. L'un avait deux têtes bien distinctes; un autre avait deux têtes, mais seulement trois yeux; et un troisième avait un double crâne, muni également de trois yeux, mais avec une seule mâchoire inférieure. Ce dernier avait deux corps (3). Certes, la *matière générative* qui avait produit ces *trois monstres* était identique à celle qui avait procréé les 117 autres!

1. *Dublin Quarterly Journal of Medical Science*, vol. XV, p. 263, 1853.
2. *Recherches d'Anatomie Transcendante et Pathologique, etc.*, Paris, 1832.
3. *Silliman's Journal of Science and Art*, vol. X, p. 48.

Ainsi donc, la théorie du Dr Armor est aussi imparfaite que toutes les autres.

L'erreur provient de la méthode défectueuse de raisonnement habituellement adoptée, *l'induction*. C'est une méthode qui prétend rassembler, par *l'expérience* et l'observation, tous les faits *à sa portée*, la première recueillant et examinant les faits pour en tirer des conclusions; et, comme le dit l'auteur de *Philosophical Inquiry*, « comme ces conclusions ne s'étendent pas au delà de ce qui est garanti et démontré par l'expérience, l'induction est un instrument d'épreuve fort limité ». Malgré que cette limitation se retrouve partout dans les enquêtes scientifiques, on en convient très rarement, et l'on bâtit des hypothèses, comme si les expérimentateurs avaient trouvé le moyen d'en faire des théorèmes, mathématiquement démontrés, au lieu de ce qu'elles sont, c'est-à-dire de simples à peu près, pour ne pas dire plus.

Pour un homme qui étudie la philosophie occulte et qui, à son tour, rejette la méthode d'induction, en raison précisément de la limitation perpétuelle, mais qui adopte pleinement la division des causes de Platon, c'est-à-dire en causes Efficientes, Formelles, Matérielles, et Finales, aussi bien que la méthode Eléatique consistant à examiner toute proposition émise, il paraît tout naturel de raisonner en partant du principe suivant de l'école Néo-Platonicienne : 1° Le sujet *est* ou *n'est pas* tel qu'on le suppose. Par conséquent, nous demanderons : L'Ether universel, connu des cabalistes sous le nom de « lumière astrale », contient-il de l'électricité et une action magnétique, ou non? La réponse doit être affirmative, car la science exacte nous apprend qu'il y a entre ces deux agents convertibles, saturant tous deux la terre et l'air, un échange constant d'électricité et de magnétisme. La question n° 1 étant réglée, nous avons maintenant à examiner *ce qui a lieu* : 1° En *lui* par rapport à *lui-même* ; 2° relativement aux *autres choses* ; 3° dans les *autres choses* par rapport à *lui* ; 4° enfin, *dans les autres choses* par rapport à *elles-mêmes*.

RÉPONSES. 1° Par rapport à *lui-même*. Les propriétés inhérentes, d'abord latentes dans l'électricité, deviennent actives sous certaines conditions favorables; et à un moment

donné, la forme de force magnétique est adoptée par l'agent subtil et pénétrant, tout à un autre moment, c'est la forme de force électrique qui est adoptée ;

2° Relativement aux autres choses. Il est attiré par tous les corps pour lesquels il a de l'affinité, et repoussé par les autres ;

3° Dans les autres corps par rapport à lui. Il arrive que toutes les fois qu'ils se trouvent en contact avec l'électricité, ils en reçoivent une impression, en proportion de leur conductibilité ;

4° Dans les autres choses par rapport à elles-mêmes. Sous l'impulsion reçue de la force électrique, et proportionnellement à son intensité, leurs molécules changent leur mode de corrélation ; elles sont forcément séparées de façon à détruire l'objet qu'elles forment, organique ou inorganique ; ou bien, si elles étaient dérangées auparavant, elles sont remises en équilibre (comme dans les cas de maladie) ; ou la perturbation ne sera que superficielle, et l'objet recevra l'empreinte d'un autre corps, rencontré par le fluide avant d'arriver à lui.

Pour appliquer les propositions ci-dessus au cas en question, nous dirons : il y a plusieurs principes scientifiques bien reconnus, comme, par exemple, celui en vertu duquel une femme enceinte se trouve dans un état physique et mental d'une extrême impressionnabilité. La physiologie nous apprend que ses facultés intellectuelles sont affaiblies, et qu'elle est affectée, à un degré extraordinaire, par les événements les plus insignifiants. Ses pores sont ouverts, et elle est sujette à une transpiration cutanée particulière ; elle semble dans une situation qui la rend très accessible à toutes les influences existant dans la nature. Les disciples de Reichenbach affirment que sa condition *odique* est très intense. Du Potet recommande de prendre des précautions pour la magnétiser, de peur d'affecter l'enfant. Ses maladies l'atteignent, et souvent il les absorbe entièrement ; ses douleurs et ses joies réagissent sur son tempérament, aussi bien que sur sa santé ; les grands hommes ont eu des mères de mérite, et vice-versa. *Il est vrai que l'imagination influe sur le fœtus*, dit Magendie, qui contredit ainsi une de ses assertions formulées ailleurs ; et il ajoute qu' « une terreur

subite peut occasionner la mort du fœtus, ou retarder son développement » (1).

Dans le cas, récemment raconté dans les journaux américains, d'un garçon qui fut tué par la foudre, on trouva, en le déshabillant, parfaitement imprimée sur sa poitrine, la reproduction fidèle d'un arbre, qui se trouvait non loi de la fenêtre en face de laquelle il était au moment de la catastrophe, et qui avait été lui-même frappé par la foudre. Cette photographie électrique faite de la sorte par *les forces aveugles* de la nature nous fournit une analogie, grâce à laquelle nous pouvons comprendre comment les images mentales de la mère sont transmises à l'enfant encore à naître. Ses *pores* sont ouverts; elle exsude une émanation *odique* qui n'est qu'une forme différente de l'*Akasa*, l'électricité ou le principe de vie, lequel, d'après Reichenbach, produit le sommeil magnétique, et par conséquent est du *magnétisme*. Les courants magnétiques se développent et se transforment, à leur sortie du corps, en courants électriques. Un objet faisant une impression violente sur l'imagination de la mère humaine ou bien sur l'instinct conservateur d'une femelle, si c'est un animal dont il s'agit, son image est aussitôt projetée dans la lumière astrale, ou éther universel, que Jevons et Babbage, de même que les auters de *Unseen Universe* nous disent être le dépôt des images *spirituelles* de toutes les formes et jusqu'aux pensées humaines. Les émanations magnétiques attirent le courant descendant, qui porte déjà l'image, et s'unissent à lui. Il rebondit et, se répercutant plus ou moins violemment, il s'imprime sur le fœtus, d'après la formule même de la physiologie, qui montre comment chaque sentiment maternel réagit sur l'enfant. Est-ce que cette théorie cabalistique est plus *hypothétique* ou incompréhensible que la doctrine tératologique enseignée par les disciples de Geoffroy Saint-Hilaire? C'est cette doctrine, de laquelle Magendie dit, avec tant de raison, « qu'elle a été trouvée commode et facile à cause de son obscurité et du vague de ses enseignements », et « qu'elle ne vise à rien moins qu'à la création d'une science nouvelle, dont la théorie repose sur certaines lois non encore très intelligibles,

1. *Précis Elémentaire de Physiologie*, p. 520.

telles que celles de *l'arrêt*, du *retard*, de la position *similaire* ou *excentrique*, et spécialement la grande loi du *soi pour soi* » (1).

Eliphas Lévi, qui est certainement une des meilleures autorités sur certains points, parmi les cabalistes, dit : « Les femmes enceintes sont, plus que les autres, sous l'influence de la lumière astrale qui concourt à la formation de leur enfant, et leur présente constamment des réminiscences de formes dont elle est remplie. C'est ainsi que de très vertueuses femmes trompent la malignité des observations par des ressemblances équivoques. Souvent elles impriment sur le fruit du mariage une image qui les a frappées durant leur sommeil, et de la sorte les mêmes physionomies se perpétuent d'âge en âge. »

« L'usage cabalistique du pentagramme peut déterminer, par conséquent, les traits de l'enfant encore à naître, et une femme initiée pourrait donner à son enfant les traits de Nérée ou d'Achille, aussi bien que ceux de Louis XV ou de Napoléon (2). »

Si cette théorie devait en confirmer une autre que celle du Dr Fisher, il devrait être le dernier à se plaindre, car, ainsi qu'il le confesse lui-même, confession d'ailleurs que son exemple confirme (3) ; « un des obstacles les plus redoutables à l'avancement de la science a toujours été *l'aveugle soumission envers l'autorité*. Dégager l'esprit de l'influence de l'autorité, afin qu'il ait les coudées franches dans la recherche des lois et des faits qui existent dans la nature, est la première condition indispensable aux découvertes scientifiques et au progrès permanent. »

Si l'imagination maternelle peut arrêter le développement ou détruire la vie du fœtus, pourquoi ne pourrait-elle pas exercer une influence sur son apparence physique ? Il y a des chirurgiens qui ont consacré leur vie et leur fortune à la découverte des causes de ces malformations, mais qui n'ont abouti qu'à l'opinion qu'elles étaient dues tout simplement à des « coïncidences ». Il serait aussi éminemment

1. *Ibidem*, p. 521.
2. *Dogme et Rituel de la Haute Magie*, p. 175.
3. *Transactions of Medical Society*, p. 246.

antiphilosophique de dire que les animaux ne sont pas doués d'imagination ; et bien que l'on puisse considérer comme le comble de la spéculation métaphysique de formuler même l'idée que les individus du règne végétal, — par exemple les mimosas et le groupe des chasseurs d'insectes, — possèdent un instinct et même une imagination qui leur est propre, cependant cette idée n'est pas sans avoir des défenseurs. Si de grands physiciens, comme Tyndall, sont obligés de reconnaître que, même dans le cas de l'homme intelligent et doué de la faculté de s'exprimer par la parole, ils sont impuissants à combler l'abîme qui sépare l'esprit de la matière, et à définir la puissance de l'imagination combien plus grand encore doit être le mystère qui enveloppe les phénomènes qui se produisent dans le cerveau d'un animal muet?

Qu'est-ce que l'imagination? *Les psychologues nous disent que c'est la puissance plastique ou créatrice de l'âme* ; mais les matérialistes la confondent avec la fantaisie. La différence radicale qui existe entre ces deux choses a été cependant si clairement indiquée par Wordsworth, dans la préface de ses *Lyrical Ballads*, que l'on n'a plus d'excuse de confondre ces deux termes entre eux. Pythagore soutenait que l'imagination était le souvenir d'états spirituels, intellectuels et physiques antérieurs, tandis que la fantaisie est la production désordonnée du cerveau matériel.

De quelque côté que l'on envisage et étudie la question, la philosophie universelle antique enseignant que le monde a été vivifié et fécondé par l'idée éternelle ou imagination (l'esquisse et la préparation arbitraire de la forme concrète) s'impose inévitablement. Si nous rejetons cette doctrine, la théorie d'un cosmos évoluant graduellement de son désordre chaotique devient une absurdité ; car rien n'est moins philosophique que d'imaginer une matière inerte, mise uniquement en mouvement par une force aveugle et dirigée par l'intelligence, se transformant spontanément en un univers d'une harmonie aussi admirable. Si l'âme de l'homme est réellement une émanation de l'essence de cette âme universelle, une fraction infinitésimale de ce premier principe créateur, il doit nécessairement participer, dans une certaine

mesure, à tous les attributs de la puissance démiurgique. De même que la Force créatrice, en manipulant la masse chaotique de la matière morte et inactive, lui donna la forme, de même l'homme, s'il connaissait sa puissance, agirait aussi, jusqu'à un certain point, de la sorte. Ainsi que Phidias, en réunissant les parcelles éparses de l'argile et en les humectant d'eau, a pu donner une forme plastique à la sublime idée évoquée par sa faculté créatrice, ainsi la mère qui a la conscience de son pouvoir est capable de façonner à son gré l'enfant qui va naître. Ignorant sa force, le sculpteur avec sa matière inerte ne produit qu'une figure ravissante, mais inanimée ; tandis que l'âme de la mère, violemment affectée par l'imagination, projette aveuglément dans la lumière astrale l'image d'un objet qui l'a vivement impressionnée, et, par voie de répercussion, cette image vient s'imprimer sur le fœtus.

La science nous apprend que la loi de la gravitation nous assure qu'un déplacement quelconque s'opérant au centre même de la terre est ressenti dans tout l'univers, « et nous pouvons imaginer que le même phénomène se produit pour les mouvements moléculaires qui accompagnent la pensée ». Parlant de la transmission de l'énergie à travers l'éther universel ou lumière astrale, le Dr Fournié dit : « Des reproductions photographiques continuelles de tous les faits sont de la sorte obtenues et conservées. Une grande partie des énergies de l'univers est ainsi employée dans ces images (1). »

Le Dr Fournié de l'Institut national des Sourds et Muets, au chapitre II de son ouvrage (2), en examinant la question du fœtus, dit que le microscope le plus puissant est incapable de nous montrer la plus légère différence entre la cellule ovaire d'un mammifère et celle de l'homme ; et en ce qui concerne le premier ou le dernier mouvement de l'ovule, il pose cette question : « Qu'est-il ? A-t-il des caractères particuliers qui le distinguent de tout autre ovule? » Et il répond lui-même avec raison : « Jusqu'à présent, la science

1. Fournié. *Physiologie du système nerveux, cérébro-spinal.* Paris, 1872.
2. *Ibidem.*

n'a répondu à aucune de ces questions, et sans être un pessimiste, je ne crois pas qu'elle *y répondra jamais*. Du jour où ses méthodes d'examen lui permettront de surprendre le mécanisme mystérieux du conflit entre le principe de vie et la matière, elle connaîtra la vie elle-même et sera capable de la produire. Si notre auteur avait lu le sermon du Père Félix, comme il aurait répondu *Amen!* à l'exclamation du prêtre : MYSTÈRE! MYSTÈRE!

Examinons l'assertion de Magendie au point de vue des exemples cités de la puissance de l'imagination dans la production des difformités monstrueuses, en dehors de la question des femmes enceintes. Il admet que ces anomalies se produisent journellement dans les rejetons des animaux inférieurs ; comment expliquerait-il l'éclosion de poulets à tête de faucon, si ce n'est au moyen de la théorie que l'apparition de l'ennemi héréditaire agit sur l'imagination de la poule, qui à son tour imprime à la substance dont le germe est constitué certains mouvements qui, avant de se former, produisent les poussins monstrueux ? Nous avons connu un cas analogue dans lequel une colombe apprivoisée, appartenant à une dame de notre connaissance, ayant été journellement effrayée par un perroquet, eut à la couvée suivante deux petits avec des têtes de perroquet, la ressemblance avec cet oiseau s'étendant jusqu'à la couleur des plumes. Nous pourrions citer aussi Calmette, Zouatt, et d'autres auteurs ainsi que les résultats de l'expérience d'un grand nombre d'éleveurs qui démontrent qu'en agissant sur l'imagination de la mère, l'aspect extérieur du produit peut être grandement modifié. Ces exemples n'affectent en aucune manière la question de l'hérédité, car ils ne sont simplement que des variations spéciales de types produits artificiellement.

Catherine Crowe discute longuement au sujet du pouvoir de l'intelligence sur la matière, et elle raconte à son appui une foule de faits parfaitement authentiques (1). Entre autres, le curieux phénomène des *stigmates* a, à cet égard, une portée décisive. Ces marques sont produites sur des personnes de tout âge, et elles sont toujours le résultat d'une imagination surexcitée. Dans les cas de l'extatique Ty-

1. *Night-Side of Nature*, par Catherine Crowe, p. 434 et suivantes.

rolienne Catherine Emmerich et beaucoup d'autres, les plaies de la crucifixion sont, paraît-il, aussi naturelles que possible. Une certaine Mme von N. rêva, une nuit, qu'une personne lui offrait une rose blanche et une rouge, et qu'elle choisissait cette dernière. A son réveil, elle éprouva sur une partie du bras comme la sensation d'une brûlure, et elle y vit apparaître graduellement l'image parfaite de couleur et de forme d'une rose ; elle formait légèrement relief sur la surface de la peau. Cette marque augmenta d'intensité jusqu'au huitième jour, et elle se fana ensuite jusqu'au quatorzième, où elle disparut complètement. Deux jeunes dames, en Pologne, se tenaient pendant un orage devant une croisée ouverte ; un coup de foudre éclata tout près d'elles, et le collier en or de l'une d'elles fut fondu du coup, en laissant sur l'épiderme une empreinte qu'elle porta toute sa vie. L'autre, effrayée de l'accident survenu à sa compagne, fut saisie d'horreur pendant quelques minutes et s'évanouit. Petit à petit, le même stigmate du collier, qui s'était instantanément produit sur le cou de son amie, apparut aussi sur le sien, et subsista pendant plusieurs années, au bout desquelles il finit par disparaître.

Le Dr Justin Kerner, le distingué auteur allemand, raconte un fait encore plus extraordinaire. A l'époque de l'invasion française, un cosaque ayant poursuivi un Français, et l'ayant acculé dans une impasse, une lutte terrible s'engagea entre eux, dans laquelle le dernier fut grièvement blessé. Une personne qui avait cherché un refuge dans ce cul-de-sac, et ne put s'échapper, fut tellement effrayée, qu'en rentrant chez elle, on vit se reproduire sur son corps exactement les mêmes blessures que le cosaque avait infligées à son ennemi.

Dans ce cas, comme dans ceux où des désordres organiques et même la mort physique sont le résultat d'une surexcitation soudaine de l'esprit, réagissant sur le corps, Magendie aurait de la peine à attribuer l'effet à tout autre cause qu'à l'imagination : et s'il était un occultiste, comme Paracelse ou Van Helmont, la question serait débarrassée du mystère qui l'enveloppe. Il comprendrait la puissance de la volonté et de l'imagination humaine, (la première consciente et la seconde inconsciente), sur l'agent universel,

pour porter des atteintes physiques et mentales non seulement à des victimes choisies, mais aussi, par une action réflexe, inconsciemment à soi-même. C'est un des principes fondamentaux de la magie, que si un courant de ce fluide subtil n'est pas poussé avec une force suffisante pour qu'il atteigne le point objectif, il réagira sur le sujet qui l'a mis en mouvement, de même qu'une balle élastique rebondit dans la main du joueur, après avoir frappé la muraille qu'elle n'a pu traverser. Il y a, en effet, beaucoup d'exemples où de soi-disant sorciers ont été les victimes de leur inexpérience. Van Helmont dit : « La puissance d'imagination d'une femme vivement excitée produit une idée, qui sert d'intermédiaire entre le corps et l'esprit. Elle se transfère à l'être avec lequel la femme est en relation la plus immédiate, et elle imprime en lui l'image qui l'a le plus agitée elle-même. »

Deleuze a recueilli, dans sa *Bibliothèque du Magnétisme animal*, un grand nombre de faits remarquables, tirés de Van Helmont, et parmi ces faits, nous nous contenterons de citer le suivant, faisant pendant au cas du chasseur d'oiseaux, Jacques Pelissier. Il dit « que des hommes en regardant fixement des animaux, *occulis intentis*, pendant un quart d'heure, peuvent occasionner leur mort ; ce que Rousseau confirme, d'après sa propre expérience en Egypte et en Orient, où il tua de cette manière plusieurs crapauds. Mais lorsqu'il voulut l'essayer à Lyon, le crapaud, sentant qu'il ne pourrait échapper aux atteintes de son regard, s'éveilla et s'élança sur lui avec tant de violence, sans détacher ses yeux de lui, que Rousseau fut pris de faiblesse et s'évanouit, et pendant quelque temps on le crut mort ».

Mais pour en revenir à la question de tératologie, Wier, dans son livre *De Præstigiis Dæmonum*, parle d'un enfant né d'une femme qui, peu de temps avant sa naissance, avait été menacée par son mari, lui disant qu'elle avait le diable en elle, et qu'il voulait le tuer. L'effroi de la mère fut tel, que l'enfant vint au monde « bien conformé de la ceinture au bas, mais ayant à la partie supérieure le corps moucheté de taches d'un brun rougeâtre, les yeux à fleur de tête, la bouche d'un satyre, des oreilles de chien, et des cornes recourbées sur la tête comme un bouc ». Daus un ouvrage de

Démonologie écrit par Peramatus, on lit l'histoire d'un monstre, né à Saint-Laurent, dans les Indes Occidentales, en 1573, dont l'authenticité est attestée par le duc de Medina-Sidonia. L'enfant, « outre l'horrible difformité de la bouche, des oreilles et du nez, avait deux cornes sur la tête pareilles à celles des jeunes boucs, le corps couvert de longs poils, et vers le milieu du corps une espèce de ceinture charnue, de laquelle pendait un morceau de chair ayant la forme d'une bourse, et une cloche de chair dans la main gauche, comme celles dont se servent les Indiens dans leurs danses ; il avait enfin les jambes emprisonnées dans des bottes à retroussis en chair de couleur blanche. En un mot, tout l'ensemble était horrible et diabolique, et il était à présumer que tout cela provenait d'une frayeur que la mère avait éprouvée, en voyant des Indiens exécuter leurs danses grotesques ». Le Dr Fisher rejette tous ces exemples comme dénués d'authenticité et comme fabuleux.

Mais nous ne voulons pas fatiguer davantage le lecteur par le récit des nombreux cas de tératologie que l'on trouve rapportés dans les œuvres des auteurs qui ont écrit sur la matière ; ceux qui précèdent suffisent pour prouver qu'il y a de fortes raisons pour attribuer ces aberrations du type physiologique à la réaction mutuelle de l'esprit maternel et de l'éther universel. Dans le cas où l'on révoquerait en doute l'autorité de Van Helmont, comme homme de science, nous en référerions à l'ouvrage de Fournié, le célèbre physiologiste, dans lequel (à la page 717) on trouve l'appréciation suivante de son caractère : « Van Helmont était un chimiste extrêmement distingué ; il avait tout particulièrement étudié les fluides aériformes, auxquels il avait donné le nom de gaz ; en même temps il poussait la piété jusqu'au mysticisme, s'abandonnant exclusivement à une contemplation constante de la divinité... Van Helmont s'est distingué au-dessus de tous ses prédécesseurs en reliant *le principe de la vie* directement et en quelque sorte expérimentalement, ainsi qu'il le dit lui-même, aux plus infimes mouvements du corps. C'est l'action incessante de cette entité, qu'il n'associe nullement avec les éléments matériels, mais qui forme une individualité distincte, que nous ne pou-

vons comprendre. Néanmoins, c'est sur cette entité qu'une célèbre école a établi sa base principale. »

« Le principe de vie » de Van Helmont, ou l'*archæus*, n'est ni plus ni moins que la lumière astrale de tous les cabalistes et l'éther universel de la science moderne. Si les empreintes les plus importantes du fœtus ne sont pas dues à l'imagination de la mère, à quelle autre cause Magendie attribuerait-il la formation des plaques cornées, des cornes de boucs et la peau velue d'animaux que, dans les citations précédentes, nous voyons caractériser les monstrueuses progénitures en question ? Il n'existait, certes, aucun germe latent de caractères du règne animal, capables d'être développés sous l'impulsion soudaine d'un caprice maternel. Bref, la seule explication possible est celle présentée par les adeptes des sciences occultes.

Avant de quitter ce sujet, nous voudrions encore dire quelques mots relativement aux cas dans lesquels la tête, le bras et la main furent instantanément dissous, bien qu'il soit évident que, dans chacun de ces cas, le corps entier de l'enfant avait été parfaitement formé. Quelle est la composition du corps de l'enfant à sa naissance ? Les chimistes nous diront qu'il comprend une douzaine de livres de gaz solidifiées, quelques onces d'un résidu cendreux, de l'eau, de l'oxygène, de l'hydrogène, de l'azote, de l'acide carbonique, un peu de chaux, de magnésie, de phosphore et quelques autres substances minérales ; et c'est tout ! D'où viennent ces substances ? Comment ont-elles été rassemblées de la sorte ? Comment ces parcelles que M. Proctor nous dit être attirées des profondeurs de l'espace qui nous environne de toutes parts, pour être façonnées sous la forme d'êtres humains ? Nous avons vu qu'il était inutile de le demander à l'école dominante dont Magendie est l'illustre représentant ; car il avoue qu'elle ne sait rien de la nutrition, de la digestion ou de la circulation chez le fœtus ; et la physiologie nous apprend que tandis que l'ovule est enfermé dans l'ovaire, il participe à la structure générale de la mère, dont il forme partie intégrante. Mais dès qu'il en est détaché, il devient presque aussi indépendant d'elle pour ce qui doit constituer le corps de l'être futur, que le germe dans un

œuf d'oiseau, après que la mère l'a déposé dans le nid. Certes peu de chose, dans les faits démontrés de la science, viennent contredire l'idée que la relation de l'enfant à l'état d'embryon avec la mère est fort différente de celle du locataire envers la maison, sur l'abri de laquelle il compte pour sa santé, son chauffage et son confort.

Suivant Démocrite, l'âme (1) provient de l'agrégation des atomes, et Plutarque décrit sa philosophie comme suit : « Il y a un nombre infini de substances indivisibles, insensibles, sans différences entre elles, sans qualités, et qui se meuvent dans l'espace, où elles se trouvent disséminées ; lorsqu'elles s'approchent les unes des autres, elles s'unissent, s'accrochent et forment par leur agrégation l'eau, le feu, une plante, un homme. Toutes ces substances, qu'il nomme des *atomes* en raison de leur solidité, ne peuvent éprouver ni changement, ni altération. « Mais, ajoute Plutarque, nous ne pouvons faire une couleur de ce qui est incolore, ni une substance ou une âme de ce qui n'a ni âme ni qualité. » Le professeur Balfour Stewart dit que cette doctrine, dans les mains de John Dalton, a permis à l'esprit humain de saisir les lois qui règlent les changements chimiques, aussi bien que de se représenter les phénomènes qui y ont lieu. Après avoir cité, en l'approuvant, l'idée de Bacon que l'homme cherche perpétuellement les limites extrêmes de la nature, il formule une loi d'après laquelle, lui et ses collègues en philosophie devraient bien régler leur conduite : « Nous devrions assurément être très prudents avant d'abandonner une branche quelconque des connaissances humaines ou de l'exercice de la pensée, comme essentiellement inutile (2). »

Vaillantes paroles que celles-là ! Mais combien de savants les mettent en pratique ?

Démocrite d'Abdère nous montre l'espace rempli d'atomes, et nos astronomes contemporains nous font voir com-

1. Par le mot *âme*, ni Démocrite ni les autres philosophes n'entendaient ni le *Nous* ni le *Pneuma*, l'âme divine immatérielle, mais bien le *psyché* ou corps astral ; ce que Platon a toujours désigné sous le nom de seconde âme mortelle que les cabalistes appellent l'âme humaine, le *cinquième* principe.

2. Balfour Stewart, L. L. D., F. R. S. : *The Conservation of Energy.*

ment ces atomes se réunissent pour former les mondes et ensuite les races, y compris la nôtre, pour les peupler. Puisque nous avons signalé l'existence d'une puissance dans la volonté de l'homme, laquelle, en concentrant les courants de ces atomes sur un point objectif, peut créer un enfant conformément à la fantaisie de la mère, pourquoi ne serait-il pas admissible que ce même pouvoir exercé par la mère puisse, par un renversement intense, presque inconscient, de ces courants, dissoudre et faire entièrement disparaître une partie quelconque et même tout le corps de son enfant encore à naître? Ici se pose actuellement la question des fausses grossesses, qui ont si souvent embarrassé et les médecins et leurs sujets. Si la tête, le bras et la main des trois enfants dont parle Van Helmont ont pu disparaître par suite d'un mouvement d'horreur, pourquoi une émotion analogue ou même de toute autre nature, excitée au même degré, ne causerait-elle pas la disparition du fœtus dans ces prétendues fausses grossesses? Ces cas sont rares, mais ils existent, et, de plus, ils défient totalement les efforts de la science. Il n'y a certainement pas dans la circulation de la mère de dissolvant chimique assez puissant pour dissoudre l'enfant, sans qu'elle ne périsse elle-même. Nous recommandons en conséquence ce sujet à la science médicale, dans l'espoir qu'elle n'adoptera pas la conclusion de Fournié, qui dit : « Dans cette succession de phénomènes, nous devons nous en tenir au rôle d'historien, car nous n'avons pas même essayé d'expliquer le pourquoi et le comment de ces choses, et elles restent les mystères inscrutables de la vie ; à mesure que nous avançons dans notre exposition, nous sommes obligés de reconnaître que c'est là pour nous *le terrain défendu* (1). »

Dans les limites de ses capacités intellectuelles, le vrai philosophe ne connaît pas de terrain défendu, et il n'admet pas qu'il y ait dans la nature de mystère inscrutable ou inviolable.

Aucun adepte de la philosophie hermétique, aucun spiritualiste ne fera d'objection au principe abstrait posé par Hume, que le *miracle* est impossible ; car supposer sa pos-

1. Fournié. *Physiologie du système nerveux*. p. 16.

sibilité serait admettre que l'univers est gouverné par des lois spéciales au lieu de lois générales. C'est là un des points fondamentaux de désaccord entre la science et la théologie. La première, raisonnant d'après l'expérience universelle, soutient qu'il y a dans la nature une uniformité constante de règles générales, tandis que la seconde prétend que l'Être Dirigeant peut être invoqué et prié de suspendre la loi générale, pour cadrer avec certaines éventualités toutes spéciales. John Stuart Mill (2), dans *A System of Logic*, dit: « Si nous ne croyons pas d'avance aux agents surnaturels et à leur action, il n'y a pas de miracle qui puisse nous prouver leur existence. Le miracle lui-même, considéré simplement comme un fait extraordinaire, peut être attesté d une façon satisfaisante par le témoignage de personnes dignes de foi ou par celui de nos sens ; mais rien ne pourra jamais démontrer que ce soit un miracle. Il y a encore une autre hypothèse possible ; c'est que le fait en question est le résultat d'une cause naturelle inconnue ; et cette possibilité ne peut en aucun cas être si complètement écartée, qu'il ne nous reste plus d'autre alternative que d'admettre l'existence et l'intervention d'un être supérieur à la nature. »

Telle est la conviction que nous avons cherché à faire naître chez nos logiciens et nos physiciens. Comme le dit M. Mill lui-même, « nous ne pouvons admettre une proposition comme une loi de la nature, et croire, en même temps, un fait qui est en contradiction manifeste avec elle. Il faut de toute nécessité ou repousser la croyance à un pareil fait, ou admettre que nous avons fait erreur en admettant la loi en question ». M. Hume invoque « la ferme et *inaltérable* expérience » du genre humain, comme établissant les lois dont l'action rend *ipso facto* les miracles impossibles. La difficulté que présente cette théorie réside principalement dans l'adjectif souligné « inaltérable », qui suppose que notre expérience ne change jamais, et que, par conséquent, les mêmes expériences et observations serviront de base à notre jugement. Cette opinion suppose également que tous les philosophes auront toujours les mê-

1. *A. System of Logic*, 8e édit. 1872. Vol. II, p. 165.

mes faits à examiner, et elle semble ignorer entièrement les rapports d'expériences philosophiques et de découvertes scientifiques dont nous avons été temporairement privés. Ainsi l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, et la destruction de Ninive ont privé le monde, pendant plusieurs siècles, des données nécessaires pour se former une opinion de la valeur de la véritable connaissance exotérique et ésotérique des Anciens. Mais, dans ces dernières années, la découverte de la pierre de Rosette, des manuscrits d'Ebers, d'Aubigné, d'Anastasi et autres papyrus, et l'exhumation des bibliothèques souterraines ont ouvert un vaste champ aux recherches archéologiques qui, très probablement, aboutiront à des modifications radicales dans cette expérience « ferme et inaltérable ». L'auteur de *Supernatural Religion* fait remarquer, avec raison, « qu'une personne qui croit à quelque chose qui est en contradiction avec la logique, et cela uniquement sur la foi d'une affirmation sans preuve, est tout simplement coupable de crédulité ; mais cette affirmation ne porte aucune atteinte à l'évidence même de la chose.

Dans une conférence de M. Hiram Corson, professeur de littérature Anglo-Saxonne à l'université de Cornell, à Ithaca (Etat de New-York) faite aux élèves du Collège de Saint-John à Annapolis, au mois de juillet 1875, le conférencier condamne à bon droit la science en ces termes :

« Il y a des choses que la science ne fera jamais, et qu'elle aurait de la présomption à vouloir essayer. Il fut un temps où la Religion et l'Eglise, dépassant les limites de leur domaine légitime, avaient envahi et harcelé celui de la science, et imposé à celle-ci un tribut extrêmement lourd ; mais il semblerait que leurs anciennes relations subissent un changement complet ; la science, à son tour, a franchi ses frontières et a envahi le domaine de la Religion et de l'Eglise, et au lieu d'une Papauté religieuse, nous courons risque d'avoir à subir le joug d'une Papauté scientifique ; en fait, nous sommes déjà placés sous cette domination ; et de même qu'au XVI^e^ siècle on a protesté, dans l'intérêt de la liberté intellectuelle, contre le despotisme religieux et ecclésiastique, de même, dans notre XIX^e^ siècle, les intérêts spirituels et éternels de l'homme exigent qu'une protestation soit

formulée contre le despotisme scientifique qui va se développant rapidement, afin que les savants, non seulement restent dans leur domaine légitime du phénoménal et du normal, mais encore aient à examiner de nouveau tout leur bagage de vérités, de façon à s'assurer positivement jusqu'à quel point la quantité de numéraire qu'ils ont dans leurs caves, et sur la foi de l'existence duquel on a fait circuler tant de papier-monnaie, est bien réellement l'or pur de la vérité.

« Si ce n'est pas fait pour la science, comme on le fait pour les affaires ordinaires, les savants sont capables de porter leur capital à un intérêt trop élevé, et à entreprendre, par conséquent, des opérations bien au-dessus de leur portée. Depuis même que le professeur Tyndall a prononcé son discours de Belfort, il a été démontré par les nombreuses répliques qu'il a provoquées que le capital de l'école de la Philosophie d'Evolution, à laquelle il appartient, n'est pas, à beaucoup près, aussi considérable qu'on l'avait vaguement supposé auparavant, dans le monde intelligent, mais non scientifique. Pour une personne étrangère au monde de la science, il est fort surprenant de voir combien la science officielle table sur un domaine de pures hypothèses, dont se vantent les savants en les présentant comme leurs propres conquêtes (1).

C'est exact ; mais il faudrait ajouter en même temps qu'ils contestent aux autres le même privilège. Ils protestent contre les miracles de l'Eglise et répudient avec tout autant de logique les phénomènes modernes. En présence des aveux d'autorités scientifiques telles que le Dr Youmans et autres, que la science moderne passe par une phase de transition, il semblerait qu'il est temps de cesser de traiter certaines choses d'incroyables, uniquement parce qu'elles sont merveilleuses, et parce qu'elles semblent contraires à ce que l'on a toujours envisagé comme une loi universelle. Il ne manque pas de penseurs sérieux, dans notre siècle, désireux de venger la mémoire des martyrs de la science, tels qu'Agrippa, Palissy et Cardan, qui n'arrivent cependant pas, faute de moyens, à bien comprendre leurs propres

1. Draper. *Conflit entre la Religion et la Science*, p. 22.

idées. Ils croient à tort que les néoplatoniciens prêtaient plus d'attention à la philosophie transcendante qu'à la science exacte.

« Les insuccès qu'on constate souvent chez Aristote, dit le professeur Draper, ne sont pas une preuve de l'inconsistance de sa méthode, mais bien plutôt de sa bonté. Ce sont les insuccès qui résultent de l'insuffisance des faits. »

Quels sont ces faits ? s'il nous est permis de le demander. Un savant n'admettra jamais que l'on aille les chercher dans les sciences occultes, puisqu'il n'y croit pas. Néanmoins, l'avenir démontrera la vérité de celles-ci. Aristote a légué sa méthode d'induction à nos savants ; mais tant qu'ils ne la compléteront pas par celle des « Universaux de Platon », ils éprouveront plus d'insuccès encore que leur grand guide Aristote. Les universaux ne sont un article de foi que tant qu'ils ne peuvent être démontrés par le raisonnement et appuyés sur l'expérience constante et ininterrompue. Quel est le philosophe actuel qui pourrait prouver, à l'aide de cette même méthode d'induction, que les anciens n'étaient *pas* en possession de ces démonstrations par suite de leurs études ésotériques ? Les propres négations de nos philosophes, dénuées qu'elles sont de preuves, attestent suffisamment qu'ils ne restent pas aussi fidèles à la méthode d'induction qu'ils veulent le laisser croire. Forcés qu'ils sont de baser leurs théories, bon gré, mal gré, sur le terrain de la philosophie ancienne, leurs découvertes modernes ne sont que des bourgeons provenant de germes plantés par leurs prédécesseurs de l'antiquité. Et encore, ces découvertes sont généralement incomplètes, quand elles ne sont pas avortées. Leur cause est toujours enveloppée d'obscurité, et leur effet définitif imprévu. « Nous ne sommes pas en état, dit le professeur Youmans, de considérer les théories de l'antiquité comme des erreurs discréditées, ni les théories actuelles comme définitives. Le corps vivant et progressant de la vérité n'a fait que transformer ses téguments anciens par le progrès, en leur donnant plus de vigueur et plus de force (1). » Ce langage, appliqué à la chimie moderne par un des premiers chimistes philosophes et l'un des auteurs scien-

1. Edward L. Youmans, M D. *A Class-Book of Chemistry*, p. 4.

tifiques les plus enthousiastes du jour, montre bien l'état de transition dans lequel se trouve la science moderne ; mais ce qui est vrai de la chimie l'est aussi de toutes les sciences, ses sœurs.

Depuis l'avènement des phénomènes dits *spirites*, les physiciens et les pathologistes sont plus disposés que jamais à traiter de superstitieux empiriques et de charlatans de grands philosophes comme Paracelse et Van Helmont, et à tourner en ridicule leurs notions au sujet de l'*Archæus* ou *anima mundi*, aussi bien que l'importance qu'ils accordent à la connaissance de la structure des Astres. Et cependant combien de progrès substantiels la médecine a-t-elle faits depuis l'époque où lord Bacon la rangeait parmi les sciences *conjecturales* ?

Des philosophes tels que Démocrite, Aristote, Euripide, Epicure, ou plutôt son biographe Lucrèce, Eschyle et autres anciens auteurs, que les matérialistes citent si volontiers comme des autorités à opposer aux Platoniciens rêveurs, n'étaient que des théoriciens et non pas des adeptes. Les adeptes, lorsqu'ils écrivaient, voyaient leurs ouvrages brûlés par la plèbe chrétienne, ou alors ils les rédigeaient dans des termes qui ne les rendaient intelligibles que pour les initiés. Quel est celui de leurs détracteurs modernes qui peut assurer qu'il sait *tout* ce qu'ils savaient ? Dioclétien, à lui seul, a brûlé des bibliothèques entières de livres sur les *arts secrets* ; pas un manuscrit traitant de l'art de faire de l'or et de l'argent n'a échappé à la fureur de ce tyran illettré. Les arts et la civilisation avaient atteint un tel développement à l'époque que l'on se plaît à appeler les temps archaïques, que nous apprenons, par les constatations de Champollion, qu'Athothis, le *deuxième* roi de la *première* dynastie, avait écrit un livre sur l'anatomie, et le roi Necho un traité d'astrologie et d'astronomie. Blantasus et Cynchrus furent deux savants géographes de ces temps anté-mosaïques. Elien parle de l'Egyptien Iachus, dont la mémoire était vénérée depuis des siècles, pour des découvertes étonnantes en médecine. Il arrêta les progrès de plusieurs épidémies, tout simplement au moyen de certaines fumigations. Un ouvrage d'Apollonide, surnommé *Orapios*, est cité par Théophile, patriarche d'Antioche ; il était inti-

tulé *le Livre Divin* et donnait la biographie secrète et l'origine de tous les dieux de l'Egypte. Ammien Marcellin parle d'un ouvrage secret dans lequel était indiqué *l'âge précis du bœuf Apis*, clé de nombreux mystères et de maint calcul cyclique.

Que sont devenus ces livres, et qui connaît les trésors d'érudition et de science qu'ils peuvent avoir contenus ? Nous ne savons avec certitude qu'une chose : c'est que les Vandales, Chrétiens et Païens, ont détruit ces trésors littéraires *partout où ils les trouvaient* ; que l'Empereur Alexandre Sévère parcourut l'Egypte entière, pour rassembler tous les livres sacrés sur le mysticisme et la mythologie, pillant tous les temples, l'un après l'autre ; que les Ethiopiens, malgré l'antiquité bien démontrée des connaissances des Egyptiens dans les arts et les sciences, réclamèrent la priorité de ces notions ; et du reste, ils le pouvaient puisqu'elles existaient dans l'Inde, non seulement depuis l'aurore, mais depuis la nuit la plus profonde de l'histoire. Nous savons aussi que Platon apprit plus de secrets en Egypte qu'il ne lui était permis d'en révéler ; que, suivant Champollion, tout ce qui est réellement bon et scientifique dans les ouvrages d'Aristote, si vanté de nos jours par nos modernes inductionnistes, est dû à son divin maître ; et que, comme conséquence logique, Platon ayant enseigné oralement à ses disciples initiés les profonds secrets qu'il avait appris des prêtres de l'Egypte, ces secrets se transmirent ainsi de génération en génération parmi les adeptes, dont les derniers *en savent plus* sur les forces occultes de la nature que nos philosophes d'aujourd'hui.

C'est le cas de mentionner ici les ouvrages d'Hermès Trismégiste. Qui les a lus ou combien ont eu occasion de les lire, tels qu'ils existaient dans les sanctuaires de l'Egypte ? Dans ses *Mystères de l'Egypte*, Jamblique attribue à Hermès **1.100** volumes, et Seleucus ne compte pas moins de **20.000** ouvrages de lui avant la période mosaïque. Eusèbe n'en a vu que quarante-deux de son temps, dit-il, et le dernier des six livres sur la médecine traitait de cet art tel qu'on le pratiquait dans les siècles les plus reculés (1) ; et

1. Sprengel, dans son *Histoire de la Médecine*, fait voir Van Helmont comme outré du charlatanisme et de la présomption ignorante de Para-

Diodore dit que ce fut le plus âgé des législateurs Mnévis, le troisième successeur de Ménès, qui les reçut d'Hermès.

De tous les manuscrits qui sont parvenus jusqu'à nous, la plupart ne sont que des retraductions latines des textes traduits en grec, principalement par les Néoplatoniciens, d'après les ouvrages originaux conservés par quelques adeptes. Marcile Ficin, qui fut le premier à les publier à Venise, en 1488, ne nous en a donné que de simples extraits et les plus importantes parties paraissent en avoir été ou expurgées ou volontairement omises, comme trop dangereuses à publier dans ces temps d'*auto da fé*. Aussi, il arrive maintenant que lorsqu'un cabaliste, qui a consacré sa vie entière à étudier l'occultisme et a acquis ainsi le grand secret, se hasarde à faire remarquer que la Cabale seule conduit à la connaissance de l'absolu dans l'infini, et de l'indéfini dans l'infini, il est tourné en dérision par ceux qui, sous prétexte qu'ils connaissent l'impossibilité de la quadrature du cercle, en tant que problème physique, en contestent la possibilité dans le sens métaphysique.

La psychologie, suivant les autorités les plus considérables, est un département de la science jusqu'à présent presque inconnu. La physiologie, d'après Fournié, un de ses maîtres en France, se trouve dans des conditions tellement mauvaises, qu'il s'écrie, dans la préface de son savant ouvrage : *Physiologie du système nerveux :* « Nous nous apercevons enfin que non seulement la physiologie du cerveau n'est pas connue, mais encore *qu'il n'existe pas de physiologie du système nerveux du tout.* »

celse. « Les ouvrages de ce dernier, dit Sprengel, qu'il (Van Helmont) avait lus avec attention, réveillèrent en lui l'esprit de la réforme ; mais ils ne lui suffirent pas à eux seuls, car son érudition et son jugement étaient infiniment supérieurs à ceux de cet auteur, et il *méprisait* cet *égoïste*, ce vagabond ignorant et ridicule qui semble parfois être atteint de folie. » Cette affirmation est parfaitement fausse. Nous avons devant nous les ouvrages de Van Helmont lui-même qui viennent le contredire. Dans la célèbre dispute entre les deux écrivains, Goclenius, un professeur de Marburg, qui préconisa l'efficacité du baume symphatique découvert par Paracelse pour guérir toutes les plaies, et le Père Robert, un Jésuite, qui condamna toutes ces guérisons, les ayant attribuées au Diable, Van Helmont s'engagea à arranger le différend. La raison qu'il donna pour son intervention était que toutes ces chicaneries « affectaient Paracelse comme inventeur, et, *lui-même, comme son élève* ». (Voyez *De magnetica Vulnere*, et *l. c.*, p. 705.)

La chimie a été entièrement refondue dans ces dernières années ; c'est pourquoi, comme toutes les autres sciences en enfance, elle ne peut être considérée comme très solidement établie sur sa base. La Géologie n'a pas encore pu faire savoir à l'anthropologie depuis combien de temps l'homme existe. L'astronomie, la plus *exacte* des sciences, en est encore aux tâtonnements et aux recherches sur les forces cosmiques, et sur beaucoup d'autres questions aussi importantes. Quant à l'anthropologie, M. Wallace nous apprend qu'il y a parmi ses adeptes une divergence d'opinions énorme, au sujet des questions les plus vitales touchant la nature et l'origine de l'homme. Plusieurs médecins célèbres estiment que la médecine n'est tout au plus qu'un rébus scientifique. Ce n'est partout que connaissances incomplètes, et nulle part la perfection. Lorsque nous voyons ces hommes, pourtant sérieux, se mouvant dans les ténèbres pour y trouver les animaux manquants de leur chaîne brisée, ils nous font l'effet de personnes émergeant par divers chemins d'un abîme sans fond. Chacune des routes prises par eux aboutit au bord de ce gouffre qu'ils ne peuvent explorer. D'une part, le moyen de descendre dans ses mystérieuses profondeurs leur fait défaut, et de l'autre ils sont repoussés par des sentinelles jalouses, qui leur en interdisent l'accès, à chaque tentative qu'ils font pour y pénétrer. C'est ainsi qu'ils continuent a étudier les forces inférieures de la nature, en initiant de temps à autre le public à leurs *grandes* découvertes.

Ne viennent-ils pas de se lancer dans l'étude de la force vitale, et de définir son rôle dans le jeu des corrélations avec les forces physiques et les forces chimiques ? Certes, ils l'ont fait ; mais si nous leur demandons d'où provient cette force vitale, et comment il se fait que ceux qui, naguère encore, croyaient si fermement que la matière était destructible et cessait d'exister, ont maintenant appris à croire qu'elle est indestructible, sans pouvoir rien nous dire de plus à ce sujet, ils sont forcés, dans ce cas comme dans bien d'autres, de revenir à une doctrine enseignée par Démocrite il y a vingt-quatre siècles (1). A cette question, en

1. Démocrite a dit que comme rien ne pouvait être produit de rien, de même il n'y a rien qui puisse jamais être réduit à *néant*.

effet, ils répondent : « La création ou la destruction de la matière, son augmentation ou sa diminution *sont au-dessus du domaine de la science*... son domaine est purement et simplement limité à ce qui concerne les changements de la matière; c'est dans les limites de ces changements qu'est enfermé le domaine de la science, en dehors duquel se trouvent sa création et son anéantissement (1). » Oh non! ils ne se trouvent qu'en dehors des atteintes des *savants* matérialistes. Pourquoi confondre ainsi les savants avec la science? S'ils disent que « la force ne peut être détruite que par la puissance même qui l'a créée », n'est-ce point admettre tacitement l'existence de cette puissance, et n'est-ce pas, par conséquent, déclarer que l'on n'a pas le droit de multiplier les obstacles sur la route de ceux qui, plus audacieux qu'eux, essayent de pénétrer *plus avant*, et qui constatent qu'on ne peut le faire qu'en *soulevant le voile d'Isis ?*

Mais assurément parmi toutes ces branches ébauchées de la science, il doit y en avoir au moins une complète! Il nous semble que nous entendons de grandes clameurs d'approbation, « comme la voix de grandes eaux », à propos de la découverte du *protoplasme*. Mais, hélas! lorsque nous lisons les livres de M. Huxley, le savant progéniteur du nouveau-né, nous y trouvons l'aveu, « que, strictement parlant, il est vrai que l'examen chimique ne peut nous apprendre que fort peu de chose ou *rien du tout*, sur la composition de la matière vivante, et qu'il n'est pas moins exact que nous ne savons rien de la composition d'un corps quelconque tel qu'il est » *ergo* du « protoplasme » mystérieux encore moins.

Voilà, en vérité, un pénible aveu. Il paraît donc que la méthode d'induction d'Aristote est, après tout, insuffisante, dans bien des cas. Cela expliquerait aussi que ce philosophe modèle, malgré toutes ses études des particuliers avant de s'élever aux universaux, ait enseigné que la terre se trouvait *au centre de l'univers ;* tandis que Platon, qui s'est perdu dans les méandres des « divagations » pythagori-

1. J. Le Conte. *Correlation of Vital with Chemical and Physical Forces*. Appendice.

ciennes, et qui prenait son point de départ dans des principes généraux, était parfaitement au courant du système héliocentrique. Nous pouvons aisément prouver le fait, en faisant usage de cette même méthode d'induction. Nous savons que le serment *sodalien* de l'initié aux Mystères l'empêchait de faire part au monde de ses connaissances, autrement que dans des termes voilés et mystérieux. « C'était le rêve de sa vie, » dit Champollion, « d'écrire un ouvrage dans lequel il eût consigné intégralement les doctrines professées par les hiérophantes Egyptiens ; il en parlait souvent, mais il se vit contraint de s'en abstenir, à cause de son serment solennel. »

Maintenant, jugeant nos philosophes modernes d'après la méthode opposée, c'est-à-dire celle qui procède des *universaux* aux *particuliers*, et laissant de côté les savants comme des individualités sur l'ensemble desquelles nous aurons purement et simplement à donner notre opinion, nous sommes forcés de soupçonner cette très respectable corporation de sentiments très mesquins à l'égard de leurs confrères aînés les philosophes anciens et archaïques. On dirait, vraiment, qu'ils ont sans cesse à la mémoire l'ancien adage : « Eteignez le *soleil*, et les *étoiles* brilleront. »

Nous avons entendu un Académicien français, homme d'une érudition profonde, assurer qu'il sacrifierait très volontiers sa propre réputation pour voir la nomenclature des nombreuses et ridicules erreurs de ses collègues rayées de la mémoire des hommes. Mais ces erreurs ne sauraient être *trop souvent* rappelées en présence du sujet que nous traitons. Le temps viendra où les enfants des savants, à moins qu'ils n'héritent de l'aveuglement intellectuel de leurs sceptiques parents, auront honte du matérialisme avilissant et de l'étroitesse d'esprit de leurs pères. « Ils détestent les vérités nouvelles, comme les voleurs et les hiboux ont horreur du soleil... L'instruction purement intellectuelle ne veut pas reconnaître celle qui est spirituelle. De même que le soleil éclipse le feu, de même l'esprit éblouit les yeux de la seule intelligence. »

C'est une vieille, vieille histoire. Depuis l'époque où un prédicateur s'écriait : « l'œil n'est pas satisfait de voir, ni l'oreille d'entendre » les savants se sont conduits comme si

ces paroles avaient été écrites pour depeindre leur état mental. Avec quelle fidélité Locke, rationaliste lui-même, dépeint inconsciemment cette tendance des savants à railler toutes les nouveautés dans la description qu'il fait de la manière dont les hommes instruits écoutent la relation d'un miracle ! « Ils l'accueillent, dit-il, avec une incrédulité absolue et même ironique, qui les dispense d'examiner les preuves fournies à l'appui ! » Bien plus, ils sont tellement saturés du scepticisme à la mode, une fois qu'ils ont obtenu accès au sein de l'Académie, qu'ils deviennent persécuteurs à leur tour. « C'est une des curiosités de la Science », dit Howitt, « que Benjamin Franklin, qui avait été en butte aux railleries de ses concitoyens, à propos de ses tentatives pour démontrer l'identité de la foudre et de l'électricité, ait été l'un des membres de la Commission de Savants, à Paris, qui, en 1778 après avoir examiné les titres du mesmérisme, le condamna comme du pur charlatanisme » (1).

Si les savants se contentaient de jeter le discrédit sur les nouvelles découvertes, ils seraient excusables dans leurs tendances à la conservation des vieilles coutumes et des anciens errements ; mais non seulement ils ont des prétentions à l'originalité que rien ne justifie, mais encore ils repoussent dédaigneusement toutes les preuves que les anciens en savaient autant et même plus qu'eux. Il est regrettable que le texte suivant de l'Ecclésiaste ne soit pas affiché dans leurs laboratoires : « S'il est une chose dont on dise : vois, ceci, c'est nouveau ! cette chose existait déjà dans les siècles qui nous ont précédés » (2). Dans le verset qui suit celui que nous venons de citer, le Sage dit : « On ne se souvient pas de ce qui est ancien » ; de sorte que cette assertion peut, à la rigueur, expliquer toutes les négations nouvelles. M. Meldrum peut tirer vanité de ses observations météorologiques des cyclones à Maurice ; M. Baxendell, de Manchester, parler savamment des courants de convection terrestres ; le Dr Carpenter et le commandant Maury tracer le plan du courant équatorial, et le professeur Henry nous montrer comment les vents chargés d'humidité dépo-

1. La date est inexacte ; ce doit être en 1784.
2. *Ecclésiaste*, I, 10.

sent leur fardeau, pour former les ruisseaux et les rivières, uniquement pour être ramenés depuis l'Océan aux collines d'où ils sortent; cela n'empêche pas que l'Ecclésiaste ait dit : « Le vent se dirige vers le midi, *tourne* vers le nord, puis il *tourne* encore et reprend les mêmes circuits (1). »

« Tous les fleuves vont à la mer, et la mer n'est point remplie; ils *continuent à aller vers le lieu où ils se dirigent* (2). »

La philosophie de la distribution de la chaleur et de l'humidité, au moyen des courants ascendants et descendants entre l'équateur et les pôles, est d'origine très récente; mais son énonciation a passé inaperçue depuis près de trois mille ans, dans le livre qui nous est le plus familier. Et même aujourd'hui, en le citant, nous sommes obligés de rappeler que Salomon, s'il a jamais vécu, était un cabaliste, et que, dans les textes ci-dessus, il ne fait que répéter ce que l'on avait écrit des milliers d'années avant lui.

Séparés qu'ils sont de l'accumulation de faits qui a lieu dans une moitié de l'univers, et celle-là la plus importante, les savants modernes sont naturellement incapables d'édifier un système de philosophie qui les satisfasse eux-mêmes, pour ne pas parler des autres. Ils sont comme les mineurs dans une mine de houille, qui y restent toute la journée et n'en sortent que le soir, si bien qu'ils sont dans l'impossibilité de comprendre la beauté et l'éclat du Soleil. La vie, pour eux, est la mesure et le terme de l'activité humaine, et l'avenir ne présente à leur perception intellectuelle qu'un abîme de ténèbres. Ils n'ont aucun espoir d'une éternité de recherches, de découvertes et de satisfactions qui en sont la conséquence, pour adoucir les aspérités de l'existence présente; la seule récompense qu'ils entrevoient pour leurs travaux, c'est outre leur subsistance, la vaporeuse et vaine conviction que leur nom ne sera pas oublié quelques années après que la tombe se sera refermée sur leurs restes mortels.

La mort, à leur sens, signifie l'extinction de la flamme de la vie, et la dispersion, dans l'espace sans bornes, des fragments de la lampe. Berzélius, le grand chimiste, à sa der-

1. *Ibidem*, I, 6.
2. *Ibidem*, I, 7.

nière heure, s'écriait, les larmes aux yeux : « Ne soyez pas surpris de me voir pleurer ; vous ne pensez pas que je sois un homme faible, ni que je sois alarmé de ce que m'a annoncé le docteur ; je suis prêt à tout. Mais il faut *que je dise adieu à la Science ;* et ne doutez pas que cela ne soit un grand sacrifice pour moi (1). »

Que les réflexions d'un aussi grand étudiant de la nature doivent être amères, lorsqu'il se voit contraint d'interrompre à moitié chemin ses laborieuses études, l'édification d'un système grandiose, la découverte d'un mystère qui avait déjoué les efforts de l'humanité pendant des siècles, et que le philosophe mourant avait osé espérer résoudre ! Regardez le monde savant d'aujourd'hui, et vous verrez ces théoriciens des atomes rapiécer de leur mieux leurs robes en haillons, qui laissent voir partout les imperfections de leurs spécialités diverses ! Voyez-les, raccommodant les piédestaux sur lesquels ils replaceront leurs idoles, tombées de l'endroit où ils les avaient exposées au culte, avant que cette théorie révolutionnaire eût été exhumée par John Dalton du tombeau de Démocrite ! Dans l'Océan de la Science matérialiste, ils jettent leurs filets dont les mailles se rompent inévitablement, lorsqu'ils rencontrent quelque problème monstrueux et inattendu. Ses eaux sont amères comme celles de la Mer Morte ; elles sont si denses, qu'à peine peuvent-ils s'y plonger et encore moins en atteindre le fond ; elles n'ont ni issue, ni vie dans leur sein, ni sur leurs rives. C'est une immensité sombre, interdite, sans issue ; c'est un désert qui ne produit rien qui vaille, car ce qu'il produit n'a ni vie, ni âme.

Il fut un temps où les Académiciens les plus instruits faisaient des gorges chaudes des simples énonciations de quelques faits merveilleux que les anciens racontaient comme les ayant observés eux-mêmes. Comme ils devaient paraître niais, voire même des imposteurs aux yeux d'un siècle aussi éclairé que le nôtre ! Ne racontaient-ils pas qu'ils avaient vu des chevaux et d'autres animaux, dont les pieds offraient quelques points de ressemblance avec les mains et les pieds des hommes ? Or voici que dans l'an de grâce 1876,

1. Séance de l'Académie de Paris, 13 août 1807.

M. Huxley, dans de remarquables conférences, nous parle du *protohippos*, dont l'avant-bras a la forme de celui de l'homme ; du *orohippos*, avec ses quatre orteils et son origine Eocénienne, et de l'hypothétique *pedactyl-equus* grand-oncle maternel du cheval actuel, qui tous tiennent une place importante dans ses études. La merveille est donc confirmée ! Les Pyrrhoniens matérialistes du XIX^e^ siècle se vengent des Platoniciens superstitieux et des *gobe-mouches* antédiluviens. Or, avant M. Huxley, Geoffroy Saint-Hilaire avait cité le cas d'un cheval qui avait positivement des doigts séparés par des membranes.

Lorsque les anciens parlaient d'une race de pygmées existant en Afrique, ils furent taxés de mensonge. Et pourtant des pygmées tout à fait conformes à leurs descriptions ont été vus et examinés par un savant français, pendant son voyage dans le Tenda Maia sur les bords du Rio Grande en 1840 (1) ; par Bayard Taylor au Caire en 1874 ; et par M. Bond du Comité d'Exploration Trigonométrique de l'Inde, qui a découvert une race sauvage naine vivant dans les Jungles du Galitax Occidental vers le sud-ouest des collines de Palini, race dont on n'avait trouvé aucune trace auparavant, bien qu'il en eût été souvent fait mention. « C'est une nouvelle race de pygmées, ressemblant aux Obongos Africains du Chaillu, aux Akkas de Schweinfurth, et aux Dokos du D^r^ Krapf, pour la taille, l'aspect et les mœurs (2). »

Hérodote fut tenu pour fou pour avoir parlé d'un peuple *dont on disait* qu'il dormait pendant une nuit de six mois de durée. Si l'on explique le mot *dormir* en faisant sentir l'équivoque à laquelle il prête, il sera très facile de comprendre qu'il est fait ici allusion à la nuit des régions polaires (3). Pline, dans ses œuvres, présente une abondance de faits, qui ont été rejetés comme des fables jusqu'à une époque toute récente. Entre autres, il mentionne une race de petits animaux *dont les mâles allaitent leurs petits*. Cette assertion provoque naturellement une grande hilarité

1. Mollien. *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, tome II, p. 210.
2. *The Popular Science Monthly*, mai 1876, p. 110.
3. Malte-Brun, p. 372-373. Herodote.

parmi nos *savants*. Dans son *Rapport de l'exploration géologique des territoires pour 1872*, M. C.-H. Merriam décrit une curieuse et rare espèce de lapins (lepus Bairdi), habitant les régions de sapins vers les sources des rivières Wind et Jellowstone, dans le Wyoming (1). M. Merriam se procura cinq spécimens de cette race, qui sont les *premiers individus de l'espèce qui aient été présentés au monde scientifique*. Un fait extrêmement remarquable est que *tous les mâles ont des mamelles, et prennent part à l'allaitement de leurs petits !*... Les mâles adultes avaient des mamelles pleines de lait, et le poil autour du bout de l'une d'elles était mouillé et collé, indiquant qu'au moment où celui-là fut pris, il était en train de donner à têter à son petit. » Dans le récit carthaginois des premiers voyages de Hanno (2), on trouve une longue description d'un peuple sauvage, dont le corps était tout velu, et que les interprètes appelaient *gorillæ* ἄνθροποι ἄγριοι, suivant le texte, ce qui implique assez clairement que ces sauvages étaient des singes. Jusqu'au siècle actuel, ce récit a été considéré comme un conte, et Dodwell rejeta complètement l'authenticité du manuscrit et des récits qu'il contient (3).

La fameuse Atlantis est envisagée par le plus récent des commentateurs modernes et traducteurs des œuvres de ce sage, comme un des « nobles mensonges » de Platon (4). Le fait d'admettre franchement dans le *Timée* que « l'on dit que, de leur temps, les habitants de cette île (Poseidon) conservaient une tradition qui leur avait été transmise par leurs ancêtres sur l'existence de l'île de l'Atlantique d'une prodigieuse étendue, etc. (5) n'a pas préservé le grand philosophe de l'accusation de mensonge portée contre lui par l'infaillible école moderne.

Dans la grande masse de peuples plongés dans la superstitieuse ignorance du moyen âge, il n'y eut que fort peu

1. *The Popular Science Monthly*, déc. 1874, p. 252.
2. Le Periple d'Hannon.
3. L'original en était exposé dans le temple de Saturne à Carthage. Falconer a publié deux dissertations sur ce document, et il est d'accord avec Bougainville à l'attribuer au vi^e^ siècle avant l'ère chrétienne (Voir Cory : *Ancient Fragments*).
4. Le Professeur Jowett.
5. *On the Atlantic Island* (de Marcellus). *Histoire de l'Ethiopie.*

d'adeptes de l'ancienne philosophie hermétique qui, profitant de ses enseignements, pressentirent les découvertes qui sont l'orgueil de notre siècle ; tandis que les ancêtres de nos modernes grands prêtres du temple de la *Sainte Molécule* en étaient à découvrir les traces du pied fourchu de Satan, dans le phénomène naturel le plus simple. Le professeur A. Wilder dit : « Roger Bacon, au XVI^e^ siècle. dans son traité sur *Admirable force of Art and Nature* (1), consacre la première partie de son œuvre aux faits naturels. Il nous donne quelques vagues notions sur la poudre à canon, et il prédit l'emploi de la vapeur comme force motrice. La presse hydraulique, la cloche à plongeur et le kaléidoscope y sont aussi décrits. »

Les anciens parlent d'eaux changées en sang, de pluies de sang, de tempêtes de neige pendant lesquelles la terre était couverte sur une étendue de plusieurs milles comme d'une couche de neige *sanguinolente*. Cette chute de molécules écarlates a été démontré, comme tout le reste, n'être qu'un phénomène naturel. Elle s'est produite à diverses époques, mais sa cause demeure un mystère jusqu'à ce jour.

De Candolle, un des botanistes les plus distingués du siècle, a cherché à prouver en 1825, au moment où les eaux du lac de Morat s'étaient changées, en apparence, en un sang épais que le phénomène était facile à expliquer. Il l'attribuait au développement de myriades de ces animaux, mi-végétaux, mi-infusoires, qu'il nomme *Oscellatoria rubescens*, et qui forment le lien entre l'animal et les organismes végétaux (2). Nous donnons ailleurs une explication de la neige rouge que le capitaine Ross a observée dans les régions Arctiques, un grand nombre de mémoires ont été écrits sur ce sujet par les naturalistes les plus éminents, mais l'on n'en trouve pas deux qui soient d'accord dans leurs hypothèses. Quelques-uns veulent que ce soit la poudre ou le pollen d'une espèce particulière de pin ; d'autres de petits insectes ; et le professeur Agardt confesse très franchement qu'il ne sait comment définir la cause de ces phénomènes, ni expliquer la nature de cette substance carminée (3).

1. *Alchemy, or the Hermetic Philosophy*.
2. Voyez *Revue Encyclopédique*, vol. XXX, iii, p. 676.
3. *Bulletin de la Soc. Géograph.*, vol. I, p. 209-220.

Le témoignage unanime du genre humain est reconnu comme la preuve irréfutable d'une vérité ; or sur quel point y a-t-il eu un témoignage plus unanime que pendant des milliers de siècles les peuples civilisés, aussi bien que les barbares, ont eu une foi inébranlable dans la magie ? La magie n'implique une contravention aux lois de la nature que dans l'esprit de l'ignorant ; et si l'on doit déplorer cette ignorance chez les nations anciennes peu instruites, pourquoi ne la déplorerait-on pas chez nos fervents chrétiens des classes élevées et éminemment instruites ? Les mystères de la religion chrétienne ne supportent pas plus que les miracles bibliques un examen sérieux. La magie seule, dans le véritable sens du mot, fournit la clé des merveilles de la verge d'Aaron, des exploits des mages de Pharaon qui luttaient contre Moïse ; et elle les explique, sans porter atteinte à la véracité des auteurs de l'Exode, ni à favoriser, sous ce rapport, le prophète d'Israël plus que ses adversaires, et sans avoir à admettre la possibilité d'un seul cas où le miracle ait été accompli en contravention aux lois de la nature. Prenons, par exemple, parmi les prétendus miracles, celui « des eaux du Nil changées en sang ». Le texte dit : « Prends ta verge, et étends tes mains sur les eaux, les torrents, etc., afin qu'elles soient changées en sang. »

Nous n'hésitons pas à affirmer que nous avons vu la même chose se reproduire nombre de fois sur une petite échelle, les expériences dont nous avons été témoin n'ayant jamais été faites sur une rivière. Depuis le temps de Van Helmont qui, au XVII^e^ siècle et en dépit du ridicule auquel il s'exposait, a voulu donner les véritables explications de la prétendue production des anguilles, des grenouilles et d'infusoires de divers genres, jusqu'aux champions de la génération spontanée de notre siècle, il est bien connu que ce hâtif développement des germes est possible, sans appeler à l'aide les miracles ni une contravention aux lois naturelles. Les expériences de Pasteur et de Spallanzani, et la controverse des panspermistes avec les hétérogénistes, disciples de Buffon, et parmi eux Needham, ont trop longtemps occupé l'attention publique pour nous permettre de douter désormais que des êtres puissent être appelés à l'existence partout où l'air se trouve dans des conditions favorables d'hu-

midité et de température. Les rapports des réunions officielles de l'Académie des Sciences de Paris (1), contiennent des relations de fréquentes apparitions de ces phénomènes de neige et d'eaux d'un rouge de sang. Ces phénomènes étaient dénommés *lepra vestuum*, et n'étaient autre chose que ces infusoires du lichen. Ils furent observés d'abord en 786 et en 959, deux années dans lesquelles eurent lieu de grandes pluies. Que ces *Zoocarpes* fussent des plantes ou des animaux, c'est ce que l'on n'a pas encore déterminé à ce jour, et il n'y a pas de naturaliste qui osât se risquer à dire avec certitude à quelle division du règne organique de la nature ils appartiennent. Les chimistes modernes ne peuvent pas non plus nier que ces germes se développent dans un élément favorable, et dans un espace de temps incroyablement court.

Or, si la chimie, d'une part, a trouvé le moyen de priver l'atmosphère de ses germes flottants, et d'autre part, dans des conditions opposées elle développe ou facilite le développement de ces organismes, pourquoi les magiciens de l'Egypte n'auraient-ils pas pu en faire autant, par leurs *enchantements* ? Il est beaucoup plus aisé d'imaginer que Moïse, qui, d'après le dire de Manethon, avait été un prêtre Egyptien et avait appris les secrets de la terre natale, de la Chimie, produisait des merveilles conformes aux lois naturelles, que d'admettre que Dieu lui-même violait l'ordre établi par lui dans l'Univers. Et nous répétons que nous avons vu nous-même cette transformation de l'eau en sang, opérée par des adeptes de l'Orient. Cela peut se faire de deux manières : dans l'un des deux cas, l'expérimentateur se servait d'une *baguette* magnétique fortement électrisée, qu'il passait sur l'eau contenue dans un grand bassin métallique, suivant un procédé que nous n'avons pas le droit de décrire plus en détail, pour le moment ; l'eau, au bout d'une dizaine d'heures, se couvrit d'une sorte d'écume rougeâtre qui, deux heures plus tard, était devenue un lichen semblable à la *leymaria kermasina* du baron Wrangel. Elle se transforma alors en une gelée d'un rouge de sang, dont l'eau prit la couleur rouge qui se peuplait, vingt-quatre heures plus tard, d'une masse innombrable

1. Voyez *Revue Encyclopédique*, vol. XXX, iii et XXXiV, p. 676-395.

d'organismes vivants. La seconde expérience consista à saupoudrer légèrement la surface d'un ruisseau à très faible courant et dont le fond était vaseux, de la poussière d'une plante préalablement séchée au soleil et réduite en poudre. Quoique cette poussière, en apparence, eût été entraînée par le courant, une partie sans doute atteignit le fond, car le lendemain matin l'eau s'épaissit à la surface, se couvrit de ce que de Candolle décrit comme l'*Oscellatoria rubescens*, d'une couleur cramoisi, et qu'il croit être le chaînon entre la vie végétale et la vie animale.

Prenant ce qui précède en considération, nous ne voyons pas pourquoi les alchimistes et les physiciens instruits (nous disons *les physiciens*) du temps de Moïse n'auraient pas été en possession du secret naturel pour faire développer en quelques heures des myriades d'une espèce de ces bactéries, dont les germes se trouvent dans l'air, dans l'eau et dans la plus grande partie des tissus animaux ou végétaux. La verge joue dans les mains d'Aaron et de Moïse un rôle aussi important que dans toutes les soi-disant « mômeries magiques » des cabalistes magiciens du moyen âge, que l'on considère aujourd'hui comme une folie superstitieuse ou du charlatanisme. La baguette de Paracelse, (son trident cabalistique), et la fameuse verge d'Albert le Grand, de Roger Bacon, et d'Henry Kunrath ne sont pas plus ridicules que la baguette graduée électro-magnétique de nos physiciens. Des choses qui paraissaient absurdes et impossibles aux charlatans ignorants, et même aux savants du siècle dernier, commencent maintenant à prendre un vague aspect de probabilités, et, dans certains cas, la tournure de faits accomplis. Aussi certains charlatans instruits et certains savants peu érudits commencent-ils même à admettre cette vérité.

Dans un fragment conservé par Eusèbe, Porphyre, dans sa « Lettre à Anebo » fait appel à Charemon « l'hiérogrammatiste », pour prouver que la doctrine des arts magiques, au moyen desquels les adeptes « peuvent frapper de terreur les dieux eux-mêmes », était réellement admise par les sages de l'Egypte (1). Or, si l'on tient compte de la règle

1. Porphyre. « Epistole ad Ambo, ap. Euseb. Præp. » v. 10; Jamblique: « De Mysteriis Egypt. »: Porphyre: « Epistola ad Anebonum Egyptium. »

des preuves historiques proposée par Huxley dans son discours à Nashville, deux conclusions s'imposent à l'esprit avec une force irrésistible. La première, c'est que Porphyre, ayant une réputation incontestée de haute moralité et d'honorabilité, incapable de tomber dans des exagérations, était par conséquent incapable de proférer un mensonge à cet égard, et qu'il *n'a pas* menti ; et la seconde, c'est qu'étant parfaitement instruit dans toutes les branches des connaissances humaines dont il parle (1), il était impossible qu'on lui en fît accroire en ce qui concerne les arts magiques, et que, par conséquent, on ne lui en a point imposé. C'est pourquoi la doctrine des probabilités, sur laquelle s'appuie la théorie du professeur Huxley, nous amène à croire : 1° qu'il existait réellement des arts magiques ; et 2° qu'ils étaient connus et pratiqués par les magiciens et les prêtres égyptiens, et même sir David Brewster reconnaît qu'ils étaient profondément versés dans ces sciences.

1. Porphyre, dit le Dictionnaire classique de Lemprière, était un homme de savoir universel, et, suivant le témoignage des anciens, il dépassait ses contemporains dans la connaissance de l'histoire, des mathématiques, de la philosophie et de la musique.

CHAPITRE XII

« The world will ham a religion of some kind, com though it should ply for it to the intellec-tual *whoredom of Spiritualism*. »

TYNDALL (1).

« But first on Earth as vampire sent
Thy corpse shall from as tomb be rent...
And suck the blood of all thy race. »

Lord BYRON. *Giaour* (2).

SOMMAIRE

La base physique de la vie. — Ce qui choque le sens commun du professeur Huxley. — La trinité du feu. — Ce que c'est que l'instinct, et ce qu'est la raison. — Les bêtes sont-elles immortelles ? — Aristote sur les songes. — Inconséquence de Lemprière. — Adam, Ève et Lilith. — L'intuition soutient la foi en « Dieu ». — La réincarnation du Bouddha. — Le petit prophète de Sarrelouis. — La lune magique du Thibet. — Ammonius le philosophe disciple direct de « Dieu ». — La suprême épreuve des moines. — L'expulsion des mauvais esprits. — Le vampirisme est-il un fait ? — Le Vourdalak Serbe. — Absorption de la force des vivants. — Le gouverneur vampire de Teh***. — Prestidigitateurs et Jongleurs du Bengale. — Les incubes et les succubes au moyen âge.

Nous approchons maintenant de l'enceinte sacrée de ce dieu Janud — le moléculaire Tyndall. Entrons-y pieds nus. En franchissant le portique sacro-saint du temple de la science, nous approchons de l'éblouissant soleil du système *Huxleyocentrique*. Baissons les yeux, si nous ne voulons être aveugles.

1. Le monde doit avoir une religion d'une espèce quelconque, alors-même qu'il devrait, pour l'avoir, se lancer dans cette prostitution intellectuelle, nommée spiritisme.

2. Mais d'abord envoyé sur terre comme Vampire
Ton cadavre sera arraché à sa tombe
Et sucera le sang de toute ta race.

Nous avons discuté les diverses matières contenues dans ce livre avec toute la modération possible, en présence de l'attitude gardée pendant des siècles par le monde scientifique et théologique, vis-à-vis de ceux qui lui ont légué les notions sur lesquelles reposent toutes les connaissances qu'il possède actuellement. Lorsque nous nous tenons à l'écart, et que, simples spectateurs, nous constatons combien les anciens savaient, et combien les modernes *croient* savoir, nous sommes stupéfaits que la déloyauté de nos savants contemporains puisse passer inaperçue.

Chaque jour apporte de nouvelles confessions des savants eux-mêmes, et de nouvelles critiques des observateurs profanes bien informés. A l'appui de ce que nous avançons nous lisons dans un journal le passage suivant :

« Il est curieux de noter les diverses opinions qui prévalent parmi les savants, au sujet de quelques-uns des phénomènes naturels les plus ordinaires. L'aurore, par exemple, en est un exemple frappant. Descartes la considérait comme un météore tombant des régions les plus élevées de l'atmosphère. Halley l'attribuait au magnétisme du globe terrestre, et Dalton partageait cette opinion. Coates supposait que l'aurore provient de la fermentation d'une matière émanée de la terre. Marion prétendait qu'elle est la conséquence d'un contact de l'atmosphère brillante du soleil avec l'atmosphère de notre planète. Euler pensait que l'aurore provenait des vibrations de l'éther, au sein des molécules de l'atmosphère terrestre. Canton et Franklin la considéraient comme un pur phénomène électrique, et Parrat y voyait l'effet de la combustion de l'hydrogène carburé se dégageant de la terre, par suite de la décomposition putride de substances végétales; et, suivant lui, les astres à leur déclin étaient la cause initiale de cette conflagration. De la Rive et Oersted soutenaient que c'est un phénomène électromagnétique, mais purement terrestre. Olmsted supposait qu'un certain corps nébuleux opérait la révolution autour du soleil dans un laps de temps donné, et que lorsque ce corps arrivait dans le voisinage de la terre, une partie de ses matières gazeuses se mêlait à notre atmosphère, et que c'était là l'origine du phénomène de l'aurore. Nous pourrions en dire autant de chaque branche de la science.

Ainsi, il semblerait que les opinions des savants sont loin d'être unanimes, même en ce qui concerne les phénomènes naturels les plus ordinaires. Il n'y a pas d'expérimenteur ou de théologien qui, traitant des relations subtiles entre l'esprit et la matière, de leur genèse et de leur fin, ne trace un cercle magique, sur la surface duquel il inscrit : *terrain interdit*. Là où la foi permet à un prêtre d'aller, il va ; car, comme le dit Tyndall, « l'élément positif, c'est-à-dire l'amour de la vérité ne lui fait pas défaut ; mais l'élément négatif, la crainte de l'erreur l'emporte ». Le malheur est que leur foi dogmatique alourdit leur intelligence, comme la chaîne et le boulet alourdissent les jambes du forçat.

Quant au progrès des Savants, leurs connaissances elles-mêmes sont paralysées par ces deux causes : 1° L'incapacité constitutionnelle de comprendre le côté spirituel de la nature, et 2° leur crainte de l'opinion publique. Personne ne leur a adressé une plus cruelle parole que le professeur Tyndall, lorsqu'il fait la remarque suivante : « En fait, ce n'est pas parmi le clergé, mais bien dans les rangs de la science, que l'on trouve aujourd'hui les plus grands poltrons. S'il existait le moindre doute sur la justesse de cette dégradante épithète, il serait levé par la conduite du professeur Tyndall lui-même ; car, dans son discours de Belfast, en qualité de Président de la *British Association* non seulement il déclare discerner dans la matière la *promesse et la potentialité* de toute forme et de toute qualité de vie, mais il dépeint la Science comme enlevant à la théologie le domaine tout entier de la théorie cosmologique ». Voyant ensuite cette opinion accueillie défavorablement par le public, il publia une édition revue et corrigée de son discours, dans laquelle il modifie son expression, en substituant aux mots : *toute forme et toute qualité de vie*, ceux-ci : *toute vie terrestre*. C'est agir plus qu'en poltron, car c'est abjurer ignominieusement les principes qu'il a professés. A l'époque de la réunion de Belfast, M. Tyndall avait deux violentes aversions, la Théologie et le Spiritisme. Sa manière de voir sur la première a déjà été indiquée ; quant au second il l'appelle « une croyance dégradante ». Lorsqu'il est pris à partie par l'Eglise pour son prétendu athéisme, il

s'empresse de repousser l'imputation, et d'implorer son pardon ; mais comme ses « centres nerveux » agités et ses « molécules cérébrales » ont besoin de reprendre leur équilibre en employant leur force dans un autre sens, il se retourne contre les faibles spirites, parce qu'ils sont pusillanimes, et, dans ses *Fragments of Science,* il insulte leur croyance en ces termes : « Le monde veut avoir une religion quelconque, même s'il fallait, pour cela, recourir à la prostitution intellectuelle du spiritisme ». Quelle monstrueuse anomalie que des millions de personnes intelligentes se laissent ainsi rabaisser par un prince de la science, qui, lui-même nous dit que « ce qu'il faut combattre, dans la science et en dehors d'elle, c'est le dogmatisme » ! Nous ne voulons pas perdre notre temps à discuter la valeur étymologique de cette épithète ; mais tout en exprimant l'espoir que la science ne l'adoptera pas à l'avenir sous le titre de *Tyndallisme*, nous attirons seulement l'attention du bienveillant personnage sur un trait caractéristique qui lui est propre.

Un de nos plus intelligents, honorables et érudits spiritistes, homme d'un grand renom aussi parmi les savants (1), a fait ressortir aux yeux de tous « ses coquetteries (en parlant de Tyndall) simultanées avec les opinions les plus diverses. » Si donc nous devions accepter l'épithète de M. Tyndall avec toute sa brutalité nous dirions qu'elle s'applique moins aux spirites, qui restent fidèles à leur foi, qu'au Savant athée qui quitte les amoureuses accolades du matérialisme pour se jeter dans les bras d'un théisme dédaigné, uniquement parce qu'il y trouve son profit.

Nous avons vu comment Magendie avoue franchement l'ignorance des physiologistes en ce qui concerne quelques-uns des problèmes les plus importants de la vie, et comment Fournié se trouve d'accord avec lui. Tyndall reconnaît lui-même que l'hypothèse de l'évolution ne résout pas et n'a pas la prétention de résoudre le mystère final.

Nous avons aussi porté toute l'attention dont nous sommes capables à la fameuse conférence du professeur Huxley, *On the Physical Basis of Life*, de sorte que ce que nous dirons dans ce volume sur les tendances de la pen-

1. Epes Sargent. Voir sa brochure, *La matière a-t-elle tout fait?*

sée scientifique moderne ne donnera lieu à aucune équivoque. En serrant sa théorie le plus près possible, elle peut se formuler comme suit : « Toutes choses ont été créées de la matière cosmique ; les formes dissemblables résultent des différentes permutations et combinaisons de cette matière ; la matière « a dévoré l'esprit », et, par conséquent l'esprit n'existe pas ; la pensée est une propriété de la matière ; les formes existantes meurent pour faire place à d'autres ; la dissimilitude dans l'organisme est due uniquement à la variété d'action chimique sur la même matière vitale, tout protoplasme étant identique.

En ce qui concerne la chimie et la microscopie, le système du professeur Huxley peut être irréprochable, et la sensation profonde produite dans le monde par son énonciation s'explique facilement. Mais son défaut consiste en ce que le fil de sa logique ne commence nulle part et se termine dans le vide. Il a fait le meilleur usage possible des matériaux à sa portée. Etant donné un univers rempli de molécules, douées de forces actives, et contenant en elles-mêmes le principe de la vie, tout le reste est aisé ; une série de forces inhérentes à ces molécules les poussent à s'agréger pour former des mondes, et une autre série les fait évoluer et prendre les diverses formes de l'organisme de la plante et de l'animal. Mais qui est-ce qui a donné la première impulsion à ces molécules et qui les a douées de cette mystérieuse faculté de vie ? Qu'est cette propriété occulte qui est la cause que les protoplasmes de l'homme, de la bête, du reptile, du poisson, ou de la plante se différencient, et que chacun d'eux évolue dans sa sphère, sans jamais empiéter sur une autre ? Et après que le corps physique a rendu ses parties constituantes à la terre et à l'air », champignon ou chêne, ver ou homme », que devient la vie qui l'animait naguère ?

La loi d'évolution, si impérative dans son application à la méthode de la nature, depuis le moment où les molécules flottent dans l'espace jusqu'à celui où elles forment un cerveau humain, doit-elle être coupée court à ce moment et devenir inhabile à développer des entités plus parfaites en dehors de cette loi « préexistante de la forme » ? M. Huxley est-il en mesure d'affirmer l'impossibilité pour l'homme

d'atteindre, après la mort physique, à un état d'existence dans lequel il sera entouré de nouvelles formes de plantes, de vie animale, etc., « résultant de nouvelles combinaisons de la matière sublimée (1). Il reconnaît qu'il ne sait rien au sujet des phénomènes de la gravitation, si ce n'est que, comme dans toutes les expériences humaines « les pierres dépourvues de soutien tombent à terre, il n'y a pas de raison pour croire que, dans les mêmes conditions, une pierre quelconque ne tombera pas à terre ». Mais il rejette entièrement toute tentative de changer cette probabilité en une nécessité et, de fait, il dit : « Je répudie complètement et j'anathématise l'intrus. Je connais les faits, et je connais la loi ; mais qu'est-ce que cette nécessité, sinon une ombre vaine de l'élan de mon propre esprit? » A cela il n'y a qu'une objection que voici : tout ce qui a lieu dans la nature est le résultat d'une loi nécessaire, et une loi, une fois en action, continue indéfiniment cette même action, jusqu'à ce qu'elle soit neutralisée par une loi contraire d'une puissance égale. Ainsi, il est naturel que la pierre tombe sur le sol, obéissant à une force, et il serait également naturel qu'elle ne tombât pas, ou qu'étant tombée elle se relevât en obéissant à une autre force également puissante, que M. Huxley reconnaisse cette dernière ou non. Il est naturel qu'une chaise reste sur le sol lorsqu'on l'y a placée, et il est tout aussi naturel qu'elle s'élève en l'air (ainsi que l'attestent des centaines de témoins dignes de foi) sans le contact visible d'une main humaine. N'est-il pas du devoir de M. Huxley de s'assurer d'abord de la réalité du phénomène, et de trouver ensuite un nouveau nom scientifique pour la force qui le produit ?

« Je connais les faits, dit M. Huxley, et je connais la

1. Dans son *Essay on Classification* (sect. XVII, pp. 97-99), Louis Agassiz, le grand zoologiste, remarque que : « La plupart des arguments en faveur de l'immortalité de l'homme s'appliquent également à la permanence de ce principe chez tous les autres êtres vivants. Ne pourrai-je ajouter qu'une vie future dans laquelle l'homme serait privé de cette grande source de jouissances et de progrès intellectuel et moral qui se trouve dans la contemplation des harmonies d'un monde organique, entraînerait une perte lamentable ? Et ne pouvons-nous pas envisager un concert spirituel des mondes combinés et de *tous* leurs habitants en présence de leur Créateur, comme la plus haute conception du paradis? »

loi. » Mais par quels moyens est-il arrivé à connaître les faits et la loi ? A l'aide de ses propres sens, sans doute ; et ces serviteurs vigilants lui ont permis de découvrir assez de ce qu'il considère comme la vérité, pour édifier là-dessus un système qui, de son propre aveu, « paraît presque choquer le sens commun ». Si l'on doit accepter son témoignage, comme base pour une reconstitution générale de la croyance religieuse, alors qu'en définitive il n'a produit qu'une théorie, pourquoi donc les témoignages accumulés de millions de personnes sur les phénomènes qui sapent les bases de ce système ne seraient-ils pas dignes de la même respectueuse considération ? M. Huxley *n'est nullement intéressé* dans ces phénomènes, mais ces millions de témoins le sont ; et tandis qu'il digérait ses « protoplasmes de pain et de mouton », afin de récupérer des forces pour des envolées encore plus métaphysiques, ils ont reconnu l'écriture familière de ceux qu'ils avaient le plus aimés, tracée par des mains spirituelles, et ils ont discerné les simulacres vaporeux de ceux qui, ayant vécu sur la terre et étant passés par l'épreuve de la mort, venaient donner un démenti à sa théorie favorite.

Tant que la science confessera que son domaine est restreint aux limites de ces changements de la matière, et que la chimie certifiera que la matière, en changeant sa forme de l'état solide ou liquide à l'état gazeux, ne fait que passer de la condition visible à *l'invisible ;* et enfin qu'à travers toutes ces transformations, la même quantité de matière subsiste, elle *n'a pas le droit* de dogmatiser. Elle est incompétente pour se prononcer soit affirmativement soit négativement, et elle doit abandonner le terrain aux personnes douées de plus d'intuition que ses représentants.

M. Huxley inscrit très haut au-dessus de tous les autres, dans son Panthéon du Nihilisme, le nom de David Hume. Il estime que le grand service rendu par ce philosophe à l'humanité consiste dans sa démonstration irréfragable des « limites de l'enquête philosophique », en dehors desquelles se trouvent les doctrines fondamentales « du spiritisme » et autres « *ismes* ». Il est vrai que le dixième chapitre de *Enquiry concerning Human Understanding* de Hume était si prisé par son auteur, qu'il considérait « avec les sages et les

érudits », que c'était là « un coup mortel définitif porté à tous les genres d'illusions superstitieuses », ainsi qu'il qualifiait la croyance à des phénomènes qui ne lui étaient pas familiers, et qu'il classait arbitrairement au rang des miracles. Mais comme le remarque très à propos M. Wallace, l'apophtegme de Hume qu' « un miracle est une violation des lois de la nature » est imparfait, car, en premier lieu, il suppose que nous connaissons toutes les lois de la nature; et en second lieu qu'un phénomène peu fréquent *est* un miracle. M. Wallace propose de définir le miracle : « tout acte ou événement impliquant nécessairement l'existence et l'opération d'intelligences surhumaines. » Or, Hume lui-même dit qu' « une expérience constante uniforme a la valeur d'une preuve », et Huxley, dans son fameux *Essai*, admet que tout ce que nous pouvons savoir de l'existence de la loi de gravitation est que, si, dans toutes les expériences humaines, les pierres non soutenues sont tombées à terre, il n'y a pas de raison de croire que la même chose ne se reproduira pas, dans les mêmes circonstances, mais qu'au contraire, il y a tout lieu de croire qu'elle se reproduira.

S'il était certain que les limites de l'expérience humaine ne seront jamais reculées ni élargies, il pourrait y avoir quelque vérité dans l'assertion de Hume qu'il était familier avec tout ce qui peut se produire suivant la loi naturelle, et cela excuserait dans une certaine mesure le ton de mépris qui accompagne les allusions au spiritisme faites par M. Huxley. Mais comme il est évident, d'après les écrits des deux philosophes, qu'ils ignoraient les possibilités des phénomènes psychologiques, on ne saurait prendre trop de précautions pour accorder une valeur à leurs assertions dogmatiques. On supposerait vraiment qu'une personne qui se permet de critiquer aussi vertement les manifestations spirites a acquis des droits au titre de censeur, par des études longues et consciencieuses en rapport avec cette qualité; mais dans une lettre adressée à la *London Dialectical Society*, M. Huxley, après avoir déclaré qu'il n'avait pas de temps à consacrer à cette question, qui d'ailleurs ne l'intéresse pas, formule l'aveu suivant, qui montre sur quelles bases légères les savants modernes édifient parfois leurs opinions les plus positives : *Le seul cas de spiritisme que j'aie eu occa-*

sion d'examiner par moi-même, écrit-il, « était une imposture aussi grossière que toutes celles dont j'ai eu connaissance. »

Que penserait ce philosophe protoplasmique d'un spirite qui, n'ayant eu qu'une seule occasion de regarder dans un télescope, et ayant été trompé dans cette circonstance unique par un mauvais plaisant de l'observatoire, s'en irait traitant l'astronomie de « croyance dégradante »? Ce fait démontre que les savants, en général, ne sont utiles que pour observer les faits physiques; leurs généralisations sont souvent plus faibles et plus illogiques que celles de leurs critiques profanes. C'est aussi pour cette raison qu'ils méprisent et vilipendent de toutes façons les doctrines de l'antiquité.

Le professeur Balfour Stewart est plus juste. Il rend un hommage éclatant à l'intuition philosophique d'Héraclite d'Ephèse, qui vivait cinq siècles avant notre ère, du philosophe chagrin qui déclarait que « le feu était la grande cause, et que toutes choses se mouvaient dans un flux et reflux perpétuel ». « Il est évident », dit le professeur « qu'Héraclite doit avoir eu une vive conception de l'incessante mobilité et de l'énergie de l'Univers, conception de même nature et *à peine moins précise* que celle des philosophes modernes, qui considèrent la matière comme essentiellement dynamique ». Il est d'avis que l'expression *le feu* est fort vague; et tout naturellement, les preuves manquent pour faire apprécier si, soit le professeur Balfour Stewart (qui paraît moins porté vers le matérialisme que quelques-uns de ses collègues) soit tout autre de ses contemporains comprennent dans quel sens le mot était employé.

Son opinion sur l'origine des choses est la même que celle d'Hippocrate. Tous deux professent les mêmes idées sur la Puissance Suprême (1), et, par conséquent, si leurs notions du feu primordial, regardé comme une force matérielle, ou, en un mot, comme ayant une certaine analogie avec le *dynamisme* de Leibnitz, étaient « moins précises » que celles des philosophes modernes, question qui reste encore à résoudre, d'un autre côté, leurs idées métaphysiques étaient bien plus

1. Diog. *in Vita.*

philosophiques et plus rationnelles sur ce point que les théories unilatérales de nos savants d'aujourd'hui. Leurs notions sur le feu étaient précisément celles des derniers philosophes hermétiques : les Rose-Croix et les premiers disciples de Zoroastre. Ils affirmaient que le monde avait été créé par le feu, dont l'*esprit divin* était un DIEU omniscient et tout puissant. La science a bien voulu condescendre à confirmer leur assertion, quant à la question physique.

Dans la philosophie antique de tous les temps et de tous les pays, y compris le nôtre, le feu a été considéré comme un triple principe. De même que l'eau contient un fluide visible avec des gaz invisibles qui y sont renfermés et que, derrière eux, se trouve le principe spirituel de la nature, qui leur donne leur énergie dynamique, de même dans le feu on reconnaissait : 1° la flamme visible ; 2° le feu invisible ou astral, — qui n'était invisible qu'à l'état inerte, mais qui, en activité produit la chaleur, la lumière, la force chimique, et l'électricité, les forces moléculaires ; — 3° l'esprit. On appliquait la même règle à chacun des éléments ; et on considérait que toutes les choses produites par leurs combinaisons et leurs corrélations, l'homme compris, étaient triples. Le feu, de l'avis des Rose-Croix, qui n'étaient que les successeurs des théurgistes, était la source, non seulement des atomes de la matière, mais encore des forces qui les animent. Lorsqu'une flamme visible est éteinte, elle est disparue, à jamais non seulement de notre vue, mais encore de la conception du matérialiste. Mais le philosophe Hermétique la suit au delà « de la frontière du monde connu, à travers le monde invisible et au delà, dans l'inconnaissable », comme il suit la trace de l'esprit humain désincorporé, « étincelle vitale de la flamme céleste », dans les espaces éthérés au delà du tombeau (1).

Ce point est trop important pour que nous le laissions passer sans quelques mots de commentaire. L'attitude de la science physique officielle vis-à-vis de l'aspect spirituel du Cosmos est parfaitement dessinée dans sa grossière manière de concevoir le feu. Là, comme dans toutes les autres

1. Voyez les ouvrages de Robert Fludd ; et *Les Rosecroix*, par Hargrave Jennings.

branches de la science, sa philosophie n'a pas un seul point d'appui solide ; tous ceux sur lesquels elle s'étaye sont dénués de valeur et de force. Les ouvrages de ses propres leaders fourmillent d'aveux humiliants, qui nous donnent le droit de dire que le sol sur lequel ils se tiennent est mouvant, au point qu'à chaque instant, quelque nouvelle découverte, faite par l'un d'eux peut renverser les étais, et les précipiter dans l'abîme. Ils ont un tel souci d'écarter l'esprit de leurs conceptions et de leurs doctrines que, comme le dit Balfour Stewart, « il y a une tendance à se rejeter dans l'extrême opposé, et à pousser à l'excès les conceptions purement physiques. » Il formule un avertissement très utile en ajoutant : « prenons bien garde, en voulant éviter Scylla, de ne pas nous précipiter tête baissée dans Charybde, car l'univers offre plus d'un point de vue, et il peut y avoir des régions qui ne livrent pas leurs trésors aux physiciens, même les plus déterminés, armés seulement de kilogrammes, de mètres et de régulateurs ». Plus loin, il fait l'aveu suivant : « Nous ne savons rien ou presque rien de la structure ultime et des propriétés de la matière organique ou inorganique. »

En ce qui concerne l'autre grande question, nous trouvons dans Macaulay une déclaration encore plus nette : « Quant à ce que l'homme devient après la mort, nous ne voyons point qu'un Européen, même doué d'une instruction supérieure, puisse résoudre cette question mieux qu'un Indien de la tribu des Blackfoot (pieds noirs). Pas une des sciences dans lesquelles nous surpassons ces Blackfoot ne jette la moindre lumière sur l'état de l'âme, après que la vie animale s'est éteinte. En vérité, tous les philosophes, anciens et modernes, qui ont essayé, sans le secours de la révélation, de prouver l'immortalité de l'homme, depuis Platon jusqu'à Franklin, nous paraissent avoir échoué d'une façon déplorable. »

Il y a des révélations des sens spirituels de l'homme auxquelles on peut bien mieux se fier qu'à tous les sophismes du matérialisme. Ce qui était une démonstration et un succès aux yeux de Platon et de ses disciples est maintenant considéré comme un débordement de fausse philosophie, et comme une erreur. Les méthodes scientifiques sont

renversées. Les témoignages des hommes de l'antiquité, qui étaient plus près de la vérité, parce qu'ils se rapprochaient davantage de l'esprit de la nature, — seul aspect sous lequel la divinité se laisse voir et entendre, — leurs témoignages et leurs démonstrations sont repoussés. Leurs spéculations, si nous en croyons les penseurs modernes, ne sont que l'expression d'une redondance d'opinions peu systématiques, d'hommes ignorant les méthodes scientifiques du siècle actuel. Ils fondaient follement le peu de physiologie qu'ils savaient sur une psychologie bien démontrée, tandis que les savants actuels basent leur psychologie, — dont ils se reconnaissent parfaitement ignorants, — sur la physiologie, qui est elle-même pour eux un livre encore fermé, et pour l'étude de laquelle ils n'ont aucune méthode propre, ainsi que nous l'apprend Fournié. Quant à la dernière objection dans l'argument de Macaulay, Hippocrate l'a réfutée il y a des siècles. « Toute science, tous les arts se trouvent dans la nature », dit-il ; « si nous l'interrogeons *ainsi qu'il convient*, elle nous révélera les vérités qui se rapportent à chacun d'eux et à nous-mêmes. Qu'est-ce que la nature en action, sinon la divinité elle-même manifestant sa présence ? Comment devons-nous l'interroger ; et comment nous répondra-t-elle ? Nous devons procéder avec *foi*, avec la ferme conviction de découvrir à la fin toute la vérité ; et la nature nous fera connaître sa réponse par l'intermédiaire de notre sens *intérieur*, avec l'aide duquel notre connaissance de certain *art* ou de certaine *science*, nous révèle la vérité avec une telle clarté que le doute devient impossible ».

Ainsi, dans le cas qui nous occupe, l'instinct de l'Indien Blackfoot de Macaulay est plus digne de foi que la raison la plus développée et la plus instruite, en ce qui concerne le sens *intime* de l'homme qui lui affirme son immortalité. L'instinct est le don universel de la nature, conféré par l'Esprit de la Divinité elle-même ; la raison est le lent développement de notre constitution physique, l'évolution de notre cerveau matériel adulte. L'instinct, telle une étincelle divine, se cache dans le centre nerveux inconscient du mollusque ascidien et se manifeste dans la première phase d'action de son système nerveux, sous la forme que le physiologiste désigne par le nom d'action réflexe. Il existe

dans les classes les plus inférieures des animaux acéphales, aussi bien que dans ceux qui ont des têtes distinctes ; il croît et se développe conformément à la loi de la double évolution, physiquement et spirituellement ; et, entrant dans sa phase consciente de développement et de progrès chez les espèces céphaliques, déjà douées de sensorium et de ganglions symétriquement arrangés, cette action réflexe, — que les savants la nomment *automatique*, comme dans les espèces inférieures, ou *instinctive*, comme dans les organismes plus complexes, qui agissent sous l'influence du sensorium et du stimulant qui provient d'une sensation distincte, — est toujours une seule et même chose. C'est *l'instinct divin* dans son progrès incessant de développement. Cet instinct des animaux, qui agit, à partir du moment de leur naissance, dans les limites fixées par la nature pour chacun d'eux, et qui leur fait savoir comment ils doivent se préserver, sauf les cas d'accidents provoqués par une intelligence supérieure à la leur, cet instinct peut être nommé automatique, si l'on tient à une définition exacte ; mais il doit avoir, soit au dedans de l'animal qui le possède, soit *en dehors* de lui, l'intelligence de quelque chose ou de quelqu'un pour le guider.

Cette croyance, au lieu de contredire la doctrine de l'évolution et du développement graduel, soutenue par les hommes éminents de notre époque, la simplifie au contraire et la complète. Elle dispense sans difficulté d'une création spéciale pour chaque espèce ; car, là où la première place est donnée à un esprit dénué de formes, la forme et la substance matérielle sont d'une importance secondaire. Chaque espèce perfectionnée dans l'évolution physique ne fait qu'offrir plus de prise à l'intelligence dirigeante, pour agir dans le système nerveux perfectionné. L'artiste tirera mieux des flots d'harmonie d'un Erard, qu'il ne le ferait d'une épinette du XVI^e^ siècle. Donc, que cette impulsion *instinctive* soit directement imprimée au système nerveux du premier insecte venu, ou que chaque espèce la sente se développer graduellement en elle, par l'imitation des actes qu'elle verra accomplir par ses pareils, ainsi que le prétend la doctrine plus parfaite de Herbert Spencer, cela importe peu pour le sujet que nous traitons. La question ne concerne pu-

rement et simplement que l'évolution *spirituelle*. Si nous rejetons l'hypothèse comme non scientifique ou non démontrée, l'aspect physique de l'évolution s'écroulera également avec elle, puisque l'un est aussi peu prouvé que l'autre, et que l'intuition spirituelle de l'homme n'est pas autorisée à les rassembler, sous prétexte qu'elle « n'est pas philosophique ». Ainsi, bon gré, mal gré, nous retombons dans la vieille querelle du symposiaque de Plutarque, pour savoir lequel de l'oiseau ou de l'œuf fit le premier son apparition dans le monde.

Maintenant que l'autorité d'Aristote est ébranlée jusque dans ses fondements par celle de Platon, et que nos savants repoussent toute espèce d'autorité, et même la détestent, à l'exception de la leur propre ; maintenant que les appréciations générales de la sagesse humaine collective se trouvent à leur plus bas niveau, l'espèce humaine guidée par la science elle-même en est encore à retourner inévitablement en arrière jusqu'au point de départ des plus anciennes philosophies. Notre manière de voir est parfaitement exprimée par un des rédacteurs de la *Popular science Monthly*. « Les dieux des sectes et des spécialités, dit M. Osgood Mason, pourront peut-être se voir frustrés du respect auquel ils sont accoutumés, mais en même temps on voit poindre sur le monde, avec un éclat plus doux et plus serein, la conception, tout imparfaite qu'elle soit encore, d'une âme consciente, origine des choses, active et pénétrant tout, l'Ame suprême, la Cause, la Divinité ; non révélée par la parole ou la forme humaine mais remplissant et inspirant suivant ses moyens toute âme vivant en ce vaste univers, *dont le temple est la Nature*, et dont le culte est admiration ». C'est là du Platonisme pur, du Bouddhisme, ce sont les idées exaltées mais justes des premiers Aryens dans leur déification de la nature. Et telle est l'expression de la pensée fondamentale de tous les Théosophes, des cabalistes, et des adeptes des sciences occultes en général ; et si nous la comparons avec la citation d'Hippocrate que nous avons donnée plus haut, nous trouvons qu'elle est exactement conçue dans le même esprit et dans la même pensée.

Pour en revenir à notre sujet, l'enfant manque de rai-

son, parce que celle-ci est encore latente en lui ; et pendant ce temps, il est inférieur à l'animal, sous le rapport de l'instinct proprement dit. Il se brûlera ou se noiera avant de savoir que le feu et l'eau peuvent faire périr et constituent un danger pour lui ; tandis que le petit chat ou le poussin éviteront instinctivement l'un et l'autre. Le peu d'instinct que l'enfant possède s'éteint au fur et à mesure que la raison se développe en lui. On pourrait peut-être objecter que l'instinct n'est pas un don spirituel, puisque les animaux l'ont à un degré supérieur à l'homme, et que les animaux *n'ont pas d'âme*. Une pareille croyance est erronée et basée sur des fondements très peu sûrs. Elle vient de ce que la nature intime de l'animal est encore moins connue que celle de l'homme, qui est doué du don de la parole, et déploie à nos yeux ses forces psychologiques.

Mais quelles autres preuves, sinon des preuves négatives, avons-nous que l'animal est dépourvu d'une âme qui lui survit, si même elle n'est pas immortelle ? Sur le terrain purement scientifique, il y a autant d'arguments *pour que contre* ; et afin d'être plus clair nous dirons que ni l'homme ni l'animal ne fournissent aucune preuve pour ni contre la survivance de leur âme après la mort. Au point de vue de l'expérience scientifique, il est impossible de placer ce qui n'a pas d'existence objective dans le domaine d'une loi scientifique exacte. Mais Descartes et Bois Raymond ont épuisé leur imagination sur cette question, et Agassiz ne pouvait concevoir l'idée d'une existence future, qui ne serait partagée par les animaux que nous aimons, et même par les êtres du règne végétal qui nous entourent. Il nous suffirait, pour nous faire mettre en révolte contre la prétendue justice de la Cause Première, de croire que, tandis qu'un scélérat sans cœur est doué d'un esprit immortel, le noble et honnête caniche, dont l'abnégation va souvent jusqu'au sacrifice de sa vie ; qui protège l'enfant ou le maître qu'il aime, jusqu'à la mort ; qui jamais n'oublie son maître et se laisse mourir de faim sur sa tombe ; l'animal, chez qui les sentiments de la justice et de la générosité sont souvent développés à un degré surprenant, que cet animal puisse être anéanti ! Non, arrière la raison civilisée qui suggère une aussi impitoyable partia-

lité. Il vaudrait mieux cent fois s'en rapporter à son propre instinct en pareil cas, et avoir la foi de l'Indien de Pope, dont l'esprit naïf et ignorant ne peut se représenter qu'un ciel où

« ...admis à ce séjour d'égalité
Son chien fidèle lui tiendra compagnie. »

L'espace nous manque pour présenter ici les opinions spéculatives de certains occultistes de l'antiquité et du moyen âge à cet égard. Qu'il nous suffise de dire qu'ils ont devancé Darwin, qu'ils ont embrassé plus ou moins toutes ses théories sur la sélection naturelle et l'évolution des espèces, et qu'ils ont largement allongé la chaîne dans les deux sens. De plus, ces philosophes étaient des explorateurs aussi hardis dans le domaine de la psychologie, que dans celui de la physiologie et de l'anthropologie. Ils n'ont jamais dévié du double sentier parallèle que leur avait tracé leur grand maître Hermès. « En haut comme en bas », fut toujours leur axiome ; et leur évolution physique marchait de pair avec leur évolution spirituelle.

Nos biologistes modernes sont du moins d'accord sur un point : ne pouvant encore démontrer l'existence d'une âme individuelle chez les animaux, ils la refusent aussi à l'homme. La raison les a amenés sur le bord du « gouffre infranchissable » de Tyndall, entre l'esprit et la matière ; seul l'instinct peut les aider à le franchir. Lorsque, dans leur désespoir de ne pouvoir approfondir le mystère de la vie, ils se verront obligés de s'arrêter net, leur instinct peut s'affirmer de nouveau et les aider à traverser l'abîme infranchissable. C'est le point que le professeur John Fiske et les auteurs de *Unseen Universe* paraissent avoir atteint ; et Wallace, l'anthropologiste et ex-matérialiste, est le premier qui, courageusement, ait fait le saut pour le franchir. Qu'ils continuent hardiment jusqu'à se rendre compte que ce n'est pas l'esprit qui séjourne dans la matière, mais bien la *matière* qui s'attache temporairement à l'esprit ; et que ce dernier seul est une demeure éternelle et impérissable, pour toutes choses visibles et invisibles.

Les philosophes ésotériques professaient que tout, dans

la nature, n'est qu'une matérialisation de l'esprit. La Cause Première Éternelle est l'esprit latent, disaient-ils, et la matière coexistant dès le commencement. « Au commencement était le Verbe... et le Verbe était Dieu. » Tout en admettant que cette notion d'un Dieu est une abstraction incompréhensible pour la raison humaine, ils prétendaient que l'instinct humain infaillible le saisit comme la réminiscence d'une chose dont il fait partie, bien que non tangible pour nos sens physiques. Avec la première idée émanée de la Divinité bi-sexuelle et jusqu'alors inactive, la première impulsion fut transmise à l'univers tout entier, et la vibration électrique, instantanément ressentie à travers l'espace sans bornes. L'esprit engendra la force, et la force engendra la matière ; c'est ainsi que la divinité latente se manifesta comme une énergie créatrice.

Quand cela eut-il lieu ? à quel moment de l'éternité ? et comment ? ces questions resteront toujours sans réponse car la raison humaine est incapable de comprendre le profond mystère. Mais bien que l'esprit-matière ait existé de toute éternité, il existait à l'état latent ; l'évolution de notre univers visible doit avoir eu un commencement. Pour notre faible intelligence, ce commencement paraît si éloigné qu'il nous fait l'effet de l'éternité, cette période ne pouvant s'exprimer ni par les chiffres ni par le langage. Aristote concluait que le monde était éternel, et qu'il en serait toujours ainsi ; qu'une génération d'hommes en produit toujours une autre, sans que jamais il y ait eu un commencement pouvant être calculé par notre intelligence. En cela, son enseignement, dans son sens ésotérique, était en opposition avec celui de Platon, lequel enseignait que, « il y eut un temps ou l'humanité ne se perpétuait pas » ; mais les deux doctrines concordent dans leur esprit, car Platon ajoute, immédiatement : « cette humanité fit place à la race *humaine terrestre*, chez laquelle le souvenir de l'histoire primitive tomba graduellement dans l'oubli, et l'homme descendit de plus en plus bas » ; et Aristote, de son côté, dit : « S'il y a eu un premier homme, il a dû naître sans le concours d'un père et d'une mère — ce qui répugne à la nature. Car il n'a pu y avoir un premier œuf pour donner naissance aux

oiseaux, ou alors il a dû exister un premier oiseau pour pondre le premier œuf ; car l'oiseau est le produit d'un œuf. » On peut en dire autant de toutes les espèces, tablant avec Platon, que toute chose avant d'apparaître sur terre doit avoir existé premièrement à l'état d'esprit.

Ce mystère de la création initiale, qui a toujours fait le désespoir de la science, est insondable, à moins d'accepter la doctrine des Hermétistes (1). Bien que la matière soit co-éternelle avec l'esprit, ce n'est, certes, pas notre matière visible, tangible et divisible, mais bien sa sublimation extrême. L'esprit pur n'est qu'un degré au-dessus. Si nous n'admettons pas que l'homme ait été évolué de cette matière-esprit primordiale, comment pouvons-nous arriver à une hypothèse raisonnable quant à la genèse des êtres animés ? Darwin fait commencer son évolution des espèces au point le plus bas, et de là il les fait s'élever. Son seul tort serait d'appliquer son système du mauvais côté. S'il portait ses recherches de l'univers visible sur l'univers invisible, il se trouverait probablement sur la bonne voie. Mais alors, il ne ferait que suivre la trace des Hermétistes.

Que nos philosophes — positivistes — même les plus savants, n'aient jamais compris l'esprit des doctrines mystiques enseignées par les philosophes de l'antiquité — les Platoniciens — est évident si nous devons en croire cet ouvrage le plus éminent des temps modernes, le *Conflit entre la Religion et la Science*. Le professeur Draper commence son cinquième chapitre en disant que « les Païens grecs et romains croyaient que *l'esprit* de l'homme ressemble à sa forme corporelle, son apparence changeant avec ses variations, et croissant avec sa croissance ». Ce que les masses ignorantes croyaient n'avait aucune importance, bien qu'elles n'eussent jamais pu croire à de pareilles fantaisies

1. Cette doctrine seule peut réconcilier la science et le sentiment religieux chez l'homme. Les occultistes *croient*, car ils *savent*, et ils savent que si la vie terrestre a commencé par la cellule amiboïde, incapable de toute évolution dans son unité, qu'il en est sorti la cellule perfectionnée, d'où sont nés les êtres supérieurs et que, pour cela, il a fallu que les atomes et molécules qui composaient, même la première, fussent *organiques*, c'est-à-dire, contenant la VIE, qui est le souffle divin même à son état latent (Note de H.-P. B.).

prises au pied de la lettre. Quant aux philosophes grecs et romains de l'école platonicienne ils ne croyaient rien de semblable au sujet de *l'esprit* de l'homme, mais ils appliquaient la doctrine ci-dessus à son âme, ou nature psychique, laquelle, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, n'est pas l'esprit divin.

Aristote, dans ses déductions philosophiques sur *Les Songes*, donne clairement à entendre cette doctrine de l'âme double, ou âme-esprit. « Il faut rechercher *dans quelle partie* de l'âme les songes apparaissent », dit-il. Tous les anciens Grecs croyaient non seulement qu'une âme double, mais même qu'une âme *triple* existait dans l'homme. Nous voyons même qu'Homère appelle θυμος l'âme animale, que M. Draper nomme « l'esprit », et l'âme *divine* νους — nom par lequel Platon lui-même désignait l'esprit supérieur.

Les Jaïns hindous conçoivent l'âme, qu'ils apppellent *Jiva*, comme ayant été unie de toute éternité jusqu'à deux corps éthérés, sublimés, un desquels est invariable et est formé des pouvoirs divins de l'esprit *supérieur* ; l'autre est variable et composé des passions grossières de l'homme, ses affections sensuelles et ses attributs terrestres. Quand l'âme se purifie après la mort elle rejoint son *Vaijcarica* ou esprit divin, et devient un dieu. Les partisans de Sankaracharya, les savants Brahmanes, exposent la même doctrine dans le *Vedanta*. Suivant leur enseignement, l'âme, portion de l'esprit universel, ou immatériel est capable de s'unir à l'essence de son entité la plus élevée. Cette doctrine est explicite ; le *Vedanta* affirme que celui qui atteint la *connaissance complète de son dieu* devient un dieu lui-même, pendant qu'il est encore dans son corps mortel, et acquiert la suprématie sur toutes choses.

M. Draper, en citant dans la Théologie Védique le verset qui dit : « Il n'y a, en vérité, qu'une seule Divinité, l'Esprit suprême ; elle est de la même nature que l'âme humaine », veut prouver que la doctrine Bouddhique fut importée en Europe orientale par Aristote. Nous croyons que cette assertion est inadmissible, car Pythagore et, après lui, Platon l'avaient enseignée bien avant Aristote. Si, par la suite, les Platoniciens subséquents acceptèrent dans leur dialectique les arguments d'Aristote au sujet de l'émanation, ce ne fut

que parce que leurs points de vue coïncidaient, sous quelque rapport, avec ceux des philosophes orientaux. Le nombre harmonieux de Pythagore, et la doctrine ésotérique de Platon, sur la création, sont inséparables de la doctrine Bouddhiste de l'émanation; et le grand but de la philosophie Pythagoricienne, savoir, celui de libérer l'âme astrale des liens de la matière et des sens, et de la rendre, par cela même, apte à la contemplation éternelle des choses spirituelles, est une théorie identique à celle de la doctrine Bouddhiste de l'absorption finale. C'est le Nirvana interprété dans son véritable sens ; c'est une doctrine métaphysique que commencent à peine à entrevoir nos érudits sanscrits modernes.

Si les doctrines Aristotéliennes ont exercé une « influence prédominante » sur les Néo-Platoniciens ultérieurs, comment se fait-il que ni Plotin, ni Porphyre, ni même Proclus, n'aient jamais accepté sa théorie des songes et des visions prophétiques de l'âme ? Tandis qu'Aristote prétend que la plupart de ceux qui prophétisent sont atteints de « maladies mentales » (1) — donnant ainsi l'occasion à quelques plagiaires et spécialistes américains de défigurer des notions fort raisonnables —, l'opinion de Porphyre et, partant, celle de Plotin, étaient diamétralement opposées. Les Néo-Platoniciens contredisent à tous moments Aristote dans les questions les plus vitales des spéculations métaphysiques. De plus, ou bien le Nirvana Bouddhiste ne constitue pas la doctrine nihiliste, telle qu'on la représente aujourd'hui, ou alors les Néo-Platoniciens ne l'admettaient pas dans ce sens. Certes M. Draper ne prend pas sur lui d'affirmer que Plotin, Porphyre, Jamblique ou quel autre philosophe de leur école mystique que ce soit, niaient l'immortalité de l'Ego spirituel. Dire qu'ils cherchaient l'extase comme un « avant-goût de l'absorption dans l'âme mondiale universelle », dans le sens que prêtent au Nirvana Bouddhiste tous les savants sanscrits, est faire tort à ces philosophes. Nirvana n'est *pas*, ainsi que le dit M. Draper, « la réabsorption dans la *Force Universelle*, le repos éternel et la béatitude » ; mais pris au pied de la lettre par ces savants, il veut dire *l'extinc-*

1. *De Valibus in Problemate*, sect. 21.

tion, l'annihilation totale, et non l'absorption (1). Autant que nous le sachions, personne n'a pris la peine de se rendre compte de la *véritable* signification métaphysique de ce mot, qu'on ne trouve même pas dans la *Lankâvatâra* (2), qui donne les différentes interprétations du Nirvana par les Brahmanes-Tirthankara ou des Jaïns. Par conséquent, pour celui qui lit ce passage dans l'ouvrage de M. Draper, et ne tient compte que de la signification généralement acceptée de Nirvana, Plotin et Porphyre ne seront que des *Nihilistes*. Ce passage dans le *Conflit entre la Religion et la Science* nous donne le droit de supposer : 1° que l'auteur désirait placer Plotin et Porphyre sur le même niveau que son Giordano Bruno (voir le vol. II) dont il fait, bien à tort, un athée ; ou 2° qu'il ne prit jamais la peine d'étudier les vies de ces philosophes ou leurs doctrines.

Or, pour celui qui connaît le professeur Draper, même de réputation, cette dernière supposition est parfaitement absurde. Nous devons, par conséquent, croire, tout en le regrettant sincèrement comme tant d'autres matérialistes, qu'il voulait exposer sous un faux jour leurs aspirations religieuses. Il est fort malaisé pour un philosophe moderne, dont le but unique paraît être d'éliminer de la pensée humaine les notions de la Divinité et de l'esprit immortel, que d'avoir à traiter avec impartialité historique les plus célèbres parmi les Platoniciens païens. D'avoir à admettre, d'une part, leur profonde sagesse, leur génie, leurs connaissances par rapport aux questions philosophiques les plus abstraites, et, par conséquent, leur sagacité ; et d'autre part, leur adhésion, sans réserves à la doctrine de l'immortalité, du triomphe final de l'esprit sur la matière, et leur foi inébranlable en Dieu, et les dieux, ou esprits planétaires ; il y a tout lieu de croire que la nature humaine académique ne s'affranchira pas de si tôt du dilemme où l'ont placée l'existence posthume des défunts, les apparitions et les autres questions « spirituelles ».

Le moyen adopté par Lemprière (3), en pareille circons-

1. Voir Max Müller. *La signification du Nirvana.*
2. *Le Lankâvatâra*, traduction de Burnouf, p. 54.
3. *Dictionnaire classique.*

tance, est plus grossier encore que celui du professeur Draper, mais non moins efficace. Il accuse les anciens philosophes de mensonges délibérés, de fourberie et de crédulité. Après avoir représenté Pythagore, Plotin et Porphyre comme des merveilles de savoir, de moralité et de mérite ; comme des hommes remarquables par leur dignité personnelle, la pureté de leurs vies et l'abnégation dans la poursuite des vertus divines, il n'hésite pas à qualifier d'imposteur « ce célèbre philosophe » (Pythagore) ; quant à Porphyre il prétend qu'il est crédule, malhonnête et qu'il manque de jugement. « Lorsqu'il se voit obligé par les faits de l'histoire à leur rendre justice au cours de sa narration, il laisse percer sa prévention fanatique dans les commentaires entre parenthèses qu'il y ajoute. Nous apprenons de cet auteur suranné du siècle dernier, qu'un homme peut être honnête tout en étant un imposteur ; qu'il peut être pur, vertueux et un grand philosophe, et cependant être malhonnête menteur et fourbe ! Or l'inconsistance des philosophes du siècle passé est à l'ordre du jour de nos savants modernes.

Nous avons fait voir, d'autre part, que la « doctrine secrète » ne concède pas à tous les hommes l'immortalité au même degré. « L'œil ne verrait jamais le soleil s'il n'était pas de même nature que le soleil », dit Plotin. Ce n'est « qu'au moyen de la plus sublime pureté et chasteté que nous pouvons nous rapprocher de Dieu, c'est-à-dire du Principe universel et recevoir, dans sa contemplation, la véritable sagesse et l'intuition », écrit Porphyre. Si l'âme humaine a négligé pendant sa vie de recevoir l'illumination de son Esprit Divin, notre Dieu *personnel*, il est fort difficile pour l'homme grossier et sensuel de survivre longtemps à sa mort physique. De même qu'un monstre difforme ne peut vivre longtemps après sa naissance physique, même l'âme, une fois qu'elle s'est *trop* matérialisée, est incapable d'exister après sa naissance dans le monde spirituel. La viabilité de la forme astrale est si faible que ses particules ne cohèrent pas fermement ensemble lorsqu'elles s'échappent de la capsule inflexible du corps physique. Ses particules obéissant graduellement à l'attraction désorganisatrice de l'espace universel, s'échappent finalement hors de toute possibilité de se réagréger.

Lorsqu'une catastrophe de cette nature a lieu, la personnalité cesse d'exister ; son glorieux Augoeides l'a abandonnée. Pendant la période intermédiaire entre sa mort physique et la désintégration de sa forme astrale, celle-ci, attachée par l'attraction magnétique à son hideux cadavre, erre à l'entour de celui-ci et puise de la vitalité chez des victimes susceptibles de lui en fournir. L'homme semi-physique, qui s'est soustrait à tous les rayons de la lumière divine, se perd dans l'obscurité et, par conséquent, s'attache à la terre et à ce qui est terrestre.

Aucune âme astrale, pas même celle des purs, des bons et des vertueux, n'est immortelle au sens strict du mot ; « elle a été formée d'éléments — et aux éléments elle doit retourner ». Mais, tandis que l'âme du méchant disparaît, et est absorbée sans rédemption, celle de tous les autres, même modérément purs, ne fait que changer ses particules éthérées contre d'autres plus éthérées encore ; et tandis qu'il reste en elle une étincelle du *Divin*, l'homme individuel, ou plutôt l'essence de son *égo* personnel, ne mourra pas. « Après la mort », dit Proclus, « l'âme (l'esprit) continue à séjourner dans la forme aérienne (le corps astral) jusqu'à sa complète purification de toutes ses passions irritables et voluptueuses...elle se débarrasse alors du corps aérien par une *seconde mort*, ainsi qu'elle l'avait déjà fait pour son corps terrestre. C'est ainsi que les anciens prétendent qu'un corps céleste est toujours uni *à l'âme*, laquelle est *immortelle, lumineuse et de la nature des étoiles* » (1).

Laissons maintenant la digression qui nous a fait écarter de notre sujet, pour étudier la question de la *raison* et de *l'instinct*. Ce dernier, suivant les anciens, procède de la divinité, et la première est purement humaine. L'un (l'instinct) est le produit des sens, une sagacité que possèdent les animaux les plus bas, même ceux qui sont dépourvus de raison, c'est l'αισθητικον ; l'autre est le produit des facultés réflectives, le νοητικόν, dénotant le jugement et l'intelligence humaine. C'est pourquoi l'animal dépourvu de raisonnement possède, dans l'instinct inhérent à son être,

1. C'est la doctrine théosophique. Voyez la traduction de *Fragments of Occult Truth*, numéro 1, traduit par D.-A. C. (Note de H.-P. B.)

une faculté infaillible, qui n'est autre chose que cette étincelle divine qui réside dans chaque parcelle de matière, celle même considérée inorganique, esprit matérialisé elle-même. Dans la Cabale Juive, le second et le troisième chapitres de la Genèse sont expliqués comme suit: lorsque le second Adam fut créé de la poussière de la terre, la matière est devenue tellement grossière, qu'elle règne en souveraine. De ses désirs est émanée la femme, et Lilith possédait la meilleure partie de l'esprit. Le Seigneur Dieu se promenant dans le Jardin *à la fraîcheur du Jour* (le crépuscule de l'esprit, ou la divine lumière obscurcie par les ombres de la matière), maudit, non seulement ceux qui commirent le péché, mais encore la terre elle-même et tous les êtres vivants, et le serpent-matière, tentateur par-dessus tout.

Qui donc, sinon les cabalistes, serait capable d'expliquer cet acte en apparence si injuste? Comment devons-nous comprendre cette malédiction de toutes les choses créées innocentes de tout crime ? L'allégorie est évidente. La malédiction ou le mal, l'absence de spiritualité, est inhérente à la matière elle-même. Il s'ensuit qu'elle est condamnée à lutter contre sa propre grossièreté, pour sa purification ; l'étincelle latente de l'esprit divin, bien qu'étouffée, est encore là; et son invincible attraction ascensionnelle la contraint à combattre dans la douleur et le travail afin de se libérer. La logique nous montre que comme toute matière a eu une origine commune, elle doit avoir des attributs communs, et que, comme l'étincelle vitale et divine se trouve dans le corps matériel de l'homme, elle doit se retrouver aussi dans toutes les espèces qui lui sont inférieures. La mentalité latente que, dans les règnes inférieurs, l'on considère comme une semi-conscience, conscience et instinct est grandement adoucie chez l'homme. La raison, produit du cerveau physique, développe aux dépens de l'instinct la vague réminiscence d'une omniscience autrefois divine, — l'esprit. La raison, symbole de la souveraineté de l'homme physique sur tous les autres organismes physiques, est souvent bafouée par l'instinct d'un animal. Comme son cerveau est plus parfait que celui de toute autre créature, ses émanations doivent naturellement produire les résultats les plus élevés de l'action mentale; mais la raison ne sert uni-

quement que pour l'étude des choses matérielles ; elle est incapable d'aider son possesseur dans la connaissance des choses de l'esprit. En perdant l'instinct, l'homme perd sa force d'intuition, qui est le couronnement et le point culminant de l'instinct. La raison est l'arme grossière des savants, l'intuition est le guide infaillible du voyant. L'instinct enseigne à la plante et à l'animal leurs saisons pour la procréation de leurs espèces, et il guide l'animal dans la recherche du remède convenable à l'heure de la maladie. La raison — orgueil de l'homme — est impuissante à battre en brèche son penchant vers la matière, et ne tolère aucun obstacle à la satisfaction illimitée de ses sens. Loin de le porter à être son propre médecin, ses subtiles sophismes le mènent trop souvent à sa propre destruction.

Rien n'est plus aisé à prouver que la proposition que la perfection de la matière s'obtient aux dépens de l'instinct. Le zoophyte attaché au rocher sous-marin, en ouvrant la bouche pour y attirer la nourriture qui flotte aux alentours, fait preuve, proportionnellement à sa structure physique, de plus d'instinct que la baleine. La fourmi, avec ses aptitudes architecturales, sociales et politiques, est placée infiniment plus haut sur l'échelle des animaux que l'adroit tigre royal guettant sa proie. « C'est avec crainte et admiration », s'écrie Bois-Raymond, « que celui qui étudie la nature regarde cette molécule microscopique de substance nerveuse, qui est le siège de l'âme laborieuse, amie de l'ordre, industrieuse, loyale et intrépide de la fourmi ! »

Comme tout ce qui tire son origine des mystères psychologiques, l'instinct a été trop longtemps négligé dans le domaine de la science. « Nous voyons ce qui a indiqué à l'homme la route pour trouver un soulagement à toutes ses souffrances physiques », dit Hippocrate. « C'est l'instinct des races primitives, alors que la froide raison n'avait pas encore obscurci la vision interne de l'homme... Son indication ne doit jamais être dédaignée, car c'est à l'instinct seul que nous devons nos premiers remèdes (1). Connaissance instantanée et infaillible d'un esprit omniscient, l'instinct est en tout différent de la raison finie et limitée ; et

1. Voir Cabanis. *Histoire de la Médecine.*

dans le progrès expérimental de celle-ci, la nature divine de l'homme est souvent complètement engloutie, lorsqu'il renonce de lui-même à la lumière divine de l'intuition. L'une rampe, l'autre vole ; la raison est la puissance de l'homme, l'intuition est la prescience de la femme !

Plotin, l'élève du Grand Ammonius Saccas, le principal fondateur de l'école néo-platonicienne enseigne que les connaissances humaines passent par trois degrés ascendants : l'opinion, la science, et l'*illumination*. Il l'explique en disant que : « le moyen ou instrument de l'opinion, c'est le sens ou la perception ; celui de la science, la dialectique ; et celui de l'illumination, l'*intuition* (ou instinct divin). A cette dernière est subordonnée la raison ; elle est la connaissance absolue, fondée sur l'identification de l'intelligence avec l'objet connu ».

La *prière* ouvre la vue spirituelle de l'homme, car la prière, c'est le désir, et le désir développe la VOLONTÉ ; les effluves magnétiques qui se dégagent du corps à chaque effort, soit mental soit physique, produisent l'automagnétisation et l'extase. Plotin recommande la solitude pour la prière, comme le moyen le plus efficace d'obtenir ce que l'on demande ; et Platon avertit ceux qui prient « de demeurer silencieux en présence de l'Etre divin, le Dieu en nous, Notre Esprit, jusqu'à ce qu'il fasse disparaître le nuage de devant leurs yeux, et les rende aptes à voir, grâce à la lumière qui émane d'eux-mêmes. » Apollonius s'isolait toujours des hommes pendant la conversation qu'il entretenait avec Dieu, et partout où il sentait le besoin de la contemplation divine et de la prière, il s'enveloppait la tête et tout le corps dans les plis *de son blanc manteau de laine*. Qui ne connaît les propriétés magnétiques de la laine ? « Lorsque vous priez, entrez dans votre cabinet, et en ayant fermé la porte, priez votre Père, en secret », dit le Nazaréen, le disciple des Esséniens.

Chaque être humain est né avec un rudiment du sens interne nommé *intuition*, qui peut être développé, et devenir ce que les Écossais appellent « la seconde vue ». Tous les grands philosophes qui, comme Plotin, Porphyre et Jamblique ont fait usage de cette faculté, enseignent cette doctrine. « Il est une faculté de l'esprit humain », écrit

Jamblique, « qui est supérieure à tout ce qui naît ou est engendré. C'est par elle que nous pouvons atteindre l'union avec les intelligences supérieures, à être transportés au delà des scènes de ce monde, et à prendre part à la vie plus élevée, et aux pouvoirs particuliers des êtres célestes.

Sans la vue interne ou intuition, les Juifs n'auraient jamais eu leur Bible, ni les chrétiens Jésus. Ce que Moïse et Jésus ont donné au monde était le fruit de leur intuition ou illumination. Ce que les chefs de l'Eglise et les maîtres de théologie postérieurs à eux ont donné à entendre au monde à ce sujet, étaient de faux exposés dogmatiques et trop souvent des blasphèmes.

Accepter la Bible comme une révélation, et ajouter une foi aveugle à une traduction littérale de son texte, c'est pire qu'une absurdité, c'est un blasphème contre la divine majesté de l'Unité Invisible. Si nous avions à juger la divinité et le monde des esprits, par ce qu'en disent leurs interprètes humains maintenant que la philologie avance à pas de géants dans le champ des religions comparées, la croyance en Dieu et dans l'immortalité de l'âme ne résisterait pas un siècle de plus aux attaques de la *raison*. Ce qui soutient la foi de l'homme en Dieu et la vie spirituelle future, c'est l'*intuition* ; ce divin produit de notre être intime qui défie les momeries du prêtre catholique Romain, et ses idoles ridicules ; les mille et une cérémonies du Brahmane et ses idoles ; et les jérémiades du prédicateur protestant, et sa foi désolée et aride, sans idoles (quoi qu'il en fasse une de sa Bible) mais avec un enfer sans limites et la damnation pour finir. Si ce n'était l'intuition, immortelle, quoique souvent indécise, parce qu'elle est obscurcie par la matière, la vie humaine serait une parodie et l'humanité une fraude. Ce sentiment indéracinable de la présence de quelqu'un en dehors au dedans de nous-mêmes est tel, qu'aucune contradiction dogmatique, aucune forme extérieure de culte ne peut le détruire dans l'humanité malgré tout ce qu'ont beau faire le clergé et les savants. Mû par cette pensée de l'infinité et de l'impersonnalité de la Divinité, Gautama Bouddha, le Christ hindou, s'écrie : « De même que les quatre rivières qui se jettent dans le Gange perdent leur nom aussitôt qu'elles mêlent leurs eaux avec celles du fleuve sacré,

de même tous ceux qui croient au Bouddha (1) cessent d'être Brahmanes, Kshatriyas, Vaisyas et Sûdras ! »

L'ancien Testament fut compilé et arrangé d'après la tradition orale ; les masses n'ont jamais connu sa signification réelle, car Moïse reçut l'ordre de ne faire part des vérités secrètes qu'aux soixante-dix vieillards, sur lesquels le Seigneur souffla *l'esprit* qui était sur le législateur. Maimonides, dont l'autorité et la connaissance de l'histoire sacrée peuvent difficilement être rejetées, dit : « Quiconque trouvera le sens véritable du *Livre de la Genèse* doit avoir soin de ne pas le divulguer... Si une personne en découvrait par elle-même *la véritable signification*, ou avec l'aide d'un autre, elle doit garder le silence ; ou si elle parle, il faut qu'elle le fasse d'une manière obscure et énigmatique. »

Cette confession que ce qui se trouve dans les Ecritures sacrées n'est qu'une allégorie a été faite par d'autres autorités juives, en dehors de Maimonides ; car nous voyons Josèphe déclarer que Moïse *a philosophé* (a parlé par énigmes dans des figures allégoriques) lorsqu'il a écrit le livre de la Genèse. C'est pourquoi la science moderne en négligeant de déchiffrer le vrai sens de la Bible, et en laissant la Chrétienté tout entière croire à la lettre morte de la théologie Judaïque, s'est faite tacitement la complice du clergé fanatique. Elle n'a pas le droit de tourner en ridicule les récits d'un peuple qui ne les a jamais écrits dans la pensée qu'ils dussent recevoir une aussi étrange interprétation, de la part d'une religion ennemie. L'un des caractères les plus tristes du Christianisme est que ses textes les plus saints ont été tournés contre lui, et le souvenir des morts a étouffé l'esprit de vérité.

« Les dieux existent, dit Epicure, mais ils ne sont *pas* ce que le peuple, οἱ πολλοι suppose qu'ils sont. » Et cependant Epicure, jugé comme d'habitude par les critiques superficiels, passe pour un matérialiste et est présenté comme tel.

Mais ni la Grande Cause Première ni son émanation, l'esprit immortel de l'homme, ne sont restés sans témoins pour

1. Ce n'est pas à lui-même — « Gautama Bouddha » — que ce dernier faisait allusion en disant cela, mais bien au Bouddha impersonnel, à l'Adi-Bouddha ou *Boudhi*, la Sagesse divine et Eternelle.

affirmer leur existence. Le mesmérisme et le spiritisme sont là pour attester les grandes vérités. Pendant plus de quinze siècles, grâce aux aveugles et brutales persécutions de ces grands vandales de l'histoire des premiers temps du Christianisme, Constantin et Justinien, l'antique SAGESSE dégénéra, et petit à petit finit par tomber dans la fange la plus profonde de la superstition et de l'ignorance monacales. La notion Pythagoricienne « des choses qui existent » ; la profonde érudition des Gnostiques ; les enseignements des grands philosophes honorés de tous temps et en tous lieux, tout cela fut rejeté comme doctrines de l'Antéchrist et du Paganisme, et livré aux flammes. Avec les derniers Sept Sages de l'Orient, le groupe qui restait des Néo-platoniciens, Hermias, Priscianus, Diogène, Eulalius, Damaskius, Simplice et Isidore, qui se réfugièrent en Corse pour échapper aux fanatiques persécutions de Justinien, le règne de la sagesse prit fin. Les livres de Thoth (ou Hermès Trismégiste), qui renferment dans leurs pages sacrées l'histoire spirituelle et physique de la création et des progrès de notre monde moisirent dans l'oubli et le mépris, pendant bien des siècles. Ils ne trouvèrent pas d'interprètes dans l'Europe Chrétienne ; les Philaléthéens, ou « sages amis de la vérité », n'étaient plus ; ils furent remplacés par les railleurs ignorants, moines tonsurés et encapuchonnés de la Rome papale, qui craint la vérité, sous quelque forme et de quelque côté qu'elle apparaisse, si elle tend le moins du monde à porter atteinte à ses dogmes.

Quant aux sceptiques, voici les remarques que fait à leur sujet et au sujet de leurs disciples le professeur Alexandre Wilder vice-président de la Société Théosophique de New-York, dans ses esquisses sur le *Néo-platonisme et l'Alchimie* : « Un siècle s'est écoulé depuis que les compilateurs de l'Encyclopédie Française ont infusé le scepticisme dans le sang du monde civilisé, et fait envisager comme déshonorant de croire à quelque chose qu'on ne peut éprouver dans les creusets, ni démontrer par un raisonnement critique. Même de nos jours, il faut une certaine dose de candeur et de courage pour se risquer à traiter un sujet qui a été pendant bien des années repoussé et dédaigné, parce qu'il n'a pas été bien compris ou correctement interprété.

Celui-là doit être audacieux, qui soutient que la philosophie Hermétique est autre chose qu'une apparence de science, et qui, dans cette conviction, réclame pour ses enseignements un auditoire patient. Et pourtant ses professeurs furent jadis les princes de l'examen scientifique et des héros parmi les hommes. En outre, il n'y a rien à dédaigner dans ce qui a provoqué la vénération des hommes et mépriser les convictions ardentes d'autrui, c'est faire preuve d'ignorance et manquer de générosité. »

Encouragé par ces opinions d'un érudit, qui n'est ni un fanatique ni un conservateur, nous rappellerons maintenant quelques faits rapportés par des voyageurs qui en ont été témoins au Thibet et dans l'Inde, et que les indigènes gardent comme des preuves pratiques de la vérité de la philosophie et de la science, transmises par leurs ancêtres.

En premier lieu, nous allons étudier le très remarquable phénomène qu'on peut contempler dans les temples du Thibet et dont les relations ont été apportées en Europe par des témoins oculaires, autres que les missionnaires Catholiques, dont nous écarterons les témoignages, pour des motifs aisés à comprendre pour qui les connaît. Au commencement de notre siècle, un savant Florentin, un sceptique, et correspondant de l'Institut de France, ayant obtenu la permission de pénétrer sous un déguisement dans l'enceinte réservée d'un temple Bouddhique, où l'on célébrait la plus solennelle de toutes les cérémonies, rapporte les faits suivants, dont il a été lui-même témoin. Un autel était préparé pour recevoir un Bodhisâtva ressuscité, trouvé par le clergé initié, et reconnu à certains indices secrets pour s'être réincarné dans le corps d'un enfant nouveau-né. Le nourrisson, âgé seulement de quelques jours, est amené en présence du peuple, et révérencieusement placé sur l'autel. Se dressant tout à coup sur son séant, l'enfant commence à prononcer d'une voix haute et mâle les paroles suivantes : « Je suis Bouddha, je suis son esprit ; et moi, Bouddha, votre Dalai-Lama, j'ai laissé mon vieux corps décrépit dans le temple de....., et j'ai choisi le corps de ce petit enfant pour mon nouveau séjour sur la terre. » Notre savant ayant finalement été autorisé par les prêtres à prendre avec tout le respect voulu l'enfant dans ses bras, et à l'emporter à

une distance des assistants suffisante pour le convaincre qu'il n'y avait pas possibilité de faire usage de ventriloquie, ni d'aucune supercherie, le bébé jette sur le grave académicien un regard qui le fit frissonner, suivant ses propres expressions, et répète les mots qu'il avait dits auparavant. Un rapport détaillé de cet événement, dit-on, attesté par la signature de ce témoin oculaire, fut envoyé à Paris ; mais les membres de l'Institut, au lieu d'accepter le témoignage d'un savant observateur dont le mérite était reconnu, conclurent que le Florentin avait été soit *sous l'influence d'une attaque d'insolation*, soit trompé par un adroit truc acoustique.

Quoique, suivant M. Stanislas Julien, le traducteur français des textes sacrés de la Chine, il y ait un verset dans le *Lotus* (1) qui dit qu' « un Bouddha est aussi difficile à trouver que les fleurs d'Udumbara et de Palâca, si nous devons croire les nombreux témoins oculaires, ce phénomène se produit certainement. Comme de juste, les cas en sont rares, puisqu'ils n'ont lieu qu'à la mort de chaque grand Dalai-Lama ; et ces vénérables personnages vivent jusqu'à une vieillesse devenue proverbiale.

Le malheureux abbé Huc dont les livres de voyage au Thibet et en Chine sont bien connus, raconte le même fait de la résurrection d'un Bouddha. Il y ajoute, en outre, la circonstance curieuse que le bébé-oracle prouva péremptoirement « à ceux qui l'interrogeaient et qui avaient connu la vie passée du défunt, qu'il était bien un esprit mûri par la vieillesse dans un corps d'enfant, en donnant les détails les plus exacts sur son existence antérieure ».

Une chose digne de remarque, c'est que Des Mousseaux, qui s'étend assez longuement sur ce phénomène, en l'attribuant, comme de raison, au Diable, observe en parlant du pauvre abbé que le fait d'avoir été défroqué « est un accident qui, il faut l'avouer, n'est pas de nature à fortifier notre confiance ». A notre humble avis, cette petite circonstance ne fait au contraire que l'augmenter.

L'ouvrage de l'abbé Huc a été mis à l'Index, parce qu'il disait la vérité sur la similitude des rites Bouddhiques avec

1. *Le Lotus de la Bonne Loi*, traduit du Sanscrit par E. Burnouf.

les rites Catholiques. Il fut en outre rappelé de sa mission, pour avoir été *trop sincère*.

Si cet exemple d'enfant prodige était le seul, nous pourrions avec raison éprouver une certaine hésitation à l'admettre ; mais, sans parler des prophètes Camisards de 1707, parmi lesquels se trouvait l'enfant de quinze mois cité par Jacques Dubois, lequel parlait en excellent Français, « comme si Dieu eût parlé par sa bouche », ni des enfants des Cévennes, dont le langage prophétique est attesté par les premiers savants de France, nous avons des exemples dans les temps modernes, d'un caractère tout aussi remarquable. Le *Lloyd's Weekly Newspaper* de mars 1875 contient la relation du phénomène suivant : « A Saar-Louis, en France, un enfant venait de naître. La mère venait d'accoucher, la sage-femme s'extasiait sur la beauté de la petite créature, et les amis félicitaient le père de l'heureux événement, lorsque quelqu'un demanda l'heure. Qu'on juge de la surprise de tous les assistants, en entendant le nouveau-né répondre distinctement : Deux heures ! Mais ce n'était encore rien en comparaison de ce qui suivit. La compagnie regardait l'enfant avec une muette surprise et presque avec épouvante, lorsqu'il ouvrit les yeux et dit : « J'ai été envoyé dans ce monde pour vous dire que l'année 1875 sera une bonne année, mais que l'année 1876 sera une année de sang. Après avoir fait cette prophétie, il se retourna sur le côté et expira, à peine âgé d'une demi-heure. »

Nous ignorons si ce prodige a été officiellement reconnu par l'autorité civile ; comme de juste d'ailleurs, il n'en peut pas attendre de la part du clergé, puisqu'il n'en pouvait retirer ni honneur ni profit ; mais même si une Revue anglaise ne s'était pas portée garante responsable de l'histoire, le résultat n'en aurait pas moins eu un intérêt tout particulier. L'année 1876 qui vient de finir (nous écrivons ces lignes en février 1877), a été positivement, et à partir du mois de Mars, une année de sang, et cela d'une manière inattendue. C'est dans les principautés Danubiennes qu'a été écrit un des chapitres les plus sanglants de l'histoire des guerres et des rapines, un chapitre d'excès des Musulmans sur les Chrétiens, qui n'a point d'équivalent depuis que les soudards catholiques massacraient par dizaines de mille les

simples naturels de l'Amérique du Nord et du Sud, et que les protestants anglais s'avançaient péniblement jusqu'au trône impérial de Delhi, pas à pas, à travers des fleuves de sang. Si la prophétie de Saar-Louis n'était qu'un article sensationnel d'un journal, le cours des événements l'a fait monter au rang des prédictions accomplies ; 1873 *fut* une année de grande abondance, et 1876, à la grande surprise de tout le monde, une année de carnage.

Mais en supposant même que le prophète nouveau-né en question n'ait jamais desserré les lèvres, le cas de l'enfant Jencken reste encore pour dérouter l'examinateur. C'est un des plus surprenants phénomènes de médiumnité. La mère de cet enfant est la célèbre Kate Fox, et son père M. H. D. Jencken, M. R. I., avocat à Londres. Il est né à Londres en 1873 et avant l'âge de trois mois il commença à donner des marques de médiumnité spirite. Des coups étaient frappés sur son oreiller et son berceau et aussi sur la personne de son père, pendant qu'il tenait l'enfant sur ses genoux, et que M^me^ Jencken était absente de la maison. Deux mois plus tard, une communication de vingt mots sans signature fut écrite de sa main. Un gentleman, un avoué de Liverpool nommé J. Wason, se trouvait présent à ce moment, et il signa avec la mère et la nourrice un certificat qui fut publié dans le *Medium and Daybreak* du 8 mai 1874. Le rang professionnel et scientifique de M. Jencken rend tout à fait improbable l'hypothèse qu'il se soit prêté à une supercherie. Bien plus, l'enfant était si bien à portée de *la Royal Institution*, dont son père était membre, que le professeur Tyndall et ses partisans n'eurent aucune excuse pour négliger d'examiner le cas, et d'informer le monde de ce phénomène psychologique.

L'enfant sacré du Thibet étant si loin, ils avaient beau jeu pour nier le fait en le mettant sur le compte de l'insolation et de l'illusion acoustique. Mais en ce qui concerne le nouveau-né de Londres, l'affaire est encore plus simple ; que l'enfant grandisse et apprenne à écrire, et alors ils nieront le fait tout net.

Ainsi que l'ont fait d'autres voyageurs, l'abbé Huc nous donne une description de ce merveilleux arbre du Thibet, nommé le *Koumboum* ; c'est-à-dire l'arbre aux 10.000 ima-

ges et caractères. Il ne pousse pas sous une autre latitude, malgré les essais répétés qui en ont été faits ; et il ne peut même pas se reproduire par boutures. La tradition rapporte qu'il naquit de la chevelure d'un des Avatars (le Lama-Tson-ka-pa) une des incarnations d'Amita Bouddha. Mais nous laisserons l'abbé Huc raconter lui-même le reste de l'histoire : « Chacune de ses feuilles, lorsqu'on l'ouvre, porte soit une lettre soit une sentence religieuse écrite en caractères sacrés, et ces lettres sont, dans leur genre, d'une telle perfection, que les fonderies de caractères de Didot ne présentent rien qui les surpasse. Ouvrez les feuilles que la végétation est sur le point de dérouler, et vous y découvrirez, prêts à se montrer, les lettres ou les mots distincts qui sont la merveille de cet arbre unique ! Détournez votre attention des feuilles, et reportez la sur l'écorce des branches, et de nouveaux caractères s'offriront à vos yeux ! Ne laissez point se refroidir votre curiosité : levez les couches de cette écorce, et d'autres caractères encore, dont la beauté vous surprendra, se montreront au-dessous des premiers. Et ne vous imaginez point que ces couches superposées répètent la même impression. C'est tout le contraire ; chaque lame que vous enlevez vous offre un type différent. Comment donc y soupçonner de la supercherie ? J'ai fait tout mon possible pour y découvrir la plus légère trace de l'adresse de l'homme, et mon esprit abasourdi n'a pas pu conserver le moindre doute à cet égard. »

Nous ajouterons au récit de M. Huc la déclaration que les caractères qui apparaissent sur les différentes parties du Koumboum sont en caractères Sensar, ou langage dit du soleil (langue sacerdotale et secrète) qui a précédé l'ancien sanscrit, dit-on, et que l'arbre sacré contient dans ses diverses parties toute l'histoire de la création *in extenso*, et en substance la philosophie ésotérique des livres sacrés du Bouddhisme. Sous ce rapport, il présente, relativement à la religion Bouddhique, les mêmes relations que les peintures du temple de Dendera en Egypte relativement à l'ancienne foi des Pharaons. Ces dernières sont bravement décrites par le professeur Carpenter, président de la *British Association*, dans sa conférence faite à Manchester, sur l'Egypte. Il montre clairement que le livre juif de la Genèse n'est pas autre

chose que l'expression des idées primitives des Juifs, basées sur le souvenir des peintures des Egyptiens chez lesquels ils avaient vécu. Mais il ne donne pas clairement à entendre sauf par voie de déduction, s'il croit que les peintures de Dendera et le récit Mosaïque ne sont qu'une allégorie ou bien une prétendue narration historique. Il est inadmissible qu'un savant qui a étudié la question même superficiellement, puisse se hasarder à affirmer que les anciens Egyptiens avaient les mêmes notions ridicules sur la création instantanée du monde que les théologiens chrétiens primitifs. Comment peut-il dire que, parce que les peintures de Dendera se trouvent représenter leur théogonie dans une allégorie, elles avaient pour but de montrer la scène comme accomplie en six minutes ou six millions d'années? Elles peuvent aussi bien indiquer allégoriquement six époques successives ou œons, ou l'éternité que six jours. De plus, les *Livres d'Hermès* ne prêtent certainement pas le flanc à accusation, et *l'Avesta* parle d'une façon spécifique de six périodes, embrassant chacune des milliers d'années au lieu de jours. Nombre d'hiéroglyphes Egyptiens contredisent la théorie de Carpenter, et Champollion a vengé la mémoire des anciens sur une foule de points. De ce qui a été fait auparavant, il résultera clairement, croyons-nous, pour le lecteur, que la philosophie égyptienne n'a point de place pour ces spéculations informes, si tant est que les Hébreux y aient jamais ajouté foi ; leur cosmogonie considérait l'homme comme le résultat d'une évolution, et son progrès, comme devant s'accomplir dans des cycles immensément longs.Mais revenons aux merveilles du Thibet.

En fait de peintures, celle décrite par M. Huc, et placée dans une certaine lamaserie, peut être envisagée comme la plus surprenante qui existe. C'est une simple toile sans le moindre appareil mécanique, comme le visiteur peut s'en convaincre en l'examinant à loisir. Elle représente un paysage au clair de lune, mais la lune n'y est pas immobile et morte ; tout au contraire, car, d'après l'abbé, on dirait que notre lune elle-même, ou du moins son image vivante éclaire le tableau. Chaque phase, chaque aspect, chaque mouvement de notre satellite, s'y trouve reproduit en *fac-similé*, dans le mouvement et la marche de la lune dans la peinture

sacrée. « Vous voyez cette planète dans le tableau marcher avec la forme d'un croissant, devenir pleine, briller avec éclat, passer derrière des nuages, se montrer ou disparaître d'une manière correspondant de la façon la plus extraordinaire aux allures de l'astre réel. C'est en un mot une reproduction très servile et resplendissante de la pâle reine des nuits, qui était l'objet de l'adoration de tant de fidèles dans l'antiquité (1). »

Si l'on songe à l'étonnement que ressentirait inévitablement un de nos académiciens si satisfaits d'eux-mêmes, en voyant une pareille peinture (et elle n'est pas la seule, car il y en a d'autres dans d'autres parties du Thibet et du Japon également représentant les mouvements du soleil), si l'on songe, disons-nous, à l'embarras de cet Académicien devant la conviction, que s'il ose dire franchement la vérité à ses collègues, il est condamné à subir le même sort que le pauvre abbé Huc, et à être chassé de son siège académique, comme un menteur ou un dément, on ne peut s'empêcher de se rappeler l'anecdote de Tycho-Brahe racontée par Humboldt dans son *Cosmos* (2).

« Un soir », dit le grand astronome Danois, « un soir que suivant mon habitude, je considérais la voûte céleste, à mon indicible étonnement, je vis tout près du zénith dans Cassiopée une radieuse étoile d'une grandeur extraordinaire. Frappé de saisissement, je ne savais si je devais en croire mes yeux. Quelque temps après, j'appris qu'en Allemagne des voituriers et d'autres personnes du peuple avaient averti les savants à plusieurs reprises qu'une grande apparition se voyait dans le ciel ; ce fait fournit à la presse et au public une nouvelle occasion de se livrer aux railleries habituelles contre les hommes de science qui, dans les cas d'apparition d'une foule de comètes antérieures, n'avaient pas su prévoir leur venue ».

Depuis les temps les plus reculés, les Brahmanes étaient réputés comme possédant de merveilleuses connaissances danstoutes les branches de l'art magique. Depuis Pythagore,

1. M. des Mousseaux certifie le fait, disant qu'il l'a eu de la bouche même de l'abbé.
2. *Cosmos*, vol. III, part. 1, p. 168.

le premier philosophe qui ait étudié la sagesse chez les Gymnosophes, et Plotin qui était initié au mystère de l'union avec la Divinité par la contemplation abstraite, jusqu'aux adeptes modernes, tous savaient parfaitement que c'est dans la contrée des Brahmanes et de Gautama Bouddha qu'il fallait aller chercher les sources de la Science Secrète. Il appartiendra aux siècles futurs de découvrir cette grande vérité, et de l'accepter comme telle, puisque aujourd'hui elle est ravalée et méprisée comme une basse superstition. Que savaient même les plus éminents hommes de science sur l'Inde, le Thibet et la Chine, jusqu'au dernier quart de siècle actuel ? Le plus infatigable des savants, Max Müller, nous apprend que jusqu'à cette époque, pas un seul document original de la religion Bouddhique n'avait été accessible aux philologues Européens ; qu'il y a cinquante ans, il n'existait pas un lettré, qui eût pu traduire une ligne du Veda, une ligne du Zend-Avesta, ou une ligne du *Tripiṭâka* Bouddhique, sans parler des autres dialectes ou langages.

Et même maintenant que la Science est en possession des divers textes sacrés, ceux que l'on possède ne sont que des éditions très incomplètes de ces ouvrages, et *rien*, absolument rien de la littérature sacrée secrète du Bouddhisme. Le peu que nos érudits ont appris de Sanscrit, qualifié d'abord par Max Müller « une effroyable Jungle de littérature religieuse, la plus excellente cachette pour les Lamas et les Dalai-Lamas », commence à peine maintenant à jeter une faible lueur dans ces ténèbres primitives. Nous voyons ce lettré nous déclarer que ce qui apparaît au premier coup d'œil, dans le labyrinthe des religions du monde, comme plein d'obscurité, de déception et de vanité commence à prendre une autre forme. « On croirait », écrit-il, « que c'est dégrader le nom même de la religion que de l'appliquer aux sauvages élucubrations des Yoguis hindous, et aux purs blasphèmes des Bouddhistes chinois. Mais à mesure que, lentement et patiemment, on poursuit sa route à travers ces cachots redoutables, nos yeux semblent se désiller, et *nous apercevons un rayon de lumière*, là où auparavant tout n'était d'abord que ténèbres (1). »

1. *Conférence sur les Védas.*

Si Max Müller était tombé du ciel en ce temps-là au milieu des lettrés de l'époque, avec ses connaissances actuelles, nous aimerions à recueillir toutes les épithètes dont aurait été gratifié par les savants académiciens l'audacieux innovateur ! Songez donc ! Un savant qui, classant généalogiquement les langages, dit que « le Sanscrit, comparé au Grec et au Latin, est un frère aîné... le plus ancien dépôt de la langue Aryenne ».

Comme preuve du peu de compétence de la génération qui a directement précédé la nôtre, pour juger les religions et les croyances des centaines de millions de Bouddhistes, Brahmanes et Parsis, que l'on consulte l'annonce placée en tête d'un ouvrage scientifique publié en 1828 par un professeur Dunbar, le premier érudit qui ait entrepris de démontrer que le Sanscrit est dérivé du Grec. Il parut sous ce titre :

Une enquête sur la structure et l'affinité des langues Grecque et Laline ; avec des comparaisons circonstanciées du Sanscrit et du Gothique, et un appendice dans lequel on s'est efforcé d'établir que LE SANSCRIT EST DÉRIVÉ DU GREC. *Par George Dunbar F. R. S. E. et professeur de Grec à l'Université d'Edimbourg*. Prix 18 sh. (1).

On peut ainsi naturellement s'attendre à ce qu'en 1976 les mêmes critiques soient faites au sujet de découvertes scientifiques, aujourd'hui considérées par nos savants comme définitives et irrévocables. Ce qui, maintenant, est qualifié de *verbiage* superstitieux et de baragouinage de païens et de sauvages, composé il y a des milliers de siècles, pourrait bien renfermer la clé de tous les systèmes religieux. La prudente sentence de saint Augustin, auquel Max Müller fait souvent allusion dans ses conférences, « qu'il n'y a pas de fausse religion qui ne contienne quelques éléments de vérité », pourra encore être prouvée exacte, d'autant plus que loin d'être original chez l'évêque d'Hippone, cette sentence est empruntée par lui aux ouvrages d'Ammonius Saccas, le grand maître de l'école d'Alexandrie.

Oui, ce philosophe, versé en divinité, *theodidaktos*, avait répété cela à satiété dans ses nombreux ouvrages, quelques

1. *Classical Journal*. Vol. IV, p. 107, 348.

cent quarante ans avant saint Augustin. Reconnaissant Jésus comme « un excellent homme, et l'ami de Dieu », il soutint toujours que son but n'était point d'abolir le commerce avec les dieux et les démons (esprits), mais tout simplement de purifier les religions anciennes ; que « la religion de la multitude marchait d'accord avec la philosophie, et qu'avec elle, elle s'était corrompue par degrés, et avait été obscurcie par les conceptions purement humaines de la superstition et des mensonges ; qu'elle devrait par conséquent être ramenée à *sa pureté originelle* en la débarrassant de ces scories, et en la rétablissant sur des principes philosophiques ; que le seul objet du Christ avait été de réinstaller et de rétablir dans son intégrité primitive la sagesse des anciens (1) ».

Ce fut ce même Ammonius qui enseigna le premier que chaque religion était fondée sur une seule et même vérité ; qui est la Sagesse trouvée dans les livres de Thoth (Hermès Trismégiste) desquels livres Pythagore et Platon avaient tiré toute leur philosophie. Il affirmait que les doctrines du premier étaient identiquement conformes avec les premiers enseignements des Brahmanes compris maintenant dans les plus anciens *Vedas*. « Le nom de Thoth », dit le professeur Wilder, « signifie un collège ou assemblée (2), et il n'est pas improbable que les livres aient été ainsi nommés, parce qu'ils contenaient la collection des oracles et des doctrines de la Confrérie sacerdotale de Memphis. Le Rabbin Wise avait suggéré une hypothèse analogue relativement aux divines formules recueillies dans les Ecritures Hébraïques. Mais les écrivains de l'Inde affirment que durant le règne du roi Kansa, les Yadus (les Juifs ?) ou la tribu sacrée quitta l'Inde et émigra vers l'Ouest, en emportant avec elle les quatre *Vedas*. Il existe certainement une grande ressemblance entre les doctrines philosophiques et les coutumes religieuses des Egyptiens et des Bouddhistes Orientaux ; mais on ignore encore si les livres Hermétiques et les quatre *Vedas* sont identiques ».

Ils ne le sont pas ; mais il est certain que tous deux sont

1. Voyez *Mosheim*.
2. *New Platonism and Alchemy*.

basés sur la même doctrine ésotérique. Une chose est certainement connue, et c'est qu'avant que le mot philosophe fut prononcé pour la première fois par Pythagore à la Cour du roi des Philiasiens, la « doctrine secrète » ou sagesse était identique dans tous les pays. C'est par conséquent dans les textes les plus anciens, les moins souillés par des falsifications ultérieures, que nous devons rechercher la vérité. Maintenant que la philologie a été mise en possession des textes sanscrits, que l'on peut hardiment déclarer des documents de beaucoup antérieurs à la Bible Mosaïque, le devoir des lettrés est de présenter au monde la vérité, *et rien que la vérité*. Sans égard pour leurs préjugés sceptiques ou théologiques, ils sont tenus d'examiner impartialement les deux documents, les *Vedas* les plus anciens et l'ancien Testament, et de décider ensuite lequel des deux est le *Sruti* ou Révélation originale, et quel n'est que le *Smriti*, qui, comme l'indique correctement Max Müller, signifie seulement souvenir ou *tradition*.

Origène a écrit que les Brahmanes furent toujours renommés pour les merveilleuses cures qu'ils opéraient avec certains mots (1) et dans notre siècle actuel nous avons Orioli, savant correspondant de l'Institut de France (2), qui confirme la déclaration faite au IIIe siècle par Origène, et celle de Léonard de Vair au XVIe, dans laquelle ce dernier écrit : « Il y a aussi des personnes, qui en prononçant certaines formules, au moyen de certains charmes, marchent nu-pieds sur des charbons ardents et sur des pointes de couteaux affilés, plantés dans la terre ; et qui, une fois en équilibre sur un orteil sur ces pointes, peuvent soulever en l'air un homme lourd, ou tout autre fardeau d'un poids considérable. Ils domptent de même des chevaux sauvages et les taureaux les plus furieux avec une simple parole (3).

Selon quelques adeptes, il faut chercher ce mot dans les *Mantras* des *Vedas* Sanscrits. C'est aux philologues à décider s'il existe un mot de ce genre dans les *Vedas*. Autant

1. Origène. *Contra Celsum*.
2. *Fatti relativi al Mesmerismo*, p. 88, 93, 1842.
3. *Léonard de Vair*, liv. II, chap. 2. *La Magie au XIXe siècle*, p. 332.

que le permet le témoignage des hommes, il semblerait prouvé que ces mots magiques existent, quoique, à vrai dire ce ne sont pas des « mots » du tout, mais simplement le Vach-l'intonation ou la modulation de certains *manlras* ou invocations.

Il paraît que les révérends pères de l'Ordre des Jésuites ont appris beaucoup de ces tours dans leurs voyages de mission. Baldinger leur rend pleinement justice à cet égard. Le *Jharpook*, mot Indou duquel est dérivé le mot anglais moderne *shampooing* est une manipulation magique bien connue dans les Indes Orientales. Les *sorciers* indigènes l'emploient avec succès jusqu'à ce jour, et c'est d'eux que les pères Jésuites tirent leur habileté.

Camerarius, dans ses *Horœ Subscecivœ*, raconte que, à une époque, il existait une grande rivalité pour les miracles entre les moines Augustins et les Jésuites. Une discussion s'étant élevée entre le père général des moines Augustins qui était très instruit et le général des Jésuites, qui était très *ignorant*, mais versé dans les *connaissances magiques*, ce dernier proposa de trancher la question en mettant à l'épreuve leurs subordonnés, et en montrant lesquels dans les deux ordres étaient le plus disposés à obéir aveuglément à leurs supérieurs. Là-dessus, se tournant vers l'un de ses Jésuites : « Frère Marc, lui dit-il, vos confrères ont froid ; je vous ordonne, au nom de la sainte obéissance que vous m'avez jurée, d'apporter ici immédiatement du feu de la cuisine, en tenant dans vos mains quelques charbons ardents, afin qu'ils puissent se réchauffer pendant que vous les tiendrez. » Le frère Marc obéit aussitôt, et apporta dans ses deux mains des braises enflammées, qu'il y garda jusqu'à ce que tous les assistants se fussent réchauffés, et qu'il rapporta ensuite dans le fourneau de la cuisine. Le général des Augustins baissa la tête, car aucun de ses subordonnés n'aurait poussé l'obéissance jusque-là. Le triomphe des Jésuites fut ainsi complet.

Si l'on regarde ce qui précède comme une anecdote indigne de créance, nous demanderons au lecteur ce que nous devons penser de certains médiums modernes, qui exécutent la même chose, lorsqu'ils sont sous l'empire d'une *Iranse*. Le témoignage de nombreuses personnes très res-

pectables et dignes de foi, telles que lord Adair et M. S. C. Hall, est indiscutable. « Les esprits », diront les spirites. Peut-être bien est-ce cela dans le cas de médiums *à l'épreuve du feu* en Amérique et en Angleterre ; mais non pas au Thibet et dans l'Inde. En Occident, une personne « sensitive » a besoin d'être endormie pour devenir invulnérable, sous l'influence des « guides » qui dirigent l'opération, et nous défions quelque « médium » que ce soit, dans son état normal physique, de plonger les bras jusqu'à l'épaule dans un foyer de charbons ardents. Mais dans l'Orient, que l'acteur soit un saint lama ou un sorcier mercenaire (ces derniers sont en général nommés jongleurs), il n'a pas besoin de préparation, ni de se mettre dans un état anormal pour pouvoir tenir du feu dans la main, des pièces de fer rougi, ou du plomb fondu. Nous avons vu, dans l'Inde Méridionale, ces jongleurs tenir leurs mains dans des charbons ardents jusqu'à ce que ceux-ci fussent réduits en cendres. Pendant la cérémonie religieuse de Siva-Râtri, ou la veillée de Siva, lorsque le peuple passe des nuits entières à veiller et à prier, quelques Sivaïtes firent venir un jongleur Tamil, qui produit les phénomènes les plus merveilleux en appelant simplement à son aide un esprit qu'on nomme *Kutti-Sâttan*, le petit *démon*. Mais, loin de laisser croire qu'il est *guidé* ou mené par ce gnome, car ce n'est qu'un gnome, s'il est quelque chose, l'homme, pendant sa redoutable opération, riposta fièrement à un missionnaire catholique, qui profitait de l'occasion pour informer les spectateurs que ce misérable pécheur « s'était vendu au diable ». Sans ôter ses mains et ses bras de la fournaise dans laquelle il les rafraîchissait, le Tamil se contenta de tourner la tête ; regardant avec mépris et arrogance le missionnaire qui rougit, il lui dit : « Mon père et le père de mon père ont eu ce petit démon à leurs ordres. Depuis deux siècles, le *Kutti* est un serviteur fidèle dans notre maison, et maintenant, Monsieur, vous voudriez faire croire au peuple qu'il est mon maître ! Ils savent bien que c'est faux. » Après cela, il retira tranquillement ses mains du feu et passa à d'autres exercices.

Quant au pouvoir étonnant de prédiction et de clairvoyance que possèdent certains Brahmanes, il est bien connu de tous

les Européens résidant dans l'Inde. Si, à leur retour dans les contrées civilisées, ils rient de ces histoires, et quelquefois les nient carrément, cela fait du tort à leur bonne foi, mais non pas aux faits eux-mêmes. Ces Brahmanes vivent principalement dans des villages sacrés et dans des endroits retirés, surtout sur la côte occidentale de l'Inde. Ils évitent les cités populeuses, et particulièrement le contact des Européens, et il est fort rare que ces derniers réussissent à se lier intimement avec les « voyants ». On croit généralement que cette circonstance est due à leur religieuse fidélité aux observances de caste ; mais nous sommes fermement convaincus que dans bien des cas, ce n'est pas celle-là la raison. Des années, peut-être des siècles s'écouleront, avant que la véritable raison soit connue et constatée.

Les classes inférieures dont quelques-unes sont dénommées par les missionnaires adorateurs du diable, malgré les pieux efforts des missionnaires catholiques pour répandre en Europe des rapports navrants sur la misère de ces populations, « vendues à Satan », et malgré les tentatives analogues, mais tant soit peu moins ridicules et absurdes des missionnaires protestants, le mot diable, dans le sens que lui donnent les chrétiens, est une non entité pour eux. Ils croient aux bons et aux mauvais esprits ; mais ils n'adorent pas le Diable ni ne le craignent. Leur culte est tout simplement un cérémonial de précaution contre les esprits terrestres et *humains* — les bhouts — qu'ils redoutent bien davantage que les millions d'élémentaux de diverses formes (1). Ils font usage de toute espèce de musique, d'encens et de parfums, dans leurs pratiques pour éloigner les mauvais esprits (les élémentaires). Dans ces circonstances, ils ne donnent pas plus matière à raillerie, que le savant bien connu, spirite convaincu, qui suggérait d'avoir du vitriol et de la poudre de nitre dans la chambre, pour tenir à l'écart les esprits déplaisants et pas plus que lui ils n'ont tort de faire ce qu'ils font. L'expérience de leurs ancêtres, en

1. A voir le journal *The Theosophist*, rédigé et publié à Madras, il est plein de confessions venant des indigènes. Les Indous regardent comme un malheur la présence d'un médium dans leurs maisons, et cherchent tous les moyens possibles pour délivrer la malheureuse personne des Esprits qui l'obsèdent (note de H.-P. B.).

effet, qui porte sur plusieurs milliers d'années, leur a appris la manière de procéder contre cette vile horde spirituelle. Ce qui démontre que ce sont pour eux des esprits *humains*, c'est que très souvent ils essayent de satisfaire et d'apaiser les larves de leurs propres filles ou parentes, lorsqu'ils ont des raisons de soupçonner qu'elles ne sont pas mortes en odeur de sainteté et de chasteté. Ils nomment ces esprits-là « Kanni », *mauvaises vierges*.

Le cas a été signalé par plusieurs missionnaires ; le Rév. E. Lewis (1), entre autres. Mais ces pieux gentlemen insistent qu'ils pratiquent le culte du démon quand ils ne font rien de semblable ; car ils cherchent tout simplement à rester en bons termes avec eux, afin de n'en pas être molestés. Ils leur offrent des gâteaux et des fruits, et divers genres de mets qu'ils aimaient de leur vivant, parce que plusieurs d'entre eux ont éprouvé les effets de la méchanceté de ces morts, qui reviennent et dont les persécutions sont quelquefois terribles. C'est d'après ce principe qu'ils agissent à l'égard des esprits de tous les méchants. Ils laissent près de leur tombe, s'ils ont été inhumés, ou tout proche de l'endroit où leur corps a été brûlé, des aliments et des liqueurs dans le but de les retenir dans le voisinage de ces lieux, et avec l'idée que ces vampires seront de la sorte empêchés de revenir dans leurs maisons. Ce n'est point là une adoration, ni un culte ; c'est plutôt un spiritisme d'un genre pratique. Jusqu'en 1861, l'usage de mutiler les pieds des meurtriers exécutés subsistait chez les Hindous, dans la ferme croyance que de cette façon l'âme désincarnée se trouverait dans l'impossibilité d'errer et de commettre d'autres mauvaises actions. Plus tard, cette pratique fut interdite par la police.

Une autre excellente raison pour laquelle les Hindous n'adorent pas le Diable, c'est qu'ils n'ont aucun mot dans leur langue pour exprimer l'idée d'un tel être. Ils appellent ces esprits « bhoutam » mot qui correspond à notre *goule ;* une autre expression est *pey* et en sanscrit *pesâsu*, qui, tous deux signifient fantômes ou revenants, peut-être farfadet dans quelques cas. Les *bhoutam* sont les plus terri-

1. *The Tinnevelly Shamars*, p. 43.

bles, car ils sont littéralement des goules, des vampires, qui hantent les vivants et qui reviennent sur la terre pour les tourmenter. On croit qu'ils visitent généralement l'endroit où leur corps a été brûlé. Le feu ou les Esprits de Siva sont identiques aux *gnomes* et aux *salamandres* des Rosecroix; car on les peint sous la forme de nains d'un aspect féroce, vivant sur la terre et dans le feu. Le démon de Ceylan nommé *Deurel* est une forte et souriante femelle, ayant une collerette blanche autour du cou comme celles du temps d'Elisabeth, et une jaquette rouge.

Ces phénomènes, lorsqu'ils sont produits en dehors des rites religieux dans l'Inde, le Japon, le Thibet, le Siam et autres contrées païennes, et cent fois plus variés et plus surprenants que tout ce qui a été vu en Europe et en Amérique, ne sont jamais attribués aux esprits des morts. Les Pitris des Hindous n'ont rien à voir dans ces exhibitions publiques. Et nous n'avons qu'à consulter la liste des principaux démons ou esprits élémentaux, pour trouver que leurs noms seuls indiquent leurs professions, ou pour parler plus clairement, les tours auxquels chaque variété est le plus apte. Ainsi, nous avons les Mâian, nom générique, désignant les méchants esprits élémentaux, moitié brutes, moitié monstres, car Mâdan signifie un être qui ressemble à une vache. Il est l'ami des sorciers malicieux, et les aide à accomplir leurs actes de vengeance, en frappant les hommes et les troupeaux de maux subits et de mort.

Le *Shudâla Mâdan*, ou démon des chrétiens, correspond à notre goule. Il se complaît dans les lieux où des crimes et des meurtres ont été commis, près des sépultures et des places d'exécutions. Il prête son concours aux jongleurs, dans tous les phénomènes où le feu joue un rôle, ainsi que les Kutti Shâttan, les petits farfadets des jongleurs musulmans dans l'Inde. Le Shudâla, dit-on, est un démon moitié feu, moitié eau, car il reçut de Siva la permission de choisir et de prendre telle forme qu'il voudrait, de métamorphoser une chose en une autre ; et lorsqu'il n'est pas dans le feu, il est dans l'eau. C'est lui qui aveugle les gens pour leur faire voir des choses qu'ils ne voient pas. Le Shûla Mâdan est un autre mauvais génie. Il est le démon des fournaises, habile dans l'art du potier et du boulanger.

Si vous vous tenez en bons termes avec lui, il ne vous fera point de mal ; mais malheur à celui qui encourt sa colère. Le Shûla aime les compliments et la flatterie, et comme il se tient généralement sous terre, c'est à lui que le jongleur doit recourir pour l'aider à faire sortir un arbre d'une semence et en faire mûrir les fruits dans l'espace d'un quart d'heure.

Le *Kumil-Maïdan* est l'ondine, proprement dite. C'est un esprit élémental de l'eau, et son nom signifie *éclatant comme une bulle*. C'est un lutin très gai ; et il aidera un ami dans tout ce qui est de sa compétence ; il fera tomber la pluie, et montrera l'avenir et le présent à ceux qui auront recours à l'hydromancie ou divination par l'eau.

Le *Pomlhû Maïdan* est le démon lutteur ; il est le plus fort de tous ; et toutes les fois qu'il s'agit de faits dans lesquels la force physique est nécessaire, tels que les lévitations, le domptage d'animaux féroces, il aidera l'opérateur en le soutenant à distance du sol, ou en maîtrisant la bête sauvage, jusqu'à ce que le dompteur ait eu le temps de prononcer son incantation. Ainsi chaque manifestation physique a son genre spécial d'esprits élémentaux pour y présider. Ainsi que le fait remarquer très justement le Dr Warton : « Il n'est pas de notion plus strictement orientale que celle des dragons du roman et de la fiction ; on les trouve mêlés à toutes les traditions d'une date antique, et leur présence est pour ainsi dire une preuve évidente de l'origine de la tradition. » Il n'y a pas d'écrits où ces figures soient plus marquées que dans les récits du Bouddhisme exotérique ; ils rapportent une infinité de détails sur les *Nagas* ou serpents royaux, qui habitent les cavités souterraines, correspondant aux habitations de Tiresias et des voyants grecs, une région de mystère et d'obscurité, dans laquelle se pratique le système de la divination par les oracles, grâce à une sorte de possession par l'esprit de Python, le dragon tué par Apollon. Mais les Bouddhistes ne croient pas plus que les hindous au diable du système chrétien, c'est-à-dire à une entité aussi distincte de l'humanité que la divinité elle-même. Les Bouddhistes enseignent qu'il existe des dieux inférieurs, qui ont été des hommes sur cette planète ou sur une autre, mais qui n'en ont pas moins été des hommes. Ils croient aux

Nagas, qui ont été *des sorciers* sur la terre, *gens méchants*, et qui donnent à d'autres méchants encore vivants le pouvoir de flétrir tous les fruits qu'ils fixent, et même les vies humaines. Lorsqu'un Cingalais a la réputation de faire faner et périr un arbre, ou une personne, en les fixant du regard, on dit qu'il a en lui un Naga-Raya ou Roi-Serpent. L'interminable catalogue des mauvais esprits n'en comprend pas un qui soit un diable dans le sens que le clergé chrétien veut nous faire accepter, mais tout simplement des péchés, des crimes, et des pensées humaines *spirituellement incarnés*, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Les dieux-démons bleus, verts, jaunes et pourpres, comme les dieux inférieurs de Jungandère appartiennent plutôt aux génies, et beaucoup d'entre eux sont aussi bons et bienfaisants que les divinités de Nat elles-mêmes : quoique les Nats comptent parmi eux des géants, de mauvais génies et autres esprits analogues, qui habitent les déserts du Mont Jugandère.

La doctrine populaire de Bouddha dit que les démons, lorsque la nature produisit le soleil, la lune et les étoiles étaient *des êtres humains*, mais qu'en raison de leurs péchés ils déchurent de leur état de félicité. S'ils en commettent de plus grands, ils subissent des châtiments plus terribles, et les damnés sont comptés par les Bouddhistes parmi les *diables ;* tandis qu'au contraire, *les démons qui meurent* (les esprits élémentaux), et naissent ou s'incarnent sous la forme d'hommes et qui ne commettent plus de péché, peuvent arriver à l'état de félicité céleste. Cela est une preuve, observe Edward Upham dans son *History and Doctrine of Bouddhism*, que tous les êtres, divins aussi bien qu'humains, sont sujets aux lois de la transmigration qui agissent sur tous, suivant une progression de faits moraux. Cette croyance, par conséquent, est le type complet d'un code de motifs et de lois morales appliqués à la règle et au gouvernement des hommes, et, ajoute-t-il, une expérience « qui rend l'étude du Bouddhisme un sujet important et curieux pour le philosophe ».

Les Indous *Fantrikas* croient aux vampires aussi fermement que les Serbes et les Hongrois. Bien plus, leur doctrine est celle de Pierart, le fameux spirite et magnétiseur français, dont l'école florissait il y a une douzaine d'années.

« Le fait d'un spectre revenant sucer le sang humain », dit ce docteur (1), « n'est pas aussi inexplicable qu'il le paraît, et ici nous en appelons aux spirites, qui admettent le phénomène de la *bicorporéité* ou *dédoublement de l'âme*. Les mains que nous avons pressées... ces membres matérialisés rendus si palpables... prouvent clairement *ce que peuvent les spectres astraux dans des conditions favorables* ».

L'honorable médecin reproduit la théorie des Cabalistes. Les *Shadins* étaient le dernier des ordres d'esprits. Maimonides, qui nous apprend que ses concitoyens étaient obligés d'entretenir un commerce intime avec leurs morts, décrit la fête du sang qu'ils célébraient dans ces occasions. Ils creusaient un trou, et l'on y faisait couler du sang frais, puis on plaçait au-dessus une table, et après cela les « esprits » venaient et répondaient à toutes les questions (2).

Pierart, dont la doctrine était fondée sur celle des théurgistes qu'il a défigurée, manifeste une ardente indignation contre la superstition du clergé, qui exige, toutes les fois qu'un cadavre est soupçonné de vampirisme, qu'un pieu lui soit enfoncé dans le cœur. Tant que la forme astrale n'est pas entièrement libérée du corps, il y a une possibilité qu'elle puisse être forcée de le réintégrer au moyen d'une attraction magnétique. Quelquefois elle ne sera qu'à demi sortie, lorsque le corps, qui présente les apparences de la mort est inhumé. Dans ces cas, l'âme astrale terrifiée rentre violemment dans son enveloppe ; et alors il arrive l'une de ces deux choses : ou la malheureuse victime se tordra dans les terribles tortures de la suffocation, ou, si elle a été grossièrement matérielle, elle deviendra un vampire. La vie bicorporelle commence ; et ces infortunés, enterrés en état de catalepsie, soutiennent leur misérable existence en faisant sucer par leur corps astral, le sang vital de personnes vivantes. La forme éthérée va où il lui plaît d'aller ; et tant que le lien qui l'attache au corps n'est pas brisé, elle est libre d'errer de-ci, de-là, visible ou invisible, et se repaissant de victimes humaines. « Suivant toutes les apparences, cet esprit transmet alors au moyen d'un lien de connection

1. Pierart. *Revue spiritualiste*, chapitre sur le vampirisme.
2. Maimonides. *Abodah Sarah*, 12 absh, 11 abth.

mystérieux et invisible, qui peut-être un jour sera expliqué, les résultats de la succion du corps matériel, qui git inerte au fond du tombeau, l'aidant, de cette façon, à perpétuer son état de catalepsie (1). »

Brierre de Boismont cite une foule de cas de ce genre, parfaitement constatés qu'il se plaît à nommer des « hallucinations ». Une enquête récente, dit un journal français, «a établi qu'en 1871 deux cadavres ont été soumis à l'infâme traitement de la superstition populaire, à l'instigation du clergé... O préjugé aveugle ! » Mais le Dr Pierart, cité par des Mousseaux qui croit fermement au vampirisme, s'écrie : « Aveugle, dites-vous ? Oui, aveugle tant que vous voudrez. Mais d'où proviennent ces préjugés? Pourquoi se sont-ils perpétués dans tous les temps et dans tant de pays. Après une quantité de faits de vampirisme si souvent prouvés, pouvons-nous dire qu'il n'en existe plus, et qu'ils étaient dénués de fondement? De rien, rien ne se produit. Chaque croyance, chaque coutume prend sa source dans des faits et des causes qui lui ont donné naissance. Si l'on n'avait jamais vu apparaître, dans le sein des familles de certaines contrées, des êtres ayant pris la forme de morts familiers, venant ainsi sucer le sang d'une ou de plusieurs personnes, et si la mort, par affaiblissement des victimes ne s'en était pas suivie, on n'aurait jamais été déterrer les corps dans les cimetières ; nous n'aurions jamais vu attester le fait incroyable de personnes inhumées depuis plusieurs années, retrouvées avec le corps souple, les membres flexibles, les yeux ouverts, le teint frais et rosé, la bouche et le nez pleins de sang, et leur sang coulant à flots des blessures infligées, ou lorsqu'on leur coupe la tête (2).

Un des exemples les plus frappants de vampirisme est relaté dans les lettres particulières du philosophe, marquis d'Argens ; et dans la *Revue Britannique* de mars 1837, le voyageur anglais Pashley en décrit quelques-uns parvenus à sa connaissance dans l'île de Candie. Le Dr Jobart, le savant anticatholique et antispirite Belge, atteste de semblables expériences (3).

1. Pierart. *Revue spiritualiste.*
2. Pierart. *Revue spiritualiste*, vol. IV, p. 104.
3. Voyez *Hauts Phén.*, p. 199.

« Je n'examinerai pas », écrivait l'évêque d'Avranches Huet, « si les faits de vampirisme, qui sont constamment rapportés, sont vrais ou s'ils sont le résultat d'une erreur populaire ; mais il est certain qu'ils sont attestés par bon nombre d'auteurs capables et dignes de foi, et par tant de témoins oculaires que personne ne devrait trancher cette question sans beaucoup de circonspection (1). »

Le chevalier qui s'était donné tant de peine pour recueillir les matériaux pour sa théorie démonologique, fournit les exemples les plus saisissants, pour démontrer que tous ces faits sont produits par le Diable, qui se sert des cadavres des cimetières, pour s'en revêtir, et errer la nuit suçant le sang des hommes. Il aurait dû s'adresser aux *Fantrikas* hindous qui lui en auraient prouvé bien d'autres ! Il me semble pourtant que nous pourrions nous en tirer parfaitement, sans introduire ce sombre personnage sur la scène. Si nous allons jusqu'à croire au retour des esprits, il ne manque pas de méchants sensualistes, de misérables et de pécheurs de toutes sortes, et spécialement de suicidés, qui pourraient rivaliser en fait de malice avec le diable lui-même, dans ses plus mauvais jours. C'est assez de croire à ce que nous voyons, et *savons être des faits réels*, sans ajouter à notre Panthéon de fantômes le Diable, que personne n'a jamais vu.

Néanmoins, il y a d'intéressants détails à rassembler au sujet du vampirisme, puisque la croyance en ce phénomène a existé dans tous les pays, depuis les temps les plus reculés. Les nations Slaves, les Grecs, les Valaques, et les Serbes révoqueraient plutôt en doute l'existence de leurs ennemis les Turcs, que le fait de l'existence des vampires. Les *broucolik* ou *vourdalak*, comme on nomme ces derniers, sont des hôtes trop familiers des foyers Slaves. Des écrivains d'un talent hors ligne, des hommes aussi remplis de sagacité que d'irréprochable intégrité, ont traité cette question, et y croient. D'où provient donc cette *superstition* ? D'où, cette unanime croyance à travers les siècles, et d'où cette identité dans les détails, cette similitude dans les descriptions de ce phénomène particulier, que nous trouvons dans les témoignages, généralement rendus sous serment,

1. *Huetiana*, p. 81.

de peuples étrangers les uns aux autres, et en divergence très tranchée sur ce qui touche à d'autres superstitions ?

« Il y a », dit Dom Calmet, Bénédictin sceptique du dernier siècle, « deux moyens différents de détruire la croyance en ces prétendus fantômes. Le premier consisterait à *expliquer* les prodiges du vampirisme par des causes physiques. Le second moyen consiste à *nier entièrement* la vérité de toutes ces histoires ; et ce dernier plan serait incontestablement le plus sûr et le plus sage (1). »

Le premier procédé, celui qui consiste à l'expliquer par des causes physiques quoique occultes, est celui qu'a adopté l'école de magnétisme de Pierart. Ce ne sont certainement pas les Spirites qui ont le droit de mettre en doute la plausibilité de cette explication. Le second plan est celui qu'ont adopté les savants et les sceptiques. Ils contestent tout net les faits. Ainsi que des Mousseaux le fait observer, il n'y a pas de moyen meilleur ni plus sûr, et il n'en est pas qui exige moins de philosophie ou de science.

Le spectre d'un pâtre de village, près de Kodom en Bavière, commença à apparaître à plusieurs habitants du pays, et soit par suite de la frayeur éprouvée, soit pour toute autre cause, chacun d'eux mourut dans le courant de la semaine suivante. Poussés au désespoir, les paysans déterrèrent le cadavre et le clouèrent au sol avec un long pieu. La même nuit il reparut plongeant les gens dans l'épouvante, et en étouffant plusieurs. Alors les autorités du village livrèrent le corps aux mains du bourreau, qui le traîna dans un champ voisin et l'y brûla. « Le cadavre », dit des Mousseaux citant dom Calmet, « hurlait comme un fou, ruant et pleurant comme s'il eût été vivant. Lorsqu'on le perça de nouveau avec des pieux très pointus, il poussa des cris perçants, et vomit des masses de sang vermeil. Les apparitions de ce spectre cessèrent dès que le corps eût été réduit en cendres » (2).

Des officiers de Justice visitèrent les endroits que l'on disait ainsi hantés ; les corps furent exhumés, et dans presque tous les cas, on remarqua que le cadavre soupçonné de vampirisme paraissait frais et rose, et que sa chair n'était

1. Dom Calmet. *Apparitions*, etc. *Hauts Phén. de la Magie*, 195.
2. *Hauts Phénom.*, p. 196.

nullement décomposée. On constata que les objets qui avaient appartenu à ces fantômes se mouvaient dans la maison, sans que personne les touchât. Mais les autorités légales, en général, refusèrent d'avoir recours à la crémation et à la décapitation, avant d'avoir strictement observé toutes les règles de la procédure légale. Des témoins furent assignés à comparaître, et leurs dépositions furent entendues et soigneusement pesées. Après cela les corps exhumés furent examinés : et s'ils offraient des signes caractéristiques et non équivoques de vampirisme, ils étaient livrés à l'exécuteur.

« Mais la principale difficulté », dit dom Calmet, « consiste à savoir *comment* ces vampires peuvent quitter leur tombe, et comment ils peuvent y rentrer sans *déranger le moins du monde la terre* qui les recouvre ; comment se fait-il qu'on les voit couverts de leurs vêtements ordinaires ; comment peuvent-ils aller, marcher et prendre de la nourriture ? Si tout cela n'est que le produit de l'imagination chez ceux qui croient qu'ils sont tourmentés par ces vampires, comment se fait-il que les fantômes incriminés sont ensuite retrouvés dans leur tombeau, ne présentant aucun signe de décomposition, pleins de sang, souples et frais ? Comment expliquer la cause *de la boue ou de la poussière dont leurs pieds sont couverts le lendemain du jour* où ils sont apparus et ont effrayé leurs voisins, tandis que rien de pareil ne se retrouve jamais sur les autres cadavres enterrés dans le même cimetière (1) ? Comment se fait-il encore qu'une fois brûlés, ils ne reparaissent plus ? et que ces cas se reproduisent *si souvent* dans ce pays, qu'il semble impossible de guérir le peuple de ce préjugé ; car, au lieu de le détruire, l'expérience de chaque jour ne fait que fortifier la croyance superstitieuse du peuple et accroître sa foi dans ces faits (2).

Il existe un phénomène d'une nature inconnue, et qui, par conséquent, est repoussé dans notre siècle d'incrédulité par la physiologie et la psychologie. Ce phénomène est un état de *demi-mort*. Virtuellement, le corps est mort ; et

1. *Ibid*. Voir le même témoignage sous serment dans les documents officiels, *De l'Inspir. des Camisards*, H. Blanc, 1859. Plon, Paris.
2. Dom Calmet. *Apparitions*, vol. II, chap. 44, p. 122.

dans les cas de personnes chez lesquelles la matière ne prédomine pas sur l'esprit et chez lesquelles la méchanceté n'est pas assez puissante pour détruire la spiritualité, si elle est laissée libre, leur âme astrale se dégagera elle-même par des efforts graduels, et lorsque le dernier lien sera brisé, elle se trouvera séparée pour toujours de son corps terrestre. Une polarité magnétique analogue repoussera violemment l'homme éthéré, loin de sa masse organique en décomposition. Toute la difficulté repose en ce que : 1° l'on croit que le moment décisif de la séparation entre les deux est celui où le corps est déclaré être mort par la science ; et 2° que cette même science nie l'existence de l'âme ou de l'esprit dans l'homme.

Pierart essaye de démontrer que, dans tous les cas, il est dangereux d'inhumer trop tôt les gens, même lorsque le corps présenterait des signes indubitables de putréfaction. « Pauvres morts cataleptiques », dit le docteur, « enterrés comme étant *tout à fait* morts, dans des endroits froids et secs, où *les causes morbides sont incapables de produire la destruction de leurs corps*, leur esprit (astral) s'enveloppant d'un corps *fluidique* (éthéré), est poussé à quitter le séjour de la tombe, pour exercer sur des êtres vivants des actes particuliers à la vie physique et celui de la nutrition en particulier ; il en résulte par un mystérieux lien entre l'âme et le corps que la science spiritualiste expliquera un jour, que la nourriture est fournie au corps matériel encore gisant dans le tombeau, et ce dernier est ainsi aidé à perpétuer son existence vitale (1). » Ces esprits, dans leurs corps éphémères, ont souvent été vus *sortant du cimetière ;* on a constaté qu'ils se sont attachés à des personnes vivantes et qu'ils en ont sucé le sang. L'enquête judiciaire à établi qu'il en est résulté, pour les victimes, un état d'affaiblissement, qui s'est souvent terminé par la mort.

Ainsi, en suivant le pieux avis de dom Calmet, nous devons soit continuer à nier, soit, si les témoignages humains et légaux sont bons à quelque chose et ont une valeur quelconque, accepter la seule explication possible : « Que les âmes des morts sont incorporées dans des véhi-

1. Pierart. *Revue spiritualiste*, vol. IV, p. 104.

cules aériens ou éthérés ; ceci est pleinement et clairement démontré par ces excellents hommes le Dr C... et le Dr More », dit Glanvil, « et ils ont pleinement démontré que telle était la doctrine des plus grands philosophes et des pères des temps les plus reculés (1). »

Gœrres, le philosophe Allemand, parlant dans le même sens dit que « Dieu n'a jamais créé l'homme comme un corps mort, mais sous la forme d'un animal plein de vie. Une fois qu'il l'eût formé de la sorte, trouvant qu'il était prêt à recevoir le souffle immortel, il lui souffla au visage, et c'est ainsi que l'homme devint un double chef-d'œuvre entre Ses mains. C'est dans le centre de la vie elle-même que cette mystérieuse insufflation eut lieu pour le premier homme (la première race ?) ; et c'est à partir de ce moment, que furent unis l'âme animale issue de la terre et l'esprit émané du ciel (2). »

Des Mousseaux, d'accord avec les autres écrivains Catholiques Romains, s'écrie : « Cette proposition est tout à fait anti-catholique ! » Soit ; supposons que ce soit le cas ? Elle peut être anti-catholique, et néanmoins être logique et offrir une solution à plus d'un embarrassant problème psychologique. Le soleil de la science et de la philosophie brille pour tout le monde ; et si les catholiques, qui comptent à peine un septième de la population du globe, ne s'en trouvent pas satisfaits, peut-être les nombreux millions d'hommes appartenant à d'autres religions, dont le nombre est de beaucoup supérieur s'en contenteront-ils.

Et maintenant, avant de quitter ce repoussant sujet du vampirisme, citons un exemple de plus sans autre garantie que la déclaration qui nous a été faite par des témoins sûrement dignes de foi.

Vers le commencement du siècle actuel, survint en Russie un des cas de vampirisme les plus effrayants dont on ait gardé le souvenir. Le gouverneur de la province de Tch** était un homme d'environ soixante ans, et d'un naturel méchant, tyrannique, cruel et jaloux. Investi d'une autorité despotique, il l'exerçait sans mesure, suivant les inspirations

1. *Sadducismus triumphatus*, vol. II, p. 70.
2. Görres. *Œuvres complètes*, vol. III, chap. VII, p. 132.

de ses instincts brutaux. Il devint amoureux d'une jolie personne, fille d'un fonctionnaire son subordonné. Quoique la demoiselle fût fiancée à un jeune homme qu'elle aimait, le tyran contraignit le père à consentir à son mariage avec elle ; et la pauvre victime, malgré son désespoir, devint sa femme. Sa jalousie ne tarda pas à se manifester. Il la battait, la séquestrait des semaines entières dans son appartement, et l'empêchait de voir qui que ce soit, si ce n'est en sa présence. Finalement il tomba malade et mourut. Voyant sa dernière heure approcher, il lui fit jurer qu'elle ne se remarierait jamais ; et la menaça avec des serments effroyables, dans le cas où elle contracterait une nouvelle union, de sortir de sa tombe et de la tuer. Il fut enterré dans le cimetière de l'autre côté du fleuve et la jeune veuve n'eut plus de tourments, jusqu'à ce que, la nature reprenant le dessus, et dominant ses frayeurs, elle prêta l'oreille aux importunités de son premier amoureux, et de nouvelles fiançailles eurent lieu.

La nuit de la fête habituelle des fiançailles, lorsque tout le monde fut retiré, l'antique demeure fut mise en émoi par des cris venant de sa chambre. Les portes furent enfoncées, et l'on trouva la malheureuse femme étendue évanouie sur sa couche. En même temps on entendit le bruit des roues d'une voiture sortant de la cour. Le corps de la jeune veuve était couvert d'ecchymoses, comme si elle avait été pincée en divers endroits, et d'une petite piqûre au cou s'échappaient des gouttes de sang. En reprenant ses sens, elle déclara que son défunt mari était entré soudain dans sa chambre, exactement tel qu'il était durant sa vie, sauf qu'il était d'une pâleur mortelle ; qu'il lui avait reproché son inconstance, et qu'ensuite il l'avait battue et cruellement pincée. On n'ajouta aucune foi à son récit ; mais le lendemain matin, les gardes stationnant de l'autre côté du pont, racontèrent qu'un moment avant minuit, une voiture sombre attelée de six chevaux avait passé au grand galop devant eux, se dirigeant vers la ville, sans répondre à leurs appels.

Le nouveau gouverneur, qui s'était montré incrédule à l'histoire de l'apparition prit néanmoins la précaution de doubler la garde du pont. Malgré cela, le fait se reproduisit toutes les nuits ; les soldats déclaraient que la barrière

de leur station auprès du pont s'ouvrait d'elle-même, et que l'équipage spectral filait devant eux, malgré tous leurs efforts pour l'arrêter. En même temps, chaque nuit, la voiture roulait bruyamment sur le pavé de la cour de l'hôtel ; les veilleurs, y compris la famille de la veuve et les serviteurs, étaient plongés dans un profond sommeil ; et chaque matin, la jeune victime était trouvée brisée, sanglante et sans connaissance comme auparavant. La ville était dans la consternation. Les médecins ne pouvaient fournir aucune explication ; les prêtres venaient passer la nuit en prières, mais aux approches de minuit, tous étaient invinciblement pris d'une terrible léthargie. Finalement, l'archevêque de la province vint, et fit en personne les cérémonies de l'exorcisme, mais le lendemain matin, la veuve du gouverneur fut trouvée dans un état pire encore que jamais. Elle était aux portes de la mort.

Le gouverneur fut enfin amené à prendre les mesures les plus sévères pour mettre un terme à la panique, toujours croissante, dans la ville. Il plaça cinquante cosaques en station le long du pont, avec ordre d'arrêter à tout prix la voiture fantôme. A l'heure habituelle, on l'entendit et on la vit approcher, venant de la direction du cimetière. L'officier de garde et un prêtre portant un crucifix se plantèrent devant la barrière, et crièrent ensemble : « Au nom de Dieu et du Tsar, qui va là ? » De la portière de la voiture émergea une tête bien connue, et une voix familière répondit : « Le Conseiller privé d'Etat, et gouverneur C... » Au même moment, prêtre, officiers et soldats furent jetés de côté par un choc électrique, l'équipage fantôme passa outre avant qu'ils eussent repris leurs sens.

L'archevêque résolut alors, comme dernier expédient, de recourir au procédé consacré par le temps, d'exhumer le cadavre, et de le clouer au sol avec un pieu de chêne planté dans le cœur. Cela fut fait avec un grand cérémonial religieux, en présence de la population tout entière. L'histoire rapporte que le corps fut trouvé gorgé de sang, avec les joues et les lèvres rouges. Au moment où le premier coup fut frappé sur le pal, le cadavre poussa un gémissement, et un jet de sang jaillit en l'air. L'archevêque prononça la formule usuelle de l'exorcisme, le cadavre fut réinhumé, et à

partir de ce moment on n'entendit plus parler du vampire.

Jusqu'à quel point les faits de ce drame ont-ils été exagérés par la tradition, c'est ce que nous ne pouvons dire. Mais nous les tenons, il y a de longues années, d'un témoin oculaire ; et il existe aujourd'hui en Russie des familles, dont les membres les plus âgés se rappellent parfaitement le terrible récit.

Quant à la déclaration que l'on trouve dans les livres de médecine, qu'il y a des cas fréquents d'inhumation de personnes à l'état de catalepsie, et quant aux dénégations persistantes des spécialistes que ces choses n'arrivent que très rarement, nous n'avons qu'à consulter la presse quotidienne de tous les pays, pour trouver l'horrible fait établi. Le Rév. H.-R. Haweis M. A., auteur du livre *Ashes to Ashes* (1) énumère dans son ouvrage, écrit en faveur de la crémation, quelques cas très poignants d'inhumations prématurées. A la page quarante-six, on lit le dialogue suivant :

« Mais avez-vous connaissance de beaucoup de cas d'inhumation prématurée ?

« Sans aucun doute ; je ne dirai pas qu'ils soient fréquents dans notre climat tempéré, mais il en survient. A peine explore-t-on un cimetière sans y trouver des cercueils renfermant des corps, non seulement retournés, mais encore des squelettes contournés dans la dernière lutte désespérée pour la vie, sous la terre. La position renversée pourrait être attribuée à quelque secousse du cercueil, *mais certainement pas les contorsions.* »

Après cela, il mentionne les cas suivants qui ont eu lieu récemment.

« A Bergerac (Dordogne), en 1842, le malade prit un narcotique, mais ne se réveilla pas... On le saigna, et il ne s'éveilla pas... Enfin on déclara qu'il était mort, et on l'enterra. Après quelques jours, au souvenir du narcotique qu'il avait pris, on ouvrit la tombe et le cercueil. Le corps s'était retourné et débattu. »

« Le *Sunday Times* du 30 décembre 1830 raconte qu'à Tonneins, dans le Lot-et-Garonne un homme était inhumé,

1. *Ashes to Ashes*. London : Daldy, Isbister et C°, 1875.

lorsqu'on entendit du bruit venant du cercueil ; pris de peur le fossoyeur indifférent se sauva... La bière fut remontée et ouverte. Un visage pétrifié de terreur et de désespoir, le linceul déchiré, les membres contournés parlaient assez haut, pour dire la navrante vérité... *trop tard.* »

« Le *Times* de mai 1874 raconta qu'en août 1873, une jeune dame mourut peu de temps après son mariage... Au bout d'une année, son mari se remaria, et la mère de sa première femme résolut de transporter le corps de sa fille à Marseille. On ouvrit le caveau, et l'on trouva le corps de la pauvre fille, la face contre terre, la chevelure flottante, et son suaire mis en lambeaux (1). »

Comme nous avons à reparler de ce sujet à propos des miracles de la Bible, nous laisserons de côté ce sujet pour le moment, et nous reviendrons aux phénomènes magiques.

Si nous voulions donner une description complète des diverses manifestations qui ont lieu parmi les adeptes de l'Inde et d'autres contrées, nous pourrions remplir des volumes entiers, mais ce serait sans utilité et sans profit, parce qu'il ne resterait pas de place pour les explications, C'est pourquoi nous choisirons de préférence celles qui ont leur équivalent dans les phénomènes modernes, ou qui sont rendues authentiques par des enquêtes légales. Horst a essayé de donner à ses lecteurs une idée de certains esprits Persans et il a échoué ; car la seule mention de quelques-uns d'entre eux est bien faite pour mettre la cervelle d'un croyant à l'envers. Il y a les Deos et leurs agissements particuliers ; les Darwands et leurs sombres tours ; les Shadins et les Djinns ; toute la vaste légion des esprits, des démons, des lutins et des elfes du calendrier Persan ; et d'autre part, les Séraphins, Chérubins, Izeds, Amshaspands, Sephiroth, Malachim, Elohim des Juifs ; et, ajoute Horst, « les millions d'esprits élémentaires, ou esprits intermédiaires, fantômes et êtres imaginaires de toutes races et de toutes couleurs » (2).

Mais la majorité de ces esprits n'ont rien à voir avec les

1. L'auteur renvoie ceux qui douteraient des faits qu'il rapporte à l'ouvrage. *Gatherings from Graveyards*, par G.-A. Walker.
2. Horst. *Zauber Bibliothek*, vol. V, p. 52.

phénomènes produits consciemment et de propos délibéré par les magiciens de l'Orient. Ces derniers repoussent une telle accusation, et ils laissent aux sorciers même le concours des esprits élémentaux et des élémentaires. L'adepte possède un pouvoir illimité sur ces deux catégories d'esprits, mais il en fait rarement usage. Pour la production des phénomènes physiques, il appelle les esprits de la nature, dont il se sert comme de *forces* obéissantes, mais non comme des intelligences.

Comme nous aimons toujours à renforcer nos arguments par des témoignages d'autres personnes que nous-même, peut-être ferons-nous bien de citer l'opinion d'un journal, le *Boston Herald*, en ce qui concerne les phénomènes en général et les médiums en particulier. Ayant éprouvé de tristes déceptions avec des personnes malhonnêtes, qui peuvent être ou ne pas être des médiums, l'auteur de l'article prit la peine de vérifier certains prodiges, que l'on dit se produire dans l'Inde, et il les compare à ceux des thaumaturges modernes.

« Le médium d'aujourd'hui, dit-il, offre une ressemblance plus intime, quant aux méthodes et aux manipulations, avec le sorcier bien connu de l'histoire, qu'avec tout autre représentant de l'art magique. Ce qui va suivre démontre combien il est encore loin des exercices de ses prototypes. En 1615, une délégation de personnages distingués et d'une haute éducation, appartenant à la Compagnie des Indes, vint rendre visite à l'empereur Jehangire. Au cours de leur mission, ils assistèrent à une foule d'exercices merveilleux, au point de leur faire douter du témoignage de leurs propres sens, et défiant toute explication. Un groupe de sorciers et de jongleurs du Bengale faisant exhibition de leur art devant l'empereur fut sollicité de produire dix mûriers séance tenante, au moyen de semences. Ils plantèrent immédiatement des graines qui, en quelques minutes produisirent autant d'arbres. La terre où la semence avait été jetée s'ouvrit pour livrer passage à quelques feuilles légères, bientôt suivies de jeunes pousses, qui s'élevèrent rapidement, en développant des bourgeons, des branches et des feuilles, à mesure qu'elles montaient, et finalement donnèrent en plein air des fleurs et des fruits, qui mûrirent sur

place, et qui furent trouvés excellents. Tout cela s'était passé pour ainsi dire en un clin d'œil. Des figues, des amandes, des mangues, des noisettes furent obtenues de la même manière, dans des conditions analogues. Les merveilles succédaient aux merveilles. Les branches se garnissaient d'oiseaux au riche plumage, voletant entre les feuilles, et semant dans les airs leurs notes pleines de douceur. Les feuilles jaunissaient et tombaient, les branches et les tiges se desséchaient, et enfin les arbres rentraient dans le sol, d'où ils avaient poussé à peine une heure auparavant.

Un autre avait un arc et une cinquantaine de flèches à pointe d'acier. Il lança en l'air une de ses flèches, qui resta fixée dans l'espace à une hauteur considérable. Une autre fut tirée, puis une autre, et ainsi de suite, chacune venant se planter dans le bout de la précédente, de façon à former une chaîne de flèches dans l'espace, jusqu'à la dernière, qui, frappant en plein dans la chaîne, la rompit et la fit tomber à terre par tronçons.

« Ils installèrent deux tentes en face l'une de l'autre, à la distance d'environ une portée d'arc. Ces tentes furent consciencieusement examinées par les spectateurs, comme le sont les cabinets des médiums, et l'on reconnut qu'elles étaient vides. Elles étaient fermement attachées au sol. Les assistants furent alors invités à désigner les sortes d'animaux ou d'oiseaux qu'ils voulaient voir sortir des tentes, et se livrer bataille. Khaun-e-Jahaun demanda, avec un accent très marqué d'incrédulité, à voir un combat d'autruches. Quelques minutes après, une autruche sortit de chacune des tentes, et se lança au combat avec une énergie mortelle ; bientôt le sang commença à couler, mais elles étaient tellement acharnées et vaillantes, et de force égale, qu'aucune ne put triompher de son adversaire, et qu'elles furent enfin séparées par les jongleurs, qui les ramenèrent dans leurs tentes. Après cela, toutes les demandes d'animaux et d'oiseaux faites par les assistants furent satisfaites, toujours avec les mêmes résultats.

« Un grand chaudron fut installé, dans lequel on mit une grande quantité de riz. Sans la moindre trace de feu, ce riz commença bientôt à bouillir, et l'on tira du récipient plus de cent assiettes de riz cuit, avec un poulet sur cha-

cune d'elles. Ce tour est exécuté aujourd'hui sur une plus petite échelle par les fakirs les plus vulgaires.

« Mais l'espace manque pour illustrer, par des exemples du passé, combien en comparaison les exercices misérablement incolores, des médiums de nos jours, sont pâles et éclipsés par ceux des autres époques et de gens plus adroits. Il n'y a pas un exploit merveilleux, dans un phénomène ou manifestation quelconque qui ne fut, que dis-je, qui ne soit aujourd'hui beaucoup mieux présenté par d'autres habiles exécutants, dont les relations avec la terre et avec la terre seule, sont trop évidentes pour pouvoir être révoquées en doute, même lorsque le fait ne serait pas appuyé par leur propre aveu. »

C'est une erreur de prétendre que les fakirs ou les jongleurs se disent toujours aidés par des esprits. Dans les évocations semi-religieuses du genre de celle que le Kovindasami ou plutôt Quovinda Swami de Jacolliot fit devant cet auteur français, qui en fait la description, lorsque les spectateurs désiraient voir des manifestations réellement spirituelles, ils ont recours aux prières adressées à leurs pitris, ancêtres primitifs, afin de les protéger de tout autres que les purs esprits. Or ils ne peuvent évoquer ces derniers qu'au moyen de la prière. Quant à tous les autres phénomènes, ils sont produits par le magicien et le fakir *à volonté*. Malgré l'état apparent d'abjection dans lequel le dernier paraît vivre, il est souvent un initié des temples, et il est aussi versé dans l'occultisme que ses frères plus riches.

Les Chaldéens, que Cicéron compte parmi les plus anciens magiciens, plaçaient le fondement de toute la magie dans les pouvoirs intenses de l'âme de l'homme, et dans la connaissance des prophéties magiques existant dans les plantes, les minéraux et les animaux. A l'aide de ces choses, ils accomplissaient les plus étonnants « miracles ». Magie, chez eux, était synonyme de religion et de science. Ce n'est que plus tard que les mythes religieux du dualisme Magdéen, défigurés par la théologie chrétienne, et parés par certains pères de l'Eglise, prirent la déplaisante forme sous laquelle nous les voyons exposés par les écrivains catholiques, tels que des Mousseaux. La réalité objective de l'in-

cube et du succube du moyen âge, cette superstition abominable de ces siècles ténébreux, qui coûta tant de vies humaines, soutenue par cet auteur dans un volume tout entier, est le monstrueux produit du fanatisme religieux et de l'épilepsie. Elle n'a pas de forme *objective ;* et en attribuer les effets au diable c'est proférer un blasphème : c'est supposer que « Dieu, après avoir créé Satan » lui a permis d'agir de la sorte. Si nous sommes forcés de croire au vampirisme, c'est en nous appuyant sur la force de deux propositions irréfragables de la science psychologique occulte, savoir : 1° L'âme astrale est une entité distincte, pouvant se séparer de notre *ego*, et pouvant courir et vagabonder loin du corps, sans rompre le fil de la vie ; 2° le corps n'est pas *entièrement* mort, et tant que son tenancier peut y rentrer, celui-ci peut en tirer une somme d'émanations matérielles, suffisante pour lui permettre de se montrer sous une forme quasi-terrestre. Mais, soutenir avec des Mousseaux et de Mirville, que le diable, que les catholiques douent d'une puissance en antagonisme égale à celle de la divinité Suprême, la Loi Universelle et Immuable, se transforme en loup, en serpent, en chien, pour satisfaire ses convoitises, et procréer des monstres, c'est une idée dans laquelle se trouvent en germe la démonolâtrie, la démence et le sacrilège. L'Eglise catholique qui non seulement nous enseigne à croire à cette monstrueuse erreur, mais force ses missionnaires à prêcher ce dogme, n'a pas beau jeu à s'indigner contre le culte du démon de certaines sectes Parsis et de l'Inde méridionale. Au contraire, car lorsque nous entendons les Yézides répéter le proverbe bien connu : « Restez amis avec les démons ; donnez-leur votre bien, votre sang, vos services, et vous n'aurez pas besoin de vous préoccuper de Dieu — *Il ne vous fera aucun mal* », nous trouvons qu'ils sont logiques et conséquents avec leur foi et leur respect pour l'Être Suprême qu'ils se figurent. Leur logique est saine et rationnelle ; ils révèrent trop profondément leur Dieu, pour s'imaginer que Celui qui selon eux, a créé l'Univers et les lois qui le régissent, soit capable de leur faire du mal à eux, pauvres atomes ; mais les *démons* sont là ; ils sont imparfaits, et, par conséquent, les humains ont de bonnes raisons pour les redouter.

C'est pourquoi, le diable, dans ses diverses transformations, ne peut être qu'une illusion. Lorsque nous nous imaginons que nous voyons, que nous entendons ou que nous sentons le diable, c'est trop souvent le reflet de notre âme perverse, dépravée et souillée que nous voyons, entendons et sentons. Les semblables s'attirent, dit-on; ainsi, suivant la disposition dans laquelle notre forme astrale s'échappe durant les heures du sommeil, suivant nos pensées, nos tendances et nos occupations journalières, toutes choses qui impriment leur cachet sur la capsule pratique nommée *âme humaine*, cette dernière attire autour d'elle des êtres spirituels semblables à elle-même. C'est de ce fait qu'il résulte que des rêves et des visions sont purs et pleins de beauté, et d'autres bestiaux et mauvais. La personne au réveil se hâte alors vers le confessionnal, ou rit avec indifférence de ce souvenir. Dans le premier cas, on lui promet le salut final, au prix de quelques indulgences (qu'elle aura à acheter à l'Eglise), et peut-être un peu de purgatoire sinon de l'enfer. Qu'importe ? N'est-elle pas assurée de l'immortalité et de l'éternité, quoi qu'elle fasse ! C'est le diable. On le met en fuite avec les cloches, le rituel, et le saint goupillon ! Mais le diable revient, et souvent le croyant est amené à ne plus croire en Dieu, lorsqu'il finit par s'apercevoir que le diable l'emporte sur son Créateur et son Maître. Alors il en est réduit à la seconde alternative; il se plonge dans l'indifférence, et il se donne tout entier au diable. Il meurt, et le lecteur connaît la suite, pour l'avoir vue dans les chapitres précédents.

Cette pensée est magnifiquement exprimée par le Dr Ennemoser : « La religion n'a pas jeté ici (en Europe et en Chine) d'aussi profondes racines que chez les Hindous », dit-il en faisant allusion à cette superstition. « L'esprit des Perses et des Grecs était plus versatile... L'idée philosophique du bon et du mauvais principe et du monde spirituel doit avoir aidé la tradition à former des visions de formes infernales et célestes, et des contorsions les plus effroyables, qui dans l'Inde étaient produites beaucoup plus simplement, par un fanatisme plus enthousiaste; il y a là le voyant *recevant la lumière divine;* ici, il se perd dans une multitude de choses étrangères avec lesquelles il confond sa propre iden-

tité. Les convulsions accompagnées de l'absence de l'esprit loin du corps, dans des pays lointains, étaient communes ici, parce que l'imagination y est moins ferme, et aussi moins spirituelle.

« Les causes extérieures sont aussi différentes ; les manières de vivre, la position géographique et les moyens artificiels produisent des modifications diverses. La façon de vivre, dans les contrées de l'Occident, a toujours été très variable, et elle trouble et détourne, par conséquent, l'occupation des sens, et *c'est pour cela que la vie extérieure se reflète* dans le monde interne des songes. Les esprits sont donc d'une variété infinie de formes, et ils portent les hommes à satisfaire leurs passions, leur en indiquant les moyens, et descendant même jusqu'aux plus menus détails, ce qui est si contraire au caractère élevé des voyants hindous. »

Que celui qui étudie les sciences occultes cherche à rendre sa nature aussi pure, et ses pensées aussi élevées que celles de ces voyants de l'Inde, et il pourra dormir sans être molesté par le vampire, l'incube ou le succube. L'esprit immortel rayonne autour de la forme insensible de ce dormeur, comme un bouclier, un pouvoir divin qui le protège contre les atteintes du mal, comme s'il était un mur de cristal.

« Hæc murus æneus esto ; nil conscire sibi, nulla pallascere culpa. »

CHAPITRE XIII

L'Alchimiste. — Tu dis toujours des énigmes. Dis-moi si tu es cette fontaine dont parle Bernard Lord Trevigan ?

Mercure. — Je ne suis pas cette fontaine, mais j'en suis l'eau. La fontaine m'enferme.

Sandivogius. *New Light of Alchymy.*

Tout ce que nous prétendons faire c'est trouver les secrets de l'humaine structure, savoir pourquoi certaines parties s'ossifient, et le sang stationne, et appliquer de continuels préservatifs contre les effets du temps. Cela n'est point de la magie, mais l'art de la médecine bien compris.

Bulwer Lytton.

« Lo, warrior ! now the cross of red
Points to the cross of the mighty dead :
Within it burns a wondrous light,
To chase the spirits that love the night
That lamp will burn unquenchably
Until the eternal doom shall be. »

. . . . . .

« No earthly flame blazed e'er so bright (1). »

Sir Walter Scott.

Sommaire

Photographie en couleurs par la seule puissance de la volonté. — L'homuncule et la mandragore. — Une séance de magie au Bengale. — Faits de magie blanche et noire. — Transmutation d'un cadavre en or. — Le comble de l'illusion. — La vie douée d'une activité intense dans la mort. — Inhumation et résurrection des fakirs. — Quand les morts sont-ils réellement morts ? — La nature ferme la porte derrière nous. — La vie suspendue. — Faire parler et marcher les statues. — L'arc-en-ciel. — Le mot de passe mystique de Proclus. — Les magiciens du roi Pharaon. — Quels esprits aiment le sang fraîchement versé? — Un prêtre siamois marche dans l'espace. — Ce qui supporte l'adepte, et ce qui supporte le médium. — Opinion du professeur Nicholas Wagner. — La fascination du précipice. — La philosophie de l'élixir de vie. — La

1. Ah, guerrier maintenant la croix rouge
Indique la tombe du Puissant mort ;
Dans ce sépulchre brûle une lumière merveilleuse
Qui chasse les esprits amis des ténèbres.
Cette lampe brûlera sans s'éteindre
Jusqu'au jugement éternel.

. . . . . .

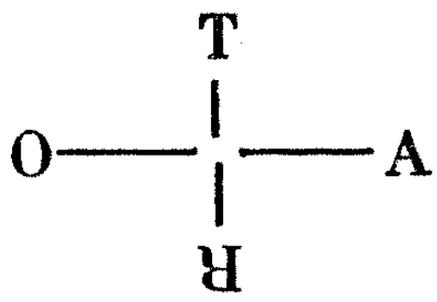
Jamais flamme terrestre n'eut un pareil éclat...

Sir Walter Scott.

terre avant Adam. — Le tétragramme sacré. — Les diamants alchimiques du Comte de Cagliostro. — L'or hermétique, réflexion condensée des rayons solaires. — L'imprimerie dans les lamaseries Thibétaines.

Il y a des personnes dont l'intelligence est incapable d'apprécier la grandeur intellectuelle des anciens, même dans les sciences physiques, et même si on leur offrait la démonstration la plus complète de leur profond savoir et de leurs découvertes. Malgré la leçon de prudence que plus d'une découverte inattendue leur a infligée, elles persistent à suivre l'ancien procédé de la négation, et, ce qui est pire encore, de tourner en ridicule ce qu'elles n'ont le moyen ni de prouver ni de réfuter. Ainsi, par exemple, elles riront de l'idée de l'efficacité des talismans. Que les sept esprits de l'*Apocalypse* aient une relation directe avec les sept forces occultes de la nature, voilà une chose qui paraît incompréhensible et absurde à leurs faibles intellects ; et la seule pensée d'un magicien prétendant accomplir des merveilles, à l'aide de certains rites cabalistiques, les fait rire aux larmes. Qu'elles aperçoivent seulement une figure géométrique tracée sur une feuille de papier, sur un morceau de métal, ou sur toute autre substance, elles ne s'imaginent pas comment un être raisonnable puisse reconnaître à l'une de ces choses une puissance occulte quelconque. Mais ceux qui ont pris la peine de se renseigner savent comment les anciens faisaient des découvertes aussi grandes dans la psychologie que dans la physique, et que leurs recherches ne laissaient que peu de secrets à découvrir.

Lorsque nous constatons de notre côté qu'un pentacle est une figure synthétique qui exprime dans une forme concrète une profonde vérité naturelle, nous ne voyons rien de plus ridicule dans cette figure que dans celles d'Euclide, ni rien qui soit aussi comique que les symboles employés dans un ouvrage de chimie moderne. Qu'est-ce qui, pour un lecteur non initié, paraîtrait plus absurde que la donnée, que le symbole NA^2CO^3 veut dire de la soude ? et que C^2H^6O n'est autre chose qu'une manière différente d'écrire le mot alcool ? Qu'y a-t-il donc de si risible à ce que les alchimistes exprimassent leur azoth, ou principe créateur de la nature (la lumière astrale) par le symbole :



qui embrasse trois choses : 1° La divine hypothèse ; 2° La synthèse philosophique ; 3° La synthèse physique, c'est-à-dire une croyance, une idée et une force. Mais combien n'est-il pas plus naturel qu'un chimiste moderne, qui veut indiquer à ses élèves dans son laboratoire, la réaction d'un carbonate de soude avec de la crème de tartre en dissolution se serve du symbole suivant :

$$(Na^2Co^3 + 2\,HKC^4H^4O^6 + Aq) = (2\,NaKC^4H^4O^6 + H^2O + Aq) + \overline{CO^2}$$

Si le lecteur non inspiré peut être excusable d'ouvrir des yeux effarés devant cet abracadabra de la science chimique, pourquoi ses professeurs ne modéreraient-ils pas leur hilarité jusqu'à ce qu'ils aient appris la valeur philosophique du symbolisme des anciens ? Du moins s'éviteraient-ils d'être aussi ridicules que M. de Mirville qui, confondant l'Azoth des philosophes hermétiques avec l'azote des chimistes, affirme que les premiers adoraient le gaz nitrogène (1).

Appliquez un morceau de fer sur un aimant, et il devient aussitôt imprégné de ce principe subtil et capable de le communiquer à son tour à d'autres morceaux de fer. Il n'en pèse pas davantage ni il ne présente aucune différence avec son état antérieur. Et pourtant une des plus subtiles forces de la nature a pénétré dans sa substance. Un talisman, morceau de métal probablement sans valeur intrinsèque, chiffon de papier ou lambeau d'étoffe quelconque, a néanmoins été imprégné de l'influence du plus grand de tous les aimants, la volonté de l'homme, avec une puissance pour le bien ou le mal, aussi reconnaissable par ses effets que la propriété subtile que le fer acquiert par son contact avec l'aimant physique. Que l'on fasse sentir à un limier une pièce du vêtement qu'a porté un fugitif, et il suivra sa trace

1. Voir Eliphas Levi, *La Science des Esprits*.

à travers les marécages et les forêts jusqu'à l'endroit où il s'est réfugié. Qu'on donne à un des « psychomètres » du professeur Buchanan un manuscrit, quelle que soit son antiquité, et il décrira le caractère de l'écrivain, et peut-être même son aspect physique. Que l'on remette à un clairvoyant une mèche de cheveux ou un objet quelconque qui ait été en contact avec une personne dont on désire savoir quelque chose, et il entrera en sympathie aussi intime avec elle, qu'il pourra la suivre pas à pas dans toute son existence.

Les éleveurs nous apprennent que les jeunes animaux ne doivent pas être mis en troupeau avec les vieux ; et les médecins intelligents défendent aux parents de prendre leurs jeunes enfants dans leurs lits. Lorsque David devint vieux et affaibli, ses forces vitales furent rétablies en mettant une jeune personne en contact avec lui de manière qu'il absorbât de sa force. Feue l'impératrice de Russie, sœur de l'empereur d'Allemagne actuel (1), était si faible dans les dernières années de sa vie que les médecins lui ordonnèrent, plaisanterie à part, de faire coucher avec elle une jeune et robuste paysanne. Quiconque a lu la description faite par le Dr Kerner de la voyante de Prévost, Mme Hauffe, se rappellera, sans doute, ses paroles. Elle déclara à plusieurs reprises qu'elle entretenait sa vie uniquement par l'atmosphère des personnes qui l'entouraient et par leurs *émanations magnétiques*, qui étaient vivifiées d'une façon extraordinaire par sa présence. La voyante était tout simplement un vampire magnétique, qui absorbait, en l'attirant à elle, la vie de ceux qui étaient assez robustes pour lui communiquer de leur vitalité, sous la forme de sang *volatilisé*. Le Dr Kerner observa que ces personnes étaient toutes plus ou moins affectées par cette perte forcée.

Grâce à ces exemples familiers de la possibilité, pour un individu, de communiquer un fluide subtil à un autre ou aux substances qu'il touche, il devient moins difficile de comprendre que, par une concentration déterminée de la volonté, un objet, d'ailleurs inerte, peut être imprégné d'un

1. Guillaume Ier, cet ouvrage fut écrit en 1877 (Note du Traducteur).

pouvoir protecteur ou destructeur, suivant le but qu'on a en vue.

Une émanation magnétique produite inconsciemment est sûrement vaincue par une émanation plus énergique avec laquelle on la met en opposition. Mais lorsqu'une volonté intelligente et puissante dirige la force aveugle et la concentre sur un point donné, l'émanation la plus faible l'emporte souvent sur la plus forte. Une *volonté* humaine produit le même effet sur l'*Akasa*.

Nous avons assisté un jour au Bengale (1) à une manifestation de la puissance de la volonté, qui jette une vive lumière sur une très intéressante phase du sujet. Un adepte dans la magie fit quelques passes sur un objet d'étain commun, l'intérieur d'un couvercle de marmite, qui se trouvait à sa portée, et, tout en le regardant attentivement pendant quelques minutes, il paraissait recueillir à poignées le fluide impondérable et le répandre sur la surface du métal. Lorsque l'étain eut été exposé à la pleine lumière du jour pendant environ six secondes, la surface polie et brillante se couvrit soudain comme d'une buée. Bientôt des plaques plus foncées commencèrent à se montrer à la surface ; et lorsque au bout d'à peu près trois minutes l'objet nous fut rendu, nous y trouvâmes imprimé un tableau, ou plutôt une photographie du paysage qui s'étendait devant nous, reproduction fidèle comme la nature elle-même et parfaite de coloris. Ce tableau subsista en cet état pendant environ quarante-huit heures, puis il s'effaça lentement.

Ce phénomène est facile à expliquer. La volonté de l'adepte avait condensé sur le métal une pellicule d'*Akâsa*, qui le rendit pour le moment sensible, comme une plaque photographique. La lumière fit le reste.

Une pareille manifestation de la puissance de la volonté pour produire des résultats objectifs physiques préparera l'étudiant à comprendre son efficacité pour la guérison des maladies, en communiquant la vertu désirée aux objets inanimés placés en contact avec le malade. Lorsque nous voyons

1. Dans le Sikkim, près de Darjeeling. Ce pays qui, quoique tout à côté de la province du Bengale du Nord, permet rarement à un voyageur *Européen* de traverser ses frontières, est visité fort souvent par des Lamas Tibétains. Le Tibet n'étant qu'à un pas du Sikkim (Note de H.-P. B.).

des psychologistes tels que Maudsley (1) citer, sans être contredit, les récits de quelques cures miraculeuses opérées par le père de Swedenborg, récits qui ne diffèrent guère de centaines de guérisons obtenues par d'autres « fanatiques », suivant sa propre expression, magiciens et guérisseurs naturels, et cela sans essayer d'expliquer leurs actes, mais retenant le rire devant l'intensité de leur foi, sans se demander même si le secret de ce pouvoir de guérir ne se trouve pas précisément dans l'empire que cette foi donne sur les forces occultes, nous déplorons qu'il y ait tant de savoir et si peu de philosophie dans notre siècle.

Certes, nous ne voyons pas que le chimiste moderne soit moins magicien que l'ancien théurgiste ou philosophe Hermétique, si ce n'est pourtant que ceux-ci, reconnaissant la dualité de la nature, avaient un champ double de celui du chimiste, pour leurs recherches expérimentales. Les anciens animaient des statues, et les Hermétistes appelaient à la vie, en les tirant des éléments, des formes de salamandres, de gnomes, d'ondines et de sylphes, qu'ils ne prétendaient pas créer, mais tout simplement rendre visibles, en tenant ouverte la porte de la nature, de sorte que, sous certaines conditions favorables, ils se montraient aux regards. Le chimiste met en contact deux éléments contenus dans l'atmosphère, et en développant en eux une force latente d'affinité, il crée un nouveau corps, l'eau. Dans les perles diaphanes et sphéroïdes qui sont nées de cette union de deux gaz naissent les germes de la vie organique, et dans leurs interstices moléculaires se dissimulent la chaleur, l'électricité et la lumière, exactement comme dans le corps humain. D'où vient cette vie dans une goutte d'eau qui vient de se former de l'union de deux gaz ? Et qu'est-ce que l'eau elle-même ? Est-ce que l'oxygène et l'hydrogène subissent quelque transformation qui oblitère leur qualité simultanément avec l'oblitération de leur forme ? Voici la réponse de la science moderne : « L'oxygène et l'hydrogène existent-ils tels quels dans l'eau, ou ont-ils été produits par quelque transformation inconnue et inconcevable de leur substance, voilà une question au sujet de laquelle nous pouvons nous

1. Henry Maudsley. *Body and Mind*.

livrer à des spéculations, mais sur laquelle nous n'avons aucune connaissance réelle (1). » Sans donnée aucune sur un sujet aussi simple que la constitution moléculaire de l'eau, ou sur le problème plus profond de l'apparition de la vie en elle, et M. Maudsley ne ferait-il pas bien de donner l'exemple de son propre principe et de s'en tenir à *un calme acquiescement à l'ignorance, jusqu'à ce que la lumière se fasse* (2) ?

Les prétentions des amis de la science ésotérique qui affirment que Paracelse produisait chimiquement de certaines combinaisons encore inconnues de la science officielle les *homunculi*, sont comme de raison reléguées parmi les bourdes et les mystifications. Mais pourquoi donc ? Si Paracelse n'a pas fabriqué *d'homunculi*, d'autres adeptes en ont fait et cela il n'y a pas mille ans. Ils étaient produits, de fait, d'après exactement le même principe, en vertu duquel le chimiste et le physicien donnent la vie à leurs *animalcules*. Il y a quelques années, un gentleman anglais, Andrew Crosse du Sommersetshire, produisit des acarus par le procédé suivant : « Du silice noir ayant été chauffé au rouge et réduit en poudre fut mêlé avec du carbonate de potasse et exposé à une grande chaleur pendant quinze minutes ; le mélange fut ensuite versé dans un creuset de mine de plomb, dans un fourneau à air. Il fut réduit en poudre encore chaud et mêlé avec de l'eau bouillante que l'on laissa bouillir pendant quelques minutes, et l'on y ajouta ensuite de l'acide chlorhydrique jusqu'à saturation. Après l'avoir exposé à l'action voltaïque pendant vingt-six jours, un insecte parfait de la tribu des acarides apparut, et dans l'espace de quelques jours on en obtint une centaine d'autres. L'expérience fut renouvelée avec d'autres liquides chimiques et avec des résultats analogues. Un M. Weeks en produisit aussi avec du ferrocyanure de potasse.

Cette découverte produisit une sensation profonde. M. Crosse fut accusé d'impiété et de viser au rôle de créateur. Il répliqua, en niant l'imputation, qu'il considérait que *créer c'élait former quelque chose de rien* (3).

1. Josiah Cooke, Jr. *The New Chemistry*.
2. Henry Maudsley. *The limits of Philosophical Inquiry*.
3. *Scientific American*, 12 août 1868.

Un autre savant, considéré par plusieurs personnes comme un homme de grand talent, nous a répété plusieurs fois qu'il était sur le point de prouver que même les œufs non fécondés pouvaient être amenés à éclosion, en faisant passer à travers eux un courant d'électricité négative.

Les mandragores (*dudim* ou fruit d'amour) trouvées dans le champ de Ruben fils de Jacob, qui excitèrent la convoitise de Rachel, étaient des *mandragores* cabalistiques malgré ce que l'on en dit, et en dépit de toutes les négations ; et les versets qui s'y rapportent appartiennent aux passages les plus osés, dans leur signification ésotérique, de tout l'ouvrage. La mandragore est une plante ayant la forme rudimentaire d'une créature humaine ; avec une tête, deux bras et deux jambes formant racines. La superstition qui veut que lorsqu'on l'arrache elle crie avec la voix humaine n'est pas complètement dénuée de fondement. Elle produit une espèce de son qui ressemble à un cri aigu, qui est dû à la nature résineuse de la substance dont sont formées ses racines, ce qui les rend difficiles à arracher ; elle possède plus d'une propriété secrète, absolument ignorée du botaniste.

Le lecteur qui voudrait avoir une idée claire et précise de la commutation des forces, et de la ressemblance qui existe entre les principes de vie des plantes, des animaux et des êtres humains, peuvent consulter avec profit un travail sur la corrélation des forces nerveuses et mentales, par le professeur Alexandre Bain de l'Université d'Aberdeen. Cette mandragore paraît occuper sur la terre le point où les règnes végétal et animal se touchent comme le font dans la mer les zoophites et les polypes ; la barrière entre les deux étant, dans l'un et l'autre cas, si peu distincte, qu'elle rend presque imperceptible le point où l'une finit et où l'autre commence. Il semblerait improbable qu'il y ait des *homunculi*, mais un naturaliste quelconque osera-t-il, en présence de l'extension récente de la science, assurer que c'est impossible ? « Quelle est », dit Bain « la limite des possibilités de l'existence ? »

Les mystères inexpliqués de la nature sont nombreux, et de ceux que l'on présume avoir expliqués, à peine il y en a-t-il un, dont on puisse dire qu'il est devenu absolument

intelligible. Il n'est pas une plante ou un minéral qui ait révélé la dernière de ses propriétés aux savants. Que savent les naturalistes sur la nature intime des règnes végétal et minéral ? Comment peuvent-ils penser que, pour chacune des propriétés découvertes il n'y a pas beaucoup de forces cachées dans la nature *intime* de la plante ou de la pierre. Ils ne font qu'attendre d'être mis en relation avec quelque autre plante ou minéral, ou avec quelque force de la nature, pour se manifester dans ce qu'on veut bien considérer comme « une façon surnaturelle ». Partout où Pline le naturaliste, Alien et même Diodore, qui cherchèrent avec une si louable persévérance à débrouiller la vérité historique de son pêle-mêle d'exagérations et de fables, ont attribué à quelque plante ou minéral une propriété inconnue à nos botanistes ou physiciens modernes, leurs assertions ont été mises de côté, sans plus de cérémonie, comme absurdes, et l'on n'y a plus fait attention.

De temps immémorial la spéculation des savants a eu pour objet ce qu'est cette force vitale ou principe de vie. Seule la doctrine secrète peut fournir à notre esprit le fil conducteur. La science exacte ne reconnaît que cinq forces dans la nature : une *molaire*, et quatre *moléculaires*; les cabalistes en admettent sept ; et dans ces deux forces additionnelles gît tout le mystère de la vie ou plutôt la résultante des sept. L'une d'elles est l'esprit immortel, dont le reflet est rattaché par d'invisibles liens, même avec la nature nommée inorganique ; nous laissons à chacun le soin de faire la découverte de l'autre. Le professeur Joseph Le Conte dit : « Quelle est la nature de la différence qui existe entre l'organisme vivant et l'organisme mort ? Nous n'en pouvons découvrir *aucune*, physique ou chimique. Toutes les forces physiques ou chimiques tirées du fond commun de la nature et incorporées dans l'organisme vivant, paraissent être encore incorporées dans l'organisme mort, jusqu'à ce que petit à petit il tombe en décomposition. Et pourtant la différence est immense, inconcevablement grande. Quelle est la nature de cette différence exprimée d'après la formule de la science matérielle? Qu'est-ce qui est parti, et où est-il allé ? Il y a ici quelque chose que la science ne peut pas encore comprendre. Et cependant c'est cette chose man-

quante qui disparaît à la mort, et avant la décomposition, qui représente, au plus haut degré, la force vitale (1)! »

Pour si difficile, voire même impossible que paraisse à la science de découvrir le moteur invisible et universel de toutes choses, *la Vie*, d'en expliquer la nature, ou même de suggérer une hypothèse raisonnable à ce sujet, le mystère n'est pourtant qu'un demi-mystère, non seulement pour les grands adeptes et les voyants, mais encore pour les sincères et fermes croyants au monde spirituel. Pour le simple croyant, non favorisé d'un organisme personnel, pourvu de cette sensibilité nerveuse et délicate, qui le mettrait à même, comme elle le fait au voyant, d'apercevoir l'univers visible reflété, comme dans une glace, dans l'Invisible, et cela d'une façon objective, la *foi* divine subsiste. Elle est fortement enracinée dans ses sens intimes ; dans son infaillible intuition, avec laquelle la froide raison n'a rien à voir, il sent qu'elle ne peut le tromper. Que les dogmes erronés, enfants de l'esprit humain et le système sophistique des théologies se contredisent ; que les uns fassent tomber les autres, et que la subtile casuistique d'une croyance détruise le raisonnement artificieux de l'autre ; la vérité demeure toujours une, et il n'y a pas de religion, chrétienne ou païenne, qui ne soit fermement bâtie sur le roc séculaire, le Dieu Universel et l'Esprit immortel — son rayon direct.

Chaque animal est plus ou moins doué de la faculté d'apercevoir, sinon les esprits, du moins quelque chose qui demeure pour le moment invisible au commun des mortels et ne peut être discerné que par un clairvoyant. Nous avons fait des centaines d'expériences dans ce sens, avec des chats, des chiens, des singes de divers genres et espèces, et une fois, avec un tigre apprivoisé. Un miroir rond et noir, connu sous le nom du *cristal magique*, fut fortement magnétisé par un hindou, résidant antérieurement à Dindigal et domicilié maintenant dans un endroit plus retiré, dans les montagnes connues sous le nom de Western Ghauts. Il avait apprivoisé un jeune tigre, qui lui avait été rapporté de la côte du Malabar, partie de l'Inde où les tigres sont d'une

1. Le Conte. *Corrélation de la Force Vitale avec les Forces Chimiques et Physiques.*

férocité proverbiale ; c'est avec cet intéressant animal que nous fîmes nos expériences.

De même que les anciens Marses et Psyllis, les célèbres charmeurs de serpents, cet hindou prétendait posséder le don mystérieux d'apprivoiser toute espèce d'animaux. Le tigre avait été réduit à un état de *torpeur mentale* chronique, pour ainsi dire, il était devenu aussi inoffensif et doux qu'un chien. Les enfants pouvaient le taquiner et lui tirer les oreilles, et il ne faisait que se secouer et gémir comme un chien. Mais toutes les fois qu'on le forçait à regarder dans le « miroir magique », la pauvre bête était instantanément poussée à une sorte de frénésie. Son regard était empreint d'une terreur presque humaine ; il hurlait de désespoir, incapable de détourner les yeux de cette glace, à laquelle son regard semblait cloué par un charme magnétique ; il se tordait et tremblait, jusqu'à tomber en convulsions par la crainte de quelque vision, qui pour nous restait inconnue. Il se couchait alors en poussant de faibles gémissements, mais toujours les yeux fixés sur la glace. Lorsque celle-ci était enlevée, l'animal restait pantelant et dans un état de prostation visible pendant près de deux heures. Que voyait-il ? Quel tableau spirituel de son propre monde *animal* invisible pouvait produire un effet si terrible sur une bête sauvage et naturellement féroce ? Qui le dira ? Peut-être *celui* qui provoqua la scène.

La même impression, produite sur les animaux a été observée pendant les séances spirites, avec quelques vénérables mendiants ; et il en fut de même lorsqu'un syrien moitié païen, moitié chrétien, de Kunankulam (Etat de Cochin), sorcier en renom, fut invité à se joindre à nous pour faire des expériences.

Nous étions en tout neuf personnes, sept hommes et deux femmes, dont une indigène. Il y avait en outre dans la pièce le jeune tigre très occupé après un os ; un *wanderoo* ou singe-lion qui, avec son poil noir, sa barbe d'un blanc de neige, et ses yeux vifs et brillants, semblait une personnification de la malice ; et un beau loriot doré, lissant tranquillement sa queue aux radieuses teintes, sur un perchoir placé près d'une grande fenêtre sur la véranda. Dans l'Inde, les séances « spirites » n'ont pas lieu dans l'obscurité,

comme en Amérique ; et il n'y faut pas d'autres conditions qu'un silence parfait et de l'harmonie entre les assistants. C'était donc en pleine lumière du jour, pénétrant à flots par les portes et les fenêtres larges ouvertes, au milieu du bourdonnement lointain de la vie dans les forêts environnantes, et dans les jungles, dont les échos nous renvoyaient les bruits de myriades d'insectes, d'oiseaux et d'animaux. Nous étions installés au milieu d'un jardin, qui entourait la maison, et au lieu de respirer l'atmosphère étouffante d'une salle de séances, nous nous trouvions entourés de massifs d'héry-thrina, à la teinte couleur de feu, de l'arbre du corail, respirant les odorantes effluves des plantes, et des fleurs de bégonia, dont les blanches pétales tremblaient au souffle de la brise légère. En un mot, nous étions environnés de lumière, d'harmonie et de parfums. De larges bouquets de fleurs et de branches d'arbustes consacrés aux dieux indigènes avaient été cueillis pour la circonstance, et apportés dans les appartements. Il y avait le basilic odorant, la fleur de Vishnou sans laquelle, au Bengale, aucune cérémonie religieuse ne peut avoir lieu ; et les branches du *ficus religiosa*, l'arbre dédié à cette même brillante divinité, entremêlaient leurs feuilles avec les fleurs rosées du lotus sacré, et de la tubéreuse de l'Inde, répandues à profusion pour parer les murs.

Pendant que le « saint béni » représenté par un fakir très sale, mais véritablement fort saint, restait plongé dans la contemplation intime, et que quelques prodiges spirituels s'accomplissaient sous l'influence de sa volonté, le singe et l'oiseau ne donnaient que de rares signes d'inquiétude. Le tigre seul tremblait visiblement par intervalles, et regardait fixement par toute la pièce, comme si ses phosphorescentes prunelles vertes suivaient quelque chose d'invisible flottant dans tous les sens. Cette chose encore imperceptible pour le regard humain devait donc être devenue *objective* pour lui ; quant au wanderoo, toute sa gentillesse avait disparu ; il paraissait assoupi, et reposait accroupi sans mouvement. L'oiseau ne manifestait que peu ou pas d'indices de malaise. On entendait un son comme un bruit d'ailes battant doucement l'air ; les fleurs allaient et venaient dans la chambre, comme déplacées par d'invisibles mains ; et une fleur admirable-

ment teintée d'azur étant tombée sur les pattes croisées du singe, il eut un soubresaut nerveux, et courut chercher un refuge sous la blanche tunique de son maître. Ces manifestations durèrent environ une heure, et il serait trop long de les narrer toutes. La plus curieuse fut précisément celle qui clôtura la série de ces merveilles. Quelqu'un s'étant plaint de la chaleur, nous eûmes le spectacle d'une rosée délicieusement parfumée. Les gouttes tombaient larges et serrées, et procuraient une sensation de fraîcheur inexprimable, en se séchant aussitôt qu'elles avaient touché nos personnes.

Lorsque le fakir eut terminé cette séance de magie *blanche*, le « sorcier » ou charmeur, comme on les nomme, s'apprêta à déployer son adresse. Nous fûmes gratifiés d'une succession de prodiges, que les récits des voyageurs ont rendus familiers au public ; et il nous fut montré, entre autres choses, que les animaux possèdent naturellement la faculté de la clairvoyance et même, paraît-il, le pouvoir de discerner entre les bons et les mauvais esprits. Tous les tours du sorcier étaient précédés de fumigations. Il fit brûler des branches d'arbres résineux et d'arbustes qui répandaient des colonnes de fumée. Quoiqu'il n'y eut rien dans tout cela de nature à effrayer un animal faisant usage de ses yeux physiques, le tigre, le singe et l'oiseau manifestaient une terreur indicible. Nous suggérâmes l'idée que peut-être les animaux étaient effrayés par les branches enflammées, en nous rappelant l'usage familier d'entretenir des feux autour des camps pour éloigner les bêtes féroces. Afin de ne pas laisser de doute à cet égard, le Syrien s'approcha du tigre avec une torche de l'arbre de Bael (consacré à Siva), à la main, et il l'agita plusieurs fois sur sa tête en murmurant ses incantations. La bête donna aussitôt des marques d'une frayeur au delà de toute expression. Ses yeux sortaient de leurs orbites, comme des boules de feu ; sa gueule était pleine d'écume ; il se précipita sur le sol, comme s'il eût cherché un trou pour s'y cacher ; il poussait rugissements sur rugissements, et réveillait les nombreux échos dans les jungles et les forêts. Enfin, jetant un dernier regard sur cette place, que ses yeux n'avaient pas quittée, il fit un suprême effort, qui brisa sa chaîne, et il franchit

d'un bond la fenêtre de la véranda, en emportant un morceau de la boiserie. Le singe s'était enfui longtemps auparavant, et l'oiseau était tombé de son perchoir, comme frappé de paralysie.

Nous ne demandâmes ni au fakir ni au sorcier d'explication sur la méthode par laquelle leurs merveilles étaient produites. Si nous l'eussions fait, il n'est pas douteux qu'ils nous eussent répondu ce qu'un fakir répondit à un Français, M. Louis Jacolliot, qui en fait le récit reproduit de son livre dans un numéro récent d'un journal de New-York intitulé, le *Franco-Américain*, en ces termes :

« Beaucoup de ces jongleurs hindous qui vivent dans le silence des pagodes exécutent des tours, qui dépassent de beaucoup les prestidigitations de Robert Houdin, et il y en a beaucoup d'autres qui provoquent les phénomènes le plus curieux en fait de magnétisme et de catalepsie, sur les premiers objets qui leur tombent sous la main, au point que je me suis souvent demandé si les Brahmanes avec leurs sciences occultes n'ont pas fait d'importantes découvertes dans les questions qui ont tout récemment été agitées en Europe.

Nous trouvant une fois en compagnie d'autres personnes dans un café avec sir Maxwell, il ordonna à son domestique de faire entrer un charmeur. Peu après entra un hindou décharné, presque nu, à la face ascétique d'une teinte bronzée. Autour de son cou, de ses bras, de ses cuisses, de son corps, étaient enroulés des serpents de diverses dimensions. Après nous avoir salués, il nous dit : « Que Dieu soit avec vous, je suis Chibh-Chundor, fils de Chibh-Gontnalh-Mava. »

« Nous désirons voir ce que vous pouvez faire », dit notre hôte.

« J'obéis aux ordres de Siva, qui m'a envoyé ici », répondit le fakir, s'installant sur une des dalles de marbre.

Les serpents dressèrent leurs têtes et sifflèrent, mais sans témoigner la moindre colère. Prenant alors un flageolet fixé dans une mèche de ses cheveux, il produisit des sons à peine perceptibles, imitant le chant du *tailapaca*, un oiseau qui se nourrit de noix de coco écrasées. Les serpents se déroulèrent alors, et descendirent l'un après l'autre à terre. Aus-

sitôt qu'ils eurent touché le sol, ils se redressèrent d'environ un tiers de leur longueur, et commencèrent à se balancer en mesure avec la musique de leur maître. Tout à coup le fakir remit son instrument en place et fit quelques passes avec ses mains sur les serpents, au nombre de dix, et tous appartenaient aux espèces les plus dangereuses du cobra Indien. Son œil prit une expression étrange. Nous éprouvâmes tous un sentiment de malaise indéfinissable, et nous cherchions instinctivement à détourner de lui nos regards. En ce moment un petit *Chokra* (1) (garçon) dont le rôle était d'offrir du feu dans un petit brasier pour allumer les cigares, succombant à son influence, s'affaissa et resta endormi. Quelques minutes se passèrent et nous sentîmes que si ses manipulations devaient continuer quelques secondes de plus, nous allions tous être endormis. Chundor se releva et faisant encore deux passes sur le Chocra, il lui dit : « Donne du feu au commandant. » Le jeune garçon se leva et sans hésiter, vint offrir du feu à son maître. On le pinça, on le poussa, on le secoua de manière à bien s'assurer qu'il était parfaitement endormi. Il ne voulut pas s'éloigner de sir Maxwell, jusqu'à ce qu'il en eût reçu l'ordre du fakir.

« Nous examinâmes alors les cobras. Paralysés par l'influence magnétique, ils étaient étendus tout de leur long sur le sol. Ils étaient dans un état de catalepsie complète. En les prenant, nous les trouvâmes raides comme des bâtons. Le fakir les réveilla, et là-dessus ils revinrent s'enrouler de nouveau autour de son corps. Nous lui demandâmes s'il pourrait nous faire sentir son influence. Il fit quelques passes sur nos jambes, et instantanément nous perdîmes l'usage de ces membres ; nous ne pûmes quitter nos sièges. Il nous soulagea aussi aisément qu'il nous avait paralysés.

« Chibh-Chundor termina la séance par des expériences faites sur des objets inanimés. Au moyen de quelques passes exécutées avec ses mains, dans la direction des objets sur lesquels il voulait agir, et sans quitter son siège, il fit pâlir et même s'éteindre des bougies dans les parties les plus éloignées de l'appartement ; il fit se mouvoir les

1. (Traduit par singe) ce qui n'est pas correct ; le mot hindou pour singe est *rûkh-charhâ*. Il est fort probable qu'on a voulu dire *chokra*, un jeune domestique indigène.

meubles, y compris les divans sur lesquels nous étions assis, s'ouvrir et se fermer les portes. Apercevant un hindou qui puisait de l'eau dans un puits au jardin, il fit une passe dans sa direction, et la corde s'arrêta soudain dans son mouvement de descente, résistant à tous les efforts du jardinier abasourdi. Avec une autre passe, la corde recommença à descendre.

« Je demandai à Chibh-Chundor : « Employez-vous pour agir sur les objets inanimés le même procédé que sur les créatures vivantes » ?

« Il répondit : « Je n'ai qu'un seul et unique procédé. »

« Quel est-il ?

« LA VOLONTÉ. L'homme, qui est la fin de toutes les forces intellectuelles et matérielles, doit les dominer toutes. Les Brahmanes ne connaissent rien autre que cela. »

« Sanang Setzen », dit le Colonel Jule (Ser Marco Polo John. I, p. 306-307) « énumère toute une série d'actes merveilleux qui sont accomplis au moyen du Dharani (charmes mystiques des hindous), tels que planter une cheville dans une roche dure ; rappeler les morts à la vie ; changer un cadavre en or ; pénétrer partout, comme le fait l'air (sous sa forme astrale, bien entendu) ; voler ; saisir avec la main les animaux sauvages ; lire dans la pensée des gens ; faire remonter le courant à l'eau ; manger des tuiles ; s'asseoir sur ses talons en l'air, etc. » Les légendes anciennes attribuent à Simon le Magicien précisément les mêmes pouvoirs. « Il faisait marcher les statues ; il sautait dans le feu sans s'y brûler ; il volait dans les airs ; il transformait les pierres en pain ; il pouvait modifier sa propre forme ; il présentait deux figures à la fois ; il se métamorphosait en pilier ; il faisait s'ouvrir spontanément les portes closes ; il faisait se mouvoir d'eux-mêmes les ustensiles de la maison, etc. » Le Jésuite Delrio déplore que des princes crédules, et jouissant d'ailleurs d'une réputation de piété, permettent que l'on exécute en leur présence des tours *diaboliques*, tels par exemple, que faire bondir d'un bout de la table à l'autre des objets en fer, des gobelets en argent et autres articles pesants sans employer aucun aimant, ni aucun autre procédé » (1). Nous croyons que la force de

1. Delrio. *Disquis-Magica*, p. 34, 100.

la volonté est le plus puissant des aimants. L'existence d'une pareille puissance magique chez certaines personnes est démontrée, mais l'existence du diable est une fiction, qu'aucune théologie ne saurait démontrer.

« Il y a certains hommes que les Tartares honorent par-dessus tout dans le monde », dit le moine Bicold, « ce sont les *Baxita*, une sorte de prêtre des idoles. Ces hommes sont originaires de l'Inde, et ils ont une profonde sagesse et une *morale des plus graves à laquelle ils conforment leur conduite.* Ils sont familiers avec les arts magiques... exécutent nombre de choses qui font illusion, et prédisent les événements futurs. Par exemple, on dit qu'un des plus éminents parmi eux s'élève et vole dans les airs ; mais la vérité, telle qu'elle a été démontrée, c'est qu'il ne volait pas, mais qu'il marchait près de la surface du sol, sans la toucher · *et il paraissait y être assis sans avoir aucun support pour le soutenir* (1). Ce dernier phénomène fut vu par Ibn Batuta à Delhi, ajoute le colonel Jule, qui cite le moine dans *le Livre de Ser Marco Polo*, en présence du Sultan Mahomet Tughlak; et il fut exhibé formellement à Madras, dans le siècle actuel, par un Brahmane descendant, sans doute, de ces Brahmanes qu'Apollonius vit marcher à deux coudées du sol. Il est décrit aussi par l'honorable Francis Valentyn, comme une chose bien connue et pratiquée de son temps dans l'Inde. On raconte, dit-il, qu'un homme commence par s'asseoir sur trois perches placées ensemble, de manière à former un trépied ; ensuite, l'on retire de dessous lui une des perches, puis une deuxième, et enfin la troisième, et l'homme ne tombe pas et reste encore assis en l'air ! J'en ai parlé même avec deux amis, qui avaient été témoins d'un fait de cette nature ; l'un d'eux n'en croyant pas ses yeux, avait pris la peine de s'assurer avec un long bâton s'il n'existait pas quelque soutien invisible sur lequel l'homme aurait été posé ; mais, comme me le dit ce gentleman, il ne put rien sentir ni voir de pareil. » Nous avons rapporté ailleurs que la même chose avait eu lieu, l'année dernière, devant le Prince de Galles et sa suite.

1. Colonel Jule. *Le livre de Marco Polo*, vol. 1, p. 308.

De tels faits ne sont rien en comparaison de ce qu'accomplissent les jongleurs de profession.« Faits qui pourraient être considérés comme de simples inventions, dit l'auteur ci-dessus cité, s'ils n'étaient rapportés que par un seul auteur, mais qui paraissent mériter une *sérieuse attention*, lorsqu'ils sont racontés par toute une série d'écrivains assurément indépendants les uns des autres, et écrivant à de longues distances et à de longs intervalles. Notre premier témoin est Ibn Batuta, et il est nécessaire de le citer en entier aussi bien que les autres, afin de montrer jusqu'à quel point leurs témoignages concordent. Le voyageur arabe assistait à une grande représentation à la Cour du vice-roi de Khrausa.» Ce même soir, un jongleur, un des esclaves du Khan fit son apparition, et l'Emir lui dit : « Viens, et montre-nous quelques-uns de tes tours. » Là-dessus, il prit une bille de bois percée de plusieurs trous dans lesquels étaient passées de longues lanières, et tenant une de celles-ci, il lança la bille dans les airs. Elle s'y éleva si haut que nous la perdîmes entièrement de vue... (Nous étions au milieu de la cour du palais.) Il ne restait plus qu'un petit bout d'une des lanières dans la main de l'escamoteur, et il demanda que l'un des garçons qui l'assistait le prît et y montât. Le garçon le fit et monta le long de la courroie si bien, qu'il eut vite disparu à nos regards. Le magicien l'appela alors par trois fois, mais n'en obtenant pas de réponse, il prît un couteau, comme s'il eût été dans un violent accès de colère, prit la lanière, et disparut à son tour. L'un après l'autre, il jeta à terre une des mains du jeune homme, puis un pied, ensuite l'autre main, après cela l'autre pied, le tronc, et enfin la tête ! Il redescendit alors lui-même, soufflant avec effort, et les vêtements tout ensanglantés, il se prosterna et baisa la terre en présence de l'Emir, en lui adressant quelques mots en chinois. L'Emir lui donna un ordre en réponse; et l'homme prit les membres du gamin, les remit à leur place, et frappant la terre du pied, voilà que le garçon se relève et se plante droit devant nous ! Tout cela me surprit outre mesure, et j'eus des palpitations comme lorsque le Sultan de l'Inde me fit voir quelque chose du même genre. Mais l'on me donna un cordial qui me guérit et fit cesser l'attaque. Le Kaji Afkharuddin qui se trouvait auprès

de moi me dit à voix basse: « Allah, je crois qu'il n'y a eu ni ascension, ni descente, ni mutilation, ni reboutage ! Tout cela, c'est un tour de passe-passe ! »

Et qui doute que ce ne soit un tour de passe-passe, une illusion, ou *Maya*, comme le nomment les Hindous ? Mais lorsqu'une pareille illusion est produite, pour ainsi dire, chez plusieurs milliers d'individus en même temps, comme nous l'avons vu, nous-même, durant une fête publique, certainement les moyens à l'aide desquels cette étonnante hallucination est provoquée méritent l'attention de la Science ! Lorsque, par une magie pareille, un homme qui se tient devant vous, dans une chambre, dont vous avez vous-même fermé les portes et dont vous tenez les clés dans votre main, disparaît tout à coup, s'évanouit comme un éclair, et que vous ne le voyez nulle part, tout en entendant sa voix de divers côtés de la chambre, vous adressant la parole et riant de votre perplexité, assurément un tel art n'est pas indigne de M. Huxley ni du Dr Carpentier. Est-ce que cela ne vaut pas la peine que l'on consacre à son étude autant de temps qu'on en a mis à examiner un mystère de moindre importance, la raison pour laquelle les coqs de ferme chantent à minuit.

Ce que Ibn Batuta le Maure vit en Chine vers l'an 1348, le colonel Yule nous apprend qu'Edouard Melton, voyageur anglo-hollandais en fut témoin vers l'année 1670. « Un individu de la même bande (de sorciers), dit Melton (1), prit une petite pelote de corde, et en gardant le bout dans sa main, il lança la pelote avec une telle force en l'air, que l'autre extrémité fut bientôt hors de vue. Il grimpa alors le long de la corde avec une indescriptible rapidité. J'étais plein de surprise, ne concevant pas par où il avait disparu, lorsque voilà une jambe qui tombe d'en haut. Un moment après c'est le tour d'une main, etc... En résumé, tous les membres du corps tombèrent successivement et furent mis ensemble dans un panier par l'aide qui l'assistait. Le dernier fragment qui parut fut la tête, et à peine avait-elle touché la terre, que l'homme qui le servait et qui avait ramassé

1. Edward Melton. *Engelsh Edelmans Zeldraame en Geden Kwaardige Zee en Land Reizen, etc.*, p. 468. Amsterdam, 1702.

les membres, les retourna sens dessus dessous, en renversant le panier. Aussitôt, *nous vîmes de nos propres yeux ces membres ramper l'un vers l'autre*, se rejoindre et, en un mot, reconstruire un homme complet, qui put dès lors se redresser et agir comme auparavant, sans paraître sentir le moindre mal. Jamais, dans le cours de ma vie, je n'ai été aussi étonné... et je ne doutais plus que ces hommes égarés ne fissent ces choses avec le secours du diable. »

Dans les mémoires de l'empereur Jehangire, les exercices de sept jongleurs ou sorciers du Bengale, qui travaillèrent devant lui, sont décrits en ces termes : « Neuvième : ils présentèrent un homme dont ils détachèrent les membres l'un après l'autre, en finissant par séparer la tête du tronc. Ils éparpillèrent ces membres mutilés sur le sol et les y laissèrent pendant quelque temps. Ils étendirent ensuite un drap au-dessus d'eux, et l'un des hommes s'étant mis sous le drap, en ressortit au bout de quelques minutes, suivi de l'homme que l'on avait cru coupé en morceaux, en parfait état de santé, et sans aucune avarie... *Vingt-troisième.* Ils montèrent une chaîne de cinquante coudées de longueur, et, en ma présence, ils en lancèrent un des bouts vers le ciel *où elle demeura comme fixée à quelque chose en l'air.* Un chien fut alors amené et placé au bas de la chaîne ; immédiatement il y grimpa, et, gagnant l'autre extrémité, *il disparut dans les airs.* De la même façon, un porc, une panthère, un lion et un tigre furent successivement envoyés en haut de la chaîne, et tous disparurent de même à l'extrémité supérieure. Enfin ils firent retomber la chaîne qu'ils remirent dans le sac sans que personne ait pu découvrir de quelle manière ces différents animaux avaient pu ainsi disparaître mystérieusement en l'air comme nous l'avons rapporté (1). »

Nous avons en notre possession une photographie représentant un magicien persan avec un homme, ou plutôt les divers membres de ce qui, une minute auparavant, était un homme épars devant lui. Nous avons de ces jongleurs, et nous avons été témoins de ces exercices plus d'une fois dans divers endroits.

1. *Mémoires de l'empereur Jehangire*, p. 99-102.

En ne perdant pas de vue que nous répudions toute idée d'un miracle, et revenant à des phénomènes plus sérieux, nous demanderons maintenant quelle objection logique l'on peut faire contre la prétention que beaucoup de thaumaturges aient réussi à réanimer des morts? Le fakir cité dans l'article du *Franco American*, que nous venons de reproduire dans une note pourrait avoir poussé les choses jusqu'à dire que le pouvoir de la volonté de l'homme est si énergique qu'il a la faculté de réanimer le corps en apparence mort, en rappelant l'âme envolée qui n'a pas encore rompu le fil au moyen duquel la vie les unissait l'un à l'autre. Des douzaines de fakirs comme celui-là se sont laissés enterrer vivants devant des milliers de témoins, et ont été ressuscités des semaines après. Si les fakirs ont le secret de ce procédé artificiel, identique ou analogue à l'hibernation, pourquoi ne pas admettre que leurs ancêtres, les gymnosophes et Apollonius de Tyane, qui avait étudié chez eux dans l'Inde, et Jésus et d'autres prophètes et voyants qui tous en savaient bien plus long sur les mystères de la vie et de la mort que n'importe lequel de nos savants modernes, aient pu ressusciter des hommes et des femmes morts? Etant tout à fait familiers avec cette puissance, ce mystérieux quelque chose « que la science ne peut pas encore comprendre » ainsi que le confesse le professeur Le Conte, sachant en outre d'où elle vient et où elle va. Elie, Jésus, Paul et Apollonius, ascètes enthousiastes et initiés instruits, ont pu aisément rappeler à la vie tout homme qui « n'était pas mort, mais endormi », et cela sans aucune espèce de miracle.

Si les molécules du cadavre sont imprégnées des forces physiques et chimiques de l'organisme vivant (1) qu'est-ce qui peut les empêcher d'être de nouveau mises en mouvement pourvu que l'on sache quelle est la nature de la force vitale, et qui doit lui commander? Le matérialiste ne fera certes pas d'objection, car pour lui il n'est nullement question de réinfuser une âme. Pour lui, l'âme n'existe pas, et le corps humain doit être considéré, tout simplement, comme une machine vitale, une locomotive qui partira lorsqu'on lui

1. J. Hughes Bennet. *Text Book of Physiology*, Lippincott's American edition, p 37-50.

appliquera de la chaleur et de la force, et qui s'arrêtera lorsqu'elles lui seront retirées. Pour le théologien, le cas présente des difficultés plus grandes, car, à son point de vue, la mort coupe tout net le lien qui unit l'âme et le corps, et l'une ne peut pas plus retourner dans l'autre sans miracle, que l'enfant déjà né ne peut être poussé à reprendre son existence, à l'état de fœtus, après l'accouchement et la rupture du cordon. Mais le philosophe Hermétiste se place entre ces deux antagonistes irréconciliables, en *maître de la situation*. Il connaît la nature de l'âme, cette forme composée de fluide nerveux et d'éther atmosphérique, et il sait comment la force vitale peut être rendue à volonté active ou passive, tant que quelque organe essentiel n'a pas été définitivement détruit. Les prétentions formulées par Gaffarilus, qui, soit dit en passant, parurent si déraisonnables en 1650 (1), ont été corroborées par la science. Il soutenait que chaque objet existant dans la nature, — pourvu qu'il ne soit pas artificiel, — lorsqu'il était brûlé, conservait néanmoins sa forme dans les cendres dans lesquelles il restait ainsi, jusqu'à sa résurrection. Du Chesne, un chimiste éminent, s'assura du fait. Kircher, Digby et Vallemont ont démontré que les formes des plantes pouvaient être ressuscitées de leurs cendres. Dans une réunion de naturalistes en 1834, à Stuttgart, une recette pour produire ces expériences fut trouvée dans un ouvrage d'Oetinger (2). Les cendres des plantes brûlées, renfermées dans des flacons, lorsqu'on les chauffe, présentent de nouveau leurs diverses formes. « Un petit nuage obscur s'éleva graduellement dans le flacon, prit une forme définie et offrit à nos yeux la fleur ou la plante qui avaient donné les cendres. » « L'enveloppe terrestre », écrit Oetinger, « reste dans la cornue, tandis que l'essence volatile monte *comme un esprit*, parfaite de forme, mais dépourvue et vide de substance (3) ».

Or, si la forme astrale, même d'une plante, survit encore dans les cendres, lorsque le corps est mort, les sceptiques persisteront-ils à dire que l'âme de l'homme, l'*égo* intérieur,

1. *Curiosités inouïes.*
2. *Pensées sur la naissance et la génération des choses.*
3. Crove. *Nigh side of Nature*, p. 111.

est, après la mort de la forme plus grossière, dissoute en même temps et qu'elle n'existe plus ? « A la mort, dit le philosophe, un des corps s'échappe de l'autre, par *osmose* et à travers le cerveau ; il est maintenu près de son ancienne enveloppe, par une double attraction, physique et spirituelle, jusqu'à ce que cette dernière se décompose ; et si les conditions convenables sont remplies, l'âme peut se réincarner et reprendre la vie suspendue. Elle le fait dans le sommeil ; elle le fait encore plus complètement dans la léthargie ; et enfin elle le fait d'une façon plus surprenante encore au commandement, et avec le concours d'un adepte de la philosophie Hermétiste. Jamblique déclarait qu'une personne bien douée de ce pouvoir de ressusciter était « remplie de Dieu ». Tous les esprits subordonnés des sphères supérieures sont à ses ordres, car il n'est plus un mortel, mais bien un dieu lui-même. Dans son *Epître aux Corinthiens*, Paul remarque que « les esprits des prophètes *sont soumis aux prophètes.* »

Quelques personnes possèdent naturellement, et d'autres acquièrent le pouvoir de séparer à volonté le corps intérieur de l'extérieur, de lui faire faire de longs trajets, et de se rendre visible à ceux qu'il visite. Nombreux sont les exemples, attestés par d'irrécusables témoins, du dédoublement de personnes, qui ont été vues, et qui ont conversé à des centaines de milles de distance de l'endroit où l'on savait qu'elles étaient. Hermotime, si nous devons en croire Pline et Plutarque (1) pouvait à volonté tomber en léthargie, et alors la *seconde* âme se rendait selon sa volonté à un endroit éloigné.

L'abbé Fretheim, le célèbre auteur de *Sténographie*, qui vivait au XVII^e^ siècle, pouvait entrer en conversation avec ses amis, par la simple puissance de la volonté. « Je puis faire connaître mes pensées aux initiés », écrivait-il, « à une distance de plusieurs centaines de milles, sans faire usage de la parole, ou de l'écriture, ni de chiffres, au moyen d'un messager quelconque. Ce dernier ne peut pas me trahir, car il ne sait rien. Si c'est nécessaire, je puis

1. Plinc. *Histor. Nat.* VII, chap. 52 ; et Plutarque. *Discours concernant le démon de Socrate*, 22.

même me passer de messager. Je pourrais faire parvenir mes pensées aussi clairement et aussi fréquemment que je voudrais à n'importe quel correspondant, fût-il enseveli dans le cachot le plus profond, et cela de la façon la plus simple, sans pratique superstitieuse et sans l'aide des esprits ». Cordanus pouvait de même envoyer son esprit, ou un message quelconque. Lorsqu'il le faisait, il sentait « comme si une porte était ouverte, par laquelle je passe immédiatement », dit-il, « laissant mon corps derrière moi » (1). Le cas d'un haut fonctionnaire allemand, le conseiller Wesermann, est rapporté dans un journal scientifique (2). Il prétendait pouvoir faire rêver un ami ou une connaissance à tel ou tel objet qu'il voulait, ou voir la personne qu'il désirait leur faire voir. Ses prétentions furent prouvées exactes, et attestées dans plusieurs circonstances par des sceptiques et des personnes faisant profession d'érudition. Il pouvait aussi se dédoubler, apparaître partout où il lui convenait, et être vu par plusieurs personnes à la fois. En murmurant à leurs oreilles quelque sentence préparée et acceptée d'avance par des incrédules, dans ce but, il prouvait d'une façon indiscutable sa faculté de dédoublement.

Suivant Napier, Osborne, le major Lawes. Quenouillet, Nikiforovitch, et un grand nombre d'autres témoins, il est démontré maintenant que les fakirs peuvent, à la suite d'un long régime de préparation et de repos, amener leur corps à un état qui leur permet d'être enterrés à six pieds de profondeur au-dessous du sol, pendant un laps de temps indéfini. Sir Claude Wade était présent à la cour Rundjit Singh, lorsque le fakir dont parle l'honorable capitaine Osborne, fut enterré vivant pendant six semaines, dans un cercueil placé dans une cave à trois pieds au-dessous du niveau du sol (3). Afin d'enlever toute chance d'erreur ou de supercherie, une garde composée de deux compagnies d'infanterie fut établie dans la maison et quatre sentinelles relevées toutes les deux heures, et veillant nuit et jour, furent placées à toutes les issues avec consigne d'empêcher d'y

1. *De Res. Var.* V.III.I.VIII, c.43. Plutarque. *Discours concernant le démon de Socrate*, 22.
2. Nasse. *Zeitschrift für Psychische Aerzte*. 1820.
3. Osborne. *Camp and Court of Rundjit Singh* ; Brad. *On France*.

entrer. « En ouvrant le cercueil » dit sir Claude, « nous vîmes une forme humaine enfermée dans un sac d'étoffe blanche, retenue au-dessus de la tête par un lien... Le serviteur chargé de ce soin commença alors à répandre de l'eau chaude sur le corps... Les jambes et les bras étaient raccornis et raides, la face pleine, la tête inclinée sur l'épaule comme celle d'un cadavre. J'appelai alors le médecin qui m'assistait, et je le priai de venir examiner le corps, ce qu'il fit, mais il ne put y découvrir de pulsations ni au cœur, ni aux tempes, ni au poignet. Il y avait cependant *une certaine chaleur vers la région cérébrale,* que l'on ne retrouvait dans aucune autre partie du corps » (1).

Regrettant que les limites de cet ouvrage ne nous permettent pas de citer tous les détails de cette intéressante histoire, nous nous bornerons à ajouter que le procédé de résurrection comprend le bain chaud, les frictions, l'enlèvement des tampons de ouate et de cire des narines et des oreilles, la friction des paupières avec du beurre clarifié, et ce qui paraîtra plus étrange à bien des gens, l'application d'un gâteau de froment chaud, d'un pouce d'épaisseur, sur le sommet de la tête. Après que le gâteau eut été appliqué pour la troisième fois, le corps eut des convulsions violentes, les narines s'enflèrent, la respiration revint, les membres reprirent leur plénitude naturelle, mais les battements du cœur étaient encore faiblement perceptibles. « La langue fut ointe de beurre ; les paupières se dilatèrent et reprirent leur couleur normale, et le fakir reconnut les personnes présentes et leur adressa la parole. » Il est à remarquer que non seulement les narines et les oreilles avaient été bouchées, mais que la langue avait été repliée en arrière, de façon à fermer le gosier, et à empêcher toute introduction de l'air atmosphérique par une ouverture quelconque. Pendant notre séjour dans l'Inde, un fakir nous dit que l'on agissait de la sorte, non seulement afin d'empêcher l'action de l'air sur les tissus organiques, mais encore pour garan-

1. Il y a deux ans à peine, que nous eûmes une entrevue à Lahore avec un des témoins oculaires de ce phénomène, Brij-Lala, un vieillard respectable dans sa jeunesse au service de Rundjit Sing. Il nous donna des détails qui ne se trouvent même pas dans le récit de sir Claude Wade. Note de H.-P. B.

tir le sujet contre le dépôt de germes de décomposition, qui dans les cas de suspension de la vie, amèneraient la décomposition, exactement comme pour toute autre chair exposée à l'air. Il y a aussi des localités où un fakir refuserait de se laisser enterrer ; telles, par exemple, que beaucoup d'endroits dans le sud de l'Inde, infectés de fourmis blanches ; ces termites nuisibles sont considérés comme les plus dangereux ennemis de l'homme et de ses biens. Ils sont si voraces, qu'ils dévorent tout ce qu'ils rencontrent, sauf peut-être les métaux. Quant au bois, il n'y a pas d'espèce à travers laquelle ils ne se fraye nt un passage ; les briques même et le mortier n'offrent qu'une faible résistance à leurs armées formidables. Ils travailleront patiemment sur le mortier le détruisant petit à petit, et un fakir, quelque saint qu'il soit, et quelque solide que soit son cercueil temporaire, ne laisserait exposer son corps à être dévoré, au moment où devrait avoir lieu sa résurrection.

Dans tous les cas, voici un exemple, un seul entre mille, qui est attesté par le témoignage de deux nobles Anglais, l'un d'eux officier, et par un prince hindou, qui était aussi sceptique qu'eux. Il place la science dans une alternative embarrassante entre les deux membres du dilemme : il faut révoquer en doute de nombreuses et irrécusables attestations, ou admettre que, si un fakir peut ressusciter au bout de six semaines, tout autre fakir le peut également, et si un fakir le peut, pourquoi pas un Lazare, un enfant de la Sunamite, ou la fille de Jaïre (1) ?

Il ne sera peut-être pas hors de propos maintenant de s'informer sur quelle certitude peut s'appuyer un médecin quelconque, en dehors de l'évidence extérieure, pour affirmer que le corps est réellement mort ? Les meilleures au-

1 Mme Catherine Crowe, dans son livre : *Night side of Nature*, p. 118, nous fournit les détails d'un cas analogue d'enterrement d'un fakir, en présence du général Ventura, ainsi que du Maharajah et d'un grand nombre de ses Sirdars. L'agent politique à Loodhiana était « présent lorsqu'on le déterra dix mois après qu'il eût été inhumé. » Le cercueil ou caisse contenant le corps du fakir était enterré dans un endroit voûté, la terre avait été jetée tout autour et dessus et ensemencée d'orge, et des factionnaires furent placés pour le garder. Malgré cela, le Maharajah était si incrédule à ce sujet, qu'en dépit de ces précautions, par deux fois en dix mois, il le fit retirer et examiner, et chaque fois, il fut trouvé exactement dans le même état, que lorsqu'on l'avait enfermé.

torités s'accordent à dire qu'il n'y en a aucune. Le Dr Todd Thomson de Londres (1) dit, de la façon la plus positive, que « l'immobilité du corps, et même son aspect cadavérique, le froid de la surface, l'absence de la respiration et du pouls, le renfoncement de l'orbite de l'œil, ne sont pas des preuves non équivoques de l'extinction totale de la vie ». Seule la décomposition complète constitue une preuve irréfutable que la vie s'est enfuie pour toujours, et que le tabernacle est vide. Démocrite affirmait qu'il n'existait aucun signe certain de la mort réelle (2). Pline soutenait la même thèse (3). Asclépiade, médecin instruit, et l'un des hommes les plus distingués de son temps, soutenait que la certitude était encore plus difficile dans le cas des femmes que des hommes.

Todd Thomson, déjà cité, rapporte plusieurs cas de cette suspension de la vie. Il mentionne, entre autres, un certain Francis Neville, gentilhomme normand, qui mourut en apparence à deux reprises et qui, par deux fois fut sur le point d'être enterré. Mais, au moment de descendre la bière dans la fosse, il se reprenait spontanément à vivre. Au XVIIe siècle, Lady Russell offrit toutes les apparences de la mort, et l'on allait l'inhumer, mais pendant que la cloche annonçait ses funérailles, elle se mit sur son séant dans le cercueil et s'écria : « Il est temps d'aller à l'Eglise ! » Diemerbrœse fait mention d'un paysan, qui ne donna pas de signes de vie pendant trois jours, mais qui, placé dans la bière et arrivé près du tombeau, revint à la vie, et vécut plusieurs années après cela. En 1836, un respectable citoyen de Bruxelles tomba un dimanche matin dans une profonde léthargie. Le lundi, comme ses serviteurs s'apprêtaient à visser le couvercle du cercueil, le prétendu mort se redressa, se frotta les yeux, et demanda son café et un journal (4).

Ces cas de mort apparente sont fréquemment rapportés dans la presse quotidienne. Au moment où nous écrivons (avril 1877), nous trouvons dans une lettre adressée au

1. Todd : Appendice à la *Science Occulte*, vol. 1.
2. *A Cormel-Cels*. lib. II, cap. VI.
3. *His. Natur.*, lib. VII, cap. 52.
4. *Morning Herald*. Juillet 21.1835.

Times de New-York, le paragraphe suivant : « Miss Annie Goodale, l'actrice, est morte il y a trois semaines. Juqu'à hier, elle n'avait pas encore été enterrée. Le corps est chaud et souple, et les traits aussi doux et mobiles que pendant la vie. Plusieurs médecins l'ont examinée, et ont donné l'ordre de veiller le corps jour et nuit. La pauvre dame est évidemment en léthargie, mais il est impossible de dire si elle reviendra à la vie. »

La Science considère l'homme comme une agrégation de molécules unies temporairement par une force mystérieuse. nommée principe de vie. Pour le matérialiste, la seule différence entre un corps vivant et un cadavre, est que dans le premier cas la force est active, et dans le second elle est latente. Lorsqu'elle est entièrement éteinte ou tout à fait latente, les molécules obéissent à une attraction supérieure, qui les dissémine et les répand dans l'espace.

Cette dispersion doit être la mort, s'il est possible de concevoir une chose telle que la mort ; dans laquelle les molécules même du corps mort manifestent une énergie vitale intense. Si la mort n'est que l'arrêt de la machine à digestion, et à triturage des pensées, comment peut-elle être réelle et non pas relative, avant que cette machine ne soit complètement brisée, et ses particules totalement dispersées ? Tant que quelques-unes se maintiennent adhérentes, la force vitale centripète peut l'emporter sur l'action centrifuge dispersive. Eliphas Levi disait : « Le changement atteste le mouvement, et le mouvement seul révèle la vie. Le cadavre ne se décomposerait pas s'il était mort ; toutes les molécules qui le composent sont vivantes, et luttent pour se séparer. Et vous imaginez-vous que l'esprit se dégage le premier de tout, pour cesser d'exister ? Que la pensée et l'amour peuvent mourir, lorsque les plus grossières formes de la matière ne meurent pas ? Si le changement devait être appelé mort, nous mourons et nous renaissons tous les jours, car tous les jours nos formes subissent un changement (1). »

Les cabalistes disent qu'un homme n'est pas mort lorsque son corps est dans la tombe. La mort n'est jamais sou-

1. *La Science des Esprits.*

daine ; car, suivant Hermès, rien dans la nature ne s'opère par transitions violentes. Tout a lieu graduellement, et de même qu'il faut un développement lent et graduel pour produire un être humain, de même il faut du temps pour enlever toute vitalité à la charpente. « La mort n'est pas plus une fin absolue, que la naissance n'est un commencement véritable. La naissance démontre la préexistence de l'être, comme la mort en prouve l'immortalité », dit le même cabaliste français.

Tout en ajoutant implicitement foi à la résurrection de la fille de Jaïre, le chef de la Synagogue, et aux autres miracles de la Bible, des chrétiens éduqués, qui d'ailleurs seraient indignés de passer pour superstitieux, accueillent les faits, comme celui d'Apollonius et de la jeune fille qu'il rappela à la vie, nous dit son biographe, avec une dédaigneuse incrédulité. Diogène Laërce, qui parle d'une femme rendue à la vie par Empédocle, n'est pas traité avec plus de respect, et pour les chrétiens, le nom d'un thaumaturge païen est toujours synonyme d'imposteur. Nos savants sont au moins d'un degré plus rationnels ; ils rangent tous les prophètes, les apôtres de la Bible et les faiseurs de miracles païens en deux catégories de déments hallucinés, et d'habiles imposteurs.

Mais tant les chrétiens que les matérialistes pourraient, sans grand effort, se montrer loyaux et logiques en même temps. Pour opérer un pareil miracle, il leur suffirait de consentir à comprendre ce qu'ils lisent, et à le soumettre sans parti pris à la critique de leur jugement. Voyons jusqu'à quel point cela serait possible. Laissant de côté l'incroyable fiction de Lazare, choisissons deux cas : celui de la fille du chef de la Synagogue rappelée à la vie par Jésus, et celui de la mariée de Corinthe, ressuscitée par Apollonius. Dans le premier cas, sans tenir compte de la parole significative de Jésus: *Elle n'est pas morte, mais elle dort,* le clergé force son dieu à violer lui-même ses propres lois, et à accorder injustement à l'un, ce qu'il refuse à tous les autres, sans autre objet en vue, que d'opérer un miracle inutile. Dans le second cas, nonobstant les paroles du biographe d'Apollonius, si claires et si précises, qu'il n'y a pas le plus léger motif pour les méconnaître, on accuse Philos-

trate d'imposture préméditée. Or, qui pourrait être plus honnête et qui moins accessible à l'imputation de mystification que lui ; car, en donnant le récit de la résurrection de la jeune fille par le sage de Tyane, en présence d'un immense concours de peuple, en biographe consciencieux il dit : « elle *paraissait* être morte. »

En d'autres termes, il indique très clairement un cas de suspension de la vie ; et il ajoute immédiatement, « comme la pluie tombait très abondante sur la jeune fille », tandis qu'on la transportait au bûcher, « son visage tourné vers le ciel, cela aussi a pu contribuer à réveiller ses sens » (1). Est-ce que cela ne démontre pas clairement que Philostrate n'a pas constaté de miracle dans cette résurrection ? Cela n'implique-t-il pas plutôt, si cela veut dire quelque chose, le profond savoir et l'habileté d'Apollonius qui, de même qu'Asclépiade, avait le mérite de savoir distinguer d'un coup d'œil la mort apparente de la mort réelle (2) ?

Une résurrection, après que l'âme et l'esprit se sont entièrement séparés du corps, et que le dernier fil électrique est tranché, est aussi impossible que, pour un esprit une fois désincarné, de se réincorporer sur cette terre, excepté de la façon décrite dans les chapitres précédents. « Une feuille, une fois tombée, ne se rattache plus d'elle-même à la branche », dit Eliphas Levi. « La chenille devient papillon, mais le papillon ne retourne jamais à l'état de ver. La nature ferme la porte derrière tout ce qui passe, et pousse la vie en avant. Les formes passent, la pensée reste, et ne fait pas revenir ce qui une fois a été anéanti (3). »

Pourquoi s'imaginerait-on qu'Asclépiade et Apollonius jouissaient de facultés exceptionnelles pour discerner la mort réelle ? Quelque école moderne de médecine a-t-elle cette science à donner à ses élèves ? Que leurs autorités répondent pour elles. Ces prodiges de Jésus et d'Apollonius sont si bien attestés, qu'ils paraissent authentiques. Que dans l'un et l'autre cas, la vie fut ou non suspendue, il reste ce fait important que le même pouvoir, qui leur était particulier à tous les deux, permit à ces deux faiseurs de miracles

1. *Vita Apollon. Tyan.*, lib. IV, chap. XVI.
2. Salverte. *Sciences Occultes*, vol. II.
3. *La Science des Esprits.*

de rappeler, constamment à la vie, des personnes *en apparence* décédées (1).

Est-ce, parce que les médecins modernes n'ont pas encore découvert le secret que les théurgistes possédaient évidemment, que sa possibilité est contestée?

Négligée comme l'est maintenant la psychologie, et dans l'état étrangement catholique dans lequel se trouve la physiologie, de l'aveu même de ses plus loyaux disciples, il n'est certainement pas probable que nos savants soient encore prêts à redécouvrir la sagesse perdue des anciens. Dans l'antiquité, alors que les prophètes n'étaient pas traités en charlatans, ni les thaumaturges en imposteurs, il y avait des collèges institués pour enseigner l'art de prophétiser, et les sciences occultes en général. Samuel est représenté comme le chef d'une institution de ce genre à Ramah; Elisée de même à Jéricho. Les écoles de *Nazim,* prophètes ou voyants, étaient célèbres dans toute la contrée. Hillel avait une académie régulière, et l'on sait bien que Socrate envoya plusieurs de ses disciples étudier le *manticisme*. L'étude de la magie, ou sagesse, comprenait toutes les branches de la science métaphysique aussi bien que physique, la psychologie et la physiologie dans leurs phases communes et occultes, et l'étude de l'alchimie était universelle, car c'était en même temps une science physique et spirituelle. Pourquoi donc douter ou s'étonner de ce que les anciens, qui étudiaient la nature sous son double aspect, aient réalisé des découvertes qui, pour nos physiciens modernes, qui n'en étudient que la lettre morte, sont un livre fermé?

Ainsi, la question n'est-elle pas de savoir si un corps *mort* peut être ressuscité, car, l'affirmer serait admettre la possibilité du miracle, ce qui est absurde, mais bien de nous assurer si les autorités médicales ont la prétention de déterminer le moment précis de la mort. Les cabalistes di-

1. Il serait fort utile pour l'humanité que nos médecins modernes possédassent cette inestimable faculté, car nous aurions alors beaucoup moins de récits de morts horribles survenues après l'inhumation. Mrs Catherine Crowe, dans le *Night Side of Nature,* rappelle dans le chapitre intitulé : « Cas de léthargie », cinq de ces cas, en Angleterre seulement, et dans le siècle actuel. Parmi eux, celui du Dr Walker de Dublin, et d'un M. S... dont la belle-mère fut accusée de l'avoir empoisonné, et qui, lorsqu'on l'examina, fut trouvé la face contre terre.

sent que la mort survient à l'instant où le corps astral, ou principe de vie et l'esprit se séparent pour jamais du corps matériel. Le médecin scientifique, qui nie l'existence du corps astral et de l'esprit, et qui n'admet pas l'existence d'autre chose que du principe de vie, juge que la mort arrive lorsque la vie paraît être éteinte. Lorsque les battements du cœur et le jeu des poumons cessent, que la rigidité de la mort se manifeste, et, surtout, lorsque la décomposition commence, ils affirment que le patient est mort. Mais les annales de la médecine sont remplies d'exemples de suspension de la vie, comme résultat de l'asphyxie par immersion, inhalation de gaz, et autres causes ; la vie étant rappelée, dans le cas de personnes noyées, même douze heures après la mort apparente.

Dans les cas de catalepsie somnambulique, aucun des signes ordinaires de la mort ne font défaut ; la respiration et le pouls sont éteints ; la chaleur animale a disparu ; les muscles sont rigides, les yeux voilés, et le corps décoloré. Dans le cas célèbre du colonel Townshend, il se mit, de lui-même, dans cet état en présence de trois médecins ; au bout d'un certain temps ceux-ci furent persuadés qu'il était réellement mort, et allaient quitter la chambre, lorsqu'il revint lentement à la vie. Il décrit ce don particulier, en disant qu'il pouvait mourir ou expirer quand il le voulait ; puis par un effort, ou *d'une manière quelconque*, revenir à la vie.

Il y a quelques années, un remarquable cas de mort apparente eut lieu à Moscou. La femme d'un riche marchand tomba pendant dix-sept jours en catalepsie pendant lesquels les autorités firent plusieurs démarches pour l'enterrer ; mais comme le corps n'entrait pas en décomposition, la famille empêcha la cérémonie, et au bout de ce temps elle revint à la vie.

Les exemples ci-dessus cités prouvent que les hommes les plus instruits dans la profession médicale sont incapables d'avoir une certitude absolue qu'une personne est morte. Ce qu'ils nomment « suspension de la vie » est cet état duquel le patient peut sortir spontanément, par un effort de son propre esprit, et que des causes diverses peuvent provoquer. Dans ces cas-là le corps astral n'a pas quitté le corps physique ; ses fonctions extérieures sont tout simple-

ment suspendues ; le sujet est dans un état de torpeur, et son retour à la vie n'est que le rétablissement de l'état normal.

Mais dans le cas que les physiologistes appelleraient « la mort réelle » et qui ne l'est pas réellement, le corps astral s'est retiré ; peut-être même la décomposition s'est-elle manifestée. Comment l'homme sera-t-il rappelé à la vie ? La réponse est : le corps intérieur doit être contraint à rentrer dans son enveloppe extérieure, et la vitalité réveillée dans celle-ci. L'horloge s'est arrêtée ; il faut la remonter. Si la mort est absolue ; si les organes n'ont pas seulement cessé de fonctionner, mais s'ils ont perdu la possibilité d'un renouvellement d'action, dans ce cas, il faudrait précipiter l'univers dans le cahos pour ressusciter le corps ; un miracle serait nécessaire pour cela. Mais, ainsi que nous l'avons dit, l'homme n'est pas mort lorsqu'il est froid, raide, sans pulsation, sans respiration, et manifestant même des signes de décomposition ; il n'est pas mort lorsqu'on l'enterre, ni même après cela, jusqu'à ce qu'un certain point ait été atteint. Ce point, c'est *le moment où les organes vitaux sont tellement décomposés que s'ils étaient réanimés, ils ne pourraient plus reprendre leurs fonctions accoutumées* ; lorsque le grand ressort et les rouages de la machine sont, pour ainsi dire, tellement rongés par la rouille, qu'ils se casseraient au premier tour de clé. Tant que ce point n'est pas atteint, on peut, sans miracle, faire rentrer le corps astral dans son tabernacle, soit par un effort de sa propre volonté, soit sous l'irrésistible impulsion de la volonté de celui qui connaît les forces de la nature et le procédé à employer pour les diriger. L'étincelle n'est pas éteinte, mais seulement latente, de même que le feu dans le silex, ou la chaleur dans le fer refroidi.

Dans les cas de la plus profonde clairvoyance cataleptique, tels que ceux obtenus par le baron du Potet, et décrits très minutieusement par feu le professeur Villiam Gregory, dans ses *Letters on Animal Magnetism*, l'esprit est tellement dégagé du corps, qu'il lui serait impossible d'y rentrer sans un effort de volonté du magnétiseur. Le sujet est artificiellement mort, et s'il était abandonné à lui-même, l'esprit s'échapperait pour toujours. Bien qu'indépendant de

l'enveloppe physique endormie, l'esprit, à demi affranchi, est encore lié à celle-ci par un cordon magnétique, que les clairvoyants décrivent comme ayant un aspect sombre et nébuleux, par contraste avec l'ineffable clarté de l'atmosphère astrale dans laquelle plongent leurs regards. Plutarque racontant l'histoire de Therpesius, qui tomba d'une grande hauteur, et resta trois jours avec toutes les apparences de la mort nous fait connaître les sensations éprouvées par lui dans cet état de mort partielle. « Thespesius », dit-il, « remarqua alors qu'il était différent des morts dont il était environné. Ils étaient transparents et enveloppés d'un rayonnement, mais il paraissait lui-même traîner avec lui un rayon sombre, ou une ligne d'ombre, qui leur faisait défaut. Toute sa description, très circonstanciée dans les détails, paraît confirmée par les clairvoyants de toutes les époques, et, en tant que ce genre de témoignage peut être admis, cela a une certaine importance suivant l'interprétation donnée de leur doctrine par Eliphas Levi, dans la *Science des Esprits*, les cabalistes prétendent que, lorsqu'un homme tombe dans son dernier sommeil, il est plongé d'abord dans une sorte de rêve, avant de reprendre conscience de l'autre côté de la vie. Il voit alors, soit une vision belle, soit un terrible cauchemar, le paradis ou l'enfer, auxquels il croyait pendant son existence physique. C'est pour cela qu'il arrive souvent que l'âme effrayée revient violemment dans la vie terrestre qu'elle vient de quitter, et que quelques-uns qui étaient réellement morts, c'est-à-dire qui, s'ils eussent été laissés tranquilles abandonnés à eux-mêmes ils auraient paisiblement passé pour toujours dans cet état de léthargie inconsciente, s'ils eussent été enterrés prématurément, se réveillaient à la vie dans le tombeau. »

A ce propos, le lecteur se rappellera peut-être le cas bien connu du vieillard qui avait légué, par son testament, quelques généreux dons à ses nièces orphelines ; au moment de sa mort, il avait confié ce document à son fils qui était riche, en lui enjoignant d'exécuter ses volontés. Mais il y avait à peine quelques heures qu'il avait rendu le dernier soupir, que son fils déchira le testament et le brûla. La vue de cet acte impie rappela l'esprit encore errant dans la chambre, et le vieillard, se dressant sur son lit de mort,

prononça une terrible malédiction contre le misérable saisi d'horreur et retombant de nouveau sur sa couche, rendit l'âme, cette fois pour toujours. Dion Boucicaut fait usage d'un incident de ce genre dans son puissant drame de *Louis XI* ; et Charles Kean fit une profonde impression dans le rôle du monarque français, lorsque le mort ressuscite pour un instant, et saisit la couronne, au moment où l'héritier présomptif en approche.

Levi dit que la résurrection n'est pas impossible tant que l'organisme vital n'est pas détruit, et que l'esprit astral est encore à portée. « La nature », dit-il, « ne fait rien par soubresauts, par secousses, et la mort éternelle est toujours précédée d'un état qui tient un peu de la nature de la léthargie. C'est une torpeur qu'un choc puissant ou le magnétisme d'une volonté puissante sont capables de surmonter. Il explique de cette façon la résurrection du mort jeté sur les ossements d'Elisée, en disant qu'à ce moment l'âme planait au-dessus du corps ; les personnes du cortège mortuaire, d'après la tradition, furent attaquées par des brigands ; et leur frayeur se communiquant par sympathie à cette âme, elle fut saisie d'horreur à l'idée de voir ses restes profanés, et « elle rentra violemment dans son corps pour le relever et le sauver ». Ceux qui croient à la survivance de l'âme ne voient rien dans cet incident qui ait un caractère surnaturel ; ce n'est qu'une manifestation parfaite de la loi naturelle. Raconter à un matérialiste un fait pareil, si bien prouvé soit-il, serait entreprendre une tâche inutile ; le théologien regardant toujours au delà de la nature pour y trouver une providence spéciale, le considère comme un prodige. Eliphas Lévy dit : « On attribua cette résurrection au contact des ossements d'Elisée ; et le culte des reliques date logiquement de cette époque. »

Balfour Stewart a raison en disant que les savants « ne savent rien ou presque rien de la composition ultime et des propriétés de la matière organique ou inorganique » !

Nous sommes maintenant sur un terrain si solide que nous pouvons faire un nouveau pas en avant. *La même connaissance et le même empire sur les forces occultes, y compris la force vitale qui permet au fakir de quitter temporairement son corps et d'y rentrer, et a Jésus,*

Apollonius et Elisée de rappeler leurs divers sujets à la vie, rendaient possible aux anciens hiérophantes d'animer les statues, et de les faire agir et parler comme des créatures vivantes. C'est cette même connaissance et ce même pouvoir qui rendit possible à Paracelse la création de ses *homunculi ;* à Aaron de changer sa verge en serpent et en branche fleurie ; à Moïse de couvrir l'Egypte de grenouilles et autres fléaux ; et au théurgiste égyptien de nos jours de vivifier sa mandragore pygmée, qui possède la vie physique, mais pas d'âme. Ce n'était pas plus étonnant pour Moïse, dans des conditions convenables, d'appeler à la vie de grands serpents et des insectes, que pour nos physiciens modernes de faire germer, dans les mêmes conditions favorables, de plus petits auxquels ils donnent le nom de bactéries.

Et, maintenant, par rapport aux faiseurs de miracles et aux prophètes de l'ancien temps, examinons les prétentions des médiums modernes. Nous constatons qu'ils prétendent reproduire aujourd'hui presque toutes les formes de phénomènes rapportées dans les histoires sacrées et profanes du monde. Choisissons dans le nombre des soi-disant merveilles, la lévitation de lourds objets inanimés, ainsi que les corps humains, nous fixerons notre attention sur les conditions dans lesquelles le phénomène se manifeste. L'histoire cite les noms de théurgistes païens, de saints chrétiens, de fakirs hindous et de médiums spirites, qui ont été ainsi enlevés, et qui restaient suspendus en l'air, souvent pendant un temps considérable. Le phénomène n'a pas été limité à une contrée ou à une époque, mais presque invariablement les sujets ont été des extatiques religieux, des adeptes de la magie ou, comme aujourd'hui, des médiums spirites.

Nous considérons que ce fait est si bien établi qu'il n'est pas besoin maintenant d'un grand effort de notre part, pour prouver que les manifestations inconscientes de la puissance des esprits, de même que les exploits conscients de haute magie ont eu lieu dans tous les pays, dans tous les temps, et par des hiérophantes aussi bien que par des médiums irresponsables. Lorsque la civilisation européenne actuelle était encore à l'état d'embryon, la philosophie occulte déjà blanchie par l'âge spéculait sur les attributs

de l'homme, par analogie avec ceux du Créateur. Plus tard, des individus, dont les noms resteront à jamais immortels inscrits sur le portique de l'histoire spirituelle de l'humanité, ont fourni dans leur personne des exemples de l'étendue possible du développement des pouvoirs presque divins du *microcosme*. Le Professeur A. Wilder décrivant les *Doctrines et les principaux maîtres de l'Ecole d'Alexandrie*, dit : « Plotin enseignait qu'il existe dans l'âme une impulsion de retour, un amour qui l'attire intérieurement vers son origine et son centre, le Dieu éternel. Tandis que la personne qui ne comprend pas comment l'âme contient le beau en elle, cherchera par de laborieux efforts à reconnaître la beauté au dehors, l'homme sage la reconnaît en lui-même, en développe l'idée en se retirant en lui-même, en y concentrant son attention, et en s'élançant ainsi vers les sphères supérieures jusqu'à la source divine, qui coule au-dedans de lui. Ce n'est pas par la raison que l'on acquiert la connaissance de l'infini, mais au moyen d'une faculté supérieure à la raison, en entrant dans un état où l'individu cesse, pour ainsi dire, d'être fini, et où la divine essence lui est transmise. C'est l'état d'EXTASE. »

Le Professeur fait la belle remarque suivante, au sujet d'Apollonius qu'en raison de sa vie sobre il affirmait qu'il pouvait voir « le présent et l'avenir dans un miroir sans tain ». « C'est ce que l'on pourrait appeler *la photographie spirituelle*. L'âme est la chambre noire, dans laquelle les faits et les événements futurs, passés et présents, sont fixés de la même manière ; et l'esprit en a conscience. Au delà de notre monde journalier limité par le temps, tout est un jour ou un état, le passé et l'avenir sont compris dans le présent (1). »

Ces hommes pareils à Dieu étaient-ils des « médiums », comme les spirites orthodoxes voudraient le faire croire ? Nullement, si par cette expression nous entendons ces sensitifs maladifs, qui naissent avec une organisation particulière, et qui, à mesure que leurs aptitudes se développent, deviennent de plus en plus sujets à l'irrésistible influence

1. A. Wilder. *Neo-platonism and Alchemy*.

des esprits de diverses espèces purement humains, élémentaires ou élémentaux. Cela est incontestable, si nous envisageons chaque individu comme un médium, dans l'atmosphère magnétique duquel les habitants des sphères invisibles plus élevées peuvent se mouvoir, agir et vivre : Dans ce sens, tous sont des médiums. La médiumnité peut être ou : 1° développée par elle-même ; 2° déterminée par des influences étrangères ; ou 3° conservée à l'état latent pendant toute la vie. *Le lecteur doit tenir compte de la définition du terme, car, à moins de le comprendre clairement, la confusion sera inévitable.* La médiumnité de ce genre peut être active ou passive, répulsive ou réceptive, positive ou négative. La médiumnité se mesure par la qualité de l'*aura* dont chaque individu est environné. Elle peut être dense, brumeuse, malfaisante, méphitique, nauséabonde pour l'esprit pur, et n'attirer que ces êtres incomplets qui s'y plaisent, comme l'anguille dans les eaux vaseuses, ou bien elle peut être pure, cristalline, limpide et aux teintes opalines comme l'aurore. Tout dépend du caractère moral du médium.

Autour d'hommes tels qu'Apollonius, Jamblique, Plotin et Porphyre, se condensait ce nimbe céleste. Il était engendré par la puissance de leurs propres âmes en union étroite avec leurs esprits, et par la surhumaine moralité et sainteté de leur vie, et il était aidé par une fréquente contemplation extatique intérieure. Les influences pures et spirituelles pouvaient agir sur des hommes aussi saints. En faisant rayonner autour d'eux une atmosphère divine et bienfaisante, ils mettent en fuite les mauvais esprits. Non seulement, il est impossible à ces derniers d'exister dans leur aura, mais ils ne peuvent pas même rester dans celles des personnes obsédées, si le thaumaturge exerce sa volonté ou même s'approche d'elles. Cela, c'est la MÉDIATION, et non pas la médiumnité. De telles personnes sont des temples dans lesquels réside l'esprit de leur Dieu vivant ; mais si le temple est souillé par l'admission d'une passion mauvaise, d'une pensée ou d'un désir, le médiateur retombe dans la sphère de la sorcellerie. La porte est ouverte ; les esprits purs se retirent, et les mauvais y font irruption. C'est encore de la médiation, bien que mauvaise ; le sorcier,

de même que le magicien pur, façonne sa propre aura, et soumet à sa volonté les esprits inférieurs qui lui sont sympathiques.

Mais la médiumnité, telle qu'elle est comprise et se manifeste de nos jours est chose fort différente. Les circonstances indépendantes de sa propre volonté peuvent, soit au moment de la naissance, soit plus tard, modifier l'aura d'une personne, de façon à donner lieu à des manifestations étranges, physiques ou mentales, diaboliques ou angéliques. Ce genre de médiumnité, de même que la médiation dont nous venons de parler, a existé sur terre depuis l'apparition du premier homme. Celle-là est la soumission de la chair faible et mortelle à l'empire et aux suggestions d'esprits et d'intelligences autres que le génie immortel de la personne. C'est littéralement *l'obsession* et la *possession* ; et les médiums qui se vantent d'être les esclaves fidèles de leurs « guides », et qui repoussent avec indignation l'idée de diriger et de contrôler les manifestations, ne peuvent pas contester le fait sans manquer de logique. Cette médiumnité est symbolisée dans l'histoire d'Eve succombant aux raisonnements du serpent, dans celle de Pandore regardant dans la boîte interdite, et en laissant échapper dans le monde le chagrin et le mal ; et enfin dans celle de Marie-Madeleine qui, après avoir été obsédée par sept diables, fut finalement rachetée par la lutte victorieuse de son esprit immortel touché par la présence d'un médiateur sacré, contre l'obsesseur. Cette médiumnité, bienfaisante ou malfaisante, est toujours passive. Heureux sont ceux qui, purs de cœur, repoussent inconsciemment les sombres esprits du mal grâce à cette pureté de leur nature intérieure. Car ils n'ont aucune autre arme pour se défendre, sinon, cette bonté et cette pureté innées chez eux. La médiumnité, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, est un don bien moins désirable encore que la robe de Nessus.

« On connaît l'arbre à ses fruits. » Côte à côte avec les médiums passifs apparaissent, dans l'histoire du monde, les médiateurs actifs. Faute d'une meilleure nous les désignons par cette qualification. Les anciens sorciers et enchanteurs, et ceux qui avaient un « esprit familier » faisaient généralement commerce de leur faculté ; et la femme fétiche

d'En-d'Or si bien dépeinte par Henry More, quoiqu'elle puisse avoir tué son veau pour Saül, n'en accepta pas moins un salaire de ses visiteurs. Dans l'Inde, les jongleurs qui, soit dit en passant, le sont moins que beaucoup de médiums modernes, et les *Essaoua* ou sorciers et charmeurs de serpents d'Asie et d'Afrique, tous exercent leurs talents pour de l'argent. Il n'en est pas ainsi des médiateurs ou des hiérophantes. Le Bouddha était mendiant, et refusa le trône de son père. Le « fils de l'homme n'avait pas un lieu où reposer sa tête » ; les apôtres choisis n'avaient « ni or, ni argent, ni monnaie de billon dans leurs bourses ». Apollonius donna la moitié de sa fortune à ses parents, et l'autre moitié aux pauvres ; Jamblique et Plotin étaient renommés pour leur charité et leur abnégation ; les fakirs ou mendiants sacrés de l'Inde sont fidèlement dépeints par Jacolliot, les Esséniens Pythagoriciens et les Thérapeutes croyaient souiller leurs mains par le contact de l'argent. Lorsqu'on offrit de l'argent aux apôtres pour qu'ils communiquassent leurs pouvoirs spirituels, Pierre, malgré que la Bible le représente comme un lâche, trois fois renégat, repoussa néanmoins avec indignation cette offre en disant : « Que ton argent périsse avec toi, parce que tu as pensé que les dons de Dieu pouvaient s'acquérir avec de l'or. » Ces hommes étaient les méditateurs, guidés simplement par leur esprit personnel, ou âme divine, et se servant du concours des esprits seulement jusqu'à la limite où ceux-ci restaient dans le bon chemin.

Loin de nous la pensée de flétrir les médiums à phénomènes physiques. Harcelés par des intelligences diverses, subjugués par l'influence prédominante des esprits, à laquelle leurs natures faibles et nerveuses sont incapables de résister à un état morbide, qui finit par devenir chronique, ils sont empêchés par ces influences, d'entreprendre d'autres occupations. Ils deviennent mentalement et physiquement impropres à autre chose. Qui pourrait les juger sévèrement, lorsque poussés à la dernière extrémité, ils sont obligés d'accepter la médiumnité comme un métier ? Et Dieu sait, ainsi que de récents événements l'ont trop bien démontré, si cette profession est de nature à être enviée par qui que ce soit ! Ce ne sont pas les véritables médiums loyaux

et honnêtes que nous ayons jamais blâmés, mais bien leurs patrons, les spirites.

Sollicité d'assister aux cérémonies publiques du culte des dieux, Plotin répondit fièrement : « C'est à eux (aux esprits) à venir à moi. » Jamblique affirmait et prouvait par son propre exemple que notre âme peut s'élever à la communion avec les intelligences les plus hautes, avec « les natures plus élevées que la sienne », et il écartait soigneusement de ses cérémonies théurgiques (1) tout esprit inférieur, ou mauvais génie, qu'il apprenait à ses disciples à reconnaître. Proclus, qui « élabora la théosophie entière et la théurgie de ses prédécesseurs en un système complet » (2), suivant le professeur Wilder, « croyait avec Jamblique à la possibilité d'atteindre à une puissance divine qui, triomphant de la vie mondaine, faisait de l'individu un organe de la divinité. » Il enseignait même qu'il y avait « un mot de passe mystique qui transporterait une personne d'un ordre d'êtres spirituels à un autre, de plus en plus haut, jusqu'à atteindre l'absolu divin ». Apollonius méprisait les sorciers et les vulgaires diseurs de bonne aventure, et déclarait que c'était son genre particulier de vie régulière et sobre qui produisait cette acuité des sens et créait les autres facultés, de sorte que l'on pouvait ainsi produire les choses les plus grandes et les plus remarquables. Jésus proclamait l'homme *le seigneur du sabbat*, et à son ordre les esprits élémentaires et terrestres fuyaient de leur séjour temporaire ; puissance qui était partagée par Appollonius, et par nombre de membres de la Confrérie des Esséniens de la Judée et du Mont Carmel.

Il a dû y avoir incontestablement de bonnes raisons pourquoi les anciens persécutaient les médiums qui n'avaient *point de règle*. Sans cela, pourquoi du temps de Moïse, de David et de Samuel, aurait-on encouragé le don de prophétie et de divination, l'astrologie et l'art de prédire l'avenir, entretenu des écoles et collèges dans lesquels ces dons naturels étaient fortifiés et développés, tandis que les sorcières et ceux qui faisaient de la divination par l'esprit d'*Ob* étaient mis à mort ? Même au temps du Christ, les

1. Jamblique fut le fondateur de la théurgie Néo-platonicienne.
2. Voir le *Sketch of the Ecclectic Philosophy of the Alexandrian School*.

pauvres médiums opprimés étaient chassés vers les tombeaux et les endroits déserts, hors des murs de la ville. Pourquoi cette grossière injustice en apparence? Pourquoi le bannissement, la persécution et la mort auraient-ils été le partage des médiums physiques de ces temps-là, tandis que des communautés entières de thaumaturges, tels que les Essé-niens, étaient non seulement tolérées mais révérées? C'est parce que, bien différents de nous, les anciens pouvaient éprouver les esprits, et discerner la différence qu'il y avait entre les bons et les mauvais, les humains et les élémentaux. Ils savaient aussi que le commerce mal réglé des esprits était une cause de ruine morale pour les individus, et de désastres pour la Société.

Cette manière de voir au sujet de la médiumnité est peut-être nouvelle et antipathique même pour un grand nombre de spirites ; mais c'est pourtant l'opinion enseignée dans l'ancienne philosophie, et démontrée de temps immémorial par l'expérience du genre humain.

C'est une erreur de dire qu'un médium a des *pouvoirs* développés; un médium passif n'a pas de pouvoirs. Il réunit certaines conditions morales et physiques qui produisent des émanations ou une aura, dans laquelle les intelligences qui le guident et le dominent peuvent vivre, et au moyen de laquelle elles peuvent se manifester. Il est tout simplement le véhicule grâce auquel elles exercent leur pouvoir. Cette atmosphère varie tous les jours et, même, d'après les expériences de M. Crookes, d'une heure à l'autre. C'est un effet extérieur résultant de causes internes. L'état moral du médium détermine le genre d'esprits qui accourent à lui ; et ces esprits influencent réciproquement le médium au point de vue intellectuel, moral et physique. La perfection de sa médiumnité est en raison directe de sa passivité, et le danger qu'il court est au même degré. Lorsque le médium est complètement développé, parfaitement passif, son propre esprit astral peut être engourdi et même poussé hors du corps qui est alors occupé par un esprit élémental, ou ce qui est pire, par un monstre humain de la huitième sphère, qui s'en sert comme de son propre corps. Trop souvent, hélas, la cause des crimes les plus célèbres doit être cherchée dans ce genre de possession.

La médiumnité physique dépendant de la passivité, son antidote est tout indiqué ; *le médium doit cesser d'être passif*. Les esprits ne dominent jamais les personnes d'un caractère positif, déterminées à résister à toute influence étrangère. Ils entraînent au vice les faibles d'esprit ou de cœur, dont ils peuvent faire leur victime. Si ces esprits élémentaux et ces diables désincarnés nommés esprits élémentaires, faiseurs de miracles, étaient véritablement des anges gardiens, comme on a voulu le faire croire pendant ces trente dernières années, pourquoi n'ont-ils pas donné pour le moins à leurs fidèles médiums une bonne santé et le bonheur domestique? Pourquoi les abandonnent-ils au moment le plus critique de l'épreuve, lorsqu'ils se trouvent sous le coup d'une accusation de fraude ? Il est de notoriété publique que les meilleurs médiums physiques sont ou maladifs, ou quelquefois, ce qui est pis encore, portés à quelque vice anormal ou autre. Pourquoi ces guides guérisseurs qui font jouer à leurs médiums le rôle de thérapeutes et de thaumaturges à l'égard des autres, ne leur font-ils pas don d'une vigueur physique robuste? Les anciens thaumaturges et les apôtres, en général, sinon invariablement, jouissaient d'une bonne santé; leur magnétisme n'apportait jamais au malade une tache morale ou physique quelconque ; et jamais ils ne furent accusés de vampirisme, inculpation qu'un journal spirite formule très justement à l'égard de quelques médiums guérisseurs (1).

Si nous appliquons la loi ci-dessus de la médiumnité et de la médiation à la question de la lévitation, avec laquelle nous avons ouvert notre présente discussion, que trouverons-nous ? Voici un médium et un sujet appartenant à la classe des médiateurs enlevés en l'air, le premier dans une séance, le second pendant une prière, ou dans une contemplation extatique. Le médium étant passif doit *être enlevé* ; l'extatique étant actif doit s'enlever lui-même. Le premier est élevé par ses esprits familiers, quels qu'ils soient et où ils se trouvent, et le dernier par la puissance de sa volonté, et des aspirations de son âme. Peut-on les qualifier tous deux indistinctement, du nom de *médiums* ?

1. Voir : *Medium and Daybreak* du 7 juillet 1876, p. 428.

On pourrait néanmoins nous objecter que les mêmes phénomènes sont produits en présence d'un médium moderne, qu'en celle d'un saint de l'antiquité. Sans doute ; et il en était ainsi du temps de Moïse ; car nous croyons que le prétendu triomphe de ce dernier sur les magiciens de Pharaon, proclamé dans l'*Exode*, est tout simplement une fanfaronnade nationale de la part du « peuple élu ». Le plus probable, c'est que le pouvoir qui produisit les phénomènes de Moïse produisit également ceux des magiciens qui, d'ailleurs, avaient été les premiers maîtres du législateur Hébreu, et lui avaient enseigné leur sagesse. Mais même à cette époque, l'on paraît avoir bien apprécié la différence entre des phénomènes en apparence identiques. La divinité tutélaire nationale des Hébreux (qui *n'est pas* le Père, le Très-Haut (1), défend formellement dans le *Deuteronome* (chap. XVIII) à son peuple, d'apprendre à pratiquer les abominations des autres nations... de passer dans *le feu*, ou de faire usage de la *divination*, d'étudier l'astrologie, ou l'art des enchanteurs, des sorcières, de ceux qui consultent des *esprits familiers*, ou des nécromans.

Quelle différence y avait-il donc entre tous les phénomènes que nous venons d'énumérer, produits par « les autres nations » et ces mêmes phénomènes accomplis par les prophètes ? Evidemment on en faisait une, et elle était basée sur quelque bonne raison ; et nous la trouvons dans la *Première Epître* de saint Jean (IV) qui dit : « Ne croyez pas à tous les esprits, mais éprouvez-les pour savoir s'ils viennent de Dieu, parce que beaucoup de faux prophètes se sont introduits dans le monde. »

1. Dans le second volume, nous prouverons clairement que l'Ancien Testament fait mention d'un culte rendu à plus d'un dieu par les Israélites. L'El Shadi d'Abraham et de Jacob n était pas le Jehovah de Moïse, ou le Seigneur Dieu adoré par les Juifs pendant quarante ans dans le désert. Et le dieu des Armées d'Amos n'est pas, si nous devons en croire ses propres paroles, le Dieu Mosaïque, la divinité du Sinaï, car voici ce que nous y lisons : « Je hais et je méprise vos solennités... vos offrandes de viandes, et je ne veux point les accepter... M'avez-vous offert des sacrifices et des offrandes dans le désert pendant quarante années, ô maison d'Israël ?. . Non, *mais vous y avez apporté le tabernacle de votre Moloch et Chiun* (Saturne) vos images, l'étoile de votre dieu, que vous vous êtes fait vous-mêmes... C'est pourquoi je vous ferai réduire en captivité... dit le Seigneur dont le nom est le Dieu des Armées. » (Amos, V. 21-27.)

L'unique régulateur à la portée des spirites et des médiums de notre temps pour éprouver les esprits consiste à les juger : 1° suivant leurs actes et leurs discours ; 2° par leur promptitude à se manifester ; et 3° par l'objet en vue, s'il est digne ou non de l'apparition d'un esprit désincarné, ou s'il est de nature à excuser celui, quel qu'il soit, qui vient ainsi déranger les morts. Saül était sur le point de périr, lui et ses enfants, et cependant Samuel lui demande : « Pourquoi m'as-tu *troublé* en me faisant monter (1) ? » Mais les intelligences qui visitent les salles de séances accourent au premier signal du premier farceur venu, qui cherche un passe-temps pour son oisiveté.

Dans le numéro du 14 juillet 1877 du *London Spiritualis*, nous trouvons un long article dans lequel l'auteur cherche à prouver que « les merveilleux prodiges du temps présent, qui appartiennent au soi-disant spiritisme moderne, sont identiques, comme caractère, aux expériences des patriarches et des apôtres de l'antiquité ».

Nous nous voyons forcés de contredire de but en blanc une pareille assertion. Ils ne sont identiques qu'en ce qu'ils sont le produit des mêmes forces des puissances occultes de la nature. Mais quoique ces pouvoirs et ces forces puissent être et sont certainement toutes dirigées par des intelligences invisibles, ces dernières diffèrent encore plus entre elles, comme essence, caractère, et tendances, que le genre humain lui-même, composé, tel qu'il est aujourd'hui, de blancs, de noirs, de bruns, de peaux rouges et d'hommes jaunes, et comptant des saints et des criminels, des génies et des idiots. L'auteur peut, par exemple, recourir aux services d'un orang-outang apprivoisé ou d'un insulaire de la Mer du Sud ; mais le seul fait d'avoir un serviteur ne rend pas ce dernier identique à Aristote ou à Alexandre. L'auteur compare Ezéchiel enlevé dans les airs et porté à la porte orientale de la maison du Seigneur avec les enlèvements de certains médiums, et les trois jeunes Hébreux dans la fournaise ardente avec les médiums à l'épreuve du

1. Ce mot *monter* dit par l'esprit d'un prophète, dont le séjour devait certainement être dans le ciel et qui, par conséquent, aurait dû dire *descendre*, est très significatif en lui-même, pour un chrétien qui place le paradis et l'enfer aux deux points opposés.

feu ; « la lumière esprit » du roi Jean est assimilée à « la lampe allumée » d'Abraham ; et enfin, après de nombreuses comparaisons analogues, le cas des frères Davenport relâchés de la prison d'Oswego est comparé à celui de saint Pierre, délivré de sa prison par « l'Ange du Seigneur ! »

Or, à l'exception de l'histoire de Saül et de Samuel, on ne rencontre dans la Bible aucun exemple *d'évocation* des morts. Quant à ce qui est de la légalité de cette opération, elle est contredite par chaque prophète et Saül lui-même l'avait interdite avant d'y recourir. Moïse rend un décret contre ceux qui évoquent les esprits des morts, les nécromanciens. Nulle part dans l'Ancien Testament, ni dans Homère, ni dans Virgile, la communion avec les morts n'est qualifiée autrement que de nécromancie. Philon le Juif fait dire à Saül que s'il bannit du territoire tout devin et nécroman, son nom lui survivra. Le *Sama Veda* est déclaré impur par le législateur hindou Manou, seulement parce qu'il y enseigne l'évocation des morts, des *bhoutas* !

Une des grandes raisons pour cette manière de voir était la doctrine des anciens, qu'aucune âme du séjour des élus ne revenait sur la terre, sauf dans les rares occasions dans lesquelles son apparition ou plutôt celle de son simulacre pouvait être requise pour accomplir quelque grande œuvre qu'elle avait en vue, et procurer ainsi quelque grand avantage à l'humanité. Dans ce dernier cas, l'âme n'avait pas besoin d'être *évoquée*. Elle transmettait son merveilleux message, soit au moyen d'un *simulacre* fugitif d'elle-même, soit par l'intermédiaire de *messagers*, qui pouvaient apparaître sous une forme *matérielle* et personnifier fidèlement le trépassé. Les âmes qu'on évoquait si facilement étaient considérées comme d'un commerce peu utile et non exempt de danger. Il y avait des âmes, ou plutôt des *larves*, venant de la région infernale des limbes, le *Sheol*, la région connue des cabalistes juifs comme la huitième sphère, et par les occultistes orientaux comme le Kama-Loka (la région des désirs humains et terrestres) mais bien différente de l'enfer ou Hades orthodoxe de l'ancienne mythologie. Horace décrit cette évocation et le cérémonial qui l'accompagnait, et Maïmonide nous fournit des détails sur le rite juif. Chaque cérémonie nécromantique était accomplie dans des

lieux élevés, sur des collines, et l'on employait le sang, dans le but d'apaiser les goules humaines (1).

« Je ne puis empêcher les sorcières de ramasser leurs ossements », dit le poète. « Voyez le sang qu'elles versent dans la fosse, pour attirer les âmes qui rendront leurs oracles (2) ! » *Cruore in fossam confusus ut inde manes elicerent, animas responsa daturas.*

« Les *âmes*, dit Porphyre, préfèrent à tout le reste du *sang fraîchement répandu*, qui semble, pour un temps assez court, leur rendre quelques-unes des facultés de la vie (3). »

Quant aux matérialisations, il y en a de nombreuses et très variées rapportées dans les livres sacrés. Mais étaient-elles opérées dans les mêmes conditions qu'aux séances modernes ? L'obscurité, à ce qu'il paraît, n'était pas indispensable dans le temps des patriarches et des pouvoirs magiques. Les trois Anges qui apparurent à Abraham burent à la pleine lumière du soleil, car « ils s'assirent à la porte de la tente *pendant la chaleur du jour* », dit le livre de la Genèse (XVIII. 1). Les esprits d'Elie et de Moïse apparurent également en plein jour, car il n'est pas probable que le Christ et les apôtres fussent montés sur une haute montagne pendant la nuit. Jésus est représenté comme étant apparu à Marie-Magdeleine dans le jardin à la pointe du jour ; et aux apôtres à trois reprises différentes, et généralement dans la journée ; une fois dans la matinée (Jean, XXI, 4). Même lorsque l'ânesse de Balaam vit l'ange *matérialisé*, c'était à la clarté de la lune.

Nous sommes tout disposés à convenir avec l'auteur en question, que nous trouvons dans la vie du Christ et nous pourrions ajouter dans l'Ancien Testament, aussi, un récit ininterrompu de manifestations spirites, mais rien de médiumnique, ni d'un caractère physique, si nous en exceptons la visite de Saül à Sedecla, la femme sorcière d'En-Dor. Ce point est d'une importance capitale.

Certes la promesse du Maître avait été clairement exprimée : « En vérité, vous accomplirez des œuvres plus gran-

1. William Howitt. *History of the Supernatural*, vol. II, ch. 1.
2. Horace, lib. 1, Sat. 3.
3. Porphyre. *De sacrificiis.*

des que celles-là », des œuvres de médiation. D'après Joël, le moment viendra où il y aura un épanchement abondant de l'esprit divin. « Vos fils et vos filles, dit-il, prophétiseront, vos vieillards auront des songes et vos jeunes gens des visions. » Le temps est venu, et toutes ces choses s'accomplissent de nos jours ; le spiritisme a ses prophètes et ses martyrs, ses apôtres et ses guérisseurs. Comme Moïse et David et Joram, il y a des médiums qui obtiennent des communications écrites directement par de vrais esprits humains, ou planétaires ; et le mieux est que ces communications ne procurent aux médiums aucun profit pécuniaire. Le plus grand ami de la cause en France, Leymarie, languit, au moment où nous écrivons, dans une cellule de prison, et, comme il le dit dans un touchant langage, il n'est plus un homme mais *un numéro* sur le registre d'écrou. Il a eu sa récompense des « anges », les « esprits » l'ont bien protégé !

Il y a peu, bien peu d'orateurs à la tribune spirite, qui parlent par inspiration ; et s'ils ont le moins du monde la connaissance de ce qu'on y dit, ils sont dans les conditions indiquées par Daniel : « Les forces me manquèrent... et je perdis toute vigueur, j'entendis le son de ses paroles, je tombai frappé d'étourdissement la face contre terre. » (Daniel, X. 8). Il y a des médiums, ceux dont nous avons parlé, pour qui la prophétie de Samuel pourrait avoir été écrite. « L'esprit de l'Eternel te saisira, tu prophétiseras avec eux et tu seras *changé en un autre homme* (1). » Mais, dans la longue liste des merveilles de la Bible, où voyons-nous des récits de guitares voltigeant dans l'espace, de tambourins, résonnant dans les airs et de sonnettes carillonnant dans des chambres plongées dans une profonde obscurité, comme preuves de l'immortalité ?

Lorsque le Christ fut accusé de chasser les démons par la puissance de Belzébuth, il le nia, et répliqua amèrement en disant : « Par quelle puissance vos fils et vos disciples les chassent-ils ? » Les spirites affirment, eux aussi, que Jésus était un médium ; qu'il était guidé par un ou plu-

1. Samuel, X, 6.
2. Evangile selon saint Jean, VII, 20.

sieurs esprits ; mais lorsque cette imputation lui fut adressée directement, il dit qu'il n'était rien de la sorte. « N'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain et que tu as un démon ? » Daimonion, un Obeah, ou esprit familier, dans le texte Hébreu. Jésus répondit : « Je n'ai pas de démon. »

L'écrivain dont nous empruntons quelques citations, établit aussi un parallèle entre les essors aériens de Philippe et d'Ezéchiel, et ceux de Mrs Guppy, et autres médiums modernes. Il ignore ou a oublié le fait, que la lévitation, tout en n'étant dans les deux cas qu'un effet, est produite par des causes totalement différentes. Nous avons déjà indiqué la nature de cette différence. La lévitation peut être produite d'une façon consciente ou inconsciente pour le sujet. Le jongleur détermine à l'avance qu'il sera élevé dans les airs, le temps que cela durera, et à quelle hauteur ; et il règle l'action des forces occultes en conséquence. Le fakir obtient le même résultat par la puissance de ses aspirations et de sa volonté, et, seul lorsqu'il se trouve à l'état d'extase, il conserve la direction de ses mouvements. Le prêtre de Siam agit de même, lorsque, dans les pagodes sacrées, il monte à cinquante pieds de hauteur, un cierge à la main, et vole d'une idole à l'autre, allumant les flambeaux des niches, se supportant lui-même et s'arrêtant avec autant d'aisance que s'il marchait sur terre ferme. Il y a des personnes qui l'ont vu et qui l'ont attesté. Les officiers d'une escadre russe, qui tout récemment a fait un voyage de circumnavigation, et qui stationna longtemps dans les eaux du Japon, rapportent, en plus d'un grand nombre d'autres faits merveilleux, celui de jongleurs, qu'ils ont vus marcher en l'air, d'un arbre à un autre, sans le moindre point d'appui (1). Ils ont aussi vu les exploits de grimper le long des perches ou des cordages, décrits par le colonel Olcott, dans son livre *People from the other World*, et qui ont tant été critiqués par certains spirites et médiums, dont le zèle est bien supérieur à l'instruction. Les citations du colonel Yule et d'autres auteurs données à part dans cet

1. La personne qui nous fournit ce renseignement, qui en fut, elle-même, un témoin oculaire est M. N...ff de Saint-Pétersbourg qui était attaché au vaisseau amiral « Almaz » si nous ne nous trompons pas.

ouvrage, semblent mettre hors de doute la possibilité d'exécuter ces phénomènes.

Pour en revenir à la lévitation des corps humains et des objets inanimés dans les salles de séances, nous renvoyons le lecteur au chapitre d'introduction de cet ouvrage (voyez *l'Ethrobacie*). A propos de l'histoire de Simon le magicien, nous avons donné l'explication des anciens sur la manière dont pouvait être produite la lévitation et le transport des objets pesants. Nous essayerons maintenant d'émettre une hypothèse au sujet des *médiums*, c'est-à-dire des personnes supposées inconscientes, au moment des phénomènes que les croyants attribuent aux esprits désincarnés. Nous n'avon pas besoin de répéter ce qui a été suffisamment expliqué déjà. L'*Ethrobacie* consciente, dans certaines conditions électro-magnétiques, est possible seulement aux *adeptes*, qui ne peuvent jamais être dominés par une influence étrangère, et qui restent toujours maîtres de leur VOLONTÉ.

Ainsi, la lévitation, disons-nous, doit toujours s'effectuer en obéissant à la loi qui la régit, loi aussi inexorable que celle qui fait qu'un corps qui n'est pas sous son influence reste attaché au sol. Et où chercherions-nous cette loi en dehors de la théorie de l'attraction moléculaire ? C'est une hypothèse scientifique que la force, qui la première entraîne la nébuleuse ou la matière stellaire dans un tourbillon, est l'électricité ; et la chimie moderne est totalement réédifiée sur la théorie des polarités électriques des atomes. La trombe d'eau, le cyclone, le typhon, l'ouragan et la tempête sont, tous, sans aucun doute le résultat d'une action électrique. Ce phénomène a été observé d'en haut aussi bien que d'en bas, car les observations ont été faites à terre, et dans un ballon planant au-dessus des nuages pendant un orage.

Or, cette force, sous des conditions de sécheresse et de chaleur de l'atmosphère à la surface de la terre, est capable d'accumuler une énergie dynamique suffisante pour soulever d'énormes quantités d'eau, de comprimer les molécules de l'atmosphère et de balayer toute une contrée, déraciner les forêts, en lançant au loin les rochers, et en réduisant les édifices en morceaux. La machine électrique de Wild produit des courants d'induction électro-magnétiques si

fabuleusement puissants, qu'ils donnent une lumière permettant de lire dans la nuit les caractères les plus fins, à une distance de deux milles de l'endroit où elle opère.

Déjà dès l'année 1600, Gilbert, dans son livre *de Magnete*, formulait le principe que le globe lui-même est un vaste aimant, et quelques-uns de nos électriciens les plus avancés commencent à reconnaitre que l'homme aussi possède cette propriété, et que les attractions et les répulsions mutuelles des individus peuvent, du moins en partie, trouver leur explication dans ce fait. L'expérience des assistants dans les cercles spirites confirme cette opinion. Le professeur Nicholas Wagner de l'Université de Saint-Pétersbourg dit : « La chaleur ou *peut-être le fluide électrique des investigateurs* assis en cercle doit se concentrer sur la table et graduellement se développer de façon à la mettre en mouvement. En même temps, ou peu après, la force psychique vient s'y joindre pour assister les deux autres pouvoirs. Par *force psychique*, j'entends cette force qui se dégage de toutes les autres forces de notre organisme : la combinaison de plusieurs forces séparées, en quelque chose de général, capable lorsqu'il est ainsi combiné, de se manifester à un certain degré suivant l'individualité. » Il considère que le progrès des phénomènes est influencé par le plus ou moins d'élévation ou d'abaissement de la température et de sécheresse de l'atmosphère. Or, rappelant ce qui a été dit au sujet des formes plus subtiles d'énergie dont les hermétistes ont démontré l'existence dans la nature, et acceptant l'hypothèse émise par M. Wagner, que « la puissance qui provoque ces manifestations est centralisée dans les médiums », est-ce que le médium ne pourrait pas, en créant en lui-même un foyer aussi parfait dans son genre que le système des aimants d'acier permanents dans la batterie de Wild, produire des courants astraux suffisamment énergiques, pour enlever dans leur mouvement un corps même aussi pondérable que le corps humain ? Point n'est nécessaire que l'objet soulevé prenne pour cela un mouvement de rotation, car le phénomène que nous observons, différent du tourbillon, est dirigé par une intelligence capable de maintenir le corps

montant ainsi dans le courant ascendant, et de l'empêcher de tourner.

Dans ce cas la lévitation serait un phénomène purement mécanique. Le corps inerte du médium passif est soulevé par un tourbillon, créé soit par les esprits élémentaux, peut-être dans quelques cas par des esprits humains, soit quelquefois par des causes purement morbides, comme dans le cas des malades somnambules du professeur Perty. La lévitation de l'adepte, au contraire, est un effet électro-magnétique, ainsi que nous venons de le constater. Il a rendu la polarité de son corps, opposée à celle de l'atmosphère, et identique à celle de la terre ; il s'ensuit qu'il est propre à être attiré par celle-là, et repoussé par celle-ci, tout en conservant tout le temps la conscience de ses actes. Un enlèvement phénoménal de cette nature est également possible lorsque la maladie modifie la polarité corporelle du patient, comme le font toujours plus ou moins certaines affections pathologiques. Mais dans ce cas, la personne ainsi enlevée n'aurait probablement pas conscience de son acte.

Dans une série d'observations sur les tourbillons, faite en 1859, dans le bassin des Montagnes Rocheuses, un journal fut enlevé à une hauteur de quelque deux cents pieds ; là, il oscilla dans un sens et dans un autre, pendant un temps considérable, tout en suivant le mouvement en avant [1]. Comme de juste, les savants diront qu'on ne peut pas établir de parallèle entre ce fait et celui d'un enlèvement humain ; qu'un tourbillon assez puissant ne peut pas être formé dans une chambre, pour pouvoir enlever un médium ; mais ceci est une question de lumière astrale et d'esprit, qui ont leurs lois dynamiques particulières. Ceux qui comprennent ces lois affirment qu'un concours de personnes mentalement surexcitées, dont l'excitation réagit sur le système physique, projette des émanations électro-magnétiques qui, lorsqu'elles ont une intensité suffisante, peu-

1. « Quelles étaient les forces qui agissaient pour occasionner cette oscillation du journal ? » demande M. J.-W. Phelps qui cite le fait. « Il y avait le mouvement ascensionnel rapide de l'air échauffé, le mouvement descendant de l'air froid, le mouvement de translation de la brise à la surface et le mouvement circulaire de la trombe. Mais comment ces divers mouvements pouvaient-ils se combiner de façon à produire l'oscillation ? » (Conférence sur la « Force expliquée électriquement »).

vent jeter la perturbation dans toute l'atmosphère ambiante. On peut engendrer ainsi suffisamment de force pour créer un tourbillon électrique assez puissant pour produire bien des phénomènes étranges.

A ce point de vue le tournoiement des derviches, et les danses sauvages, les balancements, les gesticulations, les chants et les cris des dévots doivent être envisagés comme ayant tous en vue un objet commun, c'est-à-dire la création de ces conditions astrales, propres à favoriser la production de phénomènes psychologiques et physiques. La raison d'être des revivals religieux sera aussi mieux comprise, si l'on ne perd pas ce principe de vue.

Mais il y a encore un autre point à considérer. Si le médium est un foyer de magnétisme et un conducteur de cette force, il sera sujet aux mêmes lois que le conducteur métallique, et il sera attiré par son aimant. Si donc, un centre magnétique de la puissance voulue était formé directement au-dessus de lui par les puissances invisibles, qui président aux manifestations, pourquoi son corps ne serait-il pas soulevé vers lui, malgré l'attraction terrestre ? Nous savons bien que dans le cas d'un médium qui est inconscient de la marche de l'opération, il est nécessaire d'admettre, d'abord, le fait d'une telle intelligence, et ensuite la possibilité de conduire l'expérience de la façon dont on l'a décrite ; mais en présence des nombreuses attestations produites, non seulement dans nos propres recherches qui n'ont pas la prétention de faire autorité, mais encore dans celles de M. Crookes et d'un grand nombre d'autres, dans beaucoup de pays et à diverses époques, nous ne pouvons nous empêcher d'offrir cette hypothèse, tout en sachant qu'il est inutile de défendre un cas que les savants n'examineront pas avec patience, même après la sanction que lui ont donné les hommes les plus distingués parmi eux.

Déjà en 1836, le public fut informé de certains phénomènes qui étaient aussi extraordinaires, sinon davantage, que toutes les manifestations qui se sont produites de nos jours. La fameuse correspondance entre deux célèbres magnétiseurs, Deleure et Billot, fut publiée en France, et les merveilles auxquelles elle faisait allusion furent pendant quelque temps l'objet de la discussion dans tous les cercles

et sociétés. Billot croyait fermement à l'apparition des esprits, car, ainsi qu'il le dit lui-même, il en avait vu, entendu et touché. Deleure était tout aussi convaincu de cette vérité que lui, et il déclarait que l'immortalité de l'homme et le retour des morts, ou plutôt de leurs ombres, était, dans son opinion, le fait le mieux démontré. Des objets matériels lui avaient été apportés d'endroits éloignés par des mains invisibles, et il communiquait avec d'invisibles intelligences sur les questions les plus importantes. « A ce sujet, dit-il, je ne puis concevoir comment des êtres spirituels sont capables de transporter des objets matériels. » Plus sceptique et moins intuitif que Billot, néanmoins, il était d'accord avec lui, que « la question du spiritisme était, non pas une question d'opinion, mais une question de faits ».

Telle est précisément la conclusion à laquelle était finalement amené le professeur Wagner de Saint-Pétersbourg. Dans la seconde brochure sur les *Phénomènes Médiumniques* publiée par lui en décembre 1875, il adresse à M. Shkliarevsky, un de ses critiques matérialistes, la réprimande suivante : « Tant que les manifestations spirituelles furent faibles et dispersées, nous autres hommes de science, nous pouvions nous laisser aller à nous tromper, avec les théories de l'action musculaire inconsciente, ou de l'inconsciente *cérébration*, et traiter tout le reste de tours de passe-passe... Mais maintenant que ces prodiges sont devenus patents ; que les esprits se montrent sous des formes matérielles et tangibles, pouvant être touchées et palpées à volonté par tout incrédule instruit comme vous-même, et qui plus est, mesurées et pesées, nous ne pouvons plus lutter, car dans ce cas, toute résistance est absurde, et peut amener la démence. Essayez donc de vous en rendre compte comme il convient, et humiliez-vous devant la possibilité de faits considérés impossibles. »

Le fer n'est aimenté que temporairement, mais l'acier l'est d'une façon permanente par le contact de l'aimant. Or l'acier n'est que du fer qui a subi un procédé de carburation, et cette opération pourtant a complètement modifié la nature du métal, du moins, en ce qui concerne ses relations avec l'aimant. On peut dire de même que le médium n'est qu'une personne ordinaire, magnétisée par l'influence

de la lumière astrale ; et comme la permanence de la propriété magnétique dans le métal est proportionnée à ses qualités plus ou moins rapprochées de celles de l'acier, l'intensité et la permanence de la faculté médiumnique est en proportion de la saturation en force magnétique ou astrale du médium.

Cette condition de saturation peut être congénitale, ou obtenue par l'un ou l'autre des procédés suivants, par la magnétisation, par l'action des esprits, par celle de sa propre volonté. De plus, la condition paraît être héréditaire, comme toute autre particularité mentale ou physique ; un grand nombre de médiums et nous pourrions même dire la grande majorité des médiums ayant eu chez quelqu'un ou quelques-uns de leurs ascendants des signes manifestes de médiumnité. Les sujets magnétiques passent aisément à un état plus élevé de clairvoyance et de médiumnité, ainsi que Grégory, Deleure, Puységur, du Potet et autres autorités nous l'apprennent. Quant au procédé de saturation par soi-même, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur les relations des dévots et des prêtres du Japon, de Siam, de la Chine, de l'Inde, du Thibet et de l'Egypte, aussi bien que des contrées de l'Europe, pour être renseignés sur la réalité du fait. Une longue persistance dans la détermination bien arrêtée de subjuguer la matière provoque un état, dans lequel, non seulement l'on devient insensible aux impressions extérieures, mais où l'on présente encore tous les symptômes et apparences de la mort, ainsi que nous l'avons déjà vu. L'extatique fortifie sa puissance de volonté au point d'attirer à lui, comme dans un gouffre, les forces résidant dans la lumière astrale, afin de suppléer à l'insuffisance de ses propres moyens.

Les phénomènes du magnétisme ne sont explicables par aucune autre hypothèse sinon celle de la projection d'un courant de force, de l'opérateur au sujet. Si un homme peut projeter cette force par un exercice de la volonté, qu'est-ce qui l'empêchera de l'attirer à lui, en renversant ce courant ? A moins, toutefois, que l'on ne prétende que la force est engendrée dans son corps, et ne peut être attirée d'aucune source du dehors. Mais, même dans cette hypothèse, s'il peut faire naître une surabondance d'approvisionnement

de force pour en saturer une autre personne, ou même un objet inanimé au moyen de sa volonté, pourquoi ne pourrait-il pas le générer en excès, pour s'en saturer lui-même?

Dans son ouvrage sur *l'Anthropologie* le professeur J. R. Buchanan constate la tendance des gestes naturels à suivre la direction des organes phénologiques; l'attitude de combativité étant vers le bas et en arrière ; celle de l'espérance et de la spiritualité vers le haut et en avant ; celle de la fermeté en haut et vers l'arrière ; et ainsi de suite. Les adeptes de la science hermétique connaissent si bien ce principe, qu'ils expliquent la lévitation de leur propre corps, lorsqu'elle survient à l'improviste, en disant que la pensée est fixée sur un point au-dessus d'eux, avec tant d'intensité, que lorsque le corps est entièrement imprégné de l'influence astrale, il suit l'aspiration mentale, et s'élève dans l'espace aussi aisément qu'un bouchon de liège, poussé sous l'eau, remonte à la surface, et que sa légèreté le fait surnager. Le vertige qui s'empare de certaines personnes lorsqu'elles se trouvent sur le bord d'un abîme s'explique d'après le même principe. Les jeunes enfants qui n'ont qu'une imagination peu ou pas active du tout, et chez qui l'expérience n'a pas encore eu assez de temps pour développer la crainte, sont rarement pris de vertige, s'ils le sont jamais ; mais l'adulte d'un certain tempérament mental voyant le gouffre, et se peignant dans son imagination les conséquences d'une chute, se laisse aller à l'attraction de la terre, et *à moins que le charme qui le fascine* ne soit rompu, son corps suivra sa pensée au fond du précipice.

Que ce vertige soit purement une affaire de tempérament il est démontré par le fait qu'il y a des personnes qui n'éprouvent jamais cette sensation, et l'examen révélerait probablement que ces personnes sont dépourvues de la faculté imaginative. Nous avons présent à la mémoire le cas d'un monsieur qui, en 1858, fit preuve d'une fermeté du système nerveux telle qu'il effrayait tous ceux qui le virent se tenir debout sur la corniche de l'Arc de Triomphe à Paris, les bras croisés, et les pieds à moitié sur le rebord ; mais depuis, ayant été atteint de myopie, il fut saisi de frayeur en essayant de passer sur une passerelle en planches de

plus de deux pieds et demi de large, jetée sur la cour d'un hôtel, et où il n'y avait pas le moindre danger. En regardant le sol au-dessous, il donna libre carrière à son imagination, et il serait tombé s'il ne s'était assis.

C'est un dogme scientifique que le mouvement perpétuel est impossible. C'est encore un dogme de prétendre que les Hermétistes avaient découvert l'élixir de vie, et la fable que quelques-uns d'entre eux, en en faisant usage, avaient prolongé leur existence au delà des limites ordinaires, n'est qu'une superstition absurde. La prétention que les métaux communs avaient été transmutés en or, et que le dissolvant universel avait été trouvé n'excite que le mépris, dans un siècle qui a couronné l'édifice de la philosophie avec la coupole du *protoplasme*. Le premier est déclaré une *impossibilité physique*, autant selon Babinet, l'astronome, que « la lévitation d'un objet sans contact (1) » ; la seconde est qualifiée de divagation physiologique, émanée d'un esprit en délire ; et la troisième est une absurdité chimique.

Balfour Stewart dit que, tant qu'un savant ne peut affirmer « qu'il est parfaitement au courant de toutes les forces de la nature, et démontrer que le mouvement perpétuel est impossible, car, en réalité, il ne sait que fort peu de chose de ces forces... il pense *qu'il a pénétré l'esprit et les desseins de la nature*, et c'est pour cela qu'il nie *ex abrupto* la possibilité d'une telle machine » (2). S'il a découvert les desseins de la nature, il n'a certainement pas pénétré *son esprit*, car il conteste son existence à plus d'un point de vue ; et en niant l'esprit, il empêche cette parfaite entente de la loi universelle, qui délivrerait la philosophie moderne de ses erreurs mortifiantes et de ses dilemmes. Si la négation de B. Stewart ne repose pas sur une plus solide analogie que celle de son collègue français Babinet, il court le danger d'aboutir à une humiliante catastrophe, comme celle de ce dernier. L'univers lui-même démontre la réalité du mouvement perpétuel ; et la théorie atomique, ce baume salutaire pour les esprits épuisés de nos explorateurs cosmiques, est basée sur ce mouvement. Le télescope fouil-

1. *Revue des Deux-Mondes*, p. 414, 1858.
2. *Conservation of Energy*, p. 140.

lant l'espace, et le microscope découvrant les mystères du monde des infiniment petits, nous révèlent cette même loi mise en action ; et comme tout au-dessous est exactement le même qu'au-dessus, qui oserait prétendre que, lorsque l'on comprendra mieux les lois de la conservation des forces, et que l'on aura ajouté les deux forces additionnelles des cabalistes au catalogue de la science orthodoxe, on ne découvrira pas le moyen de construire une machine marchant sans frottement, et s'alimentant de force au fur et à mesure de sa consommation ? « Il y a cinquante ans, dit le vénérable M. de Lara, un journal de Hambourg, reproduisant le compte rendu donné par un journal anglais de l'inauguration de la ligne du chemin de fer de Manchester à Liverpool, déclarait que c'était une grossière imposture ; et il y mettait le comble en ajoutant : voilà pourtant jusqu'où peut aller la crédulité en Angleterre ! » La morale en est facile et apparente. La découverte récente par un chimiste américain du composé dénommé *métalline* laisse croire à la probabilité que l'on a réussi à éviter le frottement dans une large mesure. Une chose est certaine ; c'est que, quand l'homme aura découvert le vrai sens du mouvement perpétuel, il sera en mesure de comprendre par analogie tous les secrets de la nature ; le progrès en raison directe de la résistance.

Nous pourrions en dire autant de l'élixir de vie par laquelle il faut entendre la vie physique, l'âme étant, comme de raison, immortelle, mais seulement à cause de son union immortelle divine avec l'esprit. Mais *continuel* ou *perpétuel* ne veut pas dire sans fin. Les cabalistes n'ont jamais prétendu qu'une vie physique sans fin, ou un mouvement sans fin fussent possibles. L'axiome hermétique soutient que seule la Cause Première et son émanation directe, nos esprits (étincelles du soleil central éternel, qui seront réabsorbées par lui à la fin du temps), sont incorruptibles et éternels. Mais, connaissant les forces naturelles occultes, non encore découvertes par les matéralistes, ils affirmaient que tant la vie physique comme le mouvement mécanique pouvaient être prolongés indéfiniment. La pierre philosophale avait plus d'une signification attachée à son origine mystérieuse. Le professeur Wilder dit : « L'étude de l'Al-

chimie était même plus universelle que bon nombre qui ont écrit sur elle ne paraissaient s'en douter, et elle fut toujours l'auxiliaire des sciences occultes, de la magie, de la nécromancie et de l'astrologie, si elle n'était pas identique avec elles ; cela venait probablement de ce qu'à l'origine ces sciences n'étaient que les formes d'un spiritualisme qui a existé de tous temps dans l'histoire de l'humanité. »

Ce qui nous surprend le plus, c'est que ces mêmes hommes, qui envisagent le corps humain tout simplement comme « une machine à digérer », trouvent des objections à faire à l'idée que, si on appliquait une substance équivalente à la métalline entre ses molécules, elle fonctionnerait sans frottement. Le corps de l'homme, d'après la Genèse, a été tiré de la terre ou de la poussière, cette allégorie détruit la prétention de nos analystes modernes à l'originalité de la découverte de la nature des constituants inorganiques du corps humain. Si l'auteur de la Genèse en a eu connaissance, et si Aristote a enseigné l'identité entre les principes vitaux des plantes, des animaux et des hommes, notre filiation avec la terre notre mère a évidemment été établie depuis longtemps.

Tout récemment, Elie de Beaumont a réaffirmé l'ancienne doctrine d'Hermès, qu'il existe une circulation terrestre comparable à celle du sang chez l'homme. Or puisque c'est une doctrine aussi vieille que le monde, que la nature renouvelle continuellement ses forces épuisées par l'absorption à la source des énergies vitales, pourquoi l'enfant différerait-il sur ce point de sa mère ? Pourquoi l'homme ne pourrait-il pas, en découvrant la source et la nature de cette énergie récupératrice, extraire de la terre elle-même le suc et la quintessence, avec lesquels il reconstitue ses forces ? C'était peut-être là le secret des alchimistes. Arrêtez la circulation des fluides terrestres, et nous avons la stagnation, la putréfaction, la mort ; que l'on arrête la circulation des fluides chez l'homme, et la stagnation, l'absorption, l'ossification par suite de la vieillesse et la mort en seront la conséquence. Si les alchimistes avaient tout simplement découvert quelque composé chimique pour conserver toujours libres les canaux de notre circulation, tout le reste ne s'ensuivrait-il pas facilement ? Et pourquoi, demanderons-nous,

si les eaux de la surface de certaines sources minérales ont une vertu quelconque pour la guérison des maladies et le rétablissement de la vigueur physique, est-il illogique de dire, que si nous pouvons obtenir les premiers produits de l'alambic de la nature dans les entrailles de la terre nous pourrons peut être trouver que la fontaine de Jouvence n'était pas le moins du monde un mythe. Jennings assure que l'élixir était tiré par quelques adeptes du laboratoire chimique secret de la nature ; et Robert Boyle, le chimiste, parle d'un vin médicinal ou cordial, que le Dr Lefèvre essaya sur une vieille femme avec un résultat merveilleux.

L'alchimie est aussi ancienne que la tradition elle-même. « La première mention authentique que l'on ait à ce sujet, dit William Godwin, est un édit de Dioclétien d'environ trois cents ans après le Christ, ordonnant de faire en Egypte de diligentes recherches pour retrouver tous les livres anciens, traitant de l'art de faire de l'or et de l'argent afin de les jeter au feu. Cet édit laisse nécessairement supposer que cette étude était d'une certaine antiquité et l'histoire *fabuleuse* donne Salomon, Pythagore et Hermès, comme ses adeptes les plus distingués.

Et cette question de la transmutation, cet alkahest ou dissolvant universel qui vient après l'élixir de vie dans l'ordre des agents de l'alchimie ? L'idée est-elle tellement absurde, qu'elle doive être considérée comme indigne de l'examen de ce siècle de découvertes chimiques ? Comment expliquerons-nous ces anecdotes historiques d'hommes qui ont véritablement fait de l'or, et qui l'ont abandonné, et des attestations de ceux qui déclarent leur en avoir vu faire ? Libavius, Geber, Arnold, Thomas d'Aquin, Bernard Comes, Joannès, Penotus, Quercetan Geber, le père de l'Alchimie en Europe, Eugène Philalèthe, Baptista Porta, Rubens, Dornesius, Vogelius, Irenée Philaletha Cosmopolita, et quantité d'alchimistes du moyen âge et de philosophes hermétistes affirment le fait. Devons-nous prendre pour des visionnaires ou des lunatiques tous ces savants, traités ailleurs de grands génies ? François Pic, dans son livre *de Auro*, cite dix-huit cas de fabrication de l'or par des procédés artificiels dont il a été témoin ; et Thomas Vaughan (1)

1. Eugène Philalèthe.

étant allé chez un orfèvre, pour lui vendre 1.200 marcs d'or, l'homme fit la remarque, d'un air soupçonneux, que l'or était trop pur pour avoir jamais été extrait d'une mine, ce qui fit fuir le vendeur en laissant l'argent. Dans un chapitre précédent nous avons cité les témoignages d'un grand nombre d'auteurs sur ce sujet.

Marco Polo nous apprend que dans quelques montagnes du Thibet, qu'il nomme *Chinginlalas*, il existe des filons de la substance dont est faite la Salamandre : « Car à la vérité » dit-il, « la salamandre n'est pas un animal, comme on le prétend dans nos contrées, mais une substance que l'on trouve dans la terre » (1). Et il ajoute qu'un Turc nommé Zurficar lui dit qu'il avait été occupé pendant trois ans dans cette région à procurer des salamandres au grand Khan. « Il lui dit que le moyen employé pour se les procurer consistait à creuser cette montagne jusqu'à ce qu'ils eussent découvert une certaine veine. La substance de cette veine était alors enlevée et écrasée, et après ce traitement elle se divise en filaments, tels qu'on les voit, et que l'on fait sécher. Ces fibres une fois sèches, sont persées et lavées de façon à ce qu'il ne reste plus que les fibres, comme celles de la laine. On les tisse ensuite... D'abord, ces étoffes ne sont pas très blanches, mais en les passant au feu un certain temps, elles deviennent aussi blanches que la neige. »

Par conséquent, ainsi que l'attestent plusieurs autorités, cette substance minérale est le fameux *Asbestos* (2) ou amianthe, que le Rév. A. Williamson dit se trouver à Shantung. Mais ce n'est pas seulement un fil incombustible que l'on en peut tirer. On en extrait aussi une huile qui possède plusieurs propriétés extraordinaires et seuls quelques Lamas et adeptes hindous possèdent le secret de ses vertus. Lorsqu'on en frictionne le corps, elle ne laisse aucune tache ni marque ; et néanmoins la partie enduite peut être lavée au savon, et avec de l'eau chaude ou froide, sans que l'effet de l'onction soit le moins du monde affecté. La personne ainsi frictionnée peut sans crainte s'avancer dans le feu le plus ardent ; et, à moins d'être suffoquée, elle n'en éprou-

1. Livre de Marco Polo, vol. 1, p 215.
2. Voir *Dictionnaire des Tissus*, de Sage, vol. 11, p. 1-12.

vera aucun malaise. Une autre propriété de l'huile, lorsqu'elle est combinée avec une *autre substance*, que nous ne sommes pas libres de désigner, et exposée aux rayons de la lune, dans certaines nuits indiquées par les astrologues indigènes donne naissance à d'étranges créatures. Nous pourrions, dans un sens, les appeler des infusoires, n'était que ceux-ci croissent et se développent. En parlant du Cachemire, Marco Polo remarque que les habitants sont très versés dans les *diableries* des enchantements, puisqu'ils en arrivent *à faire parler leurs idoles*.

Les plus grands mages mystiques de ces régions se trouvent encore en effet à Cachemire. Les diverses sectes religieuses de ce pays ont toujours eu la réputation d'avoir des pouvoirs surnaturels, du ressort des adeptes et des sages. Ainsi que le fait observer le colonel Yule, « Vambery nous apprend que, même de nos jours, les derviches de Cachemire excellent, parmi leurs frères Mahométans, dans la science des arts secrets, l'habileté dans les exorcismes et la magie » (1).

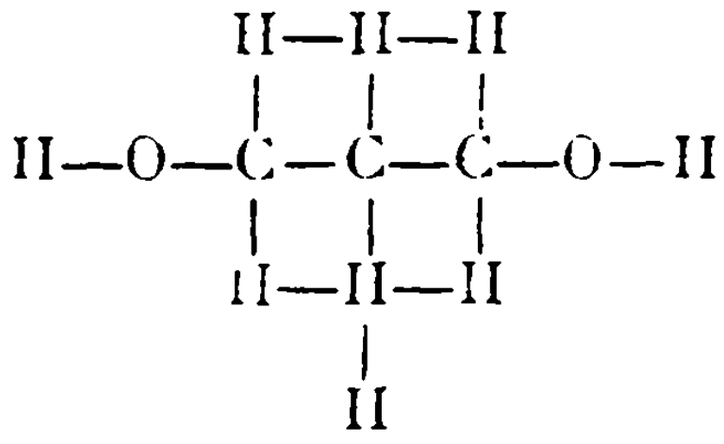
Mais tous nos chimistes modernes ne sont pas aussi dogmatiques dans leur négation de la possibilité d'une telle transmutation. Le Dr Peisse, Desprez, et même le négateur de tout, Louis Figuier de Paris sont loin de rejeter cette notion. Le Dr Wilder dit : « La possibilité de réduire les éléments à leur forme primitive, tels qu'on les suppose avoir existé dans la masse ignée, de laquelle on croit que la croûte terrestre a été formée, n'est pas considérée par les physiciens comme une idée aussi absurde que l'on a voulu le donner à entendre. Il y a comme une sorte de parenté entre les métaux, et souvent tellement proche, qu'elle semble indiquer une origine identique. Les personnes que l'on nomme alchimistes pourraient, par conséquent, avoir consacré toute leur énergie à des recherches dans ces matières, comme Lavoisier, Davy, Faraday et autres, de nos jours, ont expliqué les mystères de la chimie (2). » Un savant Théosophe, un médecin pratiquant, qui a étudié pendant plus de trente ans les sciences occultes de l'alchimie,

1. *Book of Ser Marco Polo*, vol. 1, p. 280.
2. *Alchemy or the Hermetic Philosophy*, p. 25.

a réussi à réduire les éléments à leur forme primitive, et à faire ce que l'on nomme « de la terre pré-adamique ». Elle apparaît sous la forme d'un précipité terreux dans l'eau pure, qui, si on la trouble, présente les couleurs les plus vives et les plus opalines.

« Le secret », disent les alchimistes, comme s'ils partageaient l'ignorance des non initiés, « est un amalgame de sel, de soufre, et de mercure, combiné trois fois dans l'*Azoth*, par une triple sublimation et une triple fixation ».

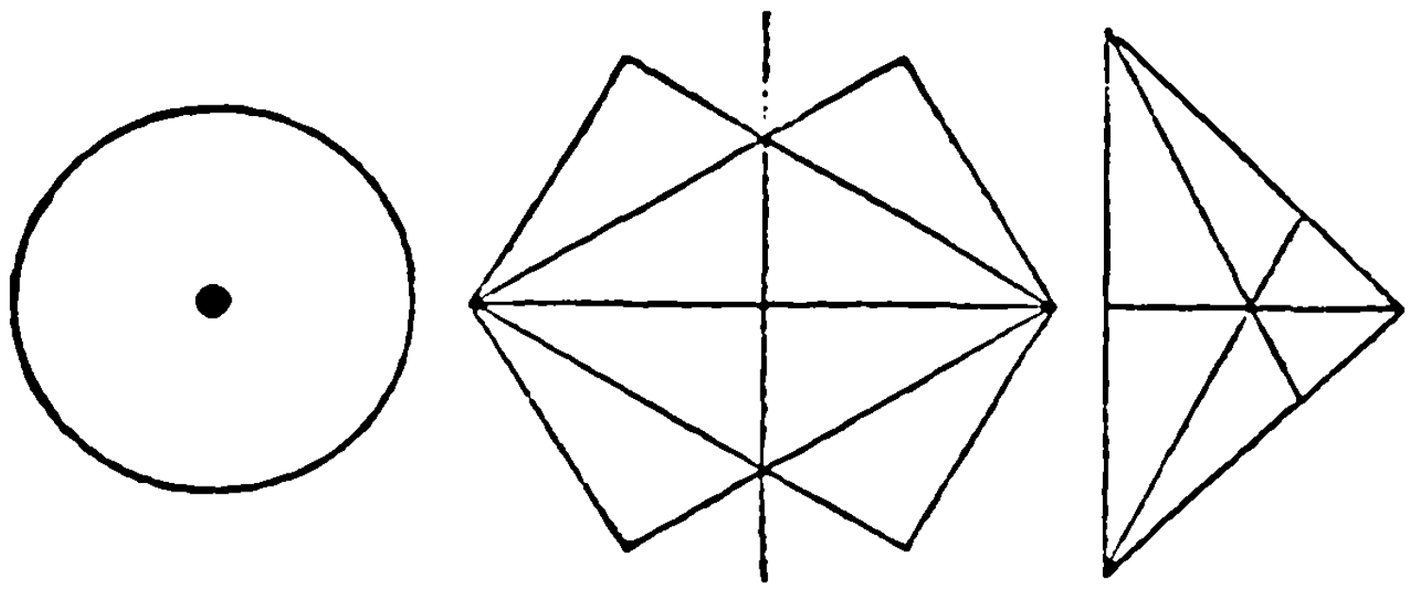
« Quelle absurdité ! » s'écriera le savant chimiste moderne. Eh bien, les disciples du grand Hermès comprennent ce qui précède, aussi bien qu'un gradué de l'Université d'Harvard comprend la signification de ce que lui enseigne son professeur de chimie, lorsque celui-ci lui dit : Avec un groupe hydroxyque nous ne pouvons produire que des composés monatomiques ; en employant deux groupes, nous pourrons former autour du même squelette un certain nombre de composés diatoniques. Attachez à ce noyau trois groupes, et il en résultera des composés triatomiques, parmi lesquels se trouve une substance très familière.



Glycérine

« Attache-toi », dit l'alchimiste, « aux quatre lettres du tétragramme disposé de la manière suivante : les lettres du nom ineffable s'y trouvent, bien que tu ne puisses tout d'abord les discerner. L'axiome incommunicable s'y trouve cabalistiquement renfermé, et c'est ce que les maîtres nomment l'arcane magique ». L'arcane, la quatrième émanation de l'Akâsa, le principe de VIE, qui est représenté dans sa troisième transmutation, par le soleil ardent, l'œil du monde, ou d'Osiris, comme le nomment les Egyptiens. Un œil veillant tendrement sur sa plus jeune fille, épouse et sœur,

Isis, la terre notre mère. Voici ce que dit d'elle Hermès, le maître trois fois grand : « Son père est le soleil, sa mère est la lune. » Il l'attire et la caresse, puis il la repousse par une force projectile. C'est à l'élève Hermétique de guetter ses mouvements, de saisir ses courants subtils, de



les guider et de les diriger avec l'aide de l'*athanor*, le levier d'Archimède de l'alchimiste. Qu'est-ce que ce mystérieux athanor ? Le physicien peut-il nous le dire, lui qui le voit et l'examine journellement ? Oui, il le voit, mais comprend-il les caractères secrètement chiffrés, tracés par le doigt divin sur chaque coquillage dans la profondeur des mers ; sur chaque feuille qui tremble au souffle de la brise ; dans la brillante étoile, dont les lignes radieuses ne sont à ses yeux qu'autant de raies plus ou moins lumineuses d'hydrogène ?

« Dieu géométrise », dit Platon (1). « Les lois de la nature sont les pensées de Dieu », s'écriait Oërstedt 2.000 ans plus tard. « Ses pensées sont immuables », répétait l'élève solitaire de la Science Hermétique, « et c'est pour cela que c'est dans la parfaite harmonie et l'équilibre de toutes cho-

1. Voir Plutarque. *Symphosiaque*, VIII, 2. « Diogéniane commence et dit : Admettons Platon à la conférence, et voyons à quel point de vue il dit, en supposant que ce soit la formule, que *Dieu remplit toujours le rôle d'un géomètre.* » Je dis : Cette sentence n'a pas été clairement formulée dans aucun de ses livres ; mais il y a de bons arguments en faveur de l'opinion qu'elle lui appartient, et elle ressemble beaucoup à sa manière de s'exprimer. Tyndare ajoute alors : Il exalte la géométrie comme une science qui élève les hommes au-dessus des objets sensibles, et les porte vers l'intelligible et éternelle nature, dont la contemplation est le but de la philosophie, ainsi qu'un aperçu des mystères de l'initiation aux rites sacrés.

ses que nous devons chercher la vérité ». Et ainsi procédant de l'unité indivisible, il trouva deux forces contraires, émanant d'elle, chacune agissant sur l'autre, et produisant l'équilibre, et les trois n'en faisant qu'une, la Monade Eternelle de Pythagore. Le point primordial est un cercle. Le cercle réalisant sa propre quadrature, en partant des quatre points cardinaux, devient le quaternaire, un carré parfait, ayant à chacun de ses quatre angles une lettre du nom mirifique, le *tétragramme* sacré. Ce sont les quatre Bouddhas primitifs qui vinrent et sont passés ; le *tétractys* de Pythagore, absorbé et résorbé par l'unique éternel NON-ÊTRE.

La tradition déclare que sur le cadavre d'Hermès, à Hébron, un Isarim, un initié, trouva la tablette connue sous le nom de *Smaragdine*. Elle contient en quelques sentences l'essence de la Sagesse Hermétique. A ceux qui ne lisent qu'avec les yeux du corps les préceptes qu'elle renferme ne suggéreront rien de nouveau ni d'extraordinaire, car elle commence purement et simplement par dire qu'elle ne parle pas de choses fictives, mais de ce qui est vrai et très certain.

« Ce qui est en bas est pareil à ce qui est en haut, et ce qui est en haut est semblable à ce qui est en bas, pour accomplir les merveilles d'une chose.

« De même que toutes choses ont été produites par la médiation d'un être, de même toutes choses ont été produites de celui-ci *par adaptation*.

« Son père est le soleil, sa mère est la lune.

« C'est la cause de toute perfection dans la terre entière.

« Son pouvoir est parfait, *s'il est changé en terre*.

« Séparez la terre du feu, le subtile du grossier, en agissant avec prudence et jugement.

« Montez avec la plus grande sagacité de la terre au ciel, et descendez ensuite de nouveau sur la terre, et réunissez les forces des choses inférieures et supérieures ; vous posséderez ainsi la lumière du monde entier, et toute obscurité s'éloignera de vous.

« Cette chose a plus de force que la force elle-même, *parce qu'elle vaincra toute chose subtile et pénétrera toute chose solide*.

« C'est par elle que le monde est formé. »

Cette chose mystérieuse est l'agent universel, magique, la lumière astrale qui, par la corrélation de ses forces, fournit l'alkahest, la pierre philosophale et l'élixir de vie. La philosophie Hermétique la nomme Azoth, l'âme du monde, la vierge céleste, le grand Aimant, etc., etc. La science physique la connaît sous la forme de chaleur, lumière, électricité et magnétisme ; mais, ignorant ses propriétés spirituelles et la puissance occulte contenue dans l'éther, elle repousse tout ce qu'elle ignore. Elle explique et dépeint les formes cristallines des flocons de neige, leurs modifications d'un prisme hexagone, qui produit une infinité d'aiguilles délicates. Elle les a si parfaitement étudiées qu'elle a même calculé, avec la précision mathématique la plus étonnante, que toutes ces aiguilles forment un angle divergent de 60 degrés. Peut-elle nous indiquer aussi bien la cause de cette infinie variété de formes les plus exquises (1), dont chacune est en elle-même une figure géométrique la plus parfaite ? Ces corolles gelées, semblables à des étoiles ou à des fleurs, peuvent être, en plus de ce que la science matérialiste en connaît, une ondée de messages lancés par des mains spirituelles des mondes supérieurs, lisibles pour les yeux spirituels de ce monde inférieur.

La croix philosophique, les deux lignes courant dans des directions opposées, l'horizontale et la perpendiculaire, la hauteur et la largeur, que la divinité géométrisant divise au point d'intersection, et qui forme le quaternaire magique, aussi bien que scientifique, lorsqu'elle est inscrite dans un carré parfait, est la base de l'occultiste. Dans sa mystique enceinte se trouve la clé qui ouvre la porte de toute science, physique aussi bien que spirituelle. Elle symbolise notre existence humaine, car le cercle de la vie circonscrit les quatre pointes de la croix qui représentent, dans leur succession, la naissance, la vie, la mort et l'immortalité. Chaque chose en ce monde est une trinité, complétée par le quaternaire (2), et chaque élément est divisible d'après

1. Prof. Ed.-L. Youmans. *Chimie Descriptive.*

2. Dans les nations anciennes, la divinité était une trinité complétée par une déesse l'*arba-Ih* ou Dieu quadruple.

ce même principe. La physiologie peut diviser l'homme à l'infini, de même que la science physique a divisé les quatre éléments primordiaux et principaux, en plusieurs douzaines d'autres ; elle ne réussira à en changer aucun. La naissance, la vie et la mort seront toujours une trinité qui n'est complétée qu'à la fin du cycle. Même dans le cas où la science arriverait à changer l'immortalité désirée en annihilation, elle serait toujours un quaternaire ; car « Dieu géométrise ».

C'est pourquoi peut-être serait-il permis un jour à l'alchimie de parler de son sel, de son mercure, de son soufre et de l'azoth, de ses symboles et de ses mirifiques lettres, et de répéter, avec l'exposé de la *Synthèse des Composés Organiques*, qu'il faut bien se souvenir que le groupement n'est pas *un jeu de fantaisie*, et que l'on peut fournir de très bonnes raisons pour la position de chaque lettre (1).

Le Dr Peisse de Paris écrivait en 1863 les lignes suivantes :

« Un mot à propos d'alchimie. Que devons-nous penser de l'art Hermétique ? Est-il correct de croire que nous pouvons transmuer les métaux, faire de l'or ? Eh bien, les hommes positifs, les esprits forts du XIXe siècle savent que M. Figuier, docteur ès sciences, et en médecine, analyste chimiste à l'école de Pharmacie de Paris, n'a nulle envie de se prononcer sur cette question. Il doute, il hésite. Il connaît plusieurs alchimistes (car il en existe) qui, se fondant sur les découvertes chimiques modernes, et spécialement sur la singulière circonstance des équivalents, démontrée par M. Dumas, prétendent que les métaux ne sont pas des corps simples, de véritables éléments dans l'absolue acception du mot, et que, par conséquent, ils peuvent être produits par le procédé de la décomposition. Cela m'encourage à faire un pas en avant, et à avouer candidement que je ne serais pas surpris de voir quelqu'un faire de l'or. Je n'ai qu'une raison à en donner, mais elle paraît suffisante ; c'est que l'or n'a pas toujours existé ; il a été formé par un travail chimique ou autre, dans le sein de la matière en

1. Josiah Cooke. *The New Chemistry*.

fusion de notre globe (1) ; peut-être il y en a-t-il maintenant en voie de formation. Les prétendus corps simples de notre chimie sont fort probablement des produits secondaires, dans la formation de la masse terrestre. Cela a été démontré pour l'eau, un des plus respectables éléments de la physique ancienne. Aujourd'hui nous créons l'eau. Pourquoi ne ferions-nous pas de l'or ? Un éminent expérimentateur M. Desprez a fait du diamant. Il est vrai que ce diamant n'est qu'un diamant scientifique, un diamant philosophique, qui peut n'avoir aucune valeur ; mais malgré cela, ma thèse tient bon. D'ailleurs, nous n'en sommes pas réduits à cet égard à de simples conjectures. Il existe encore un homme qui, dans un mémoire adressé aux corps savants, en 1853, a souligné ces mots : « J'ai découvert la méthode pour produire de l'or artificiel, j'ai fait de l'or. » Cet adepte, c'est M. Théodore Tiffereau, ex-préparateur de chimie à l'*Ecole Professionnelle Supérieure* de Nantes (2). » Le cardinal de Rohan, la célèbre victime de la conspiration du collier de la Reine, attesta qu'il avait vu le Comte de Cagliostro faire des diamants et de l'or. Nous présumons que ceux qui sont d'accord avec le professeur T. Sterry Hunt, ne seront pas satisfaits de la théorie du Dr Peisse, car ils croient que tous nos dépôts métallifères sont dus à l'action de la vie organique. Par conséquent jusqu'à ce qu'ils se soient mis d'accord en nous faisant connaître avec certitude la nature de l'or, et s'il est le produit d'une alchimie volcanique intérieure, ou une sécrétion et filtration de la surface, laissons-les régler leur querelle, et faisons crédit en attendant aux philosophes de l'antiquité. »

Le professeur Balfour Stewart que personne ne s'avisera de ranger parmi les esprits mesquins, qui plus loyalement et plus fréquemment que ses collègues admet les défaillances de la Science moderne, se montre néanmoins en cela aussi imbu de préjugés que les autres savants. La lumière perpétuelle n'étant qu'une autre expression du mouvement perpétuel, nous dit-il, et ce dernier étant impossible, parce que nous n'avons pas les moyens d'équilibrer la déperdition

1. La théorie du prof. Sterry Hunt sur les dépôts métallifères contredit cette assertion. Mais cette théorie est-elle exacte ?

2. Peisse. *La Médecine et les Médecins*. Vol. 1, p. 59, 283.

du matériel combustible, une lumière hermétique est, par conséquent, une impossibilité (1). Notant le fait qu'une lumière perpétuelle doit être le résultat de pouvoirs *magiques*, et faisant observer en outre qu'une pareille lumière n'est certainement pas de cette terre, où la lumière et toutes les autres formes de l'énergie supérieure sont essentiellement transitoires, ce savant en tire un argument, comme si les philosophes Hermétiques avaient toujours prétendu que la flamme dont il s'agit était une flamme terrestre ordinaire, résultant de la combustion de matières lumineuses. Sur ce point-là, les philosophes ont toujours été mal compris et mal interprétés.

Que de grands esprits, incrédules au début, après avoir étudié la doctrine secrète, ont modifié leurs opinions, et reconnu à quel point ils étaient dans l'erreur ! Et comme il paraît contradictoire de voir, à un moment donné, Balfour Stewart citer quelques maximes philosophiques et morales de Bacon, qu'il nomme le père de la science expérimentale, et dire... « Sûrement nous devons tirer une leçon de ces remarques, et nous garder *de rejeler comme inutiles une branche quelconque des connaissances,* ou de l'exercice de la pensée », puis, à un autre moment, repousser comme complètement impossibles les prétentions des alchimistes ! Il montre Aristote entretenant l'idée que la lumière n'est nullement un corps, ni l'émanation d'un corps quelconque, et que, par conséquent, la lumière est une force ou une action ; et pourtant, malgré que les anciens aient été les premiers à faire voir, par l'organe de Démocrite, la doctrine des atomes à John Dalton, et, par Pythagore et les plus anciens oracles de la Chaldée, celle de l'éther comme agent universel, leurs idées, dit Stewart, n'étaient pas fécondes. Il admet qu'ils possédaient le grand génie et la puissance intellectuelle, mais il ajoute qu'ils étaient très pauvres en conceptions physiques, et que, par conséquent leurs idées n'étaient pas prolifiques (2).

Tout le présent ouvrage n'est qu'une protestation contre une aussi folle manière de juger les anciens. Pour être tout

1. *La Conservation de l'Energie.*
2. *La Conservation de l'Energie*, p. 136.

à fait compétent pour critiquer leurs idées, et s'assurer si elles étaient distinctes et « appropriées aux faits », il faudrait les avoir étudiées à fond. Il est oiseux de répéter ce que nous avons dit si souvent, et ce que tout homme cherchant à connaître la vérité devrait savoir ; c'est que la quintessence de leurs connaissances était dans les mains des prêtres, qui jamais ne les ont consignées par écrit, et dans celles des initiés qui, comme Platon, *n'osèrent pas* les écrire. C'est pourquoi, les rares spéculations sur les univers, matériel et spirituel, qu'ils confièrent à l'écriture, ne peuvent mettre la postérité à même de les juger en connaissance de cause, même si les Vandales chrétiens des premiers siècles, les croisés venus après eux, et les fanatiques du moyen âge n'avaient pas détruit la majeure partie de ce qui restait de la Bibliothèque d'Alexandrie, et de ses écoles postérieures. Le professeur Draper nous apprend que le Cardinal Ximenes, à lui seul, fit livrer aux flammes, sur les places publiques de Grenade, 30.000 manuscrits Arabes, dont un grand nombre étaient des traductions d'auteurs classiques. Dans les bibliothèques du Vatican, des passages entiers de traités précieux des anciens ont été trouvés, grattés et effacés, uniquement dans le but de les remplacer par quelques absurdes psalmodies !

Qui donc, parmi ceux qui tournent le dos « à la doctrine secrète », parce qu'elle est « antiphilosophique » et, comme telle, indigne de la pensée scientifique, a le droit d'affirmer qu'il a étudié les anciens ; qu'il sait tout ce que ceux-là savaient, et que bien plus instruit encore maintenant, il sait que leur science comptait pour peu de chose, si toutefois elle avait une valeur quelconque. Cette doctrine secrète renferme l'alpha et l'oméga de la Science universelle ; c'est là que se trouvent la base et la clé de toutes les connaissances anciennes et modernes ; et c'est seulement dans cette doctrine antiphilosophique que reste enfoui *l'absolu* dans la philosophie des obscurs problèmes de la vie et de la mort.

« Les grandes forces de la nature ne nous sont connues que par leurs effets », dit Paley. Paraphrasant cette sentence, nous dirons que les grandes découvertes des temps anciens ne sont connues de la postérité que par leurs effets.

Si l'on prend un livre traitant d'alchimie, et si l'on y voit les spéculations des frères Rosecroix sur la lumière et l'or, on sera certainement émerveillé, par la simple raison que l'on n'y comprendra rien du tout. On y pourra lire que « l'or hermétique est le produit des rayons solaires ou de la lumière répandue invisiblement et magiquement dans le corps du Monde. La lumière est l'or sublimé, tiré magiquement par une invisible attraction stellaire des profondeurs de la matière. L'or est ainsi le dépôt de la lumière qui s'engendre toute seule. La lumière, dans le monde céleste, est l'or subtil, vaporisé, et magiquement exalté, ou *l'esprit de la flamme*. L'or entraîne et extrait les natures inférieures dans les métaux, et en les intensifiant et les multipliant, il les convertit en lui-même (1). »

Néanmoins, les faits sont les faits ; et, comme le dit Billot du spiritisme, nous remarquerons, au sujet de l'occultisme en général et de l'alchimie en particulier, que ce n'est pas une affaire d'opinion, mais de *faits ;* et que si des savants considèrent une lampe inextinguible comme une impossibilité, il n'en est pas moins vrai que des personnes, de nos jours aussi bien que dans les siècles d'ignorance et de superstition, en ont trouvé brûlant encore d'une flamme brillante, dans d'anciens caveaux fermés depuis des siècles ; et que d'autres personnes possèdent le secret d'entretenir de pareilles flammes pendant plusieurs siècles. Les savants disent que le spiritisme ancien et moderne, le magnétisme et la magie sont du charlatanisme et de l'illusion ; mais il y a sur la surface du globe 800 millions d'hommes et de femmes, parfaitement sains d'esprit, qui croient à toutes ces choses. Quels sont ceux qui ont raison ?

« Démocrite, dit Lucien (2), ne croyait pas aux miracles... il s'appliqua à découvrir le procédé par lequel les théurges en opéraient ; en un mot, sa philosophie le conduisit à la conclusion que la magie était entièrement confinée à l'application et à *l'imitation* des lois et des œuvres de la nature. »

Or, l'opinion du gai philosophe est pour nous de la plus

1. Extraits de Robert Fludd dans *Les Rosecroix*.
2. Philopseud.

haute importance, puisque les Mages laissés à Abdère par Xerxès furent ses maîtres, et qu'il avait en outre longtemps étudié la magie, avec les prêtres Egyptiens (1). Pendant près de quatre-vingt-dix ans, sur les cent neuf qu'il vécut, ce grand philosophe avait fait des expériences, qu'il avait notées dans un livre traitant, suivant Petronius (2), des faits de la nature qu'il avait, lui-même, observés et vérifiés. Et nous le voyons, non seulement refusant de croire aux *miracles* qu'il rejette absolument, mais encore affirmant que tous ceux qui étaient attestés par des témoins oculaires avaient, et pouvaient avoir réellement eu lieu ; car tous, même les plus incroyables, avaient été exécutés conformément aux *lois secrètes de la nature* (3).

« Le jour où une des propositions d'Euclide sera contestée est encore à venir », dit le professeur Draper (4) exaltant les disciples d'Aristote aux dépens de ceux de Pythagore et de Platon. Refuserons-nous, dans ce cas, de croire aux nombreuses autorités bien informées (Lamprière entre autres) qui affirment que les quinze livres d'*Eléments* ne doivent pas tous être attribués à Euclide ; et que beaucoup des plus précieuses démonstrations et vérités qu'ils contiennent doivent leur existence à Pythagore, à Thaler et à Eudoxus ? Qu'Euclide, malgré son génie, *fut le premier* à mettre de l'ordre dans ces matières, et qu'il ne fit qu'y intercaler quelques-unes de ses théories, afin de rendre l'ensemble complet, et en faire un système suivi de géométrie ? Et si ces autorités sont dans le vrai, c'est donc à ce soleil central de la science métaphysique, Pythagore et son école, que les modernes sont directement redevables d'hommes, tels qu'Eratosthènes, le géomètre et cosmographe, et dont la réputation est universelle, Archimède, et même Ptolémée, malgré ses erreurs obstinées. Sans la science exacte de ces hommes et sans les fragments des ouvrages qu'ils nous ont laissés, et sur lesquels Galilée a basé ses spéculations, les grands prêtres du XIXe siècle pourraient peut-être encore se trouver, sous la tutelle de l'Eglise phi-

1. Diogène Laërce in *Democriti Vitæ*.
2. Satyrie. Vitrus. *D. Architectur.*, lib. IX, cap. III.
3. Pline. *Hist. Nat.*
4. Draper. *Conflit entre la Religion et la Science*.

losophant en 1876 sur la cosmogonie d'Augustin et de Bède, avec la rotation de la voûte céleste autour de la terre, et celle-ci encore aussi plate qu'une assiette.

Le XIX^e^ siècle semble positivement condamné aux confessions humiliantes. Feltre (en Italie) érige une statue *à Panfilo Cataldi, l'illustre inventeur des caractères mobiles d'imprimerie*, et ajoute, dans l'inscription, le généreux aveu que l'Italie lui rend un *tribut d'hommages trop longtemps différé*. Mais la statue n'est pas plutôt installée que le colonel Yule conseille aux habitants de Feltre de la brûler dans de la chaux vive. Il leur démontre que plus d'un voyageur, outre Marco Polo, a rapporté de la Chine des types mobiles en bois, et des spécimens de livres chinois, dont le texte entier avait été imprimé au moyen de caractères mobiles (1). Nous avons vu dans plusieurs lamaseries du Thibet, où il y a des imprimeries, de ces types conservés comme curiosités. On sait qu'ils remontent à la plus haute antiquité, puisque les types furent perfectionnés, et les anciens abandonnés, à une époque contemporaine des premiers souvenirs du lamaïsme Bouddhique. Par conséquent, ils doivent avoir existé en Chine avant l'ère chrétienne.

Que chacun médite et pèse les sages paroles du professeur Roscoe, dans sa conférence sur l'*Analyse du Spectre*. « Les vérités à l'état d'enfance doivent être rendues utiles. Ni vous ni moi, peut-être, ne verrons comment ni quand cela aura lieu, mais nul de ceux qui savent ce que c'est que la science ne doutera un seul instant que l'heure peut sonner à tout moment où les secrets les plus cachés de la nature seront mis à la portée de tous, pour le bien de l'humanité. Qui aurait prédit que la découverte que les membres d'une grenouille morte se contractant lorsqu'on touche avec deux métaux différents conduirait à la découverte du télégraphe électrique ? »

Le professeur Roscoe, visitant Kirchhoff et Bunsen, lorsqu'ils faisaient leurs grandes découvertes sur la nature des lignes de Fraunhoffer, dit qu'il eut l'intuition qu'il devait y avoir du fer dans le soleil ; ce qui ajoute une preuve nouvelle au million de preuves antérieures, que ce

1. *Book of Ser Marco Polo*, vol. I, p. 133-135.

n'est pas par induction, mais bien plus souvent par une intuition, subite comme un coup de foudre, que s'opèrent les grandes découvertes. Il y a encore bien d'autres éclairs de la sorte en réserve pour nous. On trouvera, peut-être, qu'une des dernières étincelles de la science moderne, le beau spectre vert de l'argent, n'offre rien de nouveau, et qu'il était bien connu des anciens physiciens et chimistes, malgré la rareté et la grande infériorité de leurs instruments d'optique. L'argent et le vert étaient déjà associés à l'époque d Hermès. La lune ou Astarté (l'argent Hermétique) est un des deux principaux symboles des Rosecroix. C'est un axiome Hermétique, que « la cause de la splendeur et de la variété des couleurs est profondément ensevelie dans les affinités de la nature ; et qu'il existe une alliance singulière et mystérieuse entre la couleur et le son ». Les cabalistes placent leur « nature moyenne » en relation directe avec la lune ; et le rayon vert occupe le point central des autres, étant placé au milieu du spectre. Les prêtres Egyptiens chantaient les *sept* voyelles comme un hymne adressé à Serapis (1), et au son de la *septième* voyelle, de même qu'au *septième rayon* du soleil levant, la Statue de Memnon répondait. De récentes découvertes ont démontré les merveilleuses propriétés de la lumière bleu-violet, le *septième* rayon du spectre du prisme, le plus puissant de tous, chimiquement parlant, et qui correspond à la note la plus élevée dans la gamme musicale. La théorie des Rosecroix que tout l'univers est un instrument de musique est la doctrine Pythagoricienne de la musique des sphères. Les sons et les couleurs sont tous des membres spirituels de même que les sept rayons du prisme procèdent d'un endroit du ciel, de même les sept forces de la nature, chacune d'elles un nombre, sont les sept irradiations de l'unité, le SOLEIL spirituel central.

« Heureux celui qui comprend les nombres spirituels et perçoit leur puissante influence ! » s'écrie Platon. Et heureux, pouvons-nous ajouter, celui qui, parcourant le labyrynthe de la corrélation des forces, ne néglige pas de les faire remonter à ce Soleil invisible !

1. *Denis d'Halicarnasse.*

Les futurs expérimentateurs auront l'honneur d'avoir démontré que les tons de la musique ont un merveilleux effet sur le développement de la végétation. C'est par l'énonciation de ce sophisme peu scientifique que nous clorons ce chapitre, et nous continuerons à rappeler au lecteur indulgent certaines choses que les anciens savaient et que les modernes *croient* savoir.

CHAPITRE XIV

« Les transactions de notre cité de Saïs ont été consignées dans nos écrits sacrés pendant une période de 8.000 ans ».

PLATON, *le Timée.*

Les Egyptiens affirment que du règne d'Héraclis à celui d'Amasis 17.000 années se sont écoulées.

HÉRODOTE, lib. II, c. 43.

Le théologien ne peut-il pas dériver au moins quelque lumière de cette foi pure des âges primitifs qui respire dans les hiéroglyphes Egyptiens afin d'aider à la démonstration de l'immortalité de l'âme ? L'historien ne daignera-t-il pas signaler la priorité d'origine de tout art et de toute science en Egypte, des milliers d'années avant que les Pelarges eussent couvert les îles et les caps de l'archipel de leurs forteresses et de leurs temples ?

GLIDDON.

SOMMAIRE

Preuves de la grandeur de l'Egypte ancienne. — Transport des monolithes. — La Grèce doit toutes ses connaissances à l'Egypte. — La glorieuse Thèbes et la puissante Karnak. — Quels furent les architectes de l'Egypte ? — Une treille qui pare les coups de foudre. — Ce que contient le papyrus d'Ebers. — Arts Egyptiens de la guerre et de la paix. — Les trois degrés du progrès scientifique. — Notre siècle est le siècle d'airain. — Merveilleux verre chinois. — Trempe du cuivre : Enveloppe des momies ; anesthésie. — La chimie des couleurs automates. — Fabrication du verre, pierres précieuses artificielles. — Les premiers navigateurs du Globe. — Une ville mystérieuse dans les Cordillières. — Quiché et autres Cosmogonies. — Qu'étaient les aborigènes Américains. — Votan le demi-dieu Mexicain. — Culte du serpent d'Israël. — Culte de Voudou et Nagualisme. — Religion des anciens Mexicains. — Trois glorieuses reliques d'un passé puissant. — Qui a construit Nagkon Wat ? Est-ce que ce furent les tribus perdues d'Israël ? — Qu'étaient les Juifs ? — Hébron, la ville des géants. — Le pays de l'Eléphant-Blanc. — Les énigmes du Sphinx.

Comment l'Egypte a-t-elle acquis sa science ? A quelle époque a lui cette aurore de la civilisation, dont la merveilleuse perfection est indiquée par les débris et les fragments

que nous en fournissent les archéologues ? Hélas, les lèvres de Memnon sont muettes, et ne rendent plus d'oracles ; le Sphinx dans son mutisme est devenu un problème plus difficile encore à déchiffrer que ne l'était l'énigme proposée à OEdipe.

Ce que l'Egypte a enseigné aux autres, elle ne l'avait certainement pas acquis dans l'échange international d'idées et de découvertes avec ses voisins de race Sémitique, et ce n'est pas ceux-ci qui la stimulèrent. « Plus nous en apprenons sur le compte des Egyptiens », dit un auteur dans un récent article, « et plus ils nous paraissent surprenants ». De qui aurait-elle appris ses arts merveilleux, dont le secret s'est perdu avec elle ? Elle n'a envoyé aucun agent à travers le monde, pour apprendre ce que les autres savaient ; mais c'est à ses sages que les sages des nations voisines eurent recours pour acquérir la science. Se renfermant fièrement dans son domaine enchanté, la belle reine du désert créait des merveilles, comme avec l'aide d'une baguette magique. « Rien ne prouve », dit le même auteur que nous avons déjà cité ailleurs, « que la civilisation et la science aient suivi chez elle la même marche que chez les autres peuples, mais tout semble y avoir existé au même degré de perfection *dès les temps les plus anciens*. L'histoire nous démontre que nulle nation n'a eu autant de « connaissances qu'elle. »

Ne pourrait-on donner pour raison, que jusqu'à une époque fort récente l'on ne savait rien de l'Inde antique ? Que ces deux nations, l'Inde et l'Egypte, étaient sœurs ? Qu'elles étaient les plus anciennes dans le groupe des nations ; et que les Ethiopiens Orientaux — les puissants constructeurs — étaient venus de l'Inde à l'état de peuple adulte et mûr, apportant leur civilisation avec eux, et colonisant peut-être le territoire inoccupé de l'Egypte ? Mais nous développerons ce thème d'une façon plus complète dans notre troisième volume (1).

« La mécanique, dit Eusèbe Salverte, était pratiquée par les anciens à un degré de perfection qui n'a jamais été atteint dans les temps modernes. Leurs inventions ont-elles

1. Voir volume IV, chap. 8.

été surpassées à notre époque ? Certainement non ; et aujourd'hui, avec tous les moyens que le progrès de la science et les découvertes modernes ont placés entre les mains des mécaniciens, n'avons-nous pas été arrêtés par de nombreuses difficultés, en cherchant à mettre en place un de ces monolithes sur son piédestal, qu'il y a quarante siècles, les Egyptiens érigeaient en si grand nombre devant leurs édifices sacrés. »

Aussi loin que nous jetions nos regards dans l'histoire, au règne de Ménès, le plus ancien des rois dont nous ayons connaissance, nous trouvons la preuve que les Egyptiens étaient beaucoup plus versés en hydrostatique et en matière de machines hydrauliques que nous-mêmes. L'œuvre gigantesque du détournement du cours du Nil, ou plutôt de ses trois principales branches, pour l'amener à Memphis, fut accomplie sous le règne de ce monarque, qui nous paraît aussi éloigné dans la nuit des temps qu'une étoile lointaine brillant dans la voûte céleste. Wilkinson dit : « Ménès prit soigneusement la mesure de la force qu'il avait à combattre, et il construisit une digue dont les puissants remblais et les énormes remparts firent dévier les eaux vers l'est, et depuis cette époque le fleuve est resté maintenu dans son nouveau lit. » Hérodote nous a laissé une poétique mais exacte description du lac Mœris, ainsi nommé du Pharaon qui fit creuser ce réservoir artificiel.

L'historien a décrit ce lac comme mesurant 450 milles de circonférence et 300 pieds de profondeur. Il était alimenté par le Nil au moyen de canaux artificiels, et il avait été construit dans le but de mettre en réserve une partie des eaux de l'inondation annuelle, pour servir à l'irrigation sur une étendue de plusieurs milles. Ses nombreuses écluses, ses batardeaux, ses barrages et ses mécanismes merveilleusement adaptés aux besoins étaient construits avec la plus grande habileté. Les Romains, à une époque beaucoup plus récente, puisèrent leurs connaissances, en matière de constructions hydrauliques, chez les Egyptiens, mais nos progrès les plus récents, dans la science de l'hydrostatique, ont démontré que leurs notions sur certaines branches de cette science laissaient beaucoup à désirer. Ainsi, par exemple, s'ils étaient au courant de ce que l'on appelle

la grande loi en hydrostatique, ils paraissent avoir été moins familiers avec ce que nos modernes ingénieurs désignent sous le nom de joints étanches. Leur ignorance est suffisamment démontrée par leur manière de conduire l'eau à travers de grands aqueducs de niveau, au lieu d'employer pour cela, à moins de frais, des tubes de fer placés au-dessous de la surface du sol. Mais les Egyptiens évidemment usaient d'une méthode beaucoup supérieure, pour leurs canaux et leurs irrigations artificielles. Malgré cela, les ingénieurs modernes employés par M. de Lesseps pour le Canal de Suez, qui ont appris des anciens Romains tout ce qu'ils ont pu leur enseigner de leur art, que de leur côté ils avaient puisé en Egypte, ont haussé les épaules à l'idée qu'on leur suggérait, qu'ils pourraient chercher le remède à certaines imperfections de leur travail dans l'étude des divers musées Egyptiens. Néanmoins, les ingénieurs ont réussi à donner aux rives de ce « long et vilain fossé », comme l'appelle le professeur Carpenter, une force et une solidité suffisantes, pour en faire une voie d'eau navigable, au lieu d'un écueil de boue qu'il était d'abord pour les navires.

Les dépôts d'alluvion du Nil, durant les trente derniers siècles, ont complètement modifié la structure du Delta, de sorte qu'il gagne continuellement sur la mer, en ajoutant sans cesse au territoire du Khédive. Dans les temps anciens, la principale bouche du fleuve était nommée Péluvienne ; et le canal creusé par l'un des rois, le canal de Necho, conduisait de Suez à cette branche. Après la défaite d'Antoine et de Cléopâtre à Actinus, on proposa de faire passer une partie de la flotte par le canal dans la Mer Rouge, ce qui indique la profondeur que ces ingénieurs des premiers âges avaient su donner à leur canal. Les colons du Colorado et de l'Arizona ont récemment reconquis de grandes étendues de terrain aride par un système d'irrigation ; et les journaux ont fait de pompeux éloges de leur ingéniosité. Mais sur une distance de 300 milles au-dessus du Caire, s'étend une bande de terre conquise sur le décret et rendue, suivant le professeur Carpenter, « la plus fertile qui existe sur la surface du globe ». Cet auteur dit : « Pendant des milliers d'années ces canaux d'embranchement ont apporté l'eau

du Nil pour fertiliser le sol de cette étroite langue de terre, aussi bien que celui du Delta. » Il décrit « le réseau des canaux du Delta qui date de la première époque de la monarchie égyptienne ».

La province française de l'Artois a donné son nom aux puits artésiens, comme si cette forme d'appareils de forage avait été employée pour la première fois dans cette contrée ; mais, si nous consultons les annales de la Chine, nous trouvons que ces puits y ont été d'un usage commun, des siècles avant l'ère chrétienne.

Si maintenant nous nous tournons du côté de l'Architecture, nous voyons se déployer à nos yeux de véritables merveilles qui défient toute description. En parlant des temples du Philae, d'Abu Simbel, de Dendera, d'Edfu, et de Karnak, le professeur Carpenter remarque que « ces belles et étonnantes constructions, splendides et stupéfiantes, ces pyramides et ces temples gigantesques ont encore une ampleur et une beauté impressionnantes, après tant de milliers d'années. Il reste confondu de l'admirable caractère du travail, les pierres étant jointes, dans la plupart des cas, avec une étonnante exactitude, si bien que l'on ne peut pas même introduire entre les joints la lame d'un couteau ». Il signale, au cours de son pèlerinage archéologique d'amateur, une autre de ces *curieuses coïncidences* que Sa Sainteté le Pape apprendra peut-être avec quelque intérêt. Il parle du *Livre Egyptien des Morts*, sculpté sur les anciens monuments, et de l'antique croyance à l'immortalité de l'âme. « Or », dit-il, « il est fort étonnant de voir que non seulement cette ancienne croyance, mais encore le langage dans lequel elle est exprimée dans l'antiquité Egyptienne anticipent sur la Révélation Chrétienne. En effet, dans ce *Livre des Morts*, on fait usage des mêmes phrases que nous retrouvons dans *Nouveau Testament*, au sujet du jour du Jugement » et l'auteur admet que ce hiérogramme « a été gravé probablement 2.000 ans avant l'ère chétienne ».

D'après Bunsen, qui est considéré comme ayant fait les calculs les plus exacts, la masse de maçonnerie de la grande pyramide de Cheops mesure 82.111.000 pieds, et pèserait 6.316.000 tonnes. L'immense quantité de blocs de pierre carrés nous montre l'adresse sans pareille des tailleurs de

pierre Egyptiens. Parlant de la grande pyramide, Kenrick dit : « Les joints sont à peine perceptibles, car leur épaisseur ne dépasse pas celle d'une feuille de papier, et le ciment en est si dur, que les fragments des pierres de revêtement restent encore dans leur position originelle, malgré que plusieurs siècles se soient écoulés, et la violence avec laquelle elles furent détachées. » Lequel de nos architectes modernes et de nos chimistes redécouvrira le ciment indestructible des plus anciens édifices égyptiens ?

« L'habileté des anciens dans la taille des pierres », dit Bunsen, se montre le plus manifestement dans l'extraction des blocs gigantesques dont sont tirés les obélisques et les statues colossales, obélisques de quatre-vingt-dix pieds de hauteur, et statues de quarante pieds, sculptés dans un seul bloc ! » Or il en existe un grand nombre. Ils ne faisaient pas sauter les blocs pour ces monuments ; mais ils avaient adopté la méthode scientifique suivante : Au lieu d'employer d'énormes coins en fer, qui auraient fait éclater la pierre, ils creusaient une petite rigole sur toute la longueur de la roche, sur une longueur d'une centaine de pieds, et ils y inséraient très près les uns des autres un grand nombre de petits coins en bois très sec ; ils jetaient ensuite de l'eau dans la rigole, et les coins gonflés par l'humidité se détendaient et éclataient simultanément avec une force terrible, qui fendait l'immense pierre aussi net qu'un diamant coupe un morceau de verre.

Les géographes et les géologues modernes ont démontré que ces monolithes avaient été apportés de distances prodigieuses, sans pouvoir se former une idée de la manière dont s'effectuaient ces transports. D'anciens manuscrits nous apprennent qu'ils étaient opérés au moyen de rails portatifs, qui reposaient sur des sacs en cuir remplis d'air et rendus incorruptibles par le même procédé mis en usage pour la conservation des momies. Ces ingénieux coussins d'air empêchaient les rails de s'enfoncer dans le sable. Manetho en fait mention, et il observe qu'ils étaient si bien préparés, qu'ils pouvaient braver l'usage pendant des siècles.

Il est impossible de fixer, d'après les règles de la Science moderne, la date des centaines de pyramides dans la vallée du Nil ; mais Hérodote nous informe que chaque roi en

érigeait une en commémoration de son règne, et pour lui servir de sépulture. Mais, Hérodote n'a pas tout dit, bien qu'il ait été au courant que le but *réel* de sa pyramide était bien différent de celui qu'il lui attribue. Si ses scrupules religieux ne le lui eussent défendu, il aurait pu ajouter qu'extérieurement, elle symbolisait le principe créateur de la nature, et qu'elle lui servait aussi d'illustration aux principes de la géométrie, des mathématiques, de l'astrologie, et de l'astronomie. Intérieurement c'était un temple majestueux, dans les sombres retraites duquel s'accomplissaient les mystères, et dont les murs avaient souvent été témoins des cérémonies d'initiation des membres de la famille royale. Le sarcophage de porphyre que le professeur Piazzi Smyth, Astronome Royal d'Ecosse, fait descendre au rôle trivial de coffre a grain, était le *font baptismal*, d'où, en sortant, le néophyte « était né de nouveau » et devenait un *adepte*.

Hérodote nous donne cependant une juste idée du travail considérable dépensé dans le transport d'un de ces gigantesques blocs de granit. Il mesurait trente deux pieds de long, vingt et un de large et douze d'épaisseur. Il évalue son poids à plus de 300 tonnes, et 2.000 hommes travaillèrent pendant trois ans à le transporter le long du Nil de Syène au Delta. Gliddon dans son livre : *Ancient Egypt*, mentionne la description donnée par Pline des mesures prises pour transporter l'obélisque érigé à Alexandrie par Ptolémée Philadelphe. On creusa un canal du Nil à l'endroit où gisait l'obélisque. Deux bateaux furent amenés au-dessous; ils étaient lestés de pierres cubiques d'un pied chacune, et le poids de l'obélisque ayant été calculé par les ingénieurs, le chargement des bateaux était exactement proportionnel à ce poids, de façon qu'ils étaient suffisamment submergés pour pouvoir passer sous le monolithe couché en travers du canal. Dans cette position, le lest fut successivement enlevé, les bateaux se relevèrent et soulevèrent l'obélisque, qu'ils transportèrent de la sorte, jusqu'à l'embouchure du fleuve.

Dans la Section Egyptienne du Musée de Dresde, ou de Berlin, nous ne savons plus au juste lequel, il y a un dessin représentant un ouvrier grimpant le long d'une pyramide inachevée, portant une charge de sable sur le dos. Cela a

suggéré à certains Egyptologues l'idée que les blocs des pyramides étaient chimiquement composés sur place. Quelques ingénieurs modernes croient que le ciment de Portland, un double silicate de chaux et d'alumine, constitue le ciment indestructible des Anciens. Mais, d'autre part, le professeur Carpenter affirme que les pyramides, à l'exception de leur enveloppe de granit, étaient formées de ce que les géologues nomment pierre calcaire *nummulitique*. Ce calcaire est plus récent que la vieille craie ; il est formé des coquilles d'animaux nommés nummulites, grands comme de petites pièces de monnaie de la dimension d'un shilling. Quelle que soit la décision qu'on prenne à cet égard, personne, depuis Hérodote et Pline, jusqu'au dernier ingénieux voyageur qui a contemplé ces monuments impériaux de dynasties depuis longtemps disparues, n'a pu nous dire comment ces masses gigantesques avaient été transportées et mises en place. Bunsen accorde à l'Egypte une antiquité de 20.000 ans. Mais, même à cet égard, si nous voulons nous en rapporter aux autorités modernes, nous en sommes réduits aux conjectures. Elles ne nous apprennent ni pourquoi les pyramides construites, ni sous quelle dynastie la première fut érigée, ni les matériaux avec lesquels elles ont été bâties. Tout est conjecture en ce qui les concerne.

Le professeur Smyth nous a fourni la description mathématique, de beaucoup la plus exacte que l'on trouve dans la littérature au sujet de la grande pyramide. Mais après nous avoir montré la portée astronomique de sa structure, il apprécie si mal les notions de l'ancienne Egypte, qu'il soutient fermement que le sarcophage de porphyre dans la chambre du roi est l'unité de mesure des deux nations les plus éclairées du globe, « l'Angleterre et les États-Unis d'Amérique ». Un des livres d'Hermès décrit certaines de ces pyramides, comme s'élevant sur les bords de la mer, « dont les vagues impuissantes viennent se briser à leur base ». Cela laisse supposer que les tracés géographiques de la contrée ont été changés, et pourrait indiquer que nous devons attribuer à ces anciens « greniers », observatoires magico-astrologiques », et « sépulchres royaux », une origine antérieure à la formation du Sahara et des autres déserts. Cela impliquerait une antiquité de beaucoup supé-

rieure aux quelques milliers d'années, si généreusement concédées par les Egyptologues.

Le Dr Rebold, un archéologue français de quelque renom, donne à ses lecteurs un aperçu de la culture qui prévalait 5.000 (?) ans avant Jésus-Christ, en disant qu'il n'y avait à cette époque pas moins de « trente à quarante collèges de prêtres, qui étudiaient les sciences occultes et de la magie pratique ».

Un rédacteur de la *National Quarterly Review* (vol. XXXII, n° LXIII, décembre 1875) dit que « les récentes excavations faites dans les ruines de Carthage ont amené au jour des traces de civilisation, et d'un raffinement d'art et de luxe qui doit même avoir éclipsé ceux de l'ancienne Rome ; et lorsque le fameux vœu *delenda Carthago* fut réalisé, la maîtresse du monde savait bien qu'elle allait détruire une nation plus grande qu'elle-même, car, tandis que l'un de ces deux empires conquérait le monde par la seule force des armes, l'autre était le dernier et le plus parfait représentant d'une race qui avait été à la tête de la civilisation, bien des siècles avant que l'on n'eût rêvé de Rome, et dirigeait l'instruction et l'intelligence du genre humain ». Cette Carthage est celle qui, d'après Cyprien, existait déjà 1234 avant Jésus-Christ, ou cinquante ans avant la prise de Troie, et non celle que la tradition populaire suppose avoir été bâtie par Didon (Elissa et Astarté) quatre siècles plus tard.

Nous trouvons ici encore une preuve de la vérité de la doctrine des cycles. Les affirmations de Draper, au sujet de l'érudition astronomique des anciens Egyptiens, sont singulièrement corroborées par un fait intéressant cité d'une conférence donnée à Philadelphie par feu le professeur d'astronomie O. M. Mitchell. Sur le cercueil d'une momie, actuellement au British Muséum, est dessiné un Zodiaque, avec les positions exactes des planètes au moment de l'équinoxe d'automne, de l'année 1722 avant Jésus-Christ. Le professeur Mitchell calcula la position exacte des corps célestes appartenant à notre système solaire, à l'époque indiquée. « Le résultat », dit l'auteur qui le cite, le voici suivant ses propres expressions : « A ma grande surprise, je trouvai que le 7 octobre 1722 avant Jésus-Christ la lune et les planètes

avaient occupé exactement, dans le ciel, les places indiquées sur le cercueil du British Museum (1). »

Le professeur John Fiske, dans son attaque contre le *History of the intellectuel developement of Europe* du Dr Draper, part en guerre contre la doctrine de la progression cyclique, en faisant remarquer « que nous n'avons jamais connu le commencement ni la fin d'un cycle historique et que nous n'avons aucune garantie inductive pour croire que nous en traversons un maintenant » (2). Il blâme l'auteur de cet éloquent et remarquable ouvrage, pour « l'étrange disposition qu'il y trahit, non seulement de rapporter la meilleure part de la culture des Grecs à une source Égyptienne, mais encore d'exalter uniformément la civilisation non Européenne, aux dépens de celle de l'Europe ». Nous croyons que cette « étrange disposition » pourrait être directement sanctionnée par les aveux des grands historiens Grecs eux-mêmes. Le professeur Fiske pourrait relire Hérodote avec profit. Le « Père de l'Histoire » confesse à plusieurs reprises que la Grèce doit tout à l'Egypte. Quant à son assertion que le monde n'a jamais connu le commencement ni la fin d'un cycle historique, nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil rétrospectif sur les nombreuses glorieuses nations qui ont disparu, c'est-à-dire qui ont atteint la fin de leur grand cycle national. Que l'on compare l'Egypte de cette époque avec ses arts poussés à la perfection, sa science, sa religion, ses glorieuses cités, ses monuments, et sa nombreuse population, avec l'Egypte d'aujourd'hui, peuplée d'étrangers ; ses ruines devenues l'asile des chauve-souris et des serpents, et quelques rares Cophtes, les seuls héritiers survivants de toutes ces grandeurs, et que l'on dise si la théorie cyclique est un vain mot. Gliddon, qui est contredit par Fiske dit : « Les philologues, les astronomes, les chimistes, les peintres, les architectes, les médecins, doivent revenir de l'Egypte, pour y apprendre l'origine du langage et de l'écriture ; du calendrier et du système solaire, de l'art de tailler le granit avec un ciseau d'airain, et de donner de l'élas-

1. Peebles. *Around the World.*
2. John Fiske. *The North American Revieu*, art. « The Laws of History », juillet 1859.

ticité à une épée de cuivre ; de fabriquer du verre avec la diversité de nuances de l'arc-en-ciel ; de mouvoir des blocs de syénite polie, du poids de neuf cents tonnes, et de les transporter à n'importe quelle distance, par terre ou par eau ; de construire des arches de plein cintre ou en ogive, avec une précision mathématique qui n'a pas été surpassée jusqu'à nos jours, et cela 2.000 années avant la *Cloaca Magna* de Rome ; de sculpter une colonne Dorique mille ans avant que les Doriens aient été connus dans l'histoire ; de peindre à fresque avec des couleurs inaltérables ; de la connaissance pratique de l'anatomie ; et de la manière de construire des pyramides défiant le temps. »

« Tout artisan peut se rendre compte du progrès de son art il y a 4.000 ans, dans les monuments de l'Egypte ; et, qu'il soit charron construisant des chars ; cordonnier cousant sa chaussure ; corroyeur employant la même forme de couteau que les anciens, parce qu'elle est considérée aujourd'hui comme la meilleure ; tisserand faisant usage de la même navette ; ferblantier se servant d'un soufflet de forge de forme identique à la leur, reconnue tout récemment la plus efficace ; le graveur sur pierre taillant en hiéroglyphes des noms comme ceux de Schooho il y a plus de 4.300 ans ; *toutes ces preuves*, et bien d'autres plus surprenantes encore de la priorité des Egyptiens ne demandent, pour être obtenues, qu'un simple coup d'œil jeté sur les gravures de Rossellini. »

« En vérité », s'écrie un autre auteur, « ces temples et ces tombeaux des Rhamsès étaient pour Hérodote autant que pour nous-mêmes, d'incontestables merveilles (1) ».

Malgré cela, l'impitoyable main du temps a laissé les traces de son passage sur leurs constructions, et quelques-unes d'entre elles, dont le souvenir aurait été perdu sans les *Livres d'Hermès*, ont été plongées pour jamais dans l'oubli des âges. Rois après rois, et dynasties après dynasties ont passé dans leur pompe brillante sous les yeux des générations successives, et leur renommée a rempli le monde habitable. Le même voile d'oubli était tombé sur eux ainsi que sur leurs monuments, avant que la première de nos

1. Peebles, *ibid*.

autorités historiques, Hérodote, ait conservé à la postérité le souvenir de cette merveille du monde, le grand Labyrinthe. La chronologie Biblique longtemps acceptée a tellement rétréci les esprits, non seulement du clergé, mais encore de nos savants à peine affranchis de leurs chaînes, qu'en traitant les vestiges préhistoriques, dans les différentes parties du monde, on manifeste toujours une crainte constante d'aller au delà de la période de 6.000 années, jusqu'à présent accordée par la théologie comme étant l'âge réel du monde.

Hérodote trouva le Labyrinthe déjà en ruines ; mais, malgré cela, son admiration pour le génie de ses constructeurs ne connut pas de bornes. Il le considérait comme, de beaucoup, plus merveilleux que les pyramides elles-mêmes, et il le décrit minutieusement en témoin oculaire. Les savants Français et Prussiens, aussi bien que d'autres Egyptologues, sont d'accord sur son emplacement, et ils ont visité et reconnu ses ruines. De plus, ils confirment les rapports qu'en a fait l'historien antique. Hérodote dit qu'il y a trouvé 3.000 chambres, dont la moitié souterraines et l'autre moitié au-dessus du sol. « Les chambres supérieures, dit-il, je les ai parcourues et examinées en détail. Dans celles au-dessous du sol (qui *peuvent encore exister aujourd'hui*, quoi qu'en disent les archéologues), les gardiens de l'édifice ne voulurent pas me laisser pénétrer, parce qu'elles renferment les sépulchres des rois qui construisirent le Labyrinthe, et aussi ceux des crocodiles sacrés. Je trouve que ces chambres supérieures que j'ai vues et étudiées de mes yeux dépassent toutes les autres productions humaines. » Dans la traduction de Rawlinson, on fait dire à Hérodote : « Les passages dans les édifices et les détours variés des couloirs à travers les cours éveillaient en moi une admiration sans bornes, lorsque je passais des cours dans les chambres, et de celles-ci dans les colonnades, et ainsi de suite dans des pièces et des cours encore inexplorées. Le toit était tout entier en pierre, comme les murs, et l'un et les autres étaient admirablement sculptés et ornés partout d'exquises figures. Chaque cour était entourée d'une colonnade construite en pierres blanches très finement sculptées. Au coin du Labyrinthe s'élève une pyramide de quarante brasses de hau-

teur, avec de grandes figures gravées sur ses diverses faces, et dans laquelle on arrive par un vaste passage souterrain.

Si tel était le Labyrinthe, lorsque Hérodote le visita, qu'était donc l'ancienne Thèbes, la ville détruite longtemps avant l'époque de Psammétique, qui lui-même régnait 330 ans après la destruction de Troie? Nous trouvons que de son temps Memphis était la capitale, tandis que de la glorieuse Thèbes il ne restait plus que des ruines. Or, si nous, qui ne pouvons baser nos appréciations que sur les ruines de ce qui était déjà à l'état de ruine tant de siècles avant notre ère, nous sommes stupéfaits par leur contemplation. que doit avoir produit sur l'esprit le spectacle général de Thèbes, dans ses jours de gloire? Karnak, temple, palais, ruines, quelque nom qu'il plaise aux archéologues de lui donner, est maintenant l'unique chose qui la représente. Mais toute solitaire et abandonnée qu'elle soit, emblème exact d'un majestueux empire, et comme oubliée par le temps dans la marche des siècles, elle atteste hautement l'art et l'habileté des hommes de ces âges anciens. Il faudrait en vérité, totalement méconnaître le génie, pour ne pas sentir et voir la grandeur intellectuelle d'une race, qui a pu concevoir la place d'un pareil édifice et le construire.

Champollion, qui a passé presque toute sa vie à explorer les restes archéologiques, donne carrière à ses sentiments dans la description suivante de Karnak : « Le sol couvert par la masse de l'édifice encore debout est de forme carrée ; et chaque face mesure 1.800 pieds. On est frappé de stupeur et *atterré par la grandeur* de ces restes sublimes et par la prodigalité et la magnificence du travail qui s'y trahit partout. » Aucun peuple des temps anciens ou modernes n'a conçu l'art de l'architecture sur une échelle aussi vaste et aussi grandiose que celle des anciens Egyptiens ; et l'imagination qui, en Europe, s'élève bien plus haut que nos portiques, *s'arrête et tombe impuissante* au pied des cent quarante colonnes de l'hypostyle de Karnak! La cathédrale de Notre-Dame de Paris pourrait tenir sans toucher la voûte dans une de ses salles en y produisant au centre l'effet d'un petit meuble d'ornement.

Un écrivain, dans un numéro d'un journal anglais de 1870, parlait évidemment avec la compétence d'un voya-

geur qui décrit ce qu'il a vu, s'exprime en ces termes : « Les cours, les salles, les portes, les piliers, les obélisques, les statues monolithes, les sculptures, les longues rangées de sphinx se trouvent en si grande profusion à Karnak, que ce spectacle en impose à la compréhension moderne. »

Denon, voyageur français, dit de son côté : « Il est à peine possible de croire, après l'avoir vu, à la réalité de l'existence de tant de constructions rassemblées sur un même point, à leurs dimensions, à la ferme persévérance que leur édification a exigée, et aux dépenses incalculables d'une si grande magnificence ! Il faut que le lecteur se rende compte que ce qu'il a sous les yeux est un rêve, puisque celui qui voit les objets mêmes, se prend parfois à douter qu'il soit parfaitement éveillé... Il y a des lacs et des montagnes *dans la périphérie du Sanctuaire*. Ces deux édifices sont choisis pour exemples, dans une liste *presque inépuisable*. Toute la vallée et le delta du Nil, des cataractes à la mer, sont couverts de temples, de palais, de tombeaux, de pyramides, d'obélisques et de piliers. L'exécution des sculptures est au-dessus de tout éloge. De l'avis de tous les experts la perfection mécanique avec laquelle les artistes travaillaient le granit, l'ophite, la brèche et le basalte est merveilleuse... Les animaux et les plantes sont aussi bien exécutés que s'ils étaient naturels, et les objets artificiels sont admirablement sculptés ; des batailles sur terre ou sur mer et des scènes de la vie domestique se retrouvent partout dans les bas-reliefs. »

« Les monuments », dit un auteur anglais, « qui frappent l'esprit du voyageur, le remplissent d'idées grandioses. On ne peut s'empêcher de s'écrier, à l'aspect des colosses et des magnifiques obélisques qui semblent dépasser les limites de la nature humaine : « Voilà l'ouvrage de l'homme, et ce sentiment paraît ennoblir son existence (1). »

A son tour, le Dr Richardson, parlant du temple de Dendera, dit : « Les figures de femmes sont si bien exécutées, qu'il ne leur manque que la parole ; elles ont une douceur de physionomie et d'expression qui n'a jamais été surpassée. »

1. Savary. *Letters on Egypt*, vol. II, p. 67, London, 1786.

Chacune de ces pierres est couverte d'hiéroglyphes, et plus ils sont anciens, plus ils sont finement ciselés. Cela ne fournit-il pas une preuve nouvelle que l'histoire n'a eu son premier aperçu des anciens, que lorsque, déjà, les arts allaient en décadence? Les obélisques ont des inscriptions fouillées à deux pouces de profondeur, et quelquefois davantage, et elles sont gravées au plus haut degré de perfection. On peut se faire une idée de leur profondeur, par le fait que les Arabes, pour un salaire minime, monteront parfois jusqu'au sommet d'un obélisque, en plaçant leurs doigts de pied dans les excavations des inscriptions hiéroglyphiques, en guise d'échelons. Que tous ces travaux, chez lesquels la solidité le dispute à la beauté d'exécution, furent exécutés avant l'époque de l'Exode, ne fait pas le moindre doute. Tous les archéologues s'accordent aujourd'hui à dire que plus nous avançons dans l'antiquité, plus ces arts sont beaux et finis. Ces avis unanimes contredisent formellement l'opinion personnelle de M. Fiske, qui voudrait nous faire croire que les sculpteurs de ces monuments (de l'Egypte, de l'Hindoustan et de l'Assyrie) dénotent un très faible développement des facultés artistiques (1). Que dis-je : le savant professeur va plus loin encore. Se joignant aux adversaires des connaissances, qui par droit étaient le lot des castes sacerdotales de l'antiquité, de celle de Lévi, par exemple, il remarqua dédaigneusement « que la théorie extravagante de la science profonde des prêtres Egyptiens depuis l'antiquité la plus reculée départie aux philosophes grecs voyageurs, a été complètement détruite par Sir G.-C. Lewis (2), tandis qu'en ce qui concerne l'Egypte et l'Hindoustan aussi bien que l'Assyrie, on peut dire que les monuments gigantesques qui ont orné ces contrées depuis les temps préhistoriques, attestent la prédominance d'un despotisme barbare, totalement incompatible avec la noblesse sociale, et, par conséquent, avec un progrès soutenu (3).

Drôle d'argument, en vérité! Si la grandeur et l'étendue des monuments publics doivent servir de critérium à la

1. John Fiske. *North American Review*, art. « The Laws of History », juillet 1869.
2. Sir G.-C. Lewis. *Astronomy f the Ancients.*
3. John Fiske, *ibid.*, *ibid.*

postérité pour apprécier approximativement le « degré de civilisation » atteint par leurs constructeurs, l'Amérique, si fière de ses prétendus progrès et de sa liberté, ferait bien de réduire ses édifices à un seul étage ; sans quoi, suivant la théorie du professeur Fiske, les archéologues de l'année 3877 de l'ère chrétienne appliqueront à « l'ancienne Amérique » de 1877 la règle de Sir Lewis, et diront que les *anciens* Etats-Unis doivent être considérés comme un grand *latifundium* ou plantation, cultivée par la population tout entière, esclaves du roi (c'est-à-dire du président). Est-ce parce que les races Aryennes à peau blanche n'étaient pas nées constructeurs, comme les Ethiopiens Orientaux, ou les Caucasiens bronzés (1). par conséquent, étaient incapables de faire concurrence à ces derniers pour ces colossales constructions, que nous devons tirer la conclusion que ces temples grandioses et ces pyramides n'auraient jamais été bâtis si ce n'est sous le fouet d'un despote? Etrange logique : Il semblerait, certes, plus prudent de s'en tenir aux « rigoureuses règles de la critique » posées par Lewis et Grota et de confesser loyalement, une fois pour toutes, que nous ne savons que fort peu de chose au sujet des nations de l'antiquité, et que sauf ce qui concerne les spéculations purement hypothétiques, nous avons tout aussi peu de chance à l'avenir, à moins que nous ne dirigions nos études dans le même sens que les prêtres anciens. Nous ne savons que ce qu'il était permis aux non initiés de savoir, mais le peu que nous avons pu en apprendre par déduction devrait suffire à nous donner la certitude que, même au XIX^e^ siècle, avec toutes nos prétentions à la suprématie dans les arts et les sciences, nous sommes tout à fait incapables, non seulement de bâtir quelque chose de pareil aux monuments de l'Egypte, de l'Indoustan ou de l'Assyrie, mais même de découvrir de nouveau le moindre de leurs arts *perdus*. D'ailleurs, Sir Gardner Wilkinson corrobore cette appréciation des trésors exhumés de l'antiquité, en ajoutant à ce que nous venons de dire « que nous ne pouvons reconnaître aucun *mode primitif* de vie, aucune coutume bar-

1. Nous essaierons de démontrer dans le vol. IV, chap. 2 que les anciens Ethiopiens n'appartenaient pas à la race Chamitique.

bare, mais bien une sorte de civilisation stationnaire *dès les époques les plus reculées de l'antiquité* ». Ainsi l'archéologie à cet égard est en désaccord avec la géologie, qui affirme que du plus loin que nous suivons les traces de l'humanité, plus nous lui reconnaissons de barbarie. Il est douteux que la géologie ait déjà épuisé le champ des recherches que lui ont fourni les cavernes, et l'opinion des géologues basée sur l'expérience présente, pourrait être radicalement modifiée, lorsqu'on aura découvert les restes des ancêtres du peuple qu'ils désignent, maintenant, sous le nom de troglodytes.

Qu'est-ce qui démontre mieux la théorie des cycles que le fait suivant? Près de 700 ans avant Jésus-Christ, dans les écoles de Thalès et de Pythagore, l'on enseignait la doctrine du véritable mouvement de la terre, de sa forme réelle, et du système héliocentrique. Et en l'an 317 après Jésus-Christ, nous trouvons Lactance, le précepteur de Crispus César, fils du grand Constantin, enseignant à son disciple que la terre était une surface plane entourée de ciel, composée d'eau et de feu, et le prémunissant contre la doctrine hérétique de la forme sphéroïde de la terre!

Toutes les fois que, dans l'orgueil d'une découverte nouvelle, nous jetons un regard sur le passé, nous sommes fort étonnés de constater que la prétendue découverte n'était pas entièrement inconnue des anciens.

On affirme généralement que ni les habitants primitifs des temps mosaïques, ni même les nations plus civilisées de la période des Ptolémées ne connaissaient l'électricité. Si nous persistons à professer cette opinion, ce n'est pas faute de preuves du contraire. Si nous dédaignons de chercher à connaître le sens profond de certaines assertions de Servius et autres écrivains, nous ne pouvons les faire oublier au point, que plus tard, leur signification ne nous saute aux yeux avec toute son incontestable vérité. « Les premiers habitants de la terre », dit-il, « n'apportaient jamais de feu sur leurs autels; mais par leurs prières, ils le faisaient descendre du ciel » (1). Prométhée découvrit et révéla aux hommes l'art d'attirer la foudre; et grâce à la

1. Servius. *Virgile Eglogue*, VI, v. 42.

méthode qu'il leur enseigna, ils faisaient descendre le feu des régions supérieures.

Si, après avoir médité ces paroles, nous ne voulons encore y voir que la vaine phraséologie des fables mythologiques, nous pourrions nous reporter au temps de Numa, le roi philosophe, si renommé pour ses connaissances ésotériques, et nous nous trouverions embarrassés pour faire concorder notre opinion avec son cas. Nous ne pouvons l'accuser soit d'ignorance, soit de superstition ou de crédulité ; car si l'on doit en croire l'histoire, il était fermement décidé à détruire le polythéisme et l'idolâtrie. Il avait si bien dissuadé les Romains des pratiques de l'idolâtrie que, pendant près de deux siècles on ne vit dans leurs temples ni statues, ni images. D'autre part, les anciens historiens nous apprennent que les connaissances que possédait Numa dans la physique naturelle étaient remarquables. La tradition rapporte qu'il avait été initié par les prêtres des divinités Etrusques, et qu'ils lui avaient enseigné à contraindre Jupiter, le maître du tonnerre, à descendre sur la terre (1). Ovide nous montre que c'est de cette époque que date le culte des Romains à Jupiter Elicius. Salverte est d'avis, qu'avant que Franklin eût découvert son électricité perfectionnée, Numa l'avait expérimentée avec le plus grand succès et que Tullus Hostilius fut la première victime du dangereux hôte céleste, dont il ait été fait mention dans l'histoire. Tite Live et Pline racontent que ce prince, ayant trouvé dans les livres de Numa des instructions sur les sacrifices secrets offerts à Jupiter Elicius, commit une erreur, et, par suite, il fut frappé de la foudre et tué dans son propre palais (2).

Salverte remarque que Pline, dans l'exposé des secrets scientifiques de Numa, fait usage d'expressions qui paraissent indiquer deux procédés distincts ; l'un servait à obtenir le tonnerre (*impetrare*) et l'autre à le forcer à briller (*cogere*) (3). « Guidé par le livre de Numa », dit Lucius d'après Pline, « Tullus entreprit d'invoquer l'aide de Jupi-

1. Ovide. *Fast.*, livre III, v. 285, 345.
2. *Tite Live*, Livre 1er, cap. XXXI.
3. Pline. *Histoire naturelle*, liv. II, cap. LIII.

ter (1) ». Mais s'étant trompé dans la pratique des rites, il périt foudroyé.

Si nous remontons aux connaissances que les prêtres Etrusques avaient du tonnerre et de la foudre, nous constatons que Tarchon, le fondateur de leur théurgie, désirant préserver sa maison du feu du ciel, l'entoura d'une haie de bryone blanche, plante grimpante qui a la propriété de préserver de la foudre (2). Tarchon le théurge vécut longtemps avant le siège de Troie. Les pointes métalliques des paratonnerres dont nous sommes soi-disant redevables à Franklin, ne sont probablement qu'une *redécouverte*. Il existe un grand nombre de médailles qui paraissent indiquer nettement que le principe en était connu dans l'antiquité. Le toit du temple de Junon était couvert d'une quantité de pointes de lames d'épée (3).

Si nous n'avons que peu de preuves que les anciens avaient des notions claires sur *tous* les effets de l'électricité, dans tous les cas, les preuves sont concluantes qu'ils étaient parfaitement au courant de l'électricité elle-même. « Ben David, dit l'auteur de *The Occult Sciences* affirmait que Moïse connaissait les phénomènes de l'électricité. » Le professeur Hirt de Berlin est aussi de cet avis. Michaelis remarque : 1° « qu'il n'y a rien qui indique que la foudre ait jamais frappé le temple de Jérusalem dans l'espace d'un millier d'années. 2° Que, d'après Josèphe (4), une forêt de pointes d'or très aiguës couvrait le toit du temple. 3° Que ce toit communiquait avec les souterrains de la montagne sur laquelle il était situé, par le moyen de tuyaux reliés à la dorure qui couvrait toute la partie extérieure de l'édifice ; par conséquent les pointes agissaient comme des conducteurs (5) ».

Ammien Marcellin, historien célèbre du IV^e^ siècle, et écrivain généralement estimé pour la correction et l'exactitude de ses renseignements, nous dit que « les mages conservaient perpétuellement dans leurs fournaises du feu qu'ils avaient

1. Lucien : Piso Plini. *Hist. natur.*, lib. XXVIII, cap. II.
2. *Columella.* Liv. X, v. 346.
3. Voir *Notice sur les travaux de l'Académie du Gard*, part. I, p. 304-314, par la Boissière.
4. *Bell. Jud. adv. Romain*, lib. V, cap. XIV.
5. *Magasin scientifique de Goë-thringen*, 3^e^ année, 5^e^ cahier.

obtenu miraculeusement du ciel (1). On trouve dans l'*Oupnek-hat* hindou une sentence ainsi conçue : « Connaître le feu, le soleil, la lune et la foudre, ce sont les trois quarts de la Science de Dieu (2). »

Enfin, Salverte nous apprend qu'au temps de Ktesias, « l'Inde connaissait l'usage des paratonnerres ». Cet historien déclare nettement qu'un fer placé au fond d'une fontaine et ayant la forme d'une épée, avec *la pointe tournée vers le haut*, possédait, aussitôt qu'il était ainsi fixé dans le sol, la propriété de préserver des orages et de la foudre (3). Quoi de plus clair ?

Quelques auteurs modernes contestent le fait qu'un grand miroir avait été placé dans la tour du phare, dans le port d'Alexandrie, afin de découvrir en mer les navires à une grande distance. Mais le célèbre Buffon le croyait, et il avoue loyalement que « si ce miroir a réellement existé, comme je le crois fermement, dit-il, « c'est aux anciens qu'appartient l'honneur d'avoir inventé *le télescope* » (4).

Stevens dans son ouvrage sur l'Orient affirme avoir trouvé des chemins de fer dans la Haute-Egypte, dont les rainures étaient revêtues de fer. Canova, Powers, et d'autres sculpteurs célèbres des temps modernes, étaient honorés d être comparés à Phidias dans l'antiquité, mais la stricte vérité n'aurait probablement pas accepté une flatterie de cette nature.

Le professeur Jowett n'accorde aucune créance à l'histoire de l'Atlantide, du *Timée* ; et il considère les récits d'il y a 8.000 à 9.000 ans comme une fable de l'antiquité. Mais Bunsen remarque qu' « il n'y a rien d'improbable dans les réminiscences et les relations de grands événements accomplis en Egypte 9.000 ans avant Jésus-Christ, car les origines de l'Egypte remontent au neuvième millénaire avant notre ère (5) ». Que dira-t-on alors des forteresses Cyclopéennes des premières époques de l'ancienne Grèce ? Est-ce que les murailles de Tyrins, que d'après les constatations

1. *Annu. Marcell*, lib. XXIII, cap. VI.
2. *Oupnek-hat*. Brahman XI.
3. *Ktésias, in India ap. Photum.* Bibl. Cod LXXII.
4. Buffon. *Histoire Naturelle des Minéraux*, 6e Mém., art. II.
5. Bunsen. *La Place de l'Egypte dans l'Histoire Universelle*, vol. IV, p. 462.

archéologiques, les anciens eux-mêmes reconnaissaient comme l'œuvre des Cyclopes (1), doivent être considérées comme postérieures aux pyramides ? Faut-il croire que des masses de pierre, quelques-unes de six pieds cubiques et dont les plus petites, nous dit Pauranica, n'auraient pu être remuées par une paire de bœufs, faisant partie de murs de solide maçonnerie épais de vingt-cinq pieds, et hauts de plus de quarante, aient été travaillées par des hommes appartenant aux races connues de notre histoire.

Les recherches de Wilkinson ont fait connaître que bon nombre d'inventions que nous disons modernes, et dont nous nous glorifions, avaient été perfectionnées par les anciens Egyptiens. La récente découverte du papyrus d'Ebers, le géologue Allemand, prouve que ni nos chignons modernes, ni les poudres de perles pour embellir la peau, ni les eaux dentifrices n'avaient de secrets pour eux. Plus d'un de nos médecins modernes, même parmi ceux qui se font de la réclame en annonçant pompeusement qu'ils se sont fait une spécialité des maladies nerveuses, consulteraient avec profit les livres de Médecine d'Hermès, qui contiennent des prescriptions d'une réelle valeur thérapeutique.

Les Egyptiens, ainsi que nous l'avons vu, excellaient dans tous les arts. Ils faisaient du papier d'une si excellente qualité, qu'il était à l'épreuve du temps. « Ils prenaient la moelle du papyrus », dit notre auteur anonyme déjà cité, « ils la desséchaient, et en ouvraient les fibres, et, les aplatissant par un procédé à eux, ils les faisaient aussi minces que notre papier à écrire, mais infiniment plus durable. Quelquefois ils le coupaient en lanières qu'ils collaient ensemble. Beaucoup de ces manuscrits existent encore aujourd'hui. Le papyrus trouvé dans le tombeau de la momie de la reine, et un autre dans le sarcophage de la « Chambre de la Reine », à Ghizeh, offrent l'apparence de la plus belle mousseline blanche tout en étant aussi solide que le meilleur parchemin. « Pendant longtemps les savants ont cru que le papyrus avait été introduit par Alexandre le Grand, comme ils ont imaginé à tort bien d'autres choses, mais Lepsius a trouvé des rouleaux de papyrus dans des tom-

1. *Archeologia*, vol. XV, p. 320.

beaux et des monuments de la douzième dynastie ; on a découvert plus tard dans des monuments de la quatrième dynastie des sculptures représentant des papyrus, et il est maintenant démontré que l'art de l'écriture était connu et en usage du temps de Menès, le protomonarque »;et l'on s'est ainsi rendu compte que l'art de l'écriture et leur système de lettres étaient parfaits et complets depuis le commencement de leur histoire.

C'est à Champollion que nous devons la première interprétation de leur étrange écriture ; et sans ses travaux qui durèrent toute sa vie, nous resterions encore aujourd'hui tout à fait ignorants de la signification de toutes ces lettres peintes ou gravées, et les modernes tiendraient encore les anciens pour des ignorants bien que ceux-ci les dépassent aussi beaucoup en matière d'arts et de sciences. « Il fut le premier à démontrer quels merveilleux récits les Egyptiens avaient à faire à celui qui arriverait à déchiffrer leurs manuscrits et leurs documents... Ils en ont recouvert tous les endroits et tous les objets susceptibles de recevoir des caractères... Ils les ont gravés, ciselés et sculptés sur les monuments ; ils les traçaient sur les meubles, sur les rochers, sur les pierres, sur les murs, les cercueils et les tombeaux de même que sur le papyrus. Les scènes de leur vie journalière se déroulent d'une façon merveilleuse dans leurs plus petits détails, devant nos yeux étonnés. Rien de ce que nous savons ne paraît avoir été ignoré des Egyptiens. L'histoire de Sesostris nous montre à quel point son peuple et lui étaient versés dans l'art et la pratique de la guerre. Les peintures nous indiquent combien ils étaient redoutables dans le choc des batailles. Ils construisaient des machines de guerre... Homère dit que par chacune des cent portes de Thèbes sortaient deux cents hommes avec leurs chevaux et leurs chariots ; ces derniers étaient admirablement construits et fort légers, en comparaison de nos fourgons d'artillerie si lourds, si grossiers et si peu confortables. » Kenrik les décrit dans les termes suivants : « En somme, de même que tous les principes essentiels qui régissent la construction et l'attelage des voitures sont appliqués dans les chariots de guerre des Pharaons, de même il n'y a rien que le goût et le luxe moderne n'ait imaginé pour leur décoration, dont nous ne

retrouvons le prototype dans les monuments de la dix-huitième dynastie. » Les ressorts, des ressorts *métalliques*, y ont été retrouvés, et, malgré l'étude très superficielle de Wilkinson dans cette voie, dans la description qu'il nous en a faite, nous trouvons des preuves qu'ils étaient employés pour éviter les cahots dans les courses trop rapides des chariots. Les bas-reliefs nous montrent certaines mêlées et batailles, où l'on se rend compte de leurs coutumes dans leurs plus petits détails. Les hommes lourdement armés étaient couverts de cottes de mailles ; l'infanterie avait des tuniques capitonnées et des casques de feutre recouverts de métal, pour mieux les protéger. Muratori, l'inventeur moderne Italien, qui il y a une dizaine d'années, fit connaître sa cuirasse imperforable, n'a fait que suivre ce dont l'ancienne méthode lui a suggéré l'idée. Le procédé pour rendre les substances telles que le carton, le feutre et autres tissus impénétrables aux coups de taille ou de pointe d'une arme quelconque est maintenant classé parmi les arts perdus. Muratori n'a réussi qu'imparfaitement à préparer de ces cuirasses de feutres, et malgré les découvertes dont se vante la chimie moderne, il n'a pas pu en tirer une préparation appropriée au but qu'il se proposait, et il a échoué.

On se rend compte du degré de perfection que la chimie avait dans l'antiquité, par un fait relaté par Virey. Dans ses dissertations il nous informe qu'Asclepiadotus, général de Mithridate, reproduisait chimiquement les exhalaisons délétères de la grotte sacrée. Ces vapeurs, comme celles de Cumœ, jetaient la pythonisse dans l'extase prophétique.

Les Egyptiens faisaient usages d'arcs, d'épées à deux tranchants et de dagues, de javelots, d'épieus et de piques. Les troupes légères étaient armées de dards et de frondes ; les conducteurs de chars se servaient de massues et de haches. Ils étaient parfaits dans les opérations de siège. « Les assaillants », dit un auteur anonyme, « avançaient formés en ligne étroite et longue, dont la tête était protégée par une machine impénétrable triangulaire, qu'une escouade invisible poussait devant elle, sur une espèce de rouleau. Ils avaient des passages souterrains couverts, des trappes et des échelles, et ils pratiquaient l'art de l'escalade et de la stratégie militaire à la perfection. Le bélier leur était connu

comme les autres engins ; et, experts comme ils l'étaient dans l'art d'extraire les pierres des carrières, ils savaient creuser une mine au pied des murailles, pour les démolir ». Le même auteur remarque qu'il est de beaucoup plus aisé pour nous d'énumérer ce que les Egyptiens *savaient*, que ce qu'ils *ne savaient pas*, car chaque jour apporte un témoignage nouveau au sujet de leurs étonnantes connaissances et il ajoute, « si on nous disait qu'ils faisaient usage du canon Armstrong, cela ne nous étonnerait pas plus que bien d'autres faits déjà mis en lumière ».

La preuve qu'ils étaient très versés dans les sciences mathématiques se trouve dans le fait que ces anciens mathématiciens, que nous honorons comme les pères de la géométrie, étaient venus s'instruire en Egypte. Le professeur Smyth, cité par M. Peebles, dit que « la science géométrique des constructeurs des pyramides commençait où celle d'Euclide finissait ». Avant que la Grèce n'eût existé les arts, chez les Egyptiens, étaient déjà à leur apogée et presque caducs. L'arpentage, art reposant sur la géométrie, était certainement bien connu des Egyptiens, puisque, d'après la Bible, Josué, après avoir conquis la Terre Sainte, eut assez de connaissances dans cette branche pour faire le partage du pays. Et comment un peuple, aussi habile que l'étaient les Egyptiens dans la philosophie naturelle, n'aurait-il pas été en proportion versé dans la psychologie et la philosophie spirituelle? Le temple était l'école de la civilisation la plus élevée, et seul il possédait les notions les plus hautes de la magie, qui, elle-même, était la quintessence de la philosophie naturelle. Les puissances occultes de la nature étaient enseignées dans le plus grand secret, et les cures les plus merveilleuses étaient opérées pendant les mystères. Hérodote reconnaît (1) que les Grecs apprirent des Egyptiens tout ce qu'ils savaient, y compris les services sacrés des temples, et voilà la raison pourquoi leurs principaux temples étaient consacrés à des divinités Egyptiennes. Melampe, le célèbre guérisseur et devin d'Argos, employait ses médicaments « à la façon des Egyptiens », desquels il avait acquis ses connaissances, toutes les fois qu'il voulait rendre ses guérisons

1. Lib. II, cap. 50.

complètes et effectives. Il guérit Iphiclus de son impuissance et de sa débilité, au moyen *de la rouille de fer*, d'après les conseils de Mantis, son *sujet magnétique*, ou oracle. Spengel cite un grand nombre d'exemples de ces sortes de guérisons *magiques* dans son *Histoire de la Médecine* (voir page 119).

Diodore, dans son ouvrage sur les Egyptiens (livre 1^er^), dit qu'Isis avait bien mérité l'immortalité ; car toutes les nations de la terre attestent la puissance de cette déesse pour guérir les maladies par son influence. « Cela est démontré », dit-il, « non point par la fable, comme chez les Grecs, mais par des faits authentiques ». Galien rapporte plusieurs procédés curatifs soigneusement conservés dans la partie des temples consacrée au traitement des maladies. Il fait aussi mention d'un système universel de médecine, qui de son temps était dénommé *Isis* (1).

Les doctrines de plusieurs philosophes grecs qui avaient été instruits en Egypte prouvent leur profonde science. Orphée, qui, suivant Artapane était un disciple de Moyse (2), Pythagore, Hérodote et Platon étaient redevables de leurs philosophies aux mêmes temples, dans lesquels le sage Solon fut instruit par les prêtres. « Antiklide raconte », dit Pline, « que les lettres furent inventées en Egypte par une personne nommée Menon, quinze ans avant l'avènement de Phoronée, le plus ancien roi de Grèce (3). » Jablonski démontre que le système héliocentrique, aussi bien que la sphéricité de la terre étaient connus des prêtres de l'Egypte depuis un temps immémorial. « Cette théorie », ajoute-t-il, « Pythagore l'emprunta aux Egyptiens, qui eux-mêmes la tenaient des Brahmanes de l'Inde » (4). Fénelon, l'illustre archevêque de Cambrai, dans son livre *Vies des Anciens philosophes*, fait crédit à Pythagore de cette connaissance, et il dit qu'en plus d'enseigner à ses disciples que la terre était ronde, il y avait aussi des antipodes, puisqu'elle était habitée partout, le grand mathématicien fut le premier qui découvrit que l'étoile du matin était la même que celle du

1. Galien. *De composit. Medec.*, lib. V.
2. *Ancient fragments.* Voir chapitre sur les premiers rois d'Egypte.
3. Pline : lib. VII, c. 56.
4. Jablonski. *Le Panthéon d'Egypte*, 11 prolég. 10.

soir. Si nous considérons maintenant que Pythagore vivait du temps de la seizième Olympiade à peu près 700 ans avant Jésus-Christ, et qu'il enseignait ce fait à une époque aussi reculée, nous devons supposer qu'il était connu d'autres personnes avant lui. Les œuvres d'Aristote, de Laërce et de plusieurs autres, dans lesquelles Pythagore est cité, démontrent qu'il avait appris des Egyptiens les notions sur l'obliquité de l'écliptique, la composition stellaire de la voie lactée, et la lumière réfléchie de la lune.

Wilkinson, confirmé plus tard par d'autres auteurs, dit que les Egyptiens divisaient le temps, et connaissaient la véritable longueur de l'année, et la précession des équinoxes. En tenant compte du lever et du coucher des étoiles, ils avaient compris les influences particulières exercées par les positions et les conjonctions de tous les corps célestes, et c'est pourquoi leurs prêtres, tout en prédisant aussi exactement que nos astronomes modernes les variations et les changements météorologiques, pouvaient en outre faire de l'astrologie avec les mouvements des astres. Bien que le sobre et éloquent Cicéron ait raison jusqu'à un certain point lorsqu'il s'indigne contre les exagérations des prêtres de Babylone, qui affirmaient avoir conservé sur leurs monuments des observations remontant jusqu'à une période de **470.000** années (1), malgré cela l'époque à laquelle l'astronomie était arrivée à la perfection chez les anciens remonte *bien au delà* des calculs modernes.

Un rédacteur d'un de nos journaux scientifiques fait remarquer que « chaque science passe par trois phases distinctes, dans sa marche ascendante : 1° La période d'observation, pendant laquelle les faits sont recueillis et enregistrés par une foule d'esprit dans un grand nombre de lieux. 2° Nous avons la période de généralisation, dans laquelle ces faits, soigneusement vérifiés, sont arrangés méthodiquement, systématiquement généralisés, et logiquement classés de manière à déduire et à élucider les lois qui les régissent et l'ordre dans lequel ils se produisent. 3° Enfin vient la période de prophétie, durant laquelle ces lois sont appliquées de façon à prédire les événements, avec une infaillible exac-

1. Cicéron. *De Divinatione.*

titude ». Si plusieurs milliers d'années avant Jésus-Christ les astronomes de la Chine et de la Chaldée prédisaient les éclipses, que les derniers le fissent à l'aide du cycle de Saros ou par d'autres moyens, la chose importe peu, le fait n'en est pas moins le même et certain. Ils étaient parvenus au plus élevé et au dernier degré de la science astronomique — ils prophétisaient. Si 1722 ans avant l'ère Chrétienne ils ont pu tracer le Zodiaque avec les positions exactes des planètes au moment de l'équinoxe d'automne, et cela d'une manière si exacte, que le professeur d'Astronomie Mitchell n'a pas eu de peine à le démontrer, il est certain qu'ils connaissaient parfaitement les lois qui règlent « les faits soigneusement vérifiés », et qu'ils les appliquaient avec autant de certitude que nos astronomes modernes. De plus, on prétend que l'astronomie est, aujourd'hui, la seule science qui ait entièrement atteint la *dernière phase*, les autres sciences en sont encore aux diverses phases de leur développement, l'électricité dans quelques-unes de ses branches en est arrivée à la dernière période, mais dans beaucoup d'autres elle en est encore à l'enfance (1). Nous savons cela par les aveux désespérés des savants eux-mêmes, et nous n'avons pas de doute au sujet de cette triste réalité, dans le XIX^e^ siècle, puisque nous y appartenons. Il n'en est pas de même des hommes qui vivaient du temps de la gloire de la Chaldée, de l'Assyrie et de Babylone. Nous ne savons rien du degré qu'ils avaient atteint dans les autres sciences, mais dans l'astronomie ils étaient nos égaux, car ils étaient aussi parvenus à la *troisième* et dernière période. Dans sa conférence sur *The Lost Arts*, Wendell Philipps décrit la situation fort artistiquement. « Nous voulons bien croire, dit-il, que, soit que la Science meure avec nous ou nous survive, elle a certainement commencé avec nous. Nous avons une bien faible estime et nous éprouvons une tendre pitié pour l'ignorance, l'obscurité et l'étroitesse d'esprit des âges passés. » Afin de rendre plus claire notre propre idée, à l'aide de l'apophthegme final du conférencier favori, nous avouons que nous avons entrepris ce chapitre qui dans un sens interrompt notre narration pour demander à nos savants

1. *Telegraphic Journal* : art. « Scientific Prophecy ».

s'ils sont persuadés d'avoir raison en se vantant de ce qu'ils savent ?

Ainsi nous lisons au sujet d'un peuple qui, suivant quelques savants auteurs venait de sortir de l'âge de bronze pour entrer dans l'âge de fer (1). « Si la Chaldée, l'Assyrie et Babylone nous présentent *des antiquités vénérables et étonnantes remontant bien loin dans la nuit des temps*, la Perse n'est pas sans ses merveilles d'une date plus récente. Les salles ornées de colonnades de Persépolis sont remplies de prodiges d'art, ciselures, sculptures, émaux, bibliothèques d'albâtre, obélisques, sphinx, bœufs gigantesques. Ecbatane, dans la Médie, la fraîche retraite d'été des rois Perses, était défendue par sept murailles de circonvallation, construites avec des blocs taillés et polis, gradués à l'intérieur et variés de couleur en concordance astrologique avec les sept planètes. Le palais était couvert de *tuiles d'argent*, les solives étaient plaquées d'or. L'éclairage, dans ses salles à minuit, fourni par de nombreuses lampes à l'huile de naphte, rivalisait avec le soleil. Un paradis, le luxe des monarques d'Orient, était planté au milieu de la ville. L'empire de Perse était vraiment le jardin du monde. Il reste encore à Babylone les murailles qui avaient autrefois un développement de plus de soixante milles, et qui après les ravages de trois siècles, et de trois conquérants ont encore plus de quatre-vingts pieds de haut ; il y a encore les ruines du temple de Bel dont le sommet se perdait dans les nuages. Là était établi l'observatoire dans lequel les astronomes Chaldéens s'entretenaient la nuit avec les astres ; il s'y trouve encore des vestiges de deux palais avec leurs jardins suspendus, où les arbres fleurissaient sur des terrasses élevées, et les débris d'un système de machines hydrauliques qui leur amenait l'eau du fleuve. Dans le lac artificiel, avec ses vastes réseaux d'aqueducs et de vannes, les neiges fondues des montagnes d'Arménie trouvaient un débouché, et étaient arrêtées dans leur cours à travers la

1. Le professeur Albrecht Müller, dans *First traces of man in Europe* dit : « Cet âge de bronze s'étend jusqu'au commencement de la période historique et la dépasse dans certaines contrées ; il comprend ainsi les grandes époques des Empires Assyrien et Egyptien. 1.500 ans avant Jésus-Christ et les premiers temps de l'âge de fer qui vinrent immédiatement après ».

ville, par les quais de l'Euphrate. Le plus merveilleux de tout, peut-être, c'était le tunnel *creusé sous le lit du fleuve* (1). »

Dans son livre *First traces of Man in Europe*, Albrecht Müller propose pour le siècle où nous vivons un nom caractéristique, et suggère l'idée que la dénomination « d'âge du papier » est peut-être aussi bonne que toutes celles que l'on pourrait offrir. Là-dessus nous ne sommes pas d'accord avec le savant professeur. Notre ferme conviction est que les générations à venir surnommeront notre époque tout au plus « l'âge du laiton », et, au pis aller l'âge de l'oroïde.

L'opinon des commentateurs et des critiques d'aujourd'hui, au sujet de la science des anciens est limitée à l'*exotérisme* des temples, et ne va pas au delà. Ils ne veulent ou sont incapables de pénétrer dans le mystérieux sanctuaire de l'antiquité, où l'hiérophante apprenait au néophyte à considérer le culte public sous son véritable jour. Aucun sage de l'antiquité n'eût enseigné que l'homme est le roi de la création, et que la voûte étoilée et notre mère la terre avaient été créées pour lui. Celui qui en douterait n'a qu'à consulter les *Préceptes Magiques et Philosophiques* de Zoroastre pour y trouver la confirmation dans les maximes suivantes (2) :

Ne porte point ton esprit vers les vastes étendues de terre,
Car l'arbre de la vérité ne pousse point sur son sol.
Ne mesure point la surface du soleil, en rassemblant des règles,
Car il est soutenu par l'éternelle volonté du Père mais *non pas*
[*pour ta convenance.*
Laisse s'accomplir la course impétueuse de la lune,
Car elle se meut toujours par la force de la nécessité.
La progression des astres n'a *pas été faite pour toi seul.*

C'est un enseignement plutôt étrange de la part de ceux que l'on s'est généralement plu à considérer comme les adorateurs du soleil et de la lune, et de la légion d'étoiles, comme autant de dieux. La sublime profondeur des précep-

1. Draper. *Conflit entre la Religion et la Science*, chap. 1.
2. Psellus. *Oracles Chaldéens*, 4, CXLIV.

tes, des Mages étant bien au-dessus de la portée de la pensée matérialiste moderne, on a accusé les philosophes Chaldéens, ainsi que les masses ignorantes, de Sabianisme et de culte du Soleil.

Il y avait une grande différence entre le véritable culte enseigné à ceux qui s'en montraient dignes, et les religions d'Etat. On a accusé les mages de toutes sortes de superstitions, mais voici ce que dit un oracle Chaldéen :

Le large vol aérien des oiseaux n'est pas *un signe exact*,
Pas plus que la direction des entrailles des victimes ; ce sont de [simples jouets,
Qui servent de *base à des fraudes mercenaires* ; éloignez-vous-en,
Si vous voulez avoir accès au paradis sacré de la piété,
Où se rassemblent la vertu, la sagesse et l'équité (1).

Assurément, ce ne sont pas ceux qui mettent le peuple en garde contre des fraudes mercenaires qui peuvent en être accusés eux-mêmes ; et s'ils accomplissent des actes qui paraissent miraculeux, qui donc osera loyalement contester qu'ils n'ont été accomplis que parce qu'ils possédaient une connaissance de la philosophie naturelle et de la science psychologique, à un degré inconnu chez nous.

Et pourquoi n'auraient-ils pas eu cette science ? Que peut-on nommer dont les vieux Egyptiens étaient ignorants ? C'est un fait bien démontré que le véritable méridien était correctement tracé avant que la première pyramide fût construite. Ils avaient des horloges et des cadrans solaires pour mesurer le temps ; leur coudée était l'unité établie de mesure linéaire, équivalant à 1.707 pieds anglais ; suivant Hérodote ils connaissaient aussi l'unité de poids ; quant à la monnaie, ils avaient des anneaux d'or et d'argent évalués suivant leur poids ; ils employaient pour leurs calculs le système décimal et le système duodécimal depuis les temps primitifs, et ils étaient au courant de l'algèbre. « Comment auraient-ils pu autrement », dit un auteur inconnu, « mettre en œuvre des forces mécaniques aussi colossales, s'ils n'avaient pas entièrement compris la philosophie de ce que nous appelons les forces mécaniques ? »

1. Psellus. *Oracles de Zoroastre*, 4.

L'art de filer le lin et la dentelle est démontré comme faisant partie de leurs connaissances, puisque la Bible en parle. Joseph reçut en don de Pharaon un vêtement de fin lin, une chaîne d'or et plusieurs autres choses. Le lin de l'Égypte était renommé dans le monde entier. Les momies étaient toutes enveloppées dans des bandes de lin, qui est toujours admirablement conservé. Pline parle d'un certain vêtement envoyé 600 ans avant Jésus-Christ par le roi Amasis à Lindus ; chaque fil était formé de 360 fils moindres tordus ensemble. Hérodote nous donne, dans sa description d'Isis et des mystères célébrés en son honneur (liv. I), une idée de la beauté et de « l'admirable souplesse de l'étoffe de lin portée par les prêtres ». Ces derniers portaient des chaussures faites de papyrus, et des vêtements de lin fin parce que cette déesse enseigna la première son usage ; et ainsi, outre leur dénomination d'Isiaques, ou prêtres d'Isis, ils étaient aussi connus sous celle de Linigères ou porteurs de lin. Ce lin était filé et teint de ces brillantes et riches couleurs, dont le secret est aujourd'hui un art perdu. Nous trouvons souvent sur les momies les plus belles broderies et dentelles ornant leurs chemises ; plusieurs d'entre elles peuvent être vues au musée de Bulak (au Caire), et elles sont incomparables comme beauté ; les dessins en sont exquis, et le travail fort beau. Les tapisseries si travaillées et si vantées des Gobelins ne sont qu'une production grossière, comparées avec certaines broderies des anciens Egyptiens. Nous n'avons qu'à nous reporter à l'*Exode*, pour voir quelle était l'habileté de main-d'œuvre des élèves Israélites des Egyptiens, dans l'exécution du tabernacle et de l'arche sainte. Les habits sacerdotaux, avec leurs ornements de grenades et de clochettes d'or, et le *thummim* ou pectoral en orfèvrerie du grand-prêtre sont décrits par Josèphe comme étant d'une incomparable beauté et d'un travail merveilleux ; et cependant il n'est pas douteux que les Juifs avaient emprunté aux Egyptiens les rites et les cérémonies, et même le costume spécial des Lévites. Clément d'Alexandrie le reconnaît à contre-cœur, et il en est de même d'Origène et des autres pères de l'Eglise, dont quelques-uns, comme de juste, attribuent cette coïncidence à une farce de Satan, en anticipation sur les événe-

ments. Proctor l'astronome, dit dans un de ses livres : « La célèbre plaque portée sur la poitrine par le grand-prêtre Juif venait directement des Egyptiens. » Le mot *thummim* lui-même est évidemment d'origine Egyptienne, emprunté par Moïse comme le reste ; car, plus bas, sur la même page, M. Proctor dit que « dans le tableau souvent reproduit du Jugement, l'on voit le mort égyptien, conduit par le dieu Horus, tandis qu'Anubis place sur un des plateaux de la balance un vase que l'on suppose contenir ses bonnes actions, et que dans l'autre plateau est l'emblème de la vérité, une représentation de Thmèi, la déesse de la vérité, qui figure aussi dans le pectoral judiciaire ». Wilkinson dans son livre : *Manners and Customs of the ancient Egyptiens*, montre que le *thummim* Hébreu est la forme plurielle du mot Thmèi (1).

Les Egyptiens paraissent avoir connu tous les arts décoratifs. Leur joaillerie et orfèvrerie d'or, d'argent et de pierres précieuses étaient admirablement façonnées ; il en était de même de la taille, du polissage et de la monture exécutés par leurs lapidaires dans le plus beau style. L'anneau d'une momie Egyptienne, si nos souvenirs sont fidèles, a été jugé la pièce de bijouterie la plus artistique de l'Exposition de Londres en 1851. Leur imitation en verre des pierres précieuses est bien au-dessus de tout ce qui se fait aujourd'hui ; l'émeraude, surtout, était imitée à la perfection.

« On a découvert à Pompéi », dit Wendell Phillips, « une chambre couverte de verre; il y avait du verre taillé et du verre de couleur de toutes sortes sur le parquet et aux fenêtres. On montra aux prêtres catholiques qui passèrent en Chine il y a 200 ans un verre transparent, et sans couleur, rempli d'une liqueur faite par les Chinois et qui paraissait incolore comme l'eau? Ce liquide était versé dans le verre, et lorsqu'on regardait à travers, il semblait rempli de poissons. Ils vidèrent le verre et en répétant l'expérience il se remplit de nouveau de poissons. » On montre à Rome un morceau de verre transparent, qu'on éclaire de façon à faire voir qu'il ne contient rien de caché ; mais au

1. Proctor. *Saturn and the Sabbath of the Jews*, p. 303.

centre du verre il y a une goutte de verre de couleur, peut-être de la grosseur d'un pois, tacheté comme un canard, avec une telle perfection qu'on ne pourrait mieux le rendre en miniature. Il est évident que cette goutte de verre liquide a dû y être versée, car il n'y a aucune trace de jointure. Elle doit avoir été produite par une chaleur plus intense que celle employée dans la recuite, car ce procédé montre toujours des solutions de continuité. Parlant de leur art merveilleux d'imitation des pierres précieuses, l'auteur mentionne le célèbre vase de la cathédrale de Gênes, qui pendant de longs siècles fut considéré comme fait d'une émeraude véritable. La légende catholique romaine prétend qu'il faisait partie du trésor dont la reine de Saba fit présent à Salomon, et que c'était dans cette coupe que le Sauveur avait bu pendant la Sainte Cène. Plus tard, on reconnut que ce n'était pas une émeraude mais bien une imitation ; et lorsque Napoléon l'apporta à Paris, et la donna à l'Institut, les savants furent obligés de reconnaître que ce *n'était pas une pierre*, mais ils ne purent dire ce que c'était.

Parlant ensuite de l'habileté des anciens à travailler les métaux, le même auteur raconte que lorsque les Anglais pillèrent le palais d'été de l'Empereur de Chine, les artistes Européens furent surpris de voir les vases de métal de toute sorte si curieusement travaillés et finis, qu'ils surpassaient de beaucoup l'habileté tant vantée des ouvriers européens. Des tribus de l'intérieur de l'Afrique ont offert aux voyageurs de meilleurs rasoirs que les leurs. « George Thompson m'a dit, ajoute-t-il, qu'il avait vu à Calcutta un homme lancer en l'air une poignée de soie floche, et un hindou la couper en morceaux avec un sabre d'acier indigène. » Il termine par cette judicieuse remarque que l'acier est le plus grand triomphe de la métallurgie, et que la métallurgie est la gloire de la chimie. Il en a été ainsi des anciens Egyptiens et des races sémitiques. Ils extrayaient l'or et le séparaient de ses alliages avec une parfaite habileté. On trouvait le cuivre, le plomb et le fer en abondance près de la Mer Rouge.

Dans une conférence faite en 1873, sur les troglodytes du Devonshire, M. W. Pengelly déclare, sur l'autorité de quel-

ques Egyptologues, que le premier fer employé en Egypte était du fer météorique, puisque la première mention de ce métal se trouve dans un document Egyptien, dans lequel il est dénommé « la pierre du ciel ». Cela impliquerait l'idée que le seul fer en usage dans l'antiquité était météorique. C'était probablement le cas au début de la période comprise dans la sphère de nos explorations géologiques actuelles, mais jusqu'à ce que nous puissions calculer approximativement l'âge des reliques qu'on a mises à jour, qui dira que nous ne nous trompons pas peut-être de quelques centaines de milliers d'années ? L'erreur d'affirmer d'une manière positive ce que les anciens Chaldéens et Egyptiens ignoraient au sujet des mines et de l'art métallurgique, est confirmée, du moins en partie, par les découvertes du colonel Howard Wyse. En outre, beaucoup de ces pierres précieuses que l'on ne trouve qu'à une grande profondeur dans les mines sont mentionnées dans Homère et dans les Ecritures Hébraïques. Les savants ont-ils vérifié le moment précis où les premiers puits de mine furent creusés par l'homme ? D'après le Dr A.-C. Hamlin, les arts de l'orfèvre et du lapidaire dans l'Inde ont été pratiqués dès l'antiquité la plus reculée. Que les Egyptiens aient connu dès les âges les plus lointains le procédé de la trempe de l'acier, ou qu'ils aient possédé quelque chose de mieux et de plus parfait que nos outils de ciselure, est une alternative à laquelle les archéologues ne peuvent se soustraire. Sans cela comment auraient-ils pu produire des ciselures aussi artistiques et travailler les sculptures comme ils le faisaient ? Que les critiques, choisissent de deux choses l'une ; ou bien des outils d'acier d'une trempe parfaite, ou alors un autre moyen de tailler la syénite, le granit et le basalte ; dans ce dernier cas, ce procédé serait à ajouter encore au long catalogue des arts perdus.

Le professeur Albrecht Müller dit : « Nous pouvons attribuer l'introduction de la fabrication du bronze en Europe à une grande race, nommée Aryas ou Aryens, venue de l'Asie, il y a quelque 6.000 ans... La civilisation de l'Orient a précédé de bien des siècles celle de l'Occident. Nombreuses sont les preuves que la culture de l'esprit avait atteint dès le début un degré très avancé. Le bronze y était encore en usage, *mais le fer l'était aussi.* L'art du potier

consistait déjà non seulement à donner la forme sur le tour, mais encore à cuire les objets d'une belle teinte rouge. On y rencontre pour la première fois des manufactures de verre, d'or et d'argent. On rencontre encore dans des endroits isolés des montagnes des scories et des vestiges de hauts fourneaux. Certes ces scories ont été quelquefois attribuées à l'action volcanique, mais on les rencontre aussi dans des endroits où jamais il n'a dû exister de volcans. »

Mais c'est dans le procédé de préparation des momies que l'habileté de ce peuple étonnant se montre au plus haut degré. Nul, excepté ceux qui en ont fait une étude spéciale, ne peut apprécier la somme de connaissances, d'adresse et de patience qu'exigeait l'exécution de ce travail indestructible qui durait plusieurs mois. La chimie et la chirurgie toutes deux étaient mises à réquisition pour cela. Si on les laisse dans le climat sec de l'Egypte, les momies ne semblent pas s'altérer le moins du monde ; et même lorsqu'on les change de place, après un repos de plusieurs milliers d'années, elles ne présentent aucun signe de modification dans leur état. « Le corps, dit l'auteur anonyme, était rempli de myrrhe, de casse et d'autres gommes, puis ensuite saturé de natrum... On procédait ensuite au merveilleux emmaillotement du corps embaumé, exécuté avec tant d'art, que les bandagistes professionnels modernes restent en admiration devant l'excellence de ce travail. » Le Dr Granville dit : « Il n'y a pas une seule forme de bandage connue de la chirurgie moderne dont on ne trouve *des spécimens mieux exécutés* dans les bandelettes enveloppant les momies égyptiennes. Les bandes de toile n'ont pas une seule couture, bien qu'elles aient une longueur de mille mètres. » Rossellini, dans l'*Ancient Egypt* de Kenrick, atteste de même la merveilleuse variété et l'adresse avec laquelle les bandelettes étaient placées et entrelacées. Il n'y a pas de fracture dans le corps humain qui n'aurait été réduite avec succès par le prêtre-médecin de ces temps reculés.

Qui ne se souvient de la sensation produite il y a environ vingt-cinq ans par la découverte de l'anesthésie ? Le gaz acide nitreux, l'éther sulfurique ou chlorique, le chloroforme, « le gaz hilarant », sans compter diverses autres combinaisons de ces substances, furent accueillis comme autant de

bénédictions du ciel pour la partie souffrante de l'humanité. Il fut inventé en 1844 par le Dr Horace Wells de Hartford, mais les Drs Morton et Jackson en eurent l'honneur et le profit en 1846, ainsi que cela a presque toujours lieu. Les anesthésiques furent proclamés « la plus grande découverte qui ait jamais été faite ». Et bien que le fameux *Letheon* de Morton et Jackson (un composé d'éther sulfurique), le chloroforme du Dr James Z. Simpson et le gaz acide nitreux, introduit par Colton en 1843 et par Dunham et Smith, aient éprouvé des insuccès accompagnés de quelques cas de mort, cela n'empêcha pas de considérer ces Messieurs comme des bienfaiteurs de l'humanité. Des malades, que l'on avait réussi à endormir, ne se réveillaient parfois plus ; mais qu'importe, si d'autres s'en trouvaient soulagés ? Les médecins nous affirment qu'aujourd'hui ces accidents ne sont que rarement à craindre. Peut-être cela tient-il à ce que les anesthésiques sont administrés avec tant de parcimonie, que la moitié du temps ils manquent leur effet, laissant le patient paralysé dans ses mouvements pendant quelques secondes, mais sentant la douleur aussi profondément qu'auparavant. Comme, que ce soit, le chloroforme et le gaz hilarant sont néanmoins des découvertes bienfaisantes. Mais, à proprement parler, ces anesthésiques sont-ils les premiers qu'on ait découverts ? Dioscoride parle de la pierre de Memphis (*lapis Memphiticus*) et la décrit comme un petit caillou rond, poli et très brillant. Lorsqu'on la réduisait en poudre et qu'on l'appliquait comme un onguent sur la partie du corps sur laquelle le chirurgien devait opérer, soit avec le scalpel soit avec le feu, il préservait cette partie, *mais rien que cette partie*, de toute douleur résultant de l'opération. Autrement, cette pierre était parfaitement inoffensive pour la constitution du malade, qui conservait toute sa conscience pendant toute la durée de l'opération ; elle n'était nullement dangereuse dans ses effets, et agissant néanmoins aussi longtemps qu'elle restait appliquée sur la partie malade. Prise dans de l'eau ou du vin, elle enlevait tout sentiment de douleur (1). Pline en donne également une description complète (2).

1. Dioscoride. Περι Υαπς Ιατριχῆς, lib. V, ch. CLVIII.
2. Pline. *Histoire naturelle*, lib. XXXVIII, ch. VII.

De temps immémorial les Brahmanes ont possédé des secrets aussi précieux. La veuve qui se soumettait volontairement au sacrifice de la crémation appelé *Soutti* ne craint pas d'avoir à endurer la plus légère souffrance, car les flammes la consumeront sans qu'elle ait le moins du monde à en souffrir. Les plantes sacrées qui couronnent sa tête au moment où on la conduit en cérémonie au bûcher funèbre, la racine sainte, cueillie à minuit à l'endroit où le Gange et le Zumna mêlent leurs eaux ; et l'onction du corps de la victime volontaire avec un baume et des saintes huiles, après y avoir trempé tous ses vêtements et ses parures, sont autant d'anesthésiques *magiques* supportés par ceux dont elle va se séparer, elle fait trois fois le tour de son ardente couche funèbre, et après leur avoir dit adieu, elle est jetée sur le cadavre de son époux, et elle quitte le monde sans un instant de souffrance. « Le semi-fluide », dit un missionnaire, témoin oculaire de plusieurs de ces cérémonies, « le baume est répandu sur le bûcher, il s'enflamme instantanément, et la veuve narcotisée meurt suffoquée, avant que le feu ait atteint son corps » (1).

Ce n'est pas ainsi que les choses se passent si la cérémonie sacrée est accomplie strictement suivant les rites prescrits. Les veuves ne sont jamais narcotisées dans le sens général de ce mot. Seulement, des mesures de précaution sont prises contre un martyre physique inutile, l'atroce agonie de la mort par le feu. L'esprit de la victime est aussi libre, aussi dégagé que jamais, et même davantage. Croyant fermement aux promesses d'une vie future, son âme est tout entière absorbée dans la contemplation du bonheur qui approche, de la béatitude, de la liberté qu'elle est près d'atteindre. Elle meurt généralement le sourire de l'extase céleste sur les lèvres, et si quelqu'un doit en souffrir à l'heure de l'expiation, ce n'est pas la sincère victime de sa foi, mais les astucieux brahmanes qui savent fort bien qu'un rite aussi barbare n'a jamais été prescrit (2). Quant à

1. Le P. Paulin de Saint-Barthélemy. *Voyage aux Indes Orientales*, vol. I, p. 358.

2. Max Müller, le professeur Wilson et H.-J. Bushby, ainsi que plusieurs autres savants versés dans l'étude du Sanscrit, prouvent que les savants Orientaux, aussi bien indigènes qu'Européens ont démontré que

la victime elle-même, une fois consumée, elle devient une *sati*, pureté transcendante, et elle est canonisée après sa mort.

L'Egypte fut le berceau et la patrie de la chimie. Kenrick prouve que la racine du mot est *chemi* ou *chem*, qui était le nom donné au pays (Psaumes CV. 27). La chimie des couleurs paraît avoir été parfaitement connue dans cette contrée. Les faits parlent plus haut que tous les raisonnements. Or, où chercherions-nous, parmi nos peintres, l'artiste qui décorerait les murs de nos monuments de couleurs impérissables ? Des siècles après que nos édifices de pygmées seront tombées en poussière, et que les villes qui les renferment seront devenues d'informes amas de briques et de mortier aux noms inconnus, les salles de Karnak et de Luxor (El Uxor) seront encore longtemps debout, et les superbes peintures murales de celle-ci seront sans doute aussi vives et aussi brillantes dans 4.000 ans, qu'elles l'étaient il y a 4.000 ans, et qu'elles le sont aujourd'hui. « La science de l'embaumement et la peinture à fresque, dit notre auteur, n'étaient pas, chez les Egyptiens, des découvertes du hasard, mais bien des notions acquises et basées sur des définitions et des maximes comme le sont les inductions de Faraday ».

Les Italiens modernes s'enorgueillissent de leurs vases Etrusques et de leurs tableaux ; les ornements des vases Grecs excitaient l'admiration des amateurs de l'antiquité, et on les attribue aux artistes Grecs, tandis qu'en réalité « ce ne sont que des copies de vases Egyptiens ». On les retrouve sur les murs d'un tombeau du temps d'Aménophis I^er^, époque à laquelle la Grèce n'existait pas encore.

Où, de nos jours, verrons-nous quelque chose de compa-

le rite de la crémation des veuves était non seulement dépourvu de sanction, mais encore impérativement interdit par les autorités les plus anciennes et les plus puissantes des Ecritures sacrées hindoues (*Crémation des veuves*, p. 21). Voir Max Müller. *Mythologie Comparative*. « Le professeur Wilson, dit Max Müller, fut le premier à signaler la falsification de texte, et le changement du terme *yonim agre* en celui de *yonim agne* (les flancs de feu)... D'après les hymnes du Rig Veda et le cérémonial Védique contenu dans le Grihya Sutras, l'épouse accompagne le corps de l'époux au bûcher funéraire, mais là, on lui récite un verset du Rig Veda, et on lui ordonne de quitter son mari et de retourner dans le monde des vivants. » (*Mythologe Comparative*, p. 35.)

rable aux temples bâtis dans le roc d'Ipsamboul dans la Basse Nubie ? On y peut voir des statues assises hautes de soixante-dix pieds, sculptées en pleine roche. Le torse de la statue de Rhamsés II à Thèbes mesure soixante pieds aux épaules, et les autres parties sont en proportion. A côté de cette sculpture de Titans, la nôtre paraît une sculpture de Pygmées. Le fer était connu des Egyptiens longtemps avant la construction de la première pyramide qui, suivant Bunsen, date de plus de 20 000 ans. La preuve en est demeurée cachée pendant plusieurs milliers d'années dans la pyramide de Cheops, jusqu'au jour où *le colonel Howard-Wyse la découvrit, sous la forme d'un morceau de fer enfoncé dans un des joints, où il avait été évidemment placé à l'époque de la construction de cette pyramide*. Les Egyptologues apportent la preuve que les anciens, dans les temps préhistoriques, étaient parfaitement au courant de la métallurgie. On trouve aujourd'hui encore, au Mont Sinaï, de grands dépôts de scories produits par la fonte (1). La métallurgie et la chimie, telles qu'elles étaient pratiquées alors, étaient connues sous la dénomination d'*alchimie*, et formaient la base de la magie préhistorique. De plus, Moïse donne la preuve de son savoir dans la chimie alchimique en pulvérisant le veau d'or et en en jetant la poudre dans l'eau.

Si maintenant nous portons nos regards sur la navigation, nous serons à même de démontrer, sur de bonnes autorités, que Nechao II arma une flotte sur la Mer Rouge et l'envoya en exploration. La flotte resta absente plus de deux ans, et au lieu de revenir par le détroit de Babelmandeb, comme c'était l'habitude, elle rentra par le détroit de Gibraltar. Hérodote n'était pas disposé à reconnaître aux Egyptiens le mérite d'une entreprise aussi vaste que celle-là. « Ils avaient semé le bruit, dit-il, qu'en retournant dans leur patrie, le soleil se levait à leur droite ; chose qui me paraît incroyable. » « Et pourtant, observe l'auteur de l'article ci-dessus mentionné, cette assertion incroyable est aujourd'hui démontrée d'une incontestable exactitude, et tout

1. Voilà d'où vient le récit que Moïse fabriqua le serpent ou Seraph d'airain que les Israélites adorèrent jusqu'au règne d'Ezechias.

homme ayant doublé le cap de Bonne-Espérance le comprendra sans peine. » Ainsi, il est prouvé que les plus anciens de ces peuples ont accompli une chose qui a été attribuée au génie de Colomb, bien des siècles plus tard. Ils rapportèrent qu'ils avaient jeté l'ancre deux fois dans le cours de leur voyage ; qu'ils avaient semé du grain et qu'ils l'avaient récolté ; après quoi, ayant de nouveau mis à la voile, ils s'étaient dirigés en triomphe vers l'Est par les piliers d'Hercule et le long des côtes de la Méditerranée. « Il est un peuple, ajoute l'auteur en question, qui mérite bien plus la qualification de *veteres* que les Romains et les Grecs. Les Grecs, jeunes encore en fait de science, embouchèrent la trompette pour proclamer leurs connaissances et convoquèrent tout le monde à admirer leur habileté. L'Egypte, vieillie dans la sagesse, était si sûre de ses progrès et de ses découvertes, qu'elle n'invita personne à l'admirer, et elle se souciait aussi peu de l'opinion des Grecs bavards que nous le faisons aujourd'hui de celle des habitants des îles Fiji. »

« O Solon, Solon, disait le plus ancien des prêtres Egyptiens à ce sage, vous autres Grecs vous êtes toujours comme des enfants, sans expérience et sans la discipline que crée une longue carrière ! » Et le grand Solon fut fort surpris en vérité lorsque les prêtres d'Egypte lui apprirent que les innombrables dieux et déesses du Panthéon Grec n'étaient que les dieux déguisés de l'Egypte. Zonaras disait avec raison : « Toutes ces choses sont venues de la Chaldée en Egypte, et de là elles furent transmises aux Grecs. »

Sir David Brewster fait une brillante description de plusieurs automates ; et le XVIII^e^ siècle se vante de ce chef-d'œuvre de mécanique, « le Joueur de flûte » de Vaucanson. Le peu de renseignements que les anciens auteurs nous donnent à ce sujet laissent croire que les savants mécaniciens du temps d'Archimède, et quelques-uns même antérieurs au grand Syracusain, n'étaient pas plus ignorants ou moins doués de génie que nos inventeurs modernes. Archytas, natif de Tarente en Italie, le maître de Platon, philosophe distingué par ses remarquables et merveilleuses découvertes dans les mathématiques et la mécanique pratique, construisit une colombe en bois. Ce devait être un mécanisme ex-

traordinairement ingénieux, car elle volait, secouait et battait des ailes et se soutenait en l'air pendant un laps de temps considérable. Cet homme habile, qui vivait 400 ans avant Jésus-Christ, inventa en outre de sa colombe de bois, l'hélice, la grue, et diverses machines hydrauliques (1).

L'Egypte avait ses pressoirs et faisait du vin. Rien d'extraordinaire à cela assurément, mais elle brassait aussi sa bière et en grande quantité ; nos Egyptologues l'affirment. Le manuscrit d'Ebers démontre maintenant d'une façon qui ne laisse pas l'ombre d'un doute, que les Egyptiens faisaient usage de la bière 2.000 ans avant Jésus-Christ. Leur bière doit avoir été forte et excellente, comme tout ce qu'ils faisaient. Ils fabriquaient le verre sous toutes ses formes. On voit sur beaucoup de sculptures Egyptiennes des scènes de soufflage de verre et de bouteilles ; parfois dans les recherches archéologiques on trouve des verres et de la verrerie qui semblent avoir été fort beaux. Sir Gardner Wilkinson dit que les Egyptiens taillaient, moulaient et gravaient le verre, et qu'ils possédaient l'art d'introduire de l'or entre les deux surfaces de la substance. Ils imitaient avec le verre les perles, les émeraudes et toutes les pierres précieuses à la perfection.

De même les plus anciens Egyptiens cultivaient l'art musical, et comprenaient très bien les effets de l'harmonie musicale et son influence sur l'esprit humain. On trouve dans les sculptures les plus anciennes, des scènes dans lesquelles on voit des musiciens jouant de divers instruments. La musique était employée en médecine dans les temples pour la cure des affections nerveuses. On remarque dans beaucoup de monuments des hommes jouant en orchestre, le chef marquant la mesure en battant des mains. Nous devons donc en conclure qu'ils connaissaient les lois de l'harmonie. Ils avaient leur musique sacrée, domestique et militaire. La lyre, la harpe, la flûte étaient employées dans les concerts religieux ; dans les fêtes, ils avaient la guitare, les doubles et simples flûtes, et les castagnettes ; pour les troupes, et durant le service militaire, ils faisaient usage de trompettes, de tambourins, de tambours et de cymbales. Ils avaient

1. Aulu Gelle. *Noct. Attic.* lib. X, cap XIII.

inventé divers genres de harpes, tels que la lyre, le *sambuc* et l'*ashur* ; quelques-unes avaient plus de vingt cordes. La supériorité de la lyre Egyptienne sur la Grecque est un fait acquis. La matière dont ces instruments étaient faits était souvent un bois très coûteux et rare, et il était très bien sculpté ; ils l'importaient quelquefois de pays fort éloignés ; quelques-uns de ces bois étaient peints avec incrustations de nacre et ornements de maroquin de couleur. Ils se servaient pour les cordes de leurs instruments de cordes à boyaux comme nous. Pythagore apprit la musique en Egypte et en fit une science régulière en Italie. Toutefois dans la Grèce antique les Egyptiens étaient généralement considérés comme les meilleurs maîtres de musique. Ils connaissaient à fond le moyen de tirer des sons harmonieux d'un instrument en y tendant des cordes, ainsi que la multiplication des notes, en raccourcissant les cordes sur le manche ; or ces connaissances dénotent de grands progrès dans l'art musical. En parlant de harpes à propos d'un tombeau à Thèbes, Bruce observe « qu'elles renversent toutes les notions qu'on avait jusqu'alors de l'état primitif de la musique et des instruments de musique en Orient ; et qu'en définitive, au point de vue de la forme, des ornements et de la portée, elles sont une preuve incontestable, plus forte que mille citations Grecques, que la géométrie, le dessin, la mécanique et la musique avaient atteint le plus haut degré de perfection lorsque ces instruments furent construits ; et que la période à laquelle nous faisons remonter l'invention de ces arts n'était que *le commencement de l'ère de leur restauration* ».

Sur les murs du palais d'Amenophis II à Thèbes, le roi est représenté jouant aux échecs avec la reine. Ce monarque régnait longtemps avant la guerre de Troie. Dans l'Inde, c'est une chose bien connue, ce jeu était joué il y a 5.000 ans au moins.

Quant à leurs connaissances en médecine, maintenant qu'un des livres perdus d'Hermès a été retrouvé et traduit par Ebers, les Egyptiens parlent pour eux-mêmes. Il résulte des manipulations curatives des prêtres, qu'ils connaissaient la circulation du sang, qu'ils savaient l'attirer aux extrémités ou l'empêcher momentanément de circuler. Une étude

plus approfondie de leurs bas-reliefs, représentant des scènes dans la Salle médicinale des divers temples, en donne facilement la preuve. Ils avaient leurs dentistes et leurs oculistes, et il n'était permis à aucun docteur d'avoir plus d'une spécialité ; cela justifie amplement la croyance qu'ils perdaient à cette époque beaucoup moins de malades que nos médecins aujourd'hui. Quelques autorités affirment même que les Egyptiens ont été le premier peuple du monde qui ait institué le jugement par le jury, bien qu'il nous soit permis d'en douter.

Mais les Egyptiens n'étaient pas le seul peuple de ces époques reculées dont les entreprises les aient placés dans une position aussi en vue, aux yeux de la postérité. A part d'autres nations dont l'histoire est à présent voilée par les brumes de l'antiquité, telles que les races préhistoriques des deux Amériques, de la Crète, de la Troade, des Lacustres, du continent submergé de la prétendue fabuleuse Atlantide aujourd'hui classée parmi les mythes, les faits accomplis par les Phéniciens leur impriment presque le sceau de demi-dieux.

Le correspondant de la *Quarterly Review* précédemment cité dit que les Phéniciens ont été les plus anciens navigateurs du monde, qu'ils ont fondé la plupart des colonies de la Méditerranée, et qu'ils ont voyagé à travers toutes les autres régions habitées de leur temps. Ils ont visité les régions Arctiques d'où ils rapportaient la notion de jours éternels sans nuit qu'Homère mentionne dans l'Odyssée. Des Iles Britanniques, ils importèrent de l'étain en Afrique, et l'Espagne fut le lieu favori pour l'établissement de leurs colonies. La description de Charybde répond si parfaitement au Maëlstrom, « qu'il est difficile d'imaginer, dit l'auteur cité, qu'elle ait eu un autre prototype ». Leurs explorations paraissent s'être étendues dans toutes les directions, leurs voiles blanchissant les parages de l'Océan Indien aussi bien que la mer de Norvège. Différents auteurs reconnaissent qu'ils ont créé des établissements dans les endroits les plus reculés ; tandis que toute la côte méridionale de la Méditerranée était couverte de leurs villes. Une grande partie du territoire Africain fut, assure-t-on, peuplé par des races chassées par Josué et les enfants d'Israël. A l'époque où

écrivait Procope, il y avait encore debout, dans la Mauritanie Tingitane, des colonies qui portaient en caractères Phéniciens l'inscription : « Nous sommes ceux qui s'enfuirent devant le brigand Josué, fils de Nun ou Navé. »

Quelques écrivains supposent que ces hardis navigateurs des Mers Arctiques et Antarctiques sont les ancêtres des races qui bâtirent les temples de Palenque et Uxmal de Copan et d'Arica (1). Brasseur de Bourbourg nous fournit beaucoup de renseignements sur les mœurs et coutumes, l'architecture et les arts, et particulièrement sur la magie et les magiciens des anciens Mexicains. Il nous dit que Votan, leur fabuleux héros, et le plus grand de leurs magiciens, revenant d'un long voyage, visita le roi Salomon à l'époque de la construction du temple. Ce Votan paraît être identique avec le redouté Quetzo-Cohuatl, qui figure dans toutes les légendes mexicaines ; et chose assez curieuse, ces légendes offrent une ressemblance frappante, dans leurs récits de voyages et d'exploits d'Hittim, avec ceux de la Bible Hébraïque, au sujet des Hivites, les descendants de Seth, fils de Chanaan. La tradition nous apprend que Votan « fournit à Salomon les détails les plus précieux sur les hommes, les animaux, et les plantes, l'or et les bois précieux de l'Occident », mais qu'il refusa tout net de lui donner la moindre information sur la route qu'il avait suivie, ni sur la manière de gagner le mystérieux continent. Salomon lui-même nous fait un récit de cette entrevue, dans son Histoire des Merveilles de l'Univers, le chef Votan y figurant sous l'allégorie du serpent navigateur. Stephens, comptant d'avance sur la découverte d'une clé plus sûre que la pierre de Rosette, pour déchiffrer les hiéroglyphes américains (2), dit que les descendants des Caciques et les Aztèques ont survécu, et existent encore dans les solitudes inaccessibles des Cordillères, déserts dans lesquels aucun homme blanc n'a encore pénétré, et qu'ils y vivent comme vécurent leurs pères, construisant les mêmes édifices, avec les mêmes ornements de sculpture et de moulage ; de grandes

1. Telle n'est pas notre opinion. Ils furent probablement construits par les Atlantéens.

2. *Incidents d'un voyage dans le Centre-Amérique, à Chiapas et dans le Yucatan*, vol. 11, p. 457.

et vastes cours, des tours élevées avec de hautes séries de marches, et gravant encore sur des tables de pierre les mêmes hiéroglyphes mystérieux. Il ajoute : « Je tourne mes regards vers cette vaste région inconnue, que pas une route ne traverse, et où l'imagination nous dépeint cette mystérieuse cité, aperçue du sommet des Cordillères, peuplée d'aborigènes insoumis, et que nul n'a visités ni n'a vus. »

Outre que cette mystérieuse cité a été vue d'une grande distance par de hardis voyageurs, son existence n'est pas absolument improbable, car qui peut dire ce que devint le peuple primitif qui fuyait devant les rapaces brigands de Cortes et de Pizarre ? Le Dr Tschuddi, dans son ouvrage sur le Pérou, nous parle d'une légende Indienne, qui rapporte qu'un convoi de 10.000 *llamas*, chargés d'or pour compléter la rançon de l'infortuné Inca, fut arrêté dans les Andes par la nouvelle de sa mort, et que l'énorme trésor fut si efficacement caché, que pas la moindre trace n'en a jamais été trouvée. Ainsi que Prescott et d'autres auteurs, il nous apprend que les Indiens ont conservé jusqu'à ce jour leurs traditions et leur caste sacerdotale et qu'ils obéissent fidèlement aux ordres de chefs choisis parmi eux, tout en professant de nom la religion catholique, et obéissant en apparence, aux autorités Péruviennes. Les cérémonies magiques pratiquées par leurs ancêtres sont encore en honneur parmi eux, et les phénomènes magiques se produisent encore. Ils persévèrent à un tel point dans leur fidélité à l'égard du passé, qu'il paraît impossible qu'ils ne soient pas soutenus par quelque autorité occulte qui encourage et fortifie leur foi, et la maintient toujours vive. N'est-il pas possible que cette source de foi immortelle réside dans cette ville mystérieuse avec laquelle ils sont en communication secrète? Ou bien devons-nous encore croire que tout ce que nous venons de signaler ne sont que de « curieuses coïncidences ? »

L'histoire de cette mystérieuse cité fut racontée à Stephens par un Père espagnol en 1838-1839. Le prêtre lui jura qu'il l'avait vue de ses yeux et il donna à Stephens les détails suivants que le voyageur avait tout lieu de croire exacts. « Le curé d'un petit village non loin des ruines de Santa-Cruz del Quiché avait entendu parler de la ville in-

connue, au village de Chajul... Il était jeune alors, et il grimpa avec beaucoup de peine jusqu'à la cime dénudée du plus haut plateau de la sierra de la Cordillère. Lorsqu'il eut atteint le sommet à une hauteur de dix à douze mille pieds, il vit une immense plaine, s'étendant jusqu'au Yucatan et au golfe du Mexique, et il aperçut à une grande distance une grande ville se développant sur un vaste emplacement. dont les blanches tours brillaient aux rayons du soleil. La tradition rapporte qu'aucun blanc n'est jamais parvenu jusqu'à cette ville ; que les habitants parlent la langue Maya, qu'ils savent que des étrangers ont conquis tout leur territoire, et qu'ils massacrent tout homme blanc qui essaye de pénétrer sur leurs terres. Ils n'ont pas de monnaie : pas de chevaux, de bœufs, de mules ou d'autres animaux domestiques, sauf de la volaille, dont ils gardent les coqs dans des souterrains, pour empêcher que l'on n'entende leurs cris. »

A peu près la même chose nous a été racontée à nous personnellement, il y a une vingtaine d'années, par un vieux prêtre indigène, que nous rencontrâmes au Pérou, et avec lequel nous eûmes des relations d'affaires. Il avait passé sa vie essayant vainement de cacher sa haine pour les conquérants, « les brigands », comme il les appelait ; et il nous avoua qu'il restait en bons termes avec eux et avec la religion catholique dans l'intérêt de ses compatriotes, mais il était de cœur un fidèle adorateur du soleil, et il n'avait jamais cessé de l'être. Il avait voyagé en sa qualité de missionnaire indigène *converti*, il avait été à Santa-Cruz, et il nous assura solennellement qu'il avait été voir son peuple, par « un passage souterrain » qui conduisait à cette cité mystérieuse. Nous ajoutons foi à son récit ; car un homme qui est sur le point de mourir, passe rarement son temps à inventer des histoires oiseuses ; et cette histoire nous la trouvons confirmée dans les *Voyages* de Stephens. En outre, nous connaissons deux autres villes entièrement ignorées des voyageurs Européens ; non pas que leurs habitants aient le désir de se cacher, car au contraire, des hommes des pays Bouddhiques viennent parfois les visiter ; mais leurs villes ne sont pas indiquées sur les cartes européennes ou asiatiques ; et, soit par crainte des trop zélés et trop entreprenants missionnaires catholiques, soit pour d'autres

raisons plus mystérieuses qui leur sont propres, les rares indigènes des autres pays qui connaissent ces deux villes n'en font jamais mention. La nature a ménagé d'étranges retraites et des recoins mystérieux pour ses favoris ; et malheureusement ce n'est que loin des contrées, soi-disant civilisées, que l'homme est libre de rendre à la Divinité le même culte ainsi que l'avaient fait ses ancêtres.

Il n'y a pas jusqu'au savant et sobre Max Müller qui ne soit, jusqu'à un certain point, incapable à se débarrasser des *coïncidences*. Ces Mexicains, par exemple, dont l'origine obscure n'a, suivant toutes les lois des probabilités, aucun rapport avec les Aryens de l'Inde, représentent néanmoins, tout comme les Hindous, une éclipse de lune, comme « la lune dévorée par un dragon » (1). Et quoique le professeur Müller admette que Humbolt soupçonnait l'existence de relations historiques entre ces deux peuples, et qu'il les considère lui-même comme possibles, il ajoute néanmoins que la concordance de ce fait n'est pas nécessairement le résultat de relations historiques quelconques. Ainsi que nous l'avons déclaré plus haut, l'origine des aborigènes de l'Amérique est une question fort embarrassante pour ceux qui ont intérêt à suivre les traces de l'affiliation et des migrations des peuples. En dépit des travaux de Brasseur de Bourbourg et de son excellente traduction du célèbre *Popul Vuh*, que l'on attribue à Ixtlilxochitl. après en avoir bien pesé le contenu, l'antiquaire reste comme avant plongé dans l'obscurité. Nous avons lu le *Popul Vuh* dans sa traduction originale, et l'analyse qu'en a faite Max Müller, et nous trouvons qu'elles jettent une si vive lumière, qu'il n'est pas étonnant que les savants sceptiques en aient été aveuglés. Mais s'il faut juger un auteur par ses écrits, le professeur Max Müller n'est pas un incrédule déloyal ; et de plus, peu de choses importantes lui échappent. Comment se fait-il donc qu'un homme d'une érudition aussi vaste et aussi rare, accoutumé comme il l'est à embrasser d'un coup d'œil d'aigle les traditions, les coutumes religieuses et les superstitions d'un peuple, en y découvrant la moindre similitude, et en en saisissant les plus petits détails, n'ait point

1. Max Müller. *Chips from a German Workshop*, vol. II, p. 269.

compris l'importance, ni même soupçonné l'existence de ce que l'humble auteur du présent volume, qui n'a ni son éducation scientifique ni son érudition, a saisi à première vue? Quelque fallacieuse et dénuée de garantie que puisse paraître à bien des gens cette remarque, il nous semble que la science perd plus qu'elle ne gagne à négliger la littérature ésotérique ancienne et même du moyen âge, ou plutôt ce qu'il en reste. Pour quelqu'un qui se consacre à cette étude, bien des coïncidences se transforment en résultats naturels de causes antérieures aisées à démontrer. Nous pensons pouvoir comprendre comment il se fait que le professeur Müller avoue « que souvent on s'imagine voir clair dans certaines époques et à certains indices, tandis qu'à la page suivante tout redevient obscur comme le chaos (1) ». Ne se pourrait-il pas tout simplement que ce chaos fût rendu aussi intense par le fait, que la plupart des savants, portant toute leur attention sur l'histoire, passent par-dessus tout ce qu'ils traitent de « vague, contradictoire, miraculeux, absurde ». Malgré le sentiment qu'il y a une source de nobles conceptions qui a été dénaturée et marquée par une avalanche de fantastiques non-sens, le professeur Müller ne peut s'empêcher de comparer ces non-sens aux contes des *Mille et une Nuits* arabes.

Loin de nous la ridicule prétention de critiquer un savant aussi digne d'admiration pour son savoir que Max Müller. Mais nous ne pouvons nous empêcher de dire que, même parmi les fantastiques non-sens des *Mille et une Nuits*, quoi que ce soit serait digne d'attention, s'il pouvait aider à en faire ressortir quelque vérité historique. L'Odyssée d'Homère dépasse en non-sens fantastiques tous les contes des Nuits Arabes, et malgré cela, il est démontré que nombre de ses mythes sont autre chose que des créations de l'imagination d'un poète caduc. Les Lestrygons qui dévorent les compagnons d'Ulysse sont considérés comme la race anthropophage (2) qui dans les premiers temps habitait, dit-on, les grottes souterraines de la Norvège. La Géologie, par ses découvertes, confirme quelques-unes des assertions

1. Max Müller. *Popul-Vuh*, p. 329.
2. Pourquoi pas les sacrifices humains dans les anciens cultes ?

d'Homère, que pendant des siècles l'on a supposées n'être que des hallucinations poétiques. Le jour perpétuel dont jouissait cette race de Lestrygons indique qu'ils habitaient le Cap Nord, où, durant tout l'été, il y a un jour perpétuel. Les particularités des sites de la Norvège sont parfaitement décrites par Homère dans son Odyssée X, 110 ; et la Stature gigantesque des Lestrygons est bien démontrée par les ossements humains d'une dimension extraordinaire trouvés dans les cavernes situées près de cette région, et que les géologues supposent avoir appartenu à une race éteinte longtemps avant l'immigration Aryenne. Charybde, ainsi que nous l'avons vu, a été reconnue dans le Maëlstrom ; et les Roches errantes(1) dans les énormes glaçons des mers Arctiques. Il est étrange en vérité que les essais consécutifs à la création de l'homme, décrits dans la *Cosmogonie du Quiché* n'aient pas suggéré une comparaison avec un livre Apocryphe quelconque, les livres sacrés des Juifs, et les théories cabalistiques de la création. Même le *Livre de Jasher* condamné comme une grossière contrefaçon, comme un faux du XII^e^ siècle, est capable de fournir plus d'un indice pour découvrir une corrélation entre la population de l'Ur des Kardéens, où le Magisme florissait avant l'époque d'Abraham, et celles de l'Amérique du Centre et du Nord. Les êtres divins « rabaissés au niveau de la nature humaine » n'accomplissaient pas des choses ou des tours plus invraisemblables que les actes miraculeux de Moïse et des magiciens de Pharaon, tandis que beaucoup sont exactement les mêmes. Et lorsque, en plus de ce dernier fait, nous trouvons une ressemblance aussi grande entre certains termes cabalistiques communs aux deux hémisphères, il doit y avoir quelque chose de plus qu'un simple accident pour expliquer cette circonstance. Beaucoup de ces faits ont évidemment un rapport de parenté commune. L'histoire des deux frères du Centre Amérique qui, partant en voyage pour Xibalba, plantent chacun un bâton au centre de l'habitation de leur grand'mère, pour qu'elle puisse savoir en le voyant fleurir ou se flétrir s'ils sont vivants ou morts (2), trouve son ana-

1. *Odyssée*, XII, 71.
2. *Chips from a German Workshop*, p. 268.

logie dans les croyances de bien d'autres contrées. Dans les *Récits et Traditions populaires* par Sacharoff (Russie), on retrouve une narration semblable, et il est facile de suivre les traces de cette croyance dans diverses autres légendes. Et cependant ces contes de fées avaient cours en Russie bien des siècles avant que l'Amérique ne fût découverte. Nous ne sommes nullement surpris de reconnaître dans les dieux de Stronehenge les divinités de Delphes et de Babylone. Bel et le Dragon, Apollon et Python, Osiris et Typhon sont tous un seul être sous des dénominations différentes, et ils ont voyagé dans toutes les directions. Le Both-Al d'Irlande indique clairement son origine, le Bathylor des Grecs et le Beth-el de Chanaan. « L'histoire, » dit M. de la Villemarqué, qui n'a pas pris de notes à ces époques lointaines, « peut plaider l'ignorance, mais la science des langues affirme. La Philologie, avec une probabilité sans cesse croissante, renoue la chaîne à peine rompue entre l'Orient et l'Occident (1). »

La découverte d'une ressemblance analogue entre les mythes Orientaux et les contes et les anciennes traditions de la Russie n'est pas pour nous surprendre, car il est tout naturel de rencontrer une similitude entre les croyances des familles sémitiques et aryennes. Mais lorsque nous découvrons une identité presque parfaite entre le rôle de Zarevna Militrissa, avec un croissant sur le front, se trouvant constamment en danger d'être dévorée par Zmeij Gorenetch (le serpent ou dragon), qui joue un rôle si proéminent dans tous les contes populaires russes, et les caractères semblables dans les légendes mexicaines, et embrassant jusqu'aux moindres détails, nous ferons bien de nous arrêter et de nous demander s'il n'y a pas là quelque chose de plus qu'une simple coïncidence.

Cette tradition du Dragon et du soleil, remplacé quelquefois par la lune, a réveillé les échos dans les parties les plus reculées du monde. On l'explique sans peine à l'aide de la religion héliolâtre autrefois universelle. Il fut un temps où l'Asie, l'Europe, l'Afrique et l'Amérique étaient couvertes de temples consacrés au soleil et au dragon. Les prê-

1. *Villemarqué membre de l'Institut*, vol. LX ; *Collection et Nouvelle Série*, 24, p. 570, 1863 : *Poésie des cloitres Celtiques*..

tres prenaient les noms de leurs divinités, et c'est ainsi que la tradition de ces dernières formait un vaste filet partout autour du globe : « Bel et le Dragon étant uniformément accouplés, et le prêtre de la religion Ophite prenant aussi uniformément le nom de son dieu (1). » Néanmoins, « si la conception originelle est naturelle et intelligible... et si sa manifestation n'est pas nécessairement le résultat d'un échange quelconque de relations historiques », comme le dit le professeur Müller, les détails sont frappants dans leur similitude, que nous ne pouvons nous contenter d'admettre que le problème soit ainsi entièrement résolu. L'origine de ce culte universel symbolique étant cachée dans la nuit des temps, nous aurions beaucoup plus de chances d'arriver à la vérité en remontant à la source de ces traditions. Or, où est-elle cette source ? Kircher croit que l'origine du culte Ophique et héliolâtre, la forme des monuments coniques et des obélisques, doit remontrer à l'Hermès Trismegiste Egyptien (2). Où donc devons-nous chercher ce renseignement si ce n'est dans les livres Hermétiques? Est-il vraisemblable que les auteurs modernes en sachent davantage ou même autant, au sujet des anciens mythes et des cultes de l'antiquité, que ceux qui les enseignaient à leurs contemporains ? Evidemment, deux choses sont nécessaires : la première, c'est de retrouver les livres d'Hermès qui manquent ; et la seconde d'avoir la clé pour les comprendre, car il ne suffit pas de les lire. A défaut de cela, nos savants en sont réduits à des spéculations stériles, de même que, pour une raison analogue, les géographes perdent leur temps en vaines recherches des sources du Nil. En vérité l'Egypte est l'asile du mystère ?

Sans nous arrêter à discuter si Hermès fut le « Prince de la magie postdiluvienne », ainsi que le nomme Des Mousseaux, ou le prince de la magie antédiluvienne, ce qui paraît plus probable, une chose nous paraît certaine. C'est l'authenticité, l'exactitude et l'utilité des *livres d'Hermès* — ou plutôt de ce qui reste des trente-six livres attribués au magicien Egyptien —, lesquelles sont, parfaitement re-

1. *Archéol.*, vol. XXV, pag. 220. London.
2. *Archéol.*, vol. XXV, p. 292. London.

connues par Champollion jeune et confirmées par Champollion Figeac qui s'y réfère. Or, si nous examinons attentivement les ouvrages cabalistiques, qui tous proviennent de ce dépôt universel des connaissances ésotériques, nous trouvons les reproductions de beaucoup de prétendus miracles opérés par l'art magique reproduits aussi par les Quichés ; et si même dans les fragments qui nous ont été transmis du *Popul Vuh* original, il y a des preuves suffisantes que les coutumes religieuses des Mexicains, des Péruviens et autres races Américaines étaient à peu près identiques à celles des anciens Phéniciens, Babyloniens et Egyptiens ; et si enfin nous trouvons que quantité de leurs expressions religieuses ont étymologiquement la même origine ; comment nous empêcher de supposer qu'ils sont les descendants de ceux, dont les aïeux « s'enfuirent devant le brigand Josué fils de Nun » ? Nuñez de la Vega dit que Nin ou Imos, des Tzeudales, était le Ninus des Babyloniens (1).

Il est possible que ce soit une simple coïncidence ; car l'identification de l'un avec l'autre repose sur un assez pauvre argument. « Mais on sait », ajoute de Bourbourg, « que ce prince et, selon d'autres, son père Bel ou Baal reçut, comme le Nin des Tzeudales, les hommages de ses sujets sous la forme d'un serpent ». Cette dernière assertion, outre qu'elle est fantastique, ne se trouve confirmée nulle part dans les traditions babyloniennes. Il est vrai que les Phéniciens représentaient le soleil sous l'image d'un dragon ; mais tous les autres peuples qui symbolisaient leurs dieux solaires ont fait de même. D'après Castor et Eusèbe qui le cite, Bélus, le premier roi de la dynastie Assyrienne, fut déifié, c'est-à-dire classé parmi les dieux, « mais seulement après sa mort ». Ainsi, ni lui ni son frère Ninus ou Nin ne pouvaient avoir reçu leurs sujets sous la forme d'un serpent, quoi qu'aient fait les Tzeudales. Bel, d'après les Chrétiens, c'est Baal ; et Baal, c'est le diable, depuis que les prophètes de la Bible ont désigné de la sorte toutes les divinités de leurs voisins ; c'est pourquoi Bélus, Ninus et le Nin Mexicain sont des serpents et des diables ; et comme

1. Brasseur de Bourbourg. *Cartas*, p. 52.

le diable ou Père du mal, est un, sous une foule de formes, il s'ensuit que sous quelque nom que le serpent apparaisse, c'est le Diable. Etrange logique ! Pourquoi ne pas dire que Ninus l'Assyrien, représenté comme le mari et la victime de l'ambitieuse Sémiramis, était le grand prêtre aussi bien que le roi de son pays? Que c'est en cette qualité qu'il portait sur sa tiare les emblèmes sacrés du dragon et du soleil? De plus, comme le prêtre prenait généralement le nom de son dieu, Ninus est représenté recevant ses sujets, comme représentant de ce serpent-dieu. L'idée est éminemment Catholique Romaine, et elle a d'ailleurs une portée très peu importante, comme toutes leurs inventions. Si Nuñez de la Vega était si désireux d'établir une filiation entre les Mexicains et les adorateurs du soleil Biblique et du serpent, pourquoi n'a-t-il pas montré une autre et meilleure ressemblance entre eux, sans aller chercher chez les Ninivites et les Tzeudales les griffes et les cornes du diable chrétien ?

Et pour commencer, il aurait pu se rapporter aux *Chroniques* de Fuentes du royaume de Guatemala, et au *Manuscrit* de don Juan Torres, le petit-fils du dernier roi des Quichés. Ce document, que l'on dit avoir été en la possession du lieutenant général nommé par Pedro de Alvarado, établit que les Toltèques, eux-mêmes, descendaient de la maison d'Israël, et qu'abandonnés par Moïse, après le passage de la Mer Rouge, leurs ancêtres tombèrent dans l'idolâtrie. Après leur séparation d'avec leurs compagnons, guidés par un chef nommé Tanub, ils avaient erré d'un continent à l'autre, et étaient arrivés à un endroit nommé les Sept Cavernes dans le royaume du Mexique, où ils fondèrent la célèbre ville de Tula, etc. (1).

Si cette déclaration n'a jamais obtenu plus de créance qu'elle n'en a, c'est simplement dû au fait qu'elle passa par les mains du Père François Vasquez, historien de l'ordre de Saint-François, et que cette circonstance, pour employer l'expression de Des Mousseaux à propos du pauvre défroqué l'abbé Huc, « n'est pas de nature à raffermir notre confiance ». Mais il est un autre point aussi important, sinon davantage, car il paraît avoir échappé à la falsification des

1. Voir Stephem. *Travels in Central America, etc.*

zélés pères catholiques, et repose principalement sur la tradition Indienne. Un célèbre roi Toltèque, dont le nom est mêlé aux étranges légendes d'Utatlan, la capitale en ruines du grand royaume Indien, portait le titre biblique de Balam Acan ; le premier de ces noms étant tout particulièrement Chaldéen, et rappelant immédiatement à l'esprit celui de Balaam, avec son âne à la voix humaine. Outre la déclaration de lord Kingsborough, qui a trouvé une si grande ressemblance entre le langage des Aztèques (la langue mère) et l'Hébreu, un grand nombre de figures des bas-reliefs de Palenque, et d'idoles en terre cuite exhumées à Santa-Cruz Del Quiché, portent sur leur tête des bandelettes, avec une protubérance carrée au milieu du front, analogues aux phylactères portés par les Pharisiens Hébreux de l'antiquité, et même par les dévots de nos jours, surtout parmi les Juifs de Pologne et de Russie. Mais comme, après tout, cela n'est probablement qu'une imagination de notre part, nous n'insistons pas sur ces détails.

Suivant témoignage des anciens, confirmé par les découvertes modernes, nous savons qu'il existe de nombreuses catacombes en Egypte et en Chaldée, quelques-unes d'une très grande étendue. Les plus célèbres sont les cryptes souterraines de Thèbes et de Memphis. Les premières commencent du côté occidental du Nil, s'étendent vers le désert de Lybie, et étaient connues sous le nom de catacombes ou passages du *serpent*. C'est là que s'accomplissaient les mystères sacrés du *kuklos anagkés*, l'inévitable cycle, plus généralement connu sous la désignation de « cycle de nécessité » ; inexorable sentence imposée à chaque âme après la mort corporelle, et après avoir été jugée dans la région Amenthienne.

Dans l'ouvrage de Bourbourg, Votan, le demi-dieu Mexicain, en racontant son expédition, décrit un passage souterrain, qui s'étend sous terre et se termine à la racine du Ciel, en ajoutant que ce passage était un trou de serpent, *un agujero de culebra*, et qu'il y fut admis, parce qu'il était lui-même un fils des serpents ou un serpent (1).

Cela est, en vérité, très suggestif ; car sa description *du*

1. *Cartas*, 53. 7-62.

trou de serpent est celle de l'ancienne crypte égyptienne mentionnée plus haut. De plus, les hiérophantes égyptiens de même que ceux de Babylone s'intitulaient généralement « fils du Dieu-Serpent », ou « fils du Dragon » non pas, comme Des Mousseaux voudrait le faire croire à ses lecteurs, parce qu'ils étaient le fruit de l'incube Satan, l'ancien serpent de l'Eden, mais parce que, dans les mystères, le serpent était le symbole de la Sagesse et de l'immortalité. « Le prêtre Assyrien portait toujours le nom de son dieu », dit Movers (1). Les Druides des régions celto-britanniques s'intitulaient également serpents. « Je suis un druide, je suis un serpent », s'écriaient-ils. Le karnak égyptien est un frère jumeau du Carnac de Bretagne, ce dernier signifiant la montagne du serpent. Les Draconties couvraient, jadis, la surface du globe, et ces temples étaient consacrés au dragon, uniquement parce qu'il était l'emblème du soleil qui, à son tour, était le symbole du dieu le plus élevé, le Phénicien Elon ou Elion qu'Abraham reconnut pour El Elion (2). Outre le surnom de serpents, on leur donnait aussi celui de constructeurs ou architectes ; car l'imposante grandeur de leurs temples et de leurs monuments était telle que, même aujourd'hui, leurs ruines poussiéreuses « effrayent les calculs mathématiques de nos ingénieurs modernes », dit Taliesin (3).

De Bourbourg insinue que les chefs du nom de Votan, les Quetzo-Conuatl, ou dieu serpent des Mexicains sont des descendants de Cham et de Chanaan. « Je suis Hivim », disent-ils. « Etant un Hivim, je suis de la grande race du Dragon (serpent). Je suis un serpent moi-même, car je suis un Hivim (4). » Et Des Mousseaux exulte parce qu'il s'imagine être sur la trace du serpent ou plutôt du Diable, et il s'empresse de s'écrier : « Selon les plus savants commentateurs de nos livres sacrés, les Chivim ou Hivim ou Hévites étaient les descendants de Seth, fils de Chanaan, fils de Cham, *le maudit* (5). »

1. *Die Phönizier*, 70.
2. Voir Sanchoniaton dans Eusèbe. Pr. Ev. 36. Genèse XIV.
3. *Archeological Society of the antiquaries of London*, vol. XXV, p. 220
4. *Cartas*, 51.
5. *Hauts Phénomènes de la Magie*, 50.

Toutefois, les recherches modernes ont démontré, sur des preuves irrécusables, que toute la table généalogique du dixième chapitre de la Genèse se rapporte à des héros imaginaires, et que les versets qui terminent le neuvième ne sont pas autre chose qu'un fragment de l'allégorie Chaldéenne de Sisuthrus et du déluge mythique, compilé et arrangé pour cadrer avec la légende de Noé. Mais supposons que les descendants de ces Chananéens, *les maudits*, eussent voulu se venger de cet outrage immérité ! Il leur eût été aisé de renverser les tables, et de répondre à ces racontars basés sur une *fable,* par un fait démontré par les archéologues et les symbologistes ; que Seth, le troisième fils d'Adam, et l'aïeul de tout le peuple d'Israël, l'ancêtre de Noé, et le père du « peuple élu », n'était autre qu'Hermès, le dieu de la Sagesse appelé aussi Toth, Tat, Seth, Set et Sat-an ; qu'en outre, lorsqu'on l'envisageait sous cet autre aspect, il était Typhon, le Satan Egyptien, qui s'appelait aussi Set. Pour le peuple juif, dont les hommes instruits, de même que Philon le juif et Josèphe l'historien, ne considéraient les livres moraïques autrement que comme une allégorie, une pareille découverte n'aurait pas grande importance. Mais pour les chrétiens qui, comme Des Mousseaux, acceptent très sottement au pied de la lettre les récits de la Bible comme de l'histoire, le cas est bien différent.

En ce qui concerne la filiation, nous sommes d'accord avec ce pieux écrivain ; et nous sommes chaque jour de plus en plus convaincus que quelques-uns des peuples de l'Amérique Centrale remontent aux Phéniciens et aux Israélites du temps de Moïse, et que ces derniers étaient aussi bien adonnés à la même idolâtrie, si idolâtrie il y a, du culte du soleil et du serpent, que les Mexicains. Il y a des preuves, et des preuves Bibliques que deux des fils de Jacob, Lévi et Dan, de même que Juda, épousèrent des femmes Chananéennes, et qu'ils adoptèrent le culte de leurs femmes. Comme de juste, tout chrétien protestera contre cette assertion, mais on peut en trouver la preuve dans la traduction de la Bible elle-même ; toute revue et expurgée que nous la voyons aujourd'hui. Jacob mourant dépeint ainsi ses enfants : « Dan », dit-il « sera un *serpent* sur le chemin, et une *vipère* sur le sentier, mordant les talons du cheval,

pour que le cavalier tombe à la renverse. J'espère en ton secours, ô Eternel ». De Siméon et Lévi, le patriarche dit qu'ils « sont frères, leurs glaives sont des instruments de violence. Que mon âme n'entre point dans leur conciliabule, que mon esprit ne s'unisse point à leur assemblée (1) ». Or, dans le texte original, les mots « leur conciliabule » sont remplacés par leur *Sod* (2). Et Sod était le nom pour les grands Mystères de Baal, Adonis et Bacchus, qui, tous, étaient des dieux solaires, et avaient des serpents pour symboles. Les cabalistes expliquent l'allégorie des serpents de feu en disant que c'était le nom donné à la tribu de Lévi, à tous les Lévites, en un mot, et que Moïse était le chef des *Sodales* (3). Voici le moment de prouver ce que nous avançons.

Plusieurs historiens anciens donnent Moïse comme un prêtre Egyptien. Manétho dit qu'il était un hiérophante d'Hiéropolis, et un prêtre du dieu-solaire Osiris, et que son nom était Oscarsiph. Les modernes qui acceptent comme un fait acquis « qu'il était instruit dans toutes les branches de la Sagesse » des Egyptiens doivent aussi admettre la véritable interprétation du mot Sagesse qui, dans le monde entier, était connu comme synonyme *d'initiation* aux mystères secrets des *Mages*. Est-ce que l'idée n'a jamais frappé le lecteur de la Bible qu'un étranger de naissance, élevé dans un pays étranger n'aurait pas pu être présenté ni admis, nous ne disons pas à l'initiation finale, le plus grand de tous les mystères, mais même à partager les connaissances des prêtres inférieurs, qui faisaient partie des mystères moins importants? Dans la Genèse, chapitre XLIII,

1. Genèse. Ch. XLIX.
2. Dunlap, dans son introduction au *Sol, les mystères d'Adonis*, explique le mot Sod comme équivalent d'Arcane ; mystère religieux, et cela sur l'autorité du « Penteglott » de Shindler (1201). Le secret du Seigneur est pour ceux qui le craignent, dit le Psaume 25, grâce à une fausse traduction des chrétiens, car le texte porte : « Sod Jhoh (les mystères d'Iohoh), sont pour ceux qui le craignent. » (Dunlap. *Mystères d'Adonis*, XI.) « Al (El) est terrible dans le grand Sod des Kederhim » (les prêtres, les sacrés, les Initiés . Psaume LXXXIX, v. 8.
3. « Les membres des collèges des prêtres étaient appelés Sodales », dit le Lexique Latin de Freund IV, 448). « Les Sodalités étaient constituées dans les Mystères Idéens de la Puissante Mère », dit Cicéron. (*De Sénectute*, 13) ; Dunlap. *Mystères d'Adonis*.

verset 32, nous lisons qu'aucun Egyptien ne pouvait s'asseoir à table pour manger le pain avec les frères de Joseph, car c'était à leurs yeux une abomination, et que les Egyptiens qui mangeaient avec lui (Joseph) furent servis à part. Cela prouve deux choses : 1° Quelle que fut sa pensée intime, Joseph avait, du moins en apparence, changé de religion, épousé la fille d'un prêtre de la nation idolâtre, et était devenu lui-même un Egyptien ; autrement les Egyptiens n'auraient jamais mangé avec lui. Et 2° que plus tard Moïse, quoique n'étant pas Egyptien de naissance, le devint par son admission parmi les prêtres, et qu'il fut ainsi compris au nombre des SODALES. Par voie d'induction, le récit du « serpent d'airain » (le Caducée de Mercure ou Asclepios, le fils du dieu-solaire Apollon-Python) devient logique et naturel. Ne perdons pas de vue que la fille de Pharaon qui sauva Moïse et l'adopta est nommée Thermutis par Joseph : et ce nom, d'après Wilkinson, est celui de l'aspic consacré à Isis (1), de plus, Moïse descendait de la tribu de Lévi. Nous expliquerons d'une manière plus complète dans le quatrième volume les idées cabalistiques concernant les livres de Moïse et le grand prophète lui-même.

Si Brasseur de Bourbourg et le Chevalier Des Mousseaux avaient si fort à cœur de démontrer l'identité des Mexicains et des Chananéens, ils auraient pu trouver des preuves bien meilleures et d'un plus grand poids qu'en prouvant que les deux descendaient de Cham le maudit. Ils auraient pu indiquer, par exemple, le Nargal, le chef des Mages Chaldéens et Assyriens (Rab-Mag), et le Nagal chef sorcier des Indiens du Mexique. Tous deux tiraient leur nom de Nergal-Sarezer, le dieu Assyrien, et tous deux avaient la même faculté ou pouvoir de posséder un *démon* assistant, avec lequel ils s'identifiaient complètement. Le Nargal Chaldéen et Assyrien gardait son démon sous la forme d'un animal considéré comme sacré, dans l'intérieur du temple ; le Nagal Indien le conserve partout où il peut, dans le lac ou la forêt voisine ou dans sa maison, sous la forme d'un animal domestique (2).

1. Voir Wilkinson. *Ancient Egyptiens*, vol. V, p. 65.
2. Brasseur de Bourbourg. *Mexique*. p. 135, 574.

Dans un de ses récents numéros, nous voyons le journal *le Monde Catholique* se plaindre amèrement de ce que l'ancien élément Païen des aborigènes de l'Amérique ne soit pas complètement disparu aux Etats-Unis. Même chez les tribus qui pendant de longues années ont été placées sous la direction de maîtres chrétiens, les rites infernaux sont pratiqués en secret, et le crypto-paganisme ou *Nagualisme* fleurit aujourd'hui comme au temps de Montezuma. Il dit : « Le Nagualisme et le culte de Woudou ». ainsi qu'il nomme ces deux étranges sectes, « sont ni plus ni moins *le culte du diable* ». Un rapport adressé aux Cortès en 1812 par don Pedro Baptista Pino dit : « Tous les pueblos ont leurs *artufas*, c'est ainsi que les natifs appellent des chambres souterraines n'ayant qu'une seule porte, où ils se rassemblent pour célébrer leurs fêtes et tenir leurs réunions. Ce sont des temples impénétrables, et les portes en sont toujours fermées aux Espagnols.

« Tous ces pueblos, malgré l'autorité que la religion exerce sur eux, ne peuvent oublier une partie des croyances qui leur ont été transmises, et qu'ils ont bien soin de transmettre à leurs descendants. De là vient le culte qu'ils rendent au soleil et à la lune et aux autres corps célestes, et le respect qu'ils professent pour le feu, etc. »

Les chefs du pueblo paraissent en même temps en être les prêtres; ils accomplissent divers rites simples, par lesquels on reconnaît la puissance du soleil et de Montezuma, aussi bien que celle du Grand Serpent, auquel (suivant certaines narrations), ils sont redevables de la vie par ordre de Montezuma. Ils officient aussi dans certaines cérémonies dans le but d'obtenir la pluie. Certaines peintures représentant le grand serpent avec un homme contrefait aux cheveux rouges, et qui est, dit-on, la représentation de Montezuma. Il y avait aussi en 1845, dans le pueblo de Laguna, une grossière effigie ou idole, de ce dernier destinée en apparence à reproduire uniquement la tête de la divinité (1).

La parfaite identité de rites, de cérémonies, de traditions et même de noms des divinités, chez les Mexicains et les

1. *Catholic World*, N. Z , janvier 1877. Article « Nagualisme, Woudouisme, etc. ».

anciens Babyloniens et Egyptiens, est une preuve suffisante que l'Amérique du Sud a été peuplée par une colonie qui trouva mystérieusement sa route à travers l'Atlantique. Quand? A quelle époque? L'histoire garde le silence sur ce point; mais ceux qui croient que toute tradition consacrée par les siècles est basée sur une parcelle de vérité, ajoutent foi à la légende de l'Atlantide. Il existe, disséminés de par le monde, une poignée d'étudiants solitaires et contemplatifs qui passent leur vie dans l'obscurité, loin des bruits de la foule, à étudier les grands problèmes des univers physiques et spirituels. Ils ont leurs annales secrètes dans lesquelles sont conservés les fruits des travaux scolastiques de la longue série de reclus dont ils sont les successeurs. La science de leurs premiers ancêtres, les sages de l'Inde, de Babylone, de Ninive et de l'impériale Thèbes; les légendes et les traditions commentées par les maîtres de Solon, de Pythagore et de Platon, dans les salles de marbre d'Héliopolis et de Saïs; traditions qui, de leur temps déjà, brillaient faiblement en se dégageant des épaisses brumes du passé; tout cela, et bien d'autres choses encore sont soigneusement consignées sur des parchemins indestructibles, et transmises avec un soin jaloux d'un adepte à un autre. Ces hommes croient que l'histoire de l'Atlantide n'est pas une fable, et ils soutiennent qu'à différentes époques du passé, là où aujourd'hui il n'y a que le désert de l'Océan, existaient des îles immenses et même des continents. L'archéologue trouverait s'il pouvait les explorer, dans ces temples et ces bibliothèques engloutis, des matériaux pour combler toutes les lacunes qui existent dans ce que nous nous imaginons être de *l'histoire*. Ils disent qu'à une époque éloignée, un voyageur pouvait traverser ce qui est aujourd'hui l'Océan Atlantique, dans presque toute son étendue par terre, n'ayant à franchir en bateau que l'espace d'une île à une autre, séparées entre elles par de petits détroits.

La parenté que nous supposons avoir existé entre les races Cisatlantiques et Transatlantiques est confirmée par la lecture de merveilles accomplies par Quetzo Cohuatl, le magicien Mexicain. On peut assimiler sa baguette à la verge traditionnelle de Moïse, verge qui florissait dans le jardin de Raguel-Jethro son beau-père, et sur laquelle était gravé

le nom ineffable. Les quatre hommes décrits comme les quatre ancêtres réels de la race humaine, qui ne furent ni engendrés par les dieux, ni nés d'une femme, mais dont la création fut une merveille accomplie par le Créateur et qui furent formés après trois tentatives infructueuses, présentant également des points de ressemblance frappants avec les explications ésotériques des Hermétiques (1); ils rappellent incontestablement les quatre fils de dieu de la théogonie égyptienne. De plus, ainsi que chacun peut s'en rendre compte, la ressemblance de ce mythe avec la narration consignée dans la Genèse est manifeste pour un observateur superficiel. Ces quatre ancêtres « raisonnaient et parlaient, leur vue n'avait pas de limites, et ils savaient toutes choses d'emblée (2). » Lorsqu'ils rendirent grâces à leur Créateur de leur avoir donné l'existence, *les dieux furent effrayés*, et ils soufflèrent un nuage sur les yeux des hommes, afin qu'ils ne pussent voir au delà d'une certaine distance et qu'ils ne soient pas *semblables aux dieux eux-mêmes*. Cela a un rapport direct avec la phrase de la Genèse : « Voici, *l'homme est devenu comme l'un de nous*, connaissant le bien et le mal. Empêchons-le maintenant d'avancer sa main, de prendre de l'arbre de vie, d'en manger et de vivre éternellement. » Et ailleurs : « Et pendant *qu'ils dormaient*, Dieu leur donna des femmes », etc.

Loin de nous l'intention de manquer de respect et de suggérer des idées à ceux qui ont assez de savoir pour n'en avoir pas besoin. Mais nous ne devons pas perdre de vue que les traités authentiques sur l'ancienne magie des Chaldéens et des Egyptiens ne sont pas répandus à foison dans les bibliothèques publiques ni dans les ventes aux enchères. Leur existence est néanmoins un fait pour beaucoup de ceux qui étudient la philosophie occulte. N'est-il pas de la plus grande importance pour un antiquaire de connaître leur contenu, ne fût-ce que superficiellement ? « Les quatre ancêtres de la race », dit Max Müller, « paraissent avoir

1. Dans l'Hésiode, Zeus crée sa troisième race d'hommes du fresne. Dans le Popul Vuh on nous dit que la troisième race d'hommes fut créée de l'arbre *tzite* et que les femmes sont tirées de la moelle d'un roseau que l'on nomme *sibac*. Voilà encore une étrange coïncidence.
2. Popul Vuh revu par Max Müller.

eu une longue vie, et lorsque à la fin ils moururent, ils disparurent d'une façon mystérieuse, laissant à leur fils ce qu'on appelle *la majesté cachée*, qui ne doit jamais être ouverte par des mains humaines. Nous ignorons ce que c'était ».

S'il n'existe aucune parenté entre cette majesté cachée et la gloire cachée de la Cabale Chaldéenne, que l'on nous dit avoir été laissée derrière lui par Enoch, lorsqu'il fut enlevé d'une façon mystérieuse, il ne faut, en ce cas, accorder aucun crédit aux preuves les plus probantes. Mais n'est-il pas simplement possible que ces « quatre ancêtres » de la race Quiché soient les types des quatre progéniteurs successifs de l'humanité dont il est fait mention dans la Genèse, I, II. et VI ? Dans la Bible nous trouvons quatre races distinctes mentionnées. Dans le premier chapitre, le premier homme est bi-sexuel — « il les créa mâle et femelle » — ce qui correspond aux divinités hermaphrodites des mythologies subséquentes ; le second, Adam, fait de « la poussière de la terre » et uni-sexuel, correspond, aux « enfants de Dieu » du chapitre VI. Le troisième, les géants ou *nephilins*, dont il n'est fait qu'une allusion dans la Bible, mais qui sont pleinement décrits ailleurs ; le quatrième sont les ancêtres des hommes dont « les fils de Dieu virent que les filles étaient belles (1) ».

En prenant pour point de départ le fait acquis, que les Mexicains eurent leurs magiciens depuis les temps les plus reculés ; que la même remarque s'applique à toutes les anciennes religions du monde ; qu'une grande ressemblance se manifeste non seulement dans les formes des cérémonies du culte, mais jusque dans les noms employés pour désigner certains actes magiques ; et finalement, que tous les autres indices, d'accord avec les déductions scientifiques, ont fait défaut (parce que beaucoup étaient égarés dans l'abîme sans fond des coïncidences), pourquoi n'aurions-nous pas recours aux grandes autorités sur la magie, et ne verrions-nous pas si, sous cette végétation de fantastiques

1. Notre doctrine Esotérique nous apprend que des 4 races humaines qui ont précédé la nôtre, la 5e, la 1re était bisexuelle ; la 2e uni-sexuelle mais les enfants naissaient sans péché ; la 3e celle des géants ; la 4e celle de l'Atlantide, etc. Voyez : *Esoteric Buddhism*.

non-sens, il n'y aurait pas une profonde couche de vérité ? Nous ne désirons pas donner lieu ici à un malentendu. Nous ne prétendons pas renvoyer les savants à la Cabale et aux livres Hermétiques, pour y étudier la magie, mais bien aux autorités sur cette science afin d'y découvrir des matériaux pour l'histoire et la Science. Nous ne voulons, en aucune façon, nous exposer aux dénonciations irritées des Académiciens, par une indiscrétion comme celle de ce pauvre Des Mousseaux, lorsqu'il essaya de les forcer à lire ses *Mémoires démonologiques*, et à entreprendre une étude sur le Diable.

L'Histoire de Bernal Diaz del Castillo, un des compagnons de Cortès, nous donne une idée de l'extraordinaire raffinement et de l'intelligence des peuples qu'ils conquéraient ; mais les descriptions en sont trop longues pour être insérées ici. Qu'il suffise de dire que les Aztèques paraissent avoir ressemblé, sous plus d'un rapport, aux anciens Egyptiens, en ce qui concerne la civilisation et l'élégance. Chez les deux peuples, la magie et la philosophie naturelle occulte étaient cultivées au plus haut degré. Ajoutez à cela que la Grèce, « le dernier berceau des arts et des sciences » et l'Inde, berceau des religions, furent et sont encore adonnées à cette étude et à ses pratiques, et qui se hasardera à nier sa dignité comme étude, et sa profondeur comme science ?

Il n'y a jamais eu, et il ne peut y avoir plus d'une religion universelle ; car il ne peut y avoir qu'une vérité concernant Dieu. Elle enlace notre globe dans tous les sens, ainsi qu'une immense chaîne, dont l'extrémité supérieure, l'alpha, demeurerait invisible, émanant de la divinité, *in statu abscondito* avec chaque théologie primitive ; elle ne laisse aucun recoin inexploré, avant que l'autre extrémité, l'oméga, retourne rejoindre le point d'où elle émane. C'est sur cette chaîne divine qu'est établie la symbologie exotérique de tous les peuples. La divinité des formes est impuissante à en affecter la substance, et sous l'idéal des types divers de l'univers matériel, symbolisant ses principes vivifiants, l'image immatérielle, incorruptible de l'esprit qui les guide, reste toujours la même.

Aussi loin que l'intelligence humaine est capable d'aller

dans l'interprétation idéale de l'univers spirituel, de ses lois et de ses forces, le dernier mot à cet égard a été dit, il y a des siècles ; et si les *idées* de Platon peuvent être simplifiées afin de les rendre, d'une compréhension plus aisée, l'esprit de leur substance ne peut être ni altéré ni enlevé, sans un sérieux dommage pour la vérité. Que les cerveaux humains se mettent à la torture pendant des siècles à venir ; que la théologie embrouille la foi, et la simule, en la surchargeant d'incompréhensibles dogmes métaphysiques ; que la science renforce le scepticisme, en jetant à terre les restes chancelants de l'intuition spirituelle de l'humanité par la démonstration de sa propre faillibilité, malgré tout, la vérité éternelle ne pourra jamais être détruite. Nous trouvons sa dernière expression possible dans notre langage humain, dans le Logos Perse, *le Honover*, ou le Verbe vivant de Dieu *manifesté*. L'Enoch-Verihe de Zoroastre est identique au *Je suis* judaïque, et le « Grand Esprit » du pauvre et ignorant Indien est évidemment le Brahma du philosophe hindou. Un de ces derniers, Tcharaka, un médecin hindou, que l'on dit avoir vécu 5.000 ans avant Jésus-Christ, dans son traité sur l'origine des choses intitulé Usa, s'exprima admirablement en ces termes : « Notre Terre est, comme tous les corps lumineux qui nous entourent, un des atomes de l'immense Tout, et, en le nommant « l'Infini » nous n'en avons qu'une faible conception. »

« Il n'y a qu'une lumière et qu'une obscurité », dit un proverbe Siamois. *Dœmon est Deus inversus* le diable est l'ombre de Dieu, dit l'axiome cabalistique universel. La lumière existerait-elle sans les ténèbres primitives ? Et n'est-ce pas des chaînes du chaos sombre et redoutable, que l'univers brillant et ensoleillé s'est dégagé dès le principe ? Si *la plénitude de celui qui*, suivant les chrétiens, *remplissait tout* est une révélation, nous devons, en ce cas, admettre que s'il y a un diable, il doit être compris dans cette plénitude, et faire partie de celui qui « remplit tout en tout ». De temps immémorial on a essayé de justifier la divinité et de la séparer du mal existant ; et le but a été atteint par l'ancienne philosophie de l'Orient, dans la fondation du *théodiké* ; mais ses idées métaphysiques sur *l'esprit déchu* n'ont jamais été dénaturées par la création de la personna-

lité anthropomorphe du Diable, comme cela a été fait postérieurement par les chefs de la théologie chrétienne. Un diable personnel qui se met en lutte ouverte avec la divinité, et entrave le progrès dans sa voie vers la perfection, ne doit être cherché que sur la terre et au sens de l'humanité, mais non point dans le ciel.

C'est ainsi que tous les monuments religieux de l'antiquité, dans n'importe quelle contrée et sous quelque climat que ce soit, sont l'expression des mêmes pensées, dont la clé se trouve dans la doctrine ésotérique. On chercherait en vain, sans étudier cette dernière, à pénétrer les mystères ensevelis depuis des siècles dans les temples et les ruines d'Egypte et d'Assyrie, ou dans celle de l'Amérique Centrale, de la Colombie Britannique et de Nagkon-Wat du Cambodge. Si chacun de ces monuments a été construit par une nation différente, et aucune nation n'a eu de rapports avec les autres pendant des siècles, il est certain aussi que tous ont été conçus et édifiés d'après les plans, et sous la surveillance directe des prêtres. Et le clergé de chaque nation, bien que pratiquant des rites et des cérémonies qui différaient extérieurement, avait évidemment été initié aux mêmes mystères traditionnels qui étaient enseignés par tout le globe.

Afin d'établir une comparaison plus exacte entre les spécimens de l'architecture préhistorique qu'on retrouve aux points les plus opposés du globe, nous n'avons qu'à signaler les ruines grandioses de l'Ellora hindou, dans le Dekkan, celles de Chichen-Itza dans le Yucatan mexicain, et les ruines encore plus vastes de Copan dans le Guatemala. Elles présentent de tels traits de ressemblance, qu'il semble impossible de se soustraire à la conviction qu'elles furent bâties par des peuples mûs par les mêmes idées religieuses, et ayant atteint le même niveau de civilisation dans les arts et les sciences.

Il n'y a probablement pas sur toute la surface du globe une masse de ruines plus importantes que celles de Nagkon-Wat, qui font l'étonnement et le désespoir des archéologues Européens qui s'aventurent dans le royaume de Siam. Et lorsque nous disons ruines, c'est à peine si l'expression est correcte ; car nulle part on ne trouverait des construc-

tions d'une antiquité aussi colossale, dans un meilleur état de conservation que celles de Nagkon-Wat, et du grand temple d'Angkosthôm.

Retiré au loin, dans la province de Siamrap, dans le Siam Oriental, au milieu d'une végétation tropicale luxuriante, entouré de forêts presque impénétrables de palmiers, de cocotiers et d'arbres de bétel, « l'aspect général de ce merveilleux temple est magnifique et romantique autant que grandiose et impressionnant », dit M. Vincent dans son ouvrage (1). Nous qui avons la bonne fortune de vivre au XIXe siècle, nous sommes accoutumés à nous vanter de la perfection et de la supériorité de notre civilisation moderne ; de la grandeur de nos découvertes dans les sciences, les arts, la littérature, dans n'importe quoi, en les comparant avec celles des anciens ; mais, malgré tout, nous sommes forcés d'admettre qu'ils ont de beaucoup surpassé nos récents travaux et nos efforts sur une foule de points, et notamment dans les beaux-arts, la peinture, l'architecture et la sculpture. Nous venons de voir un des plus merveilleux spécimens de ces deux derniers arts, car, en fait de style et de beauté d'architecture, de solidité de construction, de magnificence et de fini de sculpture, le grand Nagkon-Wat n'a pas un égal aujourd'hui, ni certainement de rival. Le premier coup d'œil jeté sur ces ruines est renversant.

L'opinion d'un nouveau voyageur vient donc s'ajouter à celle des nombreux voyageurs qui l'ont précédé, y compris des archéologues et d'autres critiques compétents, lesquels ont été d'avis que les ruines de la splendeur passée de l'Egypte ne méritaient pas d'éloges plus chaleureux que celles de Nagkon-Wat.

Conformément au plan que nous nous sommes tracé, nous laisserons des critiques plus impartiaux que nous décrire ce monument, puisque dans un ouvrage spécialement consacré à la réhabilitation des anciens, le témoignage d'un défenseur aussi enthousiaste que le présent auteur pourrait être révoqué en doute. Nous avons pourtant visité Nagkon-Wat dans des circonstances exceptionnellement favorables, et nous pouvons, par conséquent certifier l'exactitude et la

1. Frank Vincent Jun. *The Land of the White Elephant*, p. 209.

correction de la description de M. Vincent. Il s'exprime en ces termes :

« Nous entrâmes dans une immense chaussée, dont les degrés étaient flanqués de six gigantesques griffons, taillés chacun dans un seul bloc de pierre. La chaussée a 725 pieds de long, et elle est pavée de dalles mesurant chacune quatre pieds de longueur, sur deux de large. De chaque côté se trouvent des lacs artificiels alimentés par des sources, et couvrant chacun une superficie de cinq acres. Le mur extérieur de Nagkon-Wat (la cité des monastères), est d'un demi-mille carré, avec des portes, qui sont admirablement sculptées de figures de dieux et de dragons. Les fondations ont dix pieds de profondeur... L'édifice entier, y compris le toit, est en pierre, *mais sans ciment et les joints en sont si exactement rassemblés, que même aujourd'hui ils sont à peine perceptibles.* La forme de l'édifice est oblongue, de 796 pieds de long, et 588 de large. La pagode centrale, la plus haute, s'élève à 250 et quelques pieds au-dessus du sol, et les quatre autres, aux angles de la cour, ont environ 150 pieds de haut. »

Le texte en italiques ci-dessus est significatif pour les voyageurs qui ont remarqué et admiré le même merveilleux système de travail de maçonnerie, dans les ruines de l'Egypte. Si ce ne sont pas les mêmes ouvriers qui ont exécuté le travail dans les deux pays, nous devons en conclure que le secret de cet incomparable art d'élever les murs était également connu des architectes de tous les pays.

Nous montons en passant sur une plate-forme, et nous entrons dans le temple lui-même, sous un portique à colonnade, dont la façade est magnifiquement ornée de bas-reliefs représentant des sujets mythologiques anciens. Depuis cette porte, court de chaque côté un corridor, avec une double rangée de colonnes taillées tout entières, base et chapiteau, dans un seul bloc de pierre, avec double toit de forme ovale, couvert de sculptures s'étendant sur le mur extérieur. Cette galerie de sculptures qui forme l'extérieur du temple consiste en un demi-mille de longueur de bas-reliefs sculptés sans discontinuité, dans des dalles de grès dur de six pieds de large, et représentant des scènes tirées de la mythologie hindoue, du *Ramayana*, le poème épique sanscrit de l'Inde

avec ses 25.000 vers décrivant les exploits du Dieu Rama et du fils du roi d'Oudh. Les démêlés du roi de Ceylan et d'Hanouman (1), le Dieu-singe, y sont graphiquement représentés. Il n'y a pas de clé de voûte dans le cintre de ce corridor. Les murs sont couverts de sculptures de 100.000 figures séparées. Une scène du *Ramayana* occupe 240 pieds du mur. L'on a compté dans le Nagkon-Wat jusqu'à 1.532 colonnes massives, et dans toutes les ruines d'Angkor, le nombre de 6.000, presque toutes taillées dans un seul bloc et artistement fouillées.

« Mais qui a bâti Nagkon-Wat? Et quand a-t-il été construit ? Les savants ont essayé de se former une opinion par l'étude de son mode de construction et spécialement de son système d'ornementation, mais ils n'ont pas réussi. Les historiens indigènes du Cambodge, ajoute Vincent, comptent 2.400 ans depuis l'édification du temple. Je demandai à l'un d'eux depuis combien de temps Nagkon-Wat avait été construit... Nul ne peut dire l'époque... Je ne le sais pas... Il doit avoir surgi du sol, ou avoir été bâti par des géants ou peut-être même par des anges, furent les réponses que j'obtins. »

1. L'Hanouman est haut de plus de trois pieds et noir comme du charbon. Le *Ramayana*, qui donne la biographie de ce singe sacré, raconte que Hanouman était primitivement un chef puissant qui, étant le meilleur ami de Rama, l'aida à retrouver sa femme Sitha, qui avait été emmenée à Ceylan par Ravana, le puissant roi des géants. Après de nombreuses aventures, Hanouman fut fait prisonnier par ce dernier, pendant qu'il visitait la ville des géants, en caractère d'espion de Rama. Pour ce crime, Ravana oignit d'huile la queue du pauvre Hanouman et y mit le feu, et c'est en cherchant à l'éteindre, que le singe devint tellement noir que ni lui ni sa postérité ne purent jamais se débarrasser de cette couleur. Si nous devons en croire les légendes hindoues, ce même Hanouman fut le père des Européens ; tradition qui, bien que strictement Darwinienne, et par conséquent scientifique, n'est aucunement flatteuse pour nous. La légende rapporte qu'en retour des services rendus, Rama, le héros et demi-dieu, donna en mariage aux singes guerriers de son armée les filles des géants de Ceylan — les Bakshasas — en leur garantissant en outre comme douaire toutes les parties occidentales du globe. A partir de cette époque, les singes et leurs femmes géantes vécurent heureux, et eurent un grand nombre de descendants. Ces derniers sont les Européens actuels On trouve de nombreuses inscriptions Dravidiennes en Europe Occidentale, et elles indiquent qu'il existe une origine unique de race et de langage entre ces populations. Cela ne pourrait-il pas être un indice de la parenté des traditions des elfes et des lutins en Europe, et des singes leurs alliés dans l'Hindoustan ?

Lorsque Stephens demandait aux Indiens : Qui a construit Copan ?... Quelle nation a tracé les dessins hiéroglyphiques, sculpté ces élégantes figures et ciselures, ces traits emblématiques ? La monotone réponse qu'il reçut fut : *Quien sabe* ? Qui sait ? Tout est mystère ; le sombre impénétrable mystère, écrit Stephens. « En Egypte, les squelettes colossaux des temples gigantesques sont là dans toute la nudité de la désolation. Ici, une immense forêt masque les ruines, les cachant aux regards (1). »

Mais il y a, qui sait, bien des circonstances, sans intérêt pour les archéologues qui ne sont pas au courant des « vaines et fantastiques » légendes de l'antiquité, et qui, par conséquent, ont été négligées ; autrement, cette découverte aurait pu les mettre sur une autre voie. L'une d'elles est la présence invariable du singe dans les temples en ruines de l'Egypte, du Mexique et de Siam. Le cynocéphale Egyptien prend les mêmes postures que l'Hanouman hindou ou Siamois, et parmi les fragments de sculptures de Copan, Stephens a trouvé des restes de singes gigantesques ressemblant beaucoup, comme dessin et apparence, aux quatre animaux monstrueux qui jadis étaient placés de front à la base de l'obélisque de Louxor, actuellement à Paris (2), et qui, sous le nom de cynocéphales étaient honorés d'un culte à Thèbes. Dans presque tous les temples Bouddhiques, on conserve de colossales idoles de singes, et il y a des gens qui gardent dans leurs maisons des singes blancs, dans le but d'éloigner les mauvais esprits.

« La civilisation, dans le sens complexe que nous donnons à ce mot », écrit Louis de Carné (3), était-elle parmi les anciens Cambodgiens à la hauteur que paraissent indiquer les prodiges d'architecture ? Le siècle de Phidias fut celui de Sophocle, de Socrate et de Platon ; Michel-Ange et Raphaël succédèrent au Dante. Il y a des époques lumineuses, durant lesquelles l'esprit humain, se développant dans tous les sens, triomphe partout, et crée des chefs-d'œuvre qui émanent tous de la même source d'inspiration. « Nagkon-

1. *Incidents of Travels in Central America*, vol. I, p. 105.
2. Ils n'y sont plus, car l'obélisque seul a été transporté à Paris.
3. Voir *The Land of the White Elephant*, p. 221.

Wat », conclut Vincent, « doit être attribué à d'autres qu'aux anciens habitants du Cambodge. Mais à qui ! Il n'existe là-dessus aucune tradition *digne de foi. Tout n'est que fable ou légende* ».

Cette dernière assertion est devenue depuis peu une phrase à la mode dans la bouche des voyageurs et des archéologues. Lorsqu'ils ont trouvé qu'aucun indice n'est possible ailleurs que dans les légendes populaires, ils tournent le dos découragés et rendent un verdict définitif. Vincent cite en même temps un auteur qui fait remarquer que ces ruines sont aussi imposantes que celles de Thèbes, ou de Memphis, mais plus mystérieuses. Mouhot pense qu'elles ont été bâties par quelque Michel-Ange de l'antiquité, et il ajoute que Nagkon-Wat est plus grandiose que tout ce que nous ont laissé la Grèce et Rome. De plus, Mouhot attribue encore cet édifice à une des tribus perdues d'Israël, et il est confirmé dans cette opinion par Miche, l'Evêque Français du Cambodge, qui confesse avoir été frappé du caractère Hébraïque des visages de beaucoup de sauvages Stiens. Henri Mouhot croit que, sans exagération, on peut accorder aux parties les plus anciennes des ruines d'Angkor plus de deux mille années d'existence. Cet âge, comparé à celui des Pyramides, les rendrait presque modernes ; mais la date est d'autant plus incroyable, que les peintures des murailles appartiennent évidemment à ces siècles archaïques, où Poseidon et les Kabinis étaient adorés sur tout le continent. Si Nagkon-Wat avait été construit, comme le prétend le Dr Adolf Bastian (1), pour la réception du savant patriarche Buddhagosa qui apporta de Ceylan les livres sacrés du *Trai-Pidok ;* ou, comme le dit l'évêque Pallagoux, qui place la construction de cet édifice pendant le règne de Phra Pathum Surwing, au moment où les livres sacrés du Bouddhisme furent apportés de Ceylan, et où le Bouddhisme devint la religion des Cambodgiens, comment expliquer ce qui suit ?

« Nous voyons sculptées dans le même temple des images de Bouddha ayant quatre et trente-deux bras, des dieux à deux et à seize têtes, le Vishnou hindou, des dieux avec des ailes, des têtes Birmanes, des figures hindoues, et la

1. Le Président de la Société Royale de Géographie de Berlin.

mythologie Cingalaise. On y voit des guerriers montés sur des éléphants ou dans des chariots, des soldats à pied avec des lances et des boucliers, des bateaux, des tigres, des griffons, des serpents, des crocodiles, des bœufs... des soldats d'un développement physique immense, portant des casques, et des gens à grandes barbes, probablement des Maures. Les figures, ajoute M. Vincent, sont placées à peu près comme celles que l'on voit sur les grands monuments de l'Egypte, le côté presque tourné de front, et j'ai remarqué en outre cinq cavaliers armés d'éperons et de sabres, marchant en ligne, comme ceux que l'on voit sur les tablettes assyriennes au British Museum (1). »

Pour notre part, nous pourrions ajouter qu'il y a sur les murs plusieurs images de Dagon, l'homme-poisson des Babyloniens, et des dieux Kabiriens de Samothrace. Cela peut avoir échappé à l'attention des rares archéologues qui ont examiné le monument; mais en l'inspectant de plus près, on les y trouvera, aussi bien que le fameux père des Kabiries, Vulcain, avec ses foudres et ses outils, ayant auprès de lui un roi le sceptre en main, contre-partie de celui de Chéronée, ou sceptre d'Agamemnon, qui lui avait été donné par le dieu boiteux de Lemnos. Dans un autre endroit, nous trouvons Vulcain, reconnaissable à son marteau et à ses tenailles, mais sous la forme d'un singe, tel qu'il était habituellement représenté par les Egyptiens.

Or, si Nagkon-Wat est essentiellement un temple Bouddhique, comment se fait-il qu'il ait sur ses murs des bas-reliefs d'un caractère tout à fait Assyrien; et des dieux Kabiriens qui, bien qu'adorés universellement comme les plus anciens dieux mystérieux de l'Asie, avaient déjà été abandonnés 200 avant Jésus-Christ, et les mystères de Samothrace eux-mêmes complètement défigurés? D'où vient la tradition populaire parmi les Cambodgiens concernant le Prince de Roma, personnage mentionné par tous les historiens indigènes, qui lui attribuent la fondation du temple? N'est-ce pas possible que le *Ramayana* lui-même, le fameux poème épique, ne soit que l'original de l'*Iliade* d'Homère, ainsi qu'on l'a suggéré il y a quelques années? Le beau Pâris

1. *Le Pays de l'Eléphant Blanc*, p. 215.

enlevant Hélène ressemble beaucoup à Ravana, roi des géants, s'enfuyant avec Sita, la femme de Rama. La guerre de Troie est la contre-partie de la guerre du *Ramayana ;* de plus Hérodote nous assure que les héros et les dieux Troyens datent en Grèce seulement du temps de l'*Iliade*. Dans ce cas, Hanouman lui-même, le dieu-singe, ne serait que Vulcain déguisé ; d'autant plus que la tradition du Cambodge fait venir de *Roma* le fondateur d'Angkor, qu'ils placent à l'extrémité occidentale du monde, et que le Roma hindou attribue également l'Occident aux descendants d'Hanouman.

Toute hypothétique que soit cette suggestion, elle mérite d'être prise en considération, ne fût-ce que pour pouvoir la réfuter. L'abbé Jaquenet, missionnaire catholique en Cochinchine, toujours prêt à relier la moindre lueur du flambeau historique à la révélation chrétienne écrit : « Soit que nous examinions les relations commerciales des Juifs, lorsqu'ils étaient à l'apogée de leur puissance, et que les flottes combinées d'Hiram et de Salomon allaient chercher les trésors d'Ophir, soit que, descendant plus bas, nous arrivions à la dispersion des dix tribus, qui, au lieu de revenir de la captivité, partirent des rives de l'Euphrate et gagnèrent les côtes de l'Océan, l'éclat de la lumière de la révélation dans l'Extrême-Orient n'en est pas moins incontestable. »

Cela paraîtrait certainement incontestable, si nous renversions la proposition, et si nous admettions que toute la lumière qui ait jamais brillé aux yeux des Israélites leur venait de l'Extrême-Orient, en passant d'abord par la Chaldée et l'Egypte. Le premier point à établir consisterait à trouver ce qu'étaient les Israélites eux-mêmes; et c'est là la question capitale. Beaucoup d'historiens paraissent admettre, avec raison, que les Juifs étaient semblables ou identiques aux anciens Phéniciens, mais les Phéniciens étaient, incontestablement, de race Ethiopienne: de plus la race actuelle du Punjab est une race hybride d'Ethiopiens Asiatiques. Hérodote suit la trace des Hébreux jusqu'au Golfe Persique; et au sud de ce point se trouvaient les Himyarites (les Arabes); au delà, les premiers Chaldéens et Susiniens, les grands constructeurs. Cela paraît établir assez clairement leur parenté Ethiopienne. Megasthènes dit

que les Juifs étaient une secte de l'Inde appelée *Kalani*, et leur théologie ressemblait à celle des Hindous. D'autres auteurs aussi soupçonnaient les Juifs colons ou établis en Judée d'être des Yadous de l'Afghanistan, l'Inde ancienne (1). Eusèbe nous apprend que les Ethiopiens venaient des rives de l'Indus, et s'établirent près de l'Egypte. De plus amples recherches pourraient démontrer que les hindous Tamil, que les missionnaires accusent d'adorer le diable, Kutti Sattan, honorent seulement, après tout, Seth ou Satan qu'adoraient les Hittites de la Bible.

Mais si les Juifs étaient, à l'aurore de l'histoire, des Phéniciens, ces derniers peuvent être retracés jusqu'aux nations qui faisaient usage de la langue sanscrite. Carthage était une ville Phénicienne, et de là son nom ; car Tyr était également Kartha. Dans la Bible les mots Kir, Kirjath se retrouvent souvent. Leur dieu tutélaire était nommé Mel-Kartha (Mel, Baal), ou le seigneur tutélaire de la ville. En sanscrit, une cité ou commune était un Koula or cûla et son seigneur était un *Heri* (2). Hercules est donc la traduction de Mel-Karth et d'origine sanscrite. En outre, toutes les races de Cyclopes étaient Phéniciennes. Dans l'Odyssée, les Cyclopes sont des bergers de Libye ; et Hérodote les décrit comme des mineurs et de grands constructeurs. Ce sont les anciens Titans ou géants qui, dans l'Hésiode, forgent des foudres pour Zeus (Jupiter). Ce sont les Zanzummim Bibliques de la terre des géants, les Anakim.

Or il est aisé de voir que les excavateurs d'Ellora, les constructeurs des anciennes Pagodes, les architectes de Copan et des ruines de l'Amérique Centrale, ceux de Nagkon-Wat, et ceux des restes Egyptiens étaient, sinon de la même race, du moins de la même religion, celle que l'on

1. La Didon phénicienne est le féminin du nom de David דָּוִד, דָּוִיד. Sous le nom d'Astarté, elle conduisit les colonies phéniciennes, et son image était à la proue de leurs navires. Mais David et Saül sont des noms appartenant aussi à l'Afghanistan.

2. (Le professeur Wilder.) Cet archéologue dit : « Je considère les races Ethiopiennes, Cushites et Chamitiques comme les races artistiques et de constructeurs qui adoraient Baal (Siva) ou Bel qui bâtirent des temples, des grottes, des pyramides, et parlaient un langage d'un type particulier. Rawlinson fait dériver ce langage de celui des *Touraniens* dans l'Hindoustan. »

enseignait dans les plus anciens mystères. De plus, les figures sur les murailles d'Angkor sont purement archaïques, et n'ont rien de commun avec les images et les idoles de Bouddha, qui sont probablement d'une origine beaucoup plus récente. « Ce qui donne un intérêt particulier à cette section », dit le docteur Bastian, « c'est le fait que l'artiste a représenté les différentes nationalités dans tous leurs traits caractéristiques distinctifs, depuis le sauvage au nez plat, dans le vêtement orné de glands du Pnom et du Lao à cheveux ras, jusqu'au Rajapoute au nez droit avec l'épée et le bouclier, et le Maure barbu, formant un catalogue de nationalités, comme une autre colonne de Trajan, avec la conformation physique prédominante de chaque race. En résumé, il y a une telle prépondérance du type Grec dans les profils et les traits, de même que dans l'élégante attitude des cavaliers, que l'on pourrait supposer que dans l'antiquité Xénocrate, après avoir terminé ses travaux à Bombay, avait fait une excursion dans l'est ».

C'est pourquoi si nous acceptons que les tribus d'Israël aient mis la main à l'édification de Nagkon-Wat, ce ne peut être celles qui furent dénombrées et envoyées à la recherche de la terre de Chanaan, dans le désert de Paran, mais bien leurs ancêtres primitifs, ce qui équivaut au rejet de ces tribus, comme conséquence de la révélation mosaïque. Mais où est la preuve *historique* que l'on ait entendu parler de ces tribus, avant la compilation de l'Ancien Testament, par Esdras? Certains archéologues sont fermement convaincus que les douze tribus ne sont qu'un mythe (1), car il n'y a jamais eu de tribu de Siméon, et celle de Lévi était une *caste*. Le même problème reste encore à résoudre, à savoir si les Juifs ont jamais été en Palestine avant Cyrus. Depuis les fils de Jacob, qui avaient tous épousé des Chananéennes, excepté Joseph, dont la femme était la fille d'un prêtre Egyptien du Soleil, jusqu'au légendaire *Livre des juges*, on reconnaît que les unions furent ouvertement pratiquées entre les dites tribus et les races idolâtres. « Et les enfants d'Israël habitèrent au milieu des Cananéens; des Héthiens, des Amoréens, des Phéréziens, des Héviens et

1. Le professeur A. Wilder entre autres.

des Jébusiens ; ils prirent leurs filles pour femmes et ils donnèrent à leurs fils leurs propres filles, et ils servirent leurs dieux », dit le troisième chapitre des juges... « et les enfants d'Israël oublièrent l'Eternel et ils servirent Baal et les idoles ». Ce Baal était Moloch, M'lch Karta ou Hercule. Il était adoré partout où allaient les Phéniciens. Comment les Israélites auraient-ils pu se maintenir en tribus puisque, sur l'autorité même de la Bible, nous voyons que des populations entières étaient violemment enlevées par les Assyriens et autres conquérants ? « Et Israël a été emmené captif loin de son pays en Assyrie, où il est resté jusqu'à ce jour. Le Roi d'Assyrie fit venir des gens de Babylone, de Cutha, d'Awa, de Hameth et de Sépharoaïm, et les établit dans les villes de Samarie à la place des enfants d'Israël. » (2e Rois, XVII, 23, 24.)

Si le langage de la Palestine devint peu à peu sémitique, c'est à la suite de l'influence des Assyriens ; car la Phénicie en devint une dépendance dès l'époque d'Hiram, les Phéniciens ayant évidemment changé leur langue Chamitique pour la Sémitique. L'Assyrie était « la terre de Nemrod » (de *Nimr* le moucheté), et Nemrod, c'était Bacchus avec sa peau mouchetée de léopard. Cette peau de léopard est un accessoire sacré des mystères ; elle était employée à Eleusis, de même que dans les mystères de l'Egypte ; on la trouve sculptée dans les bas-reliefs des ruines de l'Amérique Centrale, couvrant les épaules des sacrificateurs. Il en est fait mention dans les plus anciennes dissertations des Brahmanes sur la signification de leurs prières des sacrifices, *l'Aytareya Brahmanam* (1). Elle est employée dans *l'Agnisthoma, les rites d'initiation* du mystère du Soma. Lorsque le néophyte est « né de nouveau », il est recouvert d'une peau de léopard, de laquelle il émerge comme du sein de sa mère. Les Kabiries étaient aussi des dieux Assyriens. Ils avaient différents noms ; dans le langage commun ils étaient connus sous les dénominations de Jupiter et de Bacchus, et quelquefois d'Achiochersus, Aschieros, Achiochersa et Caducillus ; le peuple lui-même ne connaissait

1. Voir la traduction de l'*Aytareya Brahmanam*, par Martin Haug.

pas au juste le nombre de ces divinités. Dans le langage sacré ils avaient d'autres noms qui n'étaient connus que des hiérophantes et des prêtres; et « il n'était pas permis de les divulguer ». Comment se fait-il donc, que nous les trouvions reproduits dans les « postures » de Samothrace et sur les murailles de Nagkon-Wat? Comment se fait-il encore qu'on les prononce, quoique légèrement défigurés, dans ce même langage sacré du Thibet, au Siam et dans l'Inde?

Le nom de Kabéries serait peut-être un dérivé de תבד, *Abir*, grand ; תבד *Ebir*, astrologue, ou *Chabir* un associé ; ils était honorés à Hebion, la cité des *Anakes*, les géants. Le nom d'Abraham, d'après le Dr Wilder, a une apparence fortement Kabirienne. « Le mot *Heber* ou *Gheber* est peut-être la racine étymologique d'Hébreux, appliquée à Nemrod et aux géants de la Bible, dans le sixième chapitre de la Genèse, mais nous devons chercher son origine bien avant l'époque de Moïse. Le nom de *Phénicien* apporte avec lui sa propre preuve. Ils sont appelés Φοινικες par Manetho, ou *Ph'Anakes*, ce qui prouve que les Anakes, ou *Anakins* de Chanaan, par lesquels le peuple d'Israël, sinon de race identique, à la suite de mariages avait fini par être absorbé, étaient les Phéniciens ou les problématiques Hyk-sos, comme le dit Manetho, et que Josèphe déclare avoir été les ancêtres directs des Israélites. Ainsi donc, c'est dans ce pêle-mêle d'opinions, d'autorités contradictoires, dans cette *olla podrida* que nous devons chercher une solution du mystère. Tant que l'origine des Hyk-sos n'est pas positivement fixée, nous ne saurons rien de certain au sujet du peuple Israélite qui, soit volontairement, soit autrement, a enchevêtré sa chronologie et son origine dans un fouillis inextricable. Mais si l'on démontre que les Hyk-sos étaient les pasteurs Palis de l'Indus, qui se transportèrent en partie dans l'Est, et qui descendaient de tribus Aryennes de l'Inde, on se rendra, alors, plus facilement compte du mélange existant entre les mythes Bibliques et les Mystères divins des Aryens et des Asiatiques. Ainsi que le dit Dunlap : « Les Hébreux en sortant d'Egypte se mélangèrent aux Chananéens ; point n'est besoin de chercher leur trace au delà de l'Exode. *C'est là leur commencement historique*. Il était

très facile de marquer cet événement lointain par le récit de traditions mythiques, et d'y assigner une origine dans laquelle les dieux (patriarches) figuraient comme leurs ancêtres. » Mais ce n'est pas *leur commencement historique* qui est la question capitale pour les savants et les théologiens ; ce qui importe, c'est leur début *religieux*. Et si nous pouvons suivre la trace des Hyk-sos (des Phéniciens, des constructeurs Ethiopiens et des Chaldéens) pour savoir si c'est aux Hindous que ces derniers doivent leurs connaissances, ou bien si ce sont les Brahmanes qui doivent les leurs aux Chaldéens, nous aurons le moyen de reconnaître la source et l'origine de toutes les soi-disant révélations et affirmations dogmatiques de la Bible, origine qu'il faut rechercher dans la pénombre de l'aurore de l'histoire ; et cela avant la séparation des familles Aryennes et Sémitiques. Et comment le faire plus sûrement, sinon à l'aide des moyens fournis par l'archéologie ? L'écriture peinte peut être détruite, mais si elle survit, elle ne peut mentir ; et si nous retrouvons les mêmes mythes, les mêmes idées, les mêmes symboles secrets sur les monuments par tout le globe ; et si, de plus, on peut prouver que ces monuments sont antérieurs aux « douze tribus élues », nous pourrons alors démontrer, sans risque de nous tromper, qu'au lieu d'être une révélation directe divine elle n'est qu'une réminiscence, incomplète, une tradition se perpétuant dans une tribu, qui s'est identifiée et mélangée, des siècles avant l'apparition d'Abraham, avec les trois grandes familles mondiales : les nations Aryenne, Sémitique, et Touranienne, si c'est ainsi que nous devons les nommer.

Les *Théraphim*, du père d'Abraham, *Terah*, le faiseur d'images, étaient les dieux Kabiriens, et nous voyons qu'ils ont été adorés par Micah, par les Danites et autres (1). Les Théraphim étaient identiques aux Séraphins, et ceux-ci étaient des images de serpent, dont l'origine en sanscrit est *Sarpa* (le serpent), un symbole consacré à toutes les divinités, comme emblème de l'immortalité. *Kiyun*, ou le dieu Kivan adoré par les Hébreux dans le désert est Siva,

1. Juges XVII-XVIII, etc.

le dieu hindou (1), de même que Saturne (2). L'histoire Grecque montre que Dardanus, l'Arcadien, les ayant reçus en dot, les emporta en Samothrace, et de là à Troie ; et ils furent adorés longtemps avant les jours de gloire de Tyr et de Sidon, bien que celle-là ait été bâtie 2.760 ans avant Jésus-Christ. D'où Dardanus les avait-il tirés ?

Il est facile d'assigner un âge aux ruines, sur la seule preuve extérieure des probabilités ; mais il est plus difficile de le prouver. En attendant, les travaux cyclopéens de Ruad, de Péryte, de Marathos ressemblent même extérieurement à ceux de Petra, de Baalbeck et d'autres édifices Ethiopiens. D'autre part les assertions de certains archéologues qui ne rencontrent aucune ressemblance entre les temples de l'Amérique Centrale et ceux de l'Egypte et de Siam, laissant parfaitement indifférent le symbologiste versé dans le langage secret de l'écriture peinte. Il voit les points de repère d'une seule et même doctrine sur tous ces monuments, et il lit leur histoire et leur filiation dans des signes imperceptibles pour le savant non-initié. Il y a aussi les traditions ; et une de celles-ci parle du dernier des rois initiés — (qui n'étaient que rarement admis aux ordres les plus élevés des confréries de l'Orient) — qui régnait en 1670. Ce roi de Siam était celui que l'ambassadeur de France, de la Loubère, tournait en ridicule, en le traitant de fou parce que pendant toute sa vie il avait cherché la pierre philosophale.

Un de ces mystérieux points de repère se trouve dans la structure particulière de certaines arches des temples. L'auteur du *Land of the White Elephant* considère comme très curieuse « l'absence de clé de voûte dans les arches de l'édifice et les inscriptions indéchiffrables ». Stephens avait remarqué, lui aussi, dans les ruines de Santa-Cruz del Quiché, un corridor voûté sans clé de voûte. En décrivant les ruines désolées de Palenque, et en faisant observer que les arches des galeries étaient toutes construites sur ce modèle,

1. L'*H* Zendique est l'*S* dans l'Inde. Ainsi Hapta se prononce Sapta ; le mot hindou est *Sindhaya* (A Wilder)... « *L'S* s'adoucit graduellement en *H* à mesure qu'on passe de la Grèce à Calcutta, du Caucase à l'Egypte », dit Dunlap. C'est pour cela que le *K*, l'*H* et l'*S* peuvent être pris l'un pour l'autre.

2. Guignant. *Op. cit.*, vol. 1, p. 167.

et les plafonds de cette forme, il suppose que « les constructeurs étaient évidemment ignorants des principes de l'arche et qu'ils arrivaient à obtenir le support, en faisant déborder graduellement les pierres à chaque assise, comme c'est le cas à Ocosingo, et dans les ruines Cyclopéennes de la Grèce et de l'Italie (1). Dans d'autres constructions, bien qu'elles appartiennent au même groupe, on constate la présence de la clé de voûte, ce qui prouve suffisamment que son omission ailleurs était *préméditée*.

N'y aurait-il pas lieu de chercher la solution du mystère dans le *Manuel maçonnique*. La clé de voûte a une signification exotérique, qui devrait être, si elle ne l'est pas, bien appréciée des Maçons de haut grade. L'édifice souterrain le plus important mentionné à l'origine de la Franc-maçonnerie est celui construit par Enoch. Le patriarche est conduit sous les *neuf* voûtes par la Divinité qu'il aperçoit dans une vision. Après cela, avec le concours de son fils Mathusalem, il construit dans le pays de Chanaan, « dans les flancs de la montagne », neuf chambres sur les modèles qui lui ont été montrés dans la vision. Chacune d'elles est couverte d'un plafond en voûte et le centre de chacune d'elles *formait une clé de voûte*, avec des inscriptions en caractères magiques. De plus, chacune de ces dernières représentait un des neuf noms tracés en caractères emblématiques des attributs par lesquels la divinité était, selon l'ancienne Franc-maçonnerie, connue des frères antédiluviens. Enoch construisit alors deux deltas d'or pur, et, traçant sur chacun deux de mystérieux caractères, il en plaça un dans l'arche la plus profonde, et confia l'autre à Mathusalem, en lui communiquant en même temps d'autres importants secrets *aujourd'hui perdus pour la Franc-maçonnerie*.

Ainsi, parmi les mystérieux secrets, désormais perdus pour leurs successeurs modernes, on trouve aussi le fait que les clés de voûte n'étaient employées que dans les arches de certaines parties des temples, consacrées à des usages spéciaux. Une autre ressemblance que présentent les restes architecturaux des monuments religieux de toutes les contrées se reconnaît dans l'identité de parties, de mesures et

1. *Incidents of Travel in Central America.*

d'exposition. Tous ces édifices appartiennent au siècle d'Hermès Trismégiste, et quelque modernes ou comparativement anciens que les temples paraissent, leurs proportions mathématiques correspondent avec celles des édifices religieux de l'Egypte. Il y a une disposition analogue dans les cours, les réduits, les passages et les escaliers; par conséquent, en dépit de quelque dissemblance dans le style d'architecture, on est en droit de conclure que des rites religieux analogues étaient célébrés dans tous ces édifices. Le Dr Stukely dit au sujet de Stonehenge : « Cette construction n'a pas été érigée d'après les mesures romaines, et cela est démontré par le grand nombre de fractions que donne la mesure de chaque partie, d'après l'échelle de mesures européennes. Au contraire, les figures sont justes, si on les mesure suivant le système cubique ancien, qui était commun aux enfants Hébreux de Sem, ainsi qu'aux Phéniciens et aux Egyptiens fils de Cham (?) et imitateurs des monuments de pierres brutes et servant à rendre des oracles.

La présence de lacs artificiels, et leur disposition particulière dans les terrains consacrés est aussi un fait d'une grande importance. Les lacs dans l'intérieur de l'enceinte de Karnak, et ceux enfermés dans les terrains de Nagkon Wat et autour des temples, dans les ruines mexicaines de Copan et de Santa-Cruz del Quiché, présentent les mêmes particularités. Outre qu'ils possèdent d'autres significations, toute leur surface était disposée suivant les calculs cycliques. Dans les constructions Druidiques, on retrouve les mêmes nombres mystérieux et sacrés. Le cercle est généralement formé soit de douze, de vingt et une ou de trente-six pierres. Dans ces cercles, la place du centre appartient à Assar ou Azon, ou le dieu dans le cercle, quel que soit d'ailleurs le nom par lequel on le désigne. Les treize dieux-serpents mexicains ont une parenté éloignée avec les treize pierres des ruines Druidiques. Le ⊤ (Tau) et la croix astronomique de l'Egypte ⊕ sont bien visibles dans plusieurs ouvertures des ruines de Palenque. Dans un des bas-reliefs du Palais de Palenque, sur le côté occidental, il y a un Tau sculpté sur une inscription hiéroglyphique, au-dessus d'un personnage assis. Le personnage debout qui s'appuie sur le

premier est en train de se couvrir la tête de sa main gauche avec le voile de l'initiation; tandis qu'il étend sa main droite, l'index et le médium levés vers le ciel. La posture est précisément celle d'un évêque chrétien donnant la bénédiction, ou celle dans laquelle Jésus est souvent représenté dans la Sainte Cène. On retrouve même le dieu hindou à tête d'éléphant, le dieu de la Sagesse (ou de la science magique), Ganesha, dans les figures en stuc des ruines mexicaines.

Quelle explication les archéologues, les philologues, en un mot le clan choisi des Académiciens, peuvent-ils nous donner à cet égard ? Aucune assurément. Tout au plus ont-ils à mettre en avant des hypothèses, détruites par celles qui lui succèdent, lesquelles sont, à leur tour, des pseudo-vérités comme leurs devancières. Les clés des miracles bibliques de l'antiquité et des phénomènes des temps modernes ; les problèmes de psychologie, de physiologie, et les nombreux « chaînons manquants » qui ont si fort embarrassé les savants de notre époque, se trouvent tous dans les mains des confréries secrètes. Ce mystère *sera* révélé quelque jour. Mais jusque-là, le sombre scepticisme continuera à interposer ses menaces, son ombre néfaste entre les vérités divines et la vision spirituelle de l'humanité; et ils sont nombreux ceux qui, infectés de la mortelle épidémie de notre siècle, le matérialisme, resteront dans le doute et la poignante inquiétude sur la question de savoir si l'homme revit après la mort, malgré que ce point ait été élucidé par des générations de sages depuis longtemps disparus. Les réponses sont là. On les trouve sur les parois de granit usées par le temps dans les temples souterrains, sur les sphinx, les pylones et les obélisques. Elles y sont depuis des siècles sans nombre, et ni la rude action du temps ni celle plus rude encore des mains chrétiennes n'ont réussi à en oblitérer les témoignages. Couverts qu'ils sont de problèmes qui ont été résolus, qui sait? par les ancêtres archaïques de ceux qui les ont construits, peut-être la solution accompagne chaque question ; et voilà ce que les chrétiens n'ont pu s'approprier, car, à part les initiés, pas un n'a jamais su déchiffrer l'écriture mystique. La clé en était confiée à la garde de ceux qui savent comment entrer en communion avec

l'invisible présence, et qui ont appris les grandes vérités des lèvres de la mère Nature elle-même. Et voilà pourquoi ces monuments demeurent comme des sentinelles muettes, oubliées sur le seuil de ce monde *invisible*, dont les portes ne s'ouvrent que pour quelques rares élus.

Défiant la main du temps, les vaines investigations de la science profane, les insultes des religions révélées, ils ne dévoileront leur énigme qu'aux mandataires de ceux auxquels ils ont confié les MYSTÈRES. Les lèvres glacées de Memnon, jadis si éloquentes, et celles des sphinx orgueilleux gardent jalousement leurs secrets. Qui saura les faire parler? Lequel parmi nos pygmées matérialistes modernes, et nos Sadducéens incrédules, osera soulever le VOILE D'ISIS?

CHAPITRE XV

« Ste. Avons-nous des diables ici? Voulez-vous nous en imposer avec les sauvages et les hommes de l'Inde? »

The Tempest Acte II. Sc. 2.

« Nous avons maintenant, autant que cela est nécessaire pour notre but, étudié la *Nature et les fonctions de l'âme*; et nous avons nettement démontré qu'elle est une substance distincte du corps. »

Dr Henry More. *Immortalité de l'âme*, 1659.

LE SAVOIR EST UNE PUISSANCE ; L'IGNORANCE EST UNE IMBÉCILLITÉ.

L'auteur de l'*Art Magique*. Pays des Fantômes.

SOMMAIRE

L'Eden de la Bible et l'Eden réel. — Deux remarquables reliques Cingalaises. — La Genèse n'est qu'une copie de la Cabale chaldéenne. — Sens caché des mots sanscrits. — Les sectes de Siva et de Vishnou. — Un lettré Pennsylvanien. — Quel est l'âge du monde? Une mer Transhimalayenne jadis fort étendue. — La véritable origine du nom Amérique. — Causes de la ruine de la race de l'Atlantide. — Passages souterrains au Pérou. — Un secret révélé pour la première fois. — La récompense inestimable de Hiouen-Tsang. — Une jolie légende chinoise. — Les Lutins espiègles du désert. — Le sable musical de Californie. — Les charmeurs de requins à Ceylan. — Une soirée magique à Paris. — Réincarnation de l'esprit de Beethoven. — Liquéfaction du sang à Naples et à Nargercoil. — Theopœa la terrible science. — Le pape Sixte V et les talismans. — Les connaissances et découvertes de l'Inde ancienne. — Le positivisme de Littré vieux de 11.000 ans. — Shoepfer réaffirme le système géocentrique. — Le divin Pimandre. — Identité du Menès Egyptien.

Pendant bien des siècles la doctrine secrète a été, comme le symbolique « homme des douleurs » du prophète Isaïe. « Qui donc a ajouté foi à nos paroles ? » a été la question de ses martyrs, une génération après l'autre. La doctrine s'est développée à la face de ses persécuteurs, « comme un frêle arbuste et comme une racine plantée dans un terrain aride ; elle est informe, sans attraits ; elle est méprisée et

rejetée des hommes et ils en détournent leur face... Ils ne l'apprécient pas ».

Point n'est nécessaire d'entamer une controverse pour savoir si cette doctrine est ou non, d'accord avec les tendances iconoclastes des sceptiques modernes. Elle est d'accord avec *la vérité*, et cela suffit. Il serait oiseux d'espérer que ses détracteurs et ses calomniateurs y ajoutent foi. Mais la tenace vitalité qu'elle manifeste dans le monde entier, partout où il y a un groupe d'hommes pour la discuter, est la meilleure preuve que la semence, jetée par nos pères « d'au delà du déluge » était celle d'un chêne robuste, et non le germe d'une théologie fongoïde ; aucun éclair lancé par le ridicule ne tombe à terre, et jamais foudre forgée par les Vulcains de la science n'a été assez puissante pour faire éclater le tronc, ou même imprimer un stigmate sur les branches de l'arbre universel de *la CONNAISSANCE*.

Nous n'avons qu'à ignorer la lettre qui tue, et à saisir l'esprit subtil de la sagesse cachée, pour trouver dissimulées dans les *Livres d'Hermès* (que ce soient l'original ou la copie de tous les autres) les preuves d'une vérité et d'une philosophie que nous avons l'intuition d'être basées sur des lois éternelles. Nous comprenons instinctivement que, quelque bornés que soient les pouvoirs de l'homme, durant son incarnation, ils doivent être en relation étroite avec les attributs d'une divinité infinie ; et nous devenons capables de mieux apprécier le sens caché du don octroyé par *l'Elohim* à *H'Adam*. « Voici, je t'ai donné tout ce qui se trouve sur la surface de la terre... *Soumets-le* et exerce *ton empire sur* TOUT... »

Si les allégories contenues dans les premiers chapitres de la Genèse avaient été mieux comprises, même dans leur sens géographique et historique, qui n'implique rien d'ésotérique, les droits de leurs véritables interprètes, les cabalistes, n'auraient pas été si longtemps méconnus. Tout étudiant de la Bible doit savoir que le premier et le second chapitres de la Genèse ne peuvent pas être sortis de la même plume. Ce sont évidemment des allégories et des paraboles (1),

1. Voir Ep. de saint Paul aux Galates, IV. 24 et l'Evangile selon saint Mathieu, XIII, 10-15.

car les deux récits de la création et du peuplement de la terre se contredisent diamétralement dans presque tous les détails d'ordre, de temps, de place et des méthodes suivies dans la prétendue création. En acceptant ces narrations au pied de la lettre et dans leur ensemble, nous rabaissons la dignité de la divinité inconnue. Nous la faisons descendre au niveau de l'humanité, et nous la dotons de la personnalité particulière de l'homme, qui a besoin de la fraîcheur du jour pour se délasser; qui se repose de ses fatigues; et qui est susceptible de colère, de désir de vengeance et même de prendre des précautions contre l'homme, « de peur qu'il n'avance sa main, et ne prenne aussi de l'arbre de vie ». (Ce qui, soit dit en passant, indique de la part de Dieu la pensée que l'homme *pouvait le faire*, s'il n'en avait été empêché par la force). Mais en reconnaissant la nuance allégorique de la description de ce que l'on peut appeler des faits historiques, nous nous trouvons aussitôt sur terre ferme.

Et d'abord, en tant que localité, le jardin de l'Eden n'est pas du tout un mythe; il appartient à ces points de repère de l'histoire, qui, de temps en temps, laissent voir à celui qui étudie la Bible, que tout n'y est pas une simple allégorie. « L'Eden ou le גן־עדן *Gan-Eden* hébreu, ce qui signifie le parc ou le jardin d'Eden, est un nom archaïque de la contrée arrosée par l'Euphrate et ses nombreux bras, de l'Asie et l'Arménie à la mer Erythéenne (1). Dans *le Livre* chaldéen *des Nombres*, sa situation est indiquée en nombres, et dans le manuscrit chiffré des Rosecroix, laissé par le comte de Saint-Germain, il est complètement décrit. Dans les *Tablettes* assyriennes il est dénommé *gan-dunyas*. Voyez disent les *Elohim* de la Genèse, « l'homme est devenu comme l'un de nous ». L'*Elohim* peut être accepté dans un sens pour dieux ou puissances, et dans un autre il peut être interprété par *Aleim* ou prêtres: les hiérophantes initiés dans le bien et le mal de ce monde; car il y avait un collège de prêtres appelés *Aleim*, et le chef de leur caste ou le maître des hiérophantes portait le titre de *Java Aleim*. Au lieu de devenir un néophyte, et d'obtenir graduellement ses connaissances ésotériques par une initiation régulière, un *Adam*

1. A. Wilder dit que « Gan-duniyas » est un des noms de la Babylonie.

ou homme, fait usage de ses facultés d'intuition, et, poussé par le serpent, la *femme* et la matière, il goûte au fruit de l'arbre de la science, la doctrine ésotérique ou secrète, d'une façon criminelle. Les prêtres d'Hercule, ou Mel-Karth, le seigneur de l'Eden, portaient tous des « tuniques de peau ». Le texte dit : « Et *Java-Aleim* fit pour Adam et sa femme כתנרה צדף « CHITONUTH OUR ». Le premier mot Hébreu *chitim* est le même que le grec χιτων, *chiton*. Il devint un mot slave par adoption de la Bible et il veut dire une *tunique*, un vêtement.

Bien qu'elle renferme le même substratum de vérité ésotérique que toutes les autres cosmogonies primitives, l'Ecriture Hébraïque porte en elle les marques de sa double origine. Sa *genèse* est tout simplement une réminiscence de la captivité de Babylone. Les noms des lieux, des hommes et même des objets se retrouvent dans le texte original des Chaldéens et des Akkadiens leurs ancêtres et leurs maîtres. On conteste énergiquement que les tribus Akkadiennes de la Chaldée, de la Babylonie et de l'Assyrie aient eu le moindre lien de parenté avec les Brahmanes de l'Hindoustan ; mais il y a plus de preuves en faveur de cette opinion que de l'autre. On aurait peut-être dû nommer les Semites ou Assyriens, des Touraniens et on a appelé les Mongols des Scythes. Mais, si les Akkadiens ont jamais existé, ailleurs que dans l'imagination de quelques philologues et ethnologistes, ils n'ont certainement jamais été une tribu Touranienne, comme quelques Assyriologues ont cherché à nous le faire croire. C'étaient de simples émigrants allant de l'Inde, le berceau de l'humanité, vers l'Asie Mineure, où leurs adeptes sacerdotaux s'étaient arrêtés pour civiliser et initier un peuple barbare. Halevy a démontré l'erreur de la manie Touranienne, en ce qui concerne le peuple Akkadien, dont le nom, lui-même, a déjà été changé plus d'une douzaine de fois ; et d'autres savants ont prouvé que la civilisation Babylonienne n'était pas née dans cette contrée et ne s'y était pas développée. Elle y fut importée de l'Inde, et les importateurs furent des Hindous Brahmaniques.

L'opinion du professeur A. Wilder est que, si les Assyriens avaient été dénommés des Touraniens et les Mongols des Scythes, les guerres d'Iran et de Turan, de Zohak et

Jemshid ou Yima auraient alors certainement été prises comme la lutte des anciens Perses contre les entreprises des Satrapes Assyriens pour conquérir leur pays, lutte qui se termina par la chute de Ninive, où « l'araignée tissait sa toile dans le palais d'Afrasiab » (1).

« Le Touranien du professeur Müller et de son école », ajoute notre correspondant, « était évidemment le Caucasien nomade et sauvage, duquel sont issus les constructeurs Chamites et Ethiopiens ; puis les Sémites, peut-être une race hybride des Chamites et des Aryens ; et enfin les Aryens, les Mèdes, les Persans et les Hindous ; et plus tard encore les peuples Goths et Slaves d'Europe. Il suppose que les Celtes étaient des hybrides, analogues aux Assyriens, entre les envahisseurs Aryens de l'Europe et les populations Ibériques (probablement Ethiopiennes) d'Europe ». Dans ce cas, il doit admettre que les Akkadiens étaient une tribu des Hindous primitifs. Or, qu'ils fussent Brahmanes du planisphère Brahminique proprement dit (40° degrés de latitude Nord) ou de l'Inde (Hindoustan), ou, encore, de l'Inde de l'Asie Centrale, c'est ce que nous laisserons aux philologues des siècles futurs le soin d'élucider.

Une opinion qui, pour nous, est une certitude démontrée par la méthode d'induction qui nous est propre, et que nous craignons de voir médiocrement appréciée par les méthodes orthodoxes de la science moderne, est fondée sur ce qui semblera, à cette dernière, une preuve purement de circonstance. Pendant des années nous avons, à bien des reprises, constaté que les mêmes vérités ésotériques étaient exprimées par des symboles identiques et des allégories analogues, dans des contrées entre lesquelles on n'a jamais pu trouver la moindre trace de filiation. Nous avons trouvé la Cabale Juive et la Bible reproduisant les mythes Babyloniens (2) et les allégories Orientales et Chaldéennes, telles qu'elles sont présentées en forme et en substance dans les plus anciens manuscrits des Talapoins (Moines) Siamois, et dans les plus antiques traditions populaires de Ceylan.

1. La définition exacte du nom de Touranien comprend toute famille ethnique au sujet de laquelle les ethnologistes ne savent absolument rien.

2. Voir Bérose et Sanchoniathon ; Cory. *Ancient Fragments ;* Movers et autres.

Dans cette dernière, nous avons un ancien et très digne ami, que nous avons rencontré aussi dans d'autres parties du globe, un érudit Pali et Cingalais de naissance, qui a en sa possession une curieuse feuille de palmier, à laquelle on a donné une dureté à l'épreuve du temps, par des procédés chimiques, et une énorme conque, ou plutôt une moitié de conque, car elle a été brisée en deux morceaux. Sur la feuille nous avons vu la représentation d'un géant renommé de l'antiquité Cingalaise, aveugle et démolissant avec ses bras, qui embrassent les quatre piliers du centre, une pagode dont il fait retomber les débris sur une foule, armée d'ennemis. Sa chevelure est longue et s'étend presque jusqu'à terre. Le possesseur de cette curieuse relique nous apprit que le géant aveugle était « Somona le petit » ; ainsi nommé par opposition à Somona Kadom le Sauveur Siamois. De plus, la légende Pali, dans ses détails importants correspond à celle du Samson biblique.

La coquille porte sur sa surface nacrée une gravure divisée en deux compartiments, et le travail en est bien plus artistique, comme conception et exécution, que celui des crucifix et autres objets religieux exécutés avec la même matière à Jaffa et à Jérusalem. Dans le premier panneau est représenté Siva avec tous ses attributs hindous, sacrifiant son fils, unique ou non, c'est ce que nous ne nous sommes pas arrêtés à savoir. La victime est placée sur un bûcher funéraire, et le père plane au-dessus d'elle avec un glaive dégainé, prêt à frapper ; mais la face du Dieu est tournée vers une Jungle, où un rhinocéros a profondément enfoncé sa corne dans le tronc d'un arbre gigantesque, et ne peut plus la retirer. Le panneau ou compartiment suivant représente le même rhinocéros sur le bûcher, l'arme plongée dans le côté, et la victime visée, le fils de Siva, libre et aidant le Dieu à allumer le feu sur le bûcher du sacrifice.

Or, il nous suffit de rappeler que Siva et le Baal de la Palestine ou Moloch, et Saturne sont identiques ; qu'Abraham a été tenu, jusqu'à nos jours, par les Arabes Mahométans, pour Saturne dans le Kaaba (1) ; qu'Abraham et Israël

1. Movers, 86.

étaient des noms de Saturne (1) ; et que Sanchoniathon nous dit que Saturne offrit son fils unique en sacrifice à son père Uranus, et même qu'il se circoncit lui-même, et força toute sa maison et ses alliés à en faire autant (2), pour suivre infailliblement le mythe biblique, jusqu'à sa source. Mais cette source n'est ni Phénicienne, ni Chaldéenne ; elle est purement hindoue, et on en trouve l'original dans *le Mana-Barata*. Mais Brahmanique ou Bouddhique, il doit être certainement beaucoup plus ancien que le Pantateuque Juif, compilé par Esdras après la captivité de Babylone, et revu par les Rabbins de la Grande Synagogue.

C'est pour cette raison que nous ne craignons pas de maintenir notre assertion contre l'opinion de bien des gens instruits, que, néanmoins nous considérons comme plus savants que nous. L'induction scientifique est une chose, et la *connaissance des faits*, quelque antiscientifique qu'elle puisse paraître au premier abord, en est une autre. Mais la science en a assez découvert pour nous apprendre que les originaux sanscrits du Nepaul ont été traduits par les missionnaires Bouddhistes dans presque toutes les langues Asiatiques. De même les manuscrits Palis furent traduits en siamois, et apportés dans la Birmanie et à Siam ; il est donc aisé de se rendre compte du fait que les mêmes légendes religieuses et les mêmes mythes circulent dans tous ces pays. Mais Manetho nous parle aussi de bergers Palis qui émigrèrent à l'Occident ; et lorsque nous trouvons quelques-unes des plus anciennes traditions de Ceylan dans la Cabale Chaldéenne et la Bible Juive, nous devons penser, ou que les Chaldéens ou Babyloniens ont été à Ceylan ou dans l'Inde, ou bien que les anciens Palis avaient les mêmes traditions que les Akkadiens dont l'origine est si incertaine. En supposant même que Rawlinson soit dans le vrai, et que les Akkadiens soient venus d'Arménie, il ne suit pas leurs traces au delà. Mais comme le champ est maintenant ouvert à toute espèce d'hypothèses, nous proposons l'avis que cette tribu pourrait tout aussi bien

1. *Ibidem*.
2. Sanchoniathon : dans *Fragments* de Cory, p. 14.

être venue en Arménie d'au delà de l'Indus, en suivant sa route dans la direction de la Mer Caspienne, territoire qui fit aussi partie de l'Inde d'autrefois, et de là au Pont Euxin. Ou bien elle est venue originairement de Ceylan par la même voie. Il a été impossible de suivre, avec quelque degré de certitude, les pérégrinations de ces tribus nomades Aryennes ; et nous en sommes réduits à juger, par induction, et par la comparaison de leurs mythes ésotériques qu'Abraham lui-même, ainsi que tous les savants le savent, pourrait bien être un de ces bergers Palis qui émigrèrent vers l'Ouest. On dit qu'il partit d'Ur en Chaldée avec son père Tharé ; et Sir Rawlinson a trouvé la ville Phénicienne de Martu ou Marathos, mentionnée dans une inscription à *Ur*, et il fait voir qu'elle veut dire l'OUEST.

Si, dans un sens, leur langage semble s'opposer à leur identité avec les Brahmanes de l'Hindoustan, il y a néanmoins d'autres raisons qui militent en faveur de notre opinion, que les allégories bibliques de la Genèse sont entièrement dues à ces tribus nomades. Leur nom Ak-ad est de la même classe qu'Ad-Am, Ha-va (1), ou Ed-En « peut-être », dit le Dr Wilder, « signifie-t-il fils de *Ad*, comme les fils de Ad dans l'ancienne Arabie. En langue Assyrienne *Ak* c'est le créateur et Ad-ad c'est AD, le père ». En Araméen, Ad signifie aussi *un*, et Ad-ad *l'unique* ; et dans la *Cabale Ad-am* est le seul engendré, la première émanation du Créateur invisible. *Adon* c'était le « Seigneur » dieu de Syrie, et l'époux d'Adar : gat ou Aster-'t la déesse Syrienne, qui n'était autre que Venus Isis, Istar, ou Mylitta, etc. ; et chacune d'elles était la mère *de toul être vivant*, la *Magna Mater*.

Ainsi, tandis que le premier, second et troisième chapitres de la Genèse ne sont que des imitations dénaturées d'au-

1. Dans un ancien livre Brahmanique intitulé : *Prophéties* par Ramatsariar, aussi bien que dans le Manuscrit du Sud dans la légende de Christna, ce dernier donne presque mot à mot les deux premiers chapitres de la Genèse. Il raconte la création de l'homme, qu'il appelle *Adima*, en sanscrit le *premier* (homme), et la première femme est nommée *Heva*, ce qui complète la vie. D'après Louis Jacolliot (*La Bible dans l'Inde*), Christna existait et sa légende fut écrite plus de 3.000 ans avant Jésus-Christ. D'après les initiés hindous Krishna est un héros déifié mais aussi un symbole — celui de l'Esprit divin.

tres cosmogonies, le quatrième chapitre, à partir du seizième verset, et le cinquième chapitre jusqu'à la fin, ne donnent que des faits purement historiques ; quoique les derniers n'aient jamais été correctement interprétés. Ils sont pris, mot pour mot, du *Livre* secret *des Nombres* de la Grande *Cabale* Orientale. A partir de la naissance d'Enoch, le premier père reconnu de la Franc-maçonnerie moderne, commence la généalogie des familles dites Touraniennes, Aryennes et sémitiques. Si ces dénominations sont exactes, chaque femme est la personnification d'un pays ou d'une cité ; chaque homme ou patriarche représente une race, une branche ou une subdivision d'une race. Les femmes de Lamech donnent la clé de l'énigme, qu'un savant devinerait facilement, même sans étudier les sciences ésotériques. « Et Ad-ah enfanta Jabal ; il fut le père de ceux qui vivent sous la tente, et des pasteurs *qui ont des troupeaux* » ; la race Aryenne nomade. « Et son frère fut Jubal, qui fut père de tous ceux *qui tiennent la harpe et les orgues*... Et Tsilla enfanta Tubal-Cain, qui enseigna *aux hommes à forger l'airain et le fer*, etc. » Chaque mot a une signification ; mais ce n'est pas une *révélation*. C'est tout simplement une compilation des faits les plus historiques, malgré que l'histoire soit trop perplexe sur ce point, pour savoir comment les revendiquer. C'est du Pont Euxin à Cachemire et au delà qu'il faut chercher le berceau du genre humain et des fils d'Ad-ah ; et laisser le jardin particulier d'Ed-En sur l'Euphrate au collège des mystérieux astrologues et mages, les Aleins (1). Ne nous étonnons donc pas que le voyant du Nord, Swedenberg, engage les gens à chercher le monde perdu chez les hiérophantes de la Tartarie, de la Chine et du Thibet ; car c'est là, et là seulement qu'il se trouve aujourd'hui malgré que nous le voyions inscrit sur les monuments des plus anciennes dynasties Egyptiennes.

La poésie grandiose des quatre *Vedas* ; les *livres d'Hermès* ; *le Livre* Chaldéen *des Nombres* ; *le Codex Nazaréen* ; la *Cabale du Tanaïm* ; *le Sepher Jezira* ; le *Livre de*

1. Adah en Hébreu c'est עדה, et Eden עדד. Le premier est un nom de femme, le second une désignation de lieu. Ils ont une étroite relation entre eux. Mais ils n'en ont pas du tout avec Adam et Akkad qui s'écrivent avec l'aleph.

la Sagesse de Schlomah (Salomon); le traité secret sur Muhta et Badha (1), attribué par les cabalistes Bouddhiques à Kapila, le fondateur du système sankhya ; *les Brahmanes* (2); le *Stan-gyour* des Thibétains (3) ; tous ces livres ont la même base. Variant quant aux allégories, ils enseignent la même doctrine secrète qui, lorsqu'elle sera une fois complètement expurgée, se montrera sous son véritable jour, comme l'*ultima Thule* de la vraie philosophie, et découvrira ce qu'est le *Mot Perdu*.

N'attendons pas des savants qu'ils trouvent dans ces ouvrages quoi que ce soit d'intéressant en dehors de ce qui a une relation directe avec la philologie ou la mythologie comparée. Max Müller lui-même, aussitôt qu'il parle de mysticisme et de la philosophie métaphysique répandues dans l'ancienne littérature sanscrite, n'y voit rien que des « absurdités théologiques » et de « fantastiques non-sens ».

En parlant des *Brahmanas*, tout pleins de *mystérieuses*, et, par conséquent, comme de raison, d'absurdes significations, il nous dit: « La plus grande partie de ces traités est remplie de radotages, et qui pis est de radotages théologiques. Une personne n'étant pas d'avance au courant de la place que tiennent les *Brahmanas* dans l'histoire de l'esprit Hindou, n'en pourrait lire plus de dix pages, *sans en être dégoûtée* (4). »

La critique amère de ce savant ne nous surprend en aucune façon. Sans un fil conducteur pour connaître la signifi-

1. Ces deux mots correspondent aux termes *Macroprosopos*, ou macrocosme, l'absolu et sans limites, et la *Microprosopos* de la Cabale, la petite face ou microcosme, le fini et le conditionné. Elle n'a pas été traduite et ne le sera probablement pas non plus. Les moines Thibétains disent que ce sont les véritables « Sutrâs ». Quelques Bouddhistes croient que le Bouddha était dans une existence antérieure, Kapila lui-même. Nous ne voyons pas comment plusieurs érudits sanscritistes puissent s'imaginer que Kapila était un athée, alors que toutes les légendes nous le montrent comme l'ascète le plus mystique, fondateur de la secte des Yogais. Un homme est-il un athée seulement parce qu'il ne croit pas à un Dieu personnel, un être anthropomorphe créé par l'homme à son image ?

2. *Le Brahmana* a été traduit par le Dr Haug ; voir son « Aitareya Brahmanam ».

3. Le Stan-gyour est rempli de règles de magie, de l'étude des puissances occultes, de leur acquisition, des charmes, des incantations, etc.; et il est peu compris de ses interprètes profanes, de même que la Bible Juive l'est par notre clergé, ou la Cabale par les Rabbins d'Europe.

4. L'« Aitareya Brahmanam », conférence par Max Müller.

cation de ces radotages, portant sur des conceptions religieuses, comment les savants peuvent-ils juger l'ésotérique par l'exotérique? Nous trouvons la réponse dans une autre des intéressantes conférences du savant Allemand : « Aucun Juif, Romain ou Brahmane n'a jamais pensé à convertir les gens à son propre culte national. Partout la religion était considérée comme une propriété privée ou nationale. Elle devait être défendue contre les étrangers. Les noms les plus sacrés des dieux ; les prières à l'aide desquelles on obtenait leur faveur étaient gardées secrètes. Et aucune religion n'était plus exclusive que celle des Brahmanes (1). »

C'est pourquoi, lorsque nous trouvons des savants qui s'imaginent, parce qu'ils ont appris d'un sotriya, prêtre Brahmane initié aux mystères des sacrifices, la signification de quelques rares rites exotériques qu'ils sont capables d'interpréter tous les symboles, et qu'ils ont appris à déchiffrer les religions hindoues, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer l'étendue de leurs illusions scientifiques. Nous nous en étonnons d'autant plus, lorsque nous voyons Max Müller lui-même affirmer que, « puisqu'un Brahmane est né, que dis-je *deux fois né*, et qu'on ne peut pas devenir un Brahmane, il est clair que jamais les rangs de la classe la plus infime, celle des Sudras elle-même, ne s'ouvriront devant un étranger ». Combien moins probable est-il encore que l'on permette à un étranger de révéler au monde leurs mystères religieux les plus sacrés, dont le secret a été si jalousement gardé de toute profanation pendant un nombre de siècles incalculable.

Non, nos savants ne comprennent pas, et ne peuvent comprendre correctement l'ancienne littérature hindoue, pas plus qu'un athée ou un matérialiste n'est capable d'apprécier, à leur juste valeur, les sentiments d'un voyant ou d'un mystique, dont toute la vie a été consacrée à la contemplation. Ils ont parfaitement le droit de se complaire dans la douce admiration de leur génie, et dans la conscience de leur grand savoir, mais non celui d'inculquer au monde leurs propres erreurs, en lui faisant croire qu'ils ont résolu le dernier problème de la pensée des anciens dans la littérature,

1. Max Müller. *Les Pèlerins Bouddhistes*.

sanscrite ou autre, et qu'il n'y a, derrière ces radotages apparents, des vérités bien supérieures à tout ce qu'a pu rêver notre philosophie positiviste moderne ; ou que derrière ou au-dessus du sens correct des mots sanscrits et des phrases qu'ils formulent, il n'y a pas de pensées plus profondes, intelligibles pour quelques-uns des descendants de ceux qui les voilèrent au début de l'existence terrestre, si elles ne le sont pas pour le lecteur profane.

Nous ne serions nullement surpris de ce qu'un matérialiste, voire même un chrétien orthodoxe, ne puisse lire sans dégoût les ouvrages Brahmaniques anciens, ou leurs dérivés, la *Cabale*, le *Codex* de Bardesanes, ou les *Ecritures* juives, à cause de leur immodestie, et de leur défaut apparent de ce qu'un lecteur non initié se plaît à appeler « le sens commun ». Mais si nous ne pouvons blâmer ce sentiment, surtout dans le cas des livres Hébreux, et même de la littérature Grecque et Latine, et si nous sommes tout à fait disposés à admettre avec le professeur Fiske « que c'est un signe de sagesse que de ne pas être satisfait de preuves imparfaites », nous avons le droit, d'autre part, de nous attendre à ce qu'ils reconnaissent que ce n'est pas une moindre preuve d'honnêteté, que de confesser sa propre ignorance, dans les cas où il y a deux côtés de la question, dans la solution de laquelle le savant peut se tromper aussi bien que le premier ignorant venu. Lorsque nous voyons le professeur Draper, dans sa définition des périodes dans *The Intellectuel Development of Europe*, établir la classification du temps comme suit : De l'époque de Socrate, le précurseur et *le maître de Platon*, à Carneade, « l'âge de la foi » ; et de Philon le juif à la destruction des Ecoles Néo-Platoniciennes par Justinien, « l'âge de la décrépitude », nous devons en conclure que le savant professeur connaît aussi peu les tendances réelles de la philosophie Grecque et des écoles de l'Attique qu'il ne connaissait le véritable caractère de Giordano Bruno. Aussi, lorsque nous voyons un des meilleurs sanscritistes déclarer, de sa propre autorité, sans autre preuve à l'appui, que la plus « grande partie des *Brahmanas* n'est qu'un tissu de divagations théologiques », nous regrettons profondément que le professeur Max Müller soit beaucoup plus au courant des verbes et

des noms de l'ancien Sanscrit, que de la pensée Sanscrite elle-même ; et qu'un savant, aussi généralement disposé à rendre justice aux religions et aux hommes de l'antiquité, fasse si effectivement le jeu des théologiens Chrétiens. « Quelle est l'utilité du Sanscrit ? » demande Jacquemont qui, à lui seul, a commis plus d'erreurs dans ses affirmations au sujet de l'Orient que tous les Orientalistes réunis. A ce compte-là, il n'y en aurait aucune, en vérité. Si nous devions échanger un cadavre contre un autre, autant vaudrait disséquer la lettre morte de la *Bible* juive que celle des *Vedas*. Quiconque n'est pas vivifié par l'intuition, par l'esprit religieux de l'antiquité, ne verra jamais au delà du « radotage » exotérique.

Lorsque nous lisons d'abord que, « dans la cavité du crâne du Macrosopos, — la longue Face — gît cachée la SAGESSE aérienne, qui n'est nulle part ouverte ; et qu'elle n'est ni découverte, ni manifeste » ; ou encore que « le *nez* de l'ancien des jours est la *Vie* dans toutes ses parties », nous sommes portés à la considérer comme l'incohérente divagation d'un fou. Et lorsqu'en outre, le *Codex Nazaréen* nous apprend qu'elle (l'Esprit) invite son fils Karabtanos, « qui est fou et sans jugement » ; à un crime contre nature avec sa propre mère, nous sommes assez disposés à mettre le livre de côté avec dégoût. Mais n'est-ce que cette bêtise sans nom qui est exprimée dans ce langage rude, voire même obscène ? On ne peut pas plus le juger par les apparences extérieures, que les symboles sexuels des religions égyptienne et hindoue, ou la grossière franchise d'expression de la *Sainte* Bible elle-même. Pas plus, également, que l'allégorie d'Eve et du serpent tentateur d'Eden. L'esprit inquiet, toujours mobile et insinuant, dans sa descente dans la matière, tente Eve ou Hava, qui représente la matière chaotique, « folle et sans jugement ». Car *la matière*, Karabtanos, est le fils *de l'Esprit*, ou le *spiritus* des Nazaréens, la *Sophia-Achamoth*, et celle-ci est la fille de l'esprit intellectuel pur, le souffle divin. Lorsque la science aura effectivement démontré l'origine de la matière, et prouvé l'erreur des occultistes et des anciens philosophes qui soutiennent (comme le font aujourd'hui leurs descendants), que la matière n'est qu'une des corrélations de l'esprit,

alors le monde des sceptiques aura le droit de rejeter l'antique Sagesse ou de jeter l'accusation d'obscénité à la face des religions anciennes.

« De temps immémorial », dit Mrs Lydia Maria Child (1), « un emblème a été honoré d'un culte dans l'Hindoustan, comme le type de la création, ou la source de la vie. C'est le symbole commun de Siva (Bala, ou Maha-Deva), et il est universellement lié à son culte... Siva n'était pas seulement le reproducteur des formes humaines ; il représentait le principe fructificateur, le pouvoir générateur qui pénètre tout l'univers. De petites images de cet emblème, sculptées en ivoire, en or ou en cristal sont portées autour du cou comme ornement. L'emblème maternel est également un type religieux ; et les adorateurs de Vishnou le représentent sur leur font, au moyen d'une marque horizontale. Faut-il s'étonner qu'ils envisagent avec vénération le grand mystère de la naissance de l'homme ? *Sont-ils* impurs parce qu'ils l'envisagent ainsi ? Ou est-ce nous qui sommes impurs de ne pas le considérer de la sorte ? Nous avons voyagé au loin, et les routes ont été souillées, depuis que les anciens anachorètes ont pour la première fois parlé de Dieu et de l'âme, dans les profondeurs solennelles de leurs sanctuaires primitifs. Ne nous moquons pas de leur manière de rechercher la Cause infinie et incompréhensible, à travers tous les mystères de la nature, de peur qu'en agissant ainsi nous ne jetions l'ombre de notre propre grossièreté sur leur simplicité patriarchale ».

Nombreux sont les savants qui ont essayé de leur mieux de rendre justice à l'Inde antique. Colebrooke, Sir William Jones, Barthelémy Saint-Hilaire, Lassen, Weber, Strange, Burnouf, Hardy, et finalement Jacolliot, ont tous apporté leur témoignage en faveur de ses belles œuvres en matière de législation, d'éthique, de philosophie et de religion. Aucun peuple n'est parvenu à une aussi remarquable grandeur de pensée, dans les conceptions idéales de la Divinité et de son produit, l'homme, que les métaphysiciens et les théologiens Sanscrits. « Mes reproches contre beaucoup de traducteurs et d'Orientalistes », dit Jacolliot, « sont, tout en

1. *Progress of Religious Ideas through Successive Ages*, vol. I, p. 17.

admirant leur profond savoir, que *n'ayant pas vécu dans l'Inde*, ils manquent d'exactitude dans l'expression et la compréhension du sens symbolique des chants poétiques, des prières, et des cérémonies, et tombent ainsi trop souvent dans des erreurs matérielles, soit de traduction soit d'appréciation (1) ». Plus loin, cet auteur qui, par suite d'un long séjour dans l'Inde et d'une étude sérieuse de sa littérature, est plus à même de l'apprécier et a mieux qualité pour en témoigner que ceux qui n'y ont jamais été, nous dit que « l'existence de plusieurs générations suffirait à peine pour lire les œuvres que l'Inde ancienne nous a laissées sur l'histoire, la morale, la poésie, la philosophie, la religion, différentes sciences et la médecine ». Et cependant Louis Jacolliot n'a pu en juger que par quelques fragments, qu'il a pu examiner grâce à la complaisance et à l'amitié de quelques Brahmanes avec lesquels il s'était lié. Lui montrèrent-ils tous leurs trésors ? Lui ont-ils expliqué tout ce qu'il aurait désiré d'apprendre ? Nous en doutons, car sans cela il n'aurait pas jugé leurs cérémonies religieuses avec tant de précipitation ainsi qu'il l'a souvent fait, simplement, sur des preuves accessoires.

Néanmoins, aucun voyageur n'a fait preuve d'autant de loyauté et d'impartialité à l'égard de l'Inde, que Jacolliot. S'il est sévère pour sa dégradation actuelle, il est encore plus sévère pour ceux qui en ont été la cause, la caste sacerdotale des derniers siècles et ses reproches sont proportionnés à l'intensité de son appréciation de sa grandeur passée. Il fait connaître les sources d'où provenaient les révélations de toutes les anciennes croyances, y compris les livres imposés de Moïse, et c'est l'Inde qu'il indique directement comme le berceau de l'humanité, la mère des autres nations, et le foyers de tous les arts et de toutes les sciences perdus de l'antiquité, pour laquelle déjà l'Inde antique elle-même était perdue dans la nuit Cimmérienne des âges archaïques. « Etudier l'Inde », dit-il, « c'est remonter l'humanité jusqu'à sa source ».

« De même que notre société moderne se heurte à chaque pas aux souvenirs de l'antiquité, de même que nos poètes

1. *La Bible dans l'Inde.*

ont copié Homère et Virgile, Sophocle et Euripide, Plaute et Térence, que nos philosophes se sont inspirés de Socrate, de Pythagore, d'Aristote et de Platon, que nos historiens prennent Tite-Live, Salluste ou Tacite pour modèles, que nos satiriques imitent Juvénal, nos orateurs Démosthènes ou Cicéron ; que nos médecins étudient encore Hippocrate, et que nos codes traduisent Justinien :

« De même l'antiquité a eu, elle aussi, une antiquité qu'elle a étudiée, imitée et copiée ; quoi de plus simple et de plus logique ? Est-ce que les peuples ne procèdent pas tous les uns des autres ; est-ce que les connaissances péniblement conquises par une nation se circonscrivent sur son territoire, et meurent avec la génération qui les a acquises ? Est-ce qu'il peut être enfin insensé de prétendre que l'Inde il y a 6.000 ans, brillante, civilisée, regorgeant de population, a imprimé sur l'Egypte, la Perse, la Judée, la Grèce et Rome, un cachet aussi ineffaçable, des traces aussi profondes, que celles que ces dernières ont laissées parmi nous? »

« Il est temps d'en finir avec ces préjugés qui nous représentent les anciens comme arrivés presque spontanément aux idées philosophiques, religieuses et morales les plus élevées ; avec ces préjugés qui expliquent tout, dans leur admiration naïve, à l'aide de l'institution de quelques grands hommes, dans le domaine scientifique, artistique et littéraire ; et dans le domaine religieux à l'aide de la révélation (1). »

Nous croyons que le jour n'est pas éloigné, où les adversaires de ce subtil et savant écrivain seront réduits au silence par la force d'une irréfutable évidence. Et lorsque *les faits* auront une bonne fois confirmé ses théories et ses assertions, que trouvera le monde ? Que c'est à l'Inde, la contrée la moins explorée et la moins connue de toutes, que toutes les autres nations sont redevables de leur langage, de leurs arts, de leur littérature et de leur civilisation. Ses progrès, arrêtés quelques siècles avant notre ère, car, ainsi que le dit cet auteur, à l'époque du grand conquérant Macédonien, « l'Inde avait déjà traversé la période de sa splendeur »,

1. *La Bible dans l'Inde.*

furent complètement étouffés dans les siècles suivants. Mais les preuves de ses gloires passées se trouvent dans sa littérature. Quel est le peuple dans tout le globe qui puisse se vanter d'une pareille littérature, laquelle serait bien plus étudiée qu'elle ne l'est aujourd'hui, si le sanscrit était moins difficile ? Jusqu'à présent, le public en général a dû s'en rapporter, pour être renseigné, à quelques rares savants qui, malgré leur grande science et leur véracité, ne pouvaient être à la hauteur de la tâche de traduire et de commenter autre chose, que quelques livres sur l'innombrable quantité qui, en dépit du vandalisme des missionnaires, sont encore restés pour montrer le puissant développement de la littérature sanscrite. Or, même pour accomplir cette œuvre dans ces limites, il faudrait l'existence entière d'un Européen. Il en résulte que le monde juge et apprécie à la hâte, et qu'il commet souvent les plus ridicules méprises.

Tout récemment, un certain Révérend Dunlop Moore de New Brighton Pa. voulant montrer à la fois son habileté et sa piété, attaqua la déclaration faite par un Théosophe, dans un discours prononcé à la cérémonie de l'incinération du baron de Palus, que le Code du Manou existait un millier d'années avant Moïse. « Tous les Orientalistes de quelque valeur », dit-il, « sont d'accord maintenant à reconnaître que *les Institutes du Manou* ont été écrites à différentes époques. *La partie la plus ancienne de cette collection date probablement du VI^e^ siècle avant l'ère chrétienne* (1). » Quoi que puissent penser les autres Orientalistes visés par ce lettré Pensylvanien, Sir William Jones est d'un avis différent. « Il est clair », dit-il, « que les lois du Manou, telles que nous les possédons, et qui comprennent 680 slokas, ne peuvent pas être l'œuvre attribuée à Soumati, laquelle est probablement celle désignée sous le nom de *Vriddha Manava*, ou *Ancien Code du Manou*, qui n'a pas encore été entièrement reconstruite, quoique beaucoup de passages du livre aient été conservés par tradition, et soient souvent cités par les commentateurs ».

« Nous lisons dans la préface d'un traité sur la législation par Narada » dit Jacolliot, « préface écrite par un de

1. *Presbyterian Banner*, 20 décembre 1875.

« ses adeptes, un des complaisants du pouvoir Brahma-
« nique : Manou ayant écrit les lois de Brahma en cent
« mille slocas ou distiques, qui comprenaient vingt-quatre
« livres et mille chapitres, donna l'ouvrage à Narada, le
« sage parmi les sages, qui l'abrégea pour l'usage du genre
« humain en douze mille vers, qu'il donna à un fils de
« Brighou nommé Soumati, lequel, pour la plus grande
« facilité de la race humaine, les réduisit à quatre mille. »

Nous avons ici l'opinion de Sir William Jones qui, en 1794, affirmait que les fragments en la possession des Européens ne pouvaient pas être *l'Ancien Code du Manou*, et celle de Louis Jacolliot qui, en 1868, après avoir consulté toutes les autorités, auxquelles il ajoutait le résultat de ses propres, longues et patientes recherches, écrivait ce qui suit : « Les lois hindoues furent codifiées par Manou, *plus de 3.000 ans avant l'ère chrétienne*, copiées par toute l'antiquité, et surtout par Rome, qui seule nous a laissé des lois écrites, *le Code de Justinien* ; lequel a été adopté par toutes les législations modernes (1). »

Dans un autre volume intitulé *le Christna et le Christ*, en réfutant scientifiquement un adversaire pieux, bien que fort instruit, M. Textor de Ravisi, qui cherche à démontrer que l'orthographe du nom Christna n'est pas conforme à l'épellation sanscrite, et qui a le dessous dans ce débat, Jacolliot fait la remarque suivante : « Nous savons que le législateur Manou se perd dans la nuit de la période antéhistorique de l'Inde ; et que pas un Indianiste n'a osé lui contester le titre du plus ancien législateur du monde » (p. 350).

Mais Jacolliot n'a jamais entendu parler du Révérend Dunlop Moore. C'est pour cela peut-être, que lui et plusieurs autres hindiologues s'apprêtent à prouver que beaucoup de textes Védiques, aussi bien que ceux du Manou, envoyés en Europe par la Société Asiatique de Calcutta, *ne sont en aucune façon des textes authentiques*, mais qu'ils sont dus, pour la plupart, aux efforts astucieux de certains missionnaires Jésuites, pour égarer la science, au moyen d'œuvres apocryphes, conçues en vue de jeter sur l'histoire

1. *La Bible dans l'Inde.*

de l'antiquité hindoue un voile d'incertitude et d'obscurité, et un soupçon d'interpolation systématique sur les Brahmanes et savants modernes. « Ces faits », ajoute-t-il, « qui sont si bien établis dans l'Inde qu'ils n'y sont même pas mis en question, *doivent être révélés à l'Europe* » (*Christna et le Christ*, p. 347).

De plus, *le Code du Manou*, connu des Orientalistes Européens, comme celui qui a été commenté par Brighou, ne forme même pas une partie de l'Ancien Manou nommé le *Vriddha Manava*. Quoique de petits fragments seulement en aient été découverts par nos savants, il existe en entier dans certains temples ; et Jacolliot démontre que les textes envoyés en Europe sont en complet désaccord avec ceux que l'on trouve dans les pagodes du Sud de l'Inde. Nous pouvons aussi citer, pour atteindre notre but, Sir William Jones qui, se plaignant de Callouca, remarque que ce dernier paraît avoir considéré dans ses commentaires que les lois de Manou sont *restreintes aux premiers trois siècles* (Traduction de « Manou et Commentaires »).

D'après les calculs, nous sommes aujourd'hui dans la période ou âge de Kali-Yug, *la quatrième* en partant de celle de Satya ou Kritayug, première époque à laquelle la tradition hindoue reporte les lois de Manou, et dont Sir William Jones accepte implicitement l'authenticité. En admettant tout ce que l'on pourrait dire de l'énorme exagération de la chronologie hindoue qui, malgré tout, concorde beaucoup mieux avec les données de la géologie moderne et de l'anthropologie, que les 6.000 années de la caricaturale chronologie de l'*Ecriture* Juive, comme toutefois 4.500 ans se sont passés depuis que le quatrième âge du monde ou Kaliyug a commencé, nous avons ici une preuve qu'un des plus grands Orientalistes qui ait jamais vécu (et cela un Chrétien non pas un Théosophe), estimait que Manou est de plusieurs milliers d'années antérieur à Moïse. Evidemment de deux choses l'une : Ou il faut refaire l'histoire de l'Inde pour la *Presbyterian Banner*, ou bien alors les écrivains de cette feuille devront étudier la littérature hindoue, avant que de critiquer, de nouveau les Théosophes.

Mais en dehors des opinions particulières de ces révé-

rends gentlemen, dont les idées nous touchent peu, nous trouvons même dans la *New American Cyclopœdia* une tendance marquée à contester l'antiquité et l'importance de la littérature hindoue. Les *Lois du Manou*, dit un des rédacteurs, « ne remontent pas au delà du III^e^ siècle avant Jésus-Christ ». Ces expressions sont fort élastiques. Si par lois du Manou, l'auteur entend l'abrégé de ces lois, compilées et arrangées par les derniers Brahmanes pour servir d'autorité à leurs projets ambitieux, et avec l'idée de se créer une règle de domination, dans ce cas, il peut avoir raison, quoique nous soyons tout prêts à contester même ce point-là. Dans tous les cas, il est aussi peu convenable de prendre cet abrégé pour les anciennes et légitimes lois codifiées par Manou, que d'affirmer que la Bible Hébraïque n'est pas antérieure au X^e^ siècle de notre ère, parce que nous n'avons pas de manuscrit Hébreu plus ancien, ou bien que les poèmes de l'*Iliade* d'Homère n'étaient ni connus, ni écrits avant que l'on eût découvert leur premier manuscrit authentique. Il n'existe pas de manuscrit sanscrit, en la possession des savants Européens, qui remonte au delà de quatre ou cinq siècles(1), ce qui ne les a pas empêchés d'assigner aux *Vedas* une antiquité de quatre à cinq mille ans. Les arguments les plus sérieux existent en faveur de la grande ancienneté des *Livres du Manou*, et, sans s'arrêter à citer les opinions de divers érudits, dont pas deux ne concordent, nous présenterons la nôtre, du moins en ce qui concerne l'affirmation injustifiée de la *Cyclopœdia*.

Si, comme le démontre Jacolliot, texte en main, le *Code de Justinien* a été copié sur les *Lois du Manou*, il faut avant tout vérifier l'âge du premier; non pas en tant que code parfait, mais au point de vue de son origine. Or à notre avis, il est aisé de répondre à cette question.

D'après Varron, Rome fut bâtie en l'an 3961 de la période Julienne (754 av. J.-C.). La loi romaine telle qu'elle fut compilée par ordre de Justinien, et connue sous le nom de *Corpus Juris Civilis*, n'était pas un code, nous apprend-on, mais bien un digeste des coutumes de la législation de plusieurs siècles. Quoique actuellement l'on ne connaisse rien

1. Voir Max Müller. « *Lecture on the Vedas.* »

des autorités originelles, la principale source de laquelle fut tiré le *Jus scriptum* ou droit écrit, était le *Jus non scriptum*, ou la loi de coutume. Or c'est précisément sur cette loi de coutume que nous voulons baser notre argumentation. La loi des douze tables d'ailleurs fut compilée environ 300 ans A. U. C., et même, en ce qui concerne la loi privée, elle avait été compilée de sources encore plus anciennes. C'est pourquoi, si ces sources antérieures se trouvent concorder aussi bien avec les *Lois du Manou*, que les Brahmanes affirment avoir été codifiées dans le Kritayug, époque antérieure au Kali-Yug actuel, nous devons supposer que cette source des « Douze Tables » en tant que lois de coutume et de tradition, sont au moins de plusieurs centaines d'années plus anciennes que leurs copistes. Cela seul nous reporte à plus de 1.000 ans avant Jésus-Christ.

Le *Manava Dharma Sastra*, embrassant le système de cosmogonie hindoue, est reconnu comme presque aussi ancien que les *Vedas*; et même Colebrooke assigne comme date à ces derniers le XV^e^ siècle avant Jésus-Christ. Or, quelle est l'étymologie du nom *Manava Dharma Sastra?* C'est un mot composé de *Manou*, de d'*harma*, institut et de *Sastra*, commandement ou loi. Comment, alors les lois du Manou ne dateraient-elles que du III^e^ siècle avant notre ère chrétienne?

Le Code hindou n'a jamais prétendu être une révélation divine. La distinction faite par les Brahmanes eux-mêmes entre les Vedas et tous les autres livres sacrés, quelle que soit leur antiquité, en est une preuve. Tandis que toutes les sectes tiennent les *Vedas* pour la parole directe de Dieu, *Sruti* (révélation), — le Code de Manou est qualifié simplement par elles de *smriti*, une collection de traditions orales. Encore ces traditions ou réminiscences figurent-elles parmi les plus anciennes, aussi bien que les plus vénérées dans le pays. Mais, peut-être le plus puissant argument en faveur de leur antiquité et de l'estime générale dans laquelle elles sont tenues, réside dans le fait suivant. Les Brahmanes ont incontestablement remanié ces traditions à une époque éloignée, et rédigé un grand nombre de lois actuelles, telles qu'elles figurent dans le *Code du Manou*, pour favoriser leurs projets ambitieux. Par conséquent, *ils doivent l'avoir fait à un*

moment où la crémation des veuves (suttee) n'était *ni pratiquée ni envisagée*, et elle l'a été pendant près de 2.500 ans. Le Code du Manou pas plus que les Vedas ne font mention d'une loi aussi barbare ! Qui ne sait, à moins d'être complètement ignorant de l'histoire de l'Inde, que ce pays a été sur le point de se lancer dans une révolte religieuse, occasionnée par la prohibition des suttees par le Gouvernement Anglais ? Les Brahmanes invoquaient un verset du *Rig-Veda*, qui les prescrivait. Mais il a été démontré récemment que ce verset avait été falsifié (1). Si les Brahmanes avaient été les seuls auteurs du *Code du Manou*, ou s'ils l'avaient codifié entièrement à l'époque d'Alexandre au lieu d'y pratiquer, simplement, des interpolations pour atteindre leur but, comment se fait-il qu'ils auraient négligé le point le plus important, et mis ainsi en danger leur autorité ? Ce fait seul démontre que le Code doit être rangé parmi les plus anciens de leurs livres.

C'est sur la force de cette évidence, celle de la raison et de la logique, que nous affirmons que si l'Egypte a donné sa civilisation à la Grèce, et si celle-ci, à son tour, a donné la sienne à Rome, l'Egypte elle-même avait, dans les siècles passés où régnait Menès (2), reçu ses lois, ses institutions sociales, ses arts et ses sciences de l'Inde pré-védique (3), et que, par conséquent, c'est chez cette ancienne initiatrice des prêtres adeptes de toutes les autres nations, que nous devons chercher la clé des grands mystères du genre humain.

Et lorsque nous disons indistinctement « l'Inde », nous ne parlons pas de l'Inde des temps modernes, mais de celle de la période archaïque. Dans les anciens temps certaines contrées qui nous sont connues aujourd'hui sous d'autres dénominations étaient toutes comprises sous celle de l'Inde. Il y avait une Inde haute, une Inde inférieure, et une Inde occidentale, qui est aujourd'hui la Perse-Iran. Les contrées nommées Thibet, Mongolie et Grande-Tartarie étaient aussi

1. Voir Roth. *The burial in India* ; Max Müller. *Mythologie comparée* (conférence) ; l'article Wilson : « The supposed vaidic authority for the burning, of Hindu Widows ».

2. Bunsen indique comme première année de Menès 3645 ; Manetho 3892 avant Jésus-Christ. *Egypts Place*, vol. V, v. 34.

3. Louis Jacolliot dans *La Bible dans l'Inde* affirme la même chose.

considérées par les anciens auteurs comme faisant partie de l'Inde. Nous allons maintenant transcrire une légende relative à ces lieux, que la science reconnaît aujourd'hui comme le berceau de l'humanité.

La tradition rapporte et les récits du *Grand Livre* expliquent que longtemps avant l'époque d'Ad-am et de la curieuse femme He-va (1) là où maintenant on ne trouve que des lacs salés et des déserts nus, il y avait une vaste mer intérieure qui s'étendait sur l'Asie centrale, au nord de la fière chaîne de l'Himalaya, et de son prolongement occidental. Une île, qui n'avait pas de rivale pour sa beauté sans pareille dans le monde, était habitée par le dernier survivant de la race qui a précédé la nôtre. Cette race vivait avec la même facilité dans l'eau, l'air ou le feu, car elle avait un empire sans limites sur tous les éléments. Il y avait « les fils de Dieu », non pas ceux qui virent les filles des hommes, mais les *Elohim* réels, quoique dans la Cabale Orientale on les désigne sous un autre nom. Ce sont eux qui enseignaient aux hommes les secrets les plus merveilleux de la nature, et qui leur révélaient l'ineffable mot, maintenant perdu. Ce MOT, qui n'en est pas un, a parcouru le monde et résonne encore, comme un écho lointain, dans les cœurs de quelques hommes privilégiés. Les hiérophantes de tous les collèges sacerdotaux connaissaient l'existence de cette île, mais le mot n'était connu que de ceux que les Cabalistes Juifs nomment *Java Aleim*, ou seigneur principal de chaque collège et, n'était transmis à son successeur qu'au moment de la mort. Il y avait beaucoup de ces collèges et les anciens auteurs classiques en parlent.

Nous avons déjà vu que suivant les traditions universelles, acceptées par tous les peuples de l'antiquité il y a eu plusieurs races d'hommes antérieures à nos races actuelles.

1. Le *Siva Pûrana* est un ouvrage récent, disons-le de suite. Presque tous les Sanscritistes ont combattu l'assertion de M. Jacolliot. *Adhima* n'est pas le « premier homme » et n'a aucun sens en sanscrit. *Adimo* veut dire « le premier » ou le primitif, mais peut référer à une condition ainsi qu'à un objet ou à un homme. Dans les langues sémitiques *Heva* désigne « un don » mais aucun des Brahmanes initiés que nous avons consultés n'admettait un mot pareil en sanscrit. C'est une erreur de M. Jacolliot. Le *Siva Pûrana* d'ailleurs n'est pas un ouvrage d'autorité parmi les hindous qui le classent ordinairement avec les livres sur la magie noire.

Chacune de ces races était distincte de celle qui l'avait précédée ; et chacune disparaissait dès que la suivante faisait son apparition. Dans *Manou* se trouvent clairement mentionnées six de ces races comme devant se succéder l'une après l'autre.

« De ce Manou Swayambhouva (le moindre, et correspondant à Adam Kadmon), issu de Swayambhouva, ou l'Etre existant par lui-même, descendent six autres Manous (hommes symbolisant les aïeux ou Pitris), et chacun d'eux donna naissance à une race d'hommes... Ces Manous, tout puissants, desquels Swayambhouva est le premier, ont chacun, *dans son époque*, (*autara*), produit et dirigé ce monde composés d'êtres mobiles et immobiles. » (Manou, liv. 1.)

Dans le *Siva Purana* (1) l'auteur s'exprime ainsi, dit M. Jacolliot.

« O Siva, toi, dieu du feu, puisses-tu détruire mes péchés, comme la bruyère des Jungles est détruite par le feu. C'est sous ton souffle puissant qu'Adhima (le premier homme) et Heva (le complément de la vie, en sanscrit), les ancêtres de cette race d'hommes ont reçu la vie et couvert le monde de leurs descendants. »

Il n'existait aucune communication avec cette belle île par mer, mais des passages souterrains, connus uniquement des chefs, communiquaient avec elle dans toutes les directions. La tradition parle de nombre des majestueuses ruines de l'Inde, Ellora, Elephanta, et les cavernes d'Ajunta (chaîne de Chandor), qui appartenaient autrefois à ces collèges, et avec lesquels ces voies souterraines étaient reliées (2).

1. *Purana* signifie histoire ou tradition ancienne et sacrée. Voire Loiseleur Des Longchamps, Traduction de *Manou* et aussi L. Jacolliot. *La Genèse dans l'Humanité.*

2. Il y a des archéologues qui, comme M. James Ferguson, contestent la grande antiquité voire même un seul monument dans l'Inde. Dans son ouvrage : *Illustrations of the Rock-Cut Temples of India*, l'auteur ne craint pas d'exprimer la très extraordinaire opinion que « l'Egypte avait cessé d'être une nation avant que le plus ancien des temples souterrains de l'Inde eût été creusé ». En un mot, il n'admet pas l'existence de cavernes avant le règne d'Asoka, et parait disposé à prouver que la plus grande partie de ces temples taillés dans le roc furent exécutés à partir de l'époque de ce pieux roi Bouddhiste jusqu'à la destruction de la dynastie Andhra de Maghada au commencement du v^e^ siècle. Nous croyons cette prétention parfaite-

Qui pourra affirmer que l'Atlantide disparue, mentionnée aussi dans le *Livre Secret*, mais encore sous un autre nom prononcé dans le langage sacré, n'existait pas encore à cette époque ? Le grand continent disparu pourrait peut-être avoir été situé au Sud de l'Asie s'étendant de l'Inde à la Tasmanie (1). Si l'hypothèse si contestée aujourd'hui et même niée par quelques éminents auteurs qui la considèrent comme une plaisanterie de Platon, se trouve jamais vérifiée, peut-être alors les savants croiront-ils que la description du continent habité par les dieux n'était pas tout à fait une fable (2). Et ils comprendront alors que les insinuations voilées de Platon, et le fait d'en attribuer la relation à Solon et aux prêtres Egyptiens, n'était qu'une façon prudente de communiquer le fait au monde en combinant adroitement la vérité avec la fiction ; il se libérait ainsi de la responsabilité d'une histoire que les obligations imposées par son initiation lui interdisaient de divulguer.

Et comment le nom d'Atlanta lui-même aurait-il été inventé par Platon ? Atlanta n'est *pas* un nom grec, et sa construction n'a rien en elle-même d'hellénique. Brasseur de Bourbourg a essayé de le démontrer il y a des années, et Baldwin, dans son livre: *Prehistoric Nations and Ancient America* cite cet auteur, qui déclare que les mots At'as et Atlantique n'ont pas d'étymologie satisfaisante dans un langage européen quelconque. Ils ne sont pas Grecs, et ne peuvent être assimilés à aucune langue connue de l'ancien monde. Mais dans le langage Nahualt (ou Toltec) nous trouvons immédiatement le radical *a*, *atl*, qui signifie eau, guerre, et le sommet de la tête. De là dérivent une foule de mots, tels que *Atlan*, ou le rivage de ou parmi l'eau ; d'où naturellement nous avons l'adjectif Atlantique. Nous trouvons aussi *Atlaca*, combattre... Une cité nommée Atlan existait lors-

ment arbitraire. Des découvertes postérieures doivent sûrement en démontrer l'erreur et le peu de fondement.

1. C'est une étrange coïncidence que, lorsqu'on la découvrit pour la première fois, l'Amérique portait parmi les aborigènes le nom d'Atlanta.

2. Quelque temps après la publication de cet ouvrage, l'hypothèse de 1877 est presque vérifiée. Le *Challenger* a trouvé les traces d'un grand continent submergé. Un nouvel ouvrage intitulé *Atlantis* prouvant l'existence de ce continent vient de paraître écrit par M. Donelly, un membre de la Société Géographique. (Note de H. P. B.).

que le continent fut découvert par Colomb, à l'entrée du golfe d'Uraha, dans le Darien, avec une bonne rade. Elle est maintenant réduite à un *pueblo* (village) peu important, nommé Aclo (1).

N'est-il pas extraordinarie, pour ne pas dire plus, de trouver en Amérique une ville, mentionnée sous un nom qui contient un élément purement local, étranger d'ailleurs à toute autre contrée, dans la soi-disant fiction d'un philosophe qui vivait 400 ans avant Jésus-Christ ? On pourrait en dire autant du nom d'Amérique, qu'il serait plus juste de rapporter au mont Meru, le mont sacré, au centre des sept continents, d'après la tradition hindoue, qu'à celui d'Americ Vespuce, dont le nom par parenthèse n'a jamais été Américic du tout, mais Albéric, différence légère qui jusqu'à une époque toute récente ne valait pas la peine d'être signalée (2). Nous avons les raisons suivantes en faveur de notre thèse :

1° Américic, Amérrique ou Amérique est le nom donné dans le Nicaragua à une chaîne de montagnes ou hauts plateaux, qui se trouvent entre Juigalpa et Libertad, dans la province de Chontales, et qui s'étendent d'un côté sur le territoire des Indiens Carcas et de l'autre sur celui des Indiens Ramas.

Ic ou *ique* comme terminaison a la signification de grand comme *Cacique*, etc.

Colomb, dans son quatrième voyage mentionne le village de Cariai, probablement Caîcai. Cette localité était remplie de sorciers ou hommes de médecine ; et c'était la région de la chaîne Américic, haute de 3.000 pieds.

Toutefois il omet de mentionner le nom.

Le nom *America Provincia* parut pour la première fois sur une carte publiée à Bâle en 1522. Jusqu'à cette date, on avait cru que cette région faisait partie de l'Inde. Cette année-là, le Nircaragua fut conquis par Gil Gonzalez de Avila (3).

1. Baldwin. *Prehistoric Nations*, p. 179.

2. On doute fort aujourd'hui que ce soit Albéric Vespuce, fils d'Anastasio Vespucc, ou Vespuchy qui ait donné son nom au nouveau monde ; on dit actuellement que ce nom se rencontrait déjà dans un ouvrage écrit plusieurs siècles auparavant.

3. Voir Thomas Belt. *The Naturalists in Nicaragua*, Londres, 1873.

2° « Les normans qui visitèrent le continent au x° siècle (1), trouvèrent une côte, plate et basse, couvertes d'épaisses forêts, qu'ils nommèrent *Markland* de *Mark* forêt. La lettre *r* devait être roulée comme dans *marrick*. On trouve un nom analogue dans la région de l'Himalaya, et le nom de Montagne du Monde, Meru, est prononcé Meruah dans certains dialectes avec la lettre *h* fortement aspirée. L'idée qui se présente naturellement à l'esprit est de rechercher comment deux peuples peuvent avoir accepté un mot d'une consonnance semblable, en l'employant chacun dans leur propre sens, et en l'appliquant au même territoire.

« Il est fort plausible », dit le professeur Wilder, « que l'Etat de l'Amérique Centrale où nous trouvons le nom *Americ*, qui signifie (de même que le mot hindou Meru), grande montagne, ait donné son nom à ce continent. Vespuce lui aurait donné son nom s'il avait eu l'intention de donner un titre à un continent. Si la théorie de l'abbé de Bourbourg, donnant *Atlan* comme la racine d'Atlas et d'Atlantique, était reconnue exacte, les deux hypothèses pourraient parfaitement s'accorder. Comme Platon n'a pas été le seul écrivain qui ait parlé du monde au delà des colonnes d'Hercule et comme l'Océan est encore peu profond et porte des plantes marines sur toute la partie tropicale de l'Atlantique, il n'est nullement étrange d'imaginer que ce continent s'élevait là, ou qu'il y avait une île, grande comme un monde, sur cette côte. Le Pacifique aussi offre des indices qui font penser qu'il a été le populeux empire insulaire des Malais ou des Javanais sinon un continent entre le Nord et le Sud. Nous savons que la Lemurie dans l'Océan Indien est un rêve des savants; et que le Sahara et le désert qui coupe l'Asie au milieu furent probablement une fois le siège d'un océan ».

Pour continuer la tradition, nous devons ajouter que la classe des hiérophantes était divisée en deux catégories distinctes : celle qui avait été instruite par « les fils de Dieu » de l'Ile et initiée dans la doctrine divine de la révélation pure, et celle qui habitait l'Atlantide disparue, si tel doit

1. Torfœus. *Historia Vinlandiæ antiquæ.*

être son nom ; celle-ci, étant d'une autre race, était née avec une vue qui embrassait toutes les choses cachées, et était indépendante des lois de la distance aussi bien que des obstacles matériels. En un mot, ceux-ci appartenaient à la quatrième race d'hommes, mentionnée dans le *Popul Vuh*, dont la vue était illimitée et qui savaient toutes choses en même temps. C'était, peut-être, ce que nous appellerions maintenant *des médiums naturels de naissance*, qui n'avaient ni à lutter ni à souffrir pour obtenir leurs connaissances, qu'ils acquéraient sans aucun sacrifice peut-être des méchants magiciens. C'est pourquoi, tandis que les premiers marchaient sur les traces de leurs divins instructeurs, et, acquérant par degrés leur science, ils apprenaient en même temps à discerner le mal du bien, les adeptes de naissance de l'Atlantide suivaient aveuglément les insinuations du grand et invisible « Dragon », le roi *Thevetal* (le serpent de la Genèse?) *Thevetal* n'avait ni appris ni acquis ses connaissances, mais, pour emprunter une expression du Dr Wilder relativement au serpent tentateur, il était « une sorte de Socrate qui *savait* sans avoir été initié ». Ainsi, sous les mauvaises inspirations de leur démon, Thevetat, la race de l'Atlantide devint une nation de *magiciens* noirs. Par suite de cela, une guerre fut déclarée, dont l'histoire serait trop longue à raconter; la substance de ce récit se trouve dans les allégories dénaturées de la race de Cain, les géants, et de celle de Noé, et de sa juste famille. Le conflit se termina par la submersion de l'Atlantide ; celle-ci a été représentée par le récit des déluges Babylonien et Mosaïque. Les géants et les magiciens moururent « ainsi que toute chair, et tout homme ». Tous, sauf Xisuthrus et Noé, qui, en substance, étaient identiques au grand Père des Thlinkitiens dans le *Popul Vuh*, ou livre sacré des Guatemaliens, qui raconte aussi qu'il se sauva dans une grande barque, comme le Noé hindou, Vaiswasvata.

Si nous devons en croire la tradition, il faut ajouter foi à l'histoire qui suit, d'après laquelle des alliances entre les descendants des hiérophantes de l'île et ceux du Noé Atlante est issue une race mixte d'hommes justes et de méchants. D'une part, le monde eut ses Enochs, ses Moïses, ses Gautama-Boudhas, ses nombreux sauveurs, et ses grands hiéro-

phantes ; d'autre part, il eut ses « magiciens *naturels* » qui, n'étant pas retenus par le pouvoir des connaissances spirituelles, et à cause de la faiblesse des organisations au point de vue physique et intellectuel, pervertirent inconsciemment leurs précieux dons, en les faisant servir à de mauvais usages. Moïse n'eut pas une parole de blâme pour ces adeptes de l'art prophétique et autres facultés analogues qui avaient été instruits dans les collèges de la sagesse ésotérique, mentionnés dans la Bible (1). Ses anathèmes étaient réservés pour ceux qui, sciemment ou non, employaient le pouvoir dont ils avaient hérité de leurs ancêtres Atlantes, en le mettant au service de mauvais esprits, pour nuire à l'humanité. Sa colère s'exhalait contre l'esprit de *Ob* et non pas contre celui de OD (2).

1. Livre des Rois, XXII, 14, 2e juges, XXXIV, 22.

2. Au moment de mettre sous presse, nous recevons de Paris, grâce à l'obligeance de M. John L. O' Sullivan, les œuvres complètes de Louis Jacolliot en vingt et un volumes. Elles roulent principalement sur l'Inde et ses antiques traditions, religion et philosophie. Cet infatigable auteur a recueilli un monde de renseignements à différentes sources, la plupart authentiques. Tout en n'acceptant pas ses idées personnelles sur beaucoup de points, nous reconnaissons pleinement toutefois l'extrême valeur de ses abondantes traductions des livres sacrés de l'Inde, d'autant plus qu'elles confirment à tous points de vue nos propres affirmations. Entre autres exemples se trouve la question de la submersion de continents dans les temps préhistoriques.

Dans son *Histoire des Vierges* : « Les peuples et les continents disparus », il dit : « Une des plus anciennes légendes de l'Inde conservée dans les temples par la tradition orale et écrite, raconte qu'il y a plusieurs centaines de mille ans, il existait dans l'Océan Pacifique un immense continent qui fut détruit par un soulèvement géologique et dont il faut chercher les fragments à Madagascar. Ceylan, Sumatra, Java, Bornéo et les îles principales de la Polynésie.

« Suivant cette hypothèse les hauts plateaux de l'Hindoustan et de l'Asie n'auraient été représentés à ces époques éloignées que par de grandes îles contiguës au continent central. D'après les Brahmanes cette contrée avait atteint un haut degré de civilisation, et la péninsule de l'Hindoustan, agrandie par le déplacement des eaux, à l'époque du grand cataclysme n'a fait que continuer la chaîne des traditions primitives nées en cet endroit. Ces traditions donnent le nom de *Rutas* aux populations qui habitaient cet immense continent équinoxial, et c'est de leur langue qu'*est dérivé le sanscrit*. (Nous aurons quelque chose à dire au sujet de ce langage dans un autre volume.)

« La tradition Indo-Hellénique, conservée par la population la plus intelligente qui ait émigré des plaines de l'Inde, rapporte également l'existence d'un continent et d'un peuple auxquels elle donne le nom d'Atlantis et d'Atlantide, et qu'elle place dans l'Atlantique dans le Nord des tropiques.

« Outre que le fait de la supposition d'un ancien continent dans ces

Les ruines qui couvrent les deux Amériques, et que l'on trouve dans beaucoup d'îles des Indes Occidentales sont toutes attribuées aux Atlantéens submergés comme c'était le cas chez les hiérophantes de l'ancien monde, lequel, au temps de l'Atlantide, était relié au nouveau par une langue latitudes, continent dont les traces se retrouvent dans les îles volcaniques et les surfaces montagneuses des Açores, des Canaries et du Cap Vert, n'est pas dépourvu de probabilité au point de vue géographique, les Grecs, qui d'ailleurs n'avaient jamais osé aller au delà des colonnes d'Hercule, à cause de leur frayeur du mystérieux Océan, sont apparus trop tard dans l'antiquité, pour que les récits conservés par Platon fussent autre chose qu'un écho de la légende hindoue. De plus, lorsque nous jetons un coup d'œil sur un planisphère, à l'aspect des îles et îlots répandus de l'Archipel Malaisien à la Polynésie, et des détroits du Sund à l'île de Pâques, il est impossible, dans l'hypothèse de continents ayant précédé celui que nous habitons, de ne pas placer là le plus important de tous.

« Une croyance religieuse commune à Malacca et à la Polynésie, c'est-à-dire aux deux extrêmes opposés du monde océanien, affirme que toutes ces îles formaient autrefois deux immenses contrées, habitées par des hommes jaunes et noirs toujours en guerre; que les dieux, fatigués de leurs querelles, ayant chargé l'Océan de les pacifier, ce dernier engloutit les deux continents, et que depuis il a été impossible de lui faire rendre sa proie. Seuls les pics montagneux et les hauts plateaux ont échappé à l'inondation par la puissance des dieux, qui s'aperçurent trop tard de l'erreur qu'ils avaient commise.

« Quoi qu'il en soit de l'exactitude de ces traditions, et quel que soit l'endroit où s'est développé une civilisation plus ancienne que celle de Rome, de la Grèce, de l'Égypte et de l'Inde, il est certain que cette civilisation a existé, et il est extrêmement important pour la science de découvrir ses traces, quelque faibles et fugitives qu'elles puissent être (p. 13-15). »

Cette dernière tradition traduite des manuscrits sanscrits par Louis Jacolliot confirme celle donnée d'après les *Souvenirs de la doctrine secrète*. La guerre mentionnée entre les hommes jaunes et les noirs se rapporte à la lutte entre « les fils de Dieu » et « les fils des Géants » ou les habitants et les magiciens de l'Atlantide.

La conclusion finale de M. Jacolliot qui a visité personnellement les îles de la Polynésie et consacré deux années à l'étude de la religion, du langage et des traditions de presque tous les peuples est formulée dans les termes suivants :

« Quant au continent Polynésien qui disparut à l'époque des cataclysmes géologiques définitifs, son existence repose sur tant de preuves que, logiquement nous ne pouvons plus en douter.

« Les trois sommets de ce continent, les îles Sandwich, la Nouvelle-Zélande, l'Ile de Pâques sont distants l'un de l'autre de quinze à dix-huit cents lieues, et les groupes d'îles intermédiaires, Viti, Samoa, Tonga, Fontouna, Ouvea, les Marquises, Tahiti, Poumouton, Gambiers sont elles-mêmes distantes de ces points extrêmes de sept à huit cents ou mille lieues.

« Tous les navigateurs s'accordent à dire que les groupes extrêmes et

de terre, les magiciens de la contrée aujourd'hui engloutie, avaient un réseau de passages souterrains courant dans toutes les directions. Parlant de ces mystérieuses catacombes nous donnons ci-après une curieuse histoire, qui nous a été racontée par un Péruvien, mort depuis longtemps, au cours d'un voyage fait ensemble à l'intérieur de son pays. Il doit y avoir du vrai dans ce récit, car il nous a été confirmé plus tard par un Italien qui avait vu les lieux, et qui, s'il n'en avait été empêché faute de moyens et de temps, aurait vérifié lui-même le fait, du moins en partie. Cet Italien tenait la chose d'un vieux prêtre, auquel le secret avait été divulgué en confession par un Indien du Pérou. Nous pourrions ajouter, que le prêtre fut forcé d'en faire la révélation, parce qu'il se trouvait à ce moment complètement sous l'influence du sommeil magnétique provoqué par le voyageur.

Le récit a rapport au fameux trésor du dernier des Incas. Le Péruvien affirmait que depuis le meurtre atroce et bien connu de ce prince par Pizarro, le secret en était connu de tous les Indiens, excepté des Métis, dans lesquels on n'avait pas confiance. Voici ce qu'il racontait : L'Inca fut fait prisonnier et sa femme offrit pour sa mise en liberté une chambre pleine d'or, « depuis le sol jusqu'au plafond, aussi haut que le conquérant pouvait atteindre », et cela avant le coucher du soleil du troisième jour. Elle tint parole, mais Pizarro viola sa promesse, suivant la coutume des Espagnols. Emerveillé à la vue de ces richesses, le conquérant déclara qu'il ne délivrerait pas le prisonnier et qu'il le mettrait à mort, à moins que la reine ne lui révélât l'endroit d'où ve-

du centre n'auraient jamais pu communiquer, vu leur position géographique actuelle, et l'insuffisance des moyens qu'ils possédaient. Il est physiquement impossible de franchir de pareilles distances en pirogue..., sans boussole, et de voyager pendant des mois sans provisions.

« D'un autre côté, les aborigènes des îles Sandwich, Viti, Nouvelle-Zélande, et des groupes centraux de Samoa, Tahiti, etc., *ne s'étaient jamais connus et n'avaient jamais entendu parler les uns des autres*, avant l'arrivée des Européens. *Et pourtant, chacun de ces peuples soutenait que son île avait, à une époque, fait partie d'une immense étendue de terre qui allait vers l'Ouest du côté de l'Asie.* Et tous parlent la même langue, ont les mêmes usages, les mêmes coutumes, les mêmes croyances religieuses. Et tous, à cette question : Où est le berceau de votre race ? pour unique réponse *tendaient la main vers le couchant* (*Ibid.*, p. 308). »

naient ces trésors. Il avait entendu dire que les Incas avaient une mine inépuisable ; une voie souterraine ou tunnel, long de plusieurs milles sous terre, où étaient conservées les richesses accumulées de la contrée. La malheureuse reine demanda un délai et courut consulter les oracles. Le grand prêtre lui montra, pendant le sacrifice dans le « miroir noir » (1), le meurtre inévitable de son époux, soit qu'elle livrât le secret des trésors de la couronne à Pizarro, soit qu'elle le lui refusât. Alors la reine donna ordre de murer l'entrée de la cachette qui était une porte taillée dans la muraille rocheuse d'un précipice. D'après le conseil des prêtres et des magiciens, l'abîme lui-même fut comblé jusqu'aux bords avec d'immenses quartiers de roc, et la surface recouverte de façon à ne laisser aucune trace du travail. L'Inca fut assassiné par les Espagnols, et l'infortunée reine se suicida. La cupidité des Espagnols fut déçue par sa propre exagération, et le secret des trésors enterrés resta ensevelis à jamais dans les cœurs de quelques fidèles Péruviens.

Notre narrateur Péruvien ajouta que, par suite de certaines indiscrétions à diverses époques, des gens avaient été envoyés par différents gouvernements, pour rechercher le trésor, sous prétexte d'explorations scientifiques. Ils avaient remué et fouillé le pays dans tous les sens, mais sans réussir à atteindre leur but. Jusque-là, cette tradition est confirmée par les récits du Dr Tschuddi et autres historiens du Pérou. Mais il y a certains détails additionnels, que nous ne croyons pas avoir été publiés jusqu'à ce jour.

Plusieurs années après avoir entendu raconter cette histoire, et sa confirmation par le voyageur italien, nous visitâmes de nouveau le Pérou. Nous rendant par eau au sud de Luna, nous atteignîmes, au coucher du soleil, un endroit près d'Arica, et nous fûmes frappés de l'aspect d'un énorme rocher presque perpendiculaire qui s'élevait dans une soli-

1. Ces miroirs magiques généralement noirs sont une nouvelle preuve de l'université d'une croyance identique. Dans l'Inde ces miroirs sont préparés dans la province d'Agra et on les fabrique aussi au Thibet et en Chine. Et nous les retrouvons dans l'ancienne Egypte, d'où, suivant un historien indigène, cité par Brasseur de Bourbourg, les ancêtres des Quichés les apportèrent à Mexico. Les adorateurs Péruviens du Soleil en

tude désolée sur le rivage et bien détaché de la chaîne des Andes. C'était le tombeau des Incas. Comme les derniers rayons du soleil couchant éclairaient le rocher, on pouvait y distinguer avec une jumelle de curieuses inscriptions hiéroglyphiques taillées dans le roc volcanique.

Lorsque Cuzco était la capitale du Pérou, elle renfermait un temple du soleil renommé pour sa magnificence. Il était recouvert d'épaisses plaques d'or, et les murs étaient aussi revêtus du même précieux métal; les grilles des cryptes étaient également en or massif. Dans la muraille du côté de l'Occident, les architectes avaient aménagé une ouverture, de façon à ce que lorsque les rayons du soleil venaient frapper dessus, ils étaient concentrés à l'intérieur de l'édifice. S'étendant comme une chaîne d'or d'un point brillant à un autre, ils étaient reflétés sur les parois, illuminant les monstrueuses idoles et laissant voir certains signes mystiques, invisibles à d'autres moments. Ce n'est qu'en déchiffrant ces hiéroglyphes identiques à ceux que l'on voit encore sur la tombe des Incas aujourd'hui, que l'on peut apprendre le secret du tunnel et de ses approches. Une de celles-ci était, dans le voisinage de Cuzco, masquée aujourd'hui et défiant toute tentative pour la découvrir. Elle conduit directement à un immense tunnel, allant de Cuzco à Lima et qui tournant ensuite vers le Sud, s'étend jusqu'à la Bolivie. A un certain endroit, ce tunnel est intercepté par un tombeau royal. A l'intérieur de cette chambre sépulchrale sont habilement disposées deux portes, ou plutôt deux énormes dalles qui tournent sur des pivots et qui joignent si parfaitement qu'on ne peut les distinguer des autres portions de la muraille chargée de sculptures, qu'à des signes secrets dont la clé est dans la possession de gardiens fidèles. Une de ces dalles tournantes couvre l'entrée méridionale du tunnel de Lima, et l'autre l'entrée septentrionale du couloir Bolivien. Ce dernier, courant vers le Sud, passe par Trapaca et Cobijo, car Arica n'est pas loin de la petite

faisaient également usage. Lorsque les Espagnols débarquèrent, dit l'historien, le roi des Quichés ordonna à ses prêtres de consulter le miroir afin d'apprendre le destin réservé à son royaume. Le démon, ajoute de Bourbourg, y faisait refléter le présent et le futur comme dans une glace. (*Mexique*, p. 184.)

rivière nommée Pay'quina (1), qui est la limite entre le Pérou et la Bolivie.

Non loin de cet endroit, se trouvent trois sommets séparés, qui forment un singulier triangle; ils sont compris dans la chaîne des Andes. Suivant la tradition, la seule entrée praticable du tunnel qui conduit au nord, se trouve dans l'une de ces cimes; mais sans connaître le secret de ses points de repère, un régiment de Titans chercherait vainement à remuer les rochers pour la découvrir. Mais, même dans le cas où quelqu'un parviendrait à découvrir l'entrée et à trouver le chemin jusqu'à la dalle tournante du mur du sépulchre, afin de la faire sauter, les rochers qui surplombent sont disposés de façon à ensevelir le tombeau, ses trésors, et, suivant l'expression du mystérieux Péruvien, « toute une armée de guerriers », dans une ruine commune. Il n'existe pas d'autre accès à la chambre d'Arica que par la porte dans la montagne près de Pay'quina. Tout le long du souterrain, depuis la Bolivie jusqu'à Cuzco et à Lima, se trouvent d'autres cachettes, plus petites, remplies d'or et de pierres précieuses d'une valeur incalculable accumulées là par de nombreuses générations d'Incas.

Nous possédons un plan très exact du tunnel, du sépulchre et des entrées, qui nous fut donné dans le temps par le vieux Péruvien. Si jamais nous avions eu la pensée de profiter de ce secret, nous aurions eu besoin du concours des gouvernements Péruvien et Bolivien. Sans parler des obstacles physiques à surmonter, aucun individu ni une compagnie mal outillée ne pourrait entreprendre une pareille exploration, sans avoir à lutter contre les bandes de malfaiteurs et de brigands qui infestent la côte, et qui, de fait, comprend presque toute la population. Le seul fait de purifier l'air méphitique du tunnel où l'on n'a pas pénétré depuis des siècles, offrirait déjà de sérieuses difficultés. C'est là pourtant que gît le trésor, et la tradition dit qu'il y restera jusqu'à ce que le dernier vestige de la domination espagnole ait disparu de tout le nord et du sud de l'Amérique.

Les trésors exhumés par le Dr Schliemann à Mycène ont

1. Pay'quina ou Payaquina, ainsi nommé parce que ses eaux charrient des parcelles d'or depuis le Brésil. Nous avons trouvé quelques pépites du précieux métal dans une poignée de sable que nous avons rapportée en Europe.

réveillé la cupidité populaire, et les regards des aventureux spéculateurs se sont tournés vers les localités où l'on suppose que la richesse des peuples de l'antiquité est enfouie dans des cryptes ou des souterrains, ou sous le sable ou les dépôts d'alluvion. Or, il n'est pas de localité, voire même au Pérou, où les traditions soient si nombreuses qu'autour du désert de Gobi. Dans la Tartarie indépendante, ce désert immense de sable mouvant était autrefois, si la tradition dit vrai, le siège d'un des plus riches empires que le monde ait jamais vus. On prétend que sous sa surface se trouvent des richesses inouïes, or, bijoux, statues, armes et ustensiles, et tout ce qui dénote la civilisation, le luxe et les arts, au point que nulle capitale de la chrétienté, aujourd'hui, ne pourrait rivaliser avec elles. Les sables de Gobi se meuvent généralement de l'est à l'ouest sous l'action des furieuses sautes de vent qui y règnent continuellement. De temps en temps quelques-uns de ces trésors cachés sont mis à découvert; mais aucun naturel n'oserait y toucher, car le district tout entier est sous le coup d'un charme puissant. La mort frapperait inévitablement celui qui essayerait de s'en emparer. Les bahtis, gnomes hideux, mais fidèles, gardent les trésors cachés de ce peuple préhistorique, en attendant l'époque où la révolution des périodes cycliques fera connaître leur histoire pour l'instruction de l'humanité.

D'après la tradition locale, la tombe de Ghengiz Khan existe encore près du lac Tabasun-Nor. Dans l'intérieur repose l'Alexandre Mongol comme s'il était endormi. Dans trois siècles il se réveillera, et conduira son peuple à de nouvelles victoires, et à une nouvelle moisson de gloire. Bien que cette tradition prophétique doive être naturellement accueillie avec toutes sortes de réserves, nous affirmons, comme une chose certaine, que le tombeau en lui-même n'est pas une fiction, et que son étonnante richesse n'est nullement exagérée.

Le district du désert de Gobi et, de fait, toute l'étendue de la Tartarie indépendante et du Thibet sont jalousement gardés contre l'intrusion étrangère. Ceux qui sont autorisés à les traverser sont placés sous la garde spéciale et sous la conduite de certains agents de l'autorité supérieure, et sont tenus à ne fournir au monde extérieur aucun rensei-

gnement sur les lieux ou sur les personnes. N'était cette restriction, nous pourrions nous-mêmes contribuer ici des récits d'explorations, d'aventures et de découvertes qui intéresseraient le lecteur. Tôt ou tard, le moment viendra où le sable du désert révélera ses secrets si longtemps ensevelis; à ce moment notre vanité moderne souffrira plus d'une mortification inattendue.

« Le peuple de Pashai », dit Marco Polo (1), le hardi voyageur du XIII^e^ siècle « est grand adepte de sorcellerie et d'arts diaboliques ». Et son savant éditeur ajoute : « Ce Pashai ou Udyana était le pays natal de Padma Sambhava, un des principaux apôtres du lamaïsme, c'est-à-dire du Bouddhisme Thibétain et un grand maître en fait d'incantations. » Les doctrines de Sakya, telles qu'elles prévalaient autrefois dans l'Udâyna étaient probablement fortement teintées de magie Sivaïtique, et les Thibétains considèrent encore cette contrée comme la terre classique de la sorcellerie.

Les « temps anciens » sont exactement comme les « temps modernes »; rien n'est changé en ce qui concerne les pratiques magiques, excepté qu'elles sont devenues plus ésotériques et mystérieuses, et que les précautions des adeptes ont grandi en proportion de la curiosité des travailleurs. Hiouen-Thsang dit des habitants : « Les hommes... aiment l'étude, mais ils ne s'y livrent pas avec ardeur. *La science des formules magiques est devenue pour eux une profession régulière dont ils vivent* (2). » Nous ne contredirons pas sur ce point le vénérable pèlerin chinois, et nous sommes tout disposés à admettre qu'au VII^e^ siècle quelques individus faisaient de la magie une profession ; aujourd'hui encore quelques personnes font de même ; mais ce ne sont certainement pas les vrais adeptes. Ce n'est pas Hiouen-Thsang, l'homme pieux et courageux, qui risqua sa vie cent fois pour avoir le bonheur de voir l'ombre du Bouddha dans le souterrain du Peshavur, qui accuserait les saints lamas et les moines thaumaturges de « faire métier » de montrer

1. Les régions situées du côté d'Udyana ou du Cachemire, suivant l'opinion du colonel Yules, traducteur et éditeur de Marco Polo, vol. I, p. 175.
2. *Voyage des Pèlerins ouddhistes*, vol. I ; *Histoire de la vie de Hiouen-Thsang, etc.*, traduit du chinois par Stanislas Julien.

cette ombre aux voyageurs. L'injonction de Gautama, contenue dans sa réponse au roi Prasenagit son protecteur, qui l'engageait à faire des miracles, doit avoir toujours été présente à l'esprit de Hiouen-Thsang. « Grand roi, lui dit Gautama, je n'enseigne pas la loi à mes disciples en leur disant : Allez, ô saints, et accomplissez au moyen de vos pouvoirs surnaturels, devant les yeux des Brahmanes et des notables, des miracles plus grands qu'aucun homme n'en peut faire. En leur enseignant la loi, je leur dis : « Allez, ô saints, *cachant vos bonnes œuvres et laissant voir vos faiblesses.* »

Frappé des récits des représentations magiques dont avaient été spectateurs, et que relataient les voyageurs de tous les temps, qui ont visité la Tartarie et le Thibet, le colonel Yule en conclut que les naturels doivent avoir à leur disposition toute l'encyclopédie des spirites modernes. Duhalde mentionne au nombre de leurs sortilèges, l'art de produire, par leurs invocations, l'image de Laotsen (1) et de leurs divinités *dans l'air*, et de *faire écrire par un crayon sans contact des réponses à des questions* (2).

Les premières invocations appartiennent aux mystères religieux de leurs sanctuaires: exécutées autrement, ou en vue d'un *gain*, elles sont considérées comme des pratiques de sorcellerie, de nécromancie, et rigoureusement interdites. L'art mentionné ci-dessus de faire écrire un crayon sans aucun contact, était connu et pratiqué en Chine et dans d'autres contrées, des siècles avant l'ère chrétienne. C'est l'A. B. C. de la magie dans ces pays-là.

Lorsque Hiouen-Thsang désira adorer l'ombre du Boudha, il ne s'adressa pas aux magiciens de profession, mais à la puissance d'invocation de sa propre âme ; au pouvoir de la prière, de la foi et de la contemplation. Tout était sombre et redoutable près de la caverne où l'on prétend que le miracle s'opère de temps à autre. Hiouen-Thsang y pénétra et y fit ses dévotions. Il fit cent révérences, mais il ne vit et n'entendit rien. Alors, se jugeant trop pécheur, il pleura amèrement et commença à désespérer. Mais au mo-

1. Laot-si, le philosophe chinois.

2. *Le Livre de Ser Marco Polo*, vol. I, p. 318. Voir aussi à ce sujet les expériences de M. Crookes décrites au chap. VI de son livre.

ment où il allait renoncer à tout espoir, il aperçut sur la muraille du côté de l'Orient une faible lueur qui disparut. Il renouvela ses prières, plein d'espoir cette fois, et il revit de nouveau la lumière qui brilla comme un éclair et disparut encore. Après cela, il fit un vœu solennel de ne pas quitter la caverne avant d'avoir eu la joie de voir au moins l'ombre du « Vénérable des temps ». Il dut attendre encore longtemps après son vœu, car ce ne fut qu'après deux cents prières, que le sombre souterrain se trouva subitement « inondé de lumière, et que l'ombre du Bouddha d'un blanc éclatant se dressa majestueusement sur le mur, comme lorsque les nuages s'entr'ouvrent soudain et découvrent tout à coup la merveilleuse image de « la Montagne de Lumière ». « Une radieuse splendeur illuminait les traits de la divine physionomie, Hiouen-Thsang était perdu dans la contemplation et l'émerveillement, et ne voulut point détacher ses yeux de ce sublime et incomparable spectacle.» Hiouen-Thsang ajoute dans son propre journal, *See yu Kee*, que ce n'est que lorsque l'homme prie avec une foi sincère, et qu'il a reçu d'en haut une impression secrète, qu'il voit clairement l'ombre, mais il ne peut jouir longtemps de sa vue (1).

Ceux qui sont si portés à accuser les Chinois d'irreligion feraient bien de lire les *Essays on Buddhism in China and Upper Asia* de Schott (2).

« Au cours des années *Yuan-yeu*, des Sung (av. J.-C. 1086-1093) vivait une pieuse matrone avec ses deux servantes, fortement attirée vers le Pays de la Connaissance. Une des servantes dit un jour à sa compagne : « Cette nuit je passerai dans le Royaume d'Amita (Bouddha).» La même nuit, une odeur délicieuse remplit la maison, et la jeune servante mourut, sans que sa mort eût été précédée d'aucune maladie. Le lendemain la survivante des domestiques dit à sa maîtresse : « Hier ma défunte compagne m'est apparue en songe, et m'a dit : Grâce aux persévérantes supplications de notre chère maîtresse, je suis devenue une habitante du Paradis, et ma béatitude dépasse toute expression. » La matrone répondit : « Si elle m'apparaît

1. Max Müller. *Buddhist Pilgrims.*
2. Berlin Academy of Sciences, année 1846.

à moi aussi, je croirai tout ce que vous me dites. » La nuit suivante la défunte lui apparut réellement. La dame lui demanda : « Pourrai-je une fois visiter le Pays de la Connaissance » ? « Oui, répondit l'âme bienheureuse, tu n'as qu'à suivre ta servante. » La dame la suivit (en songe), et bientôt elle aperçut un lac d'une étendue incommensurable, tout parsemé d'innombrables fleurs de lotus rouges et blanches, de différentes grandeurs, les unes épanouies et les autres se flétrissant. Elle demanda ce que pouvaient signifier ces fleurs ? La jeune fille répondit : « Ce sont les êtres humains vivant sur la terre dont les pensées sont tournées vers le Pays de la Connaissance. » Le premier ardent désir d'entrer au Paradis d'Amita donne naissance a une fleur dans le céleste lac, et cette fleur devient chaque jour plus grande et plus glorieuse, à mesure que grandit le progrès de la personne qu'elle représente ; dans le cas contraire, elle perd sont éclat, et se fane (1). La matrone voulut connaître le nom d'un bienheureux qui reposait sur une des fleurs, couvert d'un vêtement flottant d'un merveilleux éclat. Sa complaisante fille répondit : « C'est Yang-Kie ». Elle demanda ensuite le nom d'un autre, et il lui fut répondu : C'est Mahou. La dame dit alors : « En quel lieu serai-je après mon entrée dans la nouvelle existence ? » L'âme bienheureuse la conduisit alors un peu plus loin, et lui montra une colline qui resplendissait d'azur et d'or. « Voici, lui dit-elle, votre futur séjour. Vous appartiendrez au premier ordre des bienheureux. » Lorsque la matrone se réveilla, elle envoya demander des nouvelles de Yang-Kie et de Mahou. Le premier était déjà décédé ; l'autre était encore vivant et en bonne santé. C'est ainsi que la

1. Le colonel Yule fait au sujet du mysticisme Chinois une remarque que nous citons volontiers pour sa noble franchise : « En 1871, dit-il, je vis dans Bond Street une exposition de dessins de soi-disant esprits, c'est-à-dire de dessins exécutés par un médium sous une influence étrangère et invisible. Un grand nombre de ces productions extraordinaires, (car elles étaient incontestablement extraordinaires), avaient la prétention de représenter les fleurs spirituelles de telles ou elles personnes ; et l'explication qui en était donnée dans le catalogue était en substance exactement la même que celle qui était indiquée dans le texte du livre de Schott. Or, il est extrêmement peu probable que l'artiste ait eu connaissance des *Essays* de Schott, et par conséquent la coïncidence était certainement frappante. » (*Le Livre de Marco Polo*, vol. I, p. 444.)

dame apprit que l'âme de celui qui progresse en sainteté et ne retourne jamais en arrière, peut déjà habiter le Pays de la Connaissance, même lorsque le corps séjourne encore dans ce monde transitoire. »

Le même Essai donne la traduction d'une autre histoire chinoise tendant aux mêmes fins. « J'ai connu un homme », dit l'auteur, « qui durant sa vie avait tué beaucoup d'êtres vivants, et qui fut enfin frappé d'une attaque d'apoplexie. Les peines qui étaient réservées à son âme chargée de péchés me navraient le cœur; je lui rendis visite, et l'exhortai à invoquer Amita ; mais il refusa obstinément. Son mal avait obscurci son intelligence ; et par suite de ses méfaits son cœur s'était endurci. Qu'y avait-il devant cet homme, une fois qu'il eut fermé les yeux? Dans cette vie, la nuit succède au jour, et l'hiver à l'été ; cela, tout le monde le sait. Mais que cette vie soit suivie de la mort, voilà à quoi personne ne songe ! Oh étrange aveuglement, et obstination !» (P. 93.)

Ces deux spécimens de la littérature chinoise sont peu de nature à confirmer l'accusation habituelle d'irréligion et de matérialisme absolu, portée contre cette nation. La première historiette mystique est pleine de charme spirituel, et ferait honneur à n'importe quel livre religieux Chrétien. La seconde est aussi digne d'éloges, et nous n'aurions qu'à remplacer Amita par Jésus, pour avoir un récit parfaitement orthodoxe, au point de vue des sentiments religieux et du code de moralité philosophique. L'exemple suivant est encore plus frappant, et nous le citons à l'intention des chrétiens qui croient à la résurrection :

« Hoang-ta-tie, de T'anchen, qui vivait sous les Sung, exerçait la profession de forgeron. Il invoquait sans cesse pendant son travail le nom d'Amita Bouddha. Un jour il remit à un voisin les vers suivants de sa composition, pour être publiés :

Ding, dong ! Les coups de marteau tombent drus et serrés
Jusqu'à ce que le fer se soit transformé enfin en acier.
Le long, long jour du repos va poindre.
Et la *Terre de l'Eternel Bonheur* m'appelle.

Puis il mourut. Mais ses vers circulèrent partout dans Honan, et bien des gens apprirent à invoquer le Boud-dha (1).

Contester aux Chinois ou à tout autre peuple de l'Asie, Centrale, Haute ou Basse, la possession de connaissances ou même de perceptions des choses spirituelles, est chose parfaitement ridicule. D'un bout à l'autre, cette contrée est remplie de mystiques, de philosophes religieux, de saints Bouddhistes et de magiciens. La croyance en un monde spirituel, rempli d'êtres invisibles, qui, dans certaines circonstances, apparaissent objectivement aux mortels, y est universelle. « Conformément à la croyance des nations de l'Asie Centrale », fait observer I. J. Schmidt, « la terre et son intérieur, aussi bien que l'atmosphère qui l'environne, sont remplis d'êtres spirituels, qui exercent une influence, en partie bienfaisante et en partie mauvaise, sur tout l'ensemble de la nature organique et inorganique. Les déserts et autres étendues de terrains sauvages et inhabités ou les régions dans lesquelles la nature déploie ses influences sur une échelle gigantesque et terrifiante sont spécialement considérés comme les principaux lieux de séjour et de rendez-vous des mauvais esprits. C'est pour cela que les steppes de Turan, et, tout particulièrement, le grand Désert de Sable de Gobi ont toujours passé pour le séjour d'êtres malfaisants, depuis les temps de l'antiquité la plus reculée ».

Marco Polo, comme de raison, fait plus d'une fois mention dans son curieux livre de Voyages, de ces esprits espiègles de la nature dans les déserts. Pendant des siècles, et surtout au siècle dernier on n'a ajouté aucune foi à ses histoires étranges. Personne ne voulait le croire, lorsqu'il affirmait avoir vu de ses propres yeux, et à plusieurs reprises, les faits les plus étonnants accomplis par des sujets de Kublaï-Khan et des adeptes des autres pays. A son lit de mort, Marco fut vivement pressé de rétracter ses prétendus mensonges, mais il jura solennellement que ce qu'il avait dit était la vérité, en ajoutant qu'il n'avait même pas raconté la moitié des choses qu'il avait vues. Nul au-

1. Schott. *Essay on Buddhism.*

jourd'hui ne doute qu'il n'ait dit la vérité, depuis qu'ont paru l'édition de Marsden et celle du colonel Yule. Le public est spécialement redevable à ce dernier d'avoir mis en lumière les autorités qui confirment le témoignage de Marco, et d'avoir expliqué quelques-uns des phénomènes de la façon habituelle, car il montre, de manière à rendre la chose incontestable, que le grand voyageur était non seulement un écrivain véridique, mais encore un éminent observateur. Prenant chaudement la défense de son auteur, le consciencieux éditeur, après avoir énuméré plus d'un point jusqu'à présent discuté et même rejeté dans les Voyages du Vénitien, conclut en disant : « Bien plus encore, les deux dernières années ont apporté une promesse de lumière même sur ce qui paraissait la plus étrange des histoires de Marco Polo, et le squelette d'un véritable ROUC de la Nouvelle-Zélande sont exposés sur la table du laboratoire du professeur Owen (1). »

L'oiseau monstrueux des *Mille et Une Nuits* ou de la *Mythologie Arabe*, ainsi que Webster appelle le *Roue* ou ROC, a été reconnu et identifié ; il reste maintenant, dans l'ordre des faits, à *découvrir* et à reconnaître que la lampe magique d'Aladin a aussi certains titres à la réalité.

Dans la description de son passage à travers le grand désert de Lop, Marco Polo parle d'une chose merveilleuse, « qui est que lorsque les voyageurs sont en marche pendant la nuit, ils entendent parler des esprits. Quelquefois les esprits les appellent par leurs noms, et même dans le jour on les entend, parfois, parler. On entend quelquefois le son d'une variété d'instruments de musique, et plus souvent encore le bruit des tambours » (2).

Dans ses notes, le traducteur cite l'historien chinois Matwanlin qui confirme ces faits. « Durant la traversée de cette solitude, dit Matwanlin, on entend des bruits, quelquefois de chants, quelquefois de gémissements ; et il est souvent arrivé à des voyageurs, s'écartant pour voir ce que ces bruits pouvaient être, de s'égarer de leur route et de se perdre complètement ; car c'étaient les voix des esprits

1. *Le livre de Ser Marco Polo*, vol I, préface de la deuxième édition, p. VIII.
2. *Ibid.*, vol. I, p. 203.

et des lutins » (1). « Ces lutins ne sont pas spéciaux au désert de Gobi », ajoute l'éditeur, « bien qu'ils paraissent le hanter de préférence. *La terreur qu'inspire un vaste désert solitaire les fait surgir dans toutes les localités semblables.* »

Le colonel Yule aurait dû examiner la possibilité de sérieuses conséquences qui pourraient survenir par suite de l'acceptation de sa théorie. Si nous admettons que les gémissements fantastiques du Gobi sont dus à la *terreur* inspirée par un vaste et solitaire désert, pourquoi les démons des Gadaréniens (St Luc, VIII, 29) seraient-ils l'objet d'une plus grande considération ? Et pourquoi refuserait-on d'admettre que Jésus aurait été trompé par son tentateur pendant les quarante jours d'épreuves dans le désert ? Nous sommes tout disposés à admettre ou à repousser la théorie émise par le colonel Yule, mais nous insisterons pour qu'on l'applique impartialement à tous les cas. Pline parle de fantômes qui apparaissent et disparaissent dans les déserts de l'Afrique (2), Æthicus, le cosmographe chrétien des premiers siècles, fait mention, tout en se montrant incrédule à leur égard, d'histoires dans lesquelles il était dit que l'on entendait des voix de chanteurs et de gais convives dans le désert ; et Mas'udi parle de *goules* qui, dans les déserts, apparaissent aux voyageurs la nuit aux heures solitaires, et aussi d'Apollonius de Tyane et de ses compagnons qui, dans un désert près de l'Indus, au clair de lune, virent une *empuse* ou *goule*, revêtant diverses formes. Ils l'injurièrent, et elle s'enfuit en poussant des cris aigus (3). Ibn Batuta rapporte une légende semblable du Sahara Occidental : « Si le messager est seul, les démons courent avec lui et le fascinent, de telle sorte qu'il s'égare et périt (4). » Or, si toutes ces choses sont susceptibles d'une explication raisonnable, et nous n'en doutons pas pour ce qui est du plus grand nombre des cas, les diables de la Bible dans les solitudes, ne méritent pas plus de considération et doivent être soumis aux mêmes règles. Ils sont, eux aussi, des

1. *Visdelon.* p. 130.
2. *Pline*, VII, 2.
3. *Philostrate*, livre II, chap. IV.
4. *Ibid.*, livre IV, p. 382. *Livre de Ser Marco Polo*, vol. I, p. 206.

créatures de la terreur, de l'imagination et de la *superstition* ; par conséquent les récits de la Bible doivent être faux ; et si un seul verset est faux, un doute est jeté sur les prétentions de tout le reste à être tenu pour une révélation divine. Une fois cela admis, cette collection de documents canoniques est au moins aussi accessible à la critique que tout autre livre d'histoire (1).

Il y a beaucoup d'endroits dans le monde, où les phénomènes les plus étranges ont été le résultat de ce qu'on a reconnu, plus tard, avoir été des causes physiques naturelles. Il y a certains endroits, sur le bord de la mer dans le Sud de la Californie où le sable, lorsqu'on le remue, produit un puissant son musical. Il est désigné sous le nom de sable musical, et l'on suppose que le phénomène est de nature électrique. « Le son des instruments de musique, et particulièrement celui des tambours est un phénomène d'un autre ordre, et il est réellement produit dans certains cas dans les dunes, lorsqu'on remue le sable », dit l'éditeur de Marco Polo. « Un récit saisissant d'un phénomène de ce genre, considéré comme surnaturel, est donné par le frère Odoric, dont j'ai vérifié l'expérience dans le Reg Ruwan, ou sable mouvant au Nord de Caboul. Outre cet exemple célèbre, j'ai également remarqué celui bien connu de *Jibal Nakics* ou colline de la Cloche, dans le désert du Sinaï ; et celui de Gibal-ul-Thabul ou colline des Tambours. Un récit chinois du x^e^ siècle mentionne ce phénomène comme ayant été observé près de Kwachau, sur la lisière orientale du désert de Lop, sous le nom de Sables chantants (2). »

1. Il y a de pieux critiques qui contestent au monde le même droit de juger la Bible d'après les déductions de la logique que tout autre livre. La science exacte elle-même doit s'incliner devant cet arrêt Dans le paragraphe final d'un article consacré à démolir entièrement la chronologie du baron Bunsen qui ne concorde pas tout à fait avec celle de la Bible, un écrivain s'écrie : « Le but que nous nous sommes proposé est complètement atteint... Nous avons tâché de repousser les accusations du chevalier Bunsen contre l'inspiration de la Bible, en nous plaçant sur son propre terrain... Un livre inspiré ne peut jamais dans l'expression de ses propres enseignements, ou par l'énonciation de ses récits, attester un fait faux ou l'interpréter par ignorance soit en matière d'histoire ou de doctrine. *S'il était capable d'attester un seul fait erroné qui ajouterait foi à l'évidence des autres.* » (*Journal of Sacred Litterature*, oct. 1859, p. 70.)

2. Remusat. *Histoire du Khotan*, p. 74. *Marco Polo*, vol. I, p. 206.

Que tous ces phénomènes soient parfaitement naturels, c'est ce dont personne ne doute. Mais que faut-il penser des questions et des réponses clairement et distinctement faites et reçues ? Que penser des conversations soutenues entre certains voyageurs et les esprits invisibles ou êtres inconnus, qui parfois apparaissent sous des formes tangibles à des caravanes entières ? Si des millions d'hommes croient possible que des esprits se matérialisent, derrière le rideau d'un médium, et apparaissent au cours de la séance, pourquoi rejetteraient-ils la même possibilité chez les esprits élémentaux des déserts? C'est le *to be or not to be* de Hamlet. Si les « esprits » sont capables de faire tout ce que les spirites leur attribuent, pourquoi ne pourraient-ils pas apparaître également au voyageur dans les déserts et les solitudes ? Un récent article scientifique dans un journal russe attribue *à un écho* ces sortes de voix d'esprits dans le grand désert de Gobi. Une explication très raisonnable en vérité que celle-là, si l'on pouvait seulement démontrer que ces voix ne font simplement que répéter ce qui a déjà été dit par une personne vivante ! Mais lorsque le voyageur supersitieux obtient des réponses intelligentes aux questions qu'il pose, ce soi-disant écho de Gobi fait tout de suite preuve d'une très proche parenté avec l'écho du théâtre de la Porte Saint-Martin à Paris. « Comment vous portez-vous, monsieur ? » s'écrie un acteur dans une pièce : « Pas trop bien, mon fils, merci, je vieillis beaucoup, beaucoup », répond poliment l'écho !

Quelle gaieté incrédule doit avoir provoqué pendant des siècles les récits de Marco Polo, touchant les dons surnaturels de certains charmeurs de requins et de bêtes féroces de l'Inde, qu'il appelle *Abraiaman* ! En faisant la description de la pêche des perles à Ceylan, telle qu'on la pratiquait en ce temps-là, il dit que les marchands étaient obligés de donner aussi aux hommes qui *charment* les grands poissons, la vingtième partie de tout ce qu'ils prenaient afin de les empêcher de faire du mal aux plongeurs, pendant qu'ils sont sous l'eau à chercher les perles. Ces charmeurs de poissons sont nommés Abraiaman (Brahman ?), et leur charme n'avait d'effet que pendant un seul jour, car à la nuit ils défaisaient leur charme, de sorte que les poissons

pouvaient faire du mal à leur gré. Ces Abraiaman connaissent aussi le moyen de charmer les bêtes et les oiseaux, et tout être vivant.

Et voici ce que nous trouvons dans les notes explicatives du colonel Yule, relativement à cette dégradante « superstion » Asiatique : « La relation de la pêche des perles, faite par Marco, est encore exacte en substance. Aux mines de diamant des Circars du Nord, les Brahmanes sont employés d'une manière analogue, pour se rendre propices les génies tutélaires. Les charmeurs de requins sont appelés en Tamil, *Kadal-Katti*. lieurs de mer, et en hindoustani *Hai-banda* ou lieurs de requins. » A Aripo, ils appartiennent à une famille qui possède, croit-on, le monopole du charme (1). Le principal opérateur est (ou était il y n'a pas longtemps) *payé par le gouvernement*, et lui aussi recevait journellement dix huîtres par chaque bateau, pendant la durée de la pêche. Tennent, dans sa visite, trouva que celui qui remplissait cette fonction était un *Chrétien Catholique Romain* (?) mais que cela ne paraissait en aucune façon porter atteinte à la validité de son emploi. Il est curieux qu'on n'ait constaté officiellement qu'un seul accident occasionné par les requins, pendant toute la durée de l'occupation anglaise (2).

Il y a deux choses à relever dans les faits indiqués au paragraphe précédent, savoir : 1° Le gouvernement Britannique paye un salaire à des charmeurs de requins de profession, pour l'exercice de leur art ; et 2° Une seule existence a été perdue depuis la signature du contrat. (Il reste à savoir si cet accident n'est pas survenu pendant le temps d'exercice du sorcier catholique.) Prétendra-t-on que le salaire est payé comme concession à la dégradante superstition des indigènes ? Soit ; mais que dira-t-on à propos des requins ? Reçoivent-ils eux aussi, un salaire des autorités anglaises prélevé sur les fonds secrets ? Tous ceux qui ont visité Ceylan savent que les eaux des côtes des pêcheries de perles abondent en requins de l'espèce la plus vorace, et

1. Comme les Psylli ou charmeurs de serpents de Libye, dont la faculté est héréditaire.
2. *Ser Marco Polo*. vol. II, p. 321.

qu'il est même dangereux de s'y baigner, et à plus forte raison d'y plonger pour chercher des huîtres. Nous pourrions aller plus loin encore, et donner les noms des fonctionnaires Anglais du plus haut rang, au service des Indes, qui, après avoir eu recours aux magiciens et aux sorciers indigènes pour retrouver des objets perdus, ou pour démêler des mystères vexatoires de différente nature ; leurs efforts ayant été couronnés de succès, ils en ont exprimé *secrètement* leur gratitude, mais une fois partis, il ont fait preuve d'une insigne lâcheté en niant publiquement devant l'Aréopage du monde la vérité de l'art magique, et en tournant en ridicule la superstition hindoue.

Il y a quelques années, une des pires *superstitions* parmi les savants, était la croyance que le portrait du meurtrier restait imprimé dans l'œil de la victime, et qu'il était aisé de reconnaître ainsi l'assassin par l'examen de la rétine. La « superstition » affirmait que la ressemblance était rendue encore plus frappante en soumettant la personne assassinée à certaines fumigations de bonne femme, et autres niaiseries. Or, voilà qu'aujourd'hui un journal américain, dans son numéro du 26 mars 1877, dit : « Il y a quelques années, l'attention fut attirée par une théorie qui soutenait que le dernier effort de la vision se matérialisait et restait imprimé sur la rétine de l'œil après la mort. Cela a été démontré comme un fait réel par une expérience faite, en présence du Dr Gamgee de Birmingham (Angleterre) et du professeur Bunsen, sur un lapin vivant. Le moyen adopté pour prouver la vérité de la théorie fut fort simple : l'animal ayant été placé près d'une ouverture dans un volet les yeux en conservèrent la forme après que l'animal eut été tué. »

Si, du pays de l'idolâtrie, de l'ignorance et de la superstition, ainsi que certains missionnaires désignent l'Inde, nous nous tournons du côté du soi-disant centre de la civilisation, Paris, nous trouvons les mêmes principes de magie mis en pratique sous le nom de spiritisme *occulte*. L'honorable John L. O' Sullivan, ex-ministre plénipotentiaire des États-Unis au Portugal, nous fournit obligeamment les détails étranges d'une séance semi-magique, à laquelle il a assisté avec quelques personnes éminentes de

Paris. Nous publions intégralement sa lettre avec son autorisation.

New-York, 7 février 1877.

« J'accueille volontiers votre demande d'une relation écrite de ce que je vous ai rapporté de vive voix, au sujet de ce dont j'ai été témoin à Paris, l'été dernier, dans la maison d'un très respectable docteur en médecine dont je ne suis pas autorisé à révéler le nom, mais que, suivant la mode française en fait d'anonymie, j'appellerai le Dr X.

« J'avais été présenté dans la maison par un Anglais de mes amis, bien connu dans les cercles spirites de Londres, M. Gledstanes. Environ huit ou dix autres visiteurs des deux sexes étaient présents. Nous étions assis dans des fauteuils occupant la moitié d'un long salon, devant un vaste jardin. Dans l'autre moitié de la pièce il y avait un grand piano, un grand espace libre entre lui et nous, et deux fauteuils dans cet espace, évidemment placés là pour être occupés par d'autres personnes. Une porte tout auprès s'ouvrait sur les autres pièces de l'appartement.

« Le Dr X... entra, et nous parla pendant environ vingt minutes avec l'éloquence rapide et véhémente des Français, que je n'entreprendrai point de reproduire. Il avait pendant plus de vingt ans, nous dit-il, étudié les mystères occultes dont il allait nous montrer quelques phénomènes. Son but était d'attirer ses confrères du monde savant, mais peu ou point d'entre eux n'étaient venus voir par eux-mêmes. Il avait l'intention de publier sous peu un livre. Il amena ensuite deux dames, la plus jeune des deux était sa femme et l'autre (que j'appellerai Mme Y.) un médium ou sujet, avec laquelle il avait travaillé pendant toute la période de ses études, et qui de concert avec lui s'était dévouée et avait sacrifié sa vie entière à cette entreprise. Les deux dames avaient les yeux fermés et paraissaient être dans le sommeil magnétique.

« Il les plaça aux deux extrémités du grand piano à queue qui était fermé et il leur recommanda d'y poser les mains. Bientôt des sons commencèrent à se faire entendre, les cordes résonnèrent et produisirent des marches, le bruit

du galop des chevaux, celui des tambours, des trompettes du feu de la mousqueterie, du canon, des cris, des gémissements en un mot *une bataille*. Cela dura, pourrai-je dire, de cinq à dix minutes.

« J'aurais dû dire qu'avant l'introduction des deux médiums, j'avais écrit au crayon sur un petit morceau de papier, sur l'invitation de M. Gledstanes qui avait assisté auparavant à d'autres séances, les noms de trois objets connus de moi seul, savoir : le nom d'un compositeur de musique décédé, celui d'une fleur, et celui d'un gâteau. J'avais choisi *Beelhoven*, la *marguerile*, et un genre de gâteau Français appelé *Plombières* ; j'avais fait de mon papier un petit rouleau que je gardai dans ma main, sans en laisser connaître le contenu à personne.

Lorsque la bataille fut finie, le docteur plaça M^me^ Y. dans l'un des deux fauteuils, M^me^ X. restant assise à part d'un autre côté du salon, et je fus invité à remettre mon papier roulé à M^me^ Y. Elle le tint sans l'ouvrir, entre ses doigts, sur ses genoux. Elle était vêtue de mérinos blanc, la robe tombant droit de son cou et retenue à la taille par une ceinture, et elle était placée en pleine lumière des candélabres allumés à droite et à gauche. Après un moment, elle laissa glisser à terre le petit rouleau de papier, que je m'empressai de ramasser. Le docteur la fit alors lever, et lui ordonna de faire l'évocation du mort. Il retira les deux fauteuils, et lui mit dans la main une baguette d'acier longue d'environ quatre et demi à cinq pieds, et terminée à l'une des extrémités par une petite croix, le *Tau* Egyptien. Avec cette baguette elle traça autour d'elle un cercle d'environ six pieds de diamètre. Elle ne tenait pas la croix comme une poignée, mais au contraire, c'est par l'autre bout qu'elle tenait la baguette. Elle la rendit alors au D^r^ X. Elle resta debout quelque temps, les bras baissés et les mains croisées devant elle, sans mouvement, le regard fixé un peu en haut, sur une des encoignures du salon qui lui faisait face. Ses lèvres commencèrent à remuer, avec des sons inarticulés, qui après un moment devinrent distincts et articulés, se traduisant en courtes sentences ou phrases entrecoupées, ressemblant à la récitation d'une litanie. Certains mots, paraissant des noms, revenaient de temps en

temps. Ils me semblaient avoir des consonnances semblables à celles des langages de l'Orient que j'avais entendus. Son visage était très grave et avait une grande mobilité d'expression, et parfois un froncement de sourcils. Je pense que cela dura quinze à vingt minutes, au milieu d'un silence et d'une immobilité complète de la part de l'assistance, qui contemplait cette scène magique. Sa récitation parut croître en véhémence et en rapidité. Enfin elle étendit un bras dans la direction de son regard, et avec un grand éclat de voix, presque un cri perçant, elle s'écria : BEETHOVEN ! et elle tomba à la renverse sur le parquet.

Le docteur s'empressa auprès d'elle, fit quelques énergiques passes magnétiques sur son visage et son cou, et lui plaça la tête et les épaules sur des coussins. Elle resta étendue comme une personne malade et souffrante, poussant par moments des gémissements, se retournant inquiète, etc. Une demi-heure à peu près s'écoula durant laquelle elle parut passer par toutes les phases d'une lente agonie (c'était, me dit-on, la reproduction de la mort de Beethoven). Il serait trop long de décrire la scène dans tous ses détails, alors même que je me les rappellerais tous. Nous regardions comme si nous assistions à une agonie réelle. Je me contenterai de dire que son pouls cessa de battre ; que l'on ne percevait plus aucun mouvement du cœur ; que ses mains d'abord et ses bras ensuite devinrent froids, et qu'on ne sentait plus qu'à peine une légère chaleur sous les aisselles, qui à la fin se refroidirent aussi complètement ; les pieds et les jambes se refroidirent également et gonflèrent d'une façon étonnante. Le docteur nous engagea tous à nous approcher, et à constater ces phénomènes. La respiration devint de plus en plus haletante et rare, et s'affaiblit par degrés. Enfin elle cessa ; la tête se pencha de côté ; les mains, dont les doigts se crispaient sur sa robe, se détendirent aussi. Le docteur nous dit : « maintenant elle est morte », et elle le paraissait en effet. Avec une grande rapidité, il prit (je ne sais où, ne l'ayant pas vu) deux petits *serpents* qu'il parut placer sur son cou et dans son sein, tout en lui faisant de larges passes transversales sur la tête et sur le cou. Après un moment, elle parut revenir lentement à la vie, et enfin le docteur et deux domestiques la prirent et l'empor-

tèrent dans la chambre voisine, d'où il ne tarda pas à revenir. Il nous dit que tout cela était très risqué, mais sans aucun danger, pourvu que l'on ne perdît point de temps, car, sans cela, la mort qui était réelle, nous dit-il, deviendrait définitive.

« Je n'ai pas besoin de dire l'effet que produisit cette scène sur tous les spectateurs, pas plus que d'ajouter qu'il ne s'agissait pas d'un truc de prestidigitateur payé pour étonner les spectateurs. La scène se passait dans l'élégant salon d'un honorable médecin, chez lequel il est impossible de s'introduire sans être présenté, tandis qu'en dehors des phénomènes eux-mêmes, mille détails indescriptibles de langage, d'expressions, de manières et d'action, offrent ces minutieuses garanties de sincérité et de gravité qui apportent la conviction dans l'esprit de ceux qui en sont témoins, bien qu'il soit possible de les transmettre à ceux qui seulement l'entendent raconter ou qui en lisent le récit.

« Après un moment, Mme Y. rentra et s'assit sur l'un des deux fauteuils, dont j'ai parlé plus haut, et je fus invité à prendre place dans l'autre, à côté d'elle. Je tenais encore à la main le petit rouleau de papier toujours fermé, dans lequel avaient été écrits secrètement par moi, les trois mots dont le nom de Beethoven était le premier. Elle resta quelques minutes les mains ouvertes posées sur ses genoux. Au bout de ce temps elles commencèrent à se remuer avec des mouvements fébriles. « Ah, cela brûle, cela brûle ! » dit-elle, et ses traits se contractèrent avec une expression de souffrance. Quelques instants après elle leva l'une de ses mains, qui tenait une *marguerite*, la fleur que j'avais indiquée comme mon deuxième mot. Je la reçus d'elle, et après qu'elle eût été bien examinée par tout le reste de l'assistance, je la conservai. Le Dr X. nous dit qu'elle était d'une espèce inconnue dans cette partie du pays, opinion certainement erronée, car quelques jours après je vis la pareille au marché aux fleurs de la Madeleine. Que la fleur ait été créée dans ses mains, ou qu'elle fût tout simplement un apport, comme dans le phénomène avec lequel nous sommes familiarisés dans les expériences de Spiritisme, c'est ce que je ne saurai dire. C'était l'un ou l'autre, en tous cas, car elle ne l'avait certainement pas, au moment

où elle était assise à côté de moi en pleine lumière, avant l'apparition de la fleur. Celle-ci était parfaite de fraîcheur, dans toutes les parties de ses délicats pétales.

« Le troisième mot que j'avais écrit sur le morceau de papier était le nom d'un gâteau, *Plombières*. Elle commença à faire les mouvements d'une personne qui mange, quoiqu'il n'y eût aucun gâteau visible, et elle me demanda si je ne voudrais pas aller avec elle à Plombières, le nom du gâteau que j'avais inscrit. Ceci pourrait être tout simplement un cas de lecture mentale.

A ceci succéda une scène dans laquelle Mme X., la femme du docteur, fut, me dit-on, et je crois que ce fut le cas, possédée par l'esprit de Beethoven. Le docteur, en lui parlant, lui disait : Monsieur Beethoven. Elle ne fit pas attention, tant qu'il n'eût pas prononcé ce nom très fort à son oreille. Alors, elle répondit en faisant des salutations polies. (Vous pouvez vous rappeler que Beethoven était extrêmement sourd.) Après une courte conversation, il lui demanda de jouer, et elle s'assit au piano, et exécuta magnifiquement quelques morceaux connus de ce compositeur, et des improvisations que les assistants, en général, jugèrent dans le style du compositeur. J'ai appris plus tard, d'une dame amie de Mme X., que, dans son état normal, elle est une pianiste amateur très ordinaire. Après une demi-heure de musique et de dialogue, toujours dans le rôle de Beethoven, auquel son visage, dans l'expression de physionomie, et sa chevelure tombante la faisaient ressembler d'une façon étrange, le docteur mit dans sa main du papier et un crayon, et la pria d'esquisser le portrait de la personne qu'elle voyait devant elle. Elle produisit très rapidement un croquis de profil d'une tête et d'une figure ressemblant aux bustes de Beethoven, bien que rajeuni ; et elle traça rapidement au-dessous, en guise de signature, le nom de Beethoven. J'ai conservé l'esquisse ; je ne puis dire toutefois si l'écriture de cette signature correspond à celle du célèbre compositeur.

« Il se faisait tard, et la société se sépara ; je n'eus pas le temps d'interroger le Dr X. sur ce que nous venions de voir. Mais je lui rendis visite avec M. Gledstanes quelques jours plus tard. J'appris là qu'il admet l'action des

esprits, qu'il est spirite, et aussi quelque chose de bien plus que cela, ayant étudié longtemps et profondément les mystères occultes de l'Orient. C'est ce que j'ai compris de ses paroles, quoiqu'il préférât nous renvoyer à son livre, qu'il publiera probablement avant la fin de l'année courante. Je remarquai quantité de feuilles éparses sur une table, toutes chargées de caractères Orientaux qui me sont inconnus, œuvre de M^me^ Y. endormie, me dit-il en réponse à ma question à ce sujet. Il nous dit que dans la scène à laquelle nous avions assisté, elle était devenue (c'est-à-dire, je présume, qu'elle était possédée par) une *prêtresse d'un des anciens temples Egyptiens*, et que l'origine de cette transformation était la suivante : un savant de ses amis avait acquis en Egypte la momie d'une prêtresse, et lui avait fait cadeau de quelques-unes des bandelettes qui enveloppaient le corps ; et c'est du contact de cette étoffe, vieille de 2.000 à 3.000 ans, de son existence entière vouée à cette relation occulte et de vingt années de retraite loin du monde, que son médium, la sensible M^me^ Y. avait acquis les facultés dont nous avions été témoins. Le langage que je lui avais entendu employer était le langage sacré des temples, dans lequel elle avait été instruite, non point tant par inspiration que par les moyens que nous employons actuellement pour l'étude des langues, les dictées, les exercices écrits, etc. Elle était même grondée et punie lorsqu'elle se montrait paresseuse ou lente. Il nous dit que Jacolliot l'avait entendue dans une séance semblable, et qu'il avait reconnu des consonnances et des mots du langage sacré le plus ancien, tel qu'il est conservé dans les temples de l'Inde, antérieure, si j'ai bonne mémoire, à l'époque du sanscrit.

« En ce qui concerne les serpents qu'il avait employés dans l'opération si hâtive du rappel à la vie, ou plutôt peut-être celle d'empêcher la mort de faire son œuvre, il nous dit qu'il y avait un mystère étrange dans la relation de ces animaux avec les phénomènes de la vie et de la mort. Je compris que leur emploi était indispensable. On avait aussi insisté sur notre silence et inaction absolus pendant toute la durée de la séance, et il repoussait d'un ton péremptoire et irrité toute question qui lui était adressée à ce moment.

On pouvait le voir et lui parler après ou attendre la publication de son livre, mais seul, pendant les séances, il avait le droit de parler, droit dont il usait avec une grande volubilité, avec toute l'éloquence et la précision de diction d'un Français chez lequel se trouvent combinées la culture des sciences et une vive imagination.

« J'avais l'intention de revenir à une des soirées suivantes, mais j'appris de M. Gledstanes qu'il y avait renoncé pour le moment, dégoûté de son insuccès à obtenir la présence de ses confrères et des hommes de science, pour assister à ce qu'il se proposait de leur faire voir.

« A part quelques détails sans intérêt, voilà à peu près tout ce que je puis me souvenir de cette étrange soirée magique. Je vous ai donné confidentiellement le nom et l'adresse du Dr X. parce qu'il paraît avoir avancé plus ou moins dans la même voie que vous poursuivez dans les études de votre Société Théosophique. A part cela je suis tenu de garder ce nom secret, n'étant pas autorisé par lui à m'en servir d'une façon quelconque dans le but de le publier.

« Je suis très respectueusement votre ami et obéissant serviteur

« J.-L. O'Sullivan. »

Dans ce cas intéressant, le simple spiritisme s'est élevé au-dessus de sa routine et a empiété sur les limites de la magie. Les caractères de la médiumnité s'y retrouvent dans la double existence menée par la sensitive Mme Y., dans laquelle elle a une vie entièrement distincte de sa vie normale et en raison de la subordination de son individualité à une volonté étrangère, elle devient par permutation une prêtresse d'Egypte ; il en est de même dans sa personnification de l'esprit de Beethoven, et dans l'état insconscient et cataleptique dans lequel elle est plongée. D'autre part, la puissance de volonté déployée par le Dr X. sur son sujet, le tracé du cercle mystique, les évocations, la matérialisation de la fleur demandée, la réclusion et l'éducation de Mme Y., l'emploi de la baguette et sa forme, la création et l'emploi des serpents, l'empire évidemment exercé sur les forces astrales, toutes ces choses, en un mot, appartiennent à la magie. De pareilles expériences sont pleines d'intérêt

et de valeur pour la science, mais elles se prêtent aux abus, entre les mains de praticiens moins consciencieux que l'éminent gentleman, désigné sous le nom de Dr X... Un vrai cabaliste Oriental ne conseillerait pas de les renouveler.

Des sphères inconnues sous nos pieds, des sphères encore plus inconnues et plus inexplorées encore au-dessus de nous, entre les deux, une poignée de pigmées aveugles à la grande lumière divine et sourdes aux murmures du monde invisible, mais se vantant de guider l'humanité. Où? Au progrès à ce qu'elles prétendent, mais nous avons le droit d'en douter. Le plus grand de nos physiologistes, si on le place à côté d'un fakir hindou, qui ne sait ni lire ni écrire, sera forcé d'admettre qu'il est aussi ignorant qu'un écolier qui a négligé d'apprendre sa leçon. Ce n'est pas en vivisectant des animaux vivants, qu'un physiologiste s'assurera de l'existence de l'âme humaine et ce n'est pas à la pointe du scalpel qu'il la retirera du corps humain. Comment l'homme sain d'esprit, demande M. Sergeant Cox, le président de la Société Psychologique de Londres « ne connaissant rien du magnétisme ou de la physiologie, n'ayant jamais assisté à une expérience spirite ou étudié ses principes, voudrait-il passer pour un insensé, en niant les faits et en condamnant la théorie? » La réponse sincère à cette question devrait être : « Les deux tiers de nos savants modernes sont dans ce cas. L'impertinence, si la vérité est jamais impertinente, doit être laissée à la responsabilité de celui qui l'a énoncée, un savant du petit nombre de ceux qui ont assez de courage et d'honnêteté pour dire de salutaires vérités quelque désagréable qu'elles puissent être. » Et il n'y a pas à se méprendre sur la portée réelle de l'imputation, car immédiatement après l'irrévérencieuse question, le savant conférencier souligne la remarque suivante : « Le chimiste prend à l'électricien son électricité, le physiologiste se tourne du côté du géologue pour ce qui a trait à la géologie, et chacun d'eux considérerait comme une impertinence de la part de l'autre, s'il prononçait un jugement dans la branche de connaissances qui lui est propre. Il est donc étrange, mais aussi vrai qu'étrange, que l'on mette entièrement de côté cette règle rationnelle de conduite, lorsqu'il s'agit de la psychologie. *Les savants physiciens se croient compétents pour pro-*

noncer un jugement dogmatique sur la psychologie et tout ce qui la concerne sans voir vu un seul de ses phénomènes, et dans l'ignorance complète de ses principes et de sa pratique (1).

Nous avons le sincère espoir que les deux éminents biologistes, M. Mendeleyeff de Saint-Pétersbourg, et M. Ray Lankester de Londres, se comporteront sous ce coup aussi bravement que leurs victimes vivantes, lorsqu'elles palpitent sous leurs scalpels de dissection.

Pour qu'une croyance soit devenue universelle, il faut qu'elle ait été fondée sur une immense accumulation de faits, tendant à la confirmer et à la fortifier, d'une génération à l'autre. En tête de ces sortes de croyances, figure la magie, ou si on le préfère, la psychologie occulte. Quel est celui parmi ceux qui reconnaissent son incroyable puissance même si on ne juge pas ses effets faibles et à moitié paralysés dans nos pays civilisés, qui refusera de croire aux assertions de Porphyre et de Proclus, que même des objets inanimés tels que des statues de dieux, peuvent être mis en mouvement et manifester pendant quelques instants des symptômes d'une vie factice? Qui se fait fort de le démentir? Sont-ce ceux qui journellement attestent par leur signature qu'ils ont vu des tables et des sièges se mouvoir et marcher, des crayons écrire, sans contact? Diogène Laërce nous parle d'un certain philosophe, Stilpo, qui fut exilé d'Athènes par l'Aréopage, pour avoir osé nier publiquement que la Minerve de Phidias était autre chose qu'un bloc de marbre. Mais notre siècle actuel, après avoir mimé les anciens dans toutes choses et jusque dans leurs dénominations, telles que Sénats, préfets et consuls, etc.; après avoir admis que Napoléon le Grand a conquis les trois quarts de l'Europe en appliquant les principes de l'art de la guerre enseignés par César et Alexandre, ce siècle, disons-nous, se croit tellement supérieur à ses précepteurs pour ce qui a trait à la psychologie, qu'il serait capable d'envoyer à Charenton tous ceux qui croient aux tables tournantes.

Quoi qu'il en soit, *la religion des anciens est la religion de l'avenir*. Encore quelques siècles, et il n'y aura plus de

1. *The Spiritualist*, London, nov. 10, 1876.

croyances sectaires dans aucune des grandes religions de l'humanité. Le Brahmanisme et le Bouddhisme, le Christianisme et le Mahométisme disparaîtront tous devant la puissante poussée des *faits*. « Je répandrai mon esprit sur toute chair », écrit le prophète Joël. « En vérité je vous le dis, vous accomplirez de plus grandes choses que celles-ci », promet Jésus. Mais cela ne pourra avoir lieu que lorsque le monde reviendra à la grande religion du passé ; la connaissance de ces majestueux systèmes qui ont précédé de beaucoup le Brahmanisme, et même le monothéisme primitif des anciens Chaldéens. En attendant rappelons-nous les effets directs du mystère révélé. Les seuls moyens à l'aide desquels les savants prêtres de l'antiquité parvenaient à inculquer dans l'esprit obtus des masses l'idée de Toute-puissance de la *volonté* créatrice ou CAUSE PREMIÈRE, étaient l'animation divine de la matière inerte ; l'âme infusée en elle par la puissante volonté de L'HOMME, l'image microscopique du grand Architecte, et le transport d'objets lourds à travers l'espace et les obstacles matériels.

Pourquoi par exemple le pieux catholique romain se détournerait-il avec répugnance des pratiques païennes des Tamils hindous? Il y a des personnes qui ont contemplé le miracle de saint Janvier dans la bonne ville de Naples, et nous avons vu la même chose dans l'Inde. Où donc est la différence? On fait bouillir et fumer dans sa fiole de cristal la sang coagulé du saint catholique pour la plus grande satisfaction des lazzaroni ; et de sa châsse précieuse, l'image du martyr prodigue ses gracieux sourires et ses bénédictions sur la congrégation chrétienne. D'un autre côté, une boule de terre glaise remplie d'eau est pressée dans la poitrine ouverte du dieu Surân ; et tandis que le *pâdre* secoue sa fiole et produit son miracle du sang, le prêtre hindou plonge une flèche dans la poitrine du dieu et produit son miracle ; car le sang coule à flots et l'eau est changée en sang. Les chrétiens et les hindous s'extasient, l'un comme l'autre, à la vue d'un pareil miracle. Jusqu'ici nous ne voyons pas grande différence entre les deux. Mais alors, est-ce le païen qui a appris le truc de saint Janvier?

« Sache ô Asclepius », dit Hermès, « que comme le Très-Haut est le père des dieux célestes, de même l'homme est

l'artisan des dieux qui résident dans les temples, et qui se plaisent dans la société des mortels. Fidèle à son origine et sa nature, l'humanité persévère dans cette imitation de la puissance divine ; et si le Père Créateur a fait à son image les *dieux éternels*, le genre humain, à son tour, façonne ses dieux à sa propre image ! » « Et parles-tu des statues des dieux, ô Trismegiste ? » « Véritablement, oui, Asclepius et quelque grande que soit ta défiance, ne t'aperçois-tu pas que ces statues sont *douées de raison*, qu'elles sont animées par une âme, et qu'elles peuvent opérer les plus grands prodiges? Comment pouvons-nous repousser l'évidence, lorsque nous voyons ces dieux posséder le don de prédire l'avenir, qu'il sont obligés de révéler, lorsqu'on les y force par des charmes magiques, comme ils le font par l'organe de leurs prêtres et par les visions? C'est la merveille des merveilles que l'homme puisse avoir inventé et créé des dieux... En vérité, la foi de nos ancêtres s'est trompée, et, dans leur orgueil, ils sont tombés dans l'erreur sur l'essence précise dans ces dieux... Mais ils ont néanmoins découvert cet art par eux-mêmes. Impuissants à créer l'âme et l'esprit, ils évoquent les âmes des anges et des démons, pour les introduire dans les statues consacrées ; et ils les font présider de la sorte à leurs mystères en communiquant à leurs idoles leur propre faculté de *faire le bien de même que le mal.* »

Ce n'est pas seulement l'antiquité qui est remplie de preuves que les statues et les idoles des dieux manifestaient de l'intelligence et le pouvoir de la locomotion. En plein XIX^e^ siècle, nous voyons des journaux qui racontent les escapades de la statue de Notre-Dame de Lourdes. Cette gracieuse dame, la Notre-Dame Française, s'enfuit souvent dans les bois qui entourent sa résidence habituelle, l'église paroissiale. Le sacristain a été obligé plus d'une fois de courir après la fugitive, et de la ramener à son domicile (1). Après cela commence une série de miracles, de guérisons, de prophéties, de lettres tombées du ciel, que sais-je ? Ces miracles sont implicitement admis par des millions et des millions de catholiques, et bon nombre de ceux-ci appar-

1. Lire à ce sujet n'importe quel journal de l'été et l'automne de 1876.

tiennent aux classes les plus intelligentes et les plus instruites. Pourquoi alors refuserions-nous d'ajouter foi aux témoignages de même nature, qui ont rapport à des phénomènes contemporains de même genre racontés par les historiens les plus accrédités et les plus estimés, par Tite-Live, par exemple ? « Junon, vous plairait-il d'abandonner les murs de Veiès, et de changer ce séjour pour celui de Rome ? demanda à la déesse un soldat Romain, après la conquête de cette ville. » Junon consent et secouant la tête en signe d'acquiescement, sa statue répond : « Oui, je le veux bien. » De plus, lorsqu'on se met en devoir de transporter son image, elle paraît instantanément *avoir perdu son grand poids*, ajoute l'historien, et la statue semble plutôt suivre ses porteurs qu'être portée par eux (1).

Avec une naïveté et une foi qui touche au sublime, des Mousseaux se lance à corps perdu dans de dangereux parallèles et fournit une quantité d'exemples de *miracles* de ce genre, chrétiens aussi bien que païens. Il donne une liste de ces statues ambulantes de saints ou de madones qui perdent leurs poids et qui se meuvent comme autant d'êtres vivants, hommes ou femmes ; il offre des preuves irréfutables de ces faits, tirées des auteurs classiques qui ont décrit leurs *miracles* (2). Il n'a qu'une pensée, qu'un désir violent qui domine tout, c'est de prouver à ses lecteurs que la magie existe, et que le christianisme en triomphe complètement ; non pas que les miracles de ce dernier soient plus nombreux ou plus extraordinaires, plus concluants que ceux des païens ; nullement, car c'est un historien consciencieux, quant aux faits et aux preuves. Mais ce sont ses arguments et ses réflexions qui sont impayables ; ainsi, un genre de miracles est produit par Dieu, et l'autre par le diable ; il rabaisse la divinité pour la placer face à face avec Satan, et il met ainsi l'ennemi à même de battre le Créateur avec avantage. Il n'a pas un mot de preuves solides et concluantes, pour démontrer la différence substantielle entre les deux genres de prodiges.

Si nous lui demandons la raison pour laquelle il recon-

1. *Tive-Live*, V. déc. 1. *Valère Maxime*, 1, cap. VII.
2. Voir *Les Hauts Phénomènes de la Magie*. *La Magie au XIX^e^ siècle Dieu et les Dieux*.

naît dans les uns la main de Dieu, et dans les autres les cornes et la griffe du diable,... écoutons sa réponse : « La Sainte Eglise catholique apostolique et romaine déclare que les miracles opérés par ses fidèles enfants le sont par la volonté de Dieu ; et que tous les autres sont l'œuvre des esprits infernaux. » Très bien, mais sur quoi se base-t-on? On nous exhibe alors une longue liste qui n'en finit pas, d'auteurs sacrés ; de saints, qui toute leur vie ont lutté contre les démons ; et de pères dont la parole et l'autorité sont acceptées comme la parole de Dieu, par cette même Eglise. « Vos idoles, vos statues consacrées sont l'asile des *démons* », s'écrie saint Cyprien. « Oui, ce sont ces esprits qui inspirent vos prêtres et vos devins, qui animent les entrailles de vos victimes, qui règlent le vol de vos oiseaux, et qui, mêlant sans cesse le mensonge avec la vérité, rendent des oracles, et... opèrent des prodiges; leur but étant de vous amener invinciblement à leur culte (1). »

Le fanatisme religieux, le fanatisme scientifique ou tout autre fanatisme quel qu'il soit se transforme en folie, et ne peut qu'aveugler nos sens. Il sera toujours inutile de discuter avec un fanatique. Et, à ce propos, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer encore une fois la profonde connaissance de la nature humaine, qui dicte à M. Sergeant Cox les paroles suivantes dans sa conférence, dont nous avons déjà parlé. « Il n'y a pas d'erreur plus fatale que celle qui fait croire que la vérité prévaudra par sa propre force, et qu'elle n'a qu'à se montrer pour être acceptée. En réalité le désir de la vérité n'existe que chez très peu d'esprits, et l'aptitude pour la discerner chez un nombre encore plus restreint. Lorsque les hommes disent qu'ils recherchent la vérité, ils veulent dire qu'ils recherchent quelque preuve à l'appui d'un préjugé ou d'une opinion préconçue. Leurs croyances se modèlent sur leurs désirs ; ils voient tout, et plus que tout ce qui parle en faveur de ce qu'ils désirent ; mais ils sont aveugles comme des chauves-souris, pour tout ce qui leur est contraire. Les savants ne sont pas plus exempts de ce travers que les autres. »

Nous savons que depuis les temps les plus reculés il a

1. *De Idolorum Vanitate*, Lib. 1, p. 452.

existé une mystérieuse et redoutable science connue sous la dénomination de *theopea*. Cette science enseignait l'art de doter d'intelligence et d'une existence temporaire les divers symboles des dieux. Des statues et des blocs de matière inerte s'animaient, sous la volonté toute-puissante du hiérophante. Le feu dérobé par Prométhée dans la lutte était tombé sur la terre ; il remplissait les régions inférieures du ciel, et, fixé dans les vagues de l'éther universel, y joue le rôle de l'*Akasa* des rites hindous. Nous le respirons, et notre système organique s'en imprègne avec chaque bouffée d'air frais. Notre organisme en est rempli depuis l'instant de notre naissance. Mais sa puissance ne s'exerce que sous l'influence de la *volonté* et de l'*esprit*.

Abandonné à lui-même, ce principe de vie suit aveuglément les lois de la nature ; et suivant les circonstances, il produit la santé et une exubérance de vie, ou il provoque la mort et la dissolution. Mais, guidé par la volonté de l'adepte, il devient obéissant et soumis ; ses courants rétablissent l'équilibre dans les corps organiques, remplissent le vide, et produisent les miracles physiques et psychologiques bien connus des magnétiseurs. Infusés dans la matière inorganique et inerte, ils créent l'apparence de la vie, et le mouvement. Si à cette vie et à cette intelligence individuelle il manque une personnalité, l'opérateur doit ou envoyer son *scin-lecca*, son propre esprit astral, pour l'animer, ou bien faire usage de son pouvoir sur les esprits de la nature, pour forcer l'un d'entre eux à infuser dans le marbre, le bois ou le métal sa propre entité, ou enfin, se servir du concours des esprits humains. Mais ces derniers, si l'on en excepte ceux qui sont vicieux, catégorie attachée à la terre (1), ne consentent pas aisément à infuser leur es-

1. Ceux-ci après leur mort corporelle, incapables de s'élever plus haut, retenus dans les régions terrestres, se complaisent dans la société d'une catégorie d'élémentaux vers lesquels leur attachement au vice les attire le plus. Ils s'identifient avec eux à tel point, que bientôt ils en viennent à perdre de vue leur propre identité, et finissent par faire partie de ces élémentaux, dont le concours leur est nécessaire pour communiquer avec les mortels. Mais comme les esprits de la nature ne sont pas *immortels*, de même les esprits humains élémentaires qui ont perdu leur guide divin, l'esprit, peuvent n'avoir point d'autre durée que celle que comporte l'essence des éléments qui composent leur corps astral.

sence à ces objets inanimés. Ils laissent aux catégories inférieures le soin de produire le semblant de la vie et du mouvement, et ils ne font sentir leur influence sur les sphères intermédiaires, comme un rayon de la lumière divine, que lorsque le soi-disant miracle est sollicité dans un bon but. La condition essentielle pour cela, et c'est la loi de la nature spirituelle, est la pureté d'intention, pureté de l'atmosphère magnétique ambiante, et pureté personnelle de l'opérateur. C'est ainsi qu'un miracle païen peut être beaucoup plus saint qu'un miracle chrétien.

Quel est celui qui, ayant été témoin des exercices des fakirs dans l'Inde méridionale, pourrait douter de l'existence de la *theopea* dans l'antiquité ? Un sceptique invétéré, tout désireux qu'il soit d'attribuer tous les phénomènes à la jonglerie, se voit contraint de proclamer les faits ; et ces faits peuvent être vus journellement si on le veut. Je n'ose décrire, dit-il en parlant de Chibh-Chondor, un fakir de Jaffnapatnam, tous les exercices auxquels il s'est livré. Il est des choses qu'on n'ose pas rapporter, même lorsqu'on les a parfaitement vues, de peurqu'on ne vous accuse d'avoir été sous l'influence d'une hallucination inexplicable ! Et pourtant, dix fois, que dis-je, vingt fois, j'ai vu et revu le fakir obtenir les mêmes résultats sur la matière inerte. C'était un jeu d'enfant pour notre charmeur, que de faire pâlir et s'éteindre la flamme des bougies, placées, sur ses indications, dans les coins les plus éloignés de la chambre ; de faire mouvoir les meubles sans en excepter les sophas sur lesquels nous étions assis, de faire ouvrir les portes et se refermer à plusieurs reprises, et tout cela, sans quitter la natte sur laquelle il était assis.

« Peut-être me dira-t-on que j'ai vu imparfaitement. C'est possible ; mais je répondrai que des centaines et des milliers de personnes ont vu et voient ce que j'ai vu, et des choses encore plus merveilleuses ; il y en a-t-il une seule qui ait découvert le secret, et qui ait été capable, de son côté, de reproduire ces phénomènes ? Et je ne saurai trop répéter que tout cela n'a pas lieu sur une scène pourvue de mécanismes et machinée pour l'usage de l'opérateur. Non ; c'est un mendiant nu, accroupi par terre qui se joue ainsi de votre intelligence, de vos sens, et de tout ce que

nous sommes convenus d'appeler les lois immuables de la nature, et qu'il semble modifier à son gré !

« Change-t-il le cours naturel des choses ? Non ; mais il les fait agir, en se servant de forces qui nous sont encore inconnues, disent les croyants. Quoi qu'il en soit, j'ai assisté à de pareilles exhibitions, en compagnie des hommes les plus distingués de l'Inde anglaise, professeurs, médecins et officiers. Or, il n'en est pas un, parmi eux, qui n'ait résumé ses impressions en quittant le salon où elles avaient eu lieu, en disant : C'est véritablement assombrant pour l'intelligence humaine ! Chaque fois que j'ai vu reproduire par un fakir l'expérience de mettre les serpents en état de catalepsie, situation dans laquelle ces animaux ont la rigidité d'une branche d'arbre, mes pensées se reportaient vers la fable biblique (?) qui attribue à Moïse et aux prêtres de Pharaon un pouvoir analogue (1). »

Certes il doit être aussi facile de douer la chair de l'homme, de la bête, et de l'oiseau du principe magnétique de vie, que la table inerte du médium moderne. Ou bien ces deux prodiges sont possibles et véritables, ou alors tous deux s'écroulent avec les miracles du temps des Apôtres, et ceux des temps plus modernes de l'Eglise papale. Quant aux preuves vitales qu'on nous donne en faveur de ces possibilités, nous pourrions citer plus de ces livres qu'il n'en faut pour remplir toute une bibliothèque. Si Sixte V a donné les noms d'une formidable cohorte d'esprits attachés à divers talismans, sa menace d'excommunication contre tous ceux qui pratiquaient cet art n'a-t-elle pas été faite parce qu'il voulait que ce secret restât confiné dans le sein de l'Eglise ? Que serait-il advenu si ses miracles *divins* avaient été étudiés et reproduits avec succès, par tout individu doué de persévérance, d'un pouvoir magnétique positif énergique, et d'une inébranlable volonté ? Les récents événements de Lourdes (en supposant, naturellement, qu'ils soient véritables). démontrent que le secret n'en est pas tout à fait perdu ; et si quelque puissant magnétiseur magicien ne se cache pas, sous le froc et le surplis, la statue de Notre-Dame est mue par les mêmes forces qui font mouvoir toute table magnétisée, dans

1. L. Jacolliot. *Voyage au pays des Perles.*

les séances de spiritisme, et la nature de ces intelligences, qu'elles appartiennent à la catégorie des esprits humains, ou à celles des élémentaires ou des élémentaux, dépend de conditions fort diverses. Pour quiconque connaît un peu de magnétisme, et en même temps l'esprit charitable de l'Eglise catholique romaine, comprendra aisément que les malédictions incessantes des prêtres et des moines ; les anathèmes furibonds si copieusement lancés par Pie IX, puissant magnétiseur lui-même, et réputé *Jettatore* (mauvais œil), ont mis des légions d'élémentaires et d'élémentaux sous les ordres des Torquemadas désincarnés. Ce sont là les anges qui font des espièglerie avec la statue de la Reine du Ciel. Tout individu qui admet le « miracle » et pense autrement commet un blasphème.

Bien qu'on puisse croire que nous avons déjà suffisamment démontré que la science moderne n'a que très peu ou pas de raisons de se vanter d'originalité, nous en donnerons encore quelques-unes avant de terminer ce volume, afin de ne laisser aucun doute à cet égard. Nous n'avons pour cela qu'à récapituler, aussi rapidement que possible, les diverses prétentions à de nouveaux systèmes de philosophie, et à des découvertes dont l'annonce a fait ouvrir les yeux au monde pendant les deux derniers siècles. Nous avons signalé les découvertes des anciens Egyptiens, Grecs, Chaldéens et Assyriens dans les arts, les sciences et la philosophie ; nous citerons maintenant un auteur qui a passé de longues années dans l'Inde à étudier sa philosophie. Dans le célèbre et récent ouvrage *Christna and the Christ*, nous trouvons la nomenclature suivante :

« *Philosophie :* Les anciens Hindous ont créé depuis la fondation, les deux systèmes du spiritualisme et du matérialisme, de la philosophie métaphysique et de la philosophie positive. La première était enseignée dans l'école Védique fondée par Vyasa ; la seconde était professée dans l'école de Sankya, dont le fondateur fut Kapila.

« *Science Astronomique :* Ils établirent le calendrier, inventèrent le Zodiaque, calculèrent la précession des équinoxes, découvrirent les lois générales des mouvements des astres et observèrent et prédirent les éclipses.

« *Mathématiques :* Ils inventèrent le système décimal,

l'algèbre et les calculs différentiel, intégral et infinitésimal. Ils découvrirent aussi la géométrie et la trigonométrie, et, dans ces deux sciences, ils construisirent et démontrèrent des théorèmes *qui n'ont été découverts en Europe qu'au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècles.* Ce furent les Brahmanes qui, de fait, établirent les premiers la mesure de la surface d'un triangle d'après le calcul de ses trois côtés, et calculé la relation de la circonférence au diamètre. De plus, nous devons leur restituer le carré de l'hypothénuse et la table si improprement dite de Pythagore, que nous trouvons gravée dans la *gôparama* de la plupart des grandes pagodes.

« *Physique :* Ils établirent le principe en vigueur encore aujourd'hui, que l'univers est un tout harmonique, sujet à des lois qui peuvent être déterminées par l'observation et l'expérience. Ils découvrirent l'hydrostatique ; et la fameuse proposition que tout corps plongé dans l'eau perd de son poids une quantité égale au poids du volume d'eau qu'il déplace, n'est qu'un emprunt fait aux Brahmanes par le célèbre architecte grec Archimède. Les physiciens des pagodes avaient calculé la vitesse de la lumière, fixé d'une façon définitive les lois de la réflexion, et enfin, il est hors de doute, d'après les calculs de Surya-Sidhenta, qu'ils connaissaient et avaient mesuré la force de la vapeur.

« *Chimie :* Ils connaissaient la composition de l'eau, et ils avaient formulé, en ce qui concerne les gaz, la fameuse loi *que nous ne connaissons que d'hier, que le volume des gaz est en raison inverse de la pression à laquelle ils sont soumis.* Ils connaissaient la manière de préparer les acides sulfurique, azotique et muriatique ; les oxydes de cuivre, de fer, de plomb, d'étain et de zinc ; les sulfures de fer, de cuivre, de mercure, d'antimoine et d'arsenic ; les sulfates de zinc et de fer ; les carbonates de fer, de plomb et de soude : le nitrate d'argent ; et la poudre.

« *Médecine :* Leurs connaissances de ce chef étaient véritablement surprenantes. Dans Tchakara et Sousruta, les deux princes de la médecine hindoue, se trouve posé le système que plus tard s'est approprié Hippocrate. Sousruta principalement énonce les principes de la médecine préventive ou hygiène, qu'il place bien au-dessus de la médecine

curative, trop souvent empirique, suivant lui. Sommes-nous aujourd'hui plus avancés ? Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que les médecins arabes, qui jouissaient au moyen âge d'une célébrité méritée, et Averroes entre autres, parlaient constamment des médecins hindous et les considéraient comme les initiateurs des Grecs eux-mêmes.

« *Pharmacologie :* Ils connaissaient toutes les simples, leurs propriétés, leur emploi ; et sur ce point ils n'ont pas encore cessé de donner des leçons à l'Europe. Tout récemment nous avons reçu d'eux le mode de traitement de l'asthme, par le datura.

« *Chirurgie :* Dans cette branche, ils n'étaient pas moins remarquables. Ils faisaient l'opération de la pierre, réussissaient admirablement dans celle de la cataracte, dans l'extraction du fœtus, dont tous les cas exceptionnels et dangereux sont décrits par Tchakara avec une extraordinaire exactitude scientifique.

« *Grammaire :* Ils ont créé la langue la plus merveilleuse qu'il y ait dans le monde — le Sanscrit — qui a donné naissance à la plus grande partie des idiomes de l'Orient et des contrées Indo-Européennes.

« *Poésie :* Ils ont traité tous les genres et se sont montrés maîtres suprêmes dans tous, Sakuntala, Avrita, la Phèdre Indoue, Saranga et un millier d'autres drames n'ont été surpassés ni par Sophocle, Euripide, Corneille ou Shakespeare. Leur poésie descriptive n'a jamais été égalée. Il faut lire, dans *Megadata*, la Plainte d'un Exilé qui implore un nuage qui passe et le prie de porter ses souvenirs à sa maison, à ses parents et à ses amis qu'il ne reverra plus, pour se faire une idée de la splendeur à laquelle ce style atteint dans l'Inde. Leurs fables ont été copiées par tous les peuples anciens et modernes, qui ne se sont pas même donné la peine de donner des couleurs différentes aux sujets de ces petits drames.

« *Musique :* Ils ont inventé la gamme avec ses différences de tons et de demi-tons, longtemps avant Gui d'Arezzo. Voici la gamme hindoue :

Sa-Ri-Ga-Ma-Pa-Da-Ni-Da.

« *Architecture :* Ils paraissent avoir épuisé tout ce que le génie de l'homme est capable de concevoir. Des dômes

d'une hardiesse inexprimable ; des coupoles élancées, des minarets à dentelle de marbre, des tours gothiques, des hémicycles grecs, le style polychrôme, tous les genres et toutes les époques s'y trouvent, indiquant clairement l'origine et la date des différentes colonies qui, en émigrant, apportaient avec elles les souvenirs de leur art indigène. »

Tels furent les résultats de cette ancienne et imposante civilisation des Brahmanes. Qu'avons-nous à offrir en comparaison ? A côté de ces majestueuses œuvres du passé, que pouvons-nous mettre en parallèle qui puisse paraître assez grandiose et sublime pour justifier nos prétentions de supériorité sur d'ignorants ancêtres? Auprès des inventeurs de la géométrie et de l'algèbre, des constructeurs du langage humain, des pères de la philosophie, des premiers maîtres de la religion, des adeptes de la science psychologique et physique, combien petits paraissent même les plus grands de nos biologistes et de nos théologiens ! Que l'on nous cite une découverte moderne quelle qu'elle soit et nous nous faisons forts de dire qu'il n'est pas nécessaire de chercher longtemps dans l'histoire de l'Inde pour en trouver le prototype dans ses annales. Nous en sommes à la transition de la science à moitié achevée, et cherchant à faire concorder nos idées avec les théories de la corrélation des forces, de la sélection naturelle, de la polarité atomique et de l'évolution. Et voici, pour railler nos conceptions, nos appréhensions et notre désillusion, que nous lisons ce que disait le Manou, 10.000 ans peut-être avant la naissance du Christ :

« Le premier germe de vie fut développé par l'eau et la chaleur. » (Manou, livre I^er^, Sloka, 8.)

« L'eau monte vers le ciel à l'état de vapeurs ; du soleil elle retombe en pluie, de la pluie naissent les plantes, et des plantes les animaux. » (Livre III, Sloka, 76.)

« Chaque être acquiert les qualités de celui qui le précède immédiatement, de telle manière que, plus un être s'éloigne de l'atome primitif de sa série, plus il possède de qualités et de perfections. » (Livre I^er^, Sloka, 20.)

« L'homme traverse l'univers, en montant graduellement, et passant par les rochers, les plantes, les vermisseaux, les insectes, les poissons, les serpents, les tortues, les animaux

féroces, le bétail et les animaux supérieurs... C'est le *degré inférieur.* » (*Ibid.*)

Telles sont les transformations déclarées de la plante au Brahma, qui doivent s'opérer en ce monde. (*Ibid.*)

C'est ainsi que graduellement, mais sûrement, toute l'antiquité sera réhabilitée. La vérité sera soigneusement débarrassée des exagérations; bien des choses qu'on traite aujourd'hui de fictions, seront démontrées être des faits, et on reconnaitra que des faits et lois de la science moderne appartiennent aux limbes des mythes surannés. Lorsque, des siècles avant notre ère, l'hindou Bramaheupto affirmait que la sphère étoilée était immobile, et que le lever et le coucher quotidien des astres confirme le mouvement de la terre sur son axe; et lorsque Aristarque de Samos, né 267 ans avant Jésus-Christ, et le philosophe Pythagoricien Niceta de Syracuse soutenaient la même chose, quel crédit a-t-on accordé à leurs théories, jusqu'à l'époque de Copernic et de Galilée? Et combien de temps le système de ces deux princes de la Science, système qui a révolutionné le monde entier, restera-t-il un tout complet et ininterrompu? N'avons-nous pas à l'heure présente en Allemagne, un savant, un professeur Shoëpfer, qui essaie de démontrer dans des conférences publiques à Berlin : 1° que la terre est immobile; 2° que le soleil n'est qu'un peu plus grand qu'il ne paraît; et 3° que Tycho-Brahe avait parfaitement raison, et Galilée tout à fait tort? (1). Or, quelle était la théorie de Tycho-Brahe? Que la terre se tient immobile au centre de l'univers, et qu'autour d'elle, comme autour de son centre, toute la voûte céleste gravite toutes les vingt-quatre heures : et finalement, que le soleil et la lune, outre ce mouvement, procèdent sur des lignes courbes qui leur sont spéciales, tandis que Mercure, avec le reste des planètes, décrit une épicycloïde.

Nous n'avons certainement pas l'intention de perdre notre temps, ni la place, pour réfuter ou soutenir cette *nouvelle* théorie, que nous soupçonnons fort de ressembler à celles déjà *anciennes* d'Aristote, et même du vénérable Bède. Nous laisserons la savante armée des académiciens modernes laver

1. *Dernières Déductions de la Science; la Terre immobile.* Conférence démontrant que notre globe ne tourne ni sur son axe ni autour du soleil; délivrée à Berlin par le Dr Shoëpfer. Septième édition.

leur linge sale en famille, pour nous servir de l'expression du grand Napoléon. Mais nous nous prévaudrons, néanmoins, de l'excellente occasion que nous fournit cette défection, pour demander une fois de plus à la Science son diplôme ou son brevet d'infaillibilité. Hélas, sont-ce donc là les résultats du progrès tant vanté ?

Ce n'est que tout dernièrement, par les choses que nous avons observées, confirmées par le témoignage d'une multitude de témoins, que nous avons timidement risqué l'assertion que les tables des médiums, et des fakirs hindous étaient parfois *soulevées* en l'air. Et lorsque nous ajoutions que, si de pareils phénomènes ne se produisaient qu'une fois seulement dans le courant d'un siècle, « sans cause mécanique visible, ce soulèvement est, par conséquent, la manifestation d'une loi naturelle, que nos savants ignorent encore » ; on nous traita d'iconoclaste et on nous accusa, à notre tour, dans les journaux, d'ignorer les lois de la gravitation. Iconoclaste ou non, nous n'avons jamais pensé à accuser la science de nier la rotation de la terre sur son axe, ni sa révolution autour du soleil, nous espérions au moins voir ces deux flambeaux installés et entretenus jusqu'à la fin des temps dans le phare académique. Mais, hélas, voici qu'un professeur de Berlin arrive et détruit notre dernier espoir de voir la science prouver son exactitude au moins sur un point. Le cycle, certes, est parvenu à son point le plus bas, et une nouvelle ère commence. La terre est immobile, et Josué est vengé !

Jadis, en 1876, le monde croyait à la force centrifuge, et la théorie newtonnienne, qui expliquait l'aplatissement des pôles par le mouvement de rotation de la terre autour de son axe, était orthodoxe. Suivant cette hypothèse, on croyait que la plus grande partie de la masse du globe gravitait vers l'équateur ; et, à son tour, la force centrifuge, agissant de toute sa puissance sur cette masse, la forçait à se concentrer autour de l'équateur. De cette manière les savants crédules s'imaginaient que la terre tournait autour de son axe, car s'il en avait été autrement, il n'existerait pas de force centrifuge, et, sans cette force, il n'y aurait pas de gravitation vers les latitudes équatoriales. C'était une des preuves admises du mouvement de rotation de la terre,

et c'est cette déduction, jointe à plusieurs autres, que le professeur de Berlin déclare rejeter, de concert avec d'autres savants.

« N'est-il pas ridicule, Messieurs, dit-il, que, nous fiant à ce qui nous a été enseigné à l'école, nous ayons accepté la rotation de la terre autour de son axe, comme un fait pleinement démontré, alors que rien ne le prouve, et que cela ne peut pas être *démontré?* N'est-il pas étonnant que les savants du monde instruit, à commencer par Copernic et Kepler, aient accepté dès le principe un mouvement de cette nature et en soient encore, trois siècles et demi plus tard, à rechercher les preuves de ce fait? Mais hélas, il fallait s'y attendre nous avons beau chercher, nous n'en trouvous aucune. Tout, tout est en vain ! »

Ainsi, d'un seul coup, le monde perd son mouvement de rotation, et l'univers est dépouillé de ses gardiens et protecteurs, les forces centrifuge et centripète. Bien plus, l'éther lui-même, rejeté de l'espace, n'est qu'un mensonge, un mythe né de la mauvaise habitude d'employer des mots creux et vides ; le soleil est un imposteur, qui a des prétentions à des dimensions auxquelles il n'a pas droit ; les étoiles sont des points étincelants, et « ont été ainsi expressément disposées à des distances considérables les unes des autres par le Créateur de l'univers, probablement avec l'intention de leur faire éclairer simultanément les vastes espaces sur la surface de notre globe », dit le Dr Shoëpfer.

En sommes-nous donc à ce point que trois siècles et demi n'aient pas suffi aux hommes de science pour édifier une théorie qu'aucun professeur d'université n'oserait attaquer ? Si l'astronomie, l'unique science fondée sur l'inébranlable base des mathématiques, la seule de toutes qui soit réputée aussi infaillible et inattaquable que la vérité elle-même, peut être ainsi, avec irrévérence, accusée de tromperie, qu'avons-nous donc gagné à discréditer Platon au profit de Babinet? Comment donc se risquera-t-on à railler le plus humble observateur qui, honnête et intelligent à la fois, viendra dire qu'il a vu un phénomène médiumnique ou magique ? Et comment osera-t-on assigner des « limites à l'examen philosophique », limites que l'on ne saurait dépasser sans crime? Et ces faiseurs d'hypothèses en désaccord les uns avec

les autres se permettent encore d'accuser les géants intellectuels du passé, qui maniaient les forces de la nature comme des Titans constructeurs de mondes, et portaient la race mortelle à une telle hauteur, qu'elle s'y alliait avec les dieux ! Etrange destinée d'un siècle qui se glorifie d'avoir élevé la science exacte au *sommet de la renommée*, et que l'on invite maintenant à retourner en arrière et à recommencer à apprendre son A. B. C.

Si nous récapitulons les preuves contenues dans cet ouvrage, si nous commençons aux temps archaïques et inconnus de l'Hermétique Pimandre, pour en arriver à l'année 1876, nous trouvons qu'une croyance universelle à la magie a traversé tous ces siècles. Nous avons exposé les idées de Trismégiste, dans son dialogue avec Asclepius ; et sans faire mention des mille et une preuves de la prédominance de cette croyance dans les premiers temps du christianisme, il suffit, pour atteindre notre but, de citer un auteur ancien, et un moderne. Le premier sera le grand philosophe Porphyre qui, plusieurs milliers d'années après Hermès, fit, au sujet du scepticisme grandissant de son siècle, l'observation suivante : « Nous ne devons pas être surpris de voir les masses vulgaires (οἱ πολλοί) n'apercevoir dans les statues que la pierre et le bois. Il en est généralement ainsi chez ceux qui, ignorants dans les lettres, ne trouvent dans les *stylæ* couverts d'inscriptions que la pierre, et dans les livres écrits, autre chose qu'un tissu de papyrus. » Et 1.500 ans plus tard, nous voyons M. Sergeant Cox, rapporter un cas de honteuse persécution d'un médium, par un matérialiste tout aussi aveugle, exprimer les mêmes idées : « Que le médium soit coupable ou non, il est certain que son procès a eu pour effet fort inattendu d'attirer l'attention du public tout entier sur le fait que l'on *affirme* que les phénomènes sont véritables, et qu'un grand nombre d'examinateurs compétents affirme qu'ils sont réels et que toute personne peut, si bon lui semble, se convaincre par elle-même, de leur exactitude au moyen d'un examen approprié démolissant ainsi et pour toujours *les ténébreuses el dégradantes doctrines des matérialistes.* »

Cependant, d'accord avec Porphyre et d'autres théurgistes, qui affirmaient les différentes natures des esprits qui

se manifestent, et l'esprit personnel ou volonté de l'homme, ajoute M. Sergeant Cox, sans s'avancer jusqu'à émettre une opinion personnelle : « Véritablement, il y a des divergences d'opinion et peut-être y en aura-t-il toujours, au sujet des sources de la puissance qui se manifeste dans ces phénomènes ; mais qu'ils soient le produit de la force psychique du cercle..., ou que ce soient les esprits des morts qui en deviennent les agents, comme certains le prétendent, ou bien encore que ce soient des esprits élémentaires, ainsi que le soutient un troisième, ce fait au moins est bien établi, que l'homme n'est pas entièrement matériel, que le mécanisme de l'homme est mû et dirigé par quelque chose d'immatériel, c'est-à-dire de non moléculaire, qui non seulement possède l'intelligence, mais encore *peut aussi exercer une force sur la matière*, ce quelque chose enfin à qui, faute d'un meilleur terme, nous avons donné le nom d'âme. Ces heureuses notions ont été portées par ce procès à la connaissance de milliers et de myriades de personnes, dont les matérialistes avaient flétri le bonheur ici-bas et les espérances pour la vie future, en prêchant avec tant de persistance que l'âme n'était qu'une superstition, l'homme un automate, l'esprit une sécrétion, l'existence présente une chose purement animale, et l'avenir le néant. »

« La vérité seule », dit Pimandre, « est éternelle et immuable ; la vérité est le premier des bonheurs ; mais la vérité n'existe pas et ne peut pas exister sur la terre ; il est possible que Dieu favorise parfois un petit nombre d'hommes, en leur accordant la faculté de comprendre les choses divines et d'entendre, comme il faut, la vérité ; mais rien n'est vrai sur la terre, parce que tout y renferme de la matière, tout y est revêtu d'une forme corporelle, sujette au changement, à l'altération, à la corruption et à de nouvelles combinaisons. L'homme n'est pas *la* vérité, parce qu'il n'y a de vrai que ce qui a tiré son essence de lui-même, qui reste lui-même immuable. Comment ce qui change au point de n'être plus reconnaissable, pourrait-il jamais être vrai ? Donc la vérité est seulement ce qui est immatériel et non ce qui est enfermé dans une enveloppe corporelle, ce qui est incolore et sans forme, exempt de changement et d'altération ; ce qui est ÉTERNEL. Tout ce qui périt est men-

songe ; la terre n'est que dissolution et génération ; chaque génération procède de la dissolution ; les choses de la terre ne sont que *des apparences* et des imitations de vérité ; elles sont ce que la peinture est à la réalité. Les choses terrestres ne sont point la VERITÉ... La mort, pour certaines personnes, est un mal qui les frappe d'une terreur profonde. C'est l'effet de l'ignorance. La mort est la destruction du corps ; l'être qu'il renferme *ne meurt pas*. Le corps matériel perd sa forme, qui se désagrège au cours du temps : les sens qui l'animaient retournent à leur source, et reprennent leurs fonctions ; mais ils perdent graduellement leurs passions et leur désirs, et *l'esprit* monte au ciel pour devenir une HARMONIE. Dans la première zone, il laisse derrière lui la faculté de croître ou de décroître ; dans la seconde ; le pouvoir de faire le mal et les fraudes de l'oisiveté ; dans la troisième, les déceptions et la concupiscence ; dans la quatrième, l'ambition insatiable ; dans la cinquième, l'arrogance, l'audace et la témérité ; dans la sixième, tout désir pour les acquisitions malhonnêtes ; et dans la septième le *mensonge*. L'esprit ainsi purifié, par l'effet que produisent sur lui les harmonies célestes, retourne une fois de plus à son état primitif, fort d'un mérite et d'une puissance qu'il s'est acquis par lui-même, et qui lui appartiennent en propre ; et c'est seulement alors qu'il commence à habiter avec ceux qui chantent éternellement les louanges du PÈRE. A ce point-là, il est placé parmi les puissances, et comme tel, il arrive au suprême bienfait de la connaissance. Il est devenu un DIEU... Non, les choses de la terre ne sont point la vérité ».

Après avoir consacré leur existence à l'étude des souvenirs de la Sagesse de l'Egypte ancienne, Champollion-Figeac et Champollion jeune déclarèrent publiquement, nobstant bien des jugements contraires formulés, quelque peu au hasard, par des critiques trop pressés et peu renseignés, que les Livres d'Hermès « contiennent certainement une foule de traditions Egyptiennes, que viennent confirmer tous les jours les documents les plus authentiques et les monuments de l'Egypte de l'antiquité la plus reculée (1).

1. Champollion-Figeac. *Égypte*, p. 143.

En terminant son volumineux sommaire des doctrines psychologiques des Egyptiens, des sublimes enseignements des livres sacrés hermétiques, et des étonnantes notions des prêtres initiés, en fait de philosophie métaphysique et pratique, Champollion-Figeac recherche, autant qu'il le peut, en vue d'acquérir toutes les preuves alors possibles, « s'il y a jamais eu dans le monde une autre association ou caste d'hommes, qui ait pu les égaler en crédit, en puissance, en savoir, en capacités, et qui ait atteint un pareil degré de bien ou de mal ? Non, *jamais !* Et cette caste n'a été par la suite *maudite* et stigmatisée que par ceux qui, je ne sais sous quelle sorte d'influences modernes, l'ont considérée comme l'ennemie des hommes et de la science » (1).

A l'époque où Champollion écrivait ces réflexions, le sanscrit était, si l'on peut dire, une langue presque totalement inconnue de la science. Mais on n'aurait tiré que peu de chose d'un parallèle établi entre les mérites respectifs des Brahmanes et des philosophes Egyptiens. Depuis lors, cependant, on a découvert que les mêmes idées, exprimées presque dans des termes identiques, se retrouvent dans la littérature Bouddhique et Brahmanique. Cette philosophie mène à la non réalité des choses mondaines, et l'illusion des sens, dont les métaphysiciens allemands de notre époque ont copié en plagiaires toute la substance, forme la base des philosophies de Kapila et de Vyasa, et on la retrouve dans l'énonciation des quatre vérités, dogmes cardinaux de la doctrine de Gautama Bouddha. L'expression de Pimandre : « il est devenu un dieu », est concentrée là, dans un seul mot : *Nirvana*, que nos savants orientalistes considèrent fort improprement comme synonyme d'*annihilation !*

Cette opinion de deux éminents Egyptologues est de la plus haute importance pour nous, ne fût-ce que comme réponse à nos adversaires. Les Champollions ont été les premiers en Europe, à prendre par la main l'étudiant archéologue, à le conduire dans les cryptes silencieuses du passé, et à lui prouver que la civilisation n'a pas commencé avec nos générations ; car « quoique les origines de l'ancienne Egypte

1. Champollion-Figeac : *Egypte*, p. 119.

soient inconnues, on trouve qu'elle a été, aux époques les plus anciennes pourvue de ses lois merveilleuses, de ses coutumes bien établies, de ses cités, de ses rois et de ses dieux », et au delà, bien au delà de ces époques, nous trouvons des ruines appartenant à d'autres périodes de civilisation encore plus éloignées et plus élevées. « A Thèbes, des parties d'édifices ruinés nous permettent de reconnaître des vestiges de constructions encore antérieures, dont les matériaux ont servi à l'érection de ces mêmes monuments, qui comptent maintenant une existence de trente-six siècles (1). » « Tout ce que nous disent Hérodote et les prêtres Egyptiens a été reconnu exact, et confirmé par les savants modernes », ajoute Champollion (2).

D'où venait la civilisation des Egyptiens, c'est ce que nous montrerons dans un prochain volume, et, à ce sujet, nous ferons voir que nos déductions, bien que basées sur les traditions de la Doctrine Secrète, marchent de pair avec celles d'un certain nombre d'autorités les plus respectées. Il y a à ce sujet dans un ouvrage hindou bien connu, un passage qui peut être rappelé.

« Sous le règne de Viswamitra, premier roi de la dynastie de Soma Vanga, à la suite d'une bataille qui avait duré cinq jours, Manou-Vina, l'héritier des anciens rois, ayant été abandonné par les Brahmanes émigra avec tous ses compagnons, passant à travers Arya et les contrées de Barria, jusqu'à ce qu'il eût atteint les rives de Masra » (*Histoire de l'Inde*, par Collouca Batta). Incontestablement, ce Manou Vina et Menès, le premier roi Egyptien, sont identiques.

Arya c'est Eran, la Perse ; Barria, c'est l'Arabie, et Masra était le nom du Caire, qui encore aujourd'hui est appelé *Masr*, Musr et Misro. L'histoire phénicienne désigne Maser comme un des ancêtres d'Hermès.

Et maintenant prenons congé de la thaumatophobie et de ses défenseurs, et envisageons la thaumatomanie sous ses multiples aspects. Dans les troisième et quatrième volumes nous nous proposons de passer en revue les miracles du Paganisme, et de peser les preuves en leur faveur dans la

1. Champollion-Figeac : *Egypte*, p. 3.
2. Champollion-Figeac : *Egypte*, p. 11.

même balance que la théologie chrétienne. Un conflit imminent sinon déjà commencé, se déroule entre la science et la théologie d'une part, l'esprit et sa science vénérable et la magie de l'autre. Quelques-unes des possibilités de cette dernière ont déjà été vues, mais il en reste encore davantage à connaître. Le monde mesquin et insignifiant, dont les savants et les magistrats, les prêtres et les chrétiens, recherchent à l'envi l'approbation, a commencé sa croisade de la dernière heure, en condamnant dans la même année deux innocents, l'un en France et l'autre à Londres, au mépris de toute loi et de toute justice. Comme l'apôtre de la circoncision, ils sont toujours prêts à renier trois fois toute relation impopulaire, par crainte de l'ostracisme de leurs contemporains. Les Psychomantiques et les Psychophobes se livreront bientôt un rude combat. Chez les premiers, l'ardent désir de voir leurs phénomènes étudiés et appuyés par les savants et les autorités scientifiques, a fait place à une indifférence glaciale. Résultat naturel des préjugés et de la déloyauté qu'on a déployés envers eux, leur respect pour les savants disparaît, et les épithètes réciproquement échangées entre les deux partis, sont loin d'être flatteuses de part et d'autre. Lequel a raison et lequel a tort, le temps le dira bientôt et le fera comprendre aux générations futures. On peut du moins prédire avec assurance qu'il faudra chercher l'Ultima Thule des mystères divins, et leur clé ailleurs que dans le tourbillon des molécules d'Avogadro.

Les gens qui, soit par légèreté de jugement, soit par suite de leur impatience naturelle, voudraient fixer le soleil éblouissant avant que leurs yeux soient capables de soutenir l'éclat de la lumière d'une lampe, sont fondés à se plaindre de l'obscurité exaspérante de langage qui caractérise les ouvrages des anciens Hermétistes et de leurs successeurs. Ils déclarent incompréhensibles leurs traités philosophiques sur la magie. Nous refusons de perdre notre temps avec la première catégorie ; à la seconde, nous demanderons de modérer leur impatience, en se souvenant de ces paroles d'Espagnet : « La vérité se cache dans l'obscurité », et « les philosophes n'écrivent jamais d'une façon plus trompeuse que lorsqu'ils le font clairement, ni plus sincèrement que lorsqu'ils sont obscurs ». Il existe en outre une troisième

catégorie, à laquelle ce serait faire trop d'honneur de dire qu'elle apprécie la question. Elle préfère la dénoncer purement et simplement *ex-cathedra*. Ceux-là traitent les anciens de rêveurs insensés, et bien qu'ils ne soient que des physiciens et des positivistes thaumatophobes, ils prétendent détenir le monopole de la sagesse.

C'est Irénée Philalèthes qui répondra à cette dernière catégorie. « Dans le monde, nos écrits seront comme un outil bien tranchant ; pour quelques-uns, il servira à sculpter des pièces délicates, mais aux autres il ne servira qu'à leur couper les doigts. Et pourtant, nous ne sommes pas blâmables, car nous avons soin d'avertir sérieusement tous ceux qui tentent cette œuvre, qu'ils entreprennent l'ouvrage le plus élevé de la philosophie dans la nature ; et, quoique nous écrivions en anglais, notre traité sera aussi difficile à déchiffrer que du Grec, pour quelques-uns, qui croiront néanmoins le bien comprendre, alors précisément qu'ils en interprètent mal le sens et le pervertissent ; car faut-il supposer, que les gens qui dans la nature, manquent de sagesse, en possèdent dans l'étude des livres, qui eux sont des témoignages dans la nature ? »

Aux rares esprits élevés qui interrogent la nature, au lieu de prescrire des lois pour la régler ; qui ne limitent pas ses possibilités à l'imperfection de leurs propres forces ; et qui ne refusent pas de croire, parce qu'ils ne savent pas, nous rappellerons cet apophtegme de Narada, l'ancien philosophe hindou :

« Ne dis jamais : « Je ne sais pas ceci, par conséquent c'est faux. »

« Il faut étudier pour savoir, savoir pour comprendre, comprendre pour juger. »

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IX. — Les troglodytes des Eyzies. — Les fruits de l'arbre-homme. — Hercule le Titan fidèle. — Le Puissant Seigneur de Gloire. — Restes d'une race de géants. — Races pré-adamiques. — La Rosée du Ciel des Alchimistes. — Les philosophes du feu. — Les Puissances de l'air. — Quelques-uns font de l'homme un automate mécanique. — La chute dans la génération. — La mort de l'âme suivant les Swedenborgiens. — Les « frères de l'ombre ». — Que sont les âmes souillées? — Une lettre curieuse. — Un ange gardien. — Le corps astral du singe. — L'étincelle argentée du cerveau. — L'avenir de la Psychométrie. — Les mauvais esprits seuls aiment l'obscurité. — L'aurore de nouvelles découvertes 1

CHAPITRE X. — Le père Félix de Notre-Dame. — Un abîme dans un grain de sable. — Un fragment d'Hermias. — Le livre de vie. — Apulée sur l'âme. — Spéculation de Dupuis et de Volney. — Oannes, l'homme-poisson. — La réincarnation est-elle possible? Quand l'annihilation est possible. — Sorcières et magiciens. — Le sommeil sacré. — Les fantômes du professeur Pepper. — Les sorcières de Salem. — Les mauvais esprits craignent le glaive. — Histoire émouvante de Philonœa. — Les pouvoirs médiumniques définis. — Une expérience d'adresse magique. — Le français parlé par des enfants à la mamelle. — Les miracles de M. de Pâris. — Curieuses propriétés du mariage. — Une offre libérale 62

CHAPITRE XI. — Robert Houdin en Algérie. — Domptage de serpents et de bêtes féroces. — Les fakirs et les crocodiles. — Divers phénomènes tératologiques. — L'imagination de la mère : conditions pré-natales. — Les marques de la mère. — Théorie du professeur Armor. — Une

explication proposée. — Pigeons à tête de perroquet. — Cas anciens de tératologie. — Les limites extrêmes de la nature. — Opinion du Dr Corson sur l'invasion de la science. — Le développement de la vérité. — Le tâtonnement dans l'obscurité. — Le serment sodalien. — Notre ancêtre pédactyle. — L'Atlantide submergée. — Changement de l'eau en sang 119

Chapitre XII. — La base physique de la vie. — Ce qui choque le sens commun du professeur Huxley. — La trinité du feu. — Ce que c'est que l'instinct, et ce qu'est la raison. — Les bêtes sont-elles immortelles ? — Aristote sur les songes. — Inconséquence de Lemprière. — Adam, Eve et Lilith. — L'intuition soutient la foi en « Dieu ». — La réincarnation du Bouddha. — Le petit prophète de Sarrelouis. — La lune magique du Thibet. — Ammonius le philosophe disciple direct de « Dieu ». — La suprême épreuve des moines. — L'expulsion des mauvais esprits. — Le vampirisme est-il un fait ? — Le Vourdalak Serbe. — Absorption de la force des vivants. — Le gouverneur vampire de Tch***. — Prestidigitateurs et Jongleurs du Bengale. — Les incubes et les succubes au moyen âge 176

Chapitre XIII. — Photographie en couleurs par la seule puissance de la volonté. — L'homuncule et la mandragore. — Une séance de magie au Bengale. — Faits de magie blanche et noire. — Transmutation d'un cadavre en or. — Le comble de l'illusion. — La vie douée d'une activité intense dans la mort. — Inhumation et résurrection des fakirs. — Quand les morts sont-ils réellement morts? — La nature ferme la porte derrière nous. — La vie suspendue. — Faire parler et marcher les statues. — L'arc-en-ciel. — Le mot de passe mystique de Proclus. — Les magiciens du roi Pharaon. — Quels esprits aiment le sang fraîchement versé ? — Un prêtre siamois marche dans l'espace. — Ce qui supporte l'adepte, et ce qui supporte le médium. — Opinion du professeur Nicholas Wagner. — La fascination du précipice. — La philosophie de l'élixir de vie. — La terre avant Adam. — Le tétragramme sacré. — Les diamants alchimiques du Comte de Cagliostro. — L'or hermétique, réflexion condensée des rayons solaires. — L'imprimerie dans les lamaseries Thibétaines 240

Chapitre XIV. — Preuves de la grandeur de l'Egypte ancienne. — Transport des monolithes. — La Grèce doit

toutes ces connaissances à l'Egypte. — La glorieuse Thèbes et la puissante Karnak. — Quels furent les architectes de l'Egypte ? — Une treille qui pare les coups de foudre. — Ce que contient le papyrus d'Ebers. — Arts Egyptiens de la guerre et de la paix. — Les trois degrés du progrès scientifique. — Notre siècle est le siècle d'airain. — Merveilleux verre chinois. — Trempe du cuivre : Enveloppe des momies ; anesthésie. — La chimie des couleurs automates. — Fabrication du verre, pierres précieuses artificielles. — Les premiers navigateurs du Globe. — Une ville mystérieuse dans les Cordillères. — Quiché et autres Cosmogonies. — Qu'étaient les aborigènes Américains. — Votan le demi-dieu Mexicain. — Culte du serpent d'Israël. — Culte de Voudou et Nagualisme. — Religion des anciens Mexicains. — Trois glorieuses reliques d'un passé puissant. — Qui a construit Nagkon Wat ? Est-ce que ce furent les tribus perdues d'Israël? — Qu'étaient les juifs ? — Hébron, la ville des géants. — Le pays de l'Eléphant-Blanc. — Les énigmes du Sphinx 315

Chapitre XV. — L'Eden de la Bible et l'Eden réel. — Deux remarquables reliques Cingalaises. — La Genèse n'est qu'une copie de la Cabale chaldéenne. — Sens caché des mots sanscrits. — Les sectes de Siva et de Vishnou. — Un lettré Pennsylvanien. — Quel est l'âge du monde? Une mer Transhimalayenne jadis fort étendue. — La véritable origine du nom Amérique. — Causes de la ruine de la race de l'Atlantide. — Passages souterrains au Pérou. — Un secret révélé pour la première fois. — La récompense inestimable de Hiouen-Tsang. — Une jolie légende chinoise. — Les Lutins espiègles du désert. — Le sable musical de Californie. — Les charmeurs de requins à Ceylan. — Une soirée magique à Paris. — Réincarnation de l'esprit de Beethoven. — Liquéfaction du sang à Naples et à Nargercoil. — Theopœa la terrible science. — Le pape Sixte V et les talismans. — Les connaissances et découvertes de l'Inde ancienne. — Le positivisme de Littré vieux de 11.000 ans. — Shoepfer réaffirme le système géocentrique. — Le divin Pimandre. — Identité du Menès Egyptien . . . 397

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN